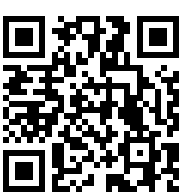
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER.

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE.

TOME CENT TRENTE ET UNIÈME

Mai-Août 1919.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1919

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

HISTORIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

LA SIBÉRIE COLONIE RUSSE

JUSQU'A LA CONSTRUCTION DU TRANSSIBÉRIEN.

(Suite et fin[1]*.)*

L'ADMINISTRATION ET LA SOCIÉTÉ.

I.

Les autorités et l'armée.

Les territoires orientaux entraient dans le domaine du tsar au fur et à mesure de la découverte; par le concours de l'armée avec les promychlenniki, des marchands et des paysans, avec les gens gradés et le clergé, naissait et grandissait une Russie neuve dans des conditions et avec des caractères qu'il nous faut préciser et que nous trouverons à peu près constants jusqu'à une heure avancée du XIX[e] siècle.

Pendant que trappeurs et cosaques conquéraient un monde au nom de leur souverain, le gouvernement moscovite, distrait par les troubles intérieurs et les guerres d'Europe, appliquait parfois son attention aux affaires asiatiques; ses interventions, souvent sages, efficaces, ne pouvaient être, en raison de la distance, que rares et lentes; trop fréquemment elles furent provoquées par les luttes déjà indiquées entre les officiers et les villes : voèvody contre voèvody, cosaques contre cosaques, poussés par l'esprit d'émulation, le désir de la gloire, la poursuite du gain, la soif de la domination, en venaient à des hostilités ouvertes où les indigènes étaient impliqués. Pour la possession des vallées du Sym et du Kas (1605), les cosaques de Mangazéya luttèrent quatorze ans contre ceux de Ketskiï ostrog; recours à Moscou, pétitions inspirées aux Ostyaki par

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXXX, p. 209.

Digitized by Google

les deux parties restèrent sans résultat pendant toute la guerre avec la Pologne; finalement, la fondation de Éniséïsk (1619) anéantit les prétentions rivales. En cas de rébellion grave des indigènes, le Sibirskiï prikas prescrivait la coopération de plusieurs villes voisines et désignait un commandant en chef pour les opérations; c'est ainsi qu'en 1642 Ivan Kobylskiï réduisit les Kyrghyz avec des forces de Krasnoyarsk et de Tomsk; mais il envoya tous les otages dans cette dernière ville. Ce manque d'égards impliquait aussi la perte pour Krasnoyarsk de tributs qui y étaient précédemment payés (les indigènes ne s'y trompèrent pas); il fut relevé dans une plainte où les gens de Krasnoyarsk notaient l'outrecuidance de Tomsk : à cause du titre de ville provinciale, Tomsk traitait de haut les simples commanderies (voèvodstvo), Krasnoyarsk, Kouznetsk, les appelait des kychtym (terme tatar pour sujet ou vassal), nommait leurs voèvody des valets et attirait à soi tout le yasak dû ailleurs. Krasnoyarsk s'était peu auparavant (1629) conduit de façon non moins folle à l'égard de Éniséïsk à propos d'une corvée de transport longtemps faite par cette dernière ville; exaspérés par la disette qu'eux-mêmes avaient provoquée, les gens de Krasnoyarsk s'étaient jetés sur l'ataman et l'avaient tué, puis s'étaient portés à l'attaque de Eniséïsk; sur une plainte adressée au tsar, Krasnoyarsk eût été réduit au rang de simple ostrog sans l'intervention du voèvoda de Tomsk. En 1653, les cosaques de Krasnoyarsk se livrèrent encore à des actes de violence contre ceux de Éniséïsk pour le tribut des Bouryat d'Oudinsk et pour la construction de Balaganskiï ostrog. Ces guerres privées approchaient parfois encore davantage du centre de l'empire et l'on avait vu sous Ivan IV la population de Tyoumen' faire une razzia sur le territoire d'Oufa, y massacrer des Bachkiry et emmener les femmes et les enfants en esclavage (1596).

Le chef d'un territoire était un voèvoda ; des voèvody étaient placés dans les localités importantes, centres de régions riches, étapes de routes fréquentées, points de rayonnement. Commandant mis par le tsar à la tête d'un corps de troupe, le voèvoda en pays annexé devenait un gouverneur; à l'autorité militaire qui le faisait supérieur même des atamans de cosaques, il joignait un pouvoir civil illimité, l'exerçant sur les colons russes et sur les indigènes; il percevait tous les impôts, recevait les pominki (dons gracieux), jugeait en matière civile et criminelle sans pouvoir condamner à mort, exécutait les ordres du prikaz

Digitized by Google

(chancellerie) ou du dvorets (hôtel) préposé suivant les époques aux affaires sibériennes, prenait sous sa responsabilité toutes mesures qu'il jugeait expédient. Les relations avec les peuples voisins de la Sibérie étaient spécialement du ressort des voèvody, qui habituellement avaient pour instructions de bien accueillir les ambassadeurs, de faire connaître à la Cour l'objet de leur venue, sans les laisser poursuivre jusqu'à Moscou; de même les explorations, les expéditions militaires, les missions de nature diplomatique étaient décidées par les voèvody de leur propre autorité; leur action parfois se combinait, trop souvent se contrecarrait. De bonne heure quelques villes, ainsi Tara pour un peu de temps, et plus régulièrement Tobol'sk, semblent jouir d'une vocation particulière pour ces rapports avec les étrangers; mais il faut voir en cela l'effet de la situation géographique et, un peu plus tard, quand il s'agit d'envoyés près de l'Altyn khân, Tomsk et Krasnoyarsk passent au premier rang. En 1629, paraît un essai d'organisation; Tobol'sk et Tomsk reçoivent l'une comme l'autre un voèvoda principal, accompagné d'un voèvoda en second, de deux ou trois d'yaki, assesseurs ou secrétaires nommés par le souverain autant pour surveiller que pour collaborer; l'état-major envoyé de Moscou est complété par quelques pis'mennyè golovy, scribes de rang inférieur aux d'yaki, mais de rôle semblable. Toutes les autres fonctions civiles du territoire d'administration directe sont distribuées par le voèvoda en chef. Au-dessous de ces deux villes, que Fischer appelle villes provinciales, les autres villes sont des commanderies (voèvodstvo) dont l'organisation est plus simple (deux voèvody, un d'yak, un pis'mennyï golova) et dont l'état-major, dépendant directement de Moscou, a les mêmes pouvoirs que dans les villes provinciales. Toutefois, le voèvoda d'une commanderie ne peut sans autorisation entamer une campagne; mais cette distinction a peu d'importance pratique et ne constitue pas un principe hiérarchique; les commandants de divers rangs continuèrent donc d'user de leur indépendance ainsi qu'on l'a vu. — Cet état anarchique persistant apparut souvent nuisible, particulièrement dans les affaires de l'Amour; il justifiait les prétentions à la suprématie que Tobol'sk commença de formuler vers 1660 : les autorités locales représentèrent que cette ville était seule qualifiée pour recevoir les envoyés étrangers et pour adresser des ambassades aux princes voisins, que les villes les plus proches, Tyoumen' et Tara par exemple, devaient en cas d'attaque leur

Digitized by Google

demander secours et agir sous leur commandement, que sans subordination nulle domination ne peut subsister. Le prikaz leur donnant raison en principe favorisa le développement commercial de Tobol'sk, dont cependant la supériorité n'entra pas encore dans la pratique.

Seule la réforme administrative du tsar Pierre apporta remède au désordre de la Sibérie; Tobol'sk (1708) fut au nombre des huit villes de l'Empire qui devinrent capitales des gouvernements; quelques années plus tard (1713), le commandant d'Irkoutsk reçut avec le titre de sous-gouverneur les attributions d'un véritable gouverneur de la Sibérie orientale. Représentant le tsar et placé sous la direction du Sénat, le gouverneur ne pouvait user de son autorité quasi-souveraine qu'avec le concours du chef de sa chancellerie qui contresignait tous les actes importants; il avait à défendre les intérêts de la couronne, surveillait et dirigeait, mais sans les nommer ni déplacer, les fonctionnaires des finances, les juges, les officiers militaires, les voèvody qui restaient chefs des commanderies. Avec des changements de détail, la même organisation se retrouve au début du XIX^e^ siècle; si elle assurait suffisamment l'unité d'action et la soumission des fonctionnaires subalternes, elle laissait l'application des lois à l'arbitraire des autorités supérieures. Au XVII^e^ siècle, pour brider l'avidité des voèvody, on avait limité strictement leurs opérations commerciales, leurs achats de grains; on avait fait prononcer d'office par la douane de Verkhotour'è la confiscation aux dépens des voèvody rentrant en Europe de toutes valeurs dépassant une somme fixée[1]; on avait enfin intenté des procès à Moscou en fin de gestion. Contre les malversations et la tyrannie des gouverneurs, il fallut sévir plusieurs fois; le châtiment du prince Matvêï Pétrovitch Gagarin, qui pour ses fraudes fut destitué et mis à mort (1721), effraya médiocrement ses successeurs. Gmelin, qui voyageait au milieu du XVIII^e^ siècle, assure que voèvody et gouverneurs vivaient de l'exploitation du pays, du commerce clandestin avec l'extérieur, de la spéculation sur le yasak, des présents en argent et en

1. Un voèvoda de première classe ne pouvait rentrer en Russie plus de 500 roubles en espèces et 500 roubles en effets divers (loi de 1635); interdiction de tout trafic aux voèvody et à leur entourage, en 1697 et années suivantes (G. Cahen, *Relations de la Russie, etc.*, p. 67). Le rouble valait environ 25 francs au XVIII^e^ siècle (G. Cahen, *le Livre de comptes de la caravane russe à Pékin*, p. 119), 45 francs à la fin du XVII^e^ siècle (*Relations de la Russie, etc.*, p. 58).

Digitized by Google

bétail : les fonctionnaires jusqu'aux plus humbles menaient ainsi une large existence de caractère mi-féodal mi-patriarcal. Gmelin estime à plus de 180,000 livres les revenus du gouverneur d'Irkoutsk, le plus riche de ces officiers ; ce voyageur visitait la Sibérie à une époque de transition : depuis peu, les gouverneurs de Tobol'sk et d'Irkoutsk ainsi que les officiers des deux chancelleries recevaient des appointements ; mais cette réforme, qui avait pour objet de faciliter l'honnêteté aux fonctionnaires, n'avait pas encore touché les voèvody. Avec le temps les abus devinrent criants ; les gouverneurs de Sibérie dominant leur chancellerie se transformèrent en véritables autocrates qui ne songeaient qu'à satisfaire leur orgueil et leur avidité, qu'à assurer et accroître leur pouvoir en filtrant toutes les nouvelles, tous les rapports susceptibles de passer de Sibérie à la Cour. Cette tyrannie fut au comble sous Alexandre Ier avec Pestel', général gouverneur ; résidant habituellement à Saint-Pétersbourg, il sévissait de loin par l'intermédiaire du gouverneur d'Irkoutsk, Treskin. Un propriétaire d'Irkoutsk réussit enfin à tromper la police et à remettre une dénonciation au tsar qui prescrivit une enquête et en chargea Mikhail Mikhailovitch Spèranskiï, l'un de ses favoris, un homme d'un esprit vaste et précis, généreux et parfois utopiste. Secrétaire d'État avant 1812, presque premier ministre, il avait ébauché un parlement, le Conseil d'empire, réorganisé les ministères, projeté la réforme judiciaire et financière, l'émancipation des serfs ; ensuite il était tombé sous la coalition de la noblesse de cour, des fonctionnaires, des propriétaires, avait été un moment soumis à la surveillance de la police, puis nommé gouverneur de Penza. Mais le tsar lui gardait sa sympathie.

Confiée à un tel homme, la mission eut toute son efficace. Une cinquantaine de fonctionnaires, Pestel' et Treskin les premiers, furent déplacés, destitués, mis en jugement, plus de trois cents personnes furent condamnées pour abus de pouvoir ; les amendes infligées aux coupables dépassèrent deux millions et demi de roubles. Mais Spèranskiï laissa des traces plus durables de son séjour en Sibérie (mai 1819-février 1821) et de sa gestion en qualité de gouverneur ; dans toutes les branches de l'administration, on note ses réformes et ses plans. Le décret constitutif de juillet 1822, avec neuf règlements annexes, posa les deux principes de la décentralisation des pouvoirs, de l'unité de légis-

Digitized by Google

lation et en détermina les applications. La législation ne dut être uniforme que dans la mesure où l'état social et économique le permettrait. La hiérarchie des autorités, anciens des indigènes des villages, des volosti (bailliages), municipalités des villes, bureaux ou chancelleries des okrougi (cercles), des goubernii (gouvernements), de l'administration centrale (glavnoè), concilia la décentralisation et la discipline; les affaires usuelles, locales durent être traitées sur place; seules les questions plus importantes ressortissaient aux divers pouvoirs supérieurs. Le général gouverneur chef de l'administration centrale, assisté de son conseil, était comme l'émanation, pour la Sibérie, du pouvoir métropolitain; le Sénat gardait son droit de surveillance, dont la réalité passa au Comité de la Sibérie institué en juillet 1821. Cet organe joua un rôle considérable; il dura jusque vers la fin des « années trente », c'est-à-dire jusque vers la mort de Spèranskï (1839), qui jouit de la confiance d'Alexandre et de Nicolas; le Comité reparut en 1852 à l'époque de Mourav'ev. Si on laisse de côté les modifications dans l'étendue et le nombre des circonscriptions, cette organisation savante, qui a fait échec à l'arbitraire des gouverneurs tout-puissants et à l'indépendance des anciens voèvody, a subsisté pendant le reste de la période qui nous intéresse.

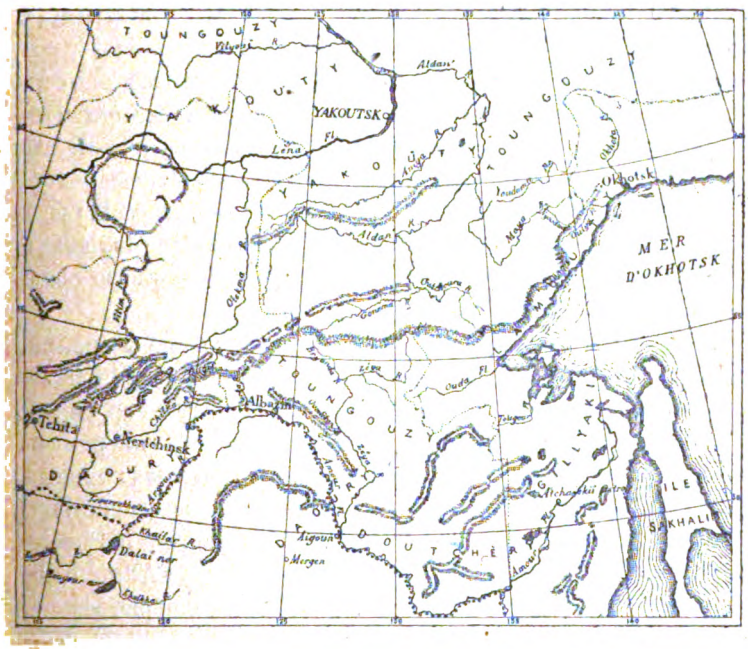
L'extension de l'empire moscovite ne fut pas seulement l'œuvre des promychlenniki et des cosaques plus ou moins dociles aux voèvody. Des premiers, trappeurs, indépendants et mobiles, on a déjà parlé; mais il faut revenir sur le rôle de l'armée. A côté des cosaques, on trouve des strêltsy[1] dans les premiers renforts envoyés à Ermak; on en rencontre dans plus d'une expédition ultérieure; cinq ou six mille hommes de « troupes réglées » tiennent garnison à Tobol'sk, un nombre moindre à Irkoutsk, à Verkhotour'è, d'après Jean Bell qui passa dans ces villes en 1719-1721; de la cavalerie et de l'infanterie régulières figurent dans les « lignes » établies au XVIII[e] siècle et dans toutes les troupes d'occupation; elles sont mentionnées par Pallas, à côté des cosaques et des auxiliaires indigènes, depuis Orenbourg jusqu'à Kyakhta[2].

1. Première troupe régulière en Russie, fondée par Ivan IV, supprimée par Pierre le Grand.

2. Près des gradés militaires inférieurs se rangent les dvoryanè, les détboyarskiè : en Sibérie, ces titres ne sont pas héréditaires, mais sont accordés pour des services officiels; ils subsistent au XVIII[e] siècle et répondent à un tchin

Digitized by Google

Mais le rôle actif échoit toujours à l'élément le plus hardi et le plus aventureux, aux cosaques, à leurs sotniki, à leurs atamans. Pendant le 1er siècle, à l'âge de la découverte et de la conquête, la marche des cosaques vers l'est se marque par la fondation des villes ; on a noté plus haut ces étapes depuis Tyoumen' jusqu'à Yakoutsk et Anadyrsk, jusqu'à Irkoutsk, Nertchinsk et Albazin. Le début de toutes ces villes est identique : on com-



mence par construire des magasins pour garder les fourrures et les munitions, une maison pour les hommes ; le tout, entouré de palissades et de fossés, forme un ostrog, une petite redoute qui impose le respect aux indigènes armés d'arcs et de flèches. Quelques promychlenniki précèdent ou suivent les cosaques, parfois des paysans se groupent autour d'eux et défrichent des terres ; si la localité est bien située, des marchands la traversent et quelques-uns y restent ; les cosaques mêmes et autres gens au service (sloujilyè lyoudi), surtout après libération, s'adonnent à la chasse, à l'élevage, font concurrence aux autres classes de

peu élevé ; ils ne désignent pas une condition sociale distincte ; par là les dvoryanè et les dêti boyarskiè restaient proches de leur condition primitive.

Digitized by Google

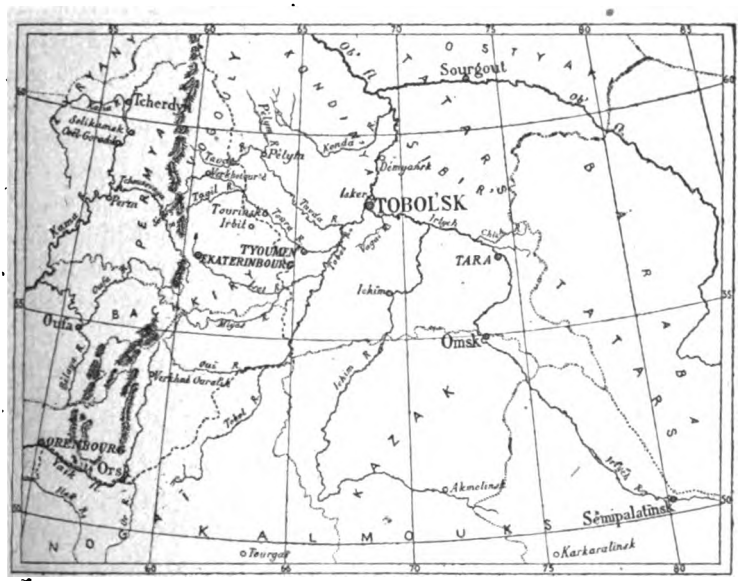
la population. Ainsi le fort devient un village, puis une ville. Toutes ces villes se ressemblent. « Irkoutsk », dit Gmelin, « est « après Tobol'sk et Tomsk une des plus considérables et des plus « grandes villes de la Sibérie. Elle est située dans une belle plaine « sur la rive orientale de l'Angara et entourée, comme les autres « villes de ce pays, de palissades disposées en carré, de fossés et « de chevaux de frise, excepté du côté de la rivière : en dedans de « ce retranchement, on a construit quatorze petites redoutes. La « citadelle est sur le bord de l'Angara, les remparts sont de bois. » Tyoumen', Tomsk, Sélenginsk et autres villes répondent à peu près à cette description; elles renferment des églises, des couvents, souvent une grande maison marchande « de figure carrée et toute en bois » qui contient plusieurs boutiques. Seule, au XVIII^e^ siècle, Tobol'sk se distingue : « Toutes les maisons y sont « en bois; la ville haute est nommée proprement la ville; on y « voit une citadelle en pierre et presque carrée dans laquelle il « y a une maison marchande bâtie en pierre, ainsi que la chan- « cellerie et l'archevêché. »

Dès la fin du XVII^e^ siècle, tout le pays en somme est connu, les villes importantes sont fondées, la Sibérie a pris la figure qu'elle gardera bien avant dans le XIX^e^ siècle; arrêté en face de l'empire chinois, le gouvernement russe cherche à s'affermir au sud-ouest où ses troupes ont difficilement prise sur les nomades, dans des régions désertes : les « lignes » établies successivement au-dessus d'Omsk (de 1720 à 1781) lui assurent les hautes vallées de l'Irtych et de l'Ob' jusqu'aux pentes de l'Altaï; celles de l'Oural au Tobol, fondées à partir de 1735, complétées jusqu'en 1832, écartent les Kazak et se prolongent jusqu'en Europe (1730 à 1737) contre les nomades de la Volga. Ces « lignes » de forts et de simples redoutes, doublées de fossés et de palissades, sont défendues principalement par les cosaques. Ceux-ci reçoivent une solde et des terres de pâture; établis souvent avec leur famille, ils sont des colons militaires. Tous ne sont pas d'ailleurs des cosaques d'origine; le besoin de troupes de cette nature a fait incorporer au milieu du XVIII^e^ siècle des paysans et des indigènes; les premiers se sont fondus parmi les cosaques primitifs; les cosaques tatars continuent de vivre assez séparés; aux Kalmouks, aux Bachkiry, qu'on rencontre jusque vers Omsk, on confie surtout les gardes avancées et le service de courriers;

Digitized by Google

les Bouryat, au nombre de dix-sept cents et quatre cents Toungouzy, forment des régiments distincts[1].

Les cosaques fournissent aussi l'escorte des personnages qui voyagent, gouverneurs, ambassadeurs, simples secrétaires, savants en mission; en qualité de collecteurs du yasak, ils figurent déjà dans les expéditions de Khabarov et de Stèpanov et encore au siècle suivant dans les croisières qui rapportent les



fourrures des îles et de l'Alaska. Fixés autour des villes dans les régions pacifiées et organisées, ils perçoivent le tribut, font les corvées, jouent le rôle de scribes; d'habitude, ils augmentent leurs ressources par la chasse à l'exemple des promychlenniki ou ils s'attachent au sol, font de l'élevage, voire de la culture. Ils se confondent alors en fait avec les sloujilyè loudi, « gens au service[2] ». On a donné ce nom, dès la fin du XVI[e] siècle ou le début du XVII[e], à des hommes, cosaques, soldats de l'armée régulière ou autres qui, sortis du service actif, restaient en Sibérie, étaient autorisés à appeler leur famille, obtenaient des terres, des allocations en grains, un léger traitement. Ces

1. Voir sur les cosaques et les « lignes » l'appendice.
2. Les slouchivie de Gmelin.

Digitized by Google

sloujilyè constituèrent une part importante de la première population sédentaire, fondèrent de nombreux villages souvent ne comptant que quelques feux; ils abusèrent plus d'une fois de leur condition officielle (si en effet ils étaient podatnyè, imposables, ils jouissaient aussi de privilèges divers) contre la population des colons et des indigènes. Leur situation fut réglée tout d'abord par Souléchev, voèvoda de Tobol'sk, qui, après avoir rempli d'autres charges, mourut en 1643; les sloujilyè reçurent un traitement fixé en raison inverse de l'importance des terres à eux concédées; ils payèrent la dîme de la récolte et, comme déjà les cosaques, eurent défense de faire concurrence aux promychlenniki, de collaborer à la perception des droits de douane, etc. Mais de telles défenses se renouvellent et ne s'observent pas; Gmelin montre les « slouchivič » de Krasnoyarsk vivant dans l'aisance et sans travail, moins par la richesse des pâtures et des labours qu'ils s'étaient fait attribuer que grâce aux dons extorqués des indigènes et aux profits clandestins sur les zibelines du yasak. A cette époque, les sloujilyè comptaient dans l'armée, ayant été (1707) versés les uns dans les troupes irrégulières existantes, les autres dans de nouvelles formations; ce sont donc des milices locales qui complètent les garnisons de dragons et de cosaques ou, comme dit Gmelin, « des troupes « légères à pied comme les cosaques le sont à cheval »; ce sont, pour d'autres auteurs, les cosaques dits de ville et de bailliage. Lors des réformes de Spèranskiï, un règlement (1822), les laissant chargés des divers services administratifs et de police, les soumit aux autorités civiles et les organisa en détachements locaux; chaque cosaque de régiment ou sédentaire reçut alors un domaine libre d'impôt de quinze désyatiny. En 1851, les cosaques sédentaires furent comme les autres rattachés à l'armée et, dès lors, tout en gardant leurs terres, ils subirent les réformes qui, sous le tsar Alexandre II, rapprochèrent l'organisation des cosaques de celle des autres troupes. Dans ces conditions de service et de dotation, une partie de la population cosaque vit à la façon des paysans et forme parmi eux une sorte d'aristocratie distinguée par des traditions de discipline militaire, par le bien-être et la bonne tenue des villages et des maisons[1].

1. Voir l'appendice sur les cosaques.

Digitized by Google

II.

Marchands, artisans, paysans, déportés.

Le commerce avait attiré sur les rives du Tobol les Stroganov et leurs prédécesseurs. Outre les fourrures du pays, les marchands y trouvaient en effet des produits orientaux; Boukhâra, dont les maîtres étaient parents des Nogaï, des Tatars d'Astrakhan' et d'Isker, tenait en Asie centrale le premier rang comme centre économique; elle hébergeait des marchands hindous, afghans, turks de l'est, tatars; elle recevait les tapis de la Perse, les cotonnades de l'Inde, les châles de Kachmir, la laine fine des chèvres de Yârkend, le thé, les soieries, la rhubarbe de la Chine; ses caravanes voyageant de tous côtés échangeaient la plus grande partie de ces importations. Lorsque Koutchoum khân vint sur l'Irtych, il fut suivi par des familles boukhariotes qui subsistèrent longtemps à Tobol'sk, Tara, Tyoumèn', Tourinsk; quelques-unes passèrent à Tomsk. En 1574, les Stroganov furent autorisés à commercer sans payer de droits avec les Boukhariotes et les Kazak. Ermak était trop avisé pour ne pas accueillir les marchands du sud, et c'est en allant à la rencontre d'une de leurs caravanes qu'il trouva la mort. Peu d'années après (1595), le gouvernement prend des mesures bienveillantes à l'égard des marchands boukhariotes et nogaï; ils seront autorisés à commercer librement à Tara, Tobol'sk et Tyoumen'; ils ne seront soumis à nulles vexatiòns et il leur sera loisible de se retirer à leur gré. L'année suivante (1596), les marchands étrangers sont exemptés de droits de douane, ce qui en amène de nouveau un bon nombre à s'établir dans diverses villes. Des mesures favorables aux marchands de l'Asie centrale furent prises encore beaucoup plus tard, par exemple sous Alexandre Ier. L'exemption des droits ne fut pourtant pas durable; mais normalement les denrées des marchands boukhariotes payaient 5 pour 100 alors que celles des Russes étaient taxées à 10 pour 100. Les négociants de Boukhâra n'avaient pas coutume de voyager seuls et faisaient convoyer leurs caravanes par des nomades, Tatars, Kazak, Kalmouks; dans la seconde moitié du XVIIe siècle et au début du XVIIIe, c'étaient les Tatars et les Kalmouks qu'ils associaient à leurs voyages et à leurs transactions, allant avec eux à Tobol'sk, Tomsk, Irkoutsk, Kyakhta, visitant les foires d'Irbit

Digitized by Google

et de Makar'ev. Galdan, khân des Soungar, son successeur Dzewang Rabdan assurèrent la prospérité de ce commerce en obtenant pour leurs sujets et pour les associés de ceux-ci confirmation des privilèges douaniers; à l'arrivée à la douane russe, les denrées des Boukhariotes et des Soungar étaient visées par les commis, tandis que celles des Russes et des Tatars, voyageant souvent de conserve, payaient la dîme en nature ou en argent. Plus tard, dans le XVIII^e^ siècle, les Kazak prirent près des Boukhariotes la place des Soungar; les négociants, louant les chameaux des Kazak, confiaient d'autre part à ceux-ci une portion de leurs marchandises pour en disposer au mieux; ils conservaient et vendaient eux-mêmes ce qu'ils avaient de plus précieux; les caravanes partant au mois de mai de Boukhâra y rentraient en décembre ou janvier.

Il s'en faut que toutes les transactions eussent lieu dans les grandes villes. Dès le XVII^e^ siècle, des marchés se tiennent à époque fixe soit dans les villages peu importants, soit dans des localités d'accès facile, mais absolument désertes : tel le marché de Yanychevskoè ozèro dans la région de Tara. Au XVIII^e^ siècle, quand les affaires se multiplièrent avec les nomades toujours méfiants et soupçonnés, on vit aussi se développer le système des cours d'échange (mênovyè dvory); près de nombre de forteresses de la frontière, on dressa des enceintes de bois entourées de fossés où les caravanes se trouvaient en sûreté sans s'exposer à aucun risque de la part des habitants et sans leur causer nulle inquiétude; des baraquements distincts étaient réservés aux gens de Boukhâra, à ceux de Tâchkend, aux Kazak. Omsk, Oust'Kamennogorsk eurent leurs cours d'échange; à ces marchés est due l'origine de Troitskaya sur l'Ouï, de Sémipalatinsk et Boukhtarminsk sur l'Irtych, des deux villes qui portèrent successivement le nom d'Orenbourg (aujourd'hui Orsk et Orenbourg). La cour d'Orenbourg actuelle renfermait plusieurs centaines de magasins voûtés où étaient entreposées la plupart des marchandises en provenance de Khiva et de Boukhâra. Sémipalatinsk et Boukhtarminsk entretinrent longtemps, avant même le milieu du XIX^e^ siècle, des relations ouvertes ou secrètes avec l'état de Khokand, avec Khouldja et Tchougoutchak en territoire chinois. Sur la frontière mongole, les entrepôts de Kyakhta s'élevèrent à la suite du traité signé dans cette localité; les transactions s'y développèrent avec régularité et y

Digitized by Google

prirent une importance en partie subsistante qui mériterait une étude spéciale.

Quelques-uns de ces marchés sibériens ou russes, celui d'Irbit fondé en 1633, celui de Makar'ev transféré à Nijniï Novgorod en 1817, attirent encore des commerçants de tous pays et ont acquis un renom universel. A Makar'ev, « du moment que les « marchandises ont payé les droits d'entrée sur la frontière, elles « deviennent aussi franches que celles du pays qui ne payent pas l'ombre d'aucune imposition ». A l'autre extrémité de la Sibérie, le marché d'Ostrovnoè sur l'Anyouï a jusque dans le cours du XIXe siècle gardé des coutumes spéciales portant la trace des longues hostilités avec les Tchouktchi. A Irbit, à Éniséïsk, on venait des confins de la Chine comme de la Russie d'Europe, les Grecs y coudoyaient les Kalmouks et les Boukhariotes. Les Sibériens se rencontraient sur tous les marchés avec les négociants étrangers, suivant les détails fournis par Gmelin et concordant avec les indications de Savary des Bruslons. Les marchands d'Irkoutsk « partent au printemps pour se rendre à la « foire de Makariev qui se tient en été. Là, ils échangent leurs « marchandises pour celles qui ont le plus de cours à la foire « d'Irbit où ils arrivent pendant l'été. Ici, leurs vues se dirigent « vers le commerce de Chine et, lorsqu'ils n'ont pu tout débiter, « ils portent ce qui leur reste à Tobol'sk. Ils en partent au prin- « temps pour voyager dans toute la Sibérie, reviennent en « automne et au commencement de l'hiver, vont ensuite à Kia- « khta, puis au printemps à Irkoutsk et à cent cinquante lieues « au delà, retournent en traîneau à Kiakhta, reviennent à « Irkoutsk, sont en automne à Tobol'sk, passent pendant l'hiver « et l'été suivant aux foires d'Irbit et de Makariev et reviennent « dans leur ville après quatre ans et demi d'absence ».

Des routes existent donc dans toute la Sibérie, pour primitives qu'elles puissent être; la principale, venant de Moscou, passe par Tobol'sk, Tomsk, Irkoutsk pour aboutir d'un côté à Yakoutsk, de l'autre à Nertchinsk; elle est, depuis 1689, parcourue régulièrement trois fois la semaine en été par la poste du gouvernement. Le service des relais a d'abord été établi à Verkhotour'è et Tourinsk (1600), puis étendu de proche en proche; les yamchtchiki furent à l'origine des colons envoyés de Russie et établis dans chaque station en nombre fixe; ils recevaient des terres de culture, franches d'impôts, et devaient

Digitized by Google

entretenir et conduire chacun deux chevaux pour le transport des voyageurs (personnes et bagages) officiels ou munis de passes officielles. Les abus de la part des voyageurs privilégiés étaient souvent considérables ; ils étaient difficilement supportés surtout par les indigènes soumis à la corvée de la poste : certains, plutôt que de le faire eux-mêmes, préféraient fournir, en terre ou en nature, à l'entretien des yamchtchiki. Le nombre de ceux-ci s'éleva donc assez vite et l'on en comptait environ

3,000 en 1662, en face de 14,000 hommes de troupe et de 6,300 promychlenniki.

Si les relais servaient uniquement aux tchinovniki, les douanes arrêtaient tout le monde, particuliers et gradés. Les postes de douane fondés sur les routes commerciales changeaient par l'effet des découvertes géographiques ou des relations économiques nouvelles ; ainsi, à Verkhotour'è pour la Russie propre, à Orsk pour le pays des Kazak, à Sémipalatinsk pour les caravanes kalmoukes, à Nertchinsk, puis à Sélinginsk pour la Chine, ils percevaient un droit général de 10 pour 100 acquitté en argent ou en nature ; parfois les ballots étaient scellés à la frontière et ne payaient qu'avant la mise en vente, soit dans une grande ville, Tobol'sk ou Irkoutsk, soit sur une place de foire, Irbit ou Touroukhansk. Le fisc exerçait aussi une surveillance à l'inté-

Digitized by Google

rieur et contraignait les marchands russes de ne traiter avec les indigènes que dans les bazars de la ville ; il assurait ainsi la rentrée du yasak et de la dîme commerciale ; ces douanes intérieures furent supprimées partiellement vers 1719, puis en 1753. Les monopoles officiels portant sur tabac, alcool, sel, rhubarbe, certaines fourrures, l'interdiction des routes dépourvues de postes de douane, les difficultés apportées aux échanges avec les indigènes, la défense de leur fournir du tabac, du vin, parfois du fer et d'autres denrées[1] rétrécissaient singulièrement le champ du commerce ; le châtiment des fraudeurs pouvait s'élever jusqu'à la peine de mort. Cette législation rigoureuse, en vigueur surtout à partir de 1697 ou environ, n'arrêta pas la fraude ; on l'adoucit peu à peu ; entre 1720 et 1730, beaucoup de monopoles et d'interdictions avaient disparu pour le commerce intérieur ; subsistaient sous une forme ou une autre les défenses relatives au trafic des armes et aux affaires avec la Chine. Quant à la concurrence, tolérée, sinon autorisée, des tchinovniki de tout rang aussi bien que des cosaques et des sloujilyè, elle dura jusqu'au XIX^e^ siècle. Là encore Spèranskiï intervint et fit respecter la loi.

Cependant, les marchands ont de bonne heure pris assez d'importance pour qu'en 1623 le voèvoda de Tobol'sk ait prescrit à certaines catégories d'entre eux, par exemple aux cabaretiers, d'aider les douaniers à percevoir les droits ; les cabaretiers de Éniséïsk sollicitèrent la même charge. On tentait ainsi de transplanter en la déformant une institution russe : de gros négociants appartenant en partie à la classe des gosti, première catégorie des commerçants, étaient en effet pendant le XVII^e^ siècle chargés de percevoir au nom du tsar le produit des douanes, les droits sur les distilleries, les pelleteries et autres marchandises ; leurs peines étaient récompensées par divers privilèges, droit de distiller toute l'année, droit d'affermer les biens du tsar, droit de posséder des terres et des serfs à l'instar des nobles. Des gosti dirigeaient les caravanes officielles. Il ne semble pas que rien ait en principe distingué les marchands sibériens de ceux

1. Au XVII^e^ siècle, en Russie, le tsar est maître du commerce ; il autorise et interdit à son gré les importations et exportations, fixe les prix, achète tout ou partie des cargaisons, accorde des monopoles ou les exploite lui-même, fait vendre le produit de ses domaines et suspend, si bon lui semble, la vente des denrées semblables.

Digitized by Google

du reste de l'empire. La mesure prise par le voèvoda de Tobol'sk ne devint peut-être pas générale; toutefois, plusieurs faits analogues pour la perception des droits indirects (douanes, yasak) sont encore mentionnés ultérieurement. Il n'est pas une ville de quelque importance où Jean Bell et Gmelin ne notent la présence de marchands et d'ouvriers, ces derniers à vrai dire fort paresseux : on a là les éléments de la classe des posadskiè lyoudi[1]. A Verkhotour'è, Tobol'sk, Tomsk, Éniséïsk, Irkoutsk, une grande partie de la population s'occupe du négoce, où les pelleteries tiennent une grande place; à Yakoutsk, pourtant moins favorisé du climat, les peaux d'écureuil et les opérations faites chaque printemps sur les farines qui viennent du sud procurent de tels bénéfices que toutes les femmes sont vêtues de soie et que les hommes peuvent s'enivrer toute l'année. Les « maisons de marchands » ou bazars sont parfois très vastes. Quelques marchands enrichis entreprennent l'exploitation des mines, la fonderie, la fabrication du drap, la distillation, entretiennent des promychlenniki, soutiennent les explorateurs ou les envoient à leurs frais; les uns agissent à part et pour eux-mêmes, les autres sont réunis en sociétés, dont les membres résident au loin, jusqu'à Moscou et Arkhangel'sk. Ce sont les marchands sibériens qui, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, ont exploré les côtes de la mer de Béring; Chalaourov, qui, après une expédition armée à ses frais (1761), périt en essayant une seconde fois de passer des bouches de la Léna au détroit de Béring (1766), était un simple négociant de Yakoutsk[2].

La distillerie, l'exploitation du sel étaient des industries tantôt officielles, tantôt privées, placées sous la surveillance du fisc. Des distilleries d'État furent fondées en 1698, mais près d'un demi-siècle plus tard on note encore l'existence d'entreprises appartenant à des particuliers. Les mines de sel et surtout les lacs et ruisseaux salés fournissaient largement à la consommation; dès l'origine de la colonie, les cosaques s'en sont assuré la possession, parfois au prix de luttes vives contre les tribus voisines. Au XVII[e] siècle, on trouve des salines exploitées par les agents du voèvoda de Tobol'sk (territoire de Pèlym, 1600),

1. Les posadskiè lyoudi étaient depuis 1621 soumis à la corvée et à des impôts souvent considérables.

2. Il est donné aussi comme négociant d'Oustyoug; il prit part aux expéditions de 1748, 1757, 1764. Voir *Entsiklopéditcheskit slovar'*.

Digitized by Google

d'autres appartiennent à des particuliers, monastères (salines d'Ousol'ka, 1641), promychlenniki (salines d'Oust'koutskiï ostrog, 1639). Pour une période tardive du XVIII[e] siècle, Pallas donne des détails sur les mines de sel gemme d'Iletskiï, près d'Orenbourg, où les ouvriers travaillaient pour le compte de la couronne sous la protection d'un détachement de cosaques; les paysans voisins ayant à assurer le transport des sels étaient presque totalement exemptés de capitation. Le même savant visita, à quelque distance du lac des Oies (Gousinoè ozèro), un lac salé exploité depuis 1728; le gouvernement avait construit la première chaudière, puis l'avait vendue à un particulier qui avait accru la fabrication et cédait le produit aux greniers officiels.

Les mines de fer et les fonderies, bien plus importantes que les salines, présentaient une assez grande variété. On importait d'abord du fer de Russie; mais en 1628 du minerai fut trouvé sur le territoire de Tourinsk et un bon nombre de forgerons se mirent à le travailler eux-mêmes à Sloboda Koudna. L'industrie déjà pratiquée par les indigènes dans plusieurs régions fut exercée par un nombre croissant de colons, travaillant seuls ou avec très peu d'ouvriers, préparant le fer qu'ils employaient; c'est seulement au siècle suivant qu'elle commença de prendre le développement que l'on sait. On conte qu'un simple forgeron, Nikita Démidov, s'était fait bien venir du tsar Pierre qui lui donna un domaine de quatre-vingts versty de rayon à partir d'un poteau qu'il planterait à son gré dans l'Oural; sur son domaine, le forgeron trouva avec le minerai le combustible inépuisable, la forêt[1]; il fonda plusieurs usines, devint puissamment riche; son fils, anobli en 1720, aménagea les mines de l'Altaï qu'il vendit ensuite au gouvernement et qui sont devenues, par un oukaz du 15 mai 1747, propriété du Cabinet Impérial. Ainsi des artisans, les Démidov, président à la naissance de la métallurgie en Sibérie comme les Stroganov, des marchands, furent les initiateurs de la conquête. L'exemple fut suivi par des particuliers, tels que les Stroganov à Troitskiï

1. La forêt sibérienne, en grande partie, a longtemps été tenue pour un bien dans l'usage commun, à l'instar de l'air et de l'eau; il en est encore ainsi dans la Sibérie orientale; les forêts de la Sibérie occidentale ont été depuis 1884 assimilées à celles de la couronne en Russie d'Europe et on a commencé de les aménager; des mesures analogues sont préparées pour le bassin de l'Amour.

Digitized by Google

Satkinskiï zavod, tels que les assesseurs Tvedrichev et Myamikov à Symskiï zavod, et aussi par la couronne qui fonda des usines, garda les unes et vendit les autres. Pendant le cours du XVIII^e^ siècle, l'Oural central se peupla d'exploitations minières et de forges situées en général sur le bord des cours d'eau; une partie demeura aux familles des maîtres originaires: alors furent créés Névyanskiï (1701), Nijè Tagilskiï (1725), Sifertskiï (1733), Symskiï (1759), les usines de la montagne de Blagodat' et tant d'autres. Souvent le maître construit et orne une résidence à côté de l'usine; il se plaît à y venir, à veiller sur son exploitation, à connaître ses hommes; ses directeurs et ses ouvriers vivent tout autour dans des maisons qu'il a élevées et qui sont plus confortables et saines que celles de l'époque et de la région: les habitants sont encouragés à cultiver le sol et ils réussissent à récolter le seigle qu'auparavant il fallait acheter au loin; des boutiques, une église, quelquefois une école, dont les meilleurs élèves entrent dans l'administration des forges, complètent la bourgade; des retranchements, un petit fort la défendent contre les attaques des Bachkiry ou des Kazak. Les établissements les plus importants, Névyanskiï, Nijè Tagilskiï aux Démidov, Sifertskiï au conseiller Tourchaninov, Kataou-Ivanovskiï à l'assesseur Tverdichev ont fourni les traits rassemblés ci-dessus; les forges moins prospères ne différaient pas totalement des premières. Cette organisation patriarcale faisait du maître une sorte de seigneur féodal ayant droit à des redevances pastorales et autres[1], au travail de ses ouvriers qu'il établissait, éduquait, protégeait; elle subsistait vers 1850 d'après un voyageur anglais, Atkinson, dont le tableau rappelle singulièrement celui de Pallas.

Même après la libération des serfs, les mines de l'Oural gardent encore des coutumes anciennes; les paysans qui y viennent pendant que chôment les travaux des champs sont logés, nourris, soignés, surveillés dans de vastes casernes en bois et dans des hôpitaux; au beau temps, ils rentrent chez eux et échappent à l'action du patron de la forge. Mais les ouvriers du XVIII^e^ siècle et de la première moitié du XIX^e^ siècle pour la plupart n'étaient pas libres; à Satkinskiï, Pallas note 500 ouvriers loués contre 1,800 serfs et à Nijé Talgilskiï 2,579 ouvriers

1. A Névyanskiï, Gmelin note que les Démidov touchent trente sous (kopēki) par peau de bœuf et un sou par livre de suif.

Digitized by Google

dont 121 seulement sont libres. La classe la plus nombreuse est celle des paysans de la couronne qui acquittent leurs impôts en travail soit dans les usines, soit pour couper le bois, faire les transports, conduire et piloter les bateaux; ils sont employés par l'État dans ses établissements ou concédés sous le titre de pripisnyè (enregistrés) à des propriétaires qui paient leur capitation. Les paysans corvéables se comptent par 5,700, 7,200, 7,500 dans les grandes forges de la couronne; à l'époque de Pallas, on trouve 4,638 pripisnyè à Kichtimskiï zavod; en 1781-83, 67,000 paysans auraient été affectés au service des usines, étant ainsi enlevés à la culture et recevant des salaires infimes. Cette condition, dont l'origine légale remonte à la fin du XVII[e] siècle, est inférieure à celle du serf : celui-ci ne doit à son maître que trois jours de travail par semaine, le pripisnoï en doit cinq ou six et pour tous les faits de son existence, jusqu'à la mort ou à l'extrême vieillesse, il est aussi étroitement dépendant que le serf. A la fin du XVIII[e] siècle, les salaires furent doublés, la nature des travaux pouvant être exigés des pripisnyè fut déterminée, et l'on décida que ceux-ci seraient chaque année tenus au travail seulement le temps nécessaire pour acquitter leur capitation. Les plans de Spèranskiï intéressant les diverses sortes d'ouvriers d'usine paraissent avoir rencontré une opposition victorieuse; et c'est seulement l'année 1863 qui vit la libération des paysans enregistrés et des serfs.

On a parlé jusqu'ici des forges de l'Oural; dans les établissements métallurgiques traitant d'autres métaux, dans l'Altaï et à Nertchinsk, la situation des ouvriers était la même. Le cuivre fut pour la première fois fondu sur les bords du Tagil par Nikita Dèmidov; des gisements importants furent ensuite découverts dans l'Oural et mis en exploitation; les usines de l'Altaï, Kolyvan' (1726), Barnaoul (1744), furent établies par la famille Démidov; parmi les fonderies, les unes (Voskrésenskiï) appartenaient à l'État, les autres (Pokrovskiï, Irginskiï) étaient à des particuliers, mais vendaient leur métal à l'État à un prix fixé et ne pouvaient disposer que de ce qui dépassait un certain total. L'argent et l'or étaient exploités seulement au profit de la couronne; le métal blanc, déjà obtenu en petite quantité à Nertchinsk en 1704, a été produit en abondance et régulièrement depuis la fondation de l'usine (1763); au lieu de dix mille

Digitized by Google

kilogrammes extraits annuellement pendant la fin du XVIIIe siècle, cinq mille kilogrammes furent produits de 1800 à 1840, et moins encore depuis que les serfs de l'usine ont été enrôlés comme cosaques par Mourav'ev. Les gisements et sables aurifères du bassin de Nertchinsk ont été découverts seulement à partir de 1831 et exploités plus tard encore; ceux de l'Olekma étaient en plein rapport vers 1880. Le XVIIIe siècle n'a connu de mines d'or que dans la région de Ékatérinbourg (Berëzovskiï, etc., à partir de 1745).

« C'est dans cette ville, dit Pallas, que se tient le collège « suprême des mines et fonderies de la Sibérie, de Casan, de « Permie et d'Orenbourg. Ce collège renferme cent quatorze « fonderies dans son ressort; il y en a vingt-sept qui ressor- « tissent en première instance du collège des mines d'Oren- « bourg, dont dix-sept fonderies de cuivre et dix fonderies de « fer. Le collège des mines de Permie a trente-deux fonderies « dans sa dépendance, savoir vingt-quatre fonderies de cuivre, « huit de cuivre et de fer et un martinet pour le fer; le col- « lège de Kasan n'a que dix fonderies, huit de cuivre, une de « fer et une de fer et de cuivre. » Les collèges surveillent les exploitations de la couronne; ils enregistrent les propriétés existantes et les concessions nouvelles, ils assignent aux fonderies les concessions de forêts destinées à fournir le combustible en même temps qu'ils veillent à faire observer les règlements, qu'ils lèvent les impôts dus par les fonderies et qu'ils procèdent à l'achat du cuivre pour la Monnaie de Ékatérinbourg[1]. L'inspection des mines d'or siège dans la même ville.

Le territoire des mines de l'Altaï (cuivre, argent, or), dépendant du Cabinet Impérial, est administré par la chancellerie de Barnaoul qui a autorité sur les fonderies et sur tout le personnel; celui-ci jouit de divers privilèges et exemptions; étant insuffisant pour les travaux, il est complété par les pripisnyè de Kouznetsk et de Tomsk; plusieurs autres industries se sont créées autour des fonderies. Telle est en résumé la description de Pallas; elle s'applique encore en gros à ce splendide territoire de 43,000 kilomètres carrés qui est resté apanage impérial. Les domaines impériaux du territoire de Nertchinsk, beaucoup moins vastes, ont été constitués seulement par oukaz du 27 juillet 1856.

1. Cette monnaie frappe seulement du cuivre pour plus de trois millions de roubles par an.

Digitized by Google

Dès la première heure de la colonisation, derrière le cosaque et le trappeur ou promychlennik, entre en Sibérie le paysan : il n'est guère qu'une figure moins aventureuse du promychlennik. La culture n'est pas ce qui d'abord attira davantage les nouveaux arrivants; la chasse et la pêche, la récolte des produits sauvages, l'élevage flattant davantage leurs goûts, plus praticables aussi dans des régions les unes non défrichées, d'autres glacées et stériles, tiennent une place prépondérante au début, encore large plus tard. Les laboureurs, bien qu'en nombre croissant, étant toujours trop rares, les disettes étaient fréquentes et le problème des subsistances s'imposait sans cesse aux soins des populations; il devenait un grave souci et causait de grosses dépenses pour les pays déshérités du nord et de l'est, ainsi pour la côte d'Okhotsk et le Kamtchatka. Pour les besoins des premiers établissements, de très bonne heure on construisit à Verkhotour'è des greniers où l'on amassait du grain venant d'abord d'Europe et qui était distribué suivant les circonstances; si les arrivages tardaient, c'était la famine. D'autres greniers furent établis peu à peu pour le service des régions lointaines et incultes; à mesure que les districts plus proches se développaient, ils arrivaient à se suffire, puis à remplir leurs propres greniers et les greniers voisins. Les voèvody chargés des achats de grain spéculaient habituellement, malgré les interdictions légales; Spéranskiï dut s'occuper de régler la question, interdire toutes opérations commerciales, limiter à 6 p. 100 les bénéfices de l'État.

Le gouvernement s'efforça de développer la culture en favorisant l'émigration et chargeant les autorités d'encourager les laboureurs. Mais les désordres du début du XVII[e] siècle suspendirent le développement des nouveaux territoires. Sous le tsar Michel, surtout à partir de 1621, les garnisons furent renouvelées et renforcées, des églises furent construites, des districts nouveaux établis; le peuple, entendant vanter la fertilité, la prospérité de la Sibérie, commença de s'y porter en véritables troupes et de bâtir des villages dans les riches vallées, jusqu'alors désertes, du Tagil et des rivières voisines; rapidement, les colons gagnèrent de proche en proche jusqu'à l'Irtych. Le mouvement dura longtemps; beaucoup d'hommes fuyaient le servage, nouveau au XVII[e] siècle, et les règles étroites du village russe; d'autres, fort nombreux, voulurent échapper aux innovations religieuses de Pierre le Grand. A la suite des décou-

Digitized by Google

vertes de Khabarov, l'enthousiasme populaire fut si grand que les trois quarts des riverains de la Lèna, paysans, charpentiers au service de l'État, cosaques même, abandonnèrent leur terre ou leur poste, se précipitèrent pour remonter l'Olekma et gagner la Daourie; il fallut une troupe de cosaques fidèles (1662) pour arrêter de force les fugitifs, dont plusieurs bandes passèrent néanmoins et accrurent encore le désordre dans la vallée de l'Amour. Souvent de petits groupes de paysans s'établissaient au fond des forêts, très loin de toute localité connue, et réussissaient à se soustraire pendant dix ans et plus à tous impôts. Les voèvody, en découvrant ces colonies secrètes, se contentaient d'imposer les taxes usuelles ou, sans déclarer en haut lieu les nouveaux établissements, vendaient leur silence; ils reconnaissaient le profit apporté à l'État par le défrichement, même clandestin, et ils firent amnistier parfois des criminels fugitifs qui avaient fondé des villages : telle fut l'origine du second établissement d'Albazin (1665) et de plusieurs postes de l'Altaï.

Les paysans, au XVIII^e^ siècle, s'occupent partout d'élevage avec succès; dans la Sibérie propre, et même autour d'Irkoutsk, ainsi qu'au sud-est du Baïkal, ils cultivent les céréales qui réussissent mal sous le froid excessif de Yakoutsk. On trouve des villages nombreux autour des villes, sur la grande route postale et sur les voies principales. La population est répandue aussi, loin des routes fréquentées; les villages, les maisons isolées, entourées de pâturages et de champs, au milieu des bois, ne manquent pas dans les régions les plus reculées, à Kantaïskii pogost par 68° lat. nord en aval de Touroukhansk, au delà de Sélenginsk, sur la frontière chinoise, sur le Vitim et l'Olekma, dans les clairières le long de la Lèna : seules les parties septentrionales de la province de Yakousk, les côtes de la mer d'Okhotsk, le Kamtchatka restent par leur climat rebelles à la colonisation agricole. Cent et cent cinquante ans plus tard, dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, la population russe, principalement rurale, a plus que décuplé[1] et a vu étendre les territoires qui lui sont ouverts; elle a défriché et récolté les céréales

1. On trouve pour la population russe de Sibérie les chiffres suivants, qui sont approximatifs : 1662, 70,000 habitants (dont 34,500 paysans et 19,700 autres imposables); 1709, 153,000 (131,000 imposables); 1824, 1,700,000; 1851, 2,700,000; 1890-1900, 3,600,000. Depuis 1851, la Sibérie s'est accrue de la Transbaïkalie et de la province maritime; le Turkestan n'est pas considéré ici.

Digitized by Google

jusqu'à 64° de latitude, au nord de Yakousk; cependant, les régions les plus peuplées sont toujours les mêmes, parce que le peuplement tient aux conditions du sol et de l'atmosphère. Les parties méridionales, c'est-à-dire agricoles et forestières, depuis la Sibérie occidentale jusqu'à la Transbaïkalie, comptent de 97 à 70 pour 100 de Russes sur 4,400,000 habitants[1]; les provinces d'Okhotsk et de Kamtchatk pour 35,000 habitants ont 20 pour 100 de Russes; les toundry polaires pour 40,000 habitants ont moins de 10 pour 100 de Russes. Fait important : le paysan russe est présent partout et en forte majorité dans tous les pays que la nature n'a pas rendus presque inhabitables.

Partout le colon rural a gardé avec sa physionomie la plupart de ses habitudes que les tribus voisines ont parfois adoptées. Les conditions extérieures différentes de celles de la Russie ont pourtant mis quelques différences dans les mœurs; la tenure coutumière des terres jusqu'à une époque très récente en fournit un exemple. La communauté agraire du mir n'existe, et encore avec des variations locales, que dans les portions trop peuplées, ainsi dans le nord agricole du gouvernement de Tobol'sk. Dans la plus grande partie de la Sibérie (par exemple gouvernements de Tobol'sk, de Tomsk), le paysan a droit à la terre qu'il laboure et qu'il sème, à l'herbe qu'il a fauchée, au secteur forestier qu'il a nettoyé et protégé du feu par un fossé; dès qu'il cesse d'user actuellement du domaine franc, vol'naya, acquis par son travail, un autre peut se l'approprier de la même manière. Dans la Sibérie orientale et dans le territoire de l'Amour où les colons sont clairsemés, chacun peut enclore, faire pâturer, faucher, labourer une terre aussi vaste qu'il lui plaît; ces domaines ou zaimki s'étendent uniquement en raison du nombre de bras et de têtes de bétail que le paysan y met; ils ne sont limités par rien que par l'intérêt de chaque possesseur : celui-ci dispose des parcelles exploitées réellement et des terres en friche; il les transmet à ses héritiers, il les vend et les loue à son gré s'il trouve preneur[2]. Le rapport de ces modes de possession, probablement plus coutumiers que légaux, a varié constamment, la zaimka reculant devant la vol'naya et celle-ci devant le mir à mesure que la population augmente. Toutes

1. La population totale de la Sibérie était évaluée en 1900 à 4,464,000 âmes.

2. Des tenues analogues sont signalées dans la Russie même, par exemple dans le district d'Olonets.

Digitized by Google

les terres, à l'exception de celles du Cabinet Impérial, sont tenues pour terres de la couronne[1]; les paysans les exploitent donc dans la mesure où ils le peuvent, ils labourent, fauchent, coupent les arbres « partout où la hache, la faux, la charrue « peuvent aller ». Des domaines privés ont aussi été constitués au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle par des actes de l'autorité : tantôt celle-ci confirmait l'occupation accomplie de terres auparavant possédées par les indigènes, tantôt elle donnait formellement des terrains aux immigrants. L'émigration volontaire des paysans fut dès l'abord encouragée : en 1590, trente famille de Sol'vytchègodsk reçurent chacune vingt-cinq roubles et un établissement foncier; souvent des exemptions d'impôts étaient accordées. Le gouvernement poursuivit avec succès cette politique, dirigea les laboureurs et aussi les gens de métier là où leurs services étaient requis, où les bonnes terres étaient abondantes; il tâcha d'assurer le peuplement en expédiant des convois de femmes, cent cinquante en 1630, autant en 1637, pour épouser des colons; il se montra indulgent pour l'émigration clandestine, toléra l'établissement des colons même non autorisés et laissa inscrire les gens errants au nombre des paysans de la couronne. Au XVIII^e^ siècle, l'administration plus régulière devint plus exigeante; elle renvoyait dans ses foyers quiconque circulait sans passeport. Vers 1760, les autorités métropolitaines organisèrent des convois d'émigrants volontaires, parfois transportèrent d'office des travailleurs : c'est ainsi que furent peuplées une partie du district minier de l'Altaï et la steppe de Baraba (1755); des insuccès décidèrent le Sénat à interdire le voyage de Sibérie sauf autorisation impériale : on voit alors un recul de la politique de colonisation. Mais, en 1799, le mouvement reprend et les colons sont dirigés vers la Transbaïkalie. Sous le tsar Alexandre (1808), un fonds fut constitué en vue de faciliter l'immigration dans les gouvernements de Tobol'sk, de Tomsk et d'Irkoutsk; des terres étaient distribuées, des avances accordées remboursables par annuités espacées, trois mille deux cents familles furent ainsi établies en trois ans dans le ressort de Tomsk; mais dans celui d'Irkoutsk, avec des

1. Dans la Russie du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, même les biens patrimoniaux (ottchiny) sont assez exposés à la confiscation pour que l'idée du domaine éminent du tsar et l'extension voulue des terres de la couronne semblent toutes naturelles.

Digitized by Google

dépenses bien plus considérables, on n'obtint nul succès. Spèranskiï s'efforça d'améliorer la situation des paysans, de leur assurer une certaine indépendance à l'égard des classes plus riches; il favorisa l'émigration volontaire et obtint un oukaz autorisant les paysans de la couronne à passer en Sibérie. Vers 1840, en 1861, en 1868, plus tard encore, des domaines d'étendue variable (quatre-vingts à quatre cents désyatiny) furent, sous des conditions fixées, les uns donnés, les autres vendus moyennant des annuités. A chaque nouvelle tentative, le résultat des efforts accomplis parut bientôt insuffisant et l'on trouve à côté des mesures favorables à la colonisation des décisions opposées marquant la lassitude des autorités, leur crainte du vagabondage des paysans. Le régime des restrictions prit fin avec le servage (1861), mais la colonisation ne profita pas immédiatement des conditions nouvelles. En effet, des paysans émancipés, ayant peine à vivre dans leurs villages, ne tardèrent pas à affluer de l'autre côté de l'Oural où souvent, faute de direction, ils s'accommodèrent mal; un courant de retour s'établit donc et l'augmentation de la population fut peu marquée pendant une trentaine d'années, jusqu'à l'époque où le gouvernement adopta une politique plus active en Extrême-Orient et en Sibérie à la fois (règlements de l'émigration 1881 et 1889; Comité du Transsibérien, 1892).

La redevance des paysans de la couronne fut d'abord variable; en 1621, elle est fixée au cinquième tas de foin; Souléchev († 1643), reprenant un vieil usage russe, décida que le laboureur cultiverait pour le tsar un champ égal au cinquième de son champ personnel et dont le produit serait entreposé dans le grenier public (région de Tourinsk et Tyoumen); à partir du milieu du XVII^e^ siècle, la redevance (obrok) fut partout fixée et acquittée en produits naturels, ainsi avoine et orge; plus tard, sous le tsar Alexandre I^er^, l'obrok fut versé moitié en argent moitié en grains. Mais les corvées, coupe et flottage du bois, entretien des routes, attelages à fournir et à conduire, empêchaient souvent les paysans de travailler leurs terres et les multiples exactions des autorités, des simples sloujilyè comme des tchinovniki, étaient encore plus pénibles. Au XVIII^e^ siècle, l'industrie métallurgique pesa lourdement, on l'a dit, sur les paysans de la couronne. Des serfs privés avaient été introduits de bonne heure par des dêti boyarskiè, par des sloujilyè lyoudi de

Digitized by Google

différents grades qui, se fixant dans les nouveaux territoires, avaient été autorisés à appeler leur famille et leurs gens; les monastères eurent aussi des serfs, mais la terre était trop vaste et la vie des trappeurs trop attrayante; aussi les maîtres ne purent garder leurs serviteurs que dans des circonstances spéciales; la plupart, plutôt que de les perdre par la fuite, aimèrent mieux les intéresser dans l'exploitation : ils en firent des polovniki, qui gardaient une portion fixe, par exemple la moitié, du produit. La majorité des paysans sibériens atteignit donc de bonne heure une condition semblable à celle que leurs frères russes ont connue seulement depuis l'abolition du servage.

Avec l'armée et les gradés de toutes classes, les promychlenniki, les marchands, gens de métiers et paysans, la population sibérienne comprit enfin des déportés. Depuis les anciens tsars, la transplantation de tribus et de bourgades entières d'un bout de l'empire à l'autre était un châtiment usité. La difficulté d'accès faisant obstacle au retour des bannis, les régions du nord de la Russie, puis concurremment avec elles la Sibérie, sont devenues lieux de déportation; les condamnés furent d'abord envoyés dans la Sibérie propre, puis, et sans délaisser ces premiers cantonnements, dans les territoires neufs au delà de l'Irtych, vers Irkoutsk, dans la Transbaïkalie avec Nertchinsk, plus tard enfin à Sakhalin, gardée par un bras de mer. Mais la distance compte peu pour l'homme du peuple, grand marcheur, habitué au climat, adroit à vivre de ce que lui fournissent la forêt et la steppe; le paysan a toujours pitié du banni : celui-ci ne reste donc pas sans secours s'il déserte son cantonnement, chose fréquente, la plupart des déportés n'étant pas prisonniers. Aussi les désertions ont toujours été nombreuses : en 1876, sur cinquante et un mille colons forcés portés sur les registres du gouvernement de Tobol'sk, trente-quatre mille étaient présents. Parmi les évadés, les uns rentraient en Europe, d'autres se livraient au brigandage, d'autres vivaient paisibles et indépendants dans des lieux reculés loin de l'œil des autorités. Ces faits sont déjà constatés au XVII^e^ siècle et ils ont persisté jusque dans le XIX^e^; ils parurent plus saillants à partir du XVIII^e^ siècle, quand l'administration sibérienne se régularisa et quand la société devint plus policée. Mais ils ne purent jamais être supprimés par aucune surveillance ni par nulles entraves à la circula-

Digitized by Google

tion[1]. C'est au milieu du XVII[e] siècle, vers 1653, qu'est constatée l'arrivée du premier convoi de malfaiteurs; depuis lors, ces convois se suivirent d'année en année, mêlant les criminels avérés, les simples vagabonds, les paresseux expulsés par leurs villages. La peine de mort, supprimée en Russie par l'impératrice Élisabeth (1753), fut remplacée par les travaux forcés; le nombre des déportés s'accrut alors d'hommes condamnés pour des crimes graves et qui furent soumis à un régime spécial; ce sont ceux-ci qui, sous les tsars Alexandre I[er] et Nicolas, étaient envoyés dans les mines surtout à Nertchinsk et qui plus récemment sont expédiés par mer à Sakhalin. Ni le peuple ni les autorités n'apprécient le voisinage de ces hommes incapables de devenir des colons. Des essais officiels de peuplement par les déportés furent faits au XVIII[e] siècle depuis 1733, à Okhotsk, en Baraba, en Transbaïkalie; ils échouèrent tous misérablement. Les mesures plus savantes prises au XIX[e] siècle, surtout depuis Spèranskiï, n'ont pas mieux réussi à relever les criminels déportés et à faire d'eux des membres utiles et actifs de la société, si bien que les criminalistes russes souhaitent depuis longtemps la suppression ou la réforme de cette pénalité.

La déportation a donc fourni à la Sibérie pour une part importante une population de qualité inférieure qui a dû s'éliminer de bon gré ou autrement; si elle a favorisé le peuplement, c'est avant le milieu du XVIII[e] siècle et c'est en expédiant dans les nouveaux territoires des hommes coupables de quelques fautes, mais n'ayant perdu ni leur énergie ni leur dignité morale. La législation ancienne, très sévère, remplace pourtant dans quelques cas la peine de mort ou les châtiments corporels par le bannissement en Sibérie. D'après les oukazy de 1649 qui réglèrent cette pénalité, les condamnés sont exilés avec leurs femmes et enfants; ils sont astreints à un séjour fixe où ils conservent un rang officiel; ils sont par exemple versés dans les strêltsy ou dans les cosaques et investis d'un grade; avec un peu de conduite, ils parviennent même à des situations impor-

1. Les exilés qui quittaient leur poste devaient être pendus; en fait, ceux qui revenaient d'eux-mêmes étaient graciés, effet heureux de l'arbitraire administratif. Les sloujilyé qui voyageaient sans congé étaient traités de même en qualité de déserteurs. En Russie, une loi de 1658 punissait de mort tout homme taillable qui passait d'un bourg ou d'une ville à l'autre.

Digitized by Google

tantes : ils contribuent donc à dominer le pays. Quatre-vingts ans plus tard, la situation est la même, Gmelin en cite des exemples; il parle aussi de ces marchands, débiteurs insolvables du gouvernement, qui exilés faisaient dans la résidence assignée usage de leur industrie, reconstruisaient leur fortune et développaient la richesse du pays : pas plus qu'au XIXe siècle, ni marchands ni gradés ne craignaient de frayer avec des banqueroutiers et des concussionnaires. Les déportés capables de se refaire une vie, peut-être en nombre relativement moindre que jadis, n'ont cependant pas disparu, si l'on en croit A. Leroy-Beaulieu : « Ces colons demeurent à peu près en « liberté...; ceux qui ont quelque fortune peuvent vivre de leurs « revenus...; les autres peuvent reprendre leur ancien métier, « travailler à la terre ou bien louer leurs bras dans les mines « d'or...; ils jouissent du fruit de leur travail, peuvent faire le « commerce, devenir propriétaires. »

Une autre classe de bannis, prisonniers de guerre et exilés politiques, a joué un rôle important par la qualité plus que par le nombre. Les officiers suédois envoyés en Sibérie par Pierre le Grand perfectionnèrent diverses industries par les procédés de leur pays et introduisirent dans les villes les langues et les arts de l'Occident; ils étaient fort bien traités; plusieurs embrassèrent la religion dite orthodoxe, prirent du service et obtinrent des grades; Gmelin en rencontra qui étaient commandants de forteresse. Des étrangers exilés et convertis se fondaient facilement dans les classes supérieures et parvenaient à des situations officielles. Il n'en était pas de même des paysans; vers 1770, Pallas vit autour de Krasnoyarsk, puis sur le Khilok, au delà de Sélenginsk, des villages entiers fort aisés, entourés de terres bien entretenues et qui étaient peuplés de paysans polonais; des Polonais concoururent aussi à coloniser l'Altaï; il s'agissait peut-être alors d'émigration volontaire; mais, au XIXe siècle, les Polonais furent des déportés. Émigrés ou exilés, ils donnèrent également des exemples utiles; ils apportèrent du froment de qualités supérieures appelé de leur nom pol'ka; ils améliorèrent les races de chevaux, fabriquèrent de l'huile de cèdre. Les décembristes de 1825 introduisirent plusieurs cultures, développèrent l'élevage des moutons, établirent des tanneries. Plus soupçonnés et maltraités que tous autres par l'administration, parfois relégués sous le cercle polaire dans

Digitized by Google

des localités que la poste atteint une fois par an, les déportés politiques ont joui souvent d'une demi-liberté, ils ont su se faire une place honorable dans la société, ils se sont adonnés à des œuvres de civilisation et de philanthropie, ils ont entretenu des routes, ouvert des écoles, instruit des jeunes gens qu'ils ont présentés avec succès aux instituts supérieurs de la métropole. Ces bannis, devenus parfois des fonctionnaires, ont ainsi eu licence de protester à mi-voix contre le régime de compression appliqué au pays, de prêcher leurs idées dans un milieu déjà réfractaire par son origine et son passé aux excès de la discipline russe.

L'influence des exilés politiques doublée par celle des dissidents religieux eût pu sembler dangereuse au gouvernement; en fait elle ne paraît pas avoir porté de fruits, peut-être par l'opposition d'idées entre les premiers, qui ont été ou des non-Russes ou des hommes d'esprit avancé, et les raskol'niki, essentiellement tournés vers le passé; peut-être aussi le caractère intéressé, matériel, terre à terre, que l'on attribue au Sibérien a-t-il contribué à ce résultat. Ni l'instruction, ni l'action du clergé n'ont été au delà de l'Oural de nature à élever l'esprit du peuple au-dessus de la recherche soit du pain quotidien soit de la fortune. Les quelques écoles du tsar Pierre eurent sans doute peu de succès, puisque encore en 1760 presque aucun fils d'officier n'apprenait la lecture ni l'écriture; la moitié du clergé ne savait pas lire; l'administration locale, loin de favoriser l'instruction, contrecarrait ceux qui la voulaient répandre. Il y avait cependant des efforts isolés, ainsi à Barnaoul, au temps de Pallas. Il est bizarre que, dans ce siècle, le lointain et misérable Kamtchatka ait compté jusqu'à douze écoles avec 239 élèves indigènes qu'un décret du Sénat (1734) exempta d'impôts; mais en 1779 il restait quatre de ces écoles : elles avaient été fondées par quelques prêtres dévoués, après eux leur œuvre disparaissait. Plus près de nous, des particuliers ont contribué de leurs deniers à la fondation d'écoles primaires et secondaires. Le premier gymnase de Sibérie fut ouvert en 1805 à Irkoutsk; plus tard, quelques autres (Tobol'sk, Tomsk) s'ajoutèrent, au moins sur le papier : celui de Krasnoyarsk, institué en 1828, n'exista pratiquement qu'en 1869. L'université de Tomsk, projetée en 1803, fut fondée seulement en 1888 (faculté de médecine); la faculté de droit s'ouvrit dix ans plus tard. L'école des langues

Digitized by Google

d'Irkoutsk, après deux ou trois années d'existence vers 1725, disparut pour renaître vers 1770; à cette époque, des Japonais naufragés y enseignèrent et Klaproth, qui passa en Sibérie à la suite de l'ambassadeur Golovkin (1805, 1806), y put encore étudier. En somme, jusqu'à une époque récente, l'enseignement était peu développé en Sibérie. C'est à ce défaut trop prolongé d'instruction et d'idées générales, autant qu'aux contrastes d'un pays trop vaste, trop vide, trop rude, qu'on devait attribuer quelques traits du caractère prêté en général au Sibérien, l'âpreté dans la poursuite du profit matériel, l'inintelligence de ce qui dépasse ce profit, l'absence d'un esprit commun aux différentes portions du pays. Mais les vues s'élargissent et s'élèvent à mesure que les contacts se multiplient d'un bout à l'autre de l'empire; d'ailleurs, parmi les grands marchands et les industriels, plusieurs n'ont pas attendu le XIX^e^ siècle pour montrer leur goût de l'instruction, leur souci du bien public, leur générosité.

III.

La religion.

Le clergé avait figuré dans la troupe de Ermak; le cosaque, le trappeur, le paysan ne se passaient pas longtemps des images ni du prêtre; aussi plusieurs églises étaient déjà bâties en 1601; en 1604, Verkhotour'è eut le cloître de Saint-Nicolas établi par un simple moine. En 1616, Tyoumen' vit s'élever le couvent de Troitskiï, qui fut construit au moyen des aumônes recueillies par un moine de Kazan'; celui-ci rassembla des religieux, défricha avec eux un peu de terre, reçut des habitants quelques champs; le couvent de Troitskiï devint plus tard célèbre et riche. Mais c'étaient là des fondations locales et privées; l'ensemble du peuple restait sans secours religieux, sans direction morale; les moines en assez grand nombre vaquaient à travers le pays, loin de tous supérieurs ecclésiastiques et ne donnant pas toujours le bon exemple; trop de cosaques, de promychlenniki menaient une vie purement bestiale ou adoptaient les coutumes, les superstitions des Tatars et des païens. Pour combattre ces désordres, le patriarche Philarète, père du tsar Michel, choisit Cyprien, archimandrite d'un couvent de Novgorod, et le mit à la tête de l'éparchie de Sibérie. Le nouvel archevêque arriva à Tobol'sk

Digitized by Google

en 1621 et eut fort à faire pour lutter contre la mauvaise volonté des habitants, contre l'opposition des voèvody, contre l'indifférence du clergé qui fut difficile à recruter, dont plusieurs membres, parvenus en Sibérie, s'enfuirent pour rentrer au pays. Mais Cyprien était soutenu par le tsar; il avait de la prudence et de la ténacité, il fit malgré tout une œuvre importante : les scandales diminuèrent, les cloîtres existants furent ramenés à la règle, de nouveaux furent fondés et dotés, la hiérarchie fut établie, des revenus furent assurés à l'éparchie par la donation obtenue d'un vaste domaine de six cents désyatiny situé sur la Nitsa, affluent de la Toura. L'archevêque voulut savoir les origines de la colonie; il convoqua ce qui subsistait des compagnons de Ermak et se fit remettre des rapports relatant les faits qui leur étaient connus; ces récits assez nombreux formèrent la première histoire de la Sibérie. A cette occasion, Cyprien institua un service commémoratif annuel en mémoire des premiers morts de la conquête. Il paraît s'être employé aussi à la conversion des indigènes.

Cependant, le domaine des archevêques, très fertile, fut bientôt couvert de paysans payant redevance; les monastères avec leurs tenanciers devinrent aussi des colonies agricoles dont plusieurs prospérèrent. Le succès fut inégal, une partie des couvents fondés disparut; en 1662, le clergé noir en Sibérie ne comptait qu'une centaine de membres, chiffre bien modeste; mais en 1702 on trouvait cent soixante églises; les moines errants subsistaient toujours. Malgré tout, les couvents et les églises de Sibérie étaient atteints par les mesures de méfiance et de spoliation prises pour la Russie européenne depuis le XVI[e] siècle jusqu'à Catherine II : interdiction d'acquérir de nouvelles terres (1573 et 1580), administration de leurs biens enlevée aux moines, défense de bâtir de nouveaux couvents (1708), sécularisation des domaines consentie par les autorités ecclésiastiques (1764). Jusqu'à quel point ces règles furent-elles appliquées au delà de l'Oural? Il faudrait l'examiner dans chaque cas particulier. Elles sommeillaient au temps de l'archevêque Cyprien et, lors du voyage de Gmelin, elles ne diminuaient pas la prospérité des religieux. Partout on voyait des églises et des couvents. Ceux-ci s'élévaient dans les situations les plus isolées ou les plus menacées; ainsi sur l'Angara la chapelle Saint-Nicolas où les voyageurs imploraient le beau temps pour la traversée du Baïkal et sur le Éniséï, au con-

Digitized by Google

fluent de la Toungouska inférieure, proche de Touroukhansk, le monastère de Troitskiï où tous les mariniers, tous les chasseurs allaient porter des présents et recevoir un morceau de pain infiniment apprécié; tel encore celui de Dalmatovskiï Ouspenskiï sur la rive nord de l'Iset, brûlé en 1651 par les Tatars; dans les cendres, on retrouva intacte une image de la Vierge peinte par un moine appelé Dalmatov : de ce fait et de quelques autres, le couvent tira une réputation de sainteté qui l'enrichit rapidement. Des reliques, celles de saint Vasiliï à Mangazéya, des statues miraculeuses, la Vierge d'Abalak près de Tobol'sk, celle de Bogorodskiè près de Tomsk, attiraient de nombreux pèlerins. Toutes les villes possédaient des couvents et des églises, Tobol'sk était visible de loin par ses coupoles dorées. Sélenginsk pour deux cents maisons comptait deux églises. L'archevêque de Tobol'sk et l'évêque d'Irkoutsk dirigeaient le clergé.

Toutes les solennités religieuses servaient de prétexte à des réjouissances universelles et très profanes; des danses mi-sérieuses mi-bouffonnes marquaient le 31 décembre, la fête des Rois, celle de Pâques; les rois mages portant une étoile parcouraient la ville; le diable et la mort, Adam et le Christ lui-même venaient rappeler les principaux dogmes, le tout avec accompagnement de chants versifiés, de musique et de danses; à la Pentecôte, l'archevêque de Tobol'sk se rendait processionnellement dans les montagnes à un quart de lieue et célébrait un service pour tous ceux qui pendant l'année avaient péri de mort violente ou sans recevoir les sacrements et dont les cercueils étaient gardés dans une chambre funéraire spéciale jusqu'à cette époque. Le clergé, réglant en quelques sortes les fêtes civiles, pénétrant toute la société, réussissait peu toutefois à lui inspirer la décence et la modération. Lors des grandes réjouissances de Pâques, et encore d'autres fois dans l'année, on faisait des visites, on dansait, on buvait ferme; « tout ce qui était d'âge à « boire s'enivrait; les hommes se promenaient à cheval dans les « rues, les femmes à pied, et pendant toute la nuit on entendait des espèces de hurlements ». La vie généralement facile, souvent plantureuse, invitait aux plaisirs grossiers des hommes rudes, sans éducation : la table, le jeu, les femmes légères absorbaient le temps et l'argent de toutes les classes de la population. A Tobol'sk, « tout est à si bas prix qu'un homme y vit bien « à raison de dix roubles ou soixante-six livres et treize sols

Digitized by Google

« par an : aussi la fainéantise y est portée au suprême degré. « Lorsque les ouvriers n'ont plus rien, ils travaillent deux « heures et gagnent de quoi vivre pendant une semaine ». « Je « peux dire », écrit Gmelin, « de la paresse énorme qui règne « dans Tomsk ce que j'ai dit de celle de Kouznetsk ; elle est sans « doute un effet du bas prix des vivres et de l'amour crapuleux « du vin et des femmes ; quand un Tomskien a de l'argent, il en « porte la moitié aux filles publiques, il s'enivre avec les trois « quarts de l'autre moitié et se nourrit comme il peut du reste. » « Les voèvody et autres officiers se mettent au ton ; ils frater- « nisent et boivent avec leurs administrés de toutes classes. « Le gouverneur de Tobol'sk chôme exactement les fêtes de « ceux de sa famille ; il y invite tous les officiers et tous les « négociants ; il fit toujours inviter aussi les voyageurs du « Kamtchatka et les fit manger avec les officiers et le clergé. « Les viandes étaient apprêtées à la russe et de très bon goût ; « on servit abondamment des vins de grand prix. On dansait « après le repas jusqu'à sept ou huit heures du soir excepté en « carême. Il y a toujours de ces fêtes dans cette ville et ceux « qui aiment à boire y sont dans un lieu de délices... Chaque « marchand invité y laisse au moins sa demi-rouble et quel- « quefois la rouble entière ; ils se piquent en ce point de généro- « sité, et comme ils sont en grand nombre ils peuvent aisément « payer ces repas, surtout quand il ne se trouve point de voya- « geurs du Kamtchatka qui boivent autant de vin dans deux « mois que cent marchands dans deux années. »

Dans cette ivrognerie générale, seuls restaient sobres les vieux croyants et les Tatars. Les premiers étaient nombreux au XVIII[e] siècle, sans qu'il soit possible d'apprécier le nombre de ces schismatiques très divers et qui souvent se dissimulent ; caractères résolus et consciences scrupuleuses, rompant avec l'église soupçonnée de latinisme du patriarche Nikon et avec l'État remanié à l'occidentale du tsar antéchrist Pierre, les ras- kol'niki cherchaient au fond des forêts et des steppes, les uns au delà de la frontière polonaise, d'autres à l'orient, des asiles où pratiquer en paix les rites à la façon des ancêtres ; ils répan- daient ainsi le nom et les mœurs moscovites ; ils se trouvaient partout en Sibérie exilés volontaires ou déportés ; ils étaient cul- tivateurs, marchands, ouvriers d'usine. « Ils ont leurs livres « particuliers sur lesquels ils se règlent, dit Gmelin. Il leur est

Digitized by Google

« prescrit de ne boire ni de manger dans aucun vase dont un « Russe fidèle se serait servi, de n'aller dans aucune église russe, « de s'abstenir entièrement d'eau-de-vie et de ne faire le signe de « la croix qu'avec deux doigts. » Leur respect des coutumes anciennes était si grand qu'à Tomsk il s'en trouvait trois « qui, « depuis l'ordre de se couper la barbe, payaient tous les ans trois « cent trente-trois livres à la chancellerie pour avoir permission « de la porter ». La stricte observance des pratiques anciennes ou admises commes telles sépare les dissidents de la masse de la population, plus indifférente et qui admire en eux la fermeté de résolution, la moralité plus haute, le succès temporel aussi venant de ces qualités mêmes; mais cette rigidité favorise mal la propagande du raskol qui dure dans les familles et se répand peu, qui naît et se perpétue parfois par la nécessité du milieu. C'est ainsi que l'administration qualifiait de schismatiques (1881) des paysans orthodoxes qui vivaient dans un hameau écarté dépendant de Tomsk; ces braves gens, privés des cérémonies religieuses, avaient imaginé de se réunir et de faire célébrer les offices par quelques-uns d'entre eux; ils se classaient ainsi parmi les sectaires sans prêtres (*bezpopovtsy*). Combien de fois dans les régions peu peuplées le regret du culte absent, de l'église lointaine a-t-il ainsi fait des schismatiques sans le savoir, qui sont devenus ensuite schismatiques de tradition et de conviction? L'Église officielle ni l'État ne pouvaient tolérer la négation que leur opposaient les raskol'niki; contre ceux de Mogilev, le gouvernement n'hésita pas à violer deux fois (1735, 1764) la frontière polonaise; contre ceux de la Sibérie et de l'intérieur, le bras séculier, invoqué par l'Église, employa la persécution violente, puis les mesures fiscales aggravées par le secret où étaient tenus les règlements et par le régime du bon plaisir administratif. Le comité des affaires schismatiques procédait par recherches domiciliaires, par ordonnances secrètes; il a laissé des souvenirs des deux côtés de l'Oural; supprimé par l'intelligente politique de Catherine II (1761), on le voit fonctionner au milieu du XIX^e^ siècle. Comme sur tant d'autres points, il était réservé au tsar Alexandre II d'entamer, sinon d'achever, la réforme des lois; les lois de 1883 et 1884, résultant des études faites sous le règne précédent, ont accordé aux non-conformistes, et ainsi à bon nombre de Sibériens, quelques-uns des droits qui leur étaient déniés jusqu'alors.

Digitized by Google

Les Tatars, musulmans pour la plupart, n'imitaient pas l'inconduite des Russes; « ils regardent la débauche comme très « honteuse; ceux qui boivent du brandevin sont notés d'infamie »: Quant aux païens, ils s'enivraient dès qu'ils en avaient l'occasion. Sur les uns et les autres s'exerça le prosélytisme orthodoxe, fort énergique au XVII^e^ siècle; dans plus d'une tribu, les récalcitrants « furent jetés à la rivière par des soldats, et cela « fut regardé comme un baptême dans toutes les règles[1] ». Ces pratiques se seraient encore rencontrées vers 1880. Souvent des cadeaux sont distribués aux nouveaux baptisés et par suite des prosélytes obtiennent plusieurs fois le baptême. Une telle propagande n'est pas de nature à effacer des convictions profondes; mais beaucoup de Sibériens, même boudhistes ou musulmans de nom, ne dépassaient pas les croyances du chamanisme qui assez rapidement se laissaient recouvrir d'un vernis chrétien; ils se rapprochaient ainsi de leurs maîtres, adoptaient quelques coutumes russes; leurs enfants avançaient encore un peu dans cette voie. Les convertis allaient à l'église russe, portaient des croix, avaient dans leurs maisons des images de saints; beaucoup n'étaient pas instruits des dogmes les plus simples, les prêtres qu'on leur envoyait ne sachant même pas leur langue; la plupart continuaient de faire les sacrifices accoutumés et de s'adresser à leurs chamans, tout en allant à l'église les jours de fête et faisant baptiser leurs enfants. Vers 1702, le nombre des non-baptisés fut jugé si considérable qu'on les fit rechercher par les soldats; mais on laissa subsister les chamans, et parfois même les fonctionnaires les appelaient et assistaient pour se divertir aux séances de sorcellerie; les sacrifices, les réunions religieuses tenues dans les forêts, au confluent des fleuves, en montagne, ne semblent pas avoir été gênés pendant la plus grande partie du XVIII^e^ siècle. Les autorités, qui n'inquiétaient pas habituellement l'islâm à Kazan' et à Astrakhan', reconnurent inutile le prosélytisme à l'égard des musulmans sibériens; ceux-ci gardèrent librement leurs coutumes, leurs molla, leurs mosquées; Tobol'sk avait de nombreux musulmans tatars et boukhariotes. Il y eut à certaines époques, ainsi sous Élisabeth, plus d'insistance du gouvernement; alors des Tatars se rendaient à l'église pour des mariages ou des baptêmes, mais

1. On doit noter que le tsar Alexis interdit (1653) de contraindre au baptême les peuples de l'Amour.

Digitized by Google

ils continuaient de chômer le vendredi et revenaient à l'islâm à la première éclaircie. Dans les autres régions musulmanes, même chez les Kazak si indifférents, l'action du clergé orthodoxe a été limitée par la sagesse des politiques. C'est ainsi qu'à Orenbourg un cheikh oul islâm a été nommé et mis à la tête des molla de la région: ce juge suprême des musulmans est presque toujours un homme élevé à l'européenne et ayant passé par le service russe.

En pays musulman le tsar protège l'islâm, parmi les bouddhistes il patronne les lamas. Chez les Bouryat, le bouddhisme vint de Mongolie à partir du début du XVIII[e] siècle[1]; mais une partie des tribus a gardé le vieux culte et offre encore le sacrifice du cheval; d'autres se convertirent au christianisme et dès lors se rapprochèrent constamment des Russes, les mariages mixtes furent fréquents, les cosaques de Transbaïkalie tirent en grande partie de là leur origine; le nombre des chrétiens chez les Bouryat était d'une vingtaine de mille vers 1875. Aucune entrave légale n'a toutefois été mise à l'exercice de la religion bouddhique ni à la propagande : en 1812, cent cinquante lamas tibétains vivaient et prêchaient sur territoire russe. En 1764, le gouvernement a institué le titre de bandido khambo lama et l'a donné à un lama de son choix; ce dignitaire, qui réside depuis lors au Gousinoè ozèro, est doté d'un domaine de cinq cents hectares et perçoit une dîme dans les ressorts religieux qui dépendent de lui; les lamas subalternes voient aussi leur existence assurée par l'attribution de terres[2]. Par là l'autorité russe tient la main sur le clergé. Pourtant, la propagande orthodoxe persiste, elle a fait interdire l'ouverture de nouvelles bonzeries, elle prétend quelquefois en faire fermer d'anciennes, elle s'efforce d'attirer les chefs par des avantages temporels; elle a obtenu des succès sérieux, convertissant quelques lamas instruits qui sont devenus prêtres et missionnaires chrétiens. Chez les bouddhistes de la Volga, séparés de leurs coréligionnaires et du centre de leur foi, les convertis étaient déjà nombreux à la fin du XVIII[e] siècle[3]; cependant, ces Kalmouks ont conservé un grand lama officiellement reconnu[4].

1. Les instructions données par Sava Vladislavitch (1728) recommandent d'arrêter l'immigration des lamas.
2. En 1848, on comptait chez les Bouryat 4,546 lamas.
3. Pallas compte 14,000 Kalmouks chrétiens autour de Stavropol'.
4. Un titulaire de la charge a été nommé par le tsar Nicolas II (1898).

Digitized by Google

Jamais, à travers les combinaisons de la politique impériale, le clergé orthodoxe n'a oublié son rôle religieux et national, pionnier infatigable de l'empire, auxiliaire modeste qui aide à défricher le terrain et est négligé ensuite : en Sibérie, en Asie centrale[1] « les couvents sont d'ordinaire fondés et dotés par « l'État comme des établissements d'intérêt public servant de « point d'appui à la colonisation et à la russification. Le monas- « tère d'Issik koul, construit aux frais du trésor, a été ainsi doté « sous Alexandre III de terres fertiles et de pêcheries ». L'Eglise russe semble, en général, avoir borné son activité de mission par l'adage *cujus regio ejus religio*, puisque le couvent de Péking et l'évêque de San Francisco doivent leur institution à des faits particuliers[2]; dans cette limite, elle s'est trouvée alourdie, matérialisée par sa sujétion à l'égard de l'État. Cependant, le zèle apostolique ne lui a pas fait défaut; la mission religieuse d'Irkoutsk et de Transbaïkalie a travaillé sans relâche depuis le XVII^e siècle; des prêtres passent leur vie dans des paroisses perdues parmi les marécages ou les solitudes glacées. On pourrait citer plus d'un exemple, ainsi le P. Innokentiï, né à Irkoutsk (1797), part sur sa demande pour Ounalachka; tout en prêchant, il enseigne aux indigènes les métiers de forgeron, maçon, serrurier, étend son zèle et ses conversions sur toutes les îles jusqu'à Novo Arkhangel'sk, devient en 1840 chef de l'éparchie du Kamtchatka, parcourt toute la Sibérie orientale, traduit[3] les écritures en aléout, en kouril', en yakout et enfin, brisé par l'âge, rentre à Moscou en 1868 où il meurt onze ans plus tard : une telle vie d'action et de dévouement est admirable par tout pays, en toute religion.

IV.

Les indigènes, la société sibérienne.

Dans le vaste domaine asiatique occupé au nom du tsar, les colons, cosaques et paysans, marchands et clergé rencontraient des indigènes très divers. Le Moscovite leur réclamait d'abord

1. Éparchies de la région sibérienne à Tobol'sk, Orenbourg, Stavropol', Irkoutsk, San Francisco (pour l'Alaska et les îles aléoutiennes).

2. La propagande faite au Japon semble échapper à la définition donnée.

3. Actuellement la liturgie est célébrée en tatar, bouryat, yakout, toungouz, samoïd.

Digitized by Google

le yasak[1]. Ce tribut était ressenti à l'origine plus pour sa régularité que pour son poids, car les fourrures abondaient. Malgré les résistances, il fut établi pour tous les indigènes soumis; perçu soit en bloc par volost' (bailliage), soit par tribu, soit par tête, il était dû en principe par tous les mâles de dix-huit à cinquante ans; mais comme les radiations ne se faisaient pas régulièrement, il était souvent exigé même pour des morts. Le taux, d'abord variable, fut ensuite réduit à cinq zibelines pour chaque célibataire et sept zibelines par homme marié; le prix d'estimation des meilleures peaux au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle se fixa entre cinq roubles et sept roubles et demi; il servait de base pour la conversion en monnaie ou en fourrures différentes dans les cas exceptionnels où le paiement n'était pas exigé en nature; mais les peaux présentées étaient toujours rangées par les collecteurs dans les catégories les plus basses (à un rouble pièce), alors que les tributaires devaient souvent, faute d'une chasse fructueuse, les acheter fort cher. En effet, comme le gibier traqué sans mesure diminuait, le yasak pesait plus lourdement sur les yasatchnyè astreints également aux pominki (dons gracieux au tsar, aux voèvody, aux collecteurs) ainsi qu'aux podvody (corvées de transport). D'autre part, certains indigènes, des Tatars, des Bouryat se mirent à la culture et furent traités comme paysans. A l'égard des yasatchnyè comme des autres, le gouvernement métropolitain prescrivait des ménagements, cherchant à modérer l'avidité des fonctionnaires, faisant étudier la question du yasak et en fixant le montant (depuis la commission présidée par Chtcherbatchev jusqu'à la répartition nouvelle de 1835), réservant aux tribus le droit de chasse pour en user et pour l'affermer, ainsi que des privilèges pour la pêche, par exemple sur le Baïkal. Mais l'éloignement de l'autorité suprême laissait trop de jeu à la licence des tchinovniki; ceux-ci, depuis les voèvody et d'yaki jusqu'aux simples sloujilyè, pouvaient suivant leur caprice ravir les biens et les femmes des indigènes, les frapper, les tuer. Souvent, des hommes jeunes, des femmes, des enfants de tribus non soumises étaient pris comme otages; on leur enseignait le russe et un bon nombre d'entre eux rendit par la suite des services comme interprètes; parfois les otages furent maltraités et même mis à mort. La guerre avec les indigènes

1. Cet impôt n'est pas spécial à la Russie asiatique; Pallas cite dans le gouvernement d'Oufa un village tatar payant le yasak.

Digitized by Google

fournissait naturellement des prisonniers, surtout des femmes et des enfants, que les cosaques voulaient garder à leur service; mais, déjà avant 1630, des femmes bouryat sont libérées par les autorités de Éniséïsk et l'interdiction de l'esclavage est nettement posée. Cependant, Tobol'sk, Tomsk, Yakoutsk étaient des marchés connus au XVIII[e] siècle et une loi de 1757 autorisa l'entrée en Russie d'Europe des esclaves baptisés; ceux qui n'étaient pas baptisés devaient être affranchis. Enfin plusieurs décrets, de 1808 à 1825, déclarèrent libre tout esclave âgé de vingt-cinq ans et interdirent aux parents de livrer leurs enfants en servitude.

Le serment de fidélité, prêté par les hommes et par les chefs, était entouré de rites religieux, musulmans ou chamanistes, selon les tribus; chez les Ostyaki et autres races païennes, les engagements sacrés étaient pris autour d'une peau d'ours. Des signes de respect, tels que l'agenouillement pour écouter les messages du tsar, étaient exigés même des chefs et n'étaient pas toujours obtenus sans difficulté. Après avoir juré fidélité et moyennant paiement du yasak, les tribus restaient libres pour leurs affaires privées; les unes gardèrent leurs traditions, les autres se montrèrent oublieuses. Au XVIII[e] siècle, les Ostyaki de l'Ob' faisaient peu de cas des descendants de leurs anciens chefs et éiisaient des starchiny (anciens) pour régler leurs différends, tandis que les Tatars de la Tara respectaient beaucoup l'héritier de leurs princes quoiqu'il fût réduit à la pauvreté et n'eût aucun crédit près des Russes. Partout les Tatars musulmans gardaient comme juges leurs kâzi. Les tribus des Toungouzy restaient soumises, un certain nombre à la fois, « à un saissan qui a sous « lui un choulinga, et un certain nombre de saissans a pour chef « un taïcha; tous ces officiers sont toungouses, le gouvernement « russe les choisit et les paie; ils peuvent décider de petits débats, « mais il ne leur est pas permis d'infliger de grandes peines ». Pallas parle du chef supérieur des Toungouzy de Daourie, un prince Gantimourov, ayant rang de dvoryanin et commandant les Toungouzy cosaques; les Gantimourov descendaient du chef Gantimour qui avait joué un rôle entre Russes et Chinois à partir de 1654. De même chez les Bouryat, l'aristocratie, confirmée ou non par les autorités, gardait ses clients héréditaires; des chefs, tel ce Khoudogounov cité par Pallas, entraient au service russe; d'autres, tels les Tsongol (les Zongolsk de Gmelin), les Sartol, jouissaient de père en fils de pensions et de distinctions nobilières.

Digitized by Google

En général donc, les Russes s'abstenaient de l'administration directe et usaient, pour prendre un terme contemporain, de diverses formes de protectorat; ce qui n'excluait pas à l'occasion des exactions ni des violences. Ce régime était sans doute approprié au pays puisque la paix régna à partir du XVIII^e^ siècle entre dominateurs et sujets. Gmelin cite des complots qui en 1735 et en 1740 firent emprisonner des Bouryat et des Toungouzy de la région d'Ilimsk et d'Oudinsk, environ une cinquantaine d'hommes, à Bratskiï ostrog et autres forts. Mais ce mouvement paraît exceptionnel, et il resta sans gravité. Les soulèvements des Bachkiry, au milieu du XVIII^e^ siècle, prirent, on l'a vu, une assez grande extension. Mais, auparavant et après, ce peuple fournit aux Russes des auxiliaires utiles. Les Bachkiry servaient dans les « lignes » établies au XVIII^e^ siècle; « ils sont très bien montés, bons cavaliers et excellents archers; « de sorte qu'une troupe de Baschkires peu nombreux est non « seulement toujours sûre de remporter la victoire sur un beau- « coup plus grand nombre de Kirgisiens, mais il arrive souvent « à un seul régiment de Baschkires de faire de longues courses au « milieu de la horde kirgisienne sans être jamais battus ». Les luttes entre tribus n'étaient pas rares. Dans ces guerres continuelles, toute la noblesse ayant peu à peu péri, les Bachkiry élurent ensuite par tribu un ou plusieurs anciens ; ils choisissaient aussi eux-mêmes leurs officiers. A partir de 1754, ils furent soumis à un service militaire plus régulier, organisés à la façon des cosaques ; et dès lors leur sotni de cavaliers aux longs vêtements, sans uniforme fixe, conduisant chacun un cheval de main, figurèrent même dans les expéditions méridionales et occidentales de l'empire. Dans leur pays, ils sont maintenus par les forts russes, surveillés par les Tatars Mechtcheryaki, auxquels le gouvernement a donné des terres au milieu d'eux et qui fournissent aussi les secrétaires des anciens de la tribu. Ils ont graduellement changé leurs coutumes et ne se distinguent plus facilement de leurs voisins russes ; déjà en 1770 certaines tribus avaient bâti des villages fixes et s'étaient mises à cultiver la terre. Leurs voisins, Tourgout et même Kazak, plus tardivement et plus lentement, ont commencé de se fixer au sol. Vers 1770, les Kalmouks de Stavropol' sont presque tous chrétiens; encore nomades, ils viennent en hiver camper près de la ville et troquer leurs pelleteries; quelques-uns font cultiver la terre par des

Digitized by Google

journaliers, mais ne travaillent pas encore eux-mêmes ; les anciens résident dans la ville avec un certain nombre d'officiers et administrent leurs congénères.

Chez les plus nombreuses et les plus vivaces des races allogènes, on observe la même transformation des mœurs. Dès le milieu du XVIII[e] siècle, parmi les Tatars de Tobol'sk, de Tomsk, de l'Abakan et de Krasnoyarsk, les uns s'adonnent à la culture, beaucoup au commerce ; à Orenbourg, sur deux mille marchands, plus de dix-huit cents sont tatars. Vers 1740, les Bouryat de Sélenginsk joignent la culture à l'élevage, tandis que les colons russes de la région se bornent au soin de leurs troupeaux et vivent comme leurs voisins de thé à la mongole et de poisson. En pays yakout, le colon introduit la culture dans les régions les moins âpres ; ailleurs, ainsi sur l'Amga, il vit et prospère, comme les indigènes, du croît des troupeaux, du produit de la chasse, de la pêche, des cueillettes forestières ; il emploie partout des domestiques yakout dont il paie seulement la nourriture et le yasak. Les Yakouty, d'autre part, se montrent artisans adroits, commerçants doués ; ils se rendent indispensables à tous leurs voisins, Russes compris, ils les exploitent et font de la langue yakout, mêlée de bouryat et de russe, l'idiome commun du nord, compris de Touroukhansk à Sakhalin, parlé même dans les maisons russes. En 1760, l'organisation communale russe put être introduite chez les Yakouty devenus presque tous chrétiens. Les superstitions passent des Russes aux allogènes et inversement : dans l'izba, sous la tente, au fond de la yourte, saint Nicolas voisine plus d'une fois avec les bouddhas, avec les fétiches du chaman. Les mariages mixtes sont fréquents hors des régions musulmanes avec des Tatars, des Bouryat, des Yakouty, des Kamtchadaly ; dans ces unions, ce sont toujours d'une part la religion chrétienne, d'autre part la langue et un certain nombre de coutumes indigènes qui l'emportent ; il se forme ainsi des races mixtes bien acclimatées, qui se russifient à chaque génération par le mélange de sang, par l'influence du peuple dominateur, par la pratique des rites chrétiens[1]. En même temps, dans les milieux indigènes renouvelés naissent par-

1. Les cosaques de Transbaïkalie sont presque tous des métis bouryat ; le titre d'ataman de ce corps fut longtemps héréditaire. La fréquence de noms de famille russes chez les indigènes n'indique pas forcément une origine mixte, mais simplement les rapports suivis avec les Russes.

Digitized by Google

fois des hommes capables de faire bonne figure dans la vie occidentale; il suffit de citer deux Bouryat, Dordjè Banzarov qui marqua dans l'administration de la Sibérie orientale et mourut en 1855, Galsan Gomboèv (1822-1863) qui professa avec succès à l'Université de Saint-Pétersbourg. Le nombre des Bouryat, Tatars et autres qui ont étudié dans les écoles russes, acquis des connaissances scientifiques et adopté en partie la civilisation russe, est assez élevé.

C'est ainsi que, malgré les violences inséparables de l'invasion, la pénétration réciproque, favorisée par la douceur et la souplesse du paysan russe, commença le lendemain même de la conquête, sitôt que les armes furent déposées. Les tribus asiatiques étaient barbares, dénuées de ressources matérielles et encore plus d'organisation; le seul corps politique qui fut rencontré était la horde de Koutchoum khân; cet état musulman abattu, les Russes ne trouvaient, si on laisse de côté les envahisseurs venus du sud, Kazak, Kalmouks et Mantchous, que des tribus à peine groupées, vivant sous un régime aristocratique et patriarcal, sans cesse en guerre les unes avec les autres : les tribus, les clans, les familles ennemies invoquant l'appui des nouveaux venus, ceux-ci furent souvent induits au rôle de pacificateurs et de justiciers. Ils surent le remplir, en laissant beaucoup de liberté aux tribus, d'ailleurs clairsemées sur de vastes territoires. Comme les Espagnols en Amérique, les Russes en Sibérie jouirent dès l'abord d'un prestige incomparable dû à leur discipline et à leurs armes à feu; les Tatars d'Isker avaient quelques canons, mais ne savaient s'en servir; les Mantchous avec leur organisation militaire et leurs bouches à feu arrêtèrent les Moscovites à Albazin; les peuples de Sibérie ignoraient ces engins mystérieux dont la terreur procura bien des soumissions volontaires : un coup de feu faisant tomber un homme, vingt autres s'enfuyaient. Les premiers obstacles ainsi écartés, la colonisation commençait son œuvre; elle mettait en culture certains terrains, elle appropriait d'autres terres à la pâture des bestiaux; mais, fertile ici, là ingrate et incultivable, la terre est partout si abondante qu'elle ne manque à personne, que les parcelles distraites du fonds commun ne nuisent pas à la jouissance des habitants. Le régime des zaimki, d'abord général, n'est possible que par la surabondance des terres exploitables. Les peuples sibériens étaient pasteurs, chasseurs, pêcheurs; l'agriculture

Digitized by Google

était nulle. Les colons, tout en se livrant à la chasse, à la pêche, tout en exploitant la forêt, fournirent l'exemple de la vie sédentaire et agricole ; les produits de leur industrie, fourrages, grains, sans parler des objets fabriqués ou importés, facilitèrent l'existence des allogènes, accrurent les échanges, donnèrent aux fourrures et autres denrées brutes une valeur nouvelle vite appréciée des chasseurs. L'arrivée des Russes fut donc, bien moins qu'un changement politique, une révolution économique qui profita autant aux anciens habitants qu'aux nouveaux venus. Par ces considérations, on comprend comment, en un siècle environ, les Moscovites ont pu essaimer et coloniser de l'Oural à l'Amour et au Kamtchatka.

On a parlé de la dureté de la domination russe, de la disparition des indigènes : hors de toute comparaison avec la conduite d'autres peuples colonisateurs, j'estime que ces reproches tombent à faux. On peut citer de nombreux cas d'exactions, de violences capricieuses ; mais entre la douceur naturelle à l'homme du peuple et les instructions du gouvernement toujours favorables aux indigènes, il y avait difficilement place pour une politique générale, suivie, inexorable de la part des fonctionnaires ; certaines populations indigènes ont diminué depuis la conquête ou même disparu, par exemple les Kamtchadaly, les Toungouzy et plusieurs des malheureuses tribus du nord-est et de l'est qui n'ont pas résisté au contact d'un peuple civilisé : la civilisation a été mortelle pour quelques-uns en Sibérie comme dans l'Amérique du Nord et en Polynésie. Mais pour d'autres races, telles que les Yakouty, la diminution signalée par les uns est regardée par les autres comme apparente : il y aurait moins de Yakouty purs, parce qu'une partie de la population s'est russifiée de mœurs, de noms patronymiques, de sang. Dans l'ensemble, la décroissance des allogènes est contestée avec de bons arguments ; les chiffres, si on leur accorde une valeur, ne sont pas contraires à cette thèse, puisque l'on compte 288,000 indigènes en 1662, 130,000 indigènes mâles en 1763, 220,000 hommes, 215,000 femmes au septième recensement (1817), 820,000 âmes en 1890-1900 : depuis 1817, la population allogène aurait presque doublé.

La place et le rôle des peuples sibériens ne sont donc pas négligeables ; toutefois, avec quelques traits spéciaux, la société sibérienne est russe. Le Sibérien serait âpre, intéressé, dépourvu

Digitized by Google

du sens du respect; il a été trempé, dit-on, par la lutte contre une nature hostile, dans des espaces immenses où il était gêné par peu de règles et peu de lois; à ceux qui vivaient en Sibérie, l'exil en Sibérie ne faisait plus peur; le colon acquérait vite l'esprit d'aventures, s'il n'en était déjà possédé. Les éléments les plus actifs, les plus libres se développaient donc au premier plan; les promychlenniki, trappeurs et explorateurs donnant le branle; les cosaques passant devant l'armée régulière; les dissidents foisonnant. Mais tout cela est russe; cela ne porte pas, il est vrai, la face européenne de la Russie de Pierre Ier ou de Catherine II; c'est un aspect en partie nouveau, en partie plus ancien et un peu oriental, celui de cette Moscovie qui comprend la Byarmie, Kazan', Astrakhan'; pour le Russe du XVIIe siècle comme pour celui du XIXe le voisinage des Bouryat et des Yakouty en Asie n'est pas plus étrange, que celui des Bachkhiry et des Kalmouks en Europe. Par ce que la Russie renferme déjà d'orient, le Moscovite se trouve à sa place en Asie et il y porte ses idées et ses attitudes d'Européen; car la communication est constante entre les deux versants de l'Oural : les fonctionnaires; les troupes régulières passent et repassent de la Russie à la Sibérie; les marchands voyagent et ont des biens de part et d'autre; l'émigration des volontaires, des déportés verse sans cesse sur les nouveaux domaines le trop plein des territoires occidentaux. La société sibérienne, chaque jour, chaque année, se modèle sur la société russe; elle la prolonge, en déformant quelques traits, y ajoutant quelques signes distinctifs; elle fait de la Sibérie mieux qu'une colonie, une suite, un fragment non détaché de la mère-patrie.

Comme il n'y a pas de fissure entre les deux Russies, on n'aperçoit non plus nul arrêt dans la croissance de la Russie nouvelle qui à chaque époque reçoit de la métropole l'impulsion directrice et vitale. La conquête de Sibir' continue celle de Kazan' et d'Astrakhan'; les troubles qui désolent Moscou au début du XVIIe siècle ralentissent la colonisation qui s'affermit et se régularise sous les Romanov; les guerres européennes de Pierre le Grand envoient des prisonniers suédois en Sibérie et civilisent le pays; l'étude scientifique des deux domaines, asiatique et européen, est entamée à la fois sous le grand tsar; les gouverneurs institués par lui sont préposés aussi bien aux territoires d'Europe qu'à ceux d'Orient. Cette magnifique colonie qu'est la

Digitized by Google

Sibérie, l'aînée des colonies et possessions anglaises, hollandaises, françaises, ne connaît ni l'insurrection des colons comme l'Amérique, ni le brusque changement du régime comme l'Insulinde, ni la conquête et la cession à l'étranger comme le Canada et le Cap ; elle se développe donc sans heurt par l'action et la réaction des Russes et des indigènes. Les deux empires, l'asiatique et l'européen, contigus sur le sol, vivent d'un mouvement commun et continu : fait unique dans l'histoire de la colonisation.

De cette formation naît une unité singulière ; les trois grands faits qui limitent cette étude sont donc par leurs conditions et leurs conséquences aussi bien européens qu'asiatiques. La consolidation des frontières méridionales, autour de 1850, et l'acquisition qui a suivi, du Turkestan et de la Mantchourie maritime, ont repris, maintenu, affirmé une direction de la politique de l'Empire, ont inauguré de nouveaux rapports avec l'Empire Chinois et préparé de nouvelles entreprises avec de nouveaux conflits. Un peu plus tard, la libération des serfs (19 février 1861), la construction du transsibérien projeté dès 1857, précédé de la ligne de l'Oural (1878), commencé enfin en 1891, ont rapproché les deux versants de la « ceinture de pierre », les deux extrémités de l'Empire, épandu en Sibérie des flots accrus de paysans russes, mêlé davantage, par le commerce, par l'instruction, les Russes d'Europe aux Sibériens, nivelé déjà quelque peu les deux populations. Un nouvel état de choses est né, dont nous ne connaissons encore que certains signes, où du moins l'unité nationale apparaît plus visible encore que naguère. Aujourd'hui cette unité, cette similitude éclate encore dans le trouble même où se dissout l'empire des tsars. A Petrograd, à Moscou, à Irkoutsk l'anarchie montre les mêmes caractères ; le pouvoir impérial sorti de la Grande Russie tenait rattachées des populations diverses, Petits Russiens, cosaques, Sibériens, Kalmouks et autres ; le lien est détendu, l'Ukraine, les cosaques, Tomsk hier, aujourd'hui les Kalmouks se détournent du centre, commencent d'agir, séparément ou d'accord, voulant maintenir les formes sociales qui sont attaquées par un parti à Petrograd et à Moscou ; la Finlande, l'Ukraine, les cosaques se détachent ; peut-être verrons-nous les Tatars ou les Bouryat faire scission à leur tour, réclamer l'autonomie ou l'indépendance et suivre ainsi l'impulsion de la Russie même.

Digitized by Google

APPENDICE.

Les Cosaques.

Jusqu'au règne de Pierre le Grand, les Cosaques subissant de plus en plus l'influence moscovite gardèrent cependant leurs anciennes coutumes; un grand nombre de « vieux croyants » se réfugièrent parmi eux à la fin du XVII[e] siècle et accentuèrent quelques-unes de leurs caractéristiques. Mais l'augmentation constante des armées cosaques rendit de plus en plus difficile la réunion des assemblées populaires et de plus en plus illusoire leur action sur les affaires; le gouvernement russe trouva dans ces circonstances le moyen d'étendre sa domination exercée par le Sénat, puis par le collège des Affaires Étrangères, puis par celui de la Guerre (1721). En 1723, pour la première fois, le tsar confirma l'élection de l'ataman du Yaik et désigna lui-même celui du Don; les « anciens », qui d'abord devaient cette qualité seulement à la considération populaire, se groupèrent alors autour de l'ataman nommé à vie par le tsar et formèrent une aristocratie où le gouvernement choisit tous les officiers et fonctionnaires. En 1774, quand le prince Potömkin fut mis à la tête des Cosaques du Don, l'administration de ce corps comprenait deux grandes divisions, l'une civile, l'autre militaire, dépendant toutes deux de l'ataman; au-dessus de cette administration locale, les gouverneurs généraux, représentant le ministère de la Guerre, reçurent plus tard un droit de direction et de surveillance (règlements de 1835). A partir de 1768, des patentes de noblesse héréditaire furent accordées à des Cosaques de l'armée du Don; ces nouveaux nobles s'approprièrent une part du territoire de l'armée et la peuplèrent de paysans fugitifs ou achetés; quelques stanitsy (cantons) suivirent cet exemple sur leurs terres; l'armée, profitant indirectement de l'introduction des serfs, ne protesta pas contre l'appropriation des terres; de sorte que les règlements de 1835 reconnaissent trois sortes de domaines : les propriétés privées et héréditaires des nobles possesseurs de serfs, les terrains cultivables des stanitsy donnés en usufruit aux membres mâles de la communauté qui les cultivent en personne ou en disposent pour la durée de l'usufruit, le domaine réservé à l'usage commun de l'armée. A l'origine, un immigrant ne pouvait s'établir sur les terres cosaques qu'en s'affiliant à la communauté et en acceptant toutes ses règles. Depuis le milieu du

Digitized by Google

XVIII[e] siècle, on trouve sur les terres des Cosaques du Don, en nombre croissant relativement et absolument, des paysans, des artisans, des marchands, russes et allogènes, appartenant à la religion grecque, à une autre confession chrétienne ou à une religion différente : ces immigrants ont droit de pâturage pour leurs troupeaux et peuvent prendre de la terre à bail, mais ils ne peuvent être propriétaires.

Mélange sur le territoire de l'armée des Cosaques et des non Cosaques, constitution de la propriété héréditaire et du servage, formation d'une noblesse administrative, effacement graduel de l'assemblée populaire devant les représentants du gouvernement central : par là, pour tous les actes de leur existence, les communautés militaires des Cosaques rentrèrent de plus en plus dans les cadres réguliers de l'État centralisé et de la société moderne. En effet, les changements indiqués pour les Cosaques du Don se sont opérés aussi, un peu plus tôt, un peu plus tard, dans les autres armées ou sont en voie de s'opérer, non sans causer parfois de graves difficultés : telle fut par exemple la révolte de Pougatchev, où les Cosaques du Yaik appelèrent à eux les allogènes Bachkiry, Kazak, Kalmouks et inquiétèrent Moscou (septembre 1773-janvier 1775). A la suite de ces événements, on voulut effacer jusqu'au nom du Yaik qui fut dès lors appelé l'Oural.

D'abord troupes auxiliaires engagées seulement pour une expédition, pour un service déterminé, les Cosaques apparaissent, dès Ivan IV et Aleksëï Mikhailovitch, comme des alliés habituels gardant les frontières, conservant leur autonomie, mais tenus par un pacte de dépendance, devant entretenir un minimum d'hommes armés; ils sont alors doublés et surveillés par des lignes ou des garnisons de troupes régulières. Les efforts tenaces de Pierre le Grand firent d'eux des troupes encore privilégiées, mais commandées au nom du tsar, employées suivant ses ordres, déplacées pour défendre les nouvelles frontières, pour former des régiments nouveaux, pour construire des forts et constituer des lignes de défense, comportant un nombre connu d'hommes et des cadres fixes (à la fin du règne, environ 86,000 Cosaques). En 1799, les grades spéciaux des Cosaques furent remplacés par ceux de l'armée régulière; seul, le titre d'ataman subsista. A partir de 1827, l'héritier du trône a été régulièrement ataman de tous les Cosaques, les fonctions étant exercées dans les armées particulières par des officiers le représentant. Pendant les quarante premières années du XIX[e] siècle, les principales armées cosaques reçurent successivement des règlements analogues fixant le service et les cadres : les Cosaques étaient constitués en une caste militaire héréditaire et perpétuelle, tout homme

Digitized by Google

devait à l'État le service militaire pendant trente ans et rien de plus; les femmes ne pouvaient sans autorisation épouser des non Cosaques. Ces conditions ne s'accordaient pas avec les plans du tsar Alexandre II qui voulait rapprocher les classes de la nation et unifier la législation; les réformes concernant les Cosaques furent étudiées pendant plusieurs années et appliquées graduellement, à partir de 1865, sans identifier toutefois ces troupes à la population ordinaire ni leurs territoires aux provinces de l'Empire. Le contingent appelé au service, considérablement réduit, a été fixé pour chaque armée; le service actif est dû en principe pendant vingt ans; un système de dispenses, de demi-libérations a été établi; tout habitant des territoires cosaques est soumis à la loi de recrutement des Cosaques; les officiers sont en majorité des jeunes gens de condition cosaque formés dans les écoles militaires ordinaires, auxquels s'ajoutent des officiers non-cosaques. Si donc les corps de ces territoires se distinguent du reste de l'armée russe, ils diffèrent au moins autant des anciennes armées cosaques.

Les armées cosaques qui depuis le XVIII^e^ siècle ont eu quelque rôle en Sibérie ou dans l'Asie centrale sont les suivantes :

Cosaques d'Astrakhan', répandus en groupe discontinus sur les deux rives de la Volga en aval de Saratov jusqu'à la mer; ils résultent de la fusion opérée à la fin du XVIII^e^ siècle entre les anciennes armées d'Astrakhan' et de la Volga, provenant l'une et l'autre de l'armée du Don par diverses migrations volontaires ou forcées (vers 1581 et 1691; en 1732 et 1737).

Cosaques de l'Oural, occupant un vaste territoire continu sur la rive droite du fleuve depuis l'ouest d'Orenbourg jusqu'à la mer (Gour'ev); ils sont sortis des Cosaques du Don en 1577.

Cosaques d'Orenbourg, dont les terres forment deux masses importantes, l'une autour d'Orenbourg sur les deux rives du fleuve, l'autre beaucoup plus considérable sur la rive gauche de l'Oural supérieur et dans les hautes vallées du Miyas, de l'Ouï et autres affluents du Tobol; ils proviennent en partie des Cosaques de Samara, en partie des paysans de la province d'Iset transformés par ordre en Cosaques en 1736; un règlement de 1748 fondit ces éléments disparates et leur donna un ataman. Dans cette armée, on trouve des Kalmouks et des Bachkiry.

Cosaques de Sibérie, dont les terres s'étendent en une longue bande qui dessine sensiblement la frontière méridionale des gouvernements de Tobol'sk et de Tomsk; ils ont aussi des groupes de domaines disséminés dans la steppe dite kyrghyze (provinces d'Akmolinsk et de Sémipalatinsk). Le premier noyau des Cosaques

Digitized by Google

sibériens provenait du Don; au XVIII^e siècle, pour la formation des « lignes », on appela des Cosaques du Don et du Yaik, auxquels on joignit des soldats et des paysans enrôlés volontairement ou non; sur la frontière chinoise, on constitua un régiment de Toungouzy (1761) et quatre régiments de Bouryat (1764) qui, avec des Cosaques, défendirent la « ligne » de Nertchinsk. Outre l'armée cosaque, on trouve au XVIII^e siècle des « Cosaques de ville » et des « Cosaques de canton » qui descendent en partie des Cosaques immigrants du XVI^e et du XVII^e siècle; propriétaires ou non, ils tiennent garnison, font la police, servent de courriers et sont à la disposition des autorités; lors du règlement de 1822, ils furent placés dans la dépendance des autorités civiles et groupés soit en régiment locaux (Tobol'sk, Tomsk, Éniséisk, etc.), soit en petits détachements dans les localités plus reculées.

Cosaques de Sémirêtchinsk, établis en un grand nombre de groupes distincts sur les pentes nord-ouest de l'Ala-taou et sortant des Cosaques sibériens, dont ils furent détachés à la formation du territoire militaire du Turkestan (1867).

Cosaques de Transbaïkalie, dont le territoire suit la frontière en une longue bande à partir du sud d'Irkoutsk et s'élargit à l'est entre Tchita, la Chilka, le Dalai nor et l'Argoun; à l'organisation de cette province, on réunit en une nouvelle armée les Cosaques de ville de la région, le régiment toungouz et les régiments bouryat.

Cosaques de l'Amour, répartis en petits groupes à partir du confluent de l'Argoun et de la Chilka le long de la frontière (Amour, Ousouri, lac Khanka); ils furent tirés en 1858 des Cosaques transbaïkaliens.

Les « lignes ».

Le système des « lignes » fut inauguré par Pierre le Grand qui construisit en 1720 la ville forte d'Oust' Kamennogorskaya et la réunit par une série de forts et de redoutes aux établissements plus anciens, reliant et fortifiant les territoires déjà occupés par les Cosaques[1]; peu à peu, les « lignes » s'étendirent presque du Dnèpr à l'Irtych; on a même, peut-être par abus, parlé des « lignes » de Nertchinsk. De nouveaux régiments de Cosaques furent formés pour défendre cette chaîne, multiple par endroits, de postes fron-

1. Voir *Die russichen Kosakenheere, nach dem Werke des Obersten Choroschchin und andern Quellen*, von F. v. Stein (39 p. et 1 carte. Ergänzungsheft n° 71 zu *Petermanns Mitteilungen*. Gotha, 1883).

Digitized by Google

tière. Voici la situation des principales « lignes » avec la date de leur établissement.

Ligne de l'Oukraina, de la Samara au Dnèpr (1730).

Ligne de Tsaritsyn à Kamychin sur la Volga (vers 1737).

Ligne au delà de la Kama jusqu'à Saratov sur la Volga (1739).

Ligne d'Orsk sur l'Oural à Samara sur la Volga (1735).

Ligne du bas Oural, entre Oural'sk et Gour'ev (vers 1740).

Ligne du haut Oural, depuis Orsk jusqu'à Verkhnè-Oural'sk (1735), complétée peu à peu sur l'Ouï jusqu'à Svernogolovskaya en aval du confluent de l'Ouï et du Tobol.

Ligne de l'Ilek, affluent de l'Oural (1810).

Nouvelle ligne de l'Ouï, depuis Orsk jusqu'à Bérëzovskaya sur l'Ouï, au confluent du Togouzak (1832).

Ligne de Presnogorkovsk depuis Svernogolovskaya jusqu'à Omsk (1752).

Ligne de l'Irtych, d'Omsk à Oust' Kamennogorskaya (1720) renforcée en 1745; avec la ligne accessoire de l'Irtich à Kouznetsk sur le Tom (vers 1745), remplacée par celle de l'Irtych à Biisk sur la Biya.

Ligne de Boukhtarminsk en amont d'Oust' Kamennogorskaya (1781).

Maurice COURANT.

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LA MISSION DE J. DE LUCCHÉSINI A PARIS

EN 1811.

(Suite[1]*.)*

XVI.

12 juin 1811.

Madame,

J'ai reçu les notes 8 et 9 que les ordres de V. A. I. et R. m'ont fait adresser. Je croyais que la gance de chapeau destinée pour Mgr[2] et que le bijoutier me dit être prête à mon arrivée ici n'aurait pas tardé si longtemps à lui parvenir. J'en ai écrit à Mme de La Place[3], à Arcueil, où elle se tient continuellement.

S. M. le roi de Westphalie m'a ordonné d'écrire à V. A. I. qu'étant en ce moment extrêmement occupé ici, il se réserve de répondre aux lettres de V. A. au moment de son départ de Paris, qui paraît fixé pour la fin de la semaine prochaine. Ce monarque m'a cependant chargé de vous dire, Madame, qu'ayant entretenu S. M. l'Empereur du projet et du besoin d'un voyage de V. A. I. à Paris, son auguste frère lui avait répondu que, si ce voyage avait pu s'effectuer un mois plus tôt que l'époque actuelle, S. M. I. n'y aurait pas refusé son agrément; mais que, dans le moment présent où toute la famille impériale va quitter Paris, S. M. ne croyait pas devoir engager V. A. à quitter la Toscane.

En effet, j'apprends que le roi d'Espagne est sur le point de reprendre le chemin de Madrid. Le prince vice-roi ne tardera guère à retourner à Milan. S. A. I. la princesse Pauline part dans le courant de cette semaine pour les eaux d'Aix-la-Chapelle, la reine Hortense pour les bains du Midi.

Voilà, Madame, ce qui m'a été enjoint de mander à V. A. I. sur un objet étranger aux ordres qu'elle avait daigné me donner à mon départ

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXXX, p. 69.
2. Le prince Félix, son mari.
3. Femme du président du Sénat, dame d'honneur d'Élisa, avec résidence à Paris. Laplace, son époux, était l'illustre auteur de la *Mécanique céleste*.

Digitized by Google

pour Paris. S. M. le roi de Westphalie fera exécuter les deux portraits par Laurent, quoiqu'on trouve son travail peu digne d'être reproduit. Je lui ai demandé aussi la permission de faire copier en buste celui de la reine son épouse, qui a été peint par Gérard.

Voici, Madame, d'amples et exacts renseignements sur le compte de Mme de Cavagnac. M. Anglès les a recueillis avec beaucoup de soins et de sagacité. J'en ai pris à mon tour chez la femme d'un questeur du Corps législatif, qui la voit beaucoup et qui rend justice à la sagesse de sa conduite et à la douceur de son caractère. Mme de Genlis ne la connaît pas; elle cherche de son côté un sujet qui fût un peu de sa création. Il me reste à parler à M. Andrieux, qui était à la campagne, et à M. de Fontanes des connaissances de Mme de Fontanes pour remplir exactement les ordres de V. A. I. à ce sujet.

Je vais exécuter ceux que j'avais reçus à l'égard de la pagerie impériale. M. le duc de Vicence m'en donnera toutes les facilités, et j'ai pris jour avec son frère, gouverneur des pages, pour passer une matinée à Saint-Cloud, dans la maison même, et recueillir tous les renseignements que V. A. pourra désirer là-dessus[1].

Je suis, avec respect, etc.

XVII.

Notes (état des négociations avec l'Angleterre). — L'opinion des hommes les mieux informés est qu'il existe toujours et qu'il se renouvelle souvent des négociations directes ou indirectes entre la France et l'Angleterre. Le cabinet britannique, surtout après l'établissement du Régent, fait parvenir à chaque instant des paroles de paix à celui de Saint-Cloud. Soit que les Anglais se proposent de bonne foi d'essayer d'y parvenir ou que par le refus de la France ils cherchent à entretenir la nation dans la pensée que l'ennemi veut lui imposer des conditions destructives de sa prospérité, il est hors de doute que l'Angleterre en propose à la France d'assez modérées. Voici à quoi se réduisent ces dernières, dont il paraît que le roi d'Espagne avait eu

1. C'était une grande maison sise dans ce bourg, rue des Ursulines, non loin du palais. Le 2 frimaire XIII (23 novembre 1804), sur les ordres de Napoléon, l'intendant général l'avait achetée par-devant Raguideau, notaire à Paris, au prix de 46,000 francs. Livrée immédiatement à l'architecte Fontaine, elle fut affectée aux pages et subit une restauration avec améliorations qui, de la fin de 1804 au 7 janvier 1806, date où les comptes furent réglés et apurés, se monta à 101,478 fr. 96 (Arch. nat., O^2 1124).

Aujourd'hui (1919), il ne reste d'apparent à Saint-Cloud, rue d'Orléans, nos 3 et 7 (autrefois rue des Ursulines en souvenir de l'emplacement d'un ancien couvent de cet ordre), que l'hôtel du gouverneur des pages. Cet hôtel fut entouré d'une cour et de communs. Il n'en subsiste que quelques vestiges un peu effacés par de récentes constructions, notamment par le bâtiment que fit M. Cochery, ministre des Finances, a fait construire pour abriter le Grand Livre, retiré mais laissé à proximité de Paris, depuis vingt-cinq ans environ.

Digitized by Google

connaissance avant d'arriver à Paris : conserver Malte, le cap de Bonne-Espérance et l'île de France; reconnaître le roi Joseph comme monarque d'Espagne dans le continent de l'Europe; garder Lisbonne pour la sûreté de l'Angleterre en la rendant au prince du Brésil; obtenir la restitution du pays de Hanovre à la maison royale d'Angleterre, ce que le Régent demande, dit-on, très fermement; assigner à la maison d'Orange un établissement convenable, soit en Hollande, soit ailleurs en Europe; faire céder la Sicile au roi Joachim et chercher dans l'Amérique des dommagements pour la maison du roi Ferdinand; laisser l'Italie et le reste de l'Allemagne telles qu'elles sont : c'est à peu près sur quoi les Anglais proposent à la France de traiter.

L'empereur Napoléon soutient que son honneur ne lui permet plus de renoncer à la conquête du Portugal. Ce seul point refusé arrête la négociation et ne permet pas même que l'on entame la discussion du reste. Il est remarquable qu'au sujet des États de Hanovre le prince de Galles ait dit qu'il comptait assez sur la loyauté de sa nation pour croire qu'elle ne le forcerait jamais à renoncer pour la paix à l'héritage de ses ancêtres.

Il faut donc s'attendre à voir faire aux deux puissances ennemies de nouveaux efforts, l'une pour conserver, l'autre pour conquérir le Portugal. Ni les échecs essuyés, ni les obstacles toujours renaissants, ni l'opinion du maréchal Masséna n'en ont assez imposé à l'Empereur pour qu'il ne s'occupe dans ce moment-ci presque exclusivement de cette entreprise hasardeuse.

A cet effet, les discussions avec la Russie étant ajournées et gardant entre Polonais, Saxons, Westphaliens, Bavarois et Français 300,000 hommes disponibles vers le Nord pour tous les cas, l'Empereur portera par l'Espagne vers le Portugal autant de forces qu'on pourra y entretenir.

On croit que la mésintelligence qui ne cesse de régner entre les commandants des différents corps d'armée et qui ne seraient pas même réprimés par la présence du prince de Neuchâtel obligera l'Empereur à s'approcher du théâtre de la guerre, et, lorsque tous les apports rendront possible la reprise de l'offensive contre les Anglais et la marche vers le Portugal, l'on pense que S. M. I. ira elle-même forcer l'ennemi à un de ces combats décisifs par lesquels elle a toujours fini ses guerres avec les succès les plus inespérés. — C'est après celui de la paix le vœu de tous ceux qui aiment la gloire de l'Empereur et le bien de son empire.

Anecdotes. — Pendant le dernier séjour du roi de Naples à Paris, l'Empereur exigea qu'il fît les fonctions de grand amiral en présentant à S. M. I. les officiers généraux de la marine qui étaient appelés auprès de l'Empereur et qui devaient prêter de nouveaux serments entre ses mains. — Le roi Joachim se prêta quoiqu'à son corps défendant à ce service peu assorti à la dignité royale.

C'est peut-être une des causes sans nombre qui l'engagèrent à quit-

Digitized by Google

ter Paris avant les cérémonies du 9 juin. — On aurait voulu exiger un pareil service du roi d'Espagne, grand électeur de l'Empire, et l'on prétendait qu'en cette qualité il présentât à S. M. I. toutes les députations nationales, soit des Bonnes Villes, soit de quelques départements, que la naissance et le baptême du roi de Rome ont amenées à Paris. Mais le roi Joseph a déclaré que, tant qu'il aurait la couronne d'Espagne sur la tête, il croirait s'avilir en exerçant une charge si au-dessous de la dignité royale. Les débats doivent avoir été vifs et longs, mais le roi n'a point cédé, et les députations ont été présentées par le ministre de l'Intérieur.

La cérémonie du baptême a été sujet ou motif de querelles et de mécontentements dans la famille impériale. Premièrement, ce n'est pas sans une opposition décidée des rois d'Espagne et de Westphalie au passe droit qu'on voulait faire à Madame Mère, qu'après de fortes discussions avec le grand maître des cérémonies, elle a fait les fonctions de première marraine.

2° A l'entrée de la porte de la cathédrale, le grand maréchal du palais avertit la reine Hortense qu'elle devait représenter la reine des Deux-Siciles absente, et par sa procuration envoyée en blanc comme deuxième marraine du roi de Rome. Elle eut beau relever que, placée toujours et partout avant la reine Caroline, il était contre sa dignité de la suppléer, l'ordre de l'Empereur était positif; il fallait y obéir en pleurs et la rage dans le cœur.

3° A la cérémonie du mariage, il n'y eut que deux fauteuils pour LL. MM. II. et des tabourets pour tout le reste de la famille impériale. Une pareille étiquette avait été observée aux relevailles de l'Impératrice. LL. MM. les rois Joseph et Jérôme la trouvant au-dessous de leur dignité déclarèrent au comte de Ségur que, s'ils ne trouvaient point de chaises pour s'asseoir à la tribune de la cathédrale au moment où l'Empereur s'asseyrait, LL. MM. sortiraient de l'église. Le grand maître des cérémonies fut chargé de le dire à l'Empereur. Le souverain autorisa le comte de Ségur à écrire aux deux rois qu'ils trouveraient des chaises à Notre-Dame. LL. MM. reçoivent cet avis officiel et se rendent à l'église où ils ne trouvèrent ni chaises, ni tabourets. A la vérité l'Empereur et l'Impératrice restèrent debout tout le temps de la cérémonie. Lorsque le roi de Westphalie dit à M. de Ségur qu' « il savait bien mentir », ce grand officier ne put excuser autrement l'irrégularité de son procédé qu'en confiant au roi que S. M. I. l'avait fait venir la veille du jour du baptême dans son cabinet des Tuileries, à minuit; lui avait ordonné de ne faire placer ni chaises, ni tabourets autour de lui à l'église Notre-Dame, en lui faisant défense expresse d'en prévenir LL. MM. ses augustes frères, malgré l'avis contraire qu'il leur avait donné par ses ordres.

4° Un désordre d'étiquette attira quelques reproches publics, assez sévères, à la fin de la cérémonie sur le comte de Ségur. Au moment

Digitized by Google

où LL. MM. II. s'agenouillèrent, on trouva que les cardinaux avaient des carreaux devant eux et les princes impériaux point. Les deux rois et le prince vice-roi se tinrent debout, malgré quelque indice d'improbation de la part de l'Empereur. Le prince Borghèse se rappelant, à son ordinaire, plutôt ce qu'il était que ce qu'il est, n'imita point la contenance de ses augustes beaux-frères.

On a remarqué, comme une chose assez étrange, que, depuis son arrivée ici, le roi Jérôme n'avait pas été invité une seule fois à dîner chez l'Empereur son frère. On a cru apercevoir de même moins d'intimité entre le monarque français et Mme la princesse Pauline.

On vit à Saint-Cloud en parfaite retraite et avant le soir assez tardif, le service de la maison de l'Impératrice n'a pas l'honneur de l'apercevoir.

L'impératrice Joséphine vit fort agréablement à la Malmaison, en y voyant assez de monde deux fois par semaine dans la matinée et souvent à dîner, qui est suivi d'un excellent concert. Sa table est exquise. Elle a pris de l'embonpoint qui lui va bien, quoique la finesse de ses traits en ait été altérée.

La princesse de Ponte-Corvo[1] revient à Paris. Le climat et l'ennui la chassent des marches d'un trône sur lequel son mari ne montera pas sans beaucoup de soucis et de peines (13 juin 1811).

XVIII.

Paris, 14 juin 1811.

Madame,

Les ordres de V. A. I. et R. du 6 juin me sont parvenues ici le 12. Je n'avais mis aucun délai à exécuter ceux dont j'avais été précédemment chargé au sujet de Mme de Cavagnac. Aux notions que je me suis empressé de soumettre au jugement éclairé de V. A., je puis en joindre d'autres tout aussi favorables à cette dame sur la bonté de son caractère et la douceur de ses mœurs. M. de Narbonne, excellent juge en fait d'esprit et de bon ton et d'amabilité, accorde toutes ces qualités à Mme de Cavagnac, dans un degré qui devrait la rendre digne de la place qu'elle sollicite. Je la crois, dans ce moment, fort peu à son aise. Depuis six ans les propriétaires de vignes à Bordeaux n'ont pas de débit de leurs productions. M. de Cavagnac, au lieu de retirer de la (*mot illisible*[2]) dix mille francs par an de revenus, a dû emprunter tous les ans de quoi fournir à la culture de sa propriété. Le crédit est usé et les besoins d'argent renaissent sans cesse. Je suppose donc que l'on accueillera avec transport la proposition que Mme Fauchet m'a dit avoir été chargée de faire au nom de V. A. I. à Mme de Cava-

1. Désirée Clary, sœur de la reine d'Espagne, femme de Bernadotte.
2. Probablement le mot vendange.

Digitized by Google

gnac de l'amener avec elle à Florence pour passer trois mois à la cour et s'y faire connaître. Mme Fauchet se propose de partir d'ici vers le 8 ou le 10 juillet. Elle donnera une place dans sa voiture à Mme de Cavagnac et ne sera pas fâchée, je pense, de diminuer d'autant les frais de son voyage. Je dois voir aujourd'hui cette dame chez elle, et j'aurai l'honneur de rendre compte à V. A. I. de cette entrevue par ma prochaine dépêche.

Gérard a entièrement achevé le portrait de V. A. Les corrections ont bien réussi; dans dix jours, il le fera emballer sous ses yeux et, avant la fin du mois, il sera expédié, par terre, à Florence. C'est la saison la plus favorable au transport des tableaux.

S. M. le roi de Westphalie veut faire copier à Cassel par un peintre assez habile qui est à son service[1] les deux bustes des portraits de LL. MM. que Gérard vient de livrer au roi. — Je ne saurais quitter l'article des beaux-arts sans annoncer la publication du deuxième volume du *Voyage pittoresque de la Grèce* par M. de Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur de France à Constantinople. Malgré la grande célébrité que le premier volume valut à son auteur, les connaisseurs trouvent ce second volume plus intéressant encore que le précédent. — S. A. R. Madame, mère de l'Empereur, se dispose à partir pour Aix-la-Chapelle; c'est plutôt précaution que besoin qui y ramène cette princesse dont la santé est parfaite.

Mme la princesse Pauline compte partager son temps entre Aix et Spa.

Aussitôt après le prochain départ de S. M. le roi Joseph pour l'Espagne, son auguste épouse ira à Plombières. — Le vieux grand-duc de Bade est mort à Carlsruhe le 10 du courant[2]. — La princesse Stéphanie qui est accouchée d'une fille devient grande-duchesse régnante.

Je suis, avec respect, etc.

XIX.

16 juin 1811.

Madame,

Je m'étais proposé de ne faire la connaissance de Mme de Cavagnac qu'après avoir transmis à V. A. I. et R. tous les renseignements qui pourraient fixer son opinion à l'égard de cette dame. Je la vis avant-hier chez Mme Fauchet; je lui trouvai un maintien naturellement noble, des manières aisées sans familiarité, une figure agréable qui annonce la santé et semble promettre des mœurs douces. Dans un assez long entretien que j'eus avec elle, je ne trouvai à la vérité dans

1. François Kinson.

2. S. A. R. le prince Charles-Frédéric, grand-duc de Bade, décédé âgé de quatre-vingt-trois ans, après soixante-cinq ans de règne. Son petit-fils Charles, marié à Stéphanie de Beauharnais, lui succéda.

Digitized by Google

sa conversation rien de saillant, rien de calculé pour faire effet; mais aussi elle n'énonca pas un principe qui ne fût formé par une pensée qui ne me parût juste. Elle s'exprime avec grâce et correction. Mme la comtesse de Montalivet qui, depuis dix-huit mois, la voit une fois par semaine ne m'a laissé aucun doute sur la bonté de son caractère.

Mme Fauchet partira décidément vers le 9 juillet. Elle se plaint de n'avoir pas pu retirer de ses fermiers ce qu'ils lui doivent et apporter de l'argent à Florence. — Mme Ec. (*illisible*)[1] a annoncé à Mme la comtesse de Ségur son changement de situation avec une grande sensibilité, mais sa douleur ne l'a pas un instant égarée sur le respect et la reconnaissance qu'elle doit à V. A. I.

Vendredi passé Mme la princesse Pauline donna à Neuilly une très jolie soirée. — Les dames y étaient en robes rondes extrêmement simples, pour la plus grande partie en blanc. Les hommes en habit habillés ou en uniforme à leur choix. — Les uniformes y dominaient; il y eut de la musique italienne très bien chantée; une jeune personne, élève de Talma, déclama la première scène de *Zaïre*. — Julien et son second parurent ensuite et l'on commença à danser. S. A. I. était d'une grande beauté et paraissait bien portante. Elle était assise sur un canapé. La princesse de La Tour (sœur de feu la reine de Prusse[2]) était sur un fauteuil à ses côtés. Près de quarante dames avec celles de la cour étaient assises le long des trois côtés du salon. — Les hommes, tous debout derrière les chaises des dames, s'approchaient tour à tour de la princesse. — Les dames faisant les honneurs étaient placées ainsi que Mme de Cavour[3] à l'extrémité du salon. — Le prince vice-roi, le prince Borghèse ainsi que le grand-duc de Wurtzbourg restèrent toujours mêlés avec nous. — S. M. le roi de Westphalie n'y fut qu'un instant, il accompagnera S. A. R. jusqu'à Bruxelles le premier jour de la semaine prochaine.

C'est aujourd'hui que S. M. l'Empereur ouvre la session du Corps législatif. Ce soir il y aura banquet aux Tuileries dans la salle des maréchaux, concert dans le jardin et *opera seria* dans le théâtre de la cour.

Demain, à huit heures du matin, aura lieu l'ouverture du Concile national dans l'église de Notre-Dame. L'assemblée des évêques a nommé provisoirement Mgr le cardinal Fesch président. Assemblés demain en Concile, ils rendront canonique cette élection.

1. Il s'agit ici, pensons-nous, de Mme Eschasseriaux, fille de Monge, laquelle habita Lucques de 1806 à avril 1808 comme femme du résident français, l'ancien tribun Joseph Eschasseriaux, et que la princesse combla de prévenances alors. Il était rentré dans la vie privée après cette ambassade avec le titre de baron.

2. Née de Mecklembourg, sœur de la reine Louise de Prusse qui était morte à Charlottenbourg, près de Berlin, en 1810.

3. Dame d'honneur de la princesse.

Digitized by Google

XX.

18 juin 1811.

Madame,

Je reçus hier au soir par une note du 10 de ce mois l'ordre de transmettre à V. A. I. des polygraphes qui se trouvent chez le sieur Maillet[1]. Cette commission sera tout de suite exécutée ainsi que celle des trois anneaux ou bagues de turquoises.

L'honneur d'être présenté à S. M. l'Empereur aujourd'hui à son lever au château de Saint-Cloud, y étant introduit par M. le grand chambellan ainsi que V. A. l'apprendra par notre très soumise dépêche, m'a retenu une partie de la matinée hors de chez moi. Je prendrai la liberté d'écrire demain une plus longue lettre.

Je suis, avec respect, etc.

XXI.

19 juin 1811.

Madame,

Les courses à Saint-Cloud et à Neuilly et les devoirs à remplir dans ces deux endroits prirent toute la matinée d'hier ; la dépêche que nous eûmes l'honneur d'adresser à V. A. I., M. Matteucci et moi, lui fera connaître le moment et la manière honorable dont il nous a été permis de nous acquitter de la plus pressante de nos commissions. Le même jour, S. A. I. Mme la princesse Pauline recevait pour la dernière fois à Neuilly avant son départ pour Aix-la-Chapelle. Nous ne manquâmes pas de saisir cette occasion pour lui présenter nos hommages et lui parler de la santé de V. A. I. Elle nous fit l'honneur de nous dire qu'elle en avait reçu aussi et qu'il lui avait été très pénible de devoir renoncer pour cette année à la satisfaction de vous revoir, Madame, pendant quelques mois à Paris. Le grand nombre d'étrangers présentés et le prochain départ de Mme la princesse avaient rendus très nombreux et très brillant le cercle de Neuilly.

Dimanche passé S. M. l'Empereur en se rendant au palais du Corps législatif avait dans son carrosse vis-à-vis de lui le roi de Westphalie. Le roi Joseph était déjà parti pour l'Espagne ; l'Impératrice avait à ses côtés la reine Hortense, dont la santé toujours chancelante a pu cependant supporter la fatigue de toutes les représentations auxquelles la reine d'Espagne a dû renoncer. L'affaiblissement progressif de cette digne princesse donne souvent des inquiétudes sur sa conservation. Elle ne quittera son lit que pour entrer en voiture et aller à Plombières.

Au cercle des Tuileries du 16 au soir, les dames furent invitées à paraître comme toujours en manteaux de cour et les hommes à leur

1. Dépositaire de polygraphes, 12, rue de la Victoire. — Le polygraphe était un appareil ou presse copie-lettre ; il se vendait en boîtes.

Digitized by Google

choix ou en habit habillé ou dans leur costume habituel. Presque tous les officiers étrangers présentés profitent avec empressement de la permission d'y paraître en uniforme; on croit qu'elle sera généralisée.

L'ouverture du Concile national se fit avant-hier avec beaucoup de pompe et assez de concours de spectateurs admis par billets à la première séance de cette assemblée. Le discours d'ouverture de l'évêque de Troyes (l'ancien abbé de Boulogne) n'a été entendu que par un petit nombre de personnes placées près de sa chaire. Jugé par ses pairs, il a paru rester au-dessous de cette grande circonstance. Le bon esprit qui règne dans l'assemblée et la confiance qu'inspire à tous ses membres la sagesse de Mgr le cardinal Fesch qui la préside en rendront les résultats prompts et utiles à la discipline ecclésiastique.

Je suis, avec respect, etc.

XXII.

Notes pour le retard qu'a éprouvée notre première audience. — Il ne m'appartient pas d'anticiper sur les avis qui seront donnés à V. A. I. par le frère qui la chérit dans une lettre que le premier de nous deux qui partira de Paris sera chargé de lui remettre. Ils lui rendront compte des dispositions dans lesquelles on était lorsqu'on répondit à la demande du voyage à Paris. — Ces dispositions ont influé sur l'instant et le mode de l'audience. A mon arrivée, la cour était absente. Le duc de Bassano trouva l'envoi convenable et me dit que notre députation serait présentée à l'Empereur ainsi que toutes les autres par le grand chambellan comme cela a eu effectivement lieu. Pendant le séjour de LL. MM. à Cherbourg, le roi de Westphalie renouvela la demande de l'agrément supérieur pour le voyage de S. A. I. L'on n'y répondit qu'au retour à Paris peu avant le 9 juin.

Le 7, le duc de Bassano croyait que le 9 nous serions présentés. — L'Empereur refusa de nous voir ce jour ainsi que deux autres députations et plusieurs étrangers. Ceux-là et une députation des nouveaux départements du nord de l'Allemagne ne l'ont pas encore été aujourd'hui. Nous étions à attendre notre sort en profitant de tout et étant partout bien reçus lorsque le duc de Bassano me fit venir à l'hôtel des Relations extérieures lundi soir vers minuit. J'y amenai aussi M. Matteucci et nous apprîmes que S. M. l'Empereur l'avait chargé de nous dire que le grand chambellan avait ordre de nous présenter au lever du lendemain avec les grandes entrées, que je n'avais pas besoin de lui être présenté plus particulièrement, me connaissant de longue main et me considérant comme un officier de la maison de son auguste sœur; qu'il n'envisageait pas notre envoi comme une mission diplomatique (ce que nous avions été les premiers à dire, faire entendre partout et de toutes les manières possibles).

On peut supposer que le retard de la présentation doit nous faire entendre que notre députation n'a pas été une des premières à arri-

Digitized by Google

ver à Paris. Mais le bon accueil que nous avons reçu doit faire oublier les jours de l'attente, et l'annonce officielle du *Moniteur* nous a assimilés à tous les députés des grandes puissances. C'est ce que j'ai obtenu du duc de Bassano; il paraît d'ailleurs bien certain que l'on ne s'occupe dans ce moment d'aucun changement relatif à l'Italie. L'on en veut même un peu au roi de Naples de ce que, bien informé des dispositions précédentes aux malheurs de l'Espagne, il avait parlé du projet de réunion de ses États et de toute l'Italie à l'empire français.

Ce 20 juin 1811.

XXIII.

21 juin 1811.

Madame,

J'ai appris avec une vive douleur que le plus bel ornement des fêtes brillantes que la ville de Florence a données pour célébrer la naissance et le baptême du roi de Rome y a manqué par la forte indisposition qui a empêché V. A. I. de les animer de sa présence. Je vais rendre compte aujourd'hui tant à S. M. le roi de Westphalie qu'à Madame de ce qu'on m'a demandé à cet égard. Je prévois d'avance toute la peine qu'ils en éprouvent. Hier, Mgr le grand-duc de Wurtzbourg me chargea de présenter ses respects à V. A. I. et de lui exprimer tout l'intérêt qu'il prend, Madame, à votre prompt rétablissement. Je m'acquitterai ce matin auprès du grand-duc de Francfort de ce que V. A. m'a chargé pour lui. Je suppose que son séjour ici se prolongera jusqu'après la clôture du Concile national. Hier les Pères qui le composent ont eu une longue séance en présence des commissaires du gouvernement chargés d'y assister.

Le soir il n'y a point eu de spectacle à Saint-Cloud. Les maires des Bonnes Villes et leurs adjoints ayant été invités par M. le préfet de la Seine à un grand repas, dont les papiers publics ont donné les détails, ils ont voulu, à leur tour, en offrir un non moins splendide à ces mêmes autorités qui les ont si bien accueillies. On suppose qu'après la fête de dimanche à Saint-Cloud il leur sera libre de s'en retourner chez eux, accompagnés du souvenir du traitement honorable et bienveillant qu'ils ont reçu ici.

Le marchand Herbault[1] m'a remis deux petites caisses de modes que l'ancienne couturière de V. A. I. Adèle lui a commandées, d'après l'avis qu'elle en avait reçu de Mlle Babet-Armand. M. Rollier a pris soin de les faire partir hier.

Mme de Genlis a exigé de moi que je nomme à V. A. une personne qui, par une inconséquence inexplicable, de l'état le plus heureux à votre cour, Madame, s'est volontairement précipitée dans la plus profonde misère : c'est Mme de Blair[2] qui sent trop tard ses torts et pour

1. Marchand de nouveautés, robes, manteaux de cour, corbeilles de mariage, etc., 8, rue Neuve-Saint-Augustin.

2. Rose de Blair, dame de compagnie d'Élisa.

Digitized by Google

laquelle Mme de Genlis eût voulu réclamer la compassion de V. A. I. En m'acquittant de cette commission, j'y ajouterai simplement la connaissance acquise par moi-même que cette dame ne vit actuellement que d'aumônes.

Mme de Cavagnac fait ses apprêts pour partir. Si tout le monde la félicite sur la belle perspective qui s'offre à ses espérances, ceux qui la connaissent ne semblent pas craindre un instant que sa présence ne fixe bientôt un sort auprès de Mme Napoléon. Je l'ai détournée du projet de prendre un domestique français avec elle. Je lui ai promis par contre de faire soigner l'envoi d'une malle de ses effets, qui n'avait point de place sur la voiture de Mme Fauchet.

Je souhaite vivement que les premiers ordres qui m'arriveront de la part de V. A. I. m'annoncent la fin des longues souffrances dont elle est tourmentée. J'espère de même que le régime des bains contribuera à l'affermissement de la précieuse santé de Mme Napoléon.

Je suis, avec respect, etc.

XXIV.

Notes. — A Paris, et surtout si on a affaire avec de grands personnages, il faut renoncer à faire naître les occasions de traiter avec eux et se borner à les saisir promptement lorsqu'elles se présentent. Le hasard et une ancienne habitude de causer de littérature avec le comte Daru, traducteur d'Horace, m'ont facilité les moyens d'avoir depuis peu deux entretiens avec lui; ils ont roulé sur les intérêts de S. A. I. Je lui ai fait part de l'état inquiétant de sa santé et lui ai expliqué les motifs qui avaient fait naître le projet d'un voyage à Paris et occasionné la demande de l'agrément de S. M. Je l'ai convaincu que sa demande ne pouvait être plus prompte puisque tout de suite après les couches de l'Impératrice S. A. I. n'aurait pas voulu anticiper sur les intentions de l'Empereur, quelque empressement qu'elle eût eu de lui témoigner de vive voix le vif intérêt qu'elle prenait à cet heureux événement. Comme le motif du refus a été fondé sur le retard de la demande (supposée dépendante du voyage du roi de Westphalie), j'ai jugé à propos et ici et dans d'autres occasions de rétablir les faits d'une manière analogue à la vérité. — Je m'attendais bien que la circonspection du ministre secrétaire d'État se bornerait à témoigner le regret de ne pas voir cette année S. A. I. à Paris; mais l'impression de ce qu'on lui dit ne s'efface point et, pour peu qu'il veuille être juste, il pourra les faire valoir à l'occasion.

Il a été moins [réservé] et tout à fait sincère sur l'article de M. Benoist. « J'espère », me dit-il, « que V. A. I. ne doutera pas de mon désir tout naturel de seconder ses vues lorsqu'elle m'en croit capable, mais pense-t-elle qu'une demande présentée deux fois sans succès à l'approbation de l'Empereur puisse être renouvelée aujourd'hui avec quelque probabilité de réussite? » Le comte Daru, qui croit l'Empereur peu disposé à se dessaisir d'un homme très utile au

Digitized by Google

ministère de l'Intérieur, ne voudrait pas essuyer un troisième refus. M. Benoist de son côté ne change pas de langage ni envers moi, ni envers les ministres de S. M., mais il redouterait beaucoup un changement de service qui paraît sollicité pour lui et qui, en indisposant l'Empereur contre sa personne, peut lui nuire dans l'avenir. Voilà ce que j'ai recueilli de positif sur cet article dans mes entretiens avec le comte Daru et le duc de Bassano qui en fit la première demande à S. M. et avec M. Benoist lui-même auquel il accorde beaucoup de dévouement pour S. A. I., mais non pas une volonté bien franche et bien prononcée de solliciter un déplacement. Il viserait aujourd'hui à la place de secrétaire général de son ministère vacante par l'entrée de M. de Gérando[1] au Conseil d'État, mais l'on s'attend ici que S. M. y nomme une personne étrangère à ce ministère.

Je parlai enfin au comte Daru du retranchement de la pension de 150,000 francs qui avait encore diminué les ressources pécunières de S. A. I. après les dépenses extraordinaires du voyage de l'année passée. Mes expressions peuvent être rendues à l'Empereur par le ministre secrétaire d'État s'il veut en chercher l'occasion. M. Estève[2], par qui ce traitement était ordonnancé, ne paraît avoir aucune part à ce retranchement. Je me propose de demander, comme une pensée qui m'est propre, si M. Estève ne peut pas rétablir dans le tableau du budget de 1812 la même pension en faveur de S. A. I.

Les divers entretiens que j'eus avec S. M. le roi de Westphalie ne m'ont pas fait croire qu'il parte d'ici fort content du séjour qu'il y a fait. La princesse Pauline, par son extrême souplesse et une égale dose d'indolence, supporte, dissimule ou ne sent pas ce qui irrite des caractères plus élevés. — L'impératrice Marie-Louise est plus concentrée et moins causante que jamais.

Les députations des nouveaux départements et plusieurs étrangers sont encore à solliciter leurs audiences; personne n'ose en reparler. Les entrées particulières de ce moment sont peu nombreuses; ni M. de Ségur, ni M. de Talleyrand n'en sont point. On y va en uniforme si on veut.

Ce 22 juin.

XXV.

23 juin 1811.

Madame,

Les ordres contenus dans la note du 14 juin seront incessamment exécutés. Je me suis déjà entendu avec le chevalier Anglès pour avoir les informations nécessaires sur la personne qui m'est indiquée. Elles

1. G.-M. de Gérando, décoré depuis avril 1809 de la Légion d'honneur, membre de l'Institut national, avait fait partie d'abord en 1808 de la Junte française de Toscane présidée par le général Menou, puis de la Consulte de Rome présidée par le général Miollis.

2. Trésorier général de la Couronne.

Digitized by Google

seront prises à petit bruit, avec exactitude et célérité. — S. M. le roi de Westphalie a fait copier ici sous les yeux de Gérard les deux bustes des deux grands portraits de LL. MM. pour V. A. I. : dès qu'ils seront séchés, le roi a ordonné qu'ils me soient remis et j'en soignerai le départ. S. M. a déjà fait connaître je crois à V. A. I. son projet de faire graver par Morghen[1] le portrait qu'il va faire passer à Florence. Son intention m'a semblé être que moi ou qui il vous plaira de nommer, Madame, nous fassions nos accords d'avance avec Morghen pour le prix du travail et le temps que cet artiste prendra pour livrer son ouvrage à la presse.

D'un autre côté, M. de Marinville[2], son intendant, va s'entendre avec le directeur du dépôt des marbres travaillés à la banque Élisienne ici[3] pour la confection de deux statues que S. M. veut faire travailler à Carrare.

Le départ du roi est très prochain. J'ai l'espoir d'être admis à prendre ses derniers ordres pour V. A. I.; la reine d'Espagne[4] doit être partie ce matin pour Plombières où elle aura la satisfaction d'être rejointe très incessamment par Mme la princesse royale de Suède, sa sœur[5]. J'ai entendu dire en ville que LL. MM. II. RR. iraient passer quelques jours à Compiègne.

Ce soir il y aura à Saint-Cloud la fête dont les journaux ont donné les détails. Toute la population de Paris, appelée à y prendre part dans le cours de la journée, fait des vœux pour que le temps ne la trouble pas. Depuis quatre jours d'une température extrêmement chaude, nous sommes passés à un froid humide par un ciel nébuleux, qui nous rappelle les jours d'automne avancé. On trouvait hier au soir dans les salons des cheminées allumées dont tout le monde sentait le besoin.

J'ai l'honneur de joindre à cette dépêche les notes que V. A. I. m'avait ordonné de prendre sur l'établissement de la maison des pages impériaux. Je désire ardemment d'avoir rempli ses hautes intentions. J'y réunis la copie des billets d'invitation pour la fête de ce soir. Dans les invitations aux cercles et spectacles ordinaires, on fait usage des mêmes formules; mais l'avis est au nom du chambel-

1. Sur Morghen, voir notre ouvrage, *les Arts en Toscane sous Napoléon* (*passim*).

2. Le baron de Marinville, chambellan, maître de la garde-robe, chevalier de première classe de l'ordre de la Couronne de Westphalie. Son portrait en buste et en costume de ses charges fut fait deux fois par le peintre de cour Kinson.

3. Sur la banque Élisienne qui avait un dépôt à Paris, 9, boulevard Italien, voir *les Arts en Toscane sous Napoléon*. — L'une de ces statues en marbre de Carrare représente le roi Jérôme en pied prêtant serment. Elle est aujourd'hui à l'hôtel de ville d'Ajaccio.

4. Julie Clary.

5. Désirée Clary, qui avait épousé Bernadotte.

Digitized by Google

lan de service et non pas du grand chambellan, quoiqu'ils partent tout de même du bureau de la chambre dépendant de ce grand officier.

Je suis, avec respect, Madame, etc.

XXVI.

25 juin 1811.

Madame,

De toutes les fêtes consacrées à célébrer la naissance et le baptême de S. M. le roi de Rome, celle que l'on donna avant-hier au palais et dans le parc de Saint-Cloud aurait été la plus belle si la fin n'en eût pas été dérangée par une forte pluie qui y mit un terme assez précipité. Le peuple appelé à y prendre part dans la partie du parc toujours ouverte au public l'avait remplie dès deux heures après-midi. Outre les distributions de vin et de comestibles qui commencèrent à quatre heures, il y trouvait tous les amusements de jeux, danses, petits spectacles qui animent dans les fêtes de Paris tous les Champs-Élysées. Un temps nébuleux, mais qui, sur l'heure de midi, paraissait devoir suspendre la pluie des jours précédents, avait rempli le parc d'une foule innombrable de spectateurs. Les personnes invitées à la cour trouvèrent à huit heures et demie tous les parcs, cascades, jardins, avenues et palais richement illuminés. Les cascades et jets d'eau ainsi que les allées de la partie intérieure du parc et jardins impériaux l'étaient à l'huile en verres différemment coloriés et sur des dessins d'un goût exquis.

Après neuf heures, LL. MM. II. sortirent de leurs appartements et parcoururent la grande galerie où les personnes invitées au cercle étaient rassemblés. Le nombre des dames ne me parut pas aussi considérable que je l'aurais cru : on l'a porté à 300 avec les services des cours de l'Impératrice et des princesses. Elles étaient toutes en robes rondes, la plupart de tulle lamé; beaucoup de fleurs et assez de diamants formaient la parure de la tête.

LL. MM. rentrèrent ensuite dans leurs appartements pour voir le feu d'artifice que les artificiers de l'artillerie de la garde impériale avaient préparé sur la rive opposée de la Seine en face du palais.

Après le feu et l'ascension de Mme Blanchard dans un ballon entouré de feux d'artifice, l'Empereur conduisit l'Impératrice et tout le monde à leur suite dans les différentes parties des jardins où l'ordonnateur de la fête leur avait préparé des surprises, des coups d'œil imposants, des scènes champêtres, des ballets de danseurs de l'Opéra et un vaudeville exécuté par les acteurs de Feydeau.

Une tente dressée sur le boulingrin le plus proche de l'Orangerie couvrait une table de dix-huit couverts où LL. MM. devaient souper. Deux immenses tentes parallèles dressées dans la longueur de cette partie du jardin servaient d'abri à une très grande quantité de tables de huit à dix couverts chacune, qui furent servies à la fois vers onze heures du soir; mais dès dix heures et demie le temps s'étant mis à

Digitized by Google

la pluie LL. MM. ne purent regagner l'Orangerie après la fin du vaudeville sans se mouiller.

Elles traversèrent cette pièce toute meublée à neuf et rentrèrent dans leur intérieur, forcées de renoncer au plaisir de rester plus longtemps au milieu des personnes qu'elles rendaient heureuses de leur auguste présence. Le reste de la compagnie, poursuivi par des averses qui durèrent pendant plus de trois heures, cherchait au jardin des abris sous des tentes qui n'étaient pas tout de suite percées par l'eau. Les tables du souper ne furent pas désertes; mais le retour du lieu du souper au palais mit en désarroi toutes les dames et causa un grand désordre dans les toilettes. Les grands habits de soie des hommes ne furent pas plus respectés par le déluge, au travers duquel il fallait passer. Le départ de tant de monde qui sans la pluie se serait successivement écoulé ne fut pas sans difficulté et sans des lenteurs inévitables en pareil cas. Les embarras se renouvelèrent le long de la route par la multiplicité des équipages qui avançaient par la chaussée à quatre et cinq voitures de front et qui devaient filer ensuite, l'une après l'autre, à la barrière des Bons-Hommes[1]. Il y a eu des personnes qui ont employé quatre heures à ce trajet. J'ai été assez heureux pour regagner mon logis en moins de deux heures.

Mgr le prince Borghèse qui prit le chemin de Vaugirard et voulut suivre le lit de la Seine faillit tomber dans la rivière. Au reste, l'ordre et la prévoyance qui règnent dans toutes les occasions de grande réunion de peuple et de voitures n'ayant été cette fois-ci ni moins exacts, ni moins actifs, il n'y eut presque pas d'accidents fâcheux.

J'ai cru pouvoir prendre les derniers ordres de S. M. le roi de Westphalie (qui part dans la journée pour Ems et Cassel) avant de fermer mon paquet; mais Elle est à Saint-Cloud pour prendre congé de LL. MM. II. J'irai à son hôtel à cinq heures et j'assisterai à son départ.

La cour de Saint-Cloud va passer quelques jours à Trianon; d'après les dispositions d'hier, elle a pris aujourd'hui le deuil pour quinze jours à l'occasion de la mort du vieux grand-duc de Bade. — Le ministre de cette cour à Paris, le bailli de Ferrette, m'a prié de transmettre à V. A. I. la notification ci-jointe de l'heureux accouchement de M^me^ la grande-duchesse de Bade.

Je suis, avec respect, etc.

XXVII.

27 juin 1811.

Madame,

Les derniers ordres de V. A. I. étaient du 14 de ce mois. J'ai appris ensuite qu'elle était passée de Pise aux Bains de Lucques où j'espère

1. L'ancienne barrière de Passy située sur le quai des Bonshommes. Son bâtiment se composait d'un pavillon élevé par l'architecte Ledoux et était décoré de deux statues colossales de la Bretagne et de la Normandie, provinces situées dans la direction de la route nationale partant de Paris par cette porte.

Digitized by Google

que V. A. I. aura trouvé Mme la princesse Napoléon pleine de santé et de grâce.

Mme de Cavagnac dont il me paraît pouvoir associer le nom à celui de V. A. I. est déjà toute prête à partir dès que Mme Fauchet lui en donnera le signal. Celle-ci ne prolongera pas au delà du 7 juillet son séjour ici surtout si je suis autorisé à lui faire l'avance de deux mille francs qu'elle attend de moi. Ayant été dimanche passé à la fête de Saint-Cloud, elle n'a pas besoin de prendre congé de LL. MM., ce qui aurait pu la mener fort loin.

Mme la princesse Pauline partit mercredi matin pour Aix-la-Chapelle avec une dame de sa cour et un chambellan. S. M. le roi de Westphalie déjeuna ce jour-là à Saint-Cloud avec l'Empereur et prit ensuite congé de LL. MM. II. — Rentré en ville, il alla dîner chez Madame où j'eus l'honneur de prendre ses derniers ordres et de le voir partir vers les six heures et demie du soir.

Le départ de S. M. la reine Hortense pour Aix en Savoie paraît fixé aux premiers jours de la semaine prochaine. On croit que le prince vice-roi l'accompagnera jusqu'en Savoie et ira rejoindre ensuite la princesse son épouse à Abano[1], près de Padoue. — S. A. I. trouve dans l'usage des boues minérales de cet endroit quelque soulagement au rhumatisme obstiné qui lui ôtait la faculté de remuer le bras gauche et commençait à faire dessécher les doigts de cette main. Le prince vice-roi s'informe toujours avec beaucoup d'empressement de tout ce qui intéresse V. A. I. et R.

Il en est de même du grand-duc de Francfort qui a été très sensible aux marques de souvenir que vous m'aviez ordonné, Madame, de lui renouveler; il m'a chargé d'en remercier V. A. I. et de lui dire qu'il avait fait ici l'acquisition du beau buste de Carrare qui la représente si bien et que, l'ayant placé dans son cabinet à Francfort, il croyait y avoir à la fois l'image du mérite viril et de l'amabilité.

Ce prince vient d'être invité par une députation des Pères du Concile national à prendre part aux travaux de cette assemblée.

Les maires des Bonnes Villes et leurs adjoints ont été avertis par le ministre de l'Intérieur qu'il leur était permis de s'en retourner chez eux sans qu'ils doivent s'attendre à une nouvelle audience de LL. MM.; aussi M. Pucci et MM. les adjoints de Florence se préparent-ils à partir samedi prochain. Ils recevront tous une médaille qui leur rappellera l'heureux événement qui les avait réunis à Paris. Ils ont à leur tour offert à S. M. une médaille au nom de toutes les bonnes villes; elle a été acceptée et l'on s'occupe de son exécution.

L'accident arrivé au prince Borghèse au retour de Saint-Cloud dimanche dans la nuit aurait pu avoir les suites les plus funestes; c'est sur le chemin étroit et raboteux de Suresnes que sa voiture a versé au bord de la rivière; elle a été toute sens dessus dessous, une

1. Abano, ville de 3,000 âmes aujourd'hui, est située à huit kilomètres de Padoue; elle est connue pour ses eaux et boues thermales.

Digitized by Google

petite borne de bois a empêché qu'elle ne roulât dans la Seine. L'accident n'a pas eu de suite; le chemin de Suresnes y gagnera.

Je suis, avec respect.

Notes (situation intérieure). — L'ouverture d'une session du Corps législatif avait offert pour le passé à l'attente générale deux grands objets de curiosité publique, le discours de l'Empereur et le tableau de la situation de l'Empire que le ministre de l'Intérieur était chargé de présenter aux députés de la nation. Le premier contenait un abrégé de ce que l'Empereur avait fait dans l'année qui venait de s'écouler et des aperçus de ce qu'il se proposait de faire dans celle qui était commencée; le second a été un monument de gloire érigé aux travaux civils et militaires qui avaient illustré l'administration de Napoléon dans l'année précédente et quelque peu une apologie adroite de ce qui n'avait pas entièrement rempli les vues bienfaisantes de ce souverain.

Mais cette année l'on a supprimé les communications que le ministre de l'Intérieur était dans l'usage de faire au Corps législatif. L'Empereur lui a déclaré dans son discours qu'il ne l'avait convoqué que pour l'objet de lui présenter les comptes de 1809 et 1810 et lui faire connaître la situation prospère de ses finances. Le silence du ministre de l'Intérieur était prévu. C'eût été provoquer les murmures de la détresse publique que de l'insulter par l'étalage d'une prospérité démentie par la situation actuelle de l'Empire.

Le dernier voyage que l'Empereur fit dans la Normandie mit sous ses yeux le véritable état des nombreuses manufactures qui ont rendu pendant tant d'années florissante cette belle province. Indépendamment de la chute de plusieurs maisons de commerce qui a réagi sur les gros fabricants, plusieurs ateliers de filature de coton ont été fermés après le décret qui soumet les cotons de Naples à l'impôt et aux formalités fiscales qui équivalent à une défense d'importation. Les autres ont réduit à la moitié et même au tiers le nombre des métiers et celui des hommes qui y étaient employés.

Les chefs des manufactures principales ont prévenu l'Empereur qu'ils seraient forcés de faire avant l'hiver de plus grandes réformes. Les préfets les redoutent et ceux qui étaient à Paris en congé ont manifesté aux ministres de l'Intérieur et des Finances leurs craintes sur l'entretien de tant d'ouvriers sans travail pendant l'hiver. Le maire de Lyon a répondu à S. M. I., qui supposait qu'il y avait encore 6,000 métiers battants dans cette ville, qu'on n'en comptait plus que 2,500.

Le commerce des vins et des eaux-de-vie est en stagnation et les pays de vignoble ne peuvent plus supporter l'impôt et les frais de culture par l'impossibilité de se défaire de leurs productions. Paris, Lyon et les grandes manufactures de draps qui avaient un débit considérable d'objets de luxe dans l'étranger voient se tarir cette source de prospérité par l'appauvrissement des autres États et par l'extrême

Digitized by Google

défaveur qu'éprouve leur crédit et le change des pays à papier-monnaie hors la France.

Le numéraire de l'Europe se dissipe ou se recèle et n'est plus augmenté par les mines de l'Amérique espagnole. La méfiance le fait disparaître de la circulation. La révolution que les grandes banqueroutes ont fait souffrir au commerce a obligé la Banque de France à renoncer à une grande partie des bénéfices que lui rapportait l'escompte des lettres de change et autres effets commerciaux. Il est connu qu'elle se trouve nantie de 120 millions de francs qui, n'étant pas en circulation, ne produisent aucun avantage aux actionnaires et rendent l'argent rare sur la place de Paris.

Les grandes dépenses que fait le gouvernement surtout pour la continuation de la guerre d'Espagne et les préparatifs de celle du Nord font appréhender une crise dans les finances. Ce sentiment n'a pas de mesure et l'exagération du déficit réel de la recette pour les dépenses de l'année éloigne la confiance du public pour les entreprises du gouvernement.

Les préparatifs pour l'invasion du Portugal se poursuivent avec une extrême activité. Mais les insurgés attaquent les convois et les enlèvent, jusqu'aux femmes qui s'y trouvent quelquefois. On dit que la femme du général Dorsenne[1] et celle du général Merlin[2] ont eu ce sort fâcheux avec un convoi très considérable de vivres et de munitions.

Lorsqu'il fut question des cérémonies du baptême, Mgr de Ségur fut chargé de proposer à Madame, mère de l'Empereur, de faire les fonctions de représentante de la reine de Naples absente et nommée précédemment marraine du roi de Rome. Cette proposition fut accueillie d'un refus bien prononcé! Madame déclara qu'elle ne pouvait renoncer aux droits que lui donnait la nature; qu'elle ne paraîtrait à la cérémonie que comme marraine de son petit-fils. Les débats occasionnés par sa ferme résistance furent longs et vifs. On examina si, lorsqu'il n'y avait qu'un seul parrain, il pourrait y avoir plusieurs marraines, et ce *mezzo termine* concilie toutes les prétentions hormis celles de la reine Hortense dont on a parlé ailleurs.

La princesse Pauline est partie en boudant un peu l'Empereur; on lui avait dit un demi-mot pour qu'elle allât passer les trois derniers jours à Saint-Cloud; mais soit la gêne ou l'ennui qu'on y éprouve, soit doute de l'intention bien prononcée du frère de l'y voir, S. A. fit la sourde oreille et resta à Neuilly. Elle voulait éviter de paraître à la fête de dimanche, mais ses excuses ne furent pas acceptées. Elle y vint fort tard et lorsque le cercle était fini. — L'embarras que l'Impératrice éprouve les jours de représentation les rend plus rares et nul-

1. Le général comte Dorsenne se couvrit de gloire en Espagne. Il devait mourir à Paris, le 24 juillet 1812, des suites d'une blessure à la tête. Il avait commandé les grenadiers de la garde impériale.

2. Né en 1778. Fils du conventionnel Merlin de Douai, ancien ministre. Il fut créé baron de l'Empire.

Digitized by Google

lement réguliers. Son peu de goût pour le théâtre français suspend les représentations du jeudi au théâtre de Saint-Cloud. Il ne se confirme pas qu'elle soit grosse. Sortie trop tôt de couches, elle a besoin de se ménager. L'Empereur est toujours beaucoup avec elle.

Ce 27 juin 1811.

XXVIII.

Notes. — Je puis confirmer aujourd'hui l'opinion portée précédemment à la connaissance de S. A. I. sur la durée de l'état politique de l'Italie par un discours de l'Empereur au sujet de quelques arrondissements qu'on lui avait proposés en Allemagne. S. M., entrant dans d'assez longs détails sur ce projet et généralisant même la thèse (?) des arrondissements, dit que les petits avantages qui en résulteraient pour l'administration interne ne balanceraient pas le mal qu'ils feraient à sa politique en allumant tous les États de la Confédération du Rhin qui redouteraient tous la perte de quelques portions de leurs États. Il fut même question des faux bruits par lesquels on avait inquiété à tort le roi de Naples et ses sujets. Je tiens ce récit de source. Quelque temporaire que soit la nécessité qu'il donne, tant que dure la guerre d'Espagne et que les affaires du Nord demeurent en suspens, le besoin d'entretenir la confiance des princes de la Confédération du Rhin devra faire ajourner toutes réunions.

J'ai dit que les affaires du Nord demeurent en suspens, car on reste armé de part et d'autre et je ne sache point qu'aucun des points en discussion ait été jusqu'ici définitivement arrangé. Ni à Pétersbourg, ni à Paris personne ne se fait d'illusion sur le fantôme de l'alliance de Tilsitt et des conventions d'Erfurt. Le mariage a émancipé Napoléon des égards qu'il devait à la puissance russe et celle-ci avait perdu une partie de ses droits aux engagements de la France, ayant si mal tenu les siens pendant la campagne de Wagram.

Il paraît donc que de part et d'autre on se prépare à se porter de rudes coups, lorsque d'autres entreprises m'empêcheront plus les deux colosses de se chercher et de s'atteindre.

Les affaires ecclésiastiques ne laissent pas que d'occuper sérieusement l'Empereur. Ses ministres et surtout celui de la Police lui ont représenté la nécessité de faire disparaître l'autorité souveraine des délibérations du Concile. Le titre de commissaires impériaux que l'on avait donné aux ministres du culte de France et d'Italie a été supprimé et le *Moniteur* en a constaté le changement par un *erratum*.

Le cardinal Fesch, qui déploie d'un autre côté autant de dignité que de sagesse envers les Pères du Concile auxquels il a inspiré confiance et déférence, a eu le courage de résister à l'Empereur et a obtenu de lui ce qu'il a jugé nécessaire à la réussite des affaires dont la direction lui est confiée. Il paraît qu'on est convenu de faire du Concile un puissant médiateur entre le Pape et l'Empereur. L'on compte de ramener le vieillard à des conventions raisonnables. On va lui rendre

Digitized by Google

deux prélats qui avaient du pouvoir sur lui et l'on est maintenant convaincu d'avoir fait une faute en les lui ôtant.

Le cardinal Maury ne joue aucun rôle au Concile; il y est comme évêque de Montefiascone; sa considération à la cour et à la ville a fort baissé.

Ce 28 juin.

XXIX.

Paris, ce 29 juin 1811.

Madame,

La note que V. A. I. et R. m'a fait écrire des Bains de Lucques le 18 du courant ne m'est parvenue ici qu'hier 28. Le séjour des Bains aura fait parvenir quelques jours plus tard entre vos mains, Madame, les objets que les ordres de V. A. m'avaient fait choisir et lui transmettre par le courrier le 11 et le 14 du mois. Jaloux de sa haute approbation, je serai heureux si j'apprends que ces menus envois ont répondu à son attente. J'ai tenu de même la main à ce que l'on fît partir aussi les 20, 22 et 27 les autres effets qui lui appartiennent. M. le préfet du palais[1] m'ayant demandé une petite provision de colle de poisson, en attendant l'arrivée d'une plus ample provision envoyée par le roulier, je la fais remettre aujourd'hui au courrier à l'adresse de V. A. I.

La cour est toujours à Saint-Cloud. Avant-hier les ordres de faire jouer *Les deux pages* le soir même au théâtre du palais arriva assez tard à Paris et l'on vit Mlle Duchesnois jouer le rôle de l'un des pages. Elle n'y parut pas à son avantage. Michaut joua d'autant mieux celui de Dazincourt.

Demain, S. M. l'Empereur donnera une audience à tous les Pères du Concile, d'après l'usage d'autres conciles nationaux. L'adresse que le président fera à S. M. et la réponse de ce monarque, qui se fait toujours admirer dans ses propos, seront lues avidemment du public si le *Journal officiel* nous en fait part.

Une députation de vingt-six membres du Corps législatif et celle du Sénat du royaume d'Italie seront reçues le même jour par S. M. I. Après il y aura grande parade pour laquelle est arrivé de Chantilly le beau régiment des lanciers polonais de la garde. Cette arme, dont les rapports militaires des généraux anglais en Espagne font l'éloge, va être adoptée pour trois des six régiments de dragons de l'armée française.

S. A. I. Madame, mère de V. A., a donné à Mme la comtesse de Montesquiou, gouvernante du roi de Rome, son portrait enrichi de beaux brillants et deux parures d'assez de prix aux deux sous-gouvernantes. Cette princesse se porte à merveille et toutes les fois que j'ai l'honneur de lui faire ma cour, ce qui m'arrive souvent, elle me

1. Le préfet du palais de la grande-duchesse, baron florentin Jean-Baptiste Baldelli.

Digitized by Google

demande avec le plus vif intérêt des nouvelles précises sur la santé de V. A. I., de Monseigneur et de Mme Napoléon.

Hier, M. le comte de La Place donna à dîner à Arcueil[1] au prince et à la princesse de Neuchâtel et à beaucoup de ministres et sénateurs. Nous étions trente-deux. Le prince et le duc de Feltre me chargèrent de présenter à V. A. I. l'hommage de leur respect. Mme de La Place y paraissait plus jeune que sa fille. — Le voyage à Compiègne paraît très prochain.

Je suis, avec un profond respect, etc.

XXX.

Notes. — Je ne crois pas devoir fermer ces notes sur les bruits vagues, les notions inexactes et les absurdes assertions des nouvellistes des cafés de Paris ou du foyer de l'Opéra. C'est à des sources moins suspectes que j'ai puisé mes notions et c'est par des combinaisons moins hasardées que je les présenterai au jugement éclairé de V. A. I.

L'Espagne. — On arrête avec douleur le regard sur ce théâtre des opérations militaires des armées françaises. L'absence de l'Empereur, l'éloignement du major général de cette armée qui, au défaut du souverain, devrait concentrer en lui et l'autorité et l'impulsion à donner à tous les corps qui la composent, y a fait germer et s'accroître un esprit de désunion et de jalousie entre les chefs qui les commandent, dont on avait perdu le souvenir depuis le séjour de Napoléon. Les dissensions, les imputations réciproques et l'animosité générale ont détruit tous les moyens d'opérer de concert sur la longue ligne des opérations projetées. Chacun se plaint et rejette sur d'autres le manque de résultats que l'on attendait de tant de moyens et d'aussi brillantes réputations. Tous (sans en excepter Masséna lui-même) sont restés au-dessous de leur ancienne gloire.

Demandant tous à s'en retourner, il paraît que l'on s'est prêté volontiers à leurs instances. Masséna quitte son commandement. Macdonald est attendu tous les jours à Paris; Mortier, duc de Trévise, et Sébastiani y reviennent de même. Le maréchal Ney qui les a précédés tous « accuse tout le monde »; faiseurs de projets, exécuteurs, officiers, soldats, tout a mal fait. Le relâchement de la discipline dans toute l'armée et la longueur des campagnes sans événements décisifs ont presque entièrement désorganisé ces redoutables corps qui ont triomphé à Iéna et à Wagram. Les vieux soldats ont disparu et des conscrits mal exercés périssent de fatigues et de souffrances sans se mesurer en bataille rangée avec l'ennemi.

Ces inconvénients, en partie réels et en partie exagérés par le découragement général, ont été vivement représentés par le roi d'Espagne

1. Maison de campagne des Laplace, aujourd'hui enclavée dans l'ancien collège des Dominicains. Laplace avait été créé comte de l'Empire en 1808.

Digitized by Google

à l'Empereur, son frère. Il doit lui avoir représenté qu'une partie des maux qu'éprouve l'Espagne dérivent de l'administration militaire et de la rapacité des officiers généraux. S. M. a soutenu et persiste à croire que, s'il y a moyen de conquérir l'Espagne autrement qu'en faisant un désert de ces provinces, ce serait en laissant agir le roi d'Espagne avec ceux de ses sujets qui lui sont restés fidèles, en lui accordant un corps français comme auxiliaire et détruisant jusqu'à la possibilité la plus éloignée d'un démembrement de quelques provinces du continent espagnol; car l'arrivée du maréchal Bessières avec un appareil d'organisation française a remué tous les esprits, réveillé les haines nationales, ranimé les insurrections et repeuplé les bandes de véritables brigands (entièrement séparés des insurrections réglées et en rapport avec les Anglais) d'une quantité d'amnistiés que l'espoir du butin ramène dans les rangs de ces hommes également funestes aux Français et aux Espagnols.

Les vues du roi, quelque opposées qu'elles soient à celles de l'Empereur, ayant été appuyées par le général O. Farill qui eut un entretien de trois heures avec S. M. I., n'ont ni augmenté, ni même entretenu les dispositions défavorables qui présidèrent à la première entrevue de Rambouillet, qui fut on ne peut pas plus orageuse. Le second entretien doit avoir assez satisfait le roi Joseph.

Cependant, les pouvoirs étendus que le maréchal Marmont a reçus, son humeur altière, le mécontentement qu'en témoignent ses égaux font appréhender la prolongation des mêmes inconvénients et le renouvellement des mêmes scènes d'insubordination. On ne blâme point Masséna de s'être retiré, mais de n'avoir pas donné à sa retraite la direction de Madrid. On prétend qu'il ne soit pas non plus exempt de reproches d'avoir ou toléré ou du moins laissé impunis le gaspillage et les exactions arbitraires. Celles qu'avait exercées en Catalogne le général Lecchi sont d'une nature si grave qu'il est en prison et sous procès. On ne l'accuse de rien moins, entre autres horreurs, que d'avoir fait assassiner un Catalan et, sous prétexte qu'il favorisait l'insurrection, de s'être mis en possession de son immense fortune. La conduite précédente de ce général de l'armée d'Italie ne rend pas improbable une aussi vile atrocité.

On dit aujourd'hui que l'Empereur destine un renfort de 50,000 hommes au maréchal Marmont; qu'il doit rentrer en Portugal par la province d'Alentajo et tâcher d'en chasser les Anglais. Les Espagnols qui ont accompagné ici le roi persistent dans leur opinion que, sans les Anglais et les mauvais traitements que les Espagnols éprouvent de quelques corps de troupes françaises, le roi viendrait bientôt à bout de ces insurrections.

S. M. s'apprête à partir. La manière dont les rois étrangers sont traités, ainsi que les officiers de leur cour, m'a paru déplaire à LL. MM. cette fois-ci encore plus que les précédentes.

La cour de Vienne. — Le mariage de l'archiduchesse Marie-Louise a assuré à cette cour le repos dont elle a besoin et auquel elle semble

Digitized by Google

aspirer de préférence à tout autre chose. Aussi, loin d'exciter la France à une guerre contre la Russie, qui pourrait même présenter la certitude de quelques résultats favorables à son ambition, elle emploie le très peu d'influence dont elle peut se flatter dans le cabinet de Saint-Cloud à y faire valoir des principes de modération et les avantages du repos du continent. L'Impératrice continue à n'être pour rien dans tout cela.

Italie. — Les changements dont l'état politique de l'Italie paraissait menacé au commencement de cette année semblent être ou suspendus ou ajournés. On croit que la tournure défavorable qu'ont prise les opérations militaires de l'Espagne et du Portugal peut avoir fait perdre de vue les projets de réunions ultérieures. Le budget de l'année pour le royaume d'Italie a été arrêté ici et le ministre Prina[1] l'a déjà apporté à Milan pour en faire exécuter les dispositions.

Suède. — Il n'y a personne à Paris qui n'envisage l'élévation du prince de Ponte-Corvo à la succession du royaume de Suède, moins comme véhicule à remuer cette nation contre la Russie selon les circonstances que comme un moyen d'éloigner de la France un ambitieux, dont les principes républicains étaient un point de ralliement tacite pour tous les démocrates et dont les talents militaires étaient reconnus et respectés dans l'armée française[2]. Aussi l'empereur Alexandre ne le range-t-il pas au nombre des appuis de Napoléon dans le nord de l'Europe. Mais ce qui donne la mesure du peu de cas que l'on fait ici de l'amitié du prince royal de Suède, c'est le séquestre que l'on a mis sur les propriétés que ce prince avait laissées en France, sous le prétexte spécieux que, d'après les lois de la Suède, il ne peut plus rien posséder hors du royaume. On dit que le comte de Brahe, venu pour complimenter l'Empereur sur la naissance du roi de Rome, est chargé de demander la levée du séquestre sur les biens du prince royal; mais ce qui est bon à prendre, dit Figaro, est bon à garder.

Rapports avec la Russie. — Les bruits publics continuent à proclamer la guerre entre la France et la Russie comme très prochaine, les ministres étrangers la croient inévitable. La situation de la Russie, ce qui reste à faire à la France en Pologne, ce qu'elle veut empêcher que l'on fasse en Turquie et des préparatifs considérables de part et d'autre semblent nous y préparer.

La Russie (on l'avait prévu d'avance) ne peut plus se passer de rela-

1. Prina (de Novare), ministre des Finances du royaume d'Italie, financier très estimé par l'Empereur qui le créa comte et grand dignitaire de la Couronne de fer. Il venait de faire un séjour à Paris et en était reparti pour Milan le 20 mai 1811. Il paya de sa vie en 1814, lors de la révolution de Milan, son dévouement à Napoléon et à la dynastie, dont il défendit le maintien au Sénat jusqu'à la dernière heure.

2. Cette appréciation de Bernadotte en 1811 est remarquable; le rôle antifrançais qu'il jouera en 1813 est déjà en quelque sorte pressenti.

Digitized by Google

tions commerciales avec l'Angleterre. Sans marine marchande, regorgeant de productions du sol, de minéraux et de pelleteries qui l'enrichissaient en temps de paix avec la puissance qui lui en procurait un débouché utile, elle voit se tarir toutes les sources de sa prospérité nationale. Sans argent, sans crédit, le gouvernement commence à s'effrayer du résultat de ses combinaisons politiques et n'est pas entièrement tranquille sur les suites du mécontentement général de la nation russe.

Alexandre doit s'en être ouvert à Napoléon; Caulaincourt[1] s'est fait son avocat. Il a représenté la nécessité de permettre à la Russie quelque commerce avec les Anglais; il a voulu se rendre garant de la bonne foi d'Alexandre et de son constant attachement à l'alliance française si l'empereur Napoléon veut entrer un peu dans la position gênée de son allié.

On a trouvé que Caulaincourt épousait trop chaudement les intérêts de ce monarque. On lui a reproché des adoucissements arbitraires dans les communications officielles avec le cabinet de Saint-Pétersbourg; on l'a accusé de n'en avoir pas assez approfondi les vues cachées et de ne pas bien connaître la véritable situation de cet empire. Voilà ce qui lui a fait obtenir aisément le rappel que sa santé et l'état de ses affaires lui avaient fait demander depuis près d'un an. Cet ambassadeur avait un traitement de 400,000 francs par an et la faculté de tirer 60,000 francs par mois sur la cassette de l'Empereur, mais depuis l'époque du Mariage cette faculté fut suspendue.

Le rappel d'une personne qu'Alexandre envisageait comme un garant de la constante amitié de Napoléon envers lui; la nouvelle étendue donnée à l'Empire français qui va jusqu'à la Baltique; l'occupation du pays d'Oldenbourg, garanti au beau-frère de l'Empereur par la paix de Tilsitt; les forces que l'on commence de rassembler à Dantzig, où se trouve une petite armée bien concentrée; quelques soupçons d'insinuations secrètes faites par la France à la Porte pour l'engager à ne pas précipiter ses accords de paix avec la Russie; tout cela donnant au parti anglais des motifs plausibles d'exciter la méfiance du cabinet de Saint-Pétersbourg a produit le rassemblement de près de 100,000 Russes vers les frontières du grand-duché de Varsovie.

La guerre contre les Turcs se poursuit plus faiblement; l'on fait des efforts pour conclure la paix avec eux, et les meilleurs officiers russes, sous prétexte de mauvaise santé, quittent l'armée de Moldavie pour rester au milieu de celle qui surveille les Polonais. — Le cabinet de Saint-Cloud de son côté offre au duc d'Oldenbourg, en indemnité de ce qu'on lui a pris, le pays d'Erfurt et les revenus utiles de son ancien État.

On se plaint d'un ukase qui ferme les portes de la Russie à l'industrie française; on accuse les Russes de projets ambitieux sur la Ser-

1. Le général Caulaincourt, ex-grand écuyer et duc de Vicence, alors ambassadeur de l'Empire français auprès du tzar Alexandre Ier.

Digitized by Google

ble, dont elle a déjà occupé les places fortes. Ces récriminations réciproques sont aigries en France par les Polonais qui demandent toujours un roi français et, ne pouvant pas avoir le roi de Naples, prendraient le roi Jérôme, et par la tendance irrésistible du gouvernement français vers de nouvelles guerres. Cependant, les dernières explications entre les deux souverains et les premières dépêches du comte de Lauriston, du 13 mai, semblent devoir au moins ajourner la rupture entre les deux empires. Le discours de l'Empereur à l'ouverture du Corps législatif nous éclairera là-dessus.

Ce juin 1811.

XXXI.

Paris, 1er juillet 1811.

Madame,

J'ai eu l'honneur de recevoir les ordres de V. A. I. et R. du 22 juin, datés de Lucques. — M. le comte de Lacépède, prévenu du désir qu'a V. A. I. de recevoir les règlements des maisons d'éducation de filles, fondées à l'avantage et sur les biens des orphelines des membres de la Légion d'honneur, ne tardera pas à vous transmettre, Madame, tout ce qui concerne la maison d'Écouen, celle de Saint-Denis[1] (qui s'ouvre aujourd'hui même) et quatre autres succursales de celle-ci.

M. le comte Regnauld Saint-Jean-d'Angély enverra de son côté le règlement de l'hôpital des orphelines et des enfants trouvés, sur un pied digne d'imitation...

Hier, les Pères du Concile n'ont pas eu l'audience qu'ils avaient sollicitée de S. M. I. L'Empereur a passé la plus belle et la plus nombreuse parade que j'aie encore vue. Il s'est occupé depuis deux heures et demie jusqu'à près de huit heures de l'inspection et de la manœuvre de plus de 15,000 hommes effectifs de toutes armes. Une pluie assez fréquente et très forte ne l'a pas arrêté. Il a été pendant quatre heures à pied, traversant les rangs et entrant dans beaucoup de détails avec les différents chefs de corps et de simples soldats. Il a distribué des aigles à deux corps de l'ancienne garde hollandaise et aux lanciers polonais.

L'attente des députés au Corps législatif a été remplie. Samedi passé, le ministre de l'Intérieur a fait lire et remis aux législateurs le tableau de la situation de l'Empire. Le *Moniteur* d'aujourd'hui, qui n'a pas encore été distribué, le portera à la connaissance de V. A.

Je suis, avec respect, Madame, etc.

Paul MARMOTTAN.

(Sera continué.)

1. L'une établie dans l'ancien château, l'autre dans les bâtiments de la vieille abbaye.

Digitized by Google

L'EXPULSION DES RELIGIEUSES DOMINICAINES

DE LEUR COUVENT A ROME (1839).

Nous devons tant de reconnaissance à l' « Union sacrée » que porter la moindre atteinte à son existence, ou même à sa solidité, serait un acte que n'oserait commettre aucun bon Français. On ne me fera donc pas, j'en ai l'intime conviction, l'injure de supposer que j'ai pu nourrir quelque noir projet et songer à ranimer des querelles encore bien près de nous, des rancunes encore mal éteintes. En publiant la curieuse dépêche du comte de Latour-Maubourg, j'ai pensé au contraire qu'il serait aussi utile qu'intéressant d'établir que le gouvernement pontifical a été le premier à entrer, en 1839, dans la voie des expulsions et qu'il n'a pas précisément fait preuve de douceur dans sa façon de procéder à l'égard des Dominicaines.

Comte de Latour-Maubourg au maréchal, duc de Dalmatie[1].

... L'importance de ces deux incidents[2] est, pour ainsi dire, annihilée par celle bien autrement grave de celui qui me reste à exposer et à propos duquel non seulement l'autorité du cardinal secrétaire d'État, mais celle même du pape a failli être compromise.

Il existe à Rome un couvent de Dames appelées « Adoratrices perpétuelles du Saint-Sacrement », lequel se trouve situé dans un lieu malsain et dont l'exiguïté intérieure ne suffit plus au grand nombre des religieuses destinées à l'habiter. Ces Dames réclamaient du gouvernement un autre local, et leurs réclamations ont été appuyées par l'intervention toute puissante des Jésuites qui ont leur noviciat à côté de ce couvent, voisinage déplaisant pour les Révérends Pères qui prétendent que leurs élèves sont troublés par les chants perpétuels

1. Archives du ministère des Affaires étrangères, Rome, volume 981, Direction politique, n° 38, folio 196-201. Latour-Maubourg au maréchal, duc de Dalmatie, Rome, 28 avril 1839.

Latour-Maubourg (Armand-Charles-Septime, comte de Fay de), 1801-1845, maître des requêtes en service extraordinaire (1821), attaché à Constantinople (1822), à la Direction politique (1823), deuxième secrétaire à Lisbonne (7 mai 1826), à Hanovre (4 novembre 1829), chargé d'affaires sur place (12 juillet 1830), premier secrétaire à Vienne (22 octobre 1830), chargé d'affaires sur place (14 novembre 1830), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Bruxelles (9 juin 1832), ambassadeur à Madrid (19 septembre 1836), à Rome (25 mars 1838), pair de France (1841).

2. La démission du cardinal Grimaldi, légat à Ferrare, causée par ses différends avec l'évêque de Forli et la destitution en masse du tribunal de Macerata.

Digitized by Google

de leurs voisines, dont les fenêtres supérieures plongent d'ailleurs dans le jardin du noviciat. On chercha en conséquence quelque autre maison de religieuses à donner à ces Dames; mais toutes se trouvaient occupées et les religieuses, auxquelles on demanda de faire un échange ou une cession, s'y étant successivement refusées, l'autorité ecclésiastique, mécontente de ces refus, crut devoir recourir aux voies de rigueur. Elle en fit le premier essai vis-à-vis des Thérésiennes qu'on somma d'évacuer le couvent qu'elles habitent et qui, n'ayant pas obéi à cette sommation, se virent enlever leur directeur ainsi que le droit de nommer aux dignités de la communauté. Mais la force d'inertie qu'opposèrent ces religieuses et, plus encore, la protection que leur accordèrent quelques personnages éminents triomphèrent de ces premières tentatives auxquelles le gouvernement pontifical se vit obligé de renoncer.

Il s'adressa alors aux Dames de l'Ordre de saint Dominique qui occupent le couvent dit de la Madeleine, et où ne sont admises que des personnes aisées, dont les dots sont employées à entretenir la maison qui d'ailleurs paraît être la propriété de l'Ordre. Soit que les Dominicaines n'eussent pas le même appui que les Dames thérésiennes, soit que, comme on le prétend dans les hautes régions gouvernementales, elles aient résisté d'une manière inconvenante à des ordres qui leur étaient signifiés au nom du pape lui-même auquel elles doivent, dit-on, obéissance absolue, il est de fait que leur résistance a été non pas vaincue, mais brisée.

On commença d'abord par les frapper d'une espèce d'interdit, en leur défendant de paraître au parloir et en leur interdisant l'usage des sacrements, de la confession et de la communion. Puis, comme ces moyens ne suffisaient pas pour surmonter leur opposition passive, on les transporta d'autorité dans d'autres maisons de femmes du même Ordre, les unes au couvent de Saint-Dominique et Sisto, les autres dans celui de Sainte-Catherine de Sienne.

Cette translation fut accompagnée de circonstances qui avaient presque le caractère de la violence. Monsignor Piatti, substitut du cardinal-vicaire[1] et chargé des ordres donnés à cet effet, ne pouvant obtenir que quelques-unes des religieuses qui étaient restées les dernières dans le couvent obéissent à l'injonction qui leur avait été faite d'en sortir, crut pouvoir agir comme si la maison était vide et y fit introduire des courtiers et des revendeurs pour estimer le mobilier que l'on se disposait à vendre à l'encan.

Cette violation d'une enceinte dont l'entrée est expressément interdite aux hommes et cette irruption de gens grossiers, parmi lesquels on assure que se trouvaient plusieurs Juifs, causa parmi les malheureuses Dominicaines un effroi et un scandale qui retentit au dehors. Le cardinal-vicaire, informé de ce qui se passait et qui n'avait donné à Monsignor Piatti aucune instruction qui l'autorisât à agir ainsi, pensa que les choses étaient poussées trop loin et, après avoir décou-

1. Le cardinal-vicaire était à ce moment le cardinal Vannicelli-Casoni.

Digitized by Google

vert que c'était du cardinal secrétaire d'État qu'émanaient les exactions dont son substitut immédiat avait suivi l'impulsion, il alla chez le Saint-Père lui offrir sa démission. Ce ne fut qu'à grand'peine que Sa Sainteté parvint à le faire revenir sur cette détermination en blâmant le procédé de Monsignor Piatti, qui toutefois a atteint le but qu'on se proposait, les religieuses Dominicaines étant, à l'heure qu'il est, définitivement expulsées de leur couvent qui va être laissé aux Dames de l'Adoration perpétuelle.

Il semble au premier aperçu qu'il y ait quelque chose de puéril à s'occuper de pareils débats. Toutefois, il est impossible de ne pas se préoccuper de ces affaires de cloîtres en présence du retentissement que ces faits ont eu dans toute la ville de Rome. Ils ont soulevé un blâme général qui se traduit chez les uns par des expressions amères, chez les autres par des paroles pleines de douleur et de regret. On se demande si c'est bien à Rome et de la part de l'autorité ecclésiastique que des religieuses, dévouées à leur devoir, auxquelles aucun reproche canonique n'est adressé, devaient s'attendre à des actes qu'on n'hésite pas à qualifier de violences, d'atteintes à la propriété et contre lesquels le Saint-Siège aurait été le premier à protester s'ils s'étaient produits dans un pays étranger et si une autorité laïque quelconque s'en était rendue coupable. Les personnes plus familiarisées avec les règles de la théologie pensent que cette contrainte est illégale en ce sens que les vœux de religion sont faits en vue d'habiter tel ou tel lieu et que, chassées malgré elles de la maison où elles avaient placé leur affection et leur dévotion, les religieuses pourraient, de l'avis de graves canonistes, se considérer comme dégagées de leurs engagements. Tous s'accordent à les plaindre, et la popularité comme la considération du cardinal Lambruschini n'ont pas gagné à un événement auquel chacun sait qu'il a eu la plus grande part. Les récriminations remontent même jusqu'à la personne du Saint-Père qui malheureusement ignore combien, en cette circonstance, il a froissé l'opinion générale, et auquel on n'a représenté que la nécessité de faire respecter à tout prix son autorité qu'on lui a dit être méconnue par des religieuses. Le Sacré-Collège lui-même s'est ému de ces formes insolites de procéder et il est un de ses membres qui est allé jusqu'à dire que « de tels actes ne pouvaient manquer de porter malheur à Grégoire XVI comme à tous ceux de ses prédécesseurs qui s'étaient attaqués aux ordres religieux ».

Bien qu'il ne soit plus question de l'expulsion des Dominicaines dans le dernier paragraphe de la dépêche de notre ambassadeur, j'ai cru cependant utile de le reproduire ici, parce que, grâce à ces quelques lignes, on pourra se faire une idée exacte du caractère d'un prélat qui joua un si grand rôle et exerça une influence si considérable pendant le pontificat de Grégoire XVI :

Je ne sais », écrit le comte de Latour-Maubourg, « si le cardinal

Digitized by Google

Lambruschini[1] a connaissance des discours qui se tiennent à cette occasion sur son compte. Ce qu'il y a de certain, c'est que, fier de la position à peu près inexpugnable qu'il a prise près du pape, il semble peu se préoccuper de ce qui se passe autour de lui et continue d'user sans précautions d'une faveur qu'il ne craint pas d'exploiter aux dépens même de ses collègues. Il suit en cela son caractère naturellement enclin à la vanité et au despotisme; mais peut-être, s'il était plus habile, malgré son excessive confiance dans son crédit et dans son propre mérite, ménagerait-il davantage son avenir dans un pays où rien ne s'oublie et où, d'un jour à l'autre, il peut être appelé à compter avec des égaux que peut-être aujourd'hui il traite trop en inférieurs destinés uniquement à suivre ses directions et à plier sous son influence omnipotente.

Les égaux le lui firent en effet sentir à la mort de Grégoire XVI en reportant finalement leurs voix sur celui d'entre eux qui devint le pape Pie IX.

Commandant WEIL.

1. Lambruschini (Louis), 1776-1854, d'abord moine Barnabite, puis évêque de Sabine et ensuite archevêque de Gênes; internonce du pape en France sous le règne de Charles X; cardinal le 30 septembre 1831, appelé par Grégoire XVI à remplacer le cardinal Bernetti à la secrétairerie d'État. Inféodé à l'Autriche, ennemi déclaré de tout progrès, il fut en grande partie le promoteur des persécutions politiques et des procès religieux si nombreux sous le pontificat de Grégoire XVI et ne tarda pas à être exécré par les populations des États romains. Il n'en réunit pas moins au Conclave, au premier tour de scrutin, le plus grand nombre de suffrages, mais ne put parvenir à être élu. Membre de la « Consulta » d'État en 1847, il accompagna, en 1849, Pie IX à Gaëte.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DES PAYS-BAS.

La librairie Nijhoff a entrepris une série de Manuels concernant l'histoire néerlandaise. Elle veut présenter sous une forme qui plaise au grand public le résultat du travail accompli par les érudits néerlandais. Le premier volume est le Manuel de l'histoire littéraire par M. PRINSEN[1]. Cet ouvrage répond pleinement à l'objet que s'est proposé l'auteur; son style est vivant; il possède un goût très sûr pour apprécier la valeur littéraire des ouvrages. Quand il traite des auteurs réalistes vraiment néerlandais, comme l'Amsterdammois Breers, du XVII[e] siècle, il devient éloquent. Il sait mettre en lumière les divers facteurs qui ont eu leur influence sur la production littéraire aux Pays-Bas. On pourrait, il est vrai, signaler dans son livre certains passages où l'expression est un peu trop osée et d'autres où se manifeste une tendance à la partialité, notamment quand il parle de l'influence exercée par la civilisation romaine sur les Pays-Bas et quand il considère presque comme des Français des personnages tels que Marnix et le prince Guillaume. On peut néanmoins recommander ce livre, en particulier à des étrangers qui désirent posséder un bon résumé sur l'histoire de la littérature néerlandaise.

Parmi les ouvrages dont la publication est annoncée dans cette série se trouve un Manuel de l'histoire politique des Pays-Bas par le professeur GOSSES et par l'auteur du présent Bulletin[2]. Par suite de circonstances fortuites, la partie relative à l'époque qui va de l'année 1568 à nos jours, traitée par l'auteur nommé en dernier lieu, a seule été déjà publiée; le moyen âge, que s'est réservé le professeur Gosses, est encore en préparation.

Viendra ensuite, toujours chez Nijhoff, la troisième édition de l'Histoire parlementaire des Pays-Bas par VAN WELDEREN RENGERS[3]; la partie qui traite de l'époque de 1848-1891 est à peu

1. J. Prinsen, *Handboek tot de Letterkundige Geschiedenis van Nederland*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1916, VIII-748 p., in-8°.

2. I. H. Gosses et N. Japikse, *Handboek tot de Staatkundige Geschiedenis van Nederland*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff. — Jusqu'à maintenant, cinq livraisons ont paru.

3. W. J. van Welderen Rengers, *Schets eener Parlementaire Geschiedenis*

Digitized by Google

près achevée, mais la revision de la période de 1891-1901 manque encore. Signalons également la troisième édition de l'Histoire de la Réformation et de l'Église réformée dans les Pays-Bas du fen professeur REITSMA[1]. La première partie, jusqu'au synode de Dordrecht, a été revue avec un grand souci du détail par le docteur VAN LANGERAAD, qui mourut avant de l'avoir achevée; la dernière partie a été revue de façon sommaire par le professeur LINDEBOOM, qui a continué le récit jusqu'au temps présent. De ces divers changements de main résulte une certaine inégalité dans les différentes parties de l'ouvrage, qui demeure néanmoins le meilleur guide pour l'histoire de l'Église protestante aux Pays-Bas.

Dans les dix années dernières, la période la plus ancienne de l'histoire des Pays-Bas a été entamée très consciencieusement et avec succès par M. HOLWERDA. Des fouilles opérées en divers endroits ont abouti à des résultats qui ont modifié en plusieurs points l'idée qu'on s'était faite de cette histoire. Dans un premier ouvrage, publié il y a plus de dix ans, M. Holwerda avait mis en œuvre de façon systématique les matériaux archéologiques découverts dans notre pays; dans un nouveau livre[2], il présente les résultats obtenus jusqu'à ces derniers temps. Les « lits de géants » qu'on a découverts dans les parties orientales des Pays-Bas et dans les tombes à coupoles dont il croit avoir retrouvé les traces dans le Veluwe sont à ses yeux les vestiges d'une civilisation méditerranéenne qui parvint à son apogée en Crète et dans le Péloponèse et que des peuples inconnus auraient transportée aux Pays-Bas. C'est également du Midi que vinrent un peu plus tard les civilisations connues sous les noms de Hallstadt et La Tène; on a retrouvé la première surtout dans le Brabant du Nord et la deuxième, sous une forme rudimentaire, en Veluwe. L'auteur ne dit pas quelle part on peut attribuer aux peuples celtiques et germaniques dans la diffusion de ces deux dernières civilisations. L'idée qu'on s'était faite de l'époque romaine aux Pays-Bas change également à la suite des découvertes de M. Holwerda près de Nimègue, où il croit avoir mis au jour les restes des établissements successifs des Bataves et des Romains; des éta-

van *Nederland, bijgewerkt tot 1901*, door Dr H. J. Romeyn. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff. — Jusqu'à ce jour, cinq livraisons ont paru.

1. J. Reitsma, *Geschiedenis van de Hervorming en de Hervormde Kerk in de Nederlanden*. Derde, bijgewerkte en vermeerderde druk, bezorgd door Dr J. Lindeboom (hoofdst. I-IX bewerkt door J. A. van Langeraad) met medewerking van F. Reitsma. Kemink e Zoon, Overden Dom te Utrecht, 1916, VII-912 p., in-8°.

2. J. H. Holwerda, *Nederland's Vroegste Geschiedenis*. Amsterdam, S. L. van Looy, 1918, in-8°, VII-219 p., avec 33 planches.

Digitized by Google

blissements de ces mêmes peuples auraient existé le long de la mer près de Vechten et de Voorburg (non loin de La Haye). L'époque romaine est traitée naturellement d'une manière assez détaillée. A la fin de l'empire, il ne resta plus dans ces contrées, semble-t-il, que des Frisons et des Saxons; les Francs n'y pénétrèrent que plus tard, après avoir établi leur empire plus au sud. Ce livre de M. Holwerda est une des plus importantes publications historiques qui aient paru aux Pays-Bas dans ces derniers temps. Par-ci par-là, il se perd un peu dans le domaine de l'hypothèse; mais il a fait accomplir un grand pas à la connaissance des plus anciens temps de notre histoire.

Pour fêter la trentième année de la fondation, la Société historique de Groningue a fait paraître un recueil de mémoires[1] relatifs à l'histoire à la fois de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes. Nous appellerons l'attention sur les articles du professeur Gosses concernant l'origine franque de l'évêché d'Utrecht, qu'il place dans le district politique appelé Dorestadt; du docteur Poelman sur la guerre de la Hollande et de la Zélande contre la Hanse (1438-1440); du docteur Theissen, qui a étudié en détail la révolution de 1795 à Groningue.

M. le professeur Gosses a consacré aussi un fort volume, fruit d'une longue étude, à l'organisation judiciaire de la Zélande[2]. Sujet restreint en apparence, mais qui touche à tant de problèmes généraux que l'ouvrage acquiert une grande importance pour l'histoire du moyen âge en général. Le fait original mis en lumière par M. Gosses est que les institutions zélandaises procèdent des institutions flamandes. On ne s'en étonnera pas d'ailleurs si l'on se rappelle que la Zélande a fait pendant très longtemps partie de la Flandre et qu'elle en était une vicomté; mais jamais encore on n'avait envisagé le problème à ce point de vue et avec toutes ses conséquences. Les institutions flamandes se développèrent en Zélande au sein d'une société établie sur une base frisonne. A cet aperçu général, ajoutez ce que l'auteur expose sur les nobles, les hommes libres et les cités en Zélande; sur l'origine du pouvoir comtal, il est en opposition avec Pirenne, qui la voit dans la nécessité d'une magistrature pour le maintien de la paix. Ces indications suffisent

1. *Historische Avonden.* Derde bundel Geschiedkundige Opstellen, uitgegeven door het Historisch genootschap te Groningen ter gelegenheid van zijn dertirjarig bestaan. J. B. Wolters' Uitgevers-Maatschappij, Groningen. Den Haag, 1918, 180 p., in-8°.

2. I. H. Gosses, *De rechterlijke organisatie van Zeeland.* J. B. Wolters' Uitgevers-Maatschappij, Groningen, 1917, IX-315 p., in-8°.

Digitized by Google

pour justifier la place éminente que nous donnons à cet ouvrage. L'auteur y fait preuve d'un sens critique pénétrant; il ne se laisse pas entraîner par la fantaisie dans des sujets dangereux. Il va de soi que, dans une étude où les documents sont restreints, le détail est susceptible de critique[1].

M. Hulshof a publié une nouvelle édition de la Chronique d'Albert de Saint-Symphorien à Metz[2], si importante pour le commencement du XI^e siècle; il a reproduit le texte du manuscrit de Hanovre, dont un facsimile a paru il y a quelques années dans la série bien connue des *Codices græci et latini* de Sijthoff.

On sait que Philippe le Bon avait formé des projets de grande croisade. La célèbre fête de 1454 à Lille, connue sous le nom de « vœu du faisan », était l'annonce d'une de ces expéditions. Jusqu'à quel point ces projets avaient-ils un fond sérieux? M^lle Hintzen[3] a posé une fois de plus cette question, et sa démonstration ne permet guère de douter que le duc de Bourgogne ait été sincère. La position qu'il occupait en Europe après la décadence de la France, son ambition et peut-être aussi sa foi l'amenèrent naturellement à concevoir l'idée d'une nouvelle croisade. L'état général de l'Europe rendait plus nécessaire une entreprise dirigée contre l'invasion turque. En fait, il est vrai, Philippe n'a rien fait de plus que de donner, en 1454 et en 1464, quelque appui aux expéditions conduites alors contre les Infidèles. Les difficultés constantes contre lesquelles il avait lui-même à lutter, surtout du côté de la France, furent cause qu'il ne prit pas part en personne à la croisade. Ajoutons qu'il avait aussi d'autres ambitions, révélées par les projets grandioses qu'il montra en 1454 à la diète de Ratisbonne. Après sa mort, Charles le Téméraire abandonna tout à fait le projet. La thèse de M^lle Hintzen est bien écrite, pas trop détaillée. On lira avec intérêt ce qu'elle dit sur la bibliothèque du duc et la grande place qu'il y avait faite à l'histoire des croisades (p. 132 et suiv.).

Dans l'histoire de l'Église au XV^e siècle, Wessel Gansfort, qu'on a nommé quelquefois un précurseur de la Réforme, occupe une place importante. On avait déjà beaucoup écrit sur lui, mais une biographie satisfaisant aux exigences modernes nous manquait

1. Voir, par exemple, celle de M. Fruin dans le *Museum* du mois de juin 1918.

2. A. Hulshof, *Alperti Mettensis De Diversitate Temporum*, met eene Inleiding van wijlen M. C. Pijnacker Hordijk. Amsterdam, Johannes Müller, 1916, XXXVII-74 p. (*Werken uitgegeven door het Historisch genootschap gevestigd te Utrecht*, derde serie, n° 37).

3. J. D. Hintzen, *De kruistochtplannen van Philips den Goede*. Rotterdam, W. L. en E. J. Brusse's Uitgevers-Maatschappij, 1918, 194 p., in-8° (thèse de Leyde).

Digitized by Google

encore. Cette lacune est comblée par le livre de M. VAN RHIJN[1]. Il raconte la jeunesse de Gansfort, passée à Groningue, à Zwolle et au Agnietenberg, chez les Windesheimiens; ses voyages dans l'Europe occidentale; ses dernières années passées dans les villes de sa jeunesse. Il subit fortement l'influence de saint Augustin, de saint Bernard et des Windesheimiens. S'il s'éloigne parfois de la doctrine catholique, il serait excessif cependant de le considérer comme un précurseur de Luther. Il est d'ailleurs très difficile de dire, surtout en matière ecclésiastique, ce qui est spécifiquement néerlandais au XV^e^ siècle. Telle est la conclusion à laquelle arrive l'auteur après une critique approfondie et judicieuse des œuvres de Gansfort et des ouvrages qui lui ont été consacrés. Lorsqu'au commencement de 1521 Hijnn Rhode, d'Utrecht, alla voir Luther, il avait avec lui les écrits de Gansfort, que le réformateur allemand apprécia beaucoup. Il était en outre porteur d'une lettre sur la sainte Cène écrite par Cornelis Hoen. Cette lettre est importante parce que la conception de la sainte Cène qui s'y trouve exposée a été acceptée, malgré Luther, par le protestantisme réformé. Elle a été rééditée dans sa plus ancienne forme avec une bonne introduction et quelques annotations par le professeur EEKHOF à propos du quatrième centenaire de Luther[2].

La méthode suivie pour publier les résolutions des États généraux a été expliquée ici à l'occasion de l'apparition du tome I[3]. Depuis ont paru les tomes II et III, contenant les années 1578 à 1582[4]. On y voit grandir sans cesse et en peu de temps la place prise par les États, tandis que tout gouvernement central et fort devenait impossible à côté d'eux, d'abord celui de Matthias d'Autriche, puis celui de François d'Anjou. Seul put se maintenir l'autorité assez mal définie du prince d'Orange. Le véritable pouvoir des États n'était pas grand, car les députés étaient liés par les instructions de leurs commettants; l'intérêt particulier des provinces et des villes se faisait beaucoup sentir; sans le danger permanent du côté espagnol, les Pays-Bas se seraient peut-être morcelés en plusieurs petits territoires indépendants comme la Suisse et l'Allemagne.

1. M. van Rhijn, *Wessel Gansfort*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917, XI-263 p. et LXXIX p., in-8°.

2. A. Eekhof, *De Avondmaalsbrief van Cornelis Hoen*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917, XIX p., in-8°.

3. Voir *Revue historique*, t. CXXI (1916), p. 350.

4. N. Japikse, *Resolutiën der Staten-Generaal ven 1576-1609*. Tweede deel : *1578-1579*. Derde deel : *1580-1582*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917 en 1918, XXIV-889 p. et XXXIV-561 p., in-4° (*'s Rijks Geschiedkundige Publicatiën*, n^os^ 33 et 41).

Digitized by Google

Cette situation a sans doute causé la perte d'une grande partie de la Belgique, retournant sous la domination espagnole. Mais, d'autre part, elle a rendu possible le développement de l'État néerlandais selon le vœu de la plupart des Néerlandais du Nord. L'intérêt principal de cette publication est de mettre cette suite d'événements dans une vive lumière. Elle fournit en outre, ce qui va de soi, quelques faits nouveaux sur toute sorte de sujets, tels les rapports entre les Pays-Bas, l'Angleterre et l'Allemagne, les finances, etc.

Pour compléter l'image de cette époque mouvementée, il faudra publier aussi des documents expliquant l'action du gouvernement central, des collèges de l'Union d'Utrecht, des États provinciaux. Dans cet ordre d'idées, on fera le meilleur accueil à la série des Notules des États de Zélande[1]. Elles ont été imprimées déjà au XVIII[e] siècle à partir de 1587. Les registres de 1574-1587, concernant justement l'époque de la Révolution, sont publiés maintenant dans le format de l'ancienne édition, imprimés sur papier de luxe et solidement reliés. Jusqu'ici ont paru quatre tomes, qui vont jusqu'à 1582. Il n'y a pas d'introduction et le nom de l'auteur manque également; mais il n'est pas indiscret de dire que c'est l'œuvre du docteur HEERINGA, archiviste de l'État en Zélande.

Le gouvernement de Matthias et du Conseil d'État, dont il a été question plus haut, a trouvé un historien dans M. DE PATER[2]. Des recherches dans les Archives générales à La Haye, dans les Archives générales à Bruxelles, dans le fonds de l'audiencier et secrétaire Jean d'Asseliers, qui se trouve aux dépôts mentionnés, lui en ont fourni les principaux matériaux. Malheureusement, on n'a pas retrouvé le registre des résolutions, qui doit avoir existé, du Conseil d'État. Considéré dans son ensemble, le travail de M. de Pater est digne d'éloges. L'auteur a su rester dans son sujet sans donner trop de détails et sans trop s'appesantir sur les événements compliqués de ces années-là. Il montre par de nombreux exemples comment, par suite de la dualité du gouvernement, il était impossible pour le gouverneur et son Conseil de se maintenir à côté des États généraux. Après un début courageux dans les premiers mois de 1578, le nouveau gouvernement ne tarda pas à reculer; en 1580, on ne s'aperçoit presque plus de son existence et il disparaît en 1581. Le personnage de Matthias n'était pas de taille à le relever.

1. *Notulen der Staten van Zeeland 1574-1578, 1578-1580* (2 vol.), *1580-1582*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1915, 1916, 1917, 1918, resp. 105 et 179 et 174 p., 688 p., 650 p., 733 p., in-fol. — Cf. *Archievenblad*, 1915-1916, n° 4, et 1917-1918, n° 4.

2. J. C. H. de Pater, *De Raad van State nevens Matthias, 1578-1581*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917, VII-146 p., in-8° (thèse de Leyde).

Digitized by Google

Une biographie du célèbre huguenot Duplessis-Mornay ne peut manquer d'exciter l'intérêt en France. M. Itjeshorst[1], lui-même calviniste, a entrepris cette tâche. Provisoirement, il n'a publié qu'une partie de son ouvrage, celle qui se rapporte au séjour de Mornay en Angleterre et aux Pays-Bas (1576-1582). Il est difficile de prononcer un jugement sur un fragment qui n'a encore ni commencement ni fin. M. Itjeshorst ne manque pas de critique et il a ouvert quelques aperçus nouveaux sur l'activité de de Mornay aux Pays-Bas. Une grande et intéressante partie lui reste encore à composer, car Mornay a vécu jusqu'en 1623. Espérons que l'auteur saura mener à bien son ouvrage, quoique la partie publiée jusqu'ici ne nous satisfasse pas complètement au point de vue de la composition ni du style[2].

Du volumineux ouvrage que le général DE BAS et le colonel TEN RAA ont entrepris sur l'armée néerlandaise au temps de la République, quatre tomes ont paru jusqu'ici[3]. Les auteurs se sont proposé de montrer la composition et le développement de l'armée dans ses différents éléments plus encore que de raconter l'histoire militaire dans toute son étendue. Avant d'entamer le récit des opérations militaires elles-mêmes, disent-ils dans l'introduction du tome II, il faut se mettre d'abord autant que possible au courant de tous les détails concernant les personnages, le matériel et l'administration. C'est pourquoi ils ont fait une étude minutieuse des « résolutions » prises par plusieurs Collèges d'État. Ces documents n'ont encore été imprimés qu'en partie; les autres sont conservés dans les Archives des États généraux et aussi dans celles de la Reine, qui ont été consciencieusement dépouillées. Après avoir parlé des premières expéditions commandées par le prince d'Orange en 1568, les auteurs nous font connaître l'armée qui fut créée en 1572 en Hollande et en Zélande et qu'on doit regarder comme le noyau de l'armée future des États; puis celle que les États généraux recrutèrent en 1576 dans le sud; enfin celle qui existait au temps d'Anjou et de Leicester jusqu'aux jours meilleurs de Maurice et de Frédéric-Henri. Le plus grand mal dont souffrit cette armée fut l'esprit particulariste, qui, tempéré par la direction de Maurice et de Frédéric-Henri,

1. J. Itjeshorst, *Du Plessis-Mornay*. Kampen, J. H. Kok, 1917, VII-143 p. (thèse de Leyde).

2. Rappelons à ce propos que la plupart des papiers manuscrits de Duplessis-Mornay se trouvent à Paris, à la bibliothèque de la Sorbonne. — N. DE LA R.

3. F. J. G. ten Raa en F. de Bas, *Het Staatsche Leger van 1568-1795*. Deel I-IV. Breda, de Koninklijke Militaire Academie, 1911, 1913, 1915, 1918, resp. VIII-337 p., XIII-457 p., XI-360 p., XII-423 p., avec pl.

Digitized by Google

ne fut jamais tout à fait vaincu. On trouve dans cet ouvrage de nombreux détails sur la composition de l'armée aux diverses époques, puis un grand nombre d'annotations et de suppléments sur toutes sortes de choses qui n'ont qu'un rapport lointain avec le sujet. Dans les planches sont représentés des soldats de toutes armes. Le grand défaut de cet ouvrage est que les auteurs sont mal renseignés sur l'histoire politique; cette remarque touche d'ailleurs surtout le tome premier.

Henricus Regius, médecin, recteur de l'illustre école de Naarden, plus tard professeur en médecine à Utrecht, a, comme beaucoup de Néerlandais au milieu du XVII^e^ siècle, subi l'influence de Descartes; puis il s'en dégagea sur certains points par le développement indépendant de ses propres idées. Son biographe, M. DE VRIJER[1], l'appelle un matérialiste parce qu'il insiste surtout sur l'union de l'âme et du corps; il voit de plus en lui un précurseur de Spinoza et de Kant.

Deux biographies du prince Guillaume II, le frère Frédéric-Henri, ont paru presque simultanément, l'une par le général VAN NOOTEN[2], l'autre par M. EYSTEN[3]. Aucune d'elles ne peut être considérée comme satisfaisante. C'est une tâche très difficile d'estimer à sa juste valeur la vie de ce prince. Il mourut jeune après avoir exercé les fonctions de gouverneur seulement pendant les années 1647-1650. Mais, dans ce court espace de temps, il forma des projets fort importants, ce qui conduit à étudier l'histoire entière de la République aux Pays-Bas avant et après lui. Ces trois années de 1647-1650 sont en effet un moment critique, très important pour notre histoire. Ni M. van Nooten ni M. Eysten n'ont réussi à dessiner le rôle du jeune gouverneur à cette époque. Du moins, pour la jeunesse du prince, ont-ils pu utiliser des matériaux, jusqu'ici inédits, tirés des Archives de la Reine; cette partie est plus satisfaisante dans les deux ouvrages.

Les difficultés intérieures qui troublèrent la principauté d'Orange dans les années 1650-1660 sont étroitement liées aux querelles de la princesse royale, mère du prince mineur Guillaume III, avec la princesse douairière, grand'mère de celui-ci; elles ont été minutieu-

1. M. J. A. de Vrijer, *Henricus Regius. Een Cartesiaansch hoogleeraar aan de Utrechtsche hoogeschool.* 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917, VII-221 et XXII p., in-8°, avec portrait.

2. S. I. van Nooten, *Prins Willem II.* 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1915, VIII-197 p., in-8°, avec portrait.

3. J. Eysten, *Het Leven van Prins Willem II.* Amsterdam, J. H. Meulenhoff, 1916, 201 p., in-8°, illustré (*Nederlandsche Historische Bibliotheek*, n° X).

Digitized by Google

sement exposées dans un ouvrage posthume par Mlle Sernée[1]. Elles aboutirent à l'occupation temporaire de la principauté en 1660 par Louis XIV, à qui les deux partis, surtout celui de la princesse royale, en avaient appelé; la fameuse forteresse que Maurice avait construite à Orange fut démantelée à ce moment.

La grande édition des lettres de Constantin Huygens, sur laquelle nous avons plusieurs fois appelé l'attention[2], est maintenant achevée[3]. Elle comprend six volumes. M. Worp y a rassemblé 7,252 lettres publiées intégralement ou simplement analysées, plus un supplément d'environ 45 lettres. Chaque volume est muni d'une table; mais, en outre, le tome VI contient un index général de tous les noms de personnes citées dans le recueil. Le caractère de la correspondance reste en général uniforme, excepté pendant les années 1650-1672, parce qu'alors la situation de Huygens envers les deux princesses d'Orange était un peu plus indépendante qu'au temps où il était secrétaire de Frédéric-Henri et de Guillaume II. Pendant les dernières années, il y a relativement peu de lettres. Les fragments d'une biographie de Huygens qui se trouvent dans l'introduction de chaque volume ont été réunis en un travail d'ensemble dans le dernier volume de l'annuaire intitulé : *Die Haghe*[4]. Ainsi se trouve heureusement achevé un ouvrage de longue haleine et l'on doit vivement regretter que le savant éditeur, M. Worp, n'ait pas survécu longtemps à l'achèvement de son imposant travail.

L'édition des Actes Synodaux de la Hollande méridionale[5] par M. Knuttel, également en six volumes, dont le dernier va jusqu'en 1700[6], est achevée aussi. Il est inutile de revenir sur les mérites de cette excellente publication.

Pieter de Groot, fils du célèbre Grotius, joua un certain rôle dans la République au temps de Jean de Witt. Le premier volume de sa biographie, par M. van Leeuwen[7], le rapproche de nous. L'au-

1. J. A. Sernée, *Het geschil over het prinsdom Oranje in de jaren 1650-1660*. Amsterdam, A. H. Kruyt, 1916, VIII-215 p., in-8° (thèse de Leyde).

2. Voir *Rev. histor.*, t. CXV, p. 381, et t. CXXI, p. 352.

3. J. Worp, *Briefwisseling van Constantijn Huygens*. Deel V : *1649-1663*; deel VI : *1663-1687*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1916 et 1917, XXXI-604 p., XXIV-575 p., in-4° (*'s Rijks Geschiedkundige Publicatiën*, nos 28 et 32).

4. *Die Haghe*, Jaarboek 1917-1918, p. 1 et suiv. 's Gravenhage, Mouton et Cie, 1916. — C'est une Société d'histoire locale dont le siège est à La Haye.

5. Voir *Rev. histor.*, t. CXV, p. 382, et t. CXXI, p. 352.

6. W. P. C. Knuttel, *Acta der particuliere synoden van Zuid-Holland*. Deel VI : *1687-1700*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1916, XXV et 653 p., in-8° (*'s Rijks Geschiedkundige Publicatiën*, kleine serie, n° 16).

7. M. van Leeuwen, *Het Leven van Pieter de Groot*, I. Utrecht, A. Oosthoek, 1917, VII-228 p. (thèse d'Utrecht).

Digitized by Google

teur s'est livré parmi les documents imprimés et inédits à des recherches qui, en général, ont été couronnées de succès. Pieter choisit, contre l'avis de ses parents, la carrière d'avocat, mais il échoua. Il réussit mieux comme agent de quelques petits princes allemands. Ses relations avec de Witt lui valurent en 1660 la place de pensionnaire d'Amsterdam ; mais il ne s'entendit pas avec les chefs puissants de la grande ville et en 1667 il dut quitter son emploi. Protégé par de Witt, il fut envoyé en Suède, puis nommé pensionnaire de Rotterdam et enfin (1670) ambassadeur à Paris. L'auteur s'arrête là pour le moment, et la manière dont il s'est acquitté de sa tâche nous fait désirer d'avoir bientôt la suite. Nous l'attendons à l'année 1672, si importante pour de Groot, et nous suspendrons notre jugement final sur l'ouvrage tant qu'il ne sera pas achevé.

A l'Université de Leyde revient l'honneur d'avoir formé le premier pasteur nègre. Jacobus Élisa Joannes Capitein était un esclave originaire de la côte occidentale de l'Afrique et que son maître avait envoyé aux Pays-Bas pour son éducation. Il prêcha d'abord dans quelques villes néerlandaises et devint ensuite pasteur à Saint-George d'Elmina, où il est mort en 1747 à l'âge de trente ans. Il était donc plus âgé que Philip Quaque (né en 1741) que les Anglais ont représenté comme le premier pasteur nègre. La vie de Capitein a été étudiée et décrite par M. le professeur Eekhof[1], de Leyde, dans un petit livre bien documenté. L'homme lui-même est moins intéressant que sa carrière.

On a plus d'une fois mentionné ici les *Archives de la maison d'Orange-Nassau*. L'édition peut maintenant en être regardée comme finie. Succédant à M. Bussemaker, qui avait préparé la quatrième série[2], M. Krämer a terminé pour sa part la cinquième série dont il était chargé. Le tome III et dernier de cette série comprend les documents des années 1782-1788[3]. C'est une des plus tristes périodes de l'histoire néerlandaise; dans ce qu'on appelle la quatrième guerre contre l'Angleterre, l'impuissance de la République se manifesta au dehors, comme au temps des patriotes elle se montrait au dedans. Le personnage du gouverneur Guillaume V n'est pas mis dans une lumière favorable par cette publication. Il donne l'impression d'une grande mollesse, malgré « la ferme volonté de

1. A. Eekhof, *Jacobus Elisa Joannes Capitein, 1717-1747*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917, 112 p., in-8°.

2. Voir *Rev. histor.*, t. CXXI, p. 354.

3. F. J.L. Krämer, *Archives ou Correspondance inédite de la maison d'Orange-Nassau*. 5e série, t. III : *1782-1788*. Leyde, A. W. Sijthoff, 1915, LIV et 664 p., in-8°.

Digitized by Google

servir son pays » que l'éditeur lui reconnaît dans son introduction. Ce sont les lettres du gouverneur à son oncle Frédéric II de Prusse qui, dans ce volume, présentent le plus d'intérêt. M. Krämer a jugé bon de s'arrêter en 1788, parce que, pour les années suivantes, M. Colenbrander a fait largement usage des documents qui se trouvent dans les Archives de la Reine.

Après l'achèvement des cinq grandes séries de cette publication, qui comprennent les années 1568-1788, il restait une lacune pour l'époque de 1702-1747. Groen van Prinsterer, qui a conçu le projet de l'édition, avait omis cette époque. Pourtant les Archives royales comprennent un grand nombre de documents concernant cette deuxième époque sans gouverneur. Pour montrer combien il est nécessaire de combler cette lacune, M. Krämer a publié un petit supplément à la quatrième série[1]. Comme il le reconnaît lui-même, la plupart de ces documents ne valent pas la peine d'être publiés; aussi s'est-il borné à donner environ quarante-quatre lettres et mémoires relatifs surtout aux années 1743-1747. C'est l'époque de la grande activité déployée par Guillaume Bentinck von Rhoon, l'appui fidèle de la maison d'Orange. Bentinck blâmait la politique neutre que les régents hollandais voulaient suivre au temps de la guerre de Succession d'Autriche. Selon lui, « la neutralité de la République était la source de tous les maux de l'Europe ». Il répète le mot de Ferdinand d'Aragon : « Les pays neutres ressemblent à ceux qui demeurent au second étage d'une maison, incommodés par la fumée du locataire d'en bas et par l'eau de celui d'en haut. »

M. Bijvanck[2] a fait éditer, après les avoir revus, quelques articles publiés autrefois dans *De Gids*, sous le titre de : « La tristesse de Dorus ». Dorus, c'est Theodorus van Kooten, philosophe et patriote, ami du grand patriote Valckenaer et qui, par le cours des événements, fut mêlé aussi à la politique. C'est un morceau d'histoire intime que nous donne ici M. Bijvanck; il a fait une étude minutieuse et spéciale de notre histoire vers l'an 1800 et on lira avec intérêt le récit du séjour de Dorus à Paris et à Madrid dans la suite de Valckenaer; ils y vécurent dans les plaisirs. La vie de van Kooten est comme un symbole de la triste histoire des Pays-Bas au temps français. L'ouvrage est écrit avec une finesse qu'on rencontre rarement aux Pays-Bas, et nous sommes heureux de pouvoir annon-

1. 4e série, supplément, xxv-123 p., in-8°.

2. W. G. C. Bijvanck, *Vaderlandsche Geschiedenisen op den overgang der 18e eeuw (Dorus' Droefheid)*. Zutphen, W. J. Thieme et Cie, 1917, x et 250 p., in-8°.

Digitized by Google

cer que M. Bijvanck se propose de publier toute une série d'études semblables qu'il a en portefeuille.

La grande publication de M. COLENBRANDER marche à grands pas vers son achèvement. Les tomes VIII et IX se rapportent aux années 1815-1830[1] où les Pays-Bas furent unis à la Belgique. Ils contiennent la correspondance des ambassadeurs étrangers accrédités à La Haye, du roi Guillaume Ier et de son ministre, du prince héritier et des personnages les plus importants ; ces lettres sont tirées soit de dépôts publics, soit d'archives particulières. Les documents d'origine russe attirent particulièrement l'attention. Les relations entre les maisons régnantes de Russie et de Hollande étaient assez étroites à cause du mariage du prince d'Orange avec la grande-duchesse Anna Paulowna, sœur de l'empereur Alexandre Ier. L'opinion que la réunion des Pays-Bas du nord à ceux du sud était une faute est fortement renforcée par la lecture de ces volumes. En 1817 déjà, l'ambassadeur d'Autriche conseillait une séparation administrative totale ou partielle. Quand en 1829 le prince d'Orange implorait le conseil de son beau-frère Nicolas Ier, celui-ci répondit qu'on doit pratiquer la fermeté, sans d'ailleurs en donner les moyens. En somme, la situation créée en 1815 ne rencontrait aucune faveur auprès des grandes puissances. Les relations avec la France étaient quelquefois très tendues et, en 1818, l'ambassadeur français La Tour du Pin discutait dans un intéressant mémoire la possibilité de réunir la Belgique à la France. Avec l'Angleterre on ne voit pas qu'il fut question d'un rapprochement intime. Le règlement des affaires commerciales et coloniales n'avançait pas. En 1823, le gouvernement anglais dut rappeler son ambassadeur Clancarty, l'ancien confident de Guillaume Ier en 1813. A l'intérieur, les difficultés étaient grandes, en particulier en Belgique. Nous ne saurions y insister ; disons seulement que tous les sujets de quelque importance : affaires d'Église et rapports avec le pape, impôts, liberté de la presse, etc., occupent dans ces documents une place considérable. L'histoire des idées et des mœurs reçoit une vive lumière des correspondances qu'on a trouvées dans les archives de la famille Hogendorp. Enfin, ceux qui consulteront ces volumes ne devront jamais oublier que dans l'introduction M. Colenbrander fournit sur beaucoup de points d'utiles annotations.

1. H. T. Colenbrander, *Gedenkstukken tot de algemeene Geschiedenis van Nederland van 1795-1840*. Deel VIII : *1815-1825* (3 vol.) ; deel IX : *1825-1830* (2 vol.). 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1915 et 1916, resp. XXXV et 711 p., XXXIV-680 p., XII et 479 p., XXXII et 453 p., CII et 969 p., in-8° (*'s Rijks Geschiedkundige Publicatiën*, nos 25, 27, 30, 31, et 37).

Digitized by Google

Dans la première partie du tome X et dernier[1] sont publiées les lettres des ambassadeurs anglais de 1830-1840. Nous y reviendrons plus tard.

L'histoire des Pays-Bas au XIX^e^ siècle trouve encore peu d'amateurs. Nous n'avons guère à mentionner ici que la biographie du célèbre homme d'État catholique Schaepman, par M. PERSIJN[2], un Belge; il en est paru jusqu'ici deux forts volumes. Dans le premier, M. Persijn tire beaucoup de renseignements de la correspondance de Schaepman. La figure de l'homme lui-même se cache un peu trop derrière les détails que l'auteur accumule sur les personnages et sur les sujets auxquels Schaepman eut affaire. Le livre entier promet d'enrichir l'histoire du catholicisme aux Pays-Bas pendant le XIX^e^ siècle.

Le dernier ouvrage du professeur BLOK mène aussi jusqu'à nos jours. Dans sa jeunesse, il avait écrit l'histoire de Leyde au moyen âge en deux volumes. Après en avoir donné une nouvelle édition remaniée, il a exposé, en deux autres volumes, l'histoire de cette ville au temps de la République et à l'époque moderne[3]. Nous avons donc maintenant une histoire non interrompue, conforme aux exigences de la science, d'une des villes les plus connues de la Hollande, à partir de sa fondation jusqu'à nos jours. L'ouvrage est très important au point de vue politique et économique. L'auteur ne se contente pas d'exposer les événements dont Leyde fut le théâtre quotidien, il les éclaire par leurs rapports avec l'histoire générale des Pays-Bas; mais ce qui éveillera peut-être le plus l'intérêt du lecteur étranger, c'est ce qui est dit sur l'Université, dont la gloire appartient à l'histoire de la civilisation.

Les études économiques ont reçu dans ces derniers temps en Hollande une nouvelle impulsion. Une chaire spéciale d'histoire économique a été créée il y a quelques années à l'Université commerciale de Rotterdam. Une Société d'histoire et d'économie sociale, fondée pour éditer des documents concernant l'histoire économique, publie

1. H. T. Colenbrander, *Gedenkstukken tot de algemeene Geschiedenis van Nederland van 1795-1840*. Deel X, eerste stuk : *1830-1840*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1918, CX et 565 p., in-8° (*'s Rijks Geschiedkundige Publicatiën*, n° 40).

2. Jules Persijn, *D^r^ Schaepman*, I et II. N. V. Dagblad en Drukkerij « Het Centum », 544 et 739 p., in-8°.

3. P. J. Blok, *Geschiedenis eener Hollandsche Stad. Eene Hollandsche Stad onder de Republiek. Eene Hollandsche Stad in den nieuweren tijd*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1916 et 1918, VIII et 440 p., X et 233 p., avec des cartes.

Digitized by Google

un annuaire qui compte déjà trois volumes[1]. Dans le premier, un mémoire sur l'industrie textile néerlandaise en 1815 et des documents sur les relations commerciales des Pays-Bas avec les États-Unis, dans les premières années du XIX^e siècle, ont été publiés par M. POSTHUMUS, qui est l'âme de la Société; on lui doit encore dans le tome II la publication de documents importants sur les contrats passés par le gouvernement néerlandais avec la Nederlandsche Handelmaatschapij pour favoriser l'importation aux Indes de produits textiles. Dans le tome III, on trouve des documents sur les transports maritimes au XVI^e siècle, communiqués par M. VAN GELDER, et d'autres sur le commerce des grains d'Amsterdam en l'an 1668, communiqués par M. VAN DILLEN. La Société a formé de grands projets dont la réalisation a été entravée par les circonstances actuelles.

Des publications analogues ont vu le jour en dehors de l'action exercée par la Société dont nous venons de parler.

Un élève néerlandais de M. Pirenne, M. UNGER[2], a étudié la fourniture des vivres par certaines villes hollandaises au XV^e et au XVI^e siècle; il aurait voulu remonter plus haut, mais avant 1400 les données sont rares. Il traite des principaux aliments comme le blé, la farine, le pain, la viande, le poisson, le gibier, la volaille, et il explique les mesures prises à cet égard par les municipalités, notamment en ce qui concerne les prix. Le travail est solide et n'est pas gâté, comme il arrive souvent en pareille matière, par l'esprit de système.

M. POSTHUMUS[3] a réuni dans un petit volume, édité par la Société historique d'Utrecht, des documents sur l'organisation provinciale des tondeurs de drap. A partir de 1637, à l'instigation de Leyde, les tondeurs de drap des villes hollandaises qui avaient une industrie textile tinrent des assemblées; ce sont leurs procès-verbaux qu'on trouve dans le volume. Ces assemblées eurent lieu d'abord tous les deux ans, plus tard tous les quatre ans, jusqu'en 1793, lorsque disparut l'industrie textile. Ces procès-verbaux sont intéressants surtout pour les renseignements qu'ils nous fournissent sur les ouvriers.

Pour ce qui concerne l'industrie textile à Leyde, les textes publiés

1. *Economisch-Historisch Jaarboek. Bijdragen tot de economische Geschiedenis van Nederland*, I-III. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1915-1917, 278 et XXXVIII p., 295 et XLVII p., 290 et LI p.

2. W. S. Unger, *De levensmiddelenvoorziening der Hollandsche Steden in de Middeleeuwen*. Amsterdam, A. H. Kruyt, 1916, XI et 209 p.

3. N. W. Posthumus, *Bescheiden betreffende de Provinciale Organisatie der Hollandsche Lakenbereiders* (de zgn. droogscheerders synode). Amsterdam, Johannes Müller, 1915, XXIV et 284 p.

Digitized by Google

par M. POSTHUMUS forment un gros ouvrage; le tome V comprend les années 1650 à 1672[1]. C'est une époque de grande prospérité. En 1664, on produisait 144,000 pièces de différentes espèces. A la suite des mesures prises par Colbert, la décadence commença et après la guerre de 1672 elle devint visible. L'arrivée des réfugiés huguenots n'apporta aucune amélioration, car c'étaient la plupart de simples ouvriers, non des chefs d'industrie; ils demandaient du travail sans en créer eux-mêmes.

M. POELMAN a commencé une importante publication sur le commerce dans la Baltique; un premier volume comprend le moyen âge jusqu'en 1500[2]. On trouve réunis ici tous les textes concernant les Pays-Bas qui figurent déjà dans les différentes publications de la Société d'histoire de la Hanse, et en outre quelques documents inédits tirés des dépôts néerlandais ainsi que des archives de Dantzig, de Königsberg, de Wismar et de Hambourg. Beaucoup sont seulement analysés. Il est très commode de posséder ces documents réunis en un seul volume; mais il faut bien dire que le volume n'apprend pas grand'chose de nouveau. On peut attendre mieux des tomes suivants qui traiteront une époque moins généralement connue.

Pour le commerce des Pays-Bas avec le Levant, nous avons la publication de M. HEERINGA. Elle s'est augmentée d'un second volume qui comprend les années 1661-1726[3]. L'auteur s'est arrêté à la paix d'Alger, qui termina une période de troubles constants. Cette fois on traite aussi des rapports avec le Maroc, ce qui n'était pas le cas dans le premier volume. La publication bien connue du comte de Castries n'est pas encore aussi avancée. A l'aide des données fournies par le premier volume, M. Heeringa a composé la biographie de Haga, le premier ambassadeur néerlandais auprès de la Sublime-Porte[4].

Le docteur SNELLER a écrit une étude intéressante sur un sujet presque inconnu[5]. Il a prouvé que Walcheren, une des îles de la

1. N. W. Posthumus, *Bronnen tot de Geschiedenis der Leidsche Textielnijverheid.* V : *1651-1702.* 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1918, XIV et 840 p. (*'s Rijks Geschiedkundige Publicatiën*, n° 39).

2. H. A. Poelman, *Bronnen tot de Geschiedenis van den Oostzeehandel.* I : *1122-1499* (2 vol.). 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917, XX-1194 p., in-8° (*'s Rijks Geschiedkundige Publicatiën*, n°s 35-36).

3. K. Heeringa, *Bronnen tot de Geschiedenis van den Levantschen Handel.* II : *1661-1726.* 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917 (*'s Rijks Geschiedkundige Publicatiën*, n° 34).

4. K. Heeringa, *De eerste Nederlandsche Gezant bijde Verheven Porte.* Utrecht, A. Oosthoek, 1917, 139 p., in-12 (*Oosthoeks Historische Bibliotheek*).

5. Z. W. Sneller, *Walcheren in de vijftiende Eeuw.* Utrecht, A. Oosthoek, 1917, 138 p., in-8° (*Utrechtsche Bijdragen van Letterkunde en Geschiedenis*, n° X).

Digitized by Google

Zélande, avait au XV^e^ siècle d'importantes relations commerciales avec Middelbourg, Arnemude, Flessingue et Veere. La côte orientale de l'île ne formait guère qu'une longue rade. La description des différentes routes de commerce qui menaient à Walcheren présente un vif intérêt qui se répand sur l'histoire de l'île entière. M. Sneller a fait preuve d'esprit critique; avec peu de matériaux il a construit une œuvre vivante et qui se lit avec plaisir. Un second volume traitera l'histoire de Walcheren au XVI^e^ siècle.

Le livre édité par M. BIJLSMA[1] est important pour l'histoire de la cité, aujourd'hui si grande, de Rotterdam. Il commence au milieu du XVI^e^ siècle; jusqu'alors, la ville ne vivait guère que des produits de l'agriculture et de la pêche du hareng; elle se développa sérieusement à partir de la révolution de 1572; au milieu du XVII^e^ siècle, elle était déjà une importante ville de commerce. La principale source où l'auteur a puisé est le fonds des études de notaires, conservé aux archives municipales. Ce n'est pas seulement sur le commerce et l'industrie que l'ouvrage nous renseigne, mais encore sur plusieurs générations de magistrats rotterdamois.

Pour terminer, nous mentionnerons l'étude de M. VAN DEN BRINK[2] sur la situation économique des Pays-Bas dans les années qui suivirent 1813. De nombreux détails sur le commerce, les colonies, l'agriculture, l'industrie, etc., montrent qu'elle fut alors très défavorable et que ni les marchands, ni le gouvernement n'ont pu faire face aux conditions nouvelles imposées par la chute du régime napoléonien. Il ne faut donc pas s'étonner si les Pays-Bas eurent besoin de longues années pour se remettre un peu de cet ébranlement.

Un recueil d'articles réunis par M. KIELSTRA[3] intéresse l'histoire coloniale des Pays-Bas. La plupart de ces articles ont été composés à propos des rapports qui existent actuellement entre les Pays-Bas et les Indes. Ils ont été écrits d'une manière très indépendante et par quelqu'un qui connaît bien l'histoire des Indes néerlandaises. A l'étranger, on attachera peut-être plus d'importance à ceux qui traitent de la Nouvelle-Guinée et aux influences anglaises dans la région septentrionale de l'île de Bornéo et dans la presqu'île de Malacca, qui faisait partie autrefois du territoire colonial des Pays-

1. R. Bijlsma, *Rotterdams Welvaren 1550-1650*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1918, XII et 203 p., in-8°, illustré.

2. W. L. D. van den Brink, *Bijdrage tot de Kennis van den economischen toestand van Nederland in de jaren 1813-1816*. Amsterdam, A. H. Kruyt, 1916, XVI et 235 p.

3. E. B. Kielstra, *De Indische Archipel*. Haarlem, de Erven F. Bohn, 1917, 323 p.

Digitized by Google

Bas. « La pratique sévère de la vérité est le vrai moyen pour garantir l'avenir des fautes du passé » ; telle est l'épigraphe que l'auteur place en tête de son travail. Sage maxime dont on ne saurait trop louer l'application.

M. VAN DER KEMP ne se lasse pas d'étudier l'histoire coloniale des Pays-Bas à partir du moment où la chute de Napoléon Ier permit de rétablir l'autorité néerlandaise dans les Indes. Deux nouveaux volumes[1] enrichissent nos connaissances de nombreux documents et récits. Ils sont présentés avec une verve qui, çà et là, ne manque pas de piquant. Le premier de ces volumes raconte la répression de l'insurrection aux Moluques (1817-1818) ; il expose comment étaient gouvernés le Banca et les districts de Lampong, ainsi que les mesures prises à Palembang. Dans le second volume sont traitées quelques affaires moins importantes concernant l'administration intérieure.

M. AALBERS[2] a étudié un point seulement de notre histoire coloniale, à savoir l'établissement formé sur la côte de Malabar. Comme cette fondation est étroitement liée à la conquête de l'île de Ceylan, l'auteur a cru nécessaire de montrer, en manière d'introduction, comment les Hollandais s'établirent dans cette île jusqu'en 1657 et de raconter la visite faite par Rijklof van Goens en 1653-1654 aux factoreries de Suratta et de Wingurla. La grande expédition de van Goens en 1657 à 1660, qui eut pour résultat l'établissement définitif sur la côte de Malabar, forme la partie la plus importante de l'ouvrage. Nous y apprenons à mieux connaître van Goens, qui fut plus tard gouverneur général des Indes.

Kiliaen van Rensselaer fut un marchand qui, de sa maison d'Amsterdam, gouverna une grande colonie fondée par lui dans la Nouvelle-Hollande (actuellement l'état de New-York). Ce personnage n'était pas complètement inconnu, mais l'étude que lui a consacrée M. JESSURUN[3], d'après les archives de la Compagnie des Indes occidentales, ajoute beaucoup de traits à sa physionomie. La biographie n'a encore été conduite que jusqu'à l'année 1636, date

1. P. H. van der Kemp, *Het Nederlandsch-Indische Bestuur van 1817 op 1818 over de Molukken, Sumatra, Banka, Biliton en de Lampongs; Oost-Indië 's Inwendig Bestuur van 1817 op 1818. Naar vorspronbelijke stukken.* 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917 et 1918, XXXII et 381 p., XXXII et 352 p., in-8°.

2. J. Aalbers, *Rijklof van Goens, Commissaris en Veldoverste der Oost-Indische Compagnie en zijn arbeidsveld 1653-1654 en 1657-1658.* Groningen, J. B. Wolters, 1916, 221 p., in-8°.

3. J. Spinoza Catella Jessurun, *Kiliaen van Rensselaer van 1623 tot 1636.* 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917, 213 et XXII p. (thèse d'Amsterdam).

Digitized by Google

où la colonie de Rensselaerwijk commença à devenir prospère. Ce qu'on nous en a donné jusqu'ici fait désirer que la suite ne se fasse pas trop longtemps attendre.

Le Gueldrois Arend van Slichtenhorst aussi a joué un rôle dans la Nouvelle-Hollande; il séjourna dans le Rensselaerwijk de 1648 à 1652 et y fonda la ville actuelle d'Albany. Son histoire et celle de son fils Arend, historien gueldrois, ont été écrites d'une manière détaillée par M. Beernink [1].

M. Kampinga [2] a étudié les idées des historiens hollandais du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle sur l'histoire des Pays-Bas. A propos de Grotius, il est curieux de voir combien le grand homme s'intéressait aux anciens Bataves et à leur chef, Claudius Civilis, dont il représentait le gouvernement comme le prototype de la République des Pays-Bas de son propre temps. Pas plus que les écrivains de son temps, il n'a pu échapper aux influences du milieu où il vivait, ni s'élever à une conception vraiment critique de l'histoire. La manière dont ces historiens racontent l'histoire de la révolte contre l'Espagne et dont ils exposent la conception néerlandaise de la liberté au XVI^e^ siècle suggère d'intéressantes réflexions. Ce que M. Kampinga dit là-dessus nous fait mieux connaître l'idée que les gens du temps se faisaient du droit public. L'auteur a traité d'une manière très méritoire ce sujet difficile.

La publication de M. Molhuysen, si importante pour l'histoire de l'enseignement supérieur, a été augmentée de deux volumes. On y trouvera de nombreux documents sur l'histoire de l'Université de Leyde jusqu'en 1682 [3]. La rapidité avec laquelle est mené ce travail justifie l'espoir qu'il sera terminé dans quelques années.

L'*Album Studiosorum* de l'Université de Groningue [4] a été édité d'une manière luxueuse par la Société historique de Groningue. Il

1. G. Beernink, *De geschiedschijver en rechtsgeleerde D^r^ Arend van Slichtenhorst, en zijn vader, Brant van Slichtenhorst, Slichter van Albany, hoofdstad van den Staat New York*. Arnhem, S. Gouda Quint, 1916, x et 280 p. (*Werken, uitgegeven door Gelre, vereeniging tot beoefening van Geldersche geschiedenis*, n° 12).

2. H. Kampinga, *De opvattingen over onze oudere vaderlandsche geschiedenis bij de Hollandsche historici der XVI^e^ en XVII^e^ eeuw*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917, XXVIII-207 p., in-8° (thèse de Leyde).

3. P. C. Molhuysen, *Bronnen tot de Geschiedenis der Leidsche Universiteit*. II : *1610-1647*, et III : *1647-1682*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1916 et 1918 (*'s Rijks Geschiedkundige Publicatiën*, n^os^ 29 et 39).

4. *Album Studiosorum Academiae Groninganae, uitgegeven door het Historisch Genootschap te Groningen*. Groningen, Wolters, 1915, XIII et 711 p., in-8°.

Digitized by Google

contient, outre les noms des étudiants, des listes de promotions, de professeurs, de curateurs et un index des noms de personnes.

L'école de Deventer, qui a existé jusqu'en 1878, possède aussi son *Album Studiosorum*, publié par M. VAN SLEE[1] en même temps qu'une bonne histoire de cette même école.

La Société Linschoten a publié de nouveau quelques importants récits de voyages, tous munis d'introductions et d'annotations. Le récit des voyages dans la mer du Nord par Gerrit de Veer a été publié en deux volumes[2]. Mentionnons aussi les récits de voyages dans l'Afrique méridionale que M. GODÉE-MOLSBERGEN[3] a publiés, soit in extenso, soit en extraits.

On a commencé d'éditer un grand atlas historique des Pays-Bas. Quelques fascicules ont déjà paru par les soins de M. BEEKMAN. A chaque carte est joint un texte explicatif très détaillé. C'est une édition qui fait honneur aux auteurs et aux éditeurs[4]. Mentionnons en terminant la publication des plans des villes néerlandaises du XVI[e] siècle. Ce sont de beaux et exacts dessins que Jacques van Deventer avait exécutés d'après les ordres de Philippe II. On a reproduit les originaux qui se trouvent en partie à Madrid et à Bruxelles, en partie aux Pays-Bas. L'archiviste général de l'État, M. le professeur FRUIN, a écrit une introduction pour ce magnifique ouvrage dont environ dix fascicules ont paru jusqu'ici[5].

N. JAPIKSE.

1. J. C. van Slee, *De illustre School te Deventer 1630-1878*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1916, XII et 295 p. — Le registre de l'album a été publié séparément.

2. S. P. L'Honoré Naber, *Reizen van Willem Barents, Jacob van Heemskerck, Jan Cornelisz. Rijp en anderen naar het Noorden : 1594-1597*. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917, XXVIII et 178 p., XII et 341 p., avec des cartes et des portraits.

3. E. C. Godée-Molsbergen, *Reizen in Zuid-Afrika in de Hollandse tijd*, 2 vol. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1916, in-8°, avec des cartes et des gravures.

4. *Geschiedkundige Atlas van Nederland*, uitgegeven door de Commissie voor den Geschiedkundigen atlas van Nederland en geteekend door D[r] A. A. Beekman. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff. — Jusqu'à maintenant, cinq cartes ont paru; notons celle de la République en 1795, celle de la période bourguignonne, etc.

5. *Nederlandsche Steden in de 16[e] eeuw*. Plattegronden van Jacob van Deventer. Facsmile-uitgave. Met eene inleiding van R. Fruin, algemeen Rijksarchivaris. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Pierre DUHEM. **Le système du monde, histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic**, tome V. Paris, Librairie scientifique A. Hermann et fils, 1917. In-8°, 596 pages.

Nous avons déjà noté (*Rev. histor.*, t. CXX, p. 385; CXXII, p. 122; CXXIV, p. 112) la nouveauté et la puissante originalité de ce gigantesque travail, dont fort heureusement la publication n'a pas été interrompue par la mort prématurée de son auteur. Le grand mérite de M. Duhem est, comme on l'a vu, d'avoir fait surgir de l'oubli où ils étaient tombés les vieux maîtres de l'Université de Paris, initiés dès le XIIIe siècle aux méthodes modernes et réalisant par elles les plus curieuses découvertes scientifiques. Les tomes III et IV de l'ouvrage constituent un chaleureux plaidoyer en faveur de ces savants méconnus qui s'appellent Guillaume d'Auvergne, Robert Grosse-Tête, Jean de Linières, Jean des Murs, Firmin de Belleval, Jean de Jandun, Gilles de Rome, Jean Buridan, Marsile d'Inghem. Le tome V a au contraire l'allure d'un réquisitoire où Duhem, avec sa fougue habituelle, a violemment pris à partie les philosophes scolastiques que l'Église a placés au rang de ses docteurs, Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin. Nous aurons à examiner si les jugements formulés par l'auteur ne sont pas parfois d'une excessive sévérité ou tout au moins un peu trop exclusifs. Ils ne sauraient toutefois diminuer la valeur de ce dernier volume, qui est un des plus remarquables de l'ouvrage et qui forme avec les précédents une sorte de diptyque. En effet, jusqu'ici nous avons vu l'astronomie médiévale recherchant, à l'école de Ptolémée, les méthodes modernes fondées sur l'expérience. La voici maintenant qui, en se jetant dans les bras d'Aristote, dévie peu à peu de la voie scientifique où elle s'était jusque-là si bien orientée. Saint Thomas d'Aquin marque le point culminant de cette « crue de l'aristotélisme », mais il a eu des précurseurs et c'est précisément l'étude des infiltrations progressives de la philosophie péripatéticienne et de la philosophie arabe dans l'enseignement de l'école qui constitue le très grand intérêt du livre.

Jusqu'au milieu du XIIe siècle, la scolastique latine a vécu sur la métaphysique néoplatonicienne, subissant à la fois l'influence du néoplatonisme chrétien, que représente saint Augustin, et du néoplatonisme païen, tel qu'il ressort des œuvres de Martianus Capella, de Chalcidius, de Macrobe. A cette époque, les traducteurs révèlent à la fois Aristote et le néoplatonisme arabe; dans les écoles on s'engoue pour Avicenne, pour Al Gazali, pour Averroès que l'on considère

Digitized by Google

indistinctement comme les *sequaces* d'Aristote. Plus qu'eux tous, le juif Avicébron, qui, au milieu du XI^e^ siècle, écrivait en arabe le *Fons vitae*, jouit d'un prestige grandissant; on est ébloui par sa théorie de la matière qui existe de tout temps, séparée de la forme non point isolément, mais « au sein de la science de Dieu qui, de toute éternité, connaît tous les possibles », ce qui paraît concilier les affirmations du péripatétisme sur l'éternité de la matière avec le dogme chrétien de la création. Ainsi, sans que le nom d'Aristote ait été prononcé, la philosophie péripatéticienne et arabe se glisse dans l'enseignement des écoles, au point d'inquiéter l'autorité ecclésiastique. En 1210, au concile de Paris, Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, assisté de son suffragant, Pierre de Nemours, évêque de Paris, interdit les leçons publiques et privées sur les « livres de philosophie naturelle » écrits par Aristote. Cette prohibition est renouvelée, en 1215, par le légat Robert de Courçon qui, toutefois, dans le règlement d'études imposé à l'Université, conserve une large place à la logique aristotélicienne. Une telle concession devait en amener d'autres. La plus grave est due au pape Grégoire IX qui, lorsqu'il reconstitua l'Université en 1231, défendit l'usage des livres prohibés par le concile de Paris *jusqu'à ce qu'ils eussent été examinés et purgés de tout soupçon d'erreur*, et qui chargea même trois maîtres de l'Université de Paris de rechercher dans l'œuvre d'Aristote et des Arabes tout ce qui pouvait renforcer la théologie chrétienne. C'était une invitation à étayer l'édifice de la foi catholique sur la philosophie païenne. Elle fut entendue : le décret de Grégoire IX devait être et a été le point de départ de tout un mouvement d'études dont les œuvres de saint Thomas sont en quelque sorte la synthèse.

Rien de plus curieux que de suivre, avec M. Duhem, les progrès de l'aristotélisme dans la pensée médiévale. A la suite du concile de Paris, il se produit une réaction énergique que marque le « monumental traité » *De universo* de Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris en 1228, « une digue à l'abri de laquelle la vieille scolastique chrétienne put demeurer sauve du torrent d'opinions dangereuses ou hérétiques que l'Islam déversait sur les écoles latines ». De fait, à en juger par l'analyse qui en est donnée, ce traité fourmille d'idées et puise aux sources les plus variées. Guillaume d'Auvergne connaît les dix premiers livres de la *Métaphysique* d'Aristote, traduits par Jean de Luna et Dominique Gondisalvi; le nom d'Avicenne revient souvent sous sa plume et, s'il ne cite qu'une fois Averroès, c'est en des termes qui prouvent que le philosophe arabe était déjà « classique »; il réfute aussi plusieurs théories d'Avicébron et paraît connaître, bien qu'il ne le nomme pas, Moïse Maïmonide. Son œuvre reste en somme la plus vigoureuse réfutation qui ait été écrite au moyen âge des trois affirmations essentielles de l'aristotélisme : 1° l'éternité du monde; 2° la création par Dieu d'un être unique, l'Intelligence, celle-ci étant à son tour créatrice; 3° l'unité des âmes humaines à partir du jour où elles sont séparées des corps qui seuls les distinguent les uns des autres.

Digitized by Google

Le *De universo* est contemporain du décret de Grégoire IX relatif à l'aristotélisme et c'est là sans doute ce qui explique pourquoi l'influence de Guillaume d'Auvergne a été si restreinte. Pourtant, ses tendances se retrouvent vers 1240 chez Robert Grosse-Tête, évêque de Lincoln, ennemi décidé du péripatétisme, et surtout dans les *Questions* sur la Physique et la Métaphysique d'Aristote, composées par Roger Bacon autour de 1250, document de premier ordre parce qu'il nous apporte l'écho des discussions qui animaient l'Université de Paris au milieu du XIII^e^ siècle. Déjà, on s'efforçait de christianiser Avicenne et Aristote lui-même en déformant d'une manière parfois étrange leurs théories. Bacon ne s'avise-t-il pas de vouloir prouver qu'Aristote n'a pas cru à l'éternité de la matière? Singulier indice du courant qui emportait les esprits et contre lequel Bacon, disciple de saint Augustin et d'Avicébron, essaie de réagir, quoique plus faiblement que Guillaume d'Auvergne! C'est qu'à cette date, Alexandre de Naples avait composé sa *Somme*, tout imprégnée de la philosophie d'Aristote. Au moment où meurt Alexandre, Albert le Grand est dans tout l'éclat de sa renommée. Avec lui « tout ce qu'Aristote a élaboré, tout ce qu'Alexandre d'Aphrodisius, Thémistias, Proclus, Al Farabi, Avicenne, Al Gazali, Ibn Badja, Ibn Tofaïl, Averroès, Avicébron, Maïmonide ont ajouté à l'œuvre du Stagyrite, tout cela, méthodiquement rangé en un seul corps de doctrine, va se développer sous les yeux des maîtres des universités latines; d'un seul regard, étonné et ravi, ils vont embrasser et contempler tout ce qu'ont produit seize siècles de méditations philosophiques ».

Roger Bacon a porté sur l'œuvre d'Albert le Grand un jugement sévère auquel M. Duhem a pleinement souscrit. Sans doute, il faut reconnaître que, malgré le prestige immense dont il a joui au moyen âge, le docteur dominicain est surtout un compilateur et qu'il a eu pour principal souci d'exposer, avec une admiration un peu béate, la philosophie péripatéticienne; sans doute, il faut admettre que la position qu'il a prise, et qui consiste à rejeter comme théologien ce qu'il avait d'abord enseigné comme philosophe, est quelque peu « déconcertante pour la raison et troublante pour la foi »; toutefois, faut-il en conclure qu'Albert le Grand avait placé l'âme chrétienne dans « une périlleuse situation »? Une telle affirmation peut paraître exagérée. En effet, Albert le Grand est avant tout — M. Duhem insiste beaucoup là-dessus — un compilateur et, dès lors, il ne faut guère voir dans son œuvre qu'un exposé historique, d'ailleurs fort séduisant par sa clarté et sa logique, de la philosophie d'Aristote et, si l'on peut reprocher au docteur dominicain de n'avoir pas mis en lumière l'erreur initiale sur laquelle elle repose, on ne saurait l'incriminer d'avoir finalement condamné le péripatétisme comme contraire à sa foi religieuse ni inférer qu'il admet l'existence de deux vérités, l'une d'ordre philosophique, l'autre d'ordre théologique. Il en est de même de son disciple saint Thomas d'Aquin, dont l'effort philosophique a finalement échoué parce que, comme l'a prouvé

Digitized by Google

M. Duhem, il a voulu tenter l'impossible. « Réconcilier entre eux les enseignements disparates des philosophes hellènes et arabes et, en même temps, les concilier avec la tradition des doctrines chrétiennes, telle est l'irréalisable tâche que Thomas d'Aquin avait assumée. » Irréalisable en effet : certaines idées aristotéliciennes, comme celle de l'éternité de la matière, ne peuvent à aucun prix s'accorder avec le dogme chrétien; Guillaume d'Auvergne l'avait vu clairement et saint Thomas lui-même l'a senti; mais, fidèle à son programme, il a voulu aller jusqu'à l'extrême limite des concessions, ce qui l'amène à se contredire ou à prendre une position parfois dangereuse pour la foi, plus souvent encore à transformer la pensée d'Aristote au point de la fausser complètement. Sa propre pensée varie d'ailleurs d'un traité à l'autre et l'on peut saisir dans ses œuvres la trace de ses hésitations et de ses incertitudes. De cette sincérité, on ne saurait, croyons-nous, lui faire grief, pas plus qu'on ne peut oublier que, s'il est un philosophe médiocre, saint Thomas d'Aquin apparaît comme un des grands théologiens de l'Église catholique. Au reste, M. Duhem se défend de vouloir étendre ses investigations au domaine proprement théologique et il se contente de constater l'inanité de l'effort philosophique de saint Thomas. Il est certain qu'au siècle précédent, l'Université de Paris avait adopté à l'égard des problèmes scientifiques et métaphysiques une position autrement plus forte : elle avait vu très nettement que le système d'Aristote était inconciliable avec la foi catholique; elle avait vu aussi — et c'est là son incontestable supériorité — qu'il était aussi loin de la vérité scientifique que de la vérité religieuse. A cet égard, le tome V du *Système du monde* affermit encore les conclusions des volumes précédents. La gloire de Duhem reste, de plus en plus, d'avoir prouvé que la pensée chrétienne et française du moyen âge, guidée par le néoplatonisme et par Ptolémée, s'acheminait vers les solutions que la science moderne apportera aux grands problèmes, lorsqu'elle sera déviée de sa vraie voie par la crue dévastatrice de l'aristotélisme qui réussit à entraîner avec elle même un Albert le Grand et un Thomas d'Aquin.

Augustin FLICHE.

La Nation catalane; son passé, son présent et son avenir. Lausanne-Ouchy, Union des nationalités, 1916. In-8°, 150 pages. Prix : 3 fr. (Extrait des *Annales des nationalités*, n° du 28 juillet 1916.)

Enric PRAT DE LA RIBA. **Historia de la Nacio catalana.** Barcelone, Ricard Duran Alsina, [1918]. In-8°, 31 pages. Prix : 0 fr. 50. (Extrait de la *Collection Minerva*, t. XXIV.)

L'auteur ou les auteurs de *la Nation catalane* veulent montrer qu'il existe en Catalogne une âme collective qui a su créer une langue,

Digitized by Google

une civilisation, un droit, un art catalans et par conséquent une nationalité catalane. Géographiquement, la Catalogne ne forme pas une région naturelle. La patrie catalane est surtout un produit historique. Pendant tout le temps de sa splendeur, la Catalogne a été régie par une dynastie nationale, les princes de la maison de Barcelone. La période littéraire de la langue catalane ne commence guère qu'au milieu du XII^e siècle. Au siècle suivant, le roi Jacques I^er le Conquérant appelle le catalan « le roman, notre latin ». Ce n'est qu'aux XIV^e et XV^e siècles que l'on trouve pour la première fois la qualification linguistique de catalan. Nous savons par le chroniqueur catalan Muntaner que Roger de Lauria parlait « lo pus bell catalanesch del mon ». Le catalan perd son caractère de langue officielle au commencement du XVIII^e siècle : à Valence en 1707, à Majorque en 1715, en Catalogne en 1716. Napoléon essaya de rendre au catalan son caractère officiel; le 19 mars 1810, Augereau fit une proclamation en cette langue, mais l'occupation française eut pour résultat inattendu de rendre le castillan populaire en Catalogne.

Le romantisme ramène quelques écrivains à la pratique du catalan; un renouveau se dessine en 1833 et s'affirme en 1859 avec le rétablissement des Jeux floraux. Cette renaissance aboutit en 1907 à la création de l'Institut d'études catalanes, véritable couronnement de cette brillante période.

L'ensemble des gens qui parlent catalan dépasse cinq millions. De fait, sinon en droit — car le gouvernement central s'applique à proscrire des écoles et du catéchisme les idiomes autres que le castillan — le catalan est aujourd'hui la langue officielle de la Catalogne. Les académies, les corporations publiques l'emploient dans tous leurs actes. — Il y a eu au moyen âge une école de philosophie catalane avec Raymond Lull (1235-1315) et aussi une école d'architecture catalane. Le style roman a revêtu en Catalogne une forme vraiment originale. Quant au style gothique, il s'y est romanisé, comme d'ailleurs dans tout le midi de la France. L'art catalan agonise seulement au moment où la renaissance italienne se répand en Europe.

Sous l'impulsion des littérateurs, des érudits et des artistes, des aspirations régionalistes se font jour dans les milieux cultivés. Le régionalisme catalan ne présente d'abord qu'un caractère social, traditionnaliste, religieux. Puis, le mouvement s'étend, s'amplifie, se coordonne en un corps de doctrine; le catalanisme n'est plus une vague aspiration vers le retour aux anciennes traditions ou vers une réforme administrative, c'est un parti politique; le régionalisme s'est changé en nationalisme. Chez les plus ardents, le patriotisme catalan en vient à détester tout ce qui est castillan. Au point de son évolution actuelle, le catalanisme revendique pour la nation catalane le droit de fonder dans la péninsule Ibérique un état particulier. M. Prat de la Riba déclarait déjà en 1890 que l'Espagne n'était pas une nation, mais un État. Un régime de décentralisation administrative a été tenté par le

Digitized by Google

gouvernement espagnol à la veille de la guerre. Les conseils généraux des quatre provinces de Catalogne ont pu former une confédération catalane; mais les nationalistes ne considèrent cette institution que comme une première étape vers l'autonomie.

La vitalité économique de la Catalogne justifie, d'ailleurs, les aspirations ambitieuses des patriotes catalans; son commerce est supérieur à celui d'autres nationalités déjà constituées en États : la Suède, la Norvège, le Danemark. L'industrie la plus florissante est celle du coton; elle représente 96 °/₀ de l'industrie cotonnière de toute l'Espagne. Les statistiques de 1915 montrent que les nations de l'Entente, la France surtout, ont acheté d'énormes quantités de cotonnades à la Catalogne. De ce fait, l'exportation des velours de coton, des tricots et des sous-vêtements a fait un bond prodigieux en avant. Pour les articles de laine, 78 °/₀ des produits espagnols exportés sont catalans. Là encore l'exportation s'est considérablement accrue depuis la guerre et cela nous explique que la plupart des couvertures de nos chambrées soient revêtues de la firme d'un fabricant de Sabadell ou d'une autre cité industrielle de la Catalogne. L'exportation espagnole des couvertures de laine, qui était de 107,000 pesetas en 1913, se chiffrait en 1915 par le total fantastique de 45 millions. Quant à l'exportation catalane de livres, elle représente 90 °/₀ du total correspondant de la péninsule.

Voilà certes des chiffres impressionnants, mais qui n'auraient pas grande signification internationale si à ce degré de civilisation matérielle ne correspondait pas le même niveau de civilisation morale. Or, nous connaissons tous les progrès qui ont été réalisés par les Catalans dans les domaines des sciences, de l'érudition, de la littérature et de l'art. Il semble donc que le mouvement catalaniste ait une base solide. Il ne faut pas voir, toutefois, dans les Catalans des ennemis déclarés de l'Espagne, mais des adversaires de l'hégémonie castillane, qu'ils rendent responsable de la déchéance du pays. Les Catalans espèrent qu'à la faveur du triomphe du principe des nationalités, ils pourront faire partie, non pas immédiatement, mais sans intermédiaire, de la grande famille des nations. Ils ne renoncent pas pour cela à leur dessein d'une fédération ibérique où le Portugal lui-même pourrait être admis, sans rien perdre naturellement de son indépendance politique. La guerre actuelle vient de prouver la force du lien fédératif; l'Angleterre a plus obtenu de ses colonies autonomes que l'Espagne des siennes centralisées.

Un avenir prochain nous dira si les dirigeants du catalanisme ont eu raison d'espérer que la personnalité nationale de la Catalogne serait sanctionnée par la nouvelle constitution de l'Europe et du monde.

La documentation de l'ouvrage précédent a été surtout puisée dans les publications historiques de M. Prat de la Riba. C'est à la même source qu'a eu recours le conseil pédagogique de la Députation de Barcelone. Le regretté président de la « Mancomunitat » catalane avait

Digitized by Google

présenté aux Jeux floraux de 1898 un abrégé d'histoire de Catalogne; réduit au moyen âge et aux temps modernes, cet abrégé vient d'être édité pour la collection populaire *Minerva*. On y trouvera un bon résumé des principaux événements de l'histoire politique de la Catalogne depuis la reconquête du VIII^e^ siècle jusqu'aux guerres carlistes du XIX^e^. L'époque de la plus grande splendeur de la principauté coïncide avec les XIII^e^ et XIV^e^ siècles. La décadence commence à se faire sentir à partir de 1410, date de l'extinction de la maison dynastique de Barcelone. Après avoir indiqué les causes principales de cette éclipse (renaissance classique, castillanisation, déclin du commerce maritime des ports catalans), l'auteur termine par un tableau de la résurrection catalane au XIX^e^ siècle; il en énumère les raisons, bien connues : l'essor industriel et commercial, l'ardeur des investigations historiques, la renaissance de la langue, de la littérature, du droit et de l'art catalans, enfin le brillant développement des idées régionalistes et nationalistes.

Jean RÉGNÉ.

Clarence Henry HARING. **Trade and navigation between Spain and the Indies in the time of the Hapsburgs**. Cambridge, [Mass.], Harvard University Press; London, Humphrey Milford, 1918. In-8°, XXVIII-371 pages, carte hors texte. Prix : 2 d. 25. (« Harvard economic studies », vol. XIX.)

Des recherches dans l' « Archivo general de Indias » de Séville, un dépouillement attentif des traités de droit administratif colonial parus en Espagne au XVII^e^ siècle, des recueils si copieux de documents inédits et des travaux historiques publiés jusqu'à présent ont permis à M. Haring d'écrire un livre plein de vues intéressantes et nouvelles sur toutes les parties de son sujet : l'organisation du commerce et de la navigation entre l'Espagne et ses colonies d'Amérique, depuis le temps de leur découverte jusqu'à l'extinction de la dynastie des Habsbourg en Espagne.

Cette matière n'avait pas été encore traitée, le livre de M. J.-M. Piernas y Hurtado, *la Casa de la Contratatión de las Indias* (Madrid, 1907), n'étant qu'une esquisse très estimable d'ailleurs. Embrassant en quelque 300 pages l'étendue de deux siècles, M. Haring avait à choisir dans les documents les faits essentiels et il paraît y avoir réussi; il évite les généralités et ne s'égare pas dans les séries successives de détails.

Son ouvrage est divisé en deux parties traitant séparément des relations commerciales et du système colonial, dans la première; des marines de guerre et marchande qui rendaient possibles ces relations, dans l'autre. La première est, comme de juste, de beaucoup la plus étendue.

Digitized by Google

M. Haring met en lumière les particularités et singularités de la politique espagnole à l'égard de ces vastes contrées des « Indes occidentales » venues en sa possession à la suite des découvertes de Colomb et des expéditions des « conquistadores »; politique telle que de si magnifiques colonies ont nui grandement à la prospérité et à la puissance de l'Espagne. Au XVI^e^ siècle, elles sont considérées comme le domaine propre de la couronne; l'or et l'argent en lingots qui en sont exportés sont réservés pour l'alimentation du trésor royal en espèces monnayées, destinées à solder les dépenses de la politique européenne des souverains espagnols. De même le commerce, tant d'importation que d'exportation, entre la péninsule Ibérique et les îles et continent américains n'intéresse guère le gouvernement royal que comme une source intarissable de taxes douanières. Cette conception ne cessa pas d'influer lourdement, dans les siècles suivants, sur les relations de l'Espagne avec ses colonies, qui finirent par secouer le joug.

L'organisation de ces relations est étudiée méthodiquement, depuis les origines, par M. Haring; le commerce avec les « Indes », en vue d'assurer l'observation des règles étroites édictées au profit du trésor royal, est centralisé dans le port de Séville, dont le monopole est consacré par l'institution de la « Casa de contratación » en 1503, laquelle gouverne non seulement l'échange des marchandises, leur enregistrement en vue de la perception des droits de douane et l'armement des bateaux, mais aussi les voyages des émigrants; de même en Amérique l'obligation pour toutes les marchandises destinées à tout le continent de passer par les seuls ports de l'isthme de Panama, sans souci du renchérissement des marchandises importées que grevaient les frais d'une longue route terrestre. D'intéressants détails sont en outre donnés sur le commerce spécial des métaux précieux, des perles et des pierres précieuses, exportés par les Espagnols, et sur l'importation qu'ils faisaient des grandes quantités de mercure nécessaires à l'extraction de l'argent américain.

Un système de monopoles aussi étroitement réglementés provoquait une contrebande très variée et très étendue, de la part des sujets du roi d'Espagne et aussi des marchands, flibustiers et corsaires étrangers, dans la métropole et dans les colonies. Sur ce sujet des faits typiques sont exposés par M. Haring. On vit par exemple, au XVII^e^ siècle, des vaisseaux de guerre du roi Louis XIV imposer leur protection pour l'embarquement de marchandises françaises sur les bateaux espagnols à destination des colonies du Roi Catholique et la livraison de lingots en échange.

Dans la seconde partie de son livre, M. Haring nous fait connaître l'organisation des convois de navires marchands espagnols entre la péninsule et ses différentes possessions d'Amérique et les divers modes qui ont été adoptés successivement pour les faire protéger par des bateaux de guerre, les combats livrés par les corsaires pour la prise

Digitized by Google

de vaisseaux espagnols, « galions ou flottes ». Puis les deux derniers chapitres nous renseignent sur la nature, les types, le tonnage, l'équipement, l'affrètement des bâtiments de commerce qui traversaient l'Atlantique; sur le recrutement et la formation professionnelle des marins, pilotes et capitaines, qui étaient diplômés après avoir suivi des cours spéciaux et subi un examen à Séville.

Des tableaux statistiques, publiés en appendice, complètent utilement le livre clair et substantiel de M. Haring.

E. MARTIN-CHABOT.

Robert Howard LORD. **The second partition of Poland, a study in diplomatic History.** Cambridge, Harvard University Press, 1915. xxx-586 pages. (« Harvard Historical Studies », XXIII.)

M. Lord est « Instructor of History » à l'Université de Harvard et son livre est une thèse de doctorat en philosophie; thèse très remarquable qui honore l'auteur et son *alma mater*. M. Lord a visité de nombreuses archives d'Europe et y a fait de longues études. Il connaît les langues slaves et a lu tout ou presque tout ce qui a été écrit sur la Pologne. Il a une bonne méthode de travail. Son volume est une excellente étude sur les partages de la Pologne et l'histoire diplomatique de l'Europe au XVIII^e^ siècle; il fait en même temps une réfutation décisive de la thèse allemande et russe qui, depuis cent ans, ne se lassait pas de répéter que la Pologne avait mérité le sort qui lui était échu. Non pas que M. Lord soit un apologiste de l'ancienne République polonaise. Dans une introduction claire et concise (p. 3-55), il en retrace l'organisation politique et sociale. Il le fait non sans tristesse. Les deux siècles qui précédèrent les partages accumulèrent des fautes sans nombre. L'égoïsme des possédants, la folie, l'orgueil des magnats, la faiblesse des rois créèrent un état de choses qui conduisit à une issue fatale. La Pologne fut démembrée. « Si les grandes puissances avaient annexé toute la Pologne en 1772, le monde aurait dit que les Polonais avaient mérité leur sort, et il est probable que le nom et la nationalité des Polonais auraient péri en même temps; vingt ans plus tard, une nouvelle ère commençait et la Pologne sombrait juste au moment où elle se dressait pour une nouvelle vie pleine d'énergie et de patriotisme. L'œuvre de la diète de Quatre ans, le caractère des chefs de cette diète, l'enthousiasme généreux et les hautes espérances de cette période, la constitution du Trois Mai 1791, l'effort de l'armée polonaise en 1792, l'insurrection de Kosciuszko (1794), tout cela avait l'avantage inestimable de donner à la nation un trésor de valeurs spirituelles sur lequel elle pourra vivre et maintenir sa foi en elle-même et en son avenir après avoir perdu son indépendance » (p. 491). Nous transcrivons cette page, car elle contient la clef de la thèse de M. Lord. De nombreux historiens allemands et russes — des Polonais aussi —

Digitized by Google

soutenaient (cf. notre article sur T. Korzon, *Rev. histor.*, t. CXXVIII, p. 201) que les hommes de la grande diète commirent une faute en dressant le pays contre Catherine II, en se liant avec la Prusse qui devait les trahir. Catherine ne voulait que la mort de la Pologne sous une forme ou sous une autre. Son plan était clair et les hommes d'état polonais savaient qu'ils n'avaient rien à espérer de ce côté pour leur pays. Ils voulaient diviser les puissances copartageantes. Ils furent trahis par la Prusse et par l'Autriche, par une diplomatie et des rois pour lesquels les traités n'étaient que des chiffons de papier et les serments des quolibets de table. Les historiens polonais modernes se plaignent encore souvent que l'histoire diplomatique de l'Europe orientale pour le dernier quart du XVIII^e^ siècle soit encore très obscure. M. Lord sait débrouiller l'écheveau des négociations mensongères et sournoises; il jette une vive lumière sur les dernières années de la République polonaise enchaînée par la force brutale, et sur la diplomatie des puissances que divisaient des intérêts contraires et jaloux, mais qu'avait solidarisées le crime commis en commun contre la Pologne.

Le volume de M. Lord contient dix-huit extraits de pièces d'archives, pour la plupart inédits et intéressants (p. 509-556), et une très riche bibliographie du sujet (p. 557-572).

C'est avec un sentiment de très grande satisfaction que nous signalons ici le travail de l'auteur américain et nous espérons que M. Lord nous donnera bientôt l'occasion de reparler de lui.

Stanislas POSNER.

Collection de documents sur le pangermanisme, traduits de l'allemand. **Le pangermanisme philosophique**, avec une préface par Charles ANDLER. Paris, Louis Conard, 1917. In-8°, CLII-398 pages. Prix : 9 francs.

Nous avons déjà signalé les trois premiers tomes de cette collection : *les Origines du pangermanisme*, de 1800 à 1888 (*Rev. histor.*, t. CXXI, p. 183); *le Pangermanisme continental sous Guillaume II; le Pangermanisme colonial sous Guillaume II* (*Rev. histor.*, t. CXXIII, p. 376). Nous avons dit quel intérêt présentent ces morceaux choisis où apparaissent en toute leur ampleur les rêves d'hégémonie des Teutons; nous avons dit aussi quel est le grand mérite des préfaces dues à M. Charles Andler, qui a su pénétrer, bien avant 1914, le tréfonds de l'âme allemande. Le présent volume couronne la série. Il est intitulé : *le Pangermanisme philosophique* et peut-être le titre n'est-il pas entièrement exact. L'idée générale qui le domine est que de bonne heure l'Allemagne s'est attribué une mission providentielle; elle s'est imaginé qu'elle était appelée, par

Digitized by Google

ses hautes qualités, à organiser le monde et à réaliser un jour l'humanité intégrale.

Ces idées apparaissent d'abord chez ses philosophes, au moment où l'Allemagne se soulève contre le joug napoléonien; elles ont pour apôtres Fichte, qui le premier « donne un catéchisme clair et complet de la religion de la prédestination allemande », et Hegel, dont le système entier promet une destinée privilégiée au germanisme. Ils sont tous deux des protestants; Fichte n'a que paroles d'admiration pour Luther, en qui il voit l'homme de l'Allemagne, et, selon lui, la Réforme a assuré pour toujours la prééminence du peuple allemand; pour Hegel, la pensée luthérienne a transmué les formes sociales anciennes et ressuscité la vie de l'esprit qui allait s'éteindre. Mais voici que des catholiques ont ce même orgueil de la prédestination allemande. Joseph Goerres, après avoir salué les idées de la Révolution française, jure une haine éternelle à la France qui l'a déçu et imagine le monde sous la forme d'un saint-empire, politiquement dirigé par la Prusse, spirituellement par Rome; de son côté, Friedrich Schlegel, converti en 1808, conçoit l'Empire germanique comme une protection militaire étendue à toute la chrétienté.

Bientôt, l'idée d'une mission providentielle assignée à l'Allemagne comme à un second peuple élu descend des hauteurs de la philosophie; elle est adoptée, prêchée par les savants, historiens et géographes. L'étude de l'histoire de la Grèce conduit Ernst Curtius, celle de l'histoire romaine Mommsen à une même conclusion : c'est que le peuple allemand « totalise les expériences de tous les peuples et reste étranger à leurs imperfections ». Le géographe Friedrich Ratzel et son disciple Arthur Dix réclament de l'espace, de l'air et de la lumière pour cette nation, sans cesse accrue et ne pouvant plus se contenir dans les bornes trop étroites de l'Allemagne. Karl Lamprecht, collègue de Ratzel à Leipzig, soutient qu'un état comme l'Allemagne ne saurait se contenter du territoire qui le porte; cet état doit se répandre sur le monde; il est « tentaculaire ». Il est une organisation d'expansion économique, servie par des armées et des flottes qui sont elles-mêmes d'immenses magasins de force industrielle accumulée. Albrecht Wirth, explorateur qui a beaucoup voyagé, spécialiste de l'histoire d'Asie, est aussi un théoricien de l'expansion allemande; chez lui apparaît la doctrine d'une race germanique à laquelle, en vertu de ses qualités natives, est destiné l'empire du monde.

Cette théorie de la supériorité d'une race sur toutes les autres se rattache au fameux livre de Gobineau, *l'Inégalité des races humaines*, qui fut découvert en Allemagne longtemps après son apparition et dont on connaît le prodigieux succès. Elle est celle de Julius Langbehn, dont le livre au titre imité de Nietzsche, *Rembrandt als Erzieher*, intrigua tellement le public quand il fut publié anonyme en 1890; de Friedrich Lange, le fondateur du *Deutschbund;* de Ludwig Woltmann, socialiste et anthropologue, qui voit l'élite de

Digitized by Google

l'humanité dans l'homme élancé, blond, à dolichocéphalie frontale, c'est-à-dire dans la race germanique; de Heinrich Driesmans, dont les ouvrages forment l'esquisse d'une histoire de la civilisation interprétée par l'influence des races; de Houston Stewart Chamberlain, ce fils d'un amiral anglais, devenu fervent admirateur de l'Allemagne, botaniste, zoologiste, musicographe, homme de lettres, poète, qui annexe à la race privilégiée Jésus-Christ « aryen blond », le breton Pierre Abélard, François d'Assise et Dante; de Joseph-Ludwig Reimer, véritable énergumène, qui réclame pour l'Allemagne, outre la Belgique, l'Artois, la Picardie, la Normandie, l'accès de la Méditerranée; il veut bien laisser à la France provisoirement les régions autour du plateau central, souhaite l'extinction des « Non-Germains » et, pour conserver la pureté de la race, ne tolère entre Germains et Non-Germains que des unions stériles, l'anthropologie connaissant des méthodes sûres pour éviter la conception d'êtres nouveaux!

Toutes ces théories, fondées soit sur des considérations philosophiques, pseudo-scientifiques, soit sur la théorie d'une race supérieure, aboutissent à une même conclusion, une apologie de la guerre, non de la guerre comme légitime défense, mais de la guerre offensive, « fraîche et joyeuse ». La guerre doit être mise au service de la prédestination allemande, donner à l'Allemagne l'empire du monde. Voilà pourquoi le volume se termine par des extraits de deux écrivains qui ont créé des doctrines de guerre : Klaus Wagner, au nom de la doctrine anthropologique du culte des races, prêche la guerre éternelle; Friedrich von Bernhardi, dans ses trois ouvrages traduits en français : *Notre avenir*, *la Guerre d'aujourd'hui*, *l'Allemagne et la prochaine guerre*, n'expose pas seulement la technique des mouvements d'armée, les formes de l'attaque et de la défense, il formule, au nom de la doctrine politique et du culte de l'État, une véritable philosophie de la guerre. La guerre ne saurait être en aucune façon un crime; le crime serait seulement de ne pas réussir.

Telle est l'ordonnance du présent volume. Peut-être peut-on regretter qu'on ait découpé, dans les divers fascicules, les écrits de Friedrich Lange, dont les idées ne nous apparaissent point ainsi dans leur ensemble. Puis l'ordre chronologique est troublé; Fichte et Hegel sont à l'origine même du pangermanisme. Mais l'inconvénient est, après tout, minime. Nous avons dans ce répertoire les travaux les plus riches sur le pangermanisme et il faut féliciter les traducteurs de la fidélité et de l'élégance de leur traduction; ce sont MM. M. Aboucaya, G. Bianquis, M. Bloch, L. Brevet, J. Dessert, M. Dresch, A. Fabri, A. Giacomelli, B. Lehoc, G. Lenoir, L. Marchand, R. Serreau, A. Thomas et J. Wehrlin. M. Rouge a revu toutes ces traductions avec soin. L'introduction de M. Ch. Andler est tout à fait de premier ordre, écrite en un style nerveux, toute pleine d'idées. Avec quelle logique il sait répondre aux théories pangermanistes et mon-

Digitized by Google

trer l'action de ces théories et la responsabilité devant l'Histoire de ceux qui les ont combinées! En réalité, ces écrivains ont déchaîné sur le monde l'épouvantable cataclysme actuel et, à force d'exalter l'Allemagne, ils l'ont conduite à l'abîme. Nous espérons que M. Andler va reprendre les quatre préfaces mises en tête de ces volumes et les fondre ensemble; nous aurons ainsi une admirable histoire du pangermanisme[1].

Chr. PFISTER.

P.-N. MILIOUKOV. **Le mouvement intellectuel russe** (traduit du russe par Wladimir BIENSTOCK). Paris, Bossard, 1918. In-8°, 439 pages.

M. Milioukov a été l'une des figures les plus en vue de la fin de l'ancien régime russe, il semblait devoir être l'une des plus remarquables du nouveau. L'inopportunité de plusieurs de ses actes a interrompu sa carrière politique qui peut cependant n'être pas terminée. Il se trouvera des lecteurs du *Mouvement intellectuel russe* pour juger également inopportune sa traduction en français dont le remarquable traducteur est du reste un préfacier flatteur.

Pour apprécier cet ouvrage, il faut vouloir ignorer que de violentes accusations de germanophilie ont été portées contre M. Milioukov : l'impression qu'on en garde est que l'auteur nous décrit une Russie politique, philosophique, littéraire, si étroitement emmaillotée dans des langes allemands qu'elle a grand'peine à esquisser des gestes personnels. C'est aussi que l'auteur n'a pas eu l'intention d'attirer nos regards sur cette situation, qu'il n'en est pas frappé, qu'il est, comme ses héros, saturé de certaines lectures, et, qu'en leur ressemblant en cela, il n'y met aucune affection ni aucun parti pris.

Constatons d'abord que le titre, très vaste, du livre, est encore trop étroit pour ce qu'il contient. Le premier chapitre, *Hommes d'en haut et noblesse*, n'est rien autre chose que le récit très circonstancié et très pénétrant de l'avènement au trône russe de la duchesse de Courlande, Anna Ivanovna (1730). Candidature de Pierre (III), fils du duc de Holstein, projets de constitution oligarchique du prince Galitsine inspiré et guidé par le Hambourgeois Fick, avènement d'Anna et restauration du pouvoir autocratique due à l'initiative d'Ostermann : tels sont les faits que nous présente cette étude sans

1. Cet article a été écrit en septembre 1918; depuis, M. Andler a donné satisfaction à notre vœu et nous reviendrons sur le volume qui contient cette histoire du pangermanisme. De graves événements se sont aussi passés dans cet intervalle : l'Allemagne a été vaincue. La défaite ouvrira-t-elle les yeux aux Allemands? Reconnaîtront-ils que le crime n'est pas dans l'échec, mais dans l'intention, et que ce sont bien les docteurs du pangermanisme qui ont mené l'Allemagne à l'abîme?

Digitized by Google

lien avec les suivantes qui du reste n'en ont d'autre entre elles que de se rapporter aux deux premiers tiers du XIXe siècle.

La seconde étude relative à *Aksakov* n'évoque à première vue aucune idée d'influence allemande en Russie. Pourtant, Aksakov et ses camarades les étudiants de Kazan jouent des *Kotsebiatina*, des pièces inspirées de Kotsebue; ils voudraient jouer les *Brigands* de Schiller. Par contre, Aksakov dîne trois fois par semaine chez Chichkov qui oriente la jeunesse vers « la direction russe », protestant sans trêve contre l'introduction par les écrivains russes de mots et de tournures empruntés au français, contre l'imitation des modes et coutumes françaises, contre l'emploi général dans la conversation de la langue française. L'imitation des Français pour Chichkov était haïssable comme source du « poison libertaire jacobin » qu'il combattait depuis 1804 dans la société russe. Tout ce côté politique et social de la gallophobie échappe à Aksakov, et cela même au moment de l'invasion de Napoléon. M. Milioukov le remarque judicieusement.

Avec *l'Amour chez les Idéalistes* nous sommes en pleine Allemagne. S'agit-il des amours de Stankievitch? Aucune allusion à Musset, à Lamartine, à Hugo, à Gautier, à Dumas qui nous offrent des conceptions et des nuances si variées de ce sentiment. Ce que Stankievitch a senti de l'amour, c'est un caprice : « Vraiment, je pense deux fois plus à Kant et je suis plus préoccupé deux fois de la conclusion des *Catégories* que de ce petit sentiment qui fut et n'est plus. » Il se donne l'air d'un homme « qui ne veut plus être dupe », et il a écrit à un ami : « Te rappelles-tu les vers de Gœthe?

> **Doch welch ein Glück geliebt zu werden und zu lieben;**
> **Götter welch ein Glück! »**

Plus loin, M. Milioukov lui fait dire encore : « Comme Gœthe sentait que nous nous préparons trop à la vie et que nous ne réussissons pas à vivre! Il le sentait et nous autres? » Ailleurs, c'est une citation banale de la *Résignation* de Schiller : « Deux fleurs existent pour l'homme, l'espoir et le plaisir. Celui qui arrache l'une ne doit pas exiger l'autre. » Au reste, cet idéaliste russe finit par « s'adonner sans aucune réflexion à son dernier et tout à fait réaliste roman avec une jolie et espiègle allemande, Bertha ». Sont-ce donc des influences uniquement allemandes qui ont chez lui intellectualisé l'amour? Ces influences sont-elles plutôt les seules qui aient retenu l'attention de M. Milioukov? On se le demande après avoir lu.

S'agit-il de Bielinski? Nous apprenons que Bakounine l'entraîne vers le *fichtianisme*, que Fichte l'a convaincu « que la vie idéale est précisément la vie réelle positive concrète et que ce qu'on appelle vie réelle n'est que négation, chimère, vide, néant ». Lorsque sa rupture avec Bakounine, la vie, un amour malheureux, l'ont fait penser autrement, M. Milioukov nous dit : « La voix sourde de son propre égoïsme souffle à Bielinski la première application pratique de la proposition

Digitized by Google

de Hegel : « Tout ce qui est, est rationnel. » Les relations de Bielinski et de Bakounine oscillent entre ces deux pôles, Fichte et Hegel. Tous deux boudent le vieux Bakounine nourri des encyclopédistes et il y a lutte entre eux ; si Bielinski ne peut épouser une sœur de Bakounine, c'est que l'un est tout à Fichte, l'autre tout à Hegel. Plus tard, Bielinski se retrouvera entre deux autres camps allemands : Schiller devient « l'ennemi cruel » de Bielinski qui se venge de lui « pour tout ce qu'il a souffert en son nom », en s'enthousiasmant pour le lyrisme léger de Gœthe et de Heine. Il est si nourri d'idées allemandes qu'il ne traduit plus en russe des mots aussi simples que *that*. Il est vrai que M. Milioukov abonde lui aussi en formules comme « la *sehnsucht* tourmentée de Bielinski ». Y aurait-il lieu de susciter contre l'allemand un autre Chichkov ?

Mais c'est surtout dans ses études sur Herzen que M. Milioukov nous paraît dominé par les influences allemandes qui se sont exercées sur ses personnages d'élection et un peu trop discret sur leurs relations avec nous. M. Milioukov nous dit que le professeur de francais d'Herzen lui apprenait à admirer Danton et Robespierre. Il nous dit aussi que la génération de Herzen attendait de la femme l'amour, selon Schiller ou selon Hegel, et que parfois aussi on lui recommande de se pénétrer de l'esprit de George Sand ; mais on voit vite que George Sand n'est là que pour la forme. Herzen dit de la femme d'Ogariov : « Ses pensées confuses, empruntées au hasard des lectures à George Sand..., la conduisaient d'une insanité à l'autre, à une excentricité qu'elle prenait pour de l'originalité, à cette émancipation des femmes en vertu de laquelle elles nient ce qui existe et qui ne leur plaît pas, conservant obstinément tout le reste. » Herzen, dont la mère est une Allemande « douce et naïve », a l'esprit orienté vers l'Allemagne. Il a lu en cachette, avec Ogariov, les drames de Schiller, il fait de lui d'assez banales citations : « Le mai de la vie ne fleurit qu'une fois », et M. Milioukov s'attarde à ces citations. C'est dans Schelling qu'il puise son goût pour les sciences naturelles. Ses amis, ce sont Vitberg, la vieille Ern, Ketcher. M. Milioukov caractérise sa souffrance morale en l'appelant « la crise bien connue des romantiques de Moscou sous le nom allemand de Grübelei » et il revient maintes fois sur cette expression. Si du reste, à Novgorod, Herzen est passé du mysticisme au réalisme, « la lecture du *Wesen des Christenthums* de Feuerbach marque définitivement cette transformation », et il se demande : « Est-ce que l'amour donnera le *Grundton* à toute la vie? »

Mêmes constatations en ce qui regarde Nathalie Herzen : elle subit l'influence d'Émilie Axberg, elle écrit en allemand à Herzen : « Gehorsam ist des Weibes Pflicht. » Si, à Paris, elle se lie avec quelqu'un, c'est avec Emma Hervegh, femme d'un des représentants de la jeune Allemagne poétique, c'est aussi avec Hervegh lui-même. Se trouvant avec lui, « je regarde tout de haut », dit-elle. « La république et le public me paraissent des marionnettes » (1849). Elle insiste ailleurs sur cette idée : « Toutes les républiques, les révolutions, tout cela me

Digitized by Google

paraît comme un tricot. Cavaignac, Napoléon produisent sur moi le même effet : ce sont les aiguilles sur lesquelles sont rangées les mailles du tricot, de toutes petites mailles, et cela tricote, tricote; les fils sont minces, pourris; dans un endroit cela craque, puis dans d'autres encore, et tous poussent des ah! crient; s'empressent pour remailler; mais les mailles se rompent de plus en plus. Il y a nœud sur nœud; et le tricot, comme il est malpropre! »

Nathalie sans doute et Alexandre Herzen ont été des « adversaires de l'Europe occidentale ». Strakhov, Pertzov, Arabagine en ont fait un grand mérite à Herzen, et M. Milioukov, en le constatant, ajoute un « hélas! » qui nous surprend un peu : Herzen est mort à Paris en janvier 1870 et, à ne lire que ce qu'en écrit en ce livre M. Milioukov, on pourrait vraiment penser qu'il a vécu chez nous en étranger à toute vie intellectuelle française.

Or, il vient de paraître, en même temps que *le Mouvement intellectuel russe*, un ouvrage moins imposant de M. Ossip Lourié qui, pour ne s'intéresser qu'à *la Russie de 1914 à 1917*, nous permet cependant de contrôler celui de M. Milioukov. M. Lourié nous y annonce qu'il a découvert à la Bibliothèque nationale neuf lettres inédites d'Herzen à Edgar Quinet. Ces lettres nous le montrent en relations avec Paul Robin, avec la *Revue des Deux Mondes*, avec Delacroix, Michelet. Nous apprenons qu'il copie pour M^me^ Quinet une poésie italienne, ce qui, comme échange intellectuel, vaut la bouteille de vin bue par Natacha et Hervegh dans un cabaret. Herzen écrit à Quinet : « Votre lettre du 4 (janvier 1869) a été une grande consolation pour moi. Je vous en remercie beaucoup et de tout cœur. On se raidit, on se dessèche sans des paroles de sympathie des personnes que nous sommes habitués à estimer, à aimer. » Il adresse à Michelet une lettre « sur le peuple russe et le socialisme ». Il fait à Quinet des objections, après avoir lu sa *Révolution*. Sans doute, dit-il, « nous n'échangerons pas notre loi agraire dans son embryon contre la vieille codification latine, contre la législation anglo-saxonne. Nous voulons montrer qu'au-dessous de la neige de Russie, il y a une terre et que cette terre est possédée d'une autre manière que la terre historique du vieux monde ». Mais il écrit aussi : « Le rapport de l'homme au sol, nous l'avons trouvé en naissant, nous l'avons négligé, méconnu; *nous voulons maintenant, avec un remords sincère, le développer à l'aide de la science et de l'expérience occidentales.* » Si loin que Herzen soit des Français, il semble donc que M. Milioukov l'ait placé plus loin d'eux encore.

L'on ne saurait passer sous silence les 76 pages que l'auteur consacre au *Cours de Granovski*, créateur de l'enseignement de l'histoire à l'Université de Moscou. Ces pages ne démentent pas l'impression que donne le reste du livre. M. Milioukov applique d'abord à Granovski les paroles du poète :

Wer für seine Zeit gelebt
Der hat gelebt für alle Zeiten.

Digitized by Google

Il continue en nous montrant dans Granovski un historien pénétré non seulement de la pensée, mais encore de la terminologie de Hegel : « Pour Hegel, le commencement de la victoire de l'esprit, c'est le christianisme ; sous ce rapport, le moyen âge et les temps modernes sont en réalité une même période de l'histoire séparée par un profond abîme du monde ancien. » Granovski prend comme fil conducteur pendant les premières années de son enseignement le manuel de Leo, *Lehrbuch der Universalgeschichte*, qui partage l'histoire du moyen âge « en parties vivantes d'un organisme sectionné d'après les directions générales », c'est-à-dire précisément comme l'exigeait la philosophie de l'histoire de Hegel. Sur César, « le premier des citoyens romains qui ait eu le sentiment de la dignité humaine et l'ait respecté dans la personne des autres peuples », il reprend les idées et jusqu'aux citations de Hegel. Sur l'empire romain, en général, il s'inspire de Schlosser et, comme lui, compare Lucain à Voltaire. Pour l'histoire de l'Église, il emprunte directement à Scheck, Neander, Giesseler, Henck et Planck ; pour l'histoire des Germains il se sert d'Eichhorn, de Moser, divisant comme ce dernier les Germains en deux branches, les Saxons et les Suèves.

Guizot aussi n'est pas sans influence sur Granovski ; pourtant cette influence « se fait sentir sur son cours à un degré beaucoup moindre qu'on ne pourrait s'y attendre ». Pour Granovski, « la manière de Guizot reflète la même « théorie aride du progrès » qui fut celle des savants français du siècle dernier, abandonnée par Herder et à laquelle se substitua la conception du « développement vital organique ». Il fait des réserves sur l'*Histoire de France* de Michelet, « très inégale », sur sa manière qui a « quelque chose de capricieux », sur « sa compréhension philosophique insuffisamment dégagée des faits et insuffisamment précise ». Toutes ses sympathies vont à Augustin Thierry. Il accorde en somme que « les historiens français ont beaucoup profité des travaux des Allemands, mais qu'ils leur sont infiniment supérieurs par la compréhension réelle des événements et le don de l'exposition ». Partant de là, il « base son cours presque exclusivement sur des recherches allemandes ». Granovski apparaît avant tout comme un germanisant, soit qu'il parle de Clovis, Brunehaut, Charles Martel, Charlemagne, soit qu'il parle de la chevalerie et des croisades. Les résultats d'une documentation « presque exclusivement » allemande ne peuvent être douteux, quelle que soit d'ailleurs la conscience de l'historien. Celle de Granovski ne fait aucun doute ; celle de Karéiev, que M. Milioukov cite au sujet de Granovski, est entière ; celle de M. Milioukov ne sera pas mise en cause par nous. Ceci le mettra à l'aise pour nous concéder que ce faisceau de brillantes et savantes études sur *le Mouvement intellectuel russe* aurait eu le caractère d'un ouvrage définitif, si la documentation française n'en avait été presque exclue.

Abel MANSUY.

Digitized by Google

Alan SEEGER, le poète de la Légion étrangère. **Ses lettres et poèmes écrits durant la guerre,** réunis par son père et traduits par Odette RAIMONDI-MATHERON. Paris, Payot, 1918. In-16, 317 pages. Prix : 4 fr. 50.

Le 4 juillet 1916 fut tué à la prise de Belloy-en-Santerre un jeune Américain, engagé volontaire dans notre Légion étrangère. Il était né à New York le 22 juin 1888. A l'âge de douze ans, il partit avec sa famille pour Mexico; puis revint aux États-Unis en 1906 comme étudiant à l'Université de Harvard. Il y passa quatre années; plus assidu à la bibliothèque qu'aux salles de cours et aux réunions sportives, déjà préoccupé des graves questions de la destinée humaine, « il vivait en lui-même, oublieux plutôt que dédaigneux de la routine journalière avec ses nécessités mesquines » (p. 21); mais il écrivait surtout en vers et conquit bientôt une place distinguée parmi la jeunesse intellectuelle de sa patrie. En 1912, il vint à Paris, « dont l'ample beauté » exerça sur son imagination et ses sens « un charme irrésistible » (p. 23). C'est là qu'il composa la plupart de ses poèmes d'avant-guerre; en même temps il se rendit assez maître de la langue française pour compter bientôt comme un écrivain de chez nous.

En 1914, il était à Londres quand l'Allemagne, violant les principes les plus élémentaires du droit, entra en guerre. Il revint aussitôt en France et, avec une cinquantaine de ses compatriotes, il s'engagea dans nos rangs pour la défense de ce droit qui lui était cher et de notre pays dont il avait fait comme une seconde patrie. La Légion étrangère a été décrite avec une verve singulièrement pittoresque par Albert Exande; au dire d'Alan, le régiment se composait presque entièrement « de la lie de la société, repris de justice et voyous, commandés par des sous-officiers qui nous traitaient tous sans distinction, comme ils ont l'habitude de le faire en Afrique pour leur engeance indisciplinée » (p. 166). Il eût pu le quitter quand ses compatriotes eurent obtenu le privilège de passer dans un régiment français; il y resta cependant, sachant que la Légion était réservée pour les actions les plus périlleuses; huit mois durant, il supporta sans se plaindre la dure vie des tranchées; il fut récompensé de sa persévérance quand son régiment eut été rattaché à la division marocaine; la gloire dont elle se couvrit dans les batailles de l'Aisne et de la Champagne le transporta d'enthousiasme.

Dans la guerre, il voit, et en ceci il est bien de son pays et de sa race, le plus excitant des sports; le service de patrouille, cette chasse à l'homme, le passionne; mais, comme à l'Université, ses pensées restent graves; elles montent facilement aux plus hauts sommets. Il y a chez lui une part de fatalisme; il emprunte à un camarade musulman, qui devait être témoin de sa mort, la formule religieuse *Mektoub*, « c'est écrit », dont il a fait le sujet d'un de ses plus beaux poèmes

Digitized by Google

(p. 240-244); la mort n'est à ses yeux qu'un accident : elle « n'est pas si terrible après tout », dit-il; « elle peut même signifier quelque chose de bien plus merveilleux que la vie; elle ne peut, en tout cas, signifier rien de pire pour le bon soldat » (p. 130). Aussi abandonne-t-il tranquillement son sort au « grand dieu Chance » (p. 210); il n'est cependant pas un jouet aux mains de la destinée. S'il a pris avec la mort un « rendez-vous » qu'il a chanté en vers saisissants (p. 246), il a soumis son âme à l'impérieuse loi du devoir. Des tranchées de Magneux, il écrit à sa mère, le 18 juin 1915 : « Il y a dix chances contre une pour que je m'en sorte. Mais, si je devais y rester, vous devriez être fière comme une mère spartiate et comprendre que c'est votre contribution au triomphe de la cause dont vous appréciez si puissamment le bon droit. Tout le monde devrait prendre part à cette lutte, dont l'issue doit avoir une importance décisive pour l'humanité » (p. 138).

Cet idéaliste ne s'enferme pas dans sa vie intérieure, si riche en nobles pensées; il a les yeux grands ouverts sur le monde qui l'entoure; il note avec une sensibilité intéressée autant qu'émue les impressions qu'il en reçoit. Familier dès l'enfance avec les violents contrastes que lui offrait la nature américaine, il subit profondément le charme de nos climats tempérés et de notre vieille civilisation, toute en nuances et si bien équilibrée. Il décrit à une amie (12 mai 1916) ce qu'il voit d'une position dominante qui offre des vues sur le pays envahi : « C'est un des plus splendides paysages : forêts, vergers, petits villages aux toits de tuile rouge, que l'artillerie française a soigneusement épargnés. Il y a pour moi quelque chose de fascinant dans ces profonds horizons du Nord. Le nord de la France est devenu pour mon imagination une sorte de pays enchanté, tant il semble si inaccessible, si mystérieux, si isolé du monde extérieur » (p. 200). Ses lettres au *New York Times*, où il décrit son existence militaire, sa vie monotone, fatigante, déprimante dans les tranchées, sont pleines de pittoresque; les fusées qui éclairent soudain les mystérieuses terreurs des nuits sombres ont à ses yeux quelque chose de féérique. Les récits de combat qu'il envoie à ce journal sont sobres, précis, émouvants; ils respirent une ardeur guerrière où les refrains de la *Marseillaise* viennent de temps en temps faire retentir une note sublime. Il parle avec estime du soldat allemand, mais combien il diffère du soldat français : « Quel contraste avec les blessés allemands, sur les traits desquels il n'y avait que de la terreur et du désespoir! Quel est le stimulant de leurs cris de guerre de « Gott mit uns » et « Für Kœnig und Vaterland! », comparé à celui qui exalte les hommes qui combattent réellement pour défendre leur patrie! » (p. 182).

Par inclination naturelle, par volonté réfléchie, Seeger s'est fait une âme française, non pas cependant au point d'approuver aucun sentiment d'inimitié contre l'Allemagne. « C'était seulement pour que cette France et spécialement Paris, que j'aime, ne cessassent pas d'être la

Digitized by Google

gloire et la beauté qu'elles sont que je me suis engagé » (p. 156). « Ne vous désolez donc pas », écrit-il encore à sa mère (3 juillet 1915), « seuls sont à plaindre dans cette guerre ceux qui éludent ou négligent leur devoir » (p. 143). Aussi ne s'étonnera-t-on point s'il juge sévèrement la politique expectante du gouvernement américain au début du conflit européen. « Nous avons tous été très émus par les nouvelles concernant la *Lusitania*. Je suppose qu'en Amérique l'opinion publique est très excitée, mais je ne garde aucun espoir que Washington fasse quelque chose » (à sa mère, 10 mai 1915, p. 123). Il raille les indécisions du président Wilson (p. 188) et rêve de servir sous l'impétueux Roosevelt, dont le nom retentit comme un coup de clairon dans son beau poème « A message to America » (p. 282-290). Nul doute que la résolution avec laquelle plus tard ses compatriotes sont entrés dans la guerre ne l'eût transporté de joie et de fierté.

C'est donc une nature particulièrement riche et attirante que nous révèlent les 200 pages où l'on a réuni les lettres écrites par Seeger à sa mère, à sa sœur, à sa « marraine », au *New York Times*, son journal de guerre (on n'en a retrouvé que des fragments). Mais on appréciera par-dessus tout les sonnets et les poèmes composés par lui pendant la guerre et dont on a eu bien raison de nous donner non seulement une traduction française, mais le texte même, d'un accent si mâle et si profondément humain. Les combats sur l'Aisne et la Champagne en 1914 et 1915 lui ont inspiré deux de ces plus beaux chants. Son ode à la mémoire des volontaires américains tombés pour la France (p. 298), qui aurait dû être récitée par l'auteur lui-même devant les statues de La Fayette et de Washington à Paris, le 30 mai 1916, restera comme un éloquent témoignage des sacrifices désintéressés consentis par la grande nation américaine dans cette guerre imposée par l'Allemagne à l'humanité civilisée. « Arrivez à aimer la France », écrit encore Alan à sa mère, « et à comprendre la noblesse, pour ainsi dire sans exemple, de l'effort que fait cet admirable peuple, car cela sera pour vous le plus sûr moyen de trouver un réconfort pour ce que je suis prêt à souffrir pour sa cause » (p. 158).

Ch. BÉMONT.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale.

— A propos du quatrième centenaire de la Réforme, la *Revue de métaphysique et de morale* a fait paraître un numéro exceptionnel (25e année, nos 5-6; septembre-décembre 1918. Paris, Armand Colin, 423 p.; prix : 15 fr.) composé des articles suivants : 1° La Réforme allemande : C.-A. Bernoulli. La réforme de Luther et les problèmes de la culture présente, trad. par Ch. Andler; Imbart de La Tour. Pourquoi Luther n'a-t-il créé qu'un christianisme allemand? E. Ehrhardt. Le sens de la révolution religieuse et morale accomplie par Luther. 2° La Réforme française : N. Weiss. Réforme et préréforme : Jacques Lefèvre d'Étaples; H. Bois. La prédestination d'après Calvin; F. Buisson. Note additionnelle sur la Réforme française; les apôtres de la tolérance. 3° La Réforme anglaise : F. W. Watson. Le protestantisme en Angleterre; P. Fargues. La marche du courant calviniste en Grande-Bretagne. 4° Les origines protestantes de la démocratie : F. Palmer. Les Anabaptistes; E. Doumergue. Calvin et l'Entente. De Wilson à Calvin. 5° La Réforme et le monde moderne : G. Chevalier. Les deux Réformes : le luthéranisme en Allemagne; le calvinisme dans les pays de langue anglaise; E. Vermeil. Les aspects religieux de la guerre; Ch. Andler. L'esprit conservateur et l'esprit révolutionnaire dans le luthéranisme. — Cet important recueil d'articles devra retenir l'attention des historiens.

Ch. B.

— Alfred Stern. *Geschichte Europas von 1815 bis 1830.* Bd III, zweite Auflage (Stuttgart et Berlin, Cotta, 1919, in-8°, xii-421 p.). — Cette nouvelle édition, qui paraît dix-huit ans après la première, apporte peu de nouveau. Elle a été légèrement augmentée : 421 pages au lieu de 419. Les additions portent surtout sur les indications bibliographiques; encore sont-elles assez rares et concernent plutôt l'Allemagne et la Russie; le texte n'a pas été remanié d'une façon appréciable. Je n'ai guère constaté de changements un peu importants qu'en ce qui concerne l'organisation des sociétés secrètes en Russie et l'agitateur Paul Pestel. L'épreuve du temps a donc été favorable à ce remarquable exposé de l'histoire européenne avant 1830, puisqu'il a pu rester aujourd'hui à peu près ce qu'il était hier. Ch. B.

— Probus. *L'organisation de la démocratie* (Paris, 1918, in-8°, 44 p.; prix : 1 fr. 20). — L'auteur croit pouvoir esquisser dans ces

Digitized by Google

quelques pages tout un plan de réformes économiques, sociales, humaines et politiques. Nous trouvons çà et là des généralités pleines de bon sens, comme la nécessité de construire des canaux ou de lutter contre l'alcoolisme et la dépopulation, mais tout cela suffit-il pour préciser notre conception de la démocratie future? Nous pouvons en douter, en regrettant qu'il ne nous soit pas permis d'entrevoir cette organisation. R. D.

— Nous avons reçu le 1er numéro d'une « Revue internationale de l'organisation politique et économique du monde ». Elle a pour titre : *La paix des peuples* et paraît deux fois par mois à partir du 25 février 1919. Ce premier numéro contient les articles suivants : A. DE LAPRADELLE. De la victoire du Droit à la paix des peuples; Pierre DE LEYRAT. Les principes de paix du président Wilson; René PINON. La paix des peuples par la Société des Nations; N. POLITIS. Les aspirations nationales de la Grèce; LANDAU-ALDANOF. La crise russe et la Société des Nations; Tadrusz WOLSKI. Le rôle de la Pologne; André SPIRE. Le peuple juif; ***. Le titre présent de la France à l'Alsace-Lorraine; NIPPOLD. Une opinion suisse sur la nécessité d'une justice internationale de la guerre (Abonnement : 30 fr. pour la France et les colonies; prix de chaque numéro : 6 fr.).

— Le 47e « leaflet » publié par la « Historical Association » est une *Bibliography of social history*, par M. E. H. SPALDING. Il est à l'usage des étudiants qui n'ont guère le temps de remonter aux sources; ce n'est pas un instrument de travail.

— Une table générale du *Quarterly Review* pour les tomes CCII-CCXXI a été publiée à Londres par la librairie Murray (prix : 6 sh.).

LA GUERRE.

— *Les Archives de la grande guerre*. Cette nouvelle publication mensuelle est destinée « à recueillir, classer et publier les principaux éléments de la documentation française et étrangère de l'histoire de la guerre au point de vue militaire, politique, social, économique, etc. » Elle permettra « aux témoins, aux combattants de faire revivre les faits qu'ils ont vécus ». « Les *Annales* s'attacheront, d'autre part, à faire connaître en France l'abondante littérature publiée soit par les Alliés, soit par les neutres, soit celle répandue par l'ennemi, sans l'étude de laquelle il est à peu près impossible de se faire une idée exacte des faits. » La collection formera chaque année deux volumes de 768 pages chacun. Voici le contenu du 1er numéro, mars 1919 : Capitaine V. B. Le premier régiment de France : le R. I. C. M. (le régiment d'infanterie coloniale du Maroc. Du 17 août 1914, où le régiment débarque à Cette, au mois de mai 1917, où il se trouve sur le plateau de Craonne, après avoir passé par Verdun ; à suivre). — Général J. ROUQUEROL. La brigade active de Belfort en Haute-Alsace,

Digitized by Google

septembre 1914 (formée du 171e et du 172e d'infanterie; fait bien connaître les sentiments de la population alsacienne; à suivre). — L. TROTZKY. Comment nous avons fait la révolution d'octobre et le traité de Brest-Litovsk; à suivre (l'étude du bolcheviste, dont on trouve ici une traduction sans commentaire, est datée de Brest-Litovsk même, 12-25 février 1918). — Prince OSCAR DE PRUSSE. La « bataille d'hiver » en Champagne, 16 février-18 mars 1915 (la IIIe armée allemande était opposée à l'armée de Langle de Cary qui devait fixer en Champagne le plus de forces ennemies pour empêcher tout transport de troupes de l'ouest à l'est, où les Russes soutenaient un choc violent près des lacs de Mazurie. Récit par le prince prussien de la lutte en Champagne; aucun commentaire en note; et pourtant le récit publié aurait besoin d'être rectifié). — Direction de la *Disconto Gesellschaft*. La vie économique allemande pendant la première année de guerre (conclusion : il n'existe, du côté allemand, aucune raison économique de nature à obliger à mettre une fin prématurée au conflit armé actuel; l'article est publié sans commentaire). — Arthur CHUQUET. Un conférencier à l'armée du Kronprinz en 1915 (Marcel Salzer; l'article a déjà paru dans les comptes-rendus de l'Académie des sciences morales et politiques). — Iconographie. A travers la caricature allemande (reproduction de quatre caricatures).

— Le *Times* de Londres a entrepris une histoire de la grande guerre par les documents : *Documentary history of the war*. Elle est divisée en cinq sections, comprenant chacune plusieurs volumes : 1° section diplomatique (t. I et II); 2° section navale (trois parties allant jusqu'à la fin de février 1915); 3° section militaire (t. I, comprenant toute l'année 1914); 4° section d'outre-Atlantique (t. I, concernant uniquement le Canada). Le prix de chaque volume est de 15 sh. pour les souscripteurs, de 21 sh. pour les autres.

— Victor GIRAUD. *Histoire de la grande guerre*. 1re partie (Paris, Hachette, 1919, in-8°, XII-179 p.; prix : 4 fr.). — Cette histoire de la guerre paraîtra en cinq fascicules et sera complète en un seul volume. La première livraison comprend quatre chapitres : 1° les origines de la guerre; 2° la « semaine tragique », du 23 au 31 juillet 1914; 3° avant la Marne : les plans des états-majors et les batailles des frontières, de Charleroi au Grand-Couronné; 4° la Marne. Chaque chapitre enfin se termine par une abondante bibliographie. L'auteur n'est ni un militaire, ni un diplomate, mais il a beaucoup lu, beaucoup médité; il paraît avoir çà et là reçu des confidences dont il a fait discrètement son profit. C'est un littérateur et un moraliste; les nombreux matériaux qu'il a entassés, il les distribue avec art et mesure; il s'attache surtout à faire comprendre l'enchaînement chronologique et logique des faits qui lui dictent ses jugements sur les intentions et le caractère des chefs responsables. Il raconte plus qu'il ne critique; son exposé, clair, vivant, atteint à l'éloquence à certains

Digitized by Google

moments particulièrement dramatiques, ainsi quand il montre les conséquences militaires et morales de la défaite infligée aux Allemands sur la Marne et en Lorraine en septembre 1914. Il laisse aux spécialistes de décider entre Joffre, Lanrezac et Galliéni; sans dissimuler les fautes commises au début de la campagne par le haut commandement français, il fait à Joffre un mérite d'avoir su très vite reconnaître ses erreurs et adapter ses résolutions aux conditions nouvelles d'une guerre que nous avions vu venir sans doute, mais à laquelle nous étions mal préparés. L'opinion est défendable, à coup sûr; peut-être même se rapproche-t-elle beaucoup de la vérité. Sur des détails de moindre importance, on pourra chicaner l'auteur. Je lui reprocherai, pour ma part, la manière maladroite dont il cite (p. 46) un passage de l'ultimatum adressé par l'Autriche-Hongrie à la Serbie, le 23 juillet; mais M. Giraud s'adresse au grand public, qui demande avant tout qu'on lui présente l'ensemble des événements dans un exposé sincère, intelligent et instructif; pour ce public, il sera un guide excellent. Ch. B.

— JEAN-BERNARD. *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*. T. III (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-8°, 407 p.; prix : 7 fr. 50). — Dans ce tome III sont racontés l'occupation de la Belgique jusqu'à l'échec des Allemands sur l'Yser, les batailles en Champagne, en Picardie et dans le Nord, jusqu'en novembre 1918, des faits divers sur Bordeaux, où le gouvernement s'était retiré dès le 3 septembre, et sur Paris, abandonné par le monde officiel, mais si plein de calme et de confiance. Le dernier chapitre est consacré au Manifeste des 93 et à la littérature de haine prodiguée par les Allemands, universitaires et autres, contre un ennemi qui n'avait pas consenti à se laisser vaincre et dominer par eux. Beaucoup d'illustrations d'un rendu d'ordinaire assez flou; la vue de quelques-unes, au contraire, fait frissonner : celles qui rappellent les atrocités allemandes. Ch. B.

— *Pages d'histoire, 1914-1918* (Paris et Nancy, Berger-Levrault); suite. — N° 151. Pierre DAYE. *Les conquêtes africaines des Belges*. — N° 152. Fernand PASSELECQ. *La magistrature belge contre le despotisme allemand* (l'attitude de ces magistrats fut vraiment celle du Droit protestant contre la Force. En appendice, on a reproduit les protestations des Belges contre le démembrement politique du pays et, d'autre part, les arrêtés organiques instituant les tribunaux allemands dans la Belgique occupée). — N° 153. *Les communiqués officiels depuis la déclaration de guerre*. XXXVI : *Janvier-mars 1918*. — N° 154. Le mémoire LICHNOWSKY et les documents MUELHON, préface de Joseph REINACH (parus déjà dans les « Études de la guerre », ces textes avaient leur place tout indiquée dans une collection précieuse entre toutes pour l'histoire de la guerre). — N° 155. Général MALLETERRE. *Campagnes de 1914-1916*, t. I. —

Digitized by Google

N° 156. Commandant Willy BRETON. *Les combats de Steenstrat, avril-mai 1915*, avec 9 cartes dans le texte. — N° 157. *Le Front.* Atlas dépliant en 16 cartes. II : *Les étapes de la délivrance* (pour suivre les opérations militaires sur le front français du 1er janvier 1915 au 15 octobre 1918). — N° 158. Kebel HOWARD. *L'épopée de Zeebrugge et le « Vindictive »* (simple « reportage », mais présenté avec un entrain et une bonne humeur admirables. A la suite, on a traduit les comptes-rendus officiels de l'Amirauté sur les attaques de Zeebrugge et d'Ostende le 24 avril et le 11 mai 1918). — N° 159. *Troisième Livre jaune français* (actes relatifs à l'alliance franco-russe, 1891-1912). — N° 160. S. R. *Chronologie de la guerre.* T. VIII : *1er janvier-30 juin 1918* (cette compilation est un des meilleurs guides qu'on ait à travers les enchevêtrements de la guerre mondiale). Ch. B.

— ALBERT Ier, prince de Monaco. *La guerre allemande et la conscience universelle* (Paris, Payot, 1919, in-32, 70 p.; prix : 2 fr.). — Take JONESCO. *Souvenirs* (Ibid., 1919, in-12, 249 p.; prix : 4 fr. 50). — Wilhelm MUELHON. *L'Europe dévastée* (Ibid., in-32, 261 p.; prix : 4 fr. 50). — Trois livres dont la lecture doit être conseillée à toute personne désireuse de se renseigner, d'une façon rapide et agréable, sur les origines de la guerre et la responsabilité de ses principaux acteurs.

Le prince de Monaco a connu personnellement l'empereur Guillaume II; il a été invité par lui à Kiel, à Potsdam; en 1908, il a même été chargé officieusement de démarches auprès du gouvernement français pour ouvrir des voies à une entente entre l'Allemagne et la France. Pendant dix-huit années, le prince et l'empereur ont été amis. Mais Albert Ier ayant voulu rester neutre quand l'Allemagne mobilisait ses armées pour les jeter sur sa frontière occidentale, il fut traité en ennemi; les biens de ses sujets furent saisis sur mer et dans les colonies; les propriétés qu'il avait dans la France envahie furent saccagées par les troupes allemandes, au mépris d'engagements pris par le chancelier de l'Empire. Dans une lettre ouverte « à S. M. Guillaume II, empereur allemand », datée de Paris, octobre 1918, il exprime son indignation avec une véhémence qui se répète volontiers sans variantes et sans nuances. Son cas particulier lui permet, en le généralisant, de montrer chez le souverain déchu la préméditation de l'outrage, la méthode de guerre cynique et brutale appliquée par les autorités allemandes, le mépris et le dégoût qu'elle suscite dans la conscience universelle. Le plus grand des crimes commis contre l'humanité devait être expié par le plus dur châtiment.

Le nom de l'éminent homme d'Etat roumain, Take Jonesco, est bien connu. On sait qu'il fut un des promoteurs les plus actifs de l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés de l'Entente. Depuis longtemps déjà, il s'était appliqué à bien connaître le haut personnel diplomatique de l'Europe; de fréquents voyages l'avaient mis en

Digitized by Google

relations fréquentes, parfois intimes, avec la plupart des dirigeants, chefs d'État et ministres. Il ne s'était point lassé de leur expliquer la situation de la Roumanie; ses fonctions lui avaient permis de connaître le traité secret conclu par le roi Carol Ier avec l'Autriche, mais il s'ingéniait à prouver que le sentiment national était hostile à cette puissance oppressive et que la volonté du roi se briserait contre celle du peuple. Il était à Londres pendant cette tragique quinzaine de juillet 1914 où les destinées du monde furent en suspens, et il comprit que la politique tortueuse des empires centraux menait fatalement à la guerre; le 3 août, il arrivait à Sinaïa pour assister au conseil qui força le roi Carol à rester neutre. On trouvera dans ses *Souvenirs* (recueil d'articles dont beaucoup ont paru dans la *Roumanie*) le récit de ce drame des chancelleries et la preuve formelle des résolutions belliqueuses qui avaient été prises à Berlin et à Vienne. Suivent des portraits largement et lestement troussés des plus notables parmi les ministres autrichiens et allemands, hongrois et russes, turcs et grecs. C'est sur les diplomates autrichiens que sa verve malicieuse s'épanche le plus volontiers; parmi les Allemands, il place hors de pair Kiderlen-Wæchter et Bülow, mais pour ce dernier, après en avoir fait un éloge très flatteur, tout en nuances, il finit par s'apercevoir que le prince a fortement compromis sa réputation dans les intrigues italiennes. Ces *Souvenirs*, qui sont d'excellent journalisme, font vivement désirer que M. Jonesco fasse œuvre d'historien et nous donne bientôt les *Mémoires* qu'il nous promet.

Quant au livre de M. Muelhon, c'est, en moins de pages et sans appareil documentaire, un réquisitoire contre le pangermanisme. Au moment de la déclaration de guerre, l'auteur était, comme on sait, un des principaux ingénieurs de l'usine Krupp. Bavarois, il a le Prussien en horreur; patriote sincère, il déplore les excès du chauvinisme délirant qui, au début, a entraîné tout le peuple allemand; après la première bataille de la Marne, dont l'exacte importance ne lui fut révélée que plus tard, il se persuade que la partie est perdue et il prévoit qu'un jour l'Empire paiera cher les fautes commises par l'empereur et son gouvernement. Si l'on pouvait faire pénétrer dans la mentalité allemande les vérités démontrées dans ces « Notes prises pendant les premiers mois de la guerre », un grand pas serait fait vers une paix durable. Quand il se sentira coupable, le peuple allemand pourra entrer dans la Société des nations civilisées. Ch. B.

— Retti. *Ceux qui soignent, notes de guerre* (Paris-Barcelone, Bloud et Gay, 1918, in-8°, 256 p.). — Ces « notes de guerre » ne nous montrent la guerre que de bien loin, puisque ce sont surtout les dépôts et les hôpitaux de l'intérieur et les ambulances de l'arrière, où l'auteur a séjourné, qui ont été l'objet de ses observations et de critiques parfois acerbes. Ni les unes ni les autres ne sont absolument dépourvues de pittoresque et nous ne contestons pas l'intérêt des réflexions inspirées par un sentiment religieux très vif, mais la bana-

Digitized by Google

lité générale de ces récits nous laisse une déception : l'auteur nous fait regretter ce qu'il nous avait donné précédemment. R. D.

— Joseph JOUBERT. *A travers les continents pendant la guerre* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-8°, XVI-328 p.; prix : 4 fr.). — L'auteur a réuni des articles publiés dans la presse quotidienne, articles dans lesquels il traitait des questions de politique étrangère et coloniale. Deux idées surtout semblent mises en lumière par ses observations, à savoir l'importance des facteurs ethniques et celle des facteurs géographiques dans la formation de l'esprit national des peuples et dans la solution des conflits que leurs ambitions déterminent. Il est regrettable que, pour l'application de ces principes, il faille chercher dans Reclus le dernier mot de la science géographique et que les hasards de l'actualité amènent l'auteur à traiter hâtivement des sujets variés, dont il ne peut faire saisir au lecteur l'intérêt, ni la complexité. R. D.

— Lieutenant Michel STURDZA. *Avec l'armée roumaine, 1916-1918*. Préface de N.-G. LACOUR-GAYET (Paris, Hachette, 1918, in-16, XI-236 p.; prix : 4 fr. 50; fait partie de la collection des « Mémoires et récits de guerre »). — Voici un terrible réquisitoire contre la Russie, commencé dès la dédicace, que l'auteur adresse à son frère et à son beau-frère, « tués par nos alliés, les Russes ». Dans la préface déjà, il flagelle « le gouvernement qui avait tout fait pour pousser la Roumanie à la guerre et ne fit rien pour la soutenir dans sa lutte désespérée » et il rappelle avec insistance qu' « après avoir été trahie par la Russie tsariste, la Roumanie le fut de nouveau par la Russie maximaliste ». Qu'on lise, en effet, les pages 31 à 34, 153, 169-177, 208, 222, 225, 230 et l'on sera surabondamment convaincu que le mot de trahison n'est pas trop fort. Cela reconnu, il faut avouer que le gouvernement roumain ne fut pas exempt de légèreté et d'insouciance. C'est sans avions, sans artillerie lourde et service sanitaire suffisant, en partie avec de vieux fusils, que l'armée roumaine entra en campagne; son état-major omit de faire sauter le grand pont sur la route de Craïova à Bucarest, multiplia les contremarches et les contre-ordres, distribua en pleine bataille des mitrailleuses françaises dont personne ne connaissait le maniement et qui furent inutilisables, commit une grave faute le 1er décembre 1916 en envoyant à la division Moldova des ordres inexécutables, groupa surtout en Valachie les moyens de subsistance et provoqua ainsi la famine en Moldavie. La « folle imprévoyance » fit que, « dans le royaume des blés, des forêts et du pétrole », des « dizaines de mille moururent de la faim, du froid et parce que le seul remède à la fatale invasion du pou, le pétrole, manquait ». Le récit du lieutenant Sturdza se lit, d'ailleurs, avec le plus vif intérêt. Sa sympathie pour la France est ardente et sa reconnaissance profonde pour tout ce qu'elle a fait en faveur de la Roumanie. Les officiers français sont reçus comme des envoyés du ciel. Un seul moment, on douta aussi de nous; ce fut au début, où une

Digitized by Google

offensive de Sarrail à Salonique avait, paraît-il, été formellement promise et ne fut « même pas ébauchée ». Le style est parfois un peu trop recherché, les expressions rares et précieuses un peu trop fréquentes. Mais c'est la seule marque d'exotisme. Th. Sch.

— Eugène Gascoin. *L'aube de la revanche. Les victoires serbes de 1916* (Paris, Bossard, 1919, in-8°, 151 p., avec 20 photographies et 1 carte hors texte). — M. Eugène Gascoin a pris, dans sa préface, un soin bien superflu lorsqu'il s'est excusé du ton enthousiaste de son livre. Comment analyser sur un autre ton l'effort, entre tous héroïque, de nos alliés serbes? N'y a-t-il pas eu pour eux six ans de guerre, depuis qu'en 1912 ils s'efforcèrent à réunir leurs frères opprimés? N'ont-ils pas connu les pires épreuves, diplomatiques et militaires? Si le livre de M. Gascoin, achevé au printemps de 1918, l'avait été six mois plus tard, n'eût-il pas été plus enthousiaste encore? Mais la seule reconquête de Monastir ou plutôt, en serbe, de Bitolj (l'auteur y tient) et des deux cents kilomètres carrés de sa banlieue, symbolisaient déjà par avance, à ses yeux clairvoyants, les triomphes que, en septembre dernier, nous avons tous admirés. Le plan est clair : 1° Corfou, la halte bienfaisante après l'épreuve, terre bénie où aboutit à l'automne de 1915 une retraite tragique et atroce, première étape du relèvement et du retour à la patrie qu'une vaillance sans lassitude saurait un jour reconquérir. Mal accueillis, à leur arrivée, par une population que la propagande allemande avait savamment travaillée, les soldats serbes, honnêtes, doux et graves, laissèrent, lors de leur départ, d'unanimes regrets. L'Entente (et surtout la mission française) collabora puissamment à cette réorganisation. L'épidémie qui frappait par coups de milliers fut avant tout vaincue. Ainsi, il avait fallu reconquérir d'abord sur la mort l'armée de deux cent mille hommes qu'on allait ensuite rendre au combat. 2° La réorganisation de cette force militaire en Chalcidique, dans le petit port de Mikra, créé de toutes pièces, à quelques kilomètres de Salonique, par notre armée d'Orient, et sa division, sous le commandement suprême du prince régent Alexandre, en trois armées aux mains du voïvode Michitch, du voïvode Stépanovitch et du général Vassitch. Chacune était recrutée géographiquement, de sorte que le particularisme provincial vint renforcer encore, s'il en était besoin, le patriotisme collectif. M. Gascoin offre d'attachants portraits des quatre grands chefs et même de cinq, car on ne saurait séparer d'eux le général Boyovitch, qui fut le chef de l'état-major général. Il n'en isole pas non plus les vainqueurs anonymes, c'est-à-dire ces extraordinaires soldats serbes qui ont forcé l'admiration (ch. II à VII, p. 13 à 45). 3° Une histoire sommaire de la guerre sur le front macédonien. Tragiques épisodes à coup sûr que ceux de l'offensive bulgare, mais combien glorieux ceux de la contre-offensive serbe puis de l'offensive alliée, enlevant d'abord le Kaymaktchalan, puis la côte Rouge, puis Bitolj, dont la reprise rendait à la Serbie son rang d'État et faisait de ses

Digitized by Google

soldats autre chose qu'un peuple tremblant d'exilés (ch. VIII à XX, p. 47 à 145). Une excellente carte des opérations illustre ce récit.

Dans sa conclusion, M. Gascoin n'osait pas prévoir si proche l'écroulement de la coalition ennemie (p. 145 à 148). Mais il autorisait tous les espoirs en ce sens qu'il avait démontré qu'une nation qui se bat pour délivrer ses martyrs ne peut jamais être vaincue. — R. L.-G.

— On ne lira pas sans émotion le *Réquisitoire contre la Bulgarie*, dressé par MM. R.-A. REISS, professeur à l'Université de Lausanne, et A. BONNASSIEUX, substitut du procureur de la République à Lyon (Paris, B. Grasset, 1919, in-32, 64 p.; prix : 3 fr.). Les crimes commis par les Bulgares en Serbie y sont résumés après une enquête approfondie sur les lieux mêmes. L'honorabilité des auteurs et leur sens critique donnent un grand poids à leur témoignage.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— Arthur CHUQUET. *Allemands d'hier et d'aujourd'hui* (Paris, E. de Boccard, [1919], in-8°, 249 p.; prix : 3 fr. 50). — Nous retrouvons, dans ce volume, une série d'articles que nous avons signalés déjà sous notre rubrique : Recueils périodiques et Sociétés savantes. La plupart ont paru dans les comptes-rendus de l'Académie des sciences morales et politiques, ainsi : Verdun en 1792, les Prussiens et le musée du Louvre en 1815, Doudan et la Prusse, Thiers et Ranke en 1870, l'aide-major Belval (souvenirs de la guerre de 1870). L'article sur Moltke a été écrit à la suite de la lecture du petit ouvrage d'Enders sur le feld-maréchal; celui sur Bismarck montre à quel point le chancelier de fer est réprésentatif des Allemands. Puis ce sont des entrefilets sur la guerre qui vient de se terminer, la première prise de Mulhouse en 1914, les Allemands à Vouziers, trois carnets allemands; un autre rend hommage aux normaliens morts en si grand nombre pour la patrie. On relit toujours avec profit les écrits de M. Chuquet, dont les qualités maîtresses sont une érudition sûre et avertie, jointe à une grande probité scientifique. C. PF.

— *Les discours de Guillaume II pendant la guerre*, recueillis par Mme Marie MÉRING (Paris, Bossard, 1918, in-8°, VIII-51 p.; prix : 1 fr. 80). — Maintenant que la guerre est finie, que la monarchie des Hohenzollern s'est effondrée, il faut relire la série des discours de l'ex-empereur Guillaume II, depuis la harangue qu'il prononça, le jour où fut déclaré l'état de danger de guerre, 31 juillet 1914, du haut du balcon du château impérial devant la foule énorme accourue de tous côtés, jusqu'à la proclamation qu'il lança « aux troupes de terre et de mer », le 6 octobre 1918, après que la Bulgarie eut signé un armistice séparé avec les Alliés. Dans cette série de vingt-huit textes, on trouve tous les tons; comme il est très bien dit dans la préface, Guillaume II s'y montre tour à tour vindicatif, arrogant,

Digitized by Google

inquiet, sombre, théâtral, familier, mystique, prophétique, déprimé. Toujours il invoque le Dieu puissant, soit pour l'associer à ses crimes, soit pour le prendre à témoin de la pureté de ses intentions. « Je n'ai pas voulu cette guerre. » Et ce Dieu pourtant avait déclaré : « Tu ne prendras point mon nom en vain. » Il ne restera plus à prononcer à Guillaume II qu'un discours, devant le tribunal qui le jugera : il y plaidera sans doute non coupable et rejettera sur ses ministres et son entourage la responsabilité de l'épouvantable catastrophe qu'il a déchaînée sur le monde. Mme Marie Méring, qui a été heureusement inspirée en réunissant ces documents fidèlement traduits, ajoutera à une seconde édition cette ultime harangue. C. Pf.

— René Henry, E.-A. Martel, baron Hubbot, H. Froidevaux, J. Dybowski. *Les rêves d'hégémonie mondiale* (Paris, Félix Alcan, in-16, 228 p.; prix : 4 fr. 50). — Cette seconde série des *Appétits allemands* est tout aussi intéressante que la première, qui était consacrée aux ambitions de l'Allemagne en Europe. Au moment où ces conférences ont été données, la conquête des colonies allemandes était déjà un fait accompli; aujourd'hui, la défaite des Allemands en Europe y a mis le sceau de l'irréparable. M. E.-A. Martel trace les grandes lignes de l'emprise austro-allemande sur la Turquie; le baron Hublot nous conduit en Afrique et nous montre l'Allemagne aspirant, par la conquête du Sud-Ouest africain, du Cameroun, du Gabon et du Congo belge, à pousser ses lignes de chemins de fer jusqu'à sa colonie de l'Est africain et à devenir ainsi maîtresse des communications de l'Afrique australe anglaise avec l'Ouganda et le Soudan égyptien; elle espérait de la sorte fonder un immense empire Centre-Afrique. M. Froidevaux fait voir les Allemands mettant la main sur des groupes d'îles dans le Pacifique, afin d'y installer des centres offensifs pour servir leurs desseins sur la Chine, dont la prise de possession de Tsingtau avait marqué le premier jalon. M. Dybowski écrit plus particulièrement au point de vue français; il rappelle ce que nous avons accompli en Afrique et insiste sur le coup mortel que la perte de notre part du Congo aurait porté au développement de notre empire colonial.

La première de ces études, celle de M. René Henry sur la *Weltpolitik*, nous fait assister à l'éclosion de celle-ci; il analyse la part active qu'y ont prise les grandes associations commerciales, financières et industrielles, et le culte des Allemands pour la science et les avantages solides qu'elle procure; il dépeint le « Drang », autrement dit la poussée dans tous les sens de sa population surabondante. Cette première étude peut servir d'utile introduction à celles qui suivent, car, suivant la parole du poète latin, c'est l'esprit qui fait mouvoir la masse. E. C.

— *Pourquoi l'Allemagne a capitulé le 11 novembre 1918*. Étude faite sur des documents du G. Q. G. français (Paris, impr. Lang,

Digitized by Google

Blanchong et Cie, in-8°, 66 p.). — Le gouvernement issu de la révolution qui a renversé les dynasties allemandes en novembre dernier a déclaré officiellement que les armées allemandes n'ont pas été vaincues. La presse officieuse, qui a continué son œuvre servile et mensongère au service du régime dit républicain, n'a pas craint même d'entonner des chants de triomphe et a prétendu que les troupes n'auraient jamais fléchi si elles n'avaient été frappées dans le dos par leurs frères insurgés. Non : les Allemands ont été bel et bien battus; depuis le 18 juillet, ils n'ont cessé de se retirer, poursuivis sans relâche par un adversaire plus nombreux, mieux armé et commandé par une volonté supérieure. Leurs pertes en hommes et en matériel pendant cette bataille de cent jours ont été effroyables. Les chiffres que l'auteur de la présente brochure a puisés dans les archives mêmes du grand État-major ne laissent pas le moindre doute sur ce point; les extraits des carnets trouvés sur des soldats et des officiers allemands attestent en outre que le moral des troupes vaincues n'a cessé de s'affaisser pendant ces semaines de misère. L'État-major ennemi savait enfin qu'une dernière offensive allait se déclencher le 14 novembre en Lorraine et qu'une catastrophe pire que celle de Sedan attendait l'armée allemande. Voilà exactement pourquoi l'Allemagne a imploré la paix, pourquoi elle a, sans oser discuter, subi les dures conditions de l'armistice. La révolution allemande n'a pas été la cause de la défaite; elle en a été la conséquence. Telle est la vérité qu'il ne faut se lasser d'opposer au mensonge imaginé par le parti militaire pour dissimuler son échec et se réserver l'avenir. — Ch. B.

— Pierre Bosc. *Les Allemands à Lille* (Paris, Éditions de « Foi et Vie », 1919, 288 p.; prix : 4 fr. 50). — Voici un livre émouvant; et, quand on y lit tout ce que les Lillois ont souffert, on se surprend à rougir d'avoir si peu souffert dans la France non envahie. Le récit est empoignant comme un roman; un peu plus de simplicité et de gravité ne lui aurait peut-être pas nui, au contraire. Tel qu'il est, il faut le lire pour savoir par où ont passé les pauvres pays occupés. Il est bien documenté : « Un certain nombre de renseignements nous ont été fournis au cours de conversations particulières; ils ont été aussi rigoureusement contrôlés que possible et les enquêtes poursuivies avec un constant souci de la vérité; pour le reste, l'auteur s'est contenté de noter ce que ses yeux ont vu » (p. 8). Il a eu encore une autre source sûre et irrécusable pour se documenter sur les méfaits des Allemands, car « leurs chefs ont pris soin d'en immortaliser le souvenir, surtout à Lille, en mettant les autorités locales en demeure d'imprimer, en première page du bulletin bi-hebdomadaire, dont la publication fut ordonnée par eux, leurs proclamations les plus insolentes, leurs ordres les plus cyniques, leurs actes les plus inhumains, leurs sanctions les plus arbitraires ». D'ailleurs, tout le récit a un accent de vérité qui ne trompe pas. Il est anecdotique et ne suit pas l'ordre chronologique, qui aurait été sans doute difficile à maintenir.

Digitized by Google

Pour montrer l'esprit dans lequel il est écrit, nous glanons quelques passages particulièrement caractéristiques : p. 81 : « Les Allemands auront donné à la France quelques leçons de méthode, de prudence et de prévision que notre peuple aura grand intérêt à retenir. J'espère qu'il n'oubliera pas celle de la carte d'identité. Il faut que les hommes d'outre-Rhin se mordent un jour les doigts de nous avoir révélé ses inestimables avantages. » P. 87 : « Une des plus grandes forces de l'Allemagne résida dans l'utilisation rigoureuse des compétences... Si les dirigeants s'appliquèrent à toujours placer « the right man in the « right place », leurs employés se distinguèrent par une autre qualité non moins appréciable, à savoir la conscience professionnelle. » P. 128, parlant des notables retenus comme otages, l'auteur fait cette remarque importante : « Pour la première fois peut-être, des représentants autorisés du monde ouvrier purent s'entretenir longuement, calmement et à cœur ouvert avec des représentants non moins autorisés du capitalisme. J'en sais qui, de part et d'autre, ont gardé de ces entretiens une impression profonde. » Cette constatation lui inspire le vœu que nous prenons grand plaisir à répéter : « Puissent tous les fils de France garder après la guerre l'impérissable souvenir des rapprochements auxquels donna lieu l'épreuve et aspirer à voir se resserrer encore les liens qui les unirent au jour du malheur! »

Th. Sch.

— Il faut lire dans les « Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences », 4 novembre 1918, une *Protestation de divers savants lillois relative aux actes de l'autorité militaire allemande pendant l'occupation de Lille*. Le souvenir de pareils méfaits doit être conservé et propagé dans tout l'univers civilisé.

— Paul Gaultier. *La cruauté allemande* (Paris, s. d. [1918], Union française, in-8°, 24 p.). — L'auteur de la *Barbarie allemande* a voulu démontrer ici que, si les Allemands ont conduit cruellement la guerre, cette cruauté a correspondu à une doctrine. Tous les excès ont été ordonnés en plein accord avec l'enseignement des stratégistes les plus renommés et des intellectuels. Il n'y a eu nulle peine, en s'appuyant sur des témoignages irréfutables (p. 3 à 12). Il a ensuite démêlé les origines de la cruauté allemande. Son analyse lui a fait distinguer : 1° la brutalité héréditaire, à base d'appétits haineux et féroces; 2° la philosophie, qui a ruiné la morale, affranchi les passions de toute règle et légitimé tous les instincts; 3° le militarisme, qui a exalté la guerre et libéré les appétits de rapine qui sommeillaient au fond de l'âme germanique; 4° l'étonnante prospérité de 1870 à 1914, qui a accru le culte de la force et grisé la nation. Germanisme, étatisme et pangermanisme se sont finalement combinés dans la doctrine de guerre allemande (p. 13 à 24). Voilà comment une armée, émanation d'un État, a pillé, volé, violé et massacré avec méthode et suivant un plan préconçu.

R. L.-G.

Digitized by Google

HISTOIRE DE BELGIQUE.

— La librairie G. Van Oest (Bruxelles et Paris) a commencé la publication d'un *Atlas de géographie historique de la Belgique* sous la direction de M. Léon VANDER ESSEN, professeur à l'Université de Louvain. Il comprendra treize cartes représentant en autant de fascicules la formation politique du territoire d'où est sortie la Belgique actuelle, depuis l'époque de Jules César jusqu'au temps des conférences de Londres en 1830 et en 1839; les cartes seront accompagnées d'un texte explicatif avec un appareil critique, assez sobre, mais donnant toutes les indications utiles à l'intelligence des faits. Les fascicules paraîtront non à leur rang chronologique, mais à mesure qu'ils seront prêts. Ainsi, le premier qui ait été mis en vente porte le n° 5 et contient la carte X relative à la Belgique en 1786. C'est l'année où furent exécutées les clauses du traité de Fontainebleau (8 novembre 1785) qui, après de longs débats, fixa définitivement les limites de la Flandre par une série d'échanges entre les Pays-Bas autrichiens et les États-Généraux de Hollande. Avant et après cette date de 1786, d'autres traités réglèrent les contestations territoriales entre l'Empereur, d'un coté, et, de l'autre, la France, la Prusse, les principautés de Liége, de Stavelot, de Malmédy et de Bouillon. Nous arrivons ainsi à la révolution brabançonne de 1789 et à la conquête française de 1792 qui marquent la fin de l'ancien régime. La carte, à l'échelle de 600.000e, avec deux cartons donnant l'un la frontière du côté de la « Flandre des états » qui faisait partie des Provinces-Unies, de 1715 à 1785, l'autre celle de la « République des états belges unis », 1789-1790, a été tracée par M. J. MAURY. La partie historique et l'index des noms de lieu sont l'œuvre de M. François-L. GANSHOF. Elles donnent une idée favorable de l'entreprise, qu'on ne saurait trop louer. Ch. B.

— Ed. DE MOREAU, S. J. *La bibliothèque de l'Université de Louvain, 1636-1914* (Louvain, R. Fonteyn, 1918, in-8°, 114 p. et 11 planches). — Le mardi 25 août 1914, vers trois heures de l'après-midi, un officier allemand, accompagné de deux soldats en armes, se fit ouvrir la porte des Halles de Louvain. Au rez-de-chaussée, se trouvait une grande salle, dite des Pas-Perdus. Il ordonna de l'aménager aussitôt en écurie pour les chevaux d'un train d'approvisionnement. Comme les Halles, indépendamment de leur valeur archéologique, formaient depuis le XVe siècle le centre de l'*Alma Mater*, et comme un simple mur les séparait de l'antique et précieuse bibliothèque de l'Université, le concierge, un peu inquiet, demanda si l'on respecterait ces trésors. L'officier le rassura pleinement et ajouta : « On nous a représentés comme des barbares. Cette réputation n'est pas méritée. » A huit heures du soir, des fusillades éclatèrent dans les rues. Nous laissons à d'autres le récit des événements de ce

Digitized by Google

heures tragiques. Nulle part, les troupes allemandes ne furent l'objet d'une attaque. Les soldats commencèrent à allumer des incendies dans la ville. Au Vieux-Marché, dès avant minuit, le feu fut mis presque simultanément à divers endroits, notamment au rez-de-chaussée du bâtiment de la bibliothèque. Au reste, comment eût-elle échappé au milieu de ce pâté de constructions serrées, dont les bâtiments universitaires occupaient la plus grande partie, et que l'on embrasa en différents points? Les autorités allemandes ne pouvaient ignorer la destination des bâtiments de la bibliothèque et des Halles. Installées à l'hôtel de ville depuis le 19, elles avaient eu constamment sous les yeux cette masse imposante et remarquable.

L'incendie allumé, il n'y eut de leur part ni de la part des soldats aucun effort pour l'arrêter. On ne peut accuser d'inertie les habitants de Louvain : en cette nuit terrible, on ne se montrait pas impunément dans les rues. Néanmoins, des citoyens courageux s'employèrent à retirer des maisons en flammes des vieillards, des femmes et des enfants. Un prêtre attira vainement l'attention des soldats sur la richesse de la bibliothèque et l'imminence du danger qu'elle courait. Un autre voulut travailler à circonscrire le feu dans le bloc de maisons au milieu duquel s'élevait la bibliothèque. Mais les Allemands ne le lui permirent pas; ils avaient d'ailleurs rendu inutilisable la pompe à incendie.

Après la bibliothèque vint le tour des Halles. Dès dix heures du soir, la troupe qui devait y passer la nuit avait évacué la salle des Pas-Perdus. Il n'y resta qu'une bête fourbue qui fut carbonisée. On ne sait si le feu se communiqua simplement de la bibliothèque aux Halles — ce que l'on eût pu empêcher sans beaucoup de peine — ou si des bombes, des pastilles incendiaires, des liquides inflammables furent, comme ailleurs, jetés à travers les fenêtres. Vers le matin du 26, le bloc de constructions, limité par les rues de Namur, des Cordes, Kraekenstrast et le Vieux-Marché, n'était plus qu'un brasier immense. Vraiment, il avait été procédé avec méthode, et le monde saura que la Germanie n'excelle pas moins à anéantir les bibliothèques qu'à les créer.

C'est l'histoire de cette bibliothèque que le P. Ed. de Moreau a retracée depuis ses origines lointaines jusqu'au jour de sa lamentable destruction. Il décrit les locaux, les principales merveilles de ses collections et nous donne en appendice une liste de 154 manuscrits, de 118 documents d'archives et de 113 incunables. « La bibliothèque de Louvain », écrit-il à la fin de son introduction, « a son histoire longue et glorieuse. Maintenant que son trésor de manuscrits, d'incunables, d'ouvrages anciens, d'archives, de recueils scientifiques gît en cendres, je voudrais rappeler brièvement cette histoire avec beaucoup de simplicité et avec tout mon cœur; car cette bibliothèque est pour moi comme un grand mort que j'ai connu bien des années, qui m'a rendu toujours les plus loyaux services, dont j'ai vu de très près la dernière agonie et que je pleure. » Eug. HUBERT.

Digitized by Google

— Johannès JÖRGENSEN. *La réponse du mauvais serviteur;* traduit du danois par Jacques DE COUSSANGE (Paris et Barcelone, Bloud et Gay, 1918, in-8°. 82 p). — M. Jörgensen, l'auteur de la vie de saint François d'Assise et de la cloche « Rolland » (*cf. Rev. histor.*, t. CXXII, p. 396), s'est acquis, par l'appui moral qu'il a donné à la cause de l'Entente, la reconnaissance du public français et la haine des publicistes germanophiles. Ce dernier sentiment a inspiré un certain Krikely, journaliste à Copenhague, qui considère M. Jörgensen comme un « mauvais serviteur » de la cause belge, sans doute pour démontrer que les Allemands en ont été les meilleurs défenseurs. Il est difficile, sans avoir suivi cette polémique depuis ses origines, d'estimer comme il convient cette réponse qui porte sur des points de détail et dont les différentes parties manquent forcément de liaison entre elles. Nous ne pouvons qu'apprécier la franchise de son auteur et la sympathie avec laquelle il parle d'une juste cause. R. D.

— Hugh GIBSON. *La Belgique pendant la guerre; juillet-décembre 1914;* traduit de l'anglais par le lieutenant comte Louis D'URSEL, secrétaire de la légation de Belgique à Berne (Paris, Hachette, 1918, in-16, 251 p.; prix : 4 fr. 50; collection des « Mémoires et récits de guerre »). — L'auteur venait d'être nommé (juin 1914) premier secrétaire de la légation américaine à Bruxelles quand la guerre éclata. Son récit commence le 28 juillet et, disons-le tout de suite, demeure d'un intérêt intense jusqu'au bout. Il est plein d'humour au milieu des circonstances les plus tragiques, sauf dans les dernières pages consacrées à la mort de Miss Cavell. Quand il s'émeut et qu'il s'indigne, il laisse parler les faits. Ainsi, dans l'affaire de Miss Cavell, le simple exposé des grossiers subterfuges et des mensonges employés par les bourreaux pour empêcher l'intervention américaine provoque dans l'âme du lecteur une indignation profonde. L'auteur saisit toutes les occasions pour faire le plus bel éloge des Belges et de leur couple royal : « Les Belges étonnent tout le monde, eux compris, » dit-il dès le 6 août. A propos de leur attitude envers leurs prisonniers civils allemands : « Certes, ils détestent les Allemands, mais ne veulent pas s'en prendre à des malheureux sans défense. On eût compris cependant quelques marques de ressentiment. Les gardes civiques se mettaient en quatre, payaient de leur poche le chocolat et le lait pour les enfants. Sont-ils sûrs eux-mêmes d'avoir longtemps de l'argent? » (p. 22). Parlant des sorties de l'armée belge à Anvers, tentées pour « alléger l'effort de l'armée française », il juge qu' « au point de vue belge, c'est une lutte sans espoir, mais qui met en vive lumière leurs grandes qualités de courage et de mordant combatif » (p. 122). Et p. 177 : « J'ai vu, à la sortie de la gare, de pauvres réfugiés venant de Malines. Le courage de ces Belges est au-dessus de toute expression. Je n'ai pas vu pleurer une seule femme... » Bref, tout est à lire. Th. SCH.

Digitized by Google

Histoire de Danemark.

— Paul Verrier. *La question du Slesvig* (Paris, Félix Alcan, 1919, in-8°, 49 p., avec une carte; prix : 1 fr. 10). — L'auteur ne traite ici qu'un côté de la question : comment la Conférence de la paix doit-elle régler le sort du Slesvig? Les Danois ont été les premiers à réclamer (par la « résolution » d'Abenraa, 16 novembre 1918) l'application de l'art. V du traité de Prague, c'est-à-dire qu'ils ont demandé que le pays fût consulté par voie de plébiscite. Mais la consultation doit-elle être faite en même temps et de la même manière dans toutes les régions du pays? Non, car à côté des Danois, qui se sont maintenus en groupes compacts dans le nord, il y a de nombreux Allemands dans le Slesvig moyen et le sud est presque entièrement germanisé. Il serait aussi contraire au droit d'attribuer au Danemark tout le pays jusqu'à l'antique frontière de l'Eider, que de lui refuser le Slesvig septentrional. Il y a donc lieu de distinguer entre les régions et de les consulter séparément, mais il importe de le faire au plus tôt. « Au nom du droit des peuples proclamé par nous en 1789 et imposé par nous dans l'art. V du traité de Prague, laissons les Slesvigois choisir eux-mêmes leur nationalité. » C'est par cette sage sentence que se termine la brochure de M. Verrier. — Ch. B.

Histoire d'Espagne.

— P. Boissonnade. *Les études relatives à l'histoire économique de l'Espagne et leurs résultats, des origines à 1453* (Paris, Cerf, [1914], in-8°, 156 p.; extrait de la « Revue de synthèse historique », t. XXI à XXV). — Les recherches d'histoire économique n'ont pris un réel essor en Espagne que depuis un demi-siècle à peine. Toutefois, si elles sont moins avancées que dans les autres pays d'Europe, elles permettent, dans une certaine mesure, de se faire une idée des périodes les plus importantes. Après quelques mots sur les sources et les travaux d'ensemble, M. Boissonnade passe en revue les études relatives à l'époque protohistorique, aux siècles de colonisation sémitique, grecque et romaine, aux périodes de domination wisigothique et musulmane. Naturellement, les sources et les monographies sont plus abondantes à l'époque chrétienne ou médiévale (711-1453); elles concernent la population, les classes sociales et leur condition économique, le régime de la propriété, la production agricole et industrielle, les échanges. Il ressort de cet examen détaillé que l'histoire économique de l'Espagne médiévale offre encore un champ en grande partie inexploré. Il reste à publier beaucoup de monographies et de recueils documentaires. Pour mener cette tâche à bonne fin, l'érudition espagnole aura besoin de faire appel à la collaboration étrangère, à celle notamment des hispanisants français. J. R.

Digitized by Google

— *Bibliographie hispanique* (New-York, The Hispanic Society of America, 1905-1915, 11 vol. in-12, VI-161, 252, 187, 183, 160, 139, 163, 155-254, 165-218, 145-227, 148-191 p.; prix : 1 fr. 25 le vol. pour les années 1905 à 1911 et 2 fr. 50 le vol. à partir de 1912). — Les Espagnols se plaignent quelquefois du peu de place que leurs publications occupent dans les revues françaises. Quelle est pourtant la nation étrangère, autre que la France, qui consacre plus de deux périodiques entiers à des travaux d'histoire ou de littérature espagnole? C'est depuis plus de vingt ans que paraissent en France le *Bulletin hispanique* et la *Revue hispanique* (tables des tomes I à XXV, années 1894 à 1911). En outre, le directeur de cette dernière revue, M. Foulché-Delbosc, a eu l'heureuse idée de publier chaque année une Bibliographie hispanique. Dans ce recueil sont répertoriés tous les ouvrages et articles de revue relatifs aux langues, aux littératures et à l'histoire des pays castillans, catalans et portugais, en Europe et hors d'Europe. Les publications sont rangées dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Chaque recueil annuel mentionne les volumes parus pendant l'année courante; des suppléments aux années précédentes se trouvent dans chacun des annuaires postérieurs au premier. La liste des principaux périodiques dépouillés pour la Bibliographie hispanique a été insérée dans le fascicule de 1911. — A partir de 1912, la Bibliographie renferme une seconde partie consacrée à un répertoire chronologique et rétrospectif d'éditions anciennes. Cette nouvelle section du recueil, qui reçoit une pagination spéciale, contient en 1912, 1913 et 1914 une Bibliographie hispano-française, œuvre de M. Foulché-Delbosc; c'est le répertoire des œuvres en langue française grâce auxquelles l'étranger a pu connaître la Péninsule de 1477 à 1700. Dans le recueil de 1915, M. Émile Legrand commence la publication d'une Bibliographie hispano-grecque; la première partie de ce travail concerne les ouvrages publiés de 1477 à 1560.

Nous souhaitons longue vie à cette Bibliographie annuelle qui rend de si grands services à tous les hispanisants, littérateurs, archéologues ou historiens. J. R.

— R. FOULCHÉ-DELBOSC. *L'authenticité de la Guerra de Granada* (New-York et Paris, 1915, in-8°, 67 p.; extrait de la « Revue hispanique », t. XXV). — Cette étude est une réfutation de la thèse soutenue en 1914 par M. Lucas de Torre y Franco-Romero dans le « Boletín de la real Academia de la Historia » de Madrid. L'érudit français soutient, à l'encontre de l'écrivain espagnol, que le poème de Juán Rufo, intitulé *la Austriada*, a été calqué sur *la Guerra de Granada* de Mendoza et non celle-ci sur celle-là, que Juán Arias, mort en 1615, n'est certainement pas l'auteur de *la Guerra de Granada* et que le véritable auteur de cette chronique est bien, suivant l'opinion traditionnelle, D. Diego Hurtado de Mendoza, né vers 1503 et mort en 1575, après avoir assisté aux expéditions de Charles-Quint et à certains épisodes de la guerre de Grenade. A ses témoignages

Digitized by Google

personnels, Mendoza a joint ceux des historiens arabes et grecs; son œuvre est loin d'être une compilation sans valeur. J. R.

— Frederich RAHOLA. *Comentaris a un vers famós del Dant* (s. l. n. d., in-12, 16 p.; extrait de l' « Ilustració Catalana », année 1913, p. 142-144). — En écrivant le vers « l'avara povertà di Catalogna », Dante a moins pensé à la Catalogne qu'au roi de Sicile Frédéric d'Aragon, qu'il traite d'ailleurs d'avare dans un autre passage de la Divine Comédie. Frédéric, d'abord sympathique à Dante, s'était attiré la haine du poète gibelin par son passage dans le parti guelfe. J. R.

— Eulogio SERDÁN Y AGUIRREGAVIDIA. *Rincones de la historia Vitoriana. La catedral nueva y la vieja catedral. Los judíos vitorianos. El palacio de Montehermoso* (Vitoria, imprenta Provincial, 1914, in-16, VI-436 p. et planches; prix : 5 pesetas). — L'église Santa-Maria de Vitoria était un édifice fortifié des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. On y remarque au-dessus des grandes arcades de la nef une jolie galerie à baies tréflées ou *triforium* et une belle porte d'entrée avec tympan sculpté sur quadruple registre. — Il est question des Juifs de Vitoria à partir de 1276; les documents en font mention pour la dernière fois en 1495. La juiverie prit une certaine importance au XIV^e^ siècle. Au siècle suivant, on voit des Juifs de Vitoria remplir en Castille des charges administratives et même gouvernementales. La haine des chrétiens pour les Juifs ne cesse de s'accroître. Les règlements restrictifs font place aux persécutions et finalement à l'expulsion. La synagogue des Juifs fut à Vitoria le premier centre d'instruction. — Au sujet du palais de Montehermoso, M. Serdán rappelle que Joseph Bonaparte y séjourna le 12 juillet 1808, comme invité du marquis de Montehermoso. Après avoir servi de palais épiscopal au premier évêque du diocèse, le palais devint une caserne au temps des guerres civiles; c'est aujourd'hui la propriété de l'évêché. J. R.

— Moïse SCHWAB et Joachim MIRET Y SANS. *Nouveaux documents de Juifs barcelonais au XII^e^ siècle* (Madrid, imprenta de Fortanet, 1916, in-8°, 18 p.; extrait du « Boletín de la R. Academia de la Historia », juin 1916). — DES MÊMES. *Documents de Juifs barcelonais au XI^e^ siècle* (Madrid, Fortanet, 1916, in-8°, 19 p.; extrait du « Boletín », décembre 1916). — On trouvera dans ces deux études la liste chronologique des Hébreux mentionnés par les actes des X^e^, XI^e^ et XII^e^ siècles qui sont conservés au dépôt de la cathédrale de Barcelone. Les documents bilingues publiés par MM. Schwab et Miret sont accompagnés de remarques onomastiques, phonétiques et numismatiques. Les Juifs barcelonais étaient propriétaires de nombreux vignobles, jardins potagers et terres allodiales. A signaler un document curieux de 1022 sur les relations adultères d'un Hébreu avec une chrétienne; le Juif dut se faire baptiser. Certains actes sont datés du règne de Philippe I^er^, roi de France; c'est une survivance de

Digitized by Google

l'ancienne souveraineté des rois carolingiens sur la marche hispanique. J. R.

— Dr. A.-S. YAHUDA. *Contribución al estudio del Judeo-Español* (Madrid, imprenta de los sucesores de Hernando, 1915, in-8°, 32 p.; extrait de la « Revista de Filología española », t. II). — DU MÊME. *Hallazgo de pergaminos en Solsona. Un capítulo sobre la poesía hebraica religiosa de España* (Madrid, Fortanet, 1915, in-8°, 41 p. et une planche; extrait du « Boletín de la real Academia de la Historia », t. LXVII). — La première brochure est une critique serrée du livre de L.-M. Wagner sur le judéo-èspagnol de Constantinople. La deuxième est consacrée à l'étude de fragments de parchemins trouvés dans la cathédrale de Solsona et provenant du monastère bénédictin de Serrateix (province de Lérida); il s'agit de feuillets ayant fait partie d'un recueil de prières et renfermant six poésies religieuses écrites en caractères rabbiniques du XIII^e^ ou du XIV^e^ siècle. Ces poésies sont l'œuvre d'auteurs très connus de la littérature hébraïque d'Espagne. J. R.

— Fra ROCABERTI. *The Gloria d'amor; a catalan vision poem of the XV century, edit. with introduction, notes and glossary*, by H. C. HEATON (London, Humphrey Milford, 1917, in-8°, IX-167 p.; prix : 8 fr. 25). — C'est un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, composé entre le 6 mai 1459 et le 27 septembre 1461, qui renferme le meilleur texte de la « Gloria d'amor » de Fra Rocaberti. Nous nous bornerons à mentionner ici l'édition critique, accompagnée de notes, d'un index des noms propres et d'un glossaire, que M. Heaton vient de nous donner de l'œuvre du poète catalan. J. R.

— Ferrán DE SAGARRA. *Sigillografía catalana. Inventari, descripció i estudi dels segells de Catalunya* (Barcelona, llibrería Verdaguer, 1916, in-fol., t. I, XXVIII-270 p. et 89 planches; prix : 50 pesetas). — L'œuvre considérable dont M. de Sagarra nous présente aujourd'hui le premier volume est le résultat de plus de trente années de recherches. L'érudit catalan a réuni une collection de moulages ou même d'originaux de sceaux qui forme un total de plus de 3,000 exemplaires. A cette fin, il a exploré non seulement les dépôts de la Péninsule, mais aussi les archives et les bibliothèques des villes de France et d'Italie : Carcassonne, Marseille, Montpellier, Narbonne, Pau, Perpignan, Toulouse, Paris, Naples et Rome. Après bien des tâtonnements, son choix s'est arrêté pour la reproduction des sceaux sur la pâte ou cire à mouler de la maison Lefranc de Paris. Son ouvrage doit embrasser la description des sceaux dont on s'est servi en Catalogne et Roussillon depuis le XII^e^ siècle jusqu'au commencement du XIX^e^. Pour la classification et la lecture des sceaux, M. de Sagarra s'est inspiré de la méthode suivie par Douët d'Arcq dans son Inventaire des sceaux des Archives nationales. Il étudie d'abord, dans une importante introduction, la matière des sceaux, leurs formes,

Digitized by Google

dimensions et modes d'attache ; les formules de chancellerie, la valeur juridique des sceaux, le droit de sceau ; la représentation graphique, le modèle ou type, la légende, les graveurs de matrices. Vient ensuite une étude historico-archéologique des sceaux de la maison comtale de Barcelone, depuis Ramón Berenguer IV jusqu'à Ferrán II. Une collection de cent documents (1264-1499), extraits pour la plupart des Archives de la couronne d'Aragon, s'intercale entre l'introduction et le catalogue proprement dit.

L'Inventaire des sceaux catalans renferme 250 numéros qui s'échelonnent entre les années 1157 et 1470. L'auteur n'a pas attendu la publication de son dernier volume pour dresser une table analytique. Le tome I en est déjà pourvu. La reproduction phototypique des sceaux ne laisse rien à désirer ; les 250 sceaux décrits dans l'inventaire sont représentés grandeur nature. D'abord informes et frustes, les types s'affinent et prennent une réelle valeur artistique à partir du milieu du XIV^e^ siècle, sous le règne de Pierre IV le Cérémonieux ; la bonne tradition ne se maintient pas au delà de 1450 et du règne d'Alphonse IV. La décadence artistique coïncide, pour ainsi dire, avec la décadence politique et économique.

L'œuvre de M. de Sagarra exigera la mise-à jour de deux autres volumes ; le tome II contiendra l'inventaire et la reproduction des sceaux des grands feudataires, cours de justice, universités, notaires, légistes, corporations, consulats de mer ; le tome III et dernier renfermera la description des sceaux ecclésiastiques : archevêques, évêques, dignitaires des chapitres, abbés et prieurs.

Disons, en terminant, que l'exécution matérielle du livre est particulièrement soignée ; c'est par excellence une œuvre de bibliophile. Le conseil municipal de Barcelone a bien voulu supporter les frais de cette importante publication ; qu'il en soit félicité et remercié ici. Quant à l'auteur, il mérite tous nos compliments pour son labeur scientifique ; son grand ouvrage intéresse au plus haut point la diplomatique, l'archéologie et l'histoire de la Catalogne. J. R.

— Eduardo IBARRA Y RODRIGUEZ. *Documentos de asunto económico correspondientes al reinado de los reyes católicos (1475-1516)*, t. I, fasc. 1 (Madrid, tip. de la « Revista de arch., bibl. y museos », 1917, in-8°, 151 p. ; prix : 3 pesetas). — Professeur d'histoire moderne et contemporaine à l'Université de Madrid, M. Ibarra a été chargé en 1915 d'un cours d'histoire économique et sociale d'Espagne à l'Académie universitaire catholique. Dans cette nouvelle chaire, il a donné à son enseignement la forme pratique adoptée par notre École des Hautes-Études. Il qualifie d'ailleurs sa classe de laboratoire ou d'institut des hautes études sociales. Les élèves travaillent directement sur les sources de manière à se rendre capables le plus tôt possible de rédiger eux-mêmes des monographies scientifiques. Pendant les cours de 1915 à 1917, M. Ibarra a fait transcrire par ses auditeurs dans les dépôts de Madrid les soixante documents

Digitized by Google

qui forment la matière de ce premier fascicule. Les actes y sont répartis en dix sections : politique monétaire, voies de communication, douanes, finances, politique industrielle et commerciale, commerce maritime, politique agraire, assistance publique, police urbaine, affaires diverses. Des tables et un glossaire terminent ce recueil qui offrira un matériel précis et commode aux spécialistes d'histoire économique. J. R.

— Joaquín MIRET Y SANS. *La esclavitud en Cataluña en los últimos tiempos de la edad media* (New-York et Paris, The Hispanic Society of America, 1917, in-8°, 109 p.; extrait de la « Revue hispanique », t. XLI). — Les longues luttes entre Espagnols et Maures, en enlevant beaucoup de bras aux travaux agricoles et aux métiers, donnèrent de l'extension à l'esclavage; les prisonniers de guerre sarrasins furent retenus par leurs ennemis comme captifs ou esclaves. On rencontre des esclaves en Catalogne dès le Xe siècle; il se fonde même un marché d'esclaves à Barcelone, près du château vicomtal. Les renseignements deviennent plus abondants et plus précis à partir du XIIIe siècle. Les esclaves font l'objet de ventes, de legs testamentaires, de prêts sur gages, de contrats de loyer, etc. Les maîtres sont responsables des dommages causés par leurs esclaves. Les Templiers ont beaucoup d'esclaves à leur service. Un document de 1276 montre que les chevaliers espagnols ne dédaignent pas d'emmener comme captifs de jeunes garçons et des petites filles; les guerriers sarrasins n'agissent pas autrement d'ailleurs. Les *Usages de Barcelone*, recueil coutumier du XIe siècle, s'occupent beaucoup des esclaves fugitifs. A partir du XIVe siècle, les documents mentionnent, outre les esclaves sarrasins, des esclaves turcs, levantins, tartares et, en moindre quantité, grecs, bulgares et bosniaques. Les esclaves se vendent à la foire ou à l'encan. Un Sarrasin converti ou sur le point d'être baptisé ne peut rester ou devenir l'esclave d'un juif ou d'un musulman. En 1388, le roi d'Aragon, Jean Ier, favorise avec le pape la libération des Grecs esclaves.

Au XVe siècle, beaucoup d'esclaves se réfugient en France. Un règlement de 1413 tâche d'enrayer cet exode qui menace de provoquer une véritable crise économique. Les maîtres doivent désormais déclarer leurs esclaves; une sorte d'assurance se constitue en prévision de perte ou d'accident; un esclave blanc est évalué de 20 à 75 livres barcelonaises. On trouve alors parmi les esclaves fugitifs des Russes, des Bulgares, des Circassiens, des Sardes. — Le costume des esclaves est le même que celui des pauvres gens; ils ne sont pas astreints au port d'un insigne spécial comme les Juifs. Il y a des personnes qui favorisent l'évasion des esclaves moyennant finance; cela devient un trafic et une exploitation. Les fugitifs se dirigent sur Valence, l'Aragon, la Castille, la Navarre, Foix, Narbonne, mais de préférence vers Toulouse, où ils ont l'assurance d'être à l'abri de l'extradition. La plus grande partie des esclaves maures tente de s'en-

Digitized by Google

fuir par mer vers les côtes d'Afrique. Il arrive souvent que des fugitifs sont arrêtés dans leur voyage par de simples particuliers, châtelains ou paysans, qui les séquestrent et les retiennent à leur service. Ce vol d'esclaves fugitifs dégénère en piraterie; c'est la chasse à l'homme dans toute son horreur.

L'auteur fait remarquer en terminant que la survivance de l'esclavage antique n'est pas une coutume particulière à la Catalogne. En réalité, cette pratique est commune à tous les pays riverains de la Méditerranée. Dans le principat de Catalogne, comme ailleurs, la propriété des personnes a été un phénomène économique provoqué par la pénurie de main-d'œuvre. — Bien documentée et bien conduite, la dissertation de M. Miret est certainement une des meilleures études qui aient été consacrées à l'histoire de l'esclavage au moyen âge.

J. R.

— Ricardo DEL ARCO. *El famoso jurisperito del siglo XIII, Vidal de Cañellas, obispo de Huesca* (Barcelona, imprenta de la Casa de Caridad, 1917, in-8°, 35 p.; extrait du « Boletín de la R. Academia de buenas letras de Barcelona », t. XVI, nos 63 et 64). — DU MÊME. *El obispo de Huesca D. Jaime Sarroca, consejero del rey D. Jaime I* (Barcelona, imprenta de la Casa de Caridad, 1917, in-8°, 59 p.; extrait du « Boletín », t. XVII, nos 66 et 67). — Ancien étudiant de l'Université de Bologne (1221), Vidal de Cañellas devint le légiste et le conseiller intime de son parent le roi Jacques Ier. Il fut nommé prévôt de la cathédrale de Barcelone et, en 1236, élu évêque de Huesca. Il accompagna le Conquérant à l'expédition de Valence (1238). Son influence juridique se fit sentir sur le Code d'Aragon (1247) et sur tous les actes législatifs de Jacques Ier. Il fit son testament en 1252 et dut mourir la même année. — C'est encore un conseiller intime de Jacques Ier que l'évêque Sarroca. Successivement doyen de Valence, sacriste de Lérida, chanoine de Huesca, Jacques Sarroca prend place sur le siège épiscopal de cette dernière ville en 1273. Dans le même intervalle, il fait sa carrière à la cour, d'abord comme notaire royal, puis comme chancelier et conseiller privé du roi. Sarroca assiste au concile de Lyon en mai 1274. Il meurt à la fin de 1288 ou au commencement de 1289.

Ces deux études ne sont pas purement biographiques; car l'auteur a saisi l'occasion qui s'offrait à lui de faire revivre le milieu provincial dans lequel ont évolué les deux prélats. Dans ce tableau de l'administration épiscopale au XIIIe siècle, les conflits ne manquent pas, ni les démêlés avec les dignitaires ecclésiastiques, ni les procès avec le justicier d'Aragon. Après la guerre des Maures, c'est la guerre des légistes.

J. R.

— G. CIROT. *L'espionnage en Espagne au temps de la Reconquête* (Bordeaux, Feret et fils, 1917, in-8°, 6 p.; extrait du « Bulletin hispanique », t. XIX, n° 4). — L'historien Rodrigue de Tolède men-

Digitized by Google

tionne une organisation de l'espionnage arabe en 1065, au moment de la mort du roi Sanche, et en 1212 lors de la bataille de Las Navas. Des espions rôdaient autour des deux armées chrétienne et maure; parlant les deux langues, ils vendaient leurs services à l'armée qui les payait le mieux. Le chroniqueur les qualifie d' « initiés ». M. Cirot pense qu'il s'agit de Maures convertis, de faux chrétiens, qui devaient pulluler en Espagne au temps de la Reconquête. J. R.

— Rafael MITJANA. *Don Fernando de las Infantas, teólogo y músico* (Madrid, Junta para ampliación de estudios, 1918, in-8°, VIII-140 p.; prix : 4 pesetas). — En Espagne, la musique commence à brillèr dans les premières années du XVI^e^ siècle; elle décline au commencement du siècle suivant, alors que se produisent les grandes créations de Cervantès et Calderon, de Velasquez et Murillo. Fernando de las Infantas est un musicien presque inconnu et pourtant ses contemporains l'admiraient pour sa science du contrepoint. Son livre « Plura modulationum genera... » (Venise, 1579) témoigne de l'influence qu'il exerça sur le développement de la polyphonie vocale. Il marque la réaction contre l'esprit de la Renaissance, en accord avec les décisions du concile de Trente et l'action énergique de la Compagnie de Jésus. Né à Cordoue en 1534, ce catholique ardent s'érige en défenseur des traditions grégoriennes; il ne se renferme pas dans la musique religieuse, mais se hausse aux spéculations de la technique musicale. Il verse par malheur dans les controverses théologiques et le molinisme; cette attitude lui vaut pas mal d'ennemis et de persécutions. Il meurt au commencement du XVII^e^ siècle. J. R.

— *Tirant lo blanch.* A study of its authorship, principal sources and historical setting by Joseph A. VAETH, Ph. D., instructor in romance languages in New-York University (New-York, Columbia University Press, 1918, XVI-169 p.). — L'auteur, mettant à profit les publications de divers érudits catalans, entre autres celle de M. Juan Givanel Mas, a essayé de donner une étude plus complète du fameux *Tirant lo blanch*, si renommé à partir du jour où le curé de *Don Quichotte* le trouvait « le meilleur livre de chevaleries du monde, parce que là les chevaliers dorment et meurent dans leur lit, font un testament avant leur mort, avec d'autres choses oubliées dans tous les autres livres de chevaleries ». M. Vaeth, après avoir présenté une analyse du livre — tout à fait nécessaire, car l'édition moderne de M. Mariano Aguiló y Fuster, publiée par une société de bibliophiles, a passé presque inaperçue — traite de l'auteur et des sources d'après lesquelles a été rédigé *Tirant lo blanch*. Sur l'auteur, dont on sait seulement qu'il s'appelait Johanot Martorel, M. Vaeth aurait pu remarquer que les récits, totalement étrangers aux livres de chevaleries espagnols, prouvent avec évidence qu'il était catalan; le côté positif est tout à fait propre aux habitants du nord-est de l'Espagne. Quant aux sources, M. Vaeth étudie la partie dérivée de Guy de Warwick

Digitized by Google

(dans le roman, *Guy* a été changé en *William*), celle de Roger de Flor dans la chronique de Ramon Muntaner et celle qui a été empruntée au *Libre del orden de cavaleria* de R. Lull, autre preuve du caractère catalan du roman. La conclusion de cette étude est que ce livre de chevaleries est une nouvelle où l'auteur a arrangé les récits et que son héros donne l'idée d'une œuvre composée à l'aide de diverses sources. Joinville pourrait avoir été cité d'après une autre édition que celle de Petitot (Paris, 1819) et quant à Denk, rappelé par M. Vaeth, on ne peut pas imaginer une étude aussi médiocre de l'ancienne littérature catalane. A. M.-F.

— Joseph Mª Roca. *En Jaume Ramon Vila, heraldista catalá de començaments del segle XVII* (Barcelona, imprenta de la Casa de Caritat, 1918, in-8°, 43 p.). — Le discours d'entrée de M. Roca à l'Académie de Barcelone tire de l'oubli le « Tractat d'armoria » de Ramon Vila. Possesseur des manuscrits originaux et inédits de cet ouvrage, M. Roca nous en fait la description; le traité se compose de quatre volumes illustrés de nombreux écus polychromes; le texte explicatif est écrit en catalan. Ramon Vila mourut en 1638 laissant son livre inachevé. J. R.

— Dr. Cosme Parpal y Marqués. *El puerto de Fornells en el siglo XVII* (Barcelona, imprenta de la Casa de Caritat, 1918, in-8°, 54 p.; « Memorias de la R. Academia de buenas letras de Barcelona », t. IX, fasc. 2). — Les travaux de fortification du port de Fornells, à l'extrémité septentrionale de l'île de Minorque, furent commencés en 1625; ils furent souvent suspendus faute d'argent; l'auteur nous en retrace les vicissitudes jusqu'en 1671. Aujourd'hui, du fort de Fornells il ne reste plus qu'une tour démantelée et les ruines de la citadelle. J. R.

— Eugenio López-Aydillo. *El obispo de Orense en la regencia del año 1810* (Madrid, Junta para ampliación de estudios, 1918, in-8°, 341 p.; prix : 6 pesetas). — Dans cet essai biographique, composé sous la direction de M. Altamira, l'auteur s'est proposé de retracer à grands traits la lutte des idées qui se déroula en Espagne parallèlement à la lutte des armes. D'après lui, don Pedro de Quevedo y Quintano incarne, comme prélat et régent d'Espagne, l'esprit de résistance aux idées libérales et constitutionnelles répandues dans le monde par la Révolution française. Dans le milieu veule et apeuré des politiciens de l'an X, c'est l'unique caractère qui se détache parmi les défenseurs des principes traditionnels. M. López-Aydillo nous fait connaître l'homme, le patriote, le politique, le rebelle. La carrière de l'évêque atteint son point culminant dans la nuit du 24 septembre 1810. Il s'agit de savoir si l'Espagne doit conserver un monarque absolu ou recevoir un régime constitutionnel. Président du Conseil de régence, l'évêque se retire du salon gouvernemental sans attendre le vote des Cortès qui délibèrent. Après son départ, ses collègues décident de prêter ser-

Digitized by Google

ment à l'assemblée. Le lendemain, 25 septembre, Quevedo donne sa démission de régent et de membre des Cortès, voulant marquer par là qu'il désapprouve formellement cette usurpation de la souveraineté par une assemblée; pour lui, il n'y a qu'un souverain : Ferdinand VII. Néanmoins, avant de se confiner dans son diocèse d'Orense, le prélat doit prêter le serment aux Cortès. Deux ans plus tard, l'ancien régent doit jurer fidélité à la Constitution de l'an XII; mais, pour se mettre d'accord avec sa conscience, il croit devoir formuler publiquement des réserves; il déclare dans un manifeste qu'aucune constitution ne peut avoir de valeur sans la sanction de Ferdinand VII. Les Cortès lui répliquent en le bannissant d'Espagne. Réfugié en Portugal, l'évêque poursuit sa justification et sa propagande. Sa doctrine triomphe en 1814 avec la restauration fernandine; mais il refuse toute récompense royale et meurt à Orense le 28 mars 1818. Plus de la moitié du livre de M. López est consacrée à la publication de documents, lettres, pamphlets, circulaires. Cette économie de l'œuvre a permis à l'auteur de négliger le détail dans l'exposé des faits et d'écrire une biographie limpide, vivante, lisible. J. R.

— Tomás Carreras y Artau. *Una excursió de psicologia y etnografia hispanes. Joaquim Costa* (Barcelona, imprenta de la Casa de Caritat, 1918, in-8°, 44 p.). — M. Carreras a consacré son discours de réception à l'Académie des belles-lettres de Barcelone à l'examen de la doctrine ethnographique de l'érudit aragonais Joaquim Costa. Il nous présente ce dernier comme le créateur des études de droit coutumier en Espagne et comme le champion du droit populaire contre la volonté arbitraire du législateur. De bonne heure, Costa réclame la codification des coutumes régionales et leur incorporation dans le nouveau code civil. Véritable chef d'école, il donne l'essor à de nombreuses monographies de droit coutumier et d'économie rurale. Par ses explorations documentaires, il a fourni une base solide aux études de folklore. Un de ses livres les plus connus est consacré à « l'Oligarchie » et au « caciquisme, forme actuelle du gouvernement d'Espagne » (1903). J. R.

— Rubén Darío. *Pages choisies*. Préface de Ventura García Calderón. Traductions de Marius André, G.-Jean Aubry, etc. (Paris, Félix Alcan, 1918, in-8°, xl-149 p. et portrait; prix : 3 fr. 50; collection « Bibliothèque France-Amérique »). — D'abord parnassien, Darío penche vers le symbolisme, sans en adopter cependant toutes les formules. Né le 18 janvier 1867, dans la République du Nicaragua, il est mort le 6 février 1916, après une existence vagabonde et agitée. Il séjourne au Chili, en Argentine, en Espagne, mais c'est à Paris qu'il se fixe le plus longtemps; il y connaît Verlaine, Moréas et Rémy de Gourmont. De 1885 à 1913, Rubén Darío a publié de nombreux recueils de poésie et quelques ouvrages de prose. Son hymne à l'Argentine rappelle par son mouvement et sa chaleur l'hymne à l'Angle-

Digitized by Google

terre de R. Kipling. Dans son ode à la France, il exprime l'ardente sympathie que le poète américain ressentait pour notre nation. — Les sacrifices inouïs qu'elle a supportés pendant la guerre disent assez que les idéalistes et les opprimés de tout pays n'ont pas eu tort de placer en elle leur confiance et leur espoir. J. R.

Histoire de France.

— Louis Dimier. *Les préjugés ennemis de l'histoire de France*, nouvelle édition revue et corrigée (Paris, Nouvelle librairie nationale, 1917, 1 vol. in-8°, 469 p.). — On voudrait pouvoir dissocier en M. L. Dimier deux hommes fort différents l'un de l'autre, et dont l'un fait d'ailleurs infiniment de tort à l'autre : l'historien et le polémiste. Du polémiste nous n'avons, en principe, rien à connaître ici; de l'historien, tout au contraire, nous apprécions et nous estimons, pour leur ampleur, leur documentation et leur intelligence, les beaux travaux sur Bossuet, sur Veuillot et sur l'histoire d'une province française.

Mais, hélas! comment opérer cette dissociation? De la première à la dernière page de son livre, M. Dimier fait lui-même tout ce qu'il peut pour l'empêcher. A la première, il place en dédicace le nom d'un des doctrinaires de combat le plus absolu et le plus injuste, et non pas le plus ennuyeux; et il ne s'agit pas d'un simple hommage de déférence (ou d'amitié); il s'agit, très explicitement, d'un hommage d'idées. A la dernière, le système parlementaire est, en conformité avec les thèses de M. Maurras, condamné sans appel : « L'existence d'un parlement français ne fait rien pour la liberté... Le défaut de parlement en France ne préjuge rien contre la liberté, et... l'accusation d'absolutisme, qui n'allègue pas d'autre raison que celle-là, repose exactement sur le vide. » Au vrai, ce livre est, avant et après tant d'autres, un traité d'apologétique royaliste.

Ainsi devrait-il échapper à notre analyse, au moins dans ces colonnes. Mais M. Dimier, de son mieux, a voulu démontrer la nécessité de la royauté en France par son histoire. Y a-t-il réussi? Son livre, éloquent, ardent, est, dans cette seconde édition autant que dans la première, parue il y a dix ans et dont seules des corrections de forme la différencient, un pur pamphlet. Sans doute, le vœu de son auteur a été tout autre : tirer de l'exposé des faits des conclusions légitimes, sans faire violence à ceux-ci pour orienter celles-là. Mais a-t-il employé la meilleure méthode pour y parvenir? « Je me suis dit et cru républicain. Cependant, j'ai toujours haï la Révolution de tout mon cœur » (p. 9). Voilà une déclaration de principe et franchement *a priori*. Est-elle d'un historien ou d'un homme de parti? Pourtant, elle pourrait n'introduire qu'une patiente analyse des faits, conduisant, par exemple, à la démonstration que la République a perdu la France et que celle-ci n'a été heureuse et respectée qu'aux périodes de gouvernement personnel. En fait, elle n'introduit qu'une « leçon

Digitized by Google

générale opposée par l'histoire à l'esprit de la Révolution ». Un certain nombre de *préjugés* ont, selon M. Dimier, gâté notre conception de notre passé, et chacun de ses chapitres porte le nom d'un de ces préjugés. « Ce nom indique qu'il s'agit d'autre chose que des faits. » Avons-nous besoin d'ajouter quoi que ce soit à cette critique que M. Dimier fait spontanément de lui-même? (p. 11).

« La rectification des faits n'était qu'une partie de la besogne : il fallait de plus restituer le vrai sens des faits dûment établis. » Œuvre de doctrinaire ou d'homme politique : à coup sûr, en rien l'œuvre d'un historien. Mais sans doute M. Dimier entend-il être bien un doctrinaire. Peut-être même prétend-il faire œuvre de doctrinaire et d'historien tout à la fois; mais nous l'arrêtons là.

L'illusion « contemporaine » dupe certes bien des gens : pour eux, le siècle où ils vivent est le plus grand, parce qu'il a bénéficié du progrès acquis par ceux qui le précédèrent et l'a multiplié avec une vitesse qui tient parfois du vertige, ... et parce qu'ils y vivent. M. Dimier a l'erreur d'optique inverse. Sa haine de 1789 compromet à ses yeux tout ce qui a suivi; par réaction, il exhausse tout ce qui a précédé. Les erreurs de Young sur la France du XVIII^e^ siècle sont adroitement relevées; mais il n'en faut pas tirer toute une contre-démonstration. Et ce n'est pas non plus parce que, pendant les troubles de la Fronde, les bandes espagnoles pillant Sucy-en-Brie piétinaient dans l'église jusqu'à mi-jambe la plume des lits éventrés qu'il en faut déduire la richesse de toutes les provinces au XVII^e^ siècle ni sous tout l'Ancien Régime.

M. Dimier, on le sait, se réclame de Fustel de Coulanges, et il reproduit d'ailleurs, en appendice (p. 439 à 466), le beau discours qu'il lui consacra en 1905, lors du 75^e^ anniversaire de sa naissance. D'autres ont démontré qu'il essaya en vain d'enrégimenter sa méthode et sa mémoire. Ajoutons seulement que, puisque, chez Fustel, parmi tant de mérites M. Dimier admire « le choix mesuré de ses paroles » (p. 29), il ne songe guère à l'imiter. De la Révolution, il écrit : « La bassesse de ses sentiments, l'imbécillité de ses doctrines, sa stupide emphase, sa vantardise, m'ont fait horreur plus que sa férocité »; et, de ses protagonistes les plus en vue : « Une secte ignare et fanatique, dont la friponnerie est peu de chose si on la compare à leur sottise » (p. 9). R. L.-G.

— J. MIRET Y SANS. *Lettres closes des premiers Valois* (Paris, librairie Champion, 1917, in-8°, 38 p.; extrait du « Moyen âge », 2^e^ série, t. XX). — Continuant ses recherches sur les lettres closes aux Archives de la couronne d'Aragon, à Barcelone, M. Miret nous offre aujourd'hui le texte de vingt-trois lettres écrites de 1328 à 1414 par les rois de France ou par des membres de la famille royale. Ces précieux documents comprennent, outre des lettres closes proprement dites, des lettres missives et des lettres de chancellerie. M. Miret fait suivre chaque lettre d'un commentaire explicatif sur

Digitized by Google

la date et les affaires qui ont donné lieu à son expédition. Les plus importants de ces textes concernent les préparatifs effectués par le prince de Galles en 1366 pour envahir la Castille et battre Henri de Transtamare. L'auteur vient de faire encore de nouvelles trouvailles dans le fonds des lettres closes. Ce sera la matière d'une prochaine publication. Félicitons M. Miret de sa persévérance, car sa collection de lettres royales renferme de nombreux détails inédits sur l'histoire des relations politiques et même commerciales de la France avec la Catalogne. J. R.

— Abbé Charles MARCAULT. *Le Message de 1689 a-t-il été réellement abandonné ?* (aux bureaux du « Sou de la presse », prieuré de Saint-Louans, Chinon, in-16, 96 p.; prix : 0 fr. 40). — L'auteur veut établir l'authenticité du Message de 1689 que le Sacré-Cœur aurait adressé à Louis XIV par l'intermédiaire de Marguerite-Marie Alacoque; il prétend ensuite démontrer que ce Message n'a pas été abandonné, qu'il est toujours valable. Cette question agite beaucoup le monde catholique et les *Études* des Pères jésuites lui ont consacré divers articles. Mais c'est là affaire de foi et non d'histoire. — C. PF.

— Baron Gabriel D'ORGEVAL. *Les maréchaux de France à l'Académie* (Paris, E. de Boccard, 1919, in-8°, 96 p., gravures). — Suite d'agréables notices sur l'élection de ces maréchaux à l'Académie, leur réception, leur collaboration académique depuis Villars jusqu'à Joffre et à Foch. Dans un prochain tirage il y aura lieu de corriger un vers faux, p. 56; l'Académie française est de trop bonne tradition latine pour le tolérer.

— Charles DEJOB. *Histoire de la Société d'Études italiennes* (Paris. E. de Boccard, 1919, 1 vol. in-8°, 88 p.). — Ceci est, en conformité avec une clause testamentaire du regretté professeur à l'Université de Paris, une histoire de la société qu'en 1894 il avait fondée pour rapprocher l'Italie de la France. Cette histoire a été achevée en 1910; mais elle ne devait être publiée qu'après la mort de Ch. Dejob. Aujourd'hui son gendre, M. Marc Citoleux (suppléant son fils, le capitaine Lucien Dejob, tombé au champ d'honneur le 18 avril 1918), remplit pieusement ce vœu. La passion du rapprochement franco-italien était aussi vive au cœur de Charles Dejob que celle du retour de l'Alsace-Lorraine à la France. S'il est mort trop tôt (1916) pour voir celui-ci, il l'a prévu comme certain; il a surtout été l'initiateur de celui-là. Nul n'a voulu, plus tôt que lui, arracher l'Italie à l'Allemagne; nul n'a eu plus d'audace, car il a commencé sa besogne à l'heure même ou Crispi caressait la pensée d'une guerre de la Triplice contre nous. La littérature lui parut indiquée pour amorcer une détente entre deux nations momentanément ennemies, faites au fond pour s'unir comme la nature les y prédispose, mais entre lesquelles s'étaient accumulés les griefs. Et qu'on n'aille pas dire qu'en ce temps-là (il y a un quart de siècle) les intellectuels italiens du moins obéissaient déjà aux affinités latines; ils ne faisaient pas campagne

Digitized by Google

contre la France comme Crispi, mais « leur sympathie allait manifestement ailleurs » (p. 8). Quelques adhésions précieuses et surtout des conférences périodiques avec un Bulletin semestriel permirent à la Société d'Études italiennes ses premiers progrès. Elle triompha de la mauvaise volonté des uns et de l'indifférence des autres (des professeurs en Sorbonne, dont l'un allait entrer à l'Académie française, pressentis pour la présidence, se dérobèrent, trop peu confiants sans doute dans le succès). L'action sur les lettrés et les gens du monde porta ses fruits; la langue italienne se releva de son injuste discrédit et fut enseignée dans de grands lycées; des chaires d'enseignement supérieur furent créées. Quoique l'effort de l'Italie pour pénétrer le vrai génie de la France ait été moindre que notre effort pour comprendre le sien, l'atmosphère où a éclos l'alliance a été préparée. M. Dejob mérite ainsi de compter parmi ses précurseurs et ses bons ouvriers. R. L.-G.

— Raoul MORTIER. *Au tribunal des neutres. A la gloire de la France* (Paris, H. Dunot et E. Pinat, 1918, 1 vol. in-8°, XIV-94 p.). — Précédé d'une lettre-préface de M. Léon Bourgeois, écrite à l'heure où il fallait fortifier en ce pays la volonté de vaincre, ce recueil réunit les principaux articles parus, en l'honneur de la France, dans les journaux et publications neutres, et y joint des lignes éloquentes sollicitées de leurs maîtres écrivains en hommage d'admiration. Ce fut un excellent instrument de propagande opposé à ceux, moins honnêtes, de l'ennemi; car la bave, a dit le grand poète suisse Carl Spitteler, fait aussi partie des munitions de guerre. Ce fut surtout un émouvant acte de foi (cf. p. 78 un hommage espagnol aux universitaires français). Par une heureuse juxtaposition, quelques blasphèmes bulgares ou allemands (p. 80 et 81), mais aussi des hommages ennemis et non pas d'après-guerre (p. 82 à 86). La conclusion est empruntée à Edison : la France « étendard du monde ». R. L.-G.

— Charles BRIAND. *Pour que la France vive. Le dépeuplement de la France, son état actuel, ses remèdes* (Paris, Bossard, 1919, 1 vol. in-8°, 93 p.). — Déjà avant la guerre, de bons esprits s'inquiétaient à juste titre du progressif déséquilibre entre la population de la France et celle de l'Allemagne. Chaque recensement, chez nos voisins, apportait une augmentation de quatre à cinq millions d'habitants par période quinquennale; chez nous, c'était la stagnation. De la sorte, la France, légèrement supérieure en 1870 par son chiffre d'enfants, était, en 1914, tombée aux quatre septièmes (39,000,000 contre 68,000,000). Il était clair que, le mouvement se poursuivant, il y eût bientôt, vers 1925 au plus tard, deux Allemands pour un Français. Depuis lors, un événement majeur est survenu : la guerre et notre victoire. La France peut-elle se reposer sur ses lauriers? A aucun prix. La victoire serait compromise et même annulée dans ses résultats si le mouvement de la natalité restait stationnaire comme pendant l'entre-deux-guerres. En ce sens, il faut savoir gré à des patriotes et

Digitized by Google

à des savants comme MM. Charles Benoist, Paul Leroy-Beaulieu, Henri Joly, Paul Bureau, Charles Gide, les professeurs Pinard, Letulle, etc., et aux fondateurs des nombreuses ligues qui ont sonné le tocsin et crié l'alarme. Après eux, M. Briand apporte sa pierre à l'édifice. Il ne veut pas que la France meure. Pour qu'elle vive, il apporte un programme immédiat de guérison et de salut. Si on l'écoute, la race sera défendue, et triplement défendue : dans sa santé physique, dans sa santé morale, dans sa santé intellectuelle. Nous ne pouvons le suivre ici dans le détail des mesures qu'il préconise : sur les unes, l'accord est déjà fait; sur d'autres, il se fera sans peine; sur d'autres enfin, qui touchent au statut politique lui-même, la mise au point et l'accord seront peut-être plus délicats à réaliser. Qu'opposer pourtant de solide au vœu d'un patriote qui veut voir l'influence politique proportionnée aux charges assumées et aux services rendus? Son livre sera d'autant plus apprécié qu'il est rigoureusement objectif, c'est-à-dire neutre, au point de vue politique; il ne s'inspire que de l'intérêt national, gravement compromis. R. L.-G.

— *La Ligue de l'enseignement pendant la guerre, juillet 1914-décembre 1916* (Paris, Ligue de l'enseignement, 1918, 1 vol. in-8°, 388 p.). — Tableau, en un premier tome, de l'activité patriotique et morale d'un des plus considérables organismes français, depuis le Congrès annuel tenu à Nantes dans les derniers jours de juillet 1914, à la veille même de la conflagration européenne, jusqu'à la fin de la deuxième année de guerre. Riche répertoire de rapports, d'allocutions, d'appels, de conférences et d'efforts. Les noms de MM. Raymond Poincaré, Léon Bourgeois, Painlevé, Barthou, Paul Deschanel, Ferd. Buisson, Steeg, Dessoye, Léon Robelin, Henri-Robert, Joseph Reinach, Blumenthal, Hinzelin, Victor Bérard, général Malleterre, Camille Jullian, Édouard Driault s'y associent. Un second tome paraîtra pour la période 1916-1918. R. L.-G.

Histoire de Grande-Bretagne.

— La Société pour la propagation de la science chrétienne (Londres, Society for promoting christian Knowledge) a commencé deux séries de publications pour les étudiants d'histoire :

I. *Texts for students* (sous la direction de Caroline A. J. Skeel, de H. J. White et de J. P. Whitney; chaque numéro : 9 d.) : n° 1. H. J. White : *From Josephus, Tacitus, Suetonius, Dio Cassius, illustrative of christianity in the first century.* — N° 2. C. A. J. Skeel : *Selections from Matthew Paris.* — N° 3. Id. : *Selections from Giraldus Cambrensis.* A vrai dire, je ne vois pas trop l'utilité que ces extraits peuvent avoir pour des étudiants. Encore, si l'on avait parlé des mss. et de la manière d'établir un texte critique, aurait-on pu initier l'étudiant au travail de l'érudit. — Le n° 4, au contraire : *Libri sancti Patricii*, par Newport J. D. White, rend l'inappréciable service de nous présenter, d'après l'admirable édition du

Digitized by Google

Dr Gwynn, la « Confessio » et l' « Epistola » du grand saint irlandais. — Le nº 5 : *A translation of the writings of st Patrick*, par le même, contient une traduction anglaise de ces deux textes, premier fondement du christianisme en Irlande.

II. *Helps for students of history* (sous la direction de MM. C. Johnson et J. P. Whitney). C'est une suite de très brefs manuels des sciences auxiliaires de l'histoire : nº 1. R. C. Fowler : *Episcopal registers of England and Wales* (indications sommaires sur l'importance de ces registres épiscopaux, suivies d'une bibliographie). — Nº 2. J. C. Hearnshaw : *Municipal records* (notes sur les dépôts où sont conservés ces documents; leur importance pour l'histoire). — Nº 3. Reginald L. Poole : *Medieval reckonings of time* (brèves indications sur les jours, fériés et non fériés, avec la manière de les noter dans notre terminologie actuelle, sur les mois et les saisons, sur les années et les différentes manières de les dater). — Nº 4. Charles Johnson : *The public Record office* (tableau succinct des principaux fonds conservés dans cet admirable établissement). — Nº 5. Id. : *The care of documents and management of archives* (l'auteur pose les principes qui doivent présider à l'organisation d'un dépôt d'archives, au respect et au classement des fonds, à l'aménagement des locaux et à l'entretien des documents, enfin à la confection des inventaires). — Nº 6. G. G. Crump : *The logic of history* (où l'on traite de l'histoire considérée comme science, des matériaux de l'histoire et des règles de la critique historique). — Nº 7. Robert H. Murray : *A short guide to the principal classes of documents preserved in the P. Record office, Dublin.* — Confiés chacun à un érudit compétent, ces petits manuels, dont le plus développé ne dépasse pas 60 pages d'une composition peu dense, pourront guider les premiers pas des débutants. Ch. B.

— R.-C. Escouflaire. *L'Irlande ennemie...?* (Paris, Payot, 1918, 1 vol. in-12, 272 p.; « Bibliothèque politique et économique ») — Déjà la forme interrogative du titre est un avertissement. La préface en est un autre. Ce livre n'est pas d'histoire, mais de combat. Ou plutôt il utilise violemment l'histoire au service d'une thèse. Cette thèse est franche : « La question irlandaise est une imposture internationale » (ce sont, p. 7, les premières lignes du texte); — « l'Irlande, pour justifier ses révoltes et ses trahisons, se dit opprimée. Or, aujourd'hui, l'oppression de l'Irlande par l'Angleterre est une fable, et même une fable grossière »; — la comparaison des représailles exercées en 1916, après l'insurrection de Dublin, avec les martyres polonais, serbes ou belges (elle est de Bernard Shaw) est « une insulte à de nobles petits peuples », etc. L'auteur annonce de « dures vérités » pour les politiciens irlandais et, après une étude impartiale (« à son point de départ »), des conclusions partiales (p. 12). — On est tenté de se dire que c'est là simplifier les problèmes et, lorsqu'on a lu le livre de M. C. Escouflaire, livre ardent et passionné, qu'a-

Digitized by Google

nime le double amour de la vérité et de la justice (lui-même toujours éclairé par le patriotisme français), on est pour le moins ébranlé. Cet éloquent plaidoyer fait justice de toutes les légendes anglophobes, ce qui s'était déjà vu, mais aussi, et c'est plus neuf, des légendes irlandophiles. L'Irlande (l'Ulster excepté, qui contribua de son sang à l'œuvre commune) a refusé de combattre pour le Droit violé. Elle ne s'est pas levée pour la Belgique innocente et catholique. Quand le sort a hésité, elle a bien levé des volontaires, mais contre l'Angleterre, donc contre l'Entente, et les Irish volunteers ont eu, en Sir Roger Casement, leur ambassadeur à Potsdam.

Y a-t-il vraiment eu jamais une Érin persécutée et martyre? Son attitude de 1914-1918 éveille le doute. M. Escouflaire a fouillé dans le passé, et il y a trouvé, à travers un calvaire de pitoyables souffrances et de cruautés réciproques, plus d'efforts anglais à offrir la conciliation que de bonne volonté irlandaise à l'agréer.

En somme, l'énigme irlandaise est insoluble et dans cent ans quelqu'un redira sans doute le mot de Lord Rosebery : « La question irlandaise n'est jamais entrée dans l'histoire, car elle n'est jamais sortie de la politique. » Mais, pratiquement, qu'attendre ou que redouter? M. Escouflaire est formel dans son pessimisme : au mieux, la guerre civile. A moins que le *modus vivendi* raisonnable ne s'impose : Home Rule pour l'Irlande catholique, le nord-est de l'Ulster en étant exclu. Si l'Irlande crie, il la faudra laisser crier; si elle s'agite, il la faudra rappeler au bon sens. La France, dans le second cas, aura son rôle à jouer; car c'est par peur de nos critiques que les hommes d'État anglais, qui n'ont pas tous l'assurance d'un Pitt, ont souvent tergiversé. La politique irlandaise de l'Angleterre a été trop souvent faussée par la crainte de l'opinion mal informée, au Canada et aux États-Unis d'ailleurs encore plus que chez nous. — R. L.-G.

— Louis TRÉGUIZ. *L'Irlande dans la crise universelle, du 3 août 1914 au 25 juillet 1917* (Paris, Félix Alcan, 1918, in-8°, VI-279 p.). — Voici, après le pamphlet passionné de M. Escouflaire, un livre d'un tout autre ton. M. L. Tréguiz ne se reconnaît pas le droit de juger, car les moyens d'investigation critique sont encore bien insuffisants et « le moment n'est pas venu d'écrire l'histoire de l'Irlande dans la crise mondiale ». Il limite modestement sa tâche à exposer l'évolution de la politique irlandaise depuis le début de la guerre universelle jusqu'à la réunion de la Convention irlandaise, c'est-à-dire du 3 août 1914 au 25 juillet 1917. Encore, en historien scrupuleux, se borne-t-il à produire les éléments du jugement; il ne conclut pas directement, malgré ses sympathies très vives pour Érin. On appréciera particulièrement la première partie (p. 1 à 63), qui analyse la politique du Home Rule avec une parfaite clarté. Soulignons particulièrement le chapitre consacré à l'Ulster et au « coin nord-est orangiste » (p. 16 à 21), qui démontre l'impossibilité d'en parler comme d'un milieu politique ou religieux homogène : car tous les éléments de la nation irlandaise y sont représentés et ils s'y enchevêtrent de

Digitized by Google

telle sorte avec l'élément proprement ulstérien que « la province septentrionale est la région politiquement la plus complexe de l'Irlande ». Le lien qui unit entre eux les comtés d'Ulster est, au fond, le même qui unit les différents pays d'Érin; d'où la vanité de toute tentative pour exclure l'Ulster du Home Rule et fragmenter l'Irlande indivisible. Voilà qui paraît établi.

Les origines de Sinn-Fein ne sont pas moins clairement présentées (p. 33 à 39). Il y a aussi des pages charmantes, dans la seconde partie relative à la guerre, sur l'affection de la France pour l'Irlande (p. 71 à 78), affection si indépendante de la politique et de la religion que nos rois et nos républiques ont également entretenu avec l'Irlande des relations presque constantes, et que le nom d'Érin n'a jamais cessé d'évoquer dans le cœur français une sorte de tendresse.

On compte vingt mois de paix intérieure (p. 79 à 115), où le recrutement rencontra en Irlande de progressives difficultés et, en dépit d'insignes spéciaux, comme la Main Rouge d'O'Neill, demeura très inférieur à toutes les prévisions raisonnables. Cela ne saurait diminuer en rien l'héroïsme presque exceptionnel, même au milieu d'une armée aussi héroïque que l'armée britannique, des corps irlandais qui, depuis la retraite de Mons jusqu'aux offensives de la Somme et de la Flandre, dans les tranchées d'Orient aussi bien que d'Occident, l'été aux Dardanelles et l'hiver en Serbie, dans « l'enfer de feu » et dans « l'enfer de glace », s'égalèrent aux Français par l'impétuosité de leurs attaques et l'ampleur du sacrifice consenti. Mais, en avril 1916, la crise latente devint révolutionnaire; on peut presque s'étonner qu'elle ne le soit pas devenue plus tôt, puisque une crise internationale ne menace jamais l'Angleterre sans que l'Irlande n'en espère l'affranchissement attendu depuis huit siècles et demi. M. Tréguiz analyse avec précision les éléments de cette crise : en Irlande, où l'opinion publique, qui n'avait pas offert un loyalisme sans conditions (le mot est de M. Redmond), estima que l'île donnait beaucoup plus qu'elle ne recevait; en Amérique, d'où les Irlando-Américains, deux et peut-être trois fois plus nombreux que leurs parents restés au vieux pays et surtout beaucoup plus riches, prêtèrent un appui décisif; en Allemagne enfin, où l'on avait un intérêt trop évident à jeter de l'huile sur ce feu déjà ardent. Les Reventlow, les Dernburg, les Kuno Meyer convainquirent sans peine les Irlando-Américains que leur intérêt était à la remorque du pangermanisme; ils n'eurent jamais, sans doute, tâche plus aisée. L'orage de 1916, la rébellion directe de Casement, les cinq jours d'émeute et de « République d'Irlande » (p. 156 à 175) sont relatés avec indulgence. Que les insurgés de Dublin aient toujours respecté la propriété privée et payé leurs réquisitions ne suffit pas à justifier leur trahison. A noter que M. Tréguiz admet que la proportion n'en fut guère que d'un Irlandais sur deux mille. Leur mysticisme leur est davantage une circonstance atténuante; mais, pour pouvoir parler du double mysticisme de la patrie et de la foi, il faut avoir souscrit d'avance au postulat de la tyrannie anglaise...

Digitized by Google

M. Tréguiz retrouve plus d'équité pour condenser le double récit de la répression, qui fut prudente, et du projet de M. Lloyd George qui, dans une pensée transactionnelle, excluait l'Ulster (excellente carte p. 193) et qui fut enterré après un trop court débat d'un mois. Son analyse des tentatives constitutionnelles depuis mai 1916 s'arrête à juillet 1917. Ses conclusions sont sages, mais provisoires. Attendons les résultats de la Conférence de la paix et l'accueil que leur fera le Sinn-Fein. R. L.-G.

— W. P. M. KENNEDY. *Documents of the Canadian constitution, 1759-1915* (Toronto, Oxford University press; Londres, Humphrey Milford, 1918, in-8°, XXXII-707 p.; prix : 1 l. 1 sh.). — Ce choix de documents a été formé pour aider les historiens à connaître le développement des institutions politiques au Canada. Il est divisé en six périodes dont la quatrième, de 1791 à 1840, occupe de beaucoup la plus grosse partie du livre. Les textes ont été reproduits avec une exactitude scrupuleuse, mais dégagés de tout l'inutile fatras qui encombre les documents officiels. Très peu de notes et pour ainsi dire pas de bibliographie critique, ce qui n'est pas pour simplifier le travail des étudiants lancés sans guide dans cette forêt de documents (ils sont au nombre de 188); en tête de chaque section, un bref résumé sert à caractériser la période envisagée et à marquer l'importance des textes que l'on donne soit en entier, soit par extraits. Impression nette bien que très compacte et pas d'index. En somme, livre maniable, plein de choses et qui constitue un indispensable instrument de travail. L'auteur, professeur d'histoire moderne à l'Université de Toronto, l'a dédié à son très distingué collègue, G. M. Wrong. Ces noms suffiraient pour recommander le travail. Ch. B.

HISTOIRE D'ITALIE.

— Achille PELLIZZARI. *I trattati attorno le arti figurative in Italia e nella Penisola Iberica* (Naples, Perella, 1915, in-8°, 544 p.). — M. Achille Pellizzari, ayant à étudier les rapports littéraires entre l'Italie et le Portugal pendant la Renaissance, fut attiré par la curieuse personnalité de Francisco de Hollanda, peintre portugais qui vécut longtemps en Italie, y mérita l'amitié de Michel-Ange et propagea dans son pays les théories artistiques de la Renaissance italienne. Mais les œuvres de Francisco de Hollanda n'étaient intéressantes qu'autant qu'on savait ce qui les avait précédées. Il fallait connaître les principes techniques du siècle précédent pour apprécier l'importance de la révolution qu'avait faite le créateur du plafond de la Sixtine. Ainsi naquit l'important volume de M. Pellizzari. Le point de départ est une étude sur Francisco de Hollanda; le point d'arrivée est une ample description de tous les traités de technique en Italie et dans la péninsule Ibérique, depuis l'antiquité classique jusqu'à la Renaissance et jusqu'au XVIII[e] siècle. Le premier tome ne va que jusqu'au XIII[e] siècle, jusqu'à la « Schedula » du moine Théophile.

Digitized by Google

Ce n'est pas seulement l'analyse des livres techniques qu'a entreprise M. Pellizzari, il y a joint aussi celle des diverses théories esthétiques. Un même chapitre étudie à la fois l'influence de la philosophie grecque au moyen âge, l'esthétique de saint Augustin et celle de saint Thomas, l'alchimie dans ses rapports avec la religion et la philosophie et aussi avec la science des couleurs. Le sujet est donc très amplifié; il arrive même qu'on perde de vue l'évolution de la technique. Mais, d'autre part, celle-ci ne saurait être traitée en soi; il faut bien la relier au développement des idées esthétiques. M. Pellizzari devait faire une large part à ces dernières, au risque de dérouter parfois le lecteur.

Dans l'ensemble, c'est un livre qui rendra de grands services. Il faut remercier M. Pellizzari de l'avoir complété par un appendice où sont publiés deux textes importants pour l'histoire de l'art : le « De Coloribus et artibus Romanorum » d'Héraclius (d'après le manuscrit n° 145 de la bibliothèque de Valenciennes) et les « Compositiones variæ ad tingenda musiva » (ms. n° 490 de la bibliothèque de Lucques); celles-ci avaient été déjà éditées par Muratori, mais avec de nombreuses erreurs de transcription[1]. J. A.

— Attilio TAMARO. *La lutte de Fiume contre la Croatie* (Rome, typographie du Sénat, 1918, in-8°, 19 p.). — L'auteur, qui est Triestin, connaît bien la question; il montre que, dans le cours du XIX^e^ siècle, les Fiumains n'ont cessé de lutter pour obtenir d'être séparés de la Croatie et de souhaiter leur réunion à l'Italie; ils ont salué avec enthousiasme l'arrivée des troupes italiennes qui les ramenaient enfin au sein de la latinité. C'est l'histoire qui, très calme en apparence, souffle sur le feu; elle est armée pour le combat. Ch. B.

HISTOIRE DE ROUMANIE.

— D. DRAGHICESCO. *Les problèmes nationaux de l'Autriche-Hongrie : Les Roumains, Transylvanie, Bukovine, Banat* (Paris, Bossard, 1918, in-12, avec une carte, 244 p.). — Cette étude, pour laquelle M. D. Draghicesco, sénateur du royaume de Roumanie et homme d'État distingué, était particulièrement qualifié, a précédé la paix. Sa conclusion (p. 237 à 242) exprime seulement des espérances : celles-ci sont devenues des réalités, parce que neuf millions de Magyars ne pouvaient en effet avoir le dernier mot contre quatorze millions et demi de Roumains (et, avec les Yougo-Slaves et les Tchéco-Slovaques, alliés aux Roumains, trente-huit millions de Latino-Slaves). Trois parties : la première et la plus importante sur les Roumains de

1. Dans la bibliographie, M. Pellizari a omis le volume de M. Grüneisen sur *Santa-Maria Antiqua*, important pour l'histoire des techniques, et ceux de Merrifield et de Berger. Cela ne veut pas dire que M. Pellizzari ne les connaisse pas, puisqu'ils sont cités par M. Guareschi dans son excellente étude sur les *Colori degli Antichi* dont M. Pellizari n'a pas négligé de parler.

Digitized by Google

Hongrie (p. 6 à 158), la deuxième sur ceux du Banat (p. 159 à 180), la troisième sur ceux de Bukovine (p. 181 à 220), c'est-à-dire sur les trois minorités jusqu'en 1919 asservies. — M. Draghicesco connaît particulièrement celle de Hongrie, la Transylvanie (et non seulement l'Ardeal, mais la Transylvanie véritable), laquelle est peut-être « le centre de résistance du peuple roumain tout entier », d'où sa valeur incomparable aux yeux des patriotes qui songeaient à l'avenir lointain de leur race. Cf. d'excellentes pages (p. 98 et suiv.) sur la magyarisation forcée. Nécessairement, celles sur le Banat sont moins complètement convaincantes : quel écheveau à débrouiller ! — Un quatrième livre (p. 221 à 236) groupe des réflexions sagaces et des statistiques très substantielles sur la vie et les ressources économiques des Roumains de l'ancienne Autriche-Hongrie et confie à la France la destinée d'un peuple capable de faire épanouir sur le bas Danube une civilisation néo-latine empreinte surtout d'esprit français. Notre pays n'a pas manqué à ce devoir. R. L.-G.

— O. Tafrali. *La Roumanie transdanubienne (la Dobroudja)*, esquisse géographique, historique, ethnographique et économique, avec dix figures dans le texte et une carte hors texte (Paris, Ernest Leroux, 1918, in-12, x-195 p.). — A côté de ses revendications aux dépens de l'ancienne Autriche-Hongrie et de ses revendications sur l'ancienne Russie, dont M. Draghicesco s'est fait l'interprète éloquent, la Roumanie en formula aux dépens de la nouvelle Bulgarie, de la Bulgarie de 1913 et même de la Bulgarie de 1879; il s'agit ici de la Dobroudja (ou Roumanie transdanubienne). M. O. Tafrali, l'historien de Thessalonique et de Byzance, Dobroudjien d'origine par surcroît, et petit-fils d'un des fondateurs de la ville de Tulcea, était tout qualifié pour écrire ce livre. Son but a été d'y démontrer que : 1° au point de vue géographique et même géologique, la Roumanie transdanubienne présente une individualité distincte de tout le reste de la péninsule Balkanique (p. 3 à 15); 2° au point de vue historique, elle a eu des noms spécialisés (Scythia Minor, Scythie Pontique, Dobrogea, etc., p. 15 à 23); 3° pendant une longue période de dévastation, d'invasion et de calamité, elle ne connut que deux moments florissants : du commencement du IIe au milieu du IIIe siècle de notre ère, la domination romaine; à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, les quarante années de domination roumaine; tout le reste n'a été qu'alternance de courtes périodes de tranquillité relative avec des guerres prolongées et ruineuses. En tout cas, aucune trace d'installation bulgare n'y subsiste (p. 27 à 107); 4° au point de vue ethnographique, c'est une vraie mosaïque de nationalités (carte excellente); mais seuls les Gagaouzes et une partie des Roumains peuvent y être considérés comme autochtones, et ceux-ci ont la majorité numérique absolue (p. 111 à 158); les Bulgares ne viennent qu'au troisième rang sur cinq. Enfin, dans une cinquième partie (p. 161 à 181), M. Tafrali expose que, en 1878, la Dobroudja était désorganisée et déserte et que le labeur roumain transforma le « désert scythique » en un pays floris-

Digitized by Google

sant. Elle y a accompli une œuvre civilisatrice, dont les titres s'ajoutent à ses droits des quatre autres sortes. Le livre est clair, convaincant. Malheureusement, et l'auteur est le premier à le déplorer, les statistiques qu'il cite ne sont pas toujours assez récentes. R. L.-G.

— Henri GUILLEMOT. *L'unité roumaine*, avec une carte ethnographique (Paris, Dubois et Bauer, 1919, 1 vol. in-8°, 73 p.). — Encore un plaidoyer « Pour le droit et pour la paix des peuples » (c'est le sous-titre du livre), en particulier du peuple roumain. Il a été écrit, lui aussi, avant l'effondrement du front oriental et la fin victorieuse de la guerre. Histoire de l'asservissement de la Hongrie (p. 11 à 29), statistiques (p. 30 à 34), démonstration (aisée) de la nécessité de l'unité roumaine, pour des raisons économiques (p. 35 à 39) et stratégiques (p. 39 à 40), histoire de la Roumanie dans la guerre (p. 41 à 69), part capitale qu'elle a prise « au cours de la phase la plus critique de la guerre mondiale », conclusions légitimes, analogues à celles des écrivains précédents, sur l'intérêt de l'Entente à réaliser la grande Roumanie dans l'orient de l'Europe et aux bouches du plus grand fleuve européen. Tout cela n'est qu'à louer. R. L.-G.

— Dr Nicolas LUPU. *La Roumanie nouvelle et ses problèmes vitaux* (Paris, Paul Dupont, 1919, 1 vol. in-8°, 36 p.). — Il s'agit ici d'une conférence faite par un ancien député au Parlement roumain à « Foi et Vie » sur l'invitation de M. Doumergue et sous la présidence de M. Victor Bérard. Elle vulgarise, pour ses auditeurs et pour le grand public, les idées de MM. Draghicesco et Tafrali. Elle donne une anticipation dithyrambique de la Roumanie nouvelle qui aura quatorze millions d'habitants, qui dans un demi-siècle en comptera trente millions avec sa natalité de 43 pour 1,000 et son excédent de naissances de 15 pour 1,000 (prévision peut-être un peu exagérée), qui aura même résolu ses deux terribles problèmes, la question agraire et la question juive, et qui, avec son pétrole, son sel, son charbon et son blé, sera non seulement riche, mais libre et grande. — Une bonne carte hors texte dressée par le professeur A.-D. Atanasiu. R. L.-G.

— D. JANCOVICI. *La paix de Bucarest, 7 mai 1918* (Paris, Payot, 1918, in-16, 218 p.; prix : 4 fr. 50; collection de la « Bibliothèque politique et économique »). — Livre éminemment instructif; il nous apprend ce que les Allemands entendent par « paix de conciliation ». Car Kuhlmann et Czernin « se donnaient, au jour où elle se négociait, de faux airs de grands-parents désolés de punir ». Au même moment, un des officiers de leur suite disait à un officier roumain : « Paix dure; mais vous ne vous doutez pas de ce que nous sommes en train de préparer à la France et à l'Angleterre ». Elle fut acceptée « avec satisfaction » par l'opinion publique des empires centraux; les seules « voix discordantes » furent celles des pangermanistes « qui s'indignèrent contre l'insuffisance du traité ». Celui-ci, en réalité, ne maintenait que « pour la forme les apparences d'un État indépendant » et supprimait « dans le fond, d'une manière absolue, toutes les possibilités

Digitized by Google

de vie libre de cet État ». Si on ne l'annexait pas simplement, c'était parce que les Hongrois (p. 182) redoutaient de renforcer l'élément roumain dans leur pays et parce qu'il aurait fallu tout de même finir par donner des droits égaux aux annexés, tandis que le simulacre d'indépendance permettait un asservissement complet. Car les vainqueurs « accaparent les richesses agricoles du sol roumain, établissent en leur faveur un monopole sur l'extraction, l'industrie et la vente du pétrole roumain » et « par des tarifs de transports, par des conventions douanières, par des faveurs législatives » tuent « dans le germe l'industrie roumaine naissante et s'assurent ensuite, par un nouveau monopole, le bénéfice exclusif d'approvisionner les marchés roumains ». Même « la pensée roumaine ainsi que toute initiative particulière ou d'État » seront soumises à la censure autrichienne. La Roumanie sera divisée en régions agricoles; « on y dressera très minutieusement la liste des paysans » qui devront travailler le temps qu'on leur fixera, au prix qu'on leur octroyera, à la tâche qu'on leur assignera », partout où l'on aura la fantaisie de les envoyer (p. 144). Quant au pétrole, sa richesse nationale, même « pour les besoins de la consommation intérieure ..., la Roumanie devient tributaire du consortium austro-allemand » (p. 157). Même « l'avenir est sérieusement menacé, car on projette une exploitation intensive des nappes actuellement limitées et de celles qui seront découvertes jusqu'en 1998 » (p. 159). Mais qu'on lise tout au long les termes de ce traité « sans annexions, sans indemnités, respectueux du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes » (p. 188) et qu'on se répète à chacun de ses articles que nous aurions été traités plus rigoureusement encore.

Th. Sch.

— *Les Macédo-Roumains devant le Congrès de la paix* (une brochure gr. in-4°, 21 p., avec deux cartes). — C'est un mémoire présenté à la Conférence de la paix par les délégués de la « Société macédo-roumaine de culture intellectuelle et du Conseil national des Roumains du Pinde »; les revendications de ces Roumains, qui s'appellent eux-mêmes des Aroumains et que les Grecs désignent par l'appellation de Koutzo-Valaques, sont appuyées par un rapide exposé historique et par des considérations sur la « lutte nationale, culturale et religieuse des Macédo-Roumains ». Plusieurs documents officiels sont édités en appendice. Les deux cartes méritent d'être étudiées avec soin. — Comme annexe, on a joint un article de M. Beja, déjà paru dans *Notes and queries*, n° de janvier 1918 : *English travellers on the Vlachs;* une traduction française est jointe au texte anglais.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Annales de géographie.** 1919, 15 mars. — Alfred UHRY. Le port de Rouen (son histoire depuis 1846; son aménagement pendant la dernière guerre; son expansion industrielle). — Paul MASSON. Constantinople et les détroits. I. Conditions géographiques et historiques (menacée par l'extension redoutable qu'ont prise les États balkaniques, la prospérité de Constantinople peut trouver une large compensation dans la renaissance économique de l'Asie Mineure). = C.-rendu : *Gaston Gravier.* Les frontières historiques de la Serbie (remarquable).

2. — **Annales révolutionnaires.** 1919, mars-avril. — Albert MATHIEZ. Danton et Durand (biographie de Jean-Baptiste-Léonard Durand, né à Uzerche en 1742, officier municipal à Paris en 1791, puis employé au service politique d'espionnage et de propagande royaliste; il disposait de fonds qui se montèrent jusqu'à 400,000 livres; c'est par ses mains que Danton, sous la Constituante, reçut plus de 100,000 écus. Arrêté le 26 octobre 1793, il réussit à convaincre de la sincérité de son civisme le Comité de sûreté générale, notamment en témoignant contre Bailly, et il fut élargi le 8 frimaire an II; arrêté de nouveau après la mort de Danton, il réussit à échapper à la *guillotine*; il vivait encore en 1807). — Maurice DOMMANGET. La déchristianisation à Beauvais. Les sacrements civiques (baptême, mariage, sépulture). — Gustave ROUANET. Robespierre à la Constituante en octobre 1789 (dans ses différentes interventions à la tribune, il est faux que Robespierre ait éprouvé une déconvenue oratoire; Michelet s'est trompé sur ce point). — Léon DUBREUIL. L'idée régionaliste sous la Révolution. VIII. De l'opposition réfractaire. — H. DESTAINVILLE. Le problème du ravitaillement dans un district de l'Aube de 1792 à 1795. — Albert MATHIEZ. La Révolution et les étrangers. Le banquier Perregaux (c'était un Neuchâtelois, qui fut un des commanditaires du coup d'État du 18 brumaire). — ID. L'arrestation du beau-père de Camille Desmoulins. — G. VAUTHIER. Les vainqueurs de la Bastille après 1830. = C.-rendus : *Ch. D. Hazen.* The french Revolution and Napoleon (très insuffisant; l'auteur en est resté à l'histoire officielle et ne connaît pas l'époque de première main). — *E. Sageret.* Le Morbihan et la chouannerie morbihannaise sous le Consulat (étude qui témoigne d'un labeur considérable). —

Digitized by Google

C. Bouglé. Chez les prophètes socialistes (excellent). — *Gaston Bouniols.* Histoire de la Révolution de 1848. Les précurseurs (chronique confuse, mais amusante et instructive).

3. — Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. 1919, janvier-mars. — Édouard RABAUD. L'ancienne église de Saint-Affrique du Rouergue, Aveyron; 1er article (de 1561 à 1629). — Alfred LEROUX. Histoire externe de la communauté des religionnaires de Bordeaux de 1758 à 1789 (leurs rapports avec les protestants de la province et du reste de la France; les négociants et armateurs protestants; efforts des religionnaires pour faire cesser le régime d'exception). — N. WEISS. Le premier traité protestant en langue française (« la Summe de l'escripture sainte », parue à Bâle au début de 1523; reproduction du prologue). = C.-rendus : *Jean J. Wyss.* Vittoria Colonna. Leben, Wirken, Werke (ses idées étaient protestantes; mais elle a reculé devant le pas décisif). — *Otto Anderssen.* Huguenotterne under det Nantiske Edikt (de 1598 à 1629; intéressant).

4. — Bulletin hispanique. 1919, avril-juin. — G. CIROT. La chronique léonaise et les petites Annales de Castille (détails empruntés par la première aux secondes).

5. — Journal des savants. 1919, mars-avril. — Ch.-V. LANGLOIS. Travaux de Ch. H. Haskins sur la littérature scientifique en latin du XIIe siècle (analyse dix opuscules du professeur américain. « Il est permis de conjecturer et d'espérer que la curiosité du savant auteur s'étendra, par la suite, à l'ensemble du sujet dont relèvent ces études de détail : l'histoire de la Renaissance du XIIe siècle »). — H. CORDIER. L'art bouddhique (d'après Ed. Chavannes et A. Foucher, le premier nous montrant en Chine un développement local de l'art inspiré par le Bouddha, le second nous conduisant au berceau même de cet art aux Indes). — H. PRENTOUT. Les états provinciaux en Normandie (bibliographie du sujet; nécessité de recourir aux archives communales et à certains fonds spéciaux; M. Prentout a réuni des centaines de documents inédits dont il se propose de publier environ soixante-dix allant de 1348 à 1788; origine et attributions de ces états). — F. PICAVET. Un projet de publication d'œuvres philosophiques du moyen âge (par la Société d'histoire générale et comparée des philosophies médiévales, créée en 1896 par M. Picavet; liste des ouvrages déjà parus; textes qu'on se propose de publier). = C.-rendus : Dom *Connolly.* The so-called Egyptian Church order and derived documents (ce soi-disant règlement ecclésiastique d'Égypte est en réalité un ouvrage d'Hippolyte, datant de la première moitié du IIIe siècle). — *W. Warde Fowler.* La vie sociale à Rome au temps de Cicéron; trad. de l'anglais par *A. Biaudet* (guide sûr et aimable). — *Ad. Crémieux.* Le VIe livre des statuts de Marseille (excellente préface; l'édition laisse un peu à désirer).

Digitized by Google

6. — **Polybiblion.** 1919, février. — Publications relatives à la guerre européenne; parmi elles : *Albert Pingaud.* La guerre vue par les combattants allemands (enquête conduite jusqu'à la troisième année de la guerre); *Philip Gibbs.* From Bapaume to Passchendaele, 1917 (instructif et réconfortant); *E. Gómez Carrillo.* La Gesta de la Legion (véritable hymne à la légion étrangère qui se fond en un hymne à la France immortelle); *R. C. Escouflaire.* L'Irlande ennemie? (répond nettement oui); *Eug. Louis Blanchet.* En représailles (souvenirs d'un prisonnier, d'octobre 1914 au 25 décembre 1916; très émouvant). — Denis ROCHE. Publications ayant trait à la Russie (*Alfred Rambaud, J. Mathorez, Léon Mirot, Ossip-Lourié, J.-W. Bienstock, Claude Anet, Vladimir Bourtzeff*). — Les grands graveurs (série d'albums parus chez Hachette et reproduisant l'œuvre des graveurs des divers pays; très utile pour étudier l'histoire des arts). — *Jovan Cvijić.* La péninsule Balkanique. Géographie humaine (d'une science sûre et solide). — *St. Gsell.* Histoire ancienne de l'Afrique du Nord; t. II et III (remarquable). — M^lle^ *L. Guiraud.* La Réforme à Montpellier (rempli de renseignements). — *A. de Boislisle.* Mémoires authentiques du maréchal de Richelieu, 1725-1757 (bonne édition). — *André Beaunier.* La jeunesse de Joseph Joubert (beaucoup de digressions). — *Friedrich Edler.* The dutch republic and the american revolution (plein de faits et de renseignements nouveaux). — *Korichi Morimoto.* The standard of living in Japan (livre précieux et d'une utilité incontestable pour la connaissance des conditions de vie au Japon). = Mars-avril. Publications relatives à la guerre européenne; parmi elles : *André Hallays.* L'opinion allemande pendant la guerre 1916-1918 (il y aura peut-être des retouches à faire au tableau; mais exact dans l'ensemble); *Albert, prince de Monaco.* La guerre allemande et la conscience universelle (témoignage impartial et accablant); *André Chevrillon.* Près des combattants (plein de détails pittoresques); *Camille Ducray.* Clemenceau (insiste surtout sur « le grand citoyen »). — *Eugène Pittard.* La Roumanie. Valachie, Moldavie, Dobroudja (bon). — *Paul Beuzart.* Les hérésies pendant le moyen âge et la Réforme dans la région de Douai, d'Arras et au pays d'alleu (important). — *Albert Mathiez.* La conspiration de l'étranger (« tout ce que publie M. Mathiez doit être pris en sérieuse considération et servira souvent à redresser plus d'un jugement erroné »). — *F. Gaugain.* Histoire de la Révolution dans la Mayenne; t. II (du début de la période terroriste au Concordat). — *Henri Martin.* Documents relatifs à la vente des biens nationaux du département de la Haute-Garonne. District de Toulouse (excellent). — *Ernest Daudet.* La France et l'Allemagne après le Congrès de Berlin. La mission du comte de Saint-Vallier (intéressant). — *Louis Barthou.* Les amours d'un poète (explique les œuvres de Hugo par sa vie).

7. — **La Révolution de 1848.** 1918, juin-août. — Ph. MORÈRE.

Digitized by Google

L'Ariège sous le gouvernement de la Défense nationale; suite, fin au n° suivant (les élections à l'Assemblée nationale; elles se terminèrent par un désastre pour la liste républicaine). — F. UZUREAU. L'évêque d'Angers et la Révolution de 1830 (lettre circulaire adressée par Mgr Montault des Isles, le 1er septembre 1830, aux curés et desservants de son diocèse). — Gabriel VAUTHIER. Croix et médailles de Juillet décernées dans les départements (en tout trente-cinq croix et cinquante-sept médailles; on peut se demander si le gouvernement avait été bien inspiré en accordant ces récompenses qui rappelaient les guerres civiles). — Paul MULLER. La proclamation de la République à Strasbourg, Colmar et Metz (quelques détails ajoutés au volume « la Révolution de 1848 en Alsace »). — Paul RAPHAËL. Thiers, Émile Ollivier et la « vile multitude » (accepte la version donnée par Ollivier). = Septembre-novembre X. Ministre et archevêque (lettres du cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, et de M. de Salvandy, décembre 1846, à propos d'un projet de loi sur la liberté de l'enseignement préparé par le ministre). — Gabriel VAUTHIER. Lettres inédites de Thiers sur le retour des cendres de Napoléon (1840). — Georges RENARD. Les précurseurs français de la Société des Nations (Francisque Bouvet, député de l'Ain à la Constituante de 1848). = Documents : Les Saint-Cyriens aux Tuileries, 1848; une lettre d'un lieutenant aux ateliers nationaux, juin 1848. = Décembre 1918-février 1919. Victor FLEURY. Les précurseurs de la République allemande. Disciples et successeurs de Boerne (Charles Gutzkow, Nauwerck, Beck, Glassbrenner, Freiligrath, Sallet, etc.). — Dr E. LADOIRE. Souvenirs d'un médecin-major (pendant la campagne d'Italie de 1859). — La Révolution de 1830 et le collège royal d'Angers (la distribution des prix du 19 août 1830). = C.-rendus : *Eugène Newton Curtis.* The french assembly of 1848 and American Constitutional doctrines (bon; quand le Gouvernement provisoire exprime le désir de travailler à la création des États-Unis de l'ancien continent, quand Victor Hugo et Henri Martin esquissent un projet de fédération européenne, il n'est pas douteux qu'ils sont allés chercher au delà de l'Atlantique l'inspiration de leur rêve). — *Gaston Bouniols.* Histoire de la Révolution de 1848 (donne une idée assez exacte des événements et des hommes du 24 février au 10 décembre 1848). — *Denys Cochin.* Louis-Philippe (sorte de supplément à la vie des saints et plaidoyer monarchiste qui aura sans doute du succès dans le monde académique et royaliste).

8. — **La Révolution française.** 1919, janvier-février. — A. AULARD. Maintenons le privilège de la langue française (comme langue diplomatique). — L. DUBREUIL. Un évêque concordataire : Jean-Baptiste-Marie Caffarelli, 1802-1815; fin (évêque de Saint-Brieuc; ses démêlés avec le préfet; conclusion : la constitution d'une église à la fois catholique et nationale est un rêve et un rêve insensé). — F. ÉVRARD. Une enquête du Parlement de Paris sur la récolte de 1788 (le Parlement, réintégré dans ses droits essentiels après la cons-

Digitized by Google

titution du second ministère de Necker, rendit le 26 novembre un arrêt stipulant que le procureur général Joly de Fleury s'informerait, par les substituts des bailliages, sur les causes de l'augmentation anormale du prix des grains; résultats de cette enquête; à suivre). — Mlle A. D'HOSTE. Joseph de Maistre et la Révolution française (comment il s'est documenté). — Commandant WEIL. Une contribution à l'histoire de François IV, duc de Modène (publie un rapport de Bellocq, notre ministre à Florence, à Guizot, 19 septembre 1842). — Les ministres français de 1912 à 1919 (liste chronologique). = C.-rendus : *Louis Fiaux*. La *Marseillaise*, son histoire dans l'histoire des Français depuis 1792 (important article de Julien Tiersot). — *Julien Rovère*. Les survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne depuis 1815 (documentation riche, variée, solide; récit sobre et plein). — *Babelon*. Sarrelouis et Sarrebrück (vivant et bien informé). — *G. Bouniols*. Les précurseurs. Histoire de la Révolution de 1848 (quelques menues critiques). — La Société vient de faire paraître dans sa collection un nouveau volume : « Confédération de Strasbourg ou fédération du Rhin, juin 1790 », dont nous publierons un compte-rendu spécial. = Mars-avril. Camille BLOCH. Rapports sur les travaux de la Société de l'histoire de la Révolution de 1918 à 1919. — A. AULARD. Victor Hugo prophète de la victoire (discours prononcé à la Sorbonne le 2 mars 1919, lors de la cérémonie pour le 117e anniversaire de la naissance du poète). — Julien TIERSOT. Adrien-Simon Boy et la chanson : « Veillons au salut de l'Empire » (ce chant a été composé en 1791, une année avant la *Marseillaise*, à Strasbourg, par un chirurgien-major de l'armée du Rhin, originaire de Champlitte en Franche-Comté). — F. ÉVRARD. Une enquête du Parlement de Paris sur la récolte de 1788; suite (causes de la disette d'après l'enquête : saisons défavorables, abus du régime féodal, esprit égoïste des classes paysannes, bruits d'accaparement, besoins de l'agglomération parisienne). — L. DERIÈS. Le vote des militaires des armées de terre et de mer dans la Manche en 1848 (il s'agit des militaires et des matelots de la Manche qui votèrent à l'endroit où ils se trouvaient en service; les procès-verbaux étaient envoyés dans le département d'origine). — A. AULARD. Quelle ville sera la capitale de la Société des Nations? (ce devrait être Paris). = C.-rendus : *Brière* et *Caron*. Répertoire de l'histoire moderne et contemporaine de la France; t. VII (ouvrages parus en 1904, 1905 et 1906). — *L. Tuetey*. Procès-verbaux de la Commission temporaire des arts; t. II (à partir du 5 nivôse an IV; édité avec soin; le fils a suivi la méthode du père). — *A. Aulard*. La Révolution française et le régime féodal (simplement signalé). — *F. Brunot*. Histoire de la langue française des origines à 1900. T. V, 1re partie : Le français en France et hors de France au XVIIe siècle (tout à fait remarquable). — *Jean Vic*. La littérature de guerre, août 1914-août 1916 (choix un peu arbitraire, mais bibliographie utile, attrayante et vivante).

Digitized by Google

9. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1919, 15 janvier. — *J. Flach.* Les origines de l'ancienne France; t. IV (ouvrage admirable de science et de pensée originale; mais quand l'auteur étudie la formation de la Lorraine et de l'Alsace, il s'est laissé entraîner par ses sentiments au delà des limites qu'impose l'impartiale histoire; de même, il trace un portrait trop idéalisé des premiers Capétiens. La thèse principale du livre peut donc être contestée, mais non sa très grande valeur de synthèse). — *A. Tilley.* The dawn of the French renaissance (remarquable; information étendue, minutieuse et précise). — *C.-E. Vaughan.* J.-J. Rousseau. Du contrat social (excellente édition, avec une préface qui est une critique remarquable des sources du contrat social et de son importance philosophique). = 1er février. *J. Belleudy.* G.-S. Duplessis, peintre du roi, 1725-1802 (ouvrage très bien documenté). — *G. Giacometti.* Le statuaire Jean-Antoine Houdon et son époque (très bonne étude sur la vie de Houdon; deux autres volumes seront consacrés à son œuvre). — *R. Boutet de Monvel.* Grands seigneurs et bourgeois d'Angleterre (assez plaisantes études). — *Hubert Pernot.* Nos anciens à Corfou; souvenirs de l'aide-major Lamare-Picquet, 1807-1814 (souvenirs intéressants, mais qu'il eût été bon d'annoter et, au besoin, de rectifier avec plus de précision). — Général *J.-B. Dumas.* Un fourrier de Napoléon vers l'Inde : les papiers du lieutenant général Trézel. 1re partie : 1780-1812 (très bonne édition). — Commandant *A. Grassel.* Vingt jours de guerre aux temps héroïques, août 1914 (très émouvant). — *H. Gibson.* La Belgique pendant la guerre, juillet-décembre 1914; trad. de l'anglais par le comte *Louis d'Ursel* (saisissant; éloquent témoignage sur les « atrocités » allemandes). — *Paul Bonnefon.* Le premier as. Pégoud (excellent). — Capitaine *R. Christian-Frogé.* Les captifs (raconte avec force les supplices endurés par le frère de l'auteur, prisonnier en Allemagne, et l'évasion du capitaine Bollack). — *Vouk Primoratz.* Trieste et l'Istrie (bon). = 15 février. *Ibn El Ahmar.* Histoire des Beni Merin, intitulée Rawdat en Nisrin; éditée et traduite par *Ghaoutsi Bou Ali* et *Georges Marcais* (bonne édition, avec une traduction exacte et des notes copieuses. L'ouvrage a été composé par un membre de la famille royale de Grenade réfugié en terre africaine vers l'an 1397; petite histoire un peu sèche, mais qui précise des noms et des dates, d'une partie intéressante de l'histoire maghrébine). — *L.-A. Constans.* Ghigtis; étude d'histoire et d'archéologie sur un emporium de la petite Syrte (bon). — Mémoires de *Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne,* publ. p. *Paul Bonnefon;* t. II (intéressant). — *Henri Courteault.* Un journal inédit du Parlement de Paris pendant la Fronde, 1er décembre 1651-12 avril 1652 (savoureux morceau, bien publié). — *Cadier d'Osse.* Documents inédits sur l'Église réformée de Pau avant la révocation de l'Édit de Nantes. Extraits d'un registre des actes du Consistoire, 1668-1681 (excellente monographie). — *N. Jorga.* Histoire des relations entre la

Digitized by Google

France et les Roumains (bon). — *A. Pingaud.* Bonaparte, président de la République italienne (excellent et nouveau). — *J. Salvioli.* Le concept de la guerre juste, d'après les écrivains antérieurs à Grotius, trad. par *G. Hervo* (instructif). = 1er mars. University of Pennsylvania. The University museum. Publications of the Babylonian section; t. VIII, X et XII. — *J. Merlant.* La France et la guerre de l'Indépendance américaine (bon résumé). — *Aug.-H. Chardon.* Fox et la Révolution française (bon; c'est encore un travail de propagande). — *Jos. Reinach.* Mes comptes-rendus. T. IV : 1912-1914 (ces comptes-rendus sont remarquables par l'esprit de pénétration et de prévision dont l'auteur a fait preuve). — *J.-B. Vergeot.* Le crédit et l'industrie. La conception saint-simonienne (remarquable). — Ouvrages sur la guerre (nous les avons déjà annoncés). = 15 mars. The pearl-strings, a history of the Resuliyy dynasty of Yemen, by *El Khazredjiyy;* texte arabe édité par Chaikh *Muhammad Asal,* avec des index de *Nicholson* (cette histoire du Yémen s'étend de 1229 à 1400. L'édition sera utile, bien qu'elle soit déparée par de nombreuses erreurs et un manque choquant de méthode). — *O. Tafrali.* Mélanges d'archéologie et d'épigraphie byzantines (bon). — *Id.* Topographie de Thessalonique (remarquable). — *E. Jovy.* La correspondance du duc de La Rochefoucauld d'Enville et de Georges-Louis Le Sage (bon). — *Alfred Leroux.* La colonie germanique de Bordeaux (beaucoup d'érudition minutieuse et instructive). — Général *Basile Gourko.* Memories and impressions of war and revolution in Russia (souvenirs d'un grand intérêt; à noter en particulier son récit de la bataille de Tannenberg, où la trahison paraît avoir joué un rôle important). — *J. Chopin.* Le complot de Sarajevo (bon). — *L. de Lichtervelde.* Le 4 août 1914 au Parlement belge (remarquable). — *John Mansfield.* Gallipoli (récit très détaillé et très dramatique). = 1er avril. *F. Duine.* Mémento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne. 1re partie : Les fondateurs et les primitifs (excellent). — *L. J. Paetow.* Guide to the study of medieval history for students, teachers and libraries (note beaucoup d'omissions regrettables. Remanié et complété, ce guide rendra certainement de grands services). — *Magnus Olsen.* Norges indskrifter med de ældre runer; II, 2 (important pour l'histoire de la religion primitive). — *Edmonds.* Greek history for schools (bon manuel). — *Mattingly.* Outlines of ancient history (bon). — Corpus scriptorum latinorum Paravianum (nouvelle collection des textes latins classiques à l'usage et à la portée des étudiants de tous pays). — *J. Zeiller.* Paganus. Étude de terminologie historique (excellente étude critique). — *E. Seillière.* Madame Guyon et Fénelon précurseurs de Rousseau (remarquable).

10. — **Revue de l'histoire des religions.** 1918, novembre-décembre. — Salomon REINACH. La naissance d'Ève (est-il vrai qu'on a mal interprété le mot *côte* dans le texte de la Genèse? Adam n'aurait-il pas été créé à l'état d'être double? La naissance d'Ève ne signi-

Digitized by Google

fierait-elle pas le dédoublement par section de l'androgyne primitif?). — Franz CUMONT. Mithra et Dusarès (ressemblances entre les mythes de Dusarès, le Dionysos des Arabes, et de Mithra). — P. ALFARIC. Les écritures manichéennes; V (écritures païennes, helléniques, mazdéennes, bouddhiques adoptées par les manichéens). — F. MACLER. Notes latines sur les Nestoriens, Maronites, Arméniens, Géorgiens, Mozarabes (elles se trouvent dans un manuscrit latin du XV^e^ ou XVI^e^ siècle à la bibliothèque de Caen; publication, traduction et commentaire du texte). — P. SAINTYVES. Les grottes dans les cultes magico-religieux (réponse à un compte-rendu de M. R. Dussaud). — C.-rendus : *Robert H. Kennett.* The composition of the book of Isaiah in the light of history and archaeology (vues très personnelles sur la composition du livre d'Isaïe). — *F. Crawford Burkitt.* Jewish and christian Apocalypses (œuvre de vulgarisation, pourtant observations neuves et suggestions intéressantes). — Ouvrages publiés par le Comité catholique de propagande française à l'étranger. — *Ronald A. Knox.* A spiritual Aeneid (comment le fils d'un évêque anglican a été amené à se convertir au catholicisme).

11. — Revue des études anciennes. 1919, janvier-mars. — M. HOLLEAUX. Études d'histoire hellénistique. X. Le décret de Bargylia en l'honneur de Poseidonios (Carl Blondel, membre de l'École française d'Athènes, laissa dans ses notes la copie fragmentaire de ce décret; le document a été publié par M. P. Foucart en 1903 dans son « Mémoire sur la formation de la province d'Asie »; M. Holleaux le reprend ligne pour ligne en corrigeant le texte de M. Foucart et en proposant de nouvelles lectures). — W. DÉONNA. Une nouvelle réplique de l'Athéna Parthénos (terre cuite acquise récemment par le Musée d'art et d'histoire de Genève à une famille originaire de Seyssel; avec une planche). — Camille JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXXXI. De l'origine de l'assemblée druidique (« il existait sur le sol de la Gaule, au début du dernier millénaire avant notre ère, une société politique et religieuse qui avait tout à la fois son cadre naturel, fourni par la contrée, son centre sacré, ses organismes locaux, ses communions humaines. Plus tard, les Celtes vinrent, qui fondèrent, à côté de cette société, leurs empires, biturige ou arverne. Mais la société subsista sous la forme d'église »). — Georges POISSON. Sur le dépôt de cendres de Nalliers et le nom de cette localité (le dépôt de cendres représente sans doute les résidus d'une fabrication de soude; le nom Nalliers proviendrait d'une forme primitive *Natrilaria*, dérivant du mot *natrile*, signifiant four à *natron*, c'est-à-dire à soude). — Max PRINET et C. JULLIAN. Questions d'anthroponymie. Noms de baptême tirés de l'Écriture sainte employés en France pour des noms féminins du IX^e^ au XIII^e^ siècle (Johanna, Andrea, Josepha, Perrota, Jacoba, Mathea, etc., noms qu'on trouve dans les anciens cartulaires ou polyptyques). — J. et Ch. COTTE. La guède dans l'antiquité (textes tirés de César, Tacite, Pline; régions où poussent actuel-

Digitized by Google

lement la vraie guède et certaines de ses variétés; discussions linguistiques sur les diverses appellations de la guède). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : *F. de Saussure.* Cours de linguistique générale; publié par *Ch. Bailly* et *A. Séchehaye* (donne l'ébauche d'une méthodologie dont jusqu'ici les linguistes n'avaient mis les principes en pratique que par une sorte d'instinct). — *A. Meillet.* Caractères généraux des langues germaniques (excellent). — *G. Millet.* Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles d'après les monuments de Mistra, de la Macédoine et du mont Athos (exposé fécond en aperçus originaux).

12. — **Revue des études historiques.** 1919, janvier-février. — Marquis DE GIRARDIN. Lunéville en l'an IX ou les petits côtés du traité de Lunéville (publie les souvenirs d'un diplomate qui faisait partie du personnel de Joseph Bonaparte, le négociateur français; le manuscrit s'est trouvé dans les papiers de Stanislas Girardin, qui lui a emprunté quelques pages dans ses mémoires; le récit est pittoresque et très intéressant; il aurait gagné à être annoté; l'auteur a souvent mal entendu ce qu'on lui a dit; la statue de Louis XV sur la place Royale de Nancy est de Guibal, non de Pigalle; quelques dates fausses : Stanislas est mort en 1766, non en 1767). — F.-P. RENAUT. Le premier conflit colonial hispano-américain; la navigation du Mississipi, 1783-1795 (étude très sérieuse appuyée sur les documents; de ce conflit, l'Amérique sortit victorieuse; par le traité du 27 octobre 1795, la frontière en Floride était reportée du 32° 28' au 31° de latitude nord, comme au traité de Versailles; la liberté de navigation au Mississipi était accordée aux citoyens américains avec le droit d'avoir un entrepôt franc à la Nouvelle-Orléans. « Ainsi s'écroulait l'œuvre entreprise par la chancellerie madrilène de 1783 à 1793 »). — H. STEIN. La sépulture de Bureau de La Rivière à Saint-Denis (publie un mandement inédit de Charles V à l'abbé de Saint-Denis portant la volonté du roi que son chambellan Bureau de La Rivière et la femme de celui-ci fussent enterrés à ses pieds; la femme, Marguerite d'Auneau, fut en réalité enterrée dans l'église du prieuré de Saint-Nicolas d'Auneau). — B. COMBES DE PATRIS. A travers l'histoire révolutionnaire (rapprochements entre l'histoire de la révolution et la dernière guerre; les fausses nouvelles d'après le livre du D^r^ L. Graux; la chasse aux embusqués d'après un article de P. Mautouchet; le théâtre aux armées d'après H. Fribourg; le rôle des députés pendant la guerre d'après un article de H. Labroue, etc.). = C.-rendus : *J. Paquier.* Luther et l'Allemagne (éloge du volume). — *A.-M. Chardon.* Fox et la Révolution française (thèse contestable). — *A. Robinet de Cléry.* Frédéric de Gentz (petit, mais substantiel volume). — *Denys Cochin.* Louis-Philippe (œuvre intéressante, mais incomplète). — *F. Brunetière.* Histoire de la littérature française; t. IV (de 1800 à 1875; inconvénients que présente la publication de ces *reliquiae*). — *A. Gérard.* Ma mission en Chine, 1893-1897 (relation

Digitized by Google

précise et fine). — Sir *Thomas Barclay*. L'entente cordiale par l'un de ses artisans. Trente ans de souvenirs anglo-français (tout à fait suggestif). — Livres sur la guerre que nous avons signalés.

13. — Revue des études napoléoniennes. 1919, mars-avril. — Paul GAFFAREL. Deux années de royauté en Espagne, 1810-1811 (tableau des misères qui assaillirent le roi Joseph pendant sa brève royauté, d'après sa correspondance et ses mémoires). — Lieutenant-colonel Émile MAYER. Napoléon et la guerre actuelle (essaie de définir le génie de Napoléon dont un des traits caractéristiques consistait à se plier admirablement aux circonstances; il aurait donc sans doute pu surmonter les difficultés soulevées par la guerre actuelle, si différentes de celles où il a si longtemps triomphé). — André BLUM. La caricature politique en France sous le second Empire. — G. BOURGIN. Note sur la correspondance de Napoléon Ier et les documents napoléoniens conservés aux archives de la Marine (titres et analyses sommaires de ces documents qui remplissent six registres et deux cartons). — Talleyrand et son entourage à la suite de la Grande Armée, 1806-1807; souvenirs d'un Danois au service de la France; trad. par E.-G. LEDOS (ce Danois, Peter-Andreas Heiberg, vint en France en 1799; grâce à l'influence de Durant de Mareuil et à sa remarquable connaissance des langues étrangères, il entra au bureau des traducteurs des Affaires étrangères; mis à la retraite en 1816, il continua de vivre à Paris en 1841. Ses souvenirs ont été publiés à Christiania en 1830. A noter un passage où Heiberg explique le rôle de Talleyrand lors du décret de Berlin qui établit le blocus continental). — G. VAUTHIER. L'épuration de la magistrature en 1808.

14. — Revue générale du droit. 1919, janvier-février. — E.-H. PERREAU. De la répercussion de la guerre sur la réglementation du travail (l'État a été amené à intervenir de plus en plus dans cette réglementation). — J. BONNECASE. L'école de l'exégèse en droit civil; suite (les deux méthodes, exégétique et synthétique, et la méthode mixte). = C.-rendus : *J. Alazard*. L'Italie et le conflit européen, 1914-1916 (remarquable). — *Eug. Cavaignac*. Javan (intéressant; traite de l'empire égyptien et de la civilisation mycénienne, de l'empire assyrien et de la civilisation homérique, de l'époque de Sybaris et de l'empire perse, de la grande époque grecque de 550 à 450). — *Louis André*. Les États chrétiens des Balkans depuis 1815 (retrace la politique intérieure de ces États). — *René Samuel*. Le Parlement et la guerre, 1914-1915 (montre l'importance de ce rôle pendant les deux premières années de la guerre).

15. — Le Correspondant. 1919, 25 mars. — MILES. Silhouettes de guerre. Le général Wood (ancien chef d'État-major général de l'armée américaine, grand ami de Th. Roosevelt, auquel il a succédé comme directeur adjoint du « Metropolitan Magazine »). — Maurice CAUDEL. Un projet allemand de Société des Nations (projet de recons-

Digitized by Google

truction politique du monde élaboré par la « Société allemande du droit des gens »). — Pierre KHORAT. Propos d'un combattant. Vers la victoire (à noter ce que dit l'auteur des troupes américaines en 1918, de leurs grandes vertus et de leur inexpérience; le plan de Ludendorff et la contre-offensive des Alliés). — F. DE HOMEM-CHRISTO. Le conflit du Pacifique et l'après-guerre en Amérique latine. — DE LANZAC DE LABORIE. Une nouvelle biographie de sainte Catherine de Sienne (celle de Joh. Jœrgensen; trad. par M. Th. Fourcade). — E. BOSSAN DE GARAGNOL. Au village sous l'occupation allemande, 1914-1917 (c'est un village en Laonnois, vers l'Ailette, occupé depuis le 2 septembre 1914). = 10 avril. Mgr CHAPON. La guerre et la paix. La Société des Nations et l'idéal chrétien (idée qu'on s'est faite de la guerre et idée qu'il faut s'en faire. L'Allemagne a pris l'initiative de la violence pour instaurer un ordre qu'elle aurait été seule à diriger et dont elle escomptait tous les bénéfices; ce crime de lèse-humanité, comment le punir? Ce sera l'honneur du président Wilson d'avoir au moins ébauché une Société des Nations capable de faire respecter les principes essentiels du droit international). — MILES. Silhouettes de guerre. M. Massey (premier ministre de la Nouvelle-Zélande depuis 1912). — Henri VALSERRE. La conquête de l'air et les dirigeables rigides. — Mgr BAUDRILLART. Un universitaire : Henri Mazuel (1822-1904). — E. BOSSAN DE GARAGNOL. Au village sous l'occupation allemande, 1914-1917. II. La domination (incessantes tracasseries de la police et des réquisitions; menus détails de la vie journalière, d'autant plus saisissants). — François LECHANNEL. Les débuts de la guerre (d'après l'ouvrage du général Sir *Frederick Maurice*, Forty days in 1914. Importance décisive de l'intervention anglaise dans la bataille de la Marne : « Ce fut la menace de l'avance britannique sur son flanc et sur ses derrières qui hâta la décision de von Klück, amena les Allemands à commencer leur retraite et sauva Maunoury à un moment où il était en grave danger »). = 25 avril. ***. La Conférence de la paix et la Société des Nations. — William MARTIN. Une question controversée : la neutralité suisse dans la Société des Nations. — MILES. Silhouettes de guerre. M. Taft (l'ancien président des États-Unis, et qui succédera peut-être au président Wilson, est étudié ici surtout à cause du puissant concours qu'il a apporté à la Ligue des Nations. Howard William Taft est né à Cincinnati, dans l'Ohio, le 15 septembre 1857). — Henri BREMOND. Madame de Maintenon et ses directeurs. A propos du second centenaire de sa mort, 15 avril 1919 (l'abbé Gobelin, directeur de Mme de Maintenon jusqu'au mariage secret; puis l'abbé Godet des Marais, qu'elle fit nommer évêque de Chartres. Tout cela infiniment curieux et subtil). — E. BOSSAN DE GARAGNOL. Un village sous l'occupation allemande, 1914-1917. III. La destruction (pillage, vol et, pour finir, évacuation forcée du village). — André PÉRATÉ. Léonard de Vinci. — Marc HÉLYS. La vie anglaise à la veille de la paix. III. Les femmes

Digitized by Google

et le service national. — DE LANZAC DE LABORIE. Impressions de la Rhénanie avant et après la guerre (d'après l'ouvrage de *Henry Bordeaux* « Sur le Rhin »). = 10 mai. MILES. Silhouettes de guerre. Sir Robert Borden, premier ministre du Canada. — Robert PERRET. La question syrienne. — R. MORÇAY. Comment naissent les amitiés françaises. A Florence. — William MARTIN. La réunion du Vorarlberg à la Suisse (« la réunion du Vorarlberg à la Suisse est dans l'intérêt à la fois de la Confédération et de l'Europe, en particulier de la France; mais elle n'est possible qu'à trois conditions : la première, c'est que le peuple du Vorarlberg la désire et manifeste sa volonté par un plébiscite catégorique et inattaquable; la seconde, c'est que le peuple suisse se déclare d'accord également par voie de plébiscite; la troisième enfin, c'est que tous les pays voisins et les puissances alliées y donnent leur approbation et acceptent de libérer le Vorarlberg de la charge des indemnités de guerre »). — ***. La question de Fiume (« le problème fiumain se réduit à trois facteurs : 1° maintien du trafic austro-tchèque à Trieste; 2° existence au centre de la ville d'un bloc important d'italianisants autonomistes; 3° nécessité d'assurer à l'État des Serbes, Croates et Slovènes un débouché dont il ait l'usage immédiat et qu'il puisse développer selon ses besoins. Il ne doit pas être impossible d'inventer un statut économique et politique répondant à ces trois conditions »).

16. — Études. Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1918, 5 novembre. — Frédéric DE BÉLINAY. Chant de fête pour les morts (hymne aux morts de la guerre). — L. BILLOT. La parousie. VIII. La fin du monde dans les écrits apostoliques (conclusion de la première partie de cette étude; reste à traiter de l'Apocalypse de saint Jean). — Pierre MERTENS. La légende dorée en Chine. III. Une visite pastorale en Chine (par Mgr Lécroart, à la mission du Tchély sud-est, pendant la semaine pascale de 1917). — Pierre GUILLOUX. Trois études sur Ernest Renan (suite de la troisième étude : Renan et l'âme bretonne. Conclusion générale : Renan est négligé par les Bretons et il pourrait dire à saint Yves : tu l'as emporté). — Pierre LHANDE. Vers un rapprochement franco-espagnol. III. Le remède au malentendu : propagande française (nécessité de cette propagande : importance du Comité Baudrillart, du Comité de rapprochement, de l'Institut français de Madrid). — Paul DUDON. Où en est la cause de béatification du cardinal Bellarmin? (rappelle les principaux faits de la vie de Bellarmin et les tentatives faites pour obtenir sa béatification). — Adhémar D'ALÈS. Physionomies de saints (d'après le livre d'Ernest Hello qui vient d'être réédité). = C.-rendus : Dr *Grasset*. La science et la philosophie (portée spiritualiste de cette synthèse. Que le Dr Grasset n'a-t-il mieux connu la philosophie scolastique!). — *A. Gérard*. Ma mission en Chine, 1893-1897; *Id.* Nos alliés d'Extrême-Orient (deux ouvrages importants). = 20 novembre. Charles ALBERT. La Syrie française. Régions naturelles et partage diplomatique (s'élève vivement

Digitized by Google

contre l'accord conclu en 1916 entre la France et l'Angleterre et d'après lequel les intérêts de la France auraient été sacrifiés). — Yves DE LA BRIÈRE. Louis-Philippe et son temps (à propos du livre de Denys Cochin). — Alexandre BROU. Fénelon au XVIIIe siècle : la légende et l'histoire (d'après le livre d'Albert Chérel; il en résulte que Fénelon n'est en rien le précurseur de Jean-Jacques Rousseau). — Ignace CARDON. Y. M. C. A. (le rôle de la Young Men Christian Association pendant la guerre; une visite au centre de Saint-Nazaire). — Louis DES BRANDES. Il y a des juges à Bruxelles (ceux qui ont reçu, le 7 février 1918, la dénonciation contre les « activistes flamands »). — Louis LAURAND. Les langues dans l'Europe nouvelle (d'après le livre d'A. Meillet). — Impressions de guerre. LXXI. Pierre LAHORGUE. La Bretagne au feu; suite (du 21 mai au 26 juin 1918; émouvant). = C.-rendu : *Samuel Rocheblave*. Chez les neutres du Nord (nous initie à la vie intellectuelle des pays du Nord). = 5 décembre. H. LAMMENS. Les transformations politiques de la Turquie pendant la guerre 1914-1918; fin le 20 décembre (formation de la théorie du panotomanisme : le pays est conduit à la ruine par sa mégalomanie). — P. D'HÉROUVILLE. Mgr Freppel, Alsacien et Français (biographie enthousiaste). — Impressions de guerre. LXXII. Comte F. DE BÉLINAY. Trois jours en Alsace (émouvant). — Yves DE LA BRIÈRE. Péripéties et dénouement d'un grand drame de l'histoire (à propos de l'armistice). = 20 décembre. Adhémar D'ALÈS. Une religion nouvelle (contre « Dieu l'invisible roi », de *H. G. Wells*). — Louis DE MONDADON. Un aspect économique de la question d'Alsace-Lorraine : la question du fer (avec les gisements de ce pays, la France marchera au premier rang pour la production du fer; elle aura une réserve presque quadruple de celle de l'Allemagne). — Joseph LEDROIT. Les premiers jours de la guerre à Jérusalem; fin août-septembre 1914 (récit pittoresque d'un témoin). = C.-rendus : *Hennet de Goutel*. Le comte de Vergennes (rend justice à Vergennes, trop oublié). — *Marc Hélys*. Les provinces françaises pendant la guerre (observe avec talent le mouvement de la vie et du travail). = 1919, 5 janvier. Joseph HUBY. Saint Mathieu; I (veut étudier en lui l'homme de tradition et l'homme de progrès; montre ici le premier). — Joseph GREGGIO. La maladie du sommeil dans l'Afrique équatoriale (avec une étude sur l'histoire de cette maladie; fin le 20 janvier). — Paul DUDON. Une création de la Croix-Rouge américaine à Paris : le fichier central (répertoire unique et général des familles malheureuses, comprenant une double série alphabétique, l'une par noms propres, l'autre par noms de rues). — Jules LEBRETON. La Pologne à la veille de la guerre, d'après une publication récente (les cinq premiers fascicules de l'Encyclopédie polonaise comprenant plus de 1,200 pages in-8°). = C.-rendu : *Albert Mathiez*. La Révolution et les étrangers (instructif). = 20 janvier. Paul BERNARD. Le barde de la patrie : Paul Déroulède; fin le 5 février (étudie en lui l'apôtre de la revanche). — Joseph HUBY. Saint Mathieu (ce second

Digitized by Google

article est consacré à l'homme de progrès). — Paul DUDON. Les illuminés de Bavière et leur influence (d'après les deux thèses de M. Le Forestier). — Impressions de guerre. LXXIII. Paul RIGAUD. En vieille Lorraine et en Allemagne (en Lorraine à Lucy le 18 novembre 1918, à Remerange les jours suivants, puis dans le Palatinat à Rohrbach et Ottweiler). = C.-rendus : *L. de Lanzac de Laborie*. Correspondances du siècle dernier (intérêt de deux liasses de lettres inédites contenues dans les papiers de Thiers, l'une relative à un projet de mariage du duc d'Orléans avec une princesse autrichienne, 1836, l'autre formée avec des lettres de Léopold Ier de Belgique, 1836-1864). — *Victor Rocaille*. Augustin Cochin (« In memoriam » d'un historien tué le 8 juillet 1916). = 5 février. Pierre LHANDE. Un pénitentiaire aristocratique (à Dos Hermanas, aux portes de Séville; pénitentiaire d'enfants, dirigé par des Capucins; extrait d'un livre : « Notre sœur latine, l'Espagne, » à paraître prochainement). — Charles COMBIER. Au Congrès français de la Syrie (réuni les 3, 4 et 5 janvier 1919 à Marseille, sur l'initiative de la Chambre de commerce de cette ville). — Guillaume DE JERPHANION. La légion d'Orient (formée avec des Arméniens réfugiés à Port-Saïd). — Louis CHERVOILLOT. Le poète de la légion étrangère (Alan Seeger, ancien élève de Harvard, mort pour la France le 4 juillet 1916 à Belloy-en-Santerre). — Impressions de guerre. LXXIV. René CRÉPY. Pendant l'évacuation, 1er octobre-13 novembre 1918 (journal d'un novice mobilisable de Lille, évacué par ordre des Allemands). = C.-rendus : *André Bellessort*. Le nouveau Japon (excellent). — *Paul Bonnefon*. Le premier « as », Pégoud (brève étude sur un homme d'énergie). = 20 février. Joseph HUBY. Une Énéide spirituelle (d'après le livre de Ronald A. KNOX; étapes de la conversion au catholicisme d'un *fellow* de Trinity College d'Oxford). — Joseph DE TONQUÉDEC. « La forêt des cippes » (titre donné aux essais de critique de Pierre Gilbert, mort pour la France à l'âge de trente ans). — Albert BESSIÈRES. L'hallali avec les dragons (3 octobre-1er novembre 1918, à la poursuite de l'armée allemande). — Henri LAMMENS. Le sionisme et la Turquie. Essai d'une histoire du sionisme palestinien, 1880-1919 (biographie de Théodore Herzl, mort le 3 juillet 1904; création après sa mort de la cité de Tell Aviv, dans la banlieue de Jaffa; destinées du sionisme jusqu'à nos jours; comment le sionisme tend à refouler le peuple élu dans son isolement ethnique). — Henri DU PASSAGE. L'Allemagne actuelle vue par un prisonnier (souvenirs d'un aumônier militaire prisonnier à Graudenz, en Pologne annexée). — Paul DUDON. Bulletin d'histoire religieuse chez les protestants (analyse du livre d'*A. Autin* sur l'échec de la Réforme au XVIe siècle; visite des protestants d'Amérique et d'Angleterre aux protestants de France; mort du pasteur Charles Wagner; la question de la séparation de l'Église protestante et de l'État). = C.-rendus : *Paul Fournier*. Les collections canoniques romaines de l'époque de Grégoire VII (science loyale et expo-

Digitized by Google

sition lucide). — *Jacques Bainville.* Histoire de trois générations (celles de 1815 à 1918, qui, en proie à un romantisme politique, ont tenu pour un événement désirable l'unification de l'Allemagne; fait réfléchir). — Comte *de Lort de Sérignan.* Grognards et héros de vingt ans (six études de petite histoire). = 5 mars. Louis DES BRANDES. Charles Péguy raconté par un témoin de sa vie (par Daniel Halévy). — Hippolyte DELEHAYE. Un procès de presse en Belgique durant l'occupation allemande (l'affaire de « la Libre Belgique », racontée par un des rédacteurs qui furent condamnés le 15 mai 1918). — Louis DE MONDADON. Pierre de Rozières (poète né à Mirecourt en 1887 et tué pendant la guerre). — Albert BESSIÈRES. L'hallali avec les dragons; fin (l'armistice; à Metz le 19 novembre 1918; marche en Lorraine; fin novembre, le régiment est à Nancy et admire dans la chapelle de Bonsecours l'ex-voto en marbre blanc qu'y a fait placer le général de Castelnau, en exécution d'un vœu fait le 12 septembre 1914). — Pierre D'HÉROUVILLE. Un saint français, évêque de Metz au XIVe siècle (Pierre de Luxembourg, 1383-1387; il meurt à dix-sept ans et onze mois). — Henri FOUQUERAY. Le Bas-Maine, d'après un ouvrage récent (celui de René Musset). = C.-rendus : Abbé *F. Delerue.* Figures épiscopales du XIXe siècle (les cardinaux Guibert, Lavigerie, Pie, Mgrs Dupanloup, Dupont des Loges, Freppel). — *Marcel Braunschvig.* La femme dans la littérature latine (intéressant recueil de plus de 120 textes latins). = 20 mars. Henri DU PASSAGE. Pour la nation. Idées et programmes d'après-guerre (Lysis, Probus, la ligue civique, les publicistes chrétiens). — Hippolyte DELEHAYE. Les « Acta sanctorum » des Bollandistes (comment naquit le projet de publier un recueil des vies des saints; le plan de Rosweyde; les ouvriers : Jean Bolland, Henchenius, Daniel Papebroch, le P. Baert, Cuypers, Van den Bossche, etc.; à suivre). — Jules LEBRETON. La Pologne pendant la guerre : la crise suprême (la délivrance de la Pologne prussienne, le Congrès de Poznan, 3 décembre 1919; la délivrance de la Pologne autrichienne; la lutte contre les Tchèques et les Ukrainiens; la question juive; à suivre). — Lucien ROURE. Un idéaliste américain : Ralph Waldo Emerson (d'après son journal intime, traduit et réduit pour le public français, par Régis Michaud). — Paul DUDON. Les Jésuites ont-ils commis les « faux en écriture sacrée » dont M. Frank Puaux les accuse? (l'édition du Nouveau Testament, parue à Paris chez Charles Fosset en 1688, n'est en réalité pas due à des Jésuites, mais au génovéfain Pierre Guillery; puis il est excessif de parler de faux; l'auteur a pu croire de bonne foi que, dans le passage controversé, il était question de la messe. Voir dans le numéro du 5 mai une lettre de M. Frank Puaux avec la réplique de M. Paul Dudon). = C.-rendus : *Ernest Daudet.* La mission du comte de Saint-Vallier, 1877-1881 (initie les profanes à certains dessous de notre politique). — *Raoul Allier.* Les Allemands à Saint-Dié (documentation très consciencieuse). = 5 avril. L. BILLOT. La parousie. IX. La fin du monde

Digitized by Google

dans l'Apocalypse (les prédictions apocalyptiques portaient sur des faits qui allaient se dérouler depuis la fin du règne de Domitien jusqu'à la première moitié du v[e] siècle et ultérieurement jusqu'à la fin des temps. On annonce encore un autre article). — Jules LEBRETON. La Pologne pendant la guerre; II (la Pologne russe après la défaite de l'Allemagne. Le gouvernement socialiste de Moraczewski, Pilsudzki et Paderewski. Si la Pologne a pu assurer son avenir, c'est avant tout à ses traditions chrétiennes qu'elle le doit). — Antoine CHAINE. La foire de Lyon (son aspect, ses raisons d'être, son histoire, son organisation, son avenir. La foire de Lyon est une tentative de décentralisation qui doit profiter à toutes les villes françaises). — Yves DE LA BRIÈRE. Chronique du mouvement religieux : le problème des libertés catholiques en Alsace et en Lorraine (plaidoyer pour le maintien du *statu quo* actuel). = C.-rendus : *Henri Delacroix*. La psychologie de Stendhal (donne les matériaux d'un livre). — *Émile Sagerey*. Le Morbihan et la chouannerie morbihannaise sous le Consulat; 4 volumes (beau et consciencieux travail). — *G. Lacour-Gayet*. Bismarck (résumé complet et méthodique). — *P.-A. de Salinis*. Madame de Villeneuve, fondatrice et institutrice de la Société de la Croix, 1597-1650 (éclaire l'histoire de l'instruction chrétienne en France). = 20 avril. Pierre D'HÉROUVILLE. Le repas d'Emmaüs (comment les artistes ont représenté cette scène). — Benoît ÉMONET. Le bassin de la Sarre. Nos droits anciens. Nos titres politiques (réfute la brochure du D[r] Reinhard Frank et prouve que ces pays sont en partie une ancienne terre lorraine; esprit religieux des habitants; leurs pèlerinages à Lourdes). — H. DELEHAYE. Les « Acta sanctorum » des Bollandistes; II (les matériaux : manuscrits qui contiennent des *Acta;* procès de canonisation; visites des bibliothèques par Bollandus, Henchenius et Papebroch). — Louis JALABERT. L'amitié française au Liban (d'après le livre de Ristelhueber). = C.-rendus : *Ph. Sagnac*. Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire (bon). — *Jovan Cvijić*. La péninsule balkanique (répertoire immense de faits et d'observations). — *Gaston Bouniols*. Histoire de la Révolution de 1848 (net, lucide, bien ordonné). = 5 mai. Henri DU PASSAGE. Idées et programmes d'après-guerre; l'avenir du syndicalisme (l'évolution du syndicalisme révolutionnaire; syndicalisme et socialisme). — Blaise ROMEYER. Le bolchevisme russe : sa méthode et son esprit (les documents et les faits prouvent que la méthode est réaliste jusqu'à l'extrême terreur et à l'extrême cynisme). — Yves DE LA BRIÈRE. Chronique du mouvement religieux (parle des questions scolaires en Alsace-Lorraine; demande le maintien des écoles confessionnelles; semble se prononcer pour la suppression de la Faculté de théologie catholique de Strasbourg). = C.-rendus : le P. *Frédégand d'Anvers*. Étude sur le P. Charles d'Arenberg, frère-mineur capucin, 1593-1669 (vaste érudition; très intéressant). — *Jean Larmeroux*. La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie; t. II (quelques réserves sur la thèse de l'auteur; on loue l'abondance de l'information et l'ampleur du style).

Digitized by Google

17. — La Grande Revue. 1919, mars. — Dmitri MÉRÉJKOVSKI. L'avènement du cham (le « cham » est ce qu'on appelle en Russie tout ce qui est l'ennemi de l' « intelligence », et l' « intelligence » russe est l'ensemble des forces intellectuelles et morales qui élèvent l'homme au-dessus même de l'humanité). — Paul COLLART. Dans l'étouffoir (souvenirs du camp de Holzminden où furent entassés des prisonniers civils). = Avril. Louise CRUPPI. Comment les Anglaises ont conquis le vote. — A.-P. SERÇA. Un problème angoissant : le doit et l'avoir de l'Allemagne. — Paul COLLART. Dans l'étouffoir; suite. = Mai. Marcel LAURENT. Nos gouvernements de guerre. I. Le ministère Viviani, 1914-1915 (premier article d'une série où sera montrée « l'organisation de la victoire ». Rien de bien nouveau; mais les faits sont mis en bonne lumière). — Albert THOMAS. La question de la Géorgie (c'est l'intérêt des gouvernements de l'Entente, c'est le devoir de la démocratie de tous les pays que d'aider à la reconnaissance du jeune État géorgien). — Mgr Lucien LACROIX. Un apôtre de la paix. L'abbé de Saint-Pierre (d'après les deux thèses de Goumy en 1859 et de Joseph Drouet en 1912).

18. — Mercure de France. 1919, 1er avril. — Boris SAVINKOFF. L'affaire Korniloff (l'auteur expose d'une façon très précise le rôle qu'il a joué dans cette affaire en juillet et en août 1917, alors qu'il voulait obtenir de Kerinsky la nomination de Korniloff comme généralissime, avec les pouvoirs nécessaires pour rétablir la discipline dans l'armée et la ramener contre les Allemands. Il ressort de ce témoignage des mieux informés que Kerinsky n'eut qu'une politique indécise et vague, qu'après avoir consenti à nommer Korniloff généralissime et l'avoir compromis, il l'abandonna pour se livrer au parti socialiste révolutionnaire). — E. JACQUES-DALCROZE. Le rythme, les races et les tempéraments. — Georges BATAULT. La guerre absolue (la guerre absolue est celle qui mobilise toutes les forces vives d'un pays en hommes et en matériel. Le concept d'une telle guerre est né des expériences faites au temps de la Révolution française et de l'Empire; dégagé par Carnot et Napoléon, il a été exposé avec toutes ses conséquences d'impitoyable logique par Clausewitz et l'État-major allemand). — Jules DUHEM. Le sens juridique de la question d'Alsace-Lorraine. = 16 avril. Lieutenant-colonel CHENET. Les trois batailles de Verdun et la victoire. 1re partie : Verdun, 1916-1917 (beaucoup de détails techniques sur l'organisation de la forteresse et sur les mesures qu'il fallut improviser pour en assurer la défense). — Dr Ernest SYRMEN. L'organisation actuelle du service de santé en campagne. — M. ESCH. Guillaume II d'après ses discours (ces discours sont un « document humain » de la plus haute importance). = 1er mai. Louis DUMUR. La Ligue des nations; la Suisse et Genève (ou la Suisse doit renoncer à sa neutralité, ou Genève et avec elle toute la Suisse romande doivent renoncer à être suisses, ou Genève doit renoncer à être le siège de la Ligue des nations). — Lieutenant-colonel CHENET.

Digitized by Google

Les trois batailles de Verdun et la victoire. 2e partie : La victoire (peu de faits nouveaux; détails sur l'offensive qui devait être prise par les Alliés sur le front de Lorraine le 14 novembre 1918). — J.-A. Van Hamel. Le problème hollando-belge vu du point de vue hollandais. — P.-G. La Chesnais. Suède et Finlande. Les questions d'Aland. = 16 mai. A. Kerensky. L'affaire Korniloff. Réponse nécessaire (réponse aux erreurs et aux « mensonges » de Savinkoff en ce qui concerne l'affaire de Korniloff et les rapports de ce dernier avec Kerensky dans les derniers jours d'août 1917). — Paul Vulliaud. La politique mystique de la paix en 1815 (étude sur Me de Krudener et sur l'auteur du manifeste de la Sainte-Alliance, daté du 14-26 septembre 1815; cet auteur n'est point, paraît-il, Me de Krudener, mais la marquise d'Argense qui, dans sa jeunesse, avait été liée avec Mesmer; c'est Madame de Lezay-Marnesia qui introduisit la prophétesse auprès du tsar. Tout cela, d'après le témoignage de François-Guillaume Coëssin, ancien jacobin sous le nom de Mucius Scévola et revenu plus tard au catholicisme). — Émile Zavie. Jérusalem sous l'occupation anglaise, janvier 1919.

19. — La Revue de Paris. 1919, 1er avril. — André Chevrillon. Aux pays d'Alsace et de Lorraine. I. Strasbourg (fort intéressant et instructif; le détail n'est pas toujours assez nuancé). — Jules Bertaut. Les poètes et la guerre. = 15 avril. Paul Adam. Une force de la Méditerranée (combats livrés par les troupes africaines en avril 1918, notamment à Villers-Bretonneux. Quel feu d'artifice littéraire!). — A. T. Trois fleuves internationaux (le Danube, le Rhin, l'Escaut; des traités qui ont réglé leur situation internationale jusqu'à nos jours; importance de la question à la Conférence de la paix). — André Chevrillon. Aux pays d'Alsace et de Lorraine. II (visite à Colmar et à Metz, aux champs de bataille de 1870 en décembre 1918. Constate la profondeur du sentiment français en Alsace tout comme en Lorraine, et par-dessus tout l'horreur que tous ces pauvres gens ressentent pour le régime allemand). — Auguste Gauvain. La Conférence de la paix (des raisons qui ont tellement retardé les travaux de la Conférence). = 1er mai. Paul Adam. Une force de la Méditerranée; II (l'offensive allemande dans le Soissonnais, le 28 mai 1918; la division marocaine, par son opiniâtre résistance jusqu'au 3 juin, empêcha les ennemis de pénétrer dans le bois de Villers-Cotterets; une fois de plus, comme devant Villers-Bretonneux, elle put arrêter l'invasion). — Suzanne Moret. A Weimar. — L. B. La propagande (nous avons dédaigné pendant la guerre de faire de « la réclame » à notre profit; elle est cependant aussi légitime que nécessaire. Il faudrait commencer par créer des centres d'enseignement, des « comptoirs intellectuels », une sorte de « ministère de la propagande » armé de tous les moyens qu'ont par exemple employés avec tant d'ingéniosité nos ennemis les Allemands). = 15 mai. Henri Bouché. Une arme de guerre et un outil de paix : la photographie aérienne. — Longworth-Chambrun.

Digitized by Google

Une autobiographie de Shakespeare; 1er article (elle est écrite par l'auteur dans ses sonnets; c'est là que l'on trouve cette concordance entre la vie intérieure et extérieure du poète que M. Lefranc n'a pas vue dans son théâtre. Le héros des sonnets est Henry Wriothesley, troisième comte de Southampton, le premier protecteur de Shakespeare). — G. DEMORGNY. A travers la Finlande; journal d'un courrier (de Pétrograd à Tammerfors, 1er février-1er mars 1918). — Amiral DEGOUY. La question de Dantzig (montre que le fond de la population est kassoube, c'est-à-dire slave, et qu'il faudra peu de temps pour que, dans Dantzig prussianisé, le Polonais reparaisse en maître. Donc, que Dantzig fasse retour à la Pologne; c'est un acte de justice et une garantie pour la paix future).

20. — **Revue des Deux Mondes.** 1919, 1er avril. — Jérôme et Jean THARAUD. Le front de l'Atlas. Avec le général Lyautey sur la Haute-Moulouya; I (remarquable description du pays; quelques indications sur l'activité créatrice du général Lyautey). — Louis MADELIN. Les merveilleuses heures d'Alsace et de Lorraine. IV : L'apothéose (le président Poincaré à Metz, à Strasbourg, à Colmar et à Mulhouse, 9-10 décembre 1918). — Général DE LACROIX. Les chemins de fer pendant la guerre. II : L'effort économique et industriel. — Louis GILLET. Un type d'officier français : Louis de Clermont-Tonnerre, commandant de zouaves, 1877-1918 (notes biographiques sur cet officier et son rôle dans la dernière guerre jusqu'à sa mort glorieuse, le 30 mars 1917, à Conchy-les-Pots). — Louise THULIEZ. Condamnée par les Allemands. Récit d'une compagne de Miss Cavell (récit précis, tout simple et émouvant, d'abord des moyens employés pour faire échapper en Hollande des soldats français et anglais cachés dans la Belgique occupée par les Allemands, puis des deux procès que dut subir Mlle Thuliez, institutrice à Lille; deux fois condamnée à mort, elle ne dut la vie qu'à l'intervention du roi d'Espagne. Détails sur son emprisonnement en Allemagne et sur sa délivrance quand éclata la révolution en novembre 1918). — André BEAUNIER. François Buloz et ses amis. = 15 avril. Joseph BÉDIER. L'effort français. Notre infanterie (montre quelle était l'âme du fantassin français au début pendant la guerre de mouvement, août-octobre 1914, puis comment il sut modifier ses méthodes de combat pendant la guerre des tranchées. L'offensive de Champagne en septembre 1915 marque la première étape de cette transformation). — Édouard SCHURÉ. Léonard de Vinci; sa vie et sa pensée. A propos du quatrième centenaire de sa mort. — Vera NARISCHKINE-WITTE. Perdue dans la Révolution russe, 1917-1918; I (souvenirs d'une infirmière russe, curatrice d'un lazaret à Pétrograd en 1916; notes sur la Révolution depuis le 25 février 1917, sur les persécutions dont fut victime la famille du comte Frédérick). — Georges GOYAU. La vie posthume de M. de Cambrai (travaux sur Fénelon parus au XVIIIe siècle, comment il fut alors apprécié dans les différentes écoles philosophiques et littéraires; publication de ses

Digitized by Google

œuvres. Les contrastes que Saint-Simon constatait en lui de son vivant s'affirmèrent encore davantage après sa mort). — *Charles* NORDMANN. Un modèle d'organisation : le secours de guerre. = 1er mai. Joseph BÉDIER. L'effort français. Notre infanterie; II (2e phase : de Verdun à la Somme en 1916; 3e phase : pendant l'année 1917, où l'on put enfin organiser l'enseignement technique en arrière du front. « De plus en plus, parce qu'ils sont plus instruits, nos soldats comprennent l'effort de la patrie pour ménager leur sang; ils savent que, s'il leur faut mourir, ils mourront puissamment »). — Godefroid KURTH. Le guet-apens prussien en Belgique (éloquent témoignage ou, pour mieux dire, réquisitoire contre l'Allemagne; insolence de son gouvernement, mensonges de ses publicistes. L'Allemagne conquise par la Prusse : « L'esprit prussien a empoisonné le génie allemand »). — Édouard SCHURÉ. Léonard de Vinci; sa vie et sa pensée. A propos du quatrième centenaire de sa mort. II. Le roman de Mona Lisa. — Vera NARISCHKINE-WITTE. Perdue dans la Révolution russe. II. Lendemains de révolution (mars-octobre 1917; grande variété de tableaux et d'impressions). — Germain LEFÈVRE-PONTALIS. La passion de Jeanne d'Arc (brillant résumé de la vie de l'héroïne que l'Église, après l'avoir brûlée, vient de canoniser. Toute faute peut se racheter). — Gaston DESCHAMPS. A la Conférence de la paix. Physionomie des séances (la Société des Nations constituée le vendredi 14 février 1919; séance plénière du 11 avril où fut exposé le « projet de convention créant un organisme permanent pour la réglementation internationale du travail »). — André BEAUNIER. Les tribulations d'une doctrine : la crise darwinienne (charge en fanfare contre le néo-darwinisme). = 15 mai. Joseph BÉDIER. Notre infanterie. III. Vers la victoire, 1918 (nouvelle organisation stratégique secrètement improvisée par le haut commandement français. Esquisse brillante et vivante des combats livrés en 1918). — A. LE BRAZ. Quelques grandes minutes américaines (au moment où les États-Unis sont entrés en guerre. Témoignage direct noté par un Français très lettré et fort au courant des choses d'Amérique). — Vicomte Georges D'AVENEL. Le budget de la toilette depuis sept siècles. I. Étoffes et vêtements. — E. VAN KERCKHOVE. La « Libre Belgique ». Petite histoire d'un journal clandestin (l'auteur de l'article fut un des principaux collaborateurs du journal, où il se dissimulait sous le pseudonyme « Fidelis ». Il finit par être arrêté, le 29 janvier 1918, avec le P. Delehaye, bollandiste; cependant, de sa prison même il réussit à continuer sa collaboration. Les portes du bagne de Vilvorde, où ils avaient été jetés, s'ouvrirent enfin pour les détenus le 11 novembre). — E. DAUDET. Le règne d'Alexandre III. Mission La Boulaye, 1886-1891. Notes et souvenirs; 1er article. — A. GÉRARD. Nos alliés d'Extrême-Orient, Chine et Japon, 1917-1918. — Noëlle ROGER. L'emprise allemande en pays neutre (montre avec quelle persévérance et quelle ingéniosité s'exerce la propagande allemande en Suisse, *Caveant consules!*).

Digitized by Google

21. — Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances. 1918, mars-avril. — Louis LEGER. Un petit problème de littérature comparée (un sonnet de Quevedo sur la mort de Rome rappelle des vers du poète polonais Szarzynski; en réalité, tous deux se sont inspirés d'une pièce en vers latins de Vitale). — Ph. FABIA. Fourvières en 1493 (d'après un cadastre consulaire de cette date; la colline autour de l'église, construite à la fin du XII^e siècle, était alors couverte presque entièrement de vignes; dans le document, il est fort peu question des ruines romaines qui subsistaient alors). — D^r CARTON. Nouvelles recherches sur le littoral carthaginois (médecin-chef d'un hôpital construit sur l'emplacement de la Carthage punique, a continué les recherches sur le littoral de la ville, ses quais, ses ports, les fortifications qui la protégeaient). — SEYMOUR DE RICCI. Trois bornes milliaires du Soissonnais (ces bornes ont été retrouvées intactes au printemps de 1917 dans le village détruit de Juvigny, au nord de Soissons; déchiffrement de l'inscription que porte l'une d'elles). — ZEILLER. L'activité littéraire d'un évêque arien de la région danubienne : Palladius de Ratiaria (énumère quatre ouvrages qui peuvent être attribués à cet adversaire de saint Ambroise). — Clément HUART. Les derviches d'Asie Mineure (d'après une relation d'Ibn-Batouta, voyageur marocain, dans la première moitié du XIV^e siècle). = Mai-juin. M^lle J. DUPORTAL. Note sur un dessin qui pourrait être de Germain Pilon (ce dessin, à la bibliothèque de l'Institut, reproduit certains détails du monument des Birague). — D^r CAPITAN. L'entrelacs cruciforme (a sans doute à l'origine une valeur religieuse et magique, puis est devenu un motif décoratif pur et simple : ainsi sur les mosaïques romaines et les bijoux mérovingiens). — Ch.-V. LANGLOIS. Rapport sur le concours des Antiquités de la France. — Ph. FABIA. Épitaphe chrétienne découverte à Francheville-le-Haut, Rhône (de l'an 540). — Éd. CUQ. Note complémentaire sur l'inscription de Volubilis (diverses objections à l'interprétation donnée par M. de Sanctis dans les « Atti della R. Accademia delle scienze di Torino »). = Juillet-août. Rapport semestriel du secrétaire perpétuel sur la situation des publications de l'Académie pendant le premier semestre de 1918 (on a donné le bon à tirer des Actes des rois de Provence; on a transmis à l'imprimerie les Actes de Pépin I^er et Pépin II, rois d'Aquitaine; les autres publications avancent lentement, surtout par la faute de l'Imprimerie nationale). — H. OMONT. Fragments d'un très ancien manuscrit latin provenant de l'Afrique du Nord (douze feuillets très lacérés, en écriture semi-onciale, du V^e ou VI^e siècle, contenant des exhortations à des catéchumènes). — Ch. CLERMONT-GANNEAU. Sur un style du musée de Cologne (explique l'inscription : laisse-moi ta main et moi j'écrirai). — C. JULLIAN. Les premiers prisonniers germains à Rome (un casque de gladiateur au musée de Naples porte des figures en relief se rattachant au triomphe de Germanicus en l'an 17; on y peut voir les

Digitized by Google

enseignes ravies à Varus et restituées par les Germains, la femme et le fils d'Arminius). — Léon JOULIN. Les Celtes, d'après les découvertes archéologiques récentes dans le sud de la France et en Espagne (existence d'un grand empire celtique aux VII^e^, VI^e^ et V^e^ siècles av. J.-C. s'étendant de la Baltique aux colonnes d'Hercule; ces Celtes ont créé la civilisation dite du Hallstatt). — Franz CUMONT. La basilique souterraine découverte près de la Porta Maggiore à Rome (remonte sans doute au début du I^er^ siècle de notre ère; la basilique servait aux cérémonies de quelque culte secret; appartenait peut-être à ce Statilius Taurus qui fut accusé, à l'instigation d'Agrippine, de *magicae superstitiones*, en 52 ap. J.-C.). — IDEM. La triple commémoration des morts (pourquoi l'église orthodoxe célébrait les offices funèbres les troisième, neuvième et quarantième jours après le décès; en réalité, cette coutume remonte au paganisme et peut-être faut-il en chercher la lointaine origine dans l'astrologie assyrienne; chez les Assyriens, 3, 7 et 40 sont des nombres sacrés marquant l'achèvement d'un cycle. Note additionnelle de M. Lucien CAVET sur les τεσσαρακονθά et la recension lucianique des septante). — CLERMONT-GANNEAU. L'épitaphe d'Apronia de Salone (stèle conservée au musée de Sophia; conjecture sur un mot de l'épitaphe).

22. — Académie des sciences morales et politiques. Comptes-rendus des séances et travaux. 1918, septembre-octobre. — Henri WELSCHINGER. Les actes du Congrès de Vienne (d'après la publication du commandant Weil; analyse l'acte final du 9 juin 1815; le Congrès a pratiqué une politique de défiance, d'égoïsme, de marchandage et d'arbitraire; la méthode de ce Congrès, a déclaré le président Wilson, ne saurait plus être suivie à l'avenir). — Charles BENOIST. Rapport sur les causes économiques, morales et sociales de la diminution de la natalité; suite. Une grande ville de province : Rennes et l'arrondissement de Rennes. — Maurice MURET. La social-démocratie et l'impérialisme (comment le socialisme allemand est devenu impérialiste). = Novembre-décembre. A. CHUQUET. Mérimée en 1870 (quoique sénateur et grand ami de l'impératrice, il pressentait la chute de l'Empire; sa douleur lors des premiers désastres; sa mort à Cannes le 23 septembre). — Ch. BENOIST. Rapport sur les causes économiques, morales et sociales de la diminution de la natalité; l'arrondissement de Redon (cette étude termine l'enquête en Ille-et-Vilaine, c'est-à-dire en terre française; M. Benoist va entrer maintenant en terre bretonne). — A. MÉRIGNHAC. Les usurpations de souveraineté dans la guerre actuelle; fin en janvier 1919 (les Allemands, dans les pays qu'ils occupaient, ont violé systématiquement le principe posé par l'article 46 du règlement annexe aux conventions de La Haye des 29 juillet 1899 et 18 octobre 1907). — Joseph IMBART DE LA TOUR. La question alimentaire pendant la guerre. = 1919, janvier. A. CHUQUET. Un conférencier à l'armée du Kronprinz en 1915 (Marcel Salzer, un Viennois; analyse de son livre : « Beim deutschen Kronprinzen und

Digitized by Google

seiner Armee, eine feldgraue Vortragsreise »). — Julien HAYEM. Quelques considérations sur la classe ouvrière après la guerre (observations sur l'apprentissage et l'enseignement technique et professionnel). = Février. Compte-rendu de la séance publique annuelle. Discours de M. Henri WELSCHINGER, président (prix distribués en 1918); Ch. LYON-CAEN. Notice sur la vie et les travaux de M. René Stourm, 1837-1917. — BONET-MAURY. Les relations du prince de Bismarck avec Napoléon III, 1863-1869 (extrait des Mémoires d'Alfred Maury). — FUNCK-BRENTANO. Deux pionniers de l'œuvre française : Jeanbon Saint-André et Lezay-Marnésia (rôle du premier pendant les douze ans, 1801-1813, qu'il fut à la tête du département du Mont-Tonnerre; du second, pendant qu'il fut préposé au département de Rhin-et-Moselle, 1806-1810). = Mars. Jacques FLACH. Que devra être l'Allemagne future? (la Prusse doit être refoulée sur la rive droite du Rhin et l'Allemagne partagée en cinq états : Hanovre, Westphalie, Saxe-Thuringe, Hesse-Franconie, Souabe-Bavière; les populations de la rive gauche du Rhin resteront politiquement hors de l'Allemagne et elles seront appelées à se prononcer sur leur condition future). — Félix ROCQUAIN. La religion et la guerre (retour aux sentiments religieux; la guerre nous a appris à respecter toutes les croyances). — A. VAUNOIS. Sur l'abrogation récente de la loi du 16 mai 1866 relative aux instruments de musique mécaniques et sur la propriété littéraire et artistique (en 1866, la loi permettait la libre reproduction de tous les airs par les instruments mécaniques; en 1917, les compositeurs ont obtenu des restrictions à cette reproduction; à ce propos, défend le principe de la propriété littéraire et artistique). = Avril. Arthur CHUQUET. Un écrivain allemand en territoire d'occupation (il s'agit ici, après Marcel Salzer, de Rodolphe Presber, de Francfort, qui visita le kronprinz à Stenay, en octobre 1915; ses impressions d'après son livre : « An die Front zum deutschen Kronprinzen »). — Vicomte DE GUICHEN. Les relations commerciales russo-allemandes du XIX^e^ au XX^e^ siècle et le problème agricole allemand (fait suite à son étude sur les relations politiques; comment l'Allemagne se nourrira-t-elle après la guerre, si la Russie, en proie à l'anarchie, ne lui peut plus fournir ses blés?). — Emmanuel VIDAL. Les « jours noirs » à la Bourse de Paris, 24 juillet-7 décembre 1914 (le jeudi 3 septembre, on apprit à Paris que les pouvoirs publics venaient de s'installer à Bordeaux; une ordonnance du préfet de police prescrivit la fermeture de la Bourse jusqu'à nouvel ordre et, de fait, elle ne fut rouverte que le 7 décembre. Un tableau donne les cours de la Bourse en juillet et août 1914).

23. — Revue d'Alsace. 1914, mai-juin et juillet-août. — C. OBERREINER. César a-t-il battu Arioviste en dehors de la Séquanie? (s'élève contre une théorie de Mgr Glöckler). — Lettres de Louis de Beer, gouverneur de Bénévent, à sa famille; suite (les lettres publiées ici sont datées de Paris, 1797). — J. JOACHIM. Fort Lespomarède (fin de la biographie de ce jacobin, au nom singulier, qui a dû bien étonner

Digitized by Google

les gens de Delle; il finit sans doute comme inspecteur des douanes à Landerneau). — L'ancien château et les anciens murs de Delle; suite (prise de Delle en 1474 par Étienne de Hagenbach, frère du fameux bailli; les Suédois à Delle en janvier 1633; les Autrichiens, après leur victoire de Nördlingen, rentrent à Delle; traduction de diverses lettres de Melchior-Antoine de Hertzberg, bailli de la seigneurie au nom de l'Autriche). — Les forteresses, lignes de défense et cours d'eau de l'Alsace au XVIII[e] siècle; suite (mémoire de l'époque, Haguenau, Wissembourg, Lauterbourg, les lignes de la Lauter, Landau, les lignes de la Queich). — Mémoires d'un curé de campagne à la fin du XVIII[e] siècle; fin (il s'agit de Claude-Edmond Gérard, curé de Suarce, parent de Gérard de Rayneval, qui fut le premier ambassadeur de la France près des Insurgents d'Amérique; détails sur les revenus de la cure que conférait l'abbesse de Masevaux; les anabaptistes de la région; Suarce, avec vingt-huit paroisses voisines, passe en 1782 du diocèse de Bâle à celui de Besançon; les fondations dans l'église de la paroisse; cahiers présentés par le clergé des deux districts réunis de Huningue et de Belfort, cahiers du tiers état des deux mêmes districts conservés dans les papiers de Gérard; lettres adressées de Saint-Dié à Gérard par un de ses neveux, professeur au grand séminaire; Gérard refuse le serment à la constitution civile du clergé). — Anselme LAUGEL. Les origines de l'abbaye d'Ebermünster (étude attestant une grande érudition aux conclusions hardies; la chronique d'Ebersheim attribue la fondation d'Ebersheim à Déodat, qui a donné son nom à Saint-Dié; ce Déodat est sans doute le même que l'évêque Adéodat de Toul, qui assista au concile de Rome en 680. « Le saint Déodat de la légende semble avoir été formé par la superposition d'un certain nombre de personnages qui, avant et après l'évêque Adéodat, jouèrent un rôle dans les destinées du monastère »). — Excellente bibliographie des ouvrages et articles sur l'histoire d'Alsace parus quelque temps avant la guerre, par E. BÉCOURT et J. JOACHIM. — Inauguration du monument du général Schérer à Delle le 5 juillet 1914 (Schérer était né à Delle le 18 décembre 1747; discours prononcé à la cérémonie par le gouverneur de Belfort. Nous venons seulement de recevoir ces deux numéros parus avant la guerre; maintenant que l'Alsace est redevenue française, nous souhaitons à la *Revue* une nouvelle ère de prospérité).

AUTRICHE.

24. — Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung. T. XXXV, 1914, n° 2. — F. PHILIPPI. Étude sur les institutions judiciaires de la Saxe dans le haut moyen âge (persistance des vieilles institutions judiciaires saxonnes; à partir du milieu du XIII[e] siècle seulement, les princes ont pu, dans l'est, commencer à les remplacer par une organisation nouvelle; dans l'ouest, ces efforts ont eu lieu plus tôt). — Ad. HOFMEISTER. La plus ancienne

Digitized by Google

mention d'Aschaffenbourg (quelques renseignements sur l'histoire de la maison royale de Saxe). — H. COSACK. La résolution de Conrad III de prendre la croix. Appendice : Les lettres de la croisade de saint Bernard (Conrad III n'a pas pris la croix dans un moment d'enthousiasme, en entendant saint Bernard; sa décision a été longuement préparée). — E. DÜRR. Louis XI, le mariage aragonais-castillan et Charles le Téméraire (par une lutte diplomatique acharnée, Louis XI a tenté d'abord d'empêcher l'union d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, ensuite de prévenir les graves conséquences du mariage). = C.-rendus : *K. von Amira*. Der Stab in der germanischen Rechtssymbolik (publication brillante). — *O. Forst-Battaglia*. Genealogie (très utile pour l'époque moderne). — *E. Winkler*. Zur Lokalisierung des sogenannten Capitulare de villis (cherche à appuyer par des arguments philologiques la thèse de Dopsch; le capitulaire aurait été fait par Louis le Pieux, et non par Charlemagne, pour les biens d'Aquitaine). — Regesta pontificum Romanorum. Germania pontificia sive repertorium privilegiorum et litterarum a Romanis pontificibus ante annum M C LXXXXVIII Germaniae ecclesiis monasteriis civitatibus singulisque personis concessorum congessit *A. Brackmann*. Vol. I. Provincia Salisburgensis et episcopatus Tridentinus (commencement d'une publication importante). — *A. Eitel*. Ueber Blei- und Goldbullen im Mittelalter, ihre Herleitung und ihre erste Verbreitung. — *E. Stengel*. Den Kaiser macht das Heer (théorie intéressante, mais fausse). — *B. Bretholz*. Geschichte der Stadt Brünn. = N° 3. J. HALLER. Henri VI et l'église romaine; 1er article. — J. LULVÈS. Le collège des cardinaux et sa lutte contre la papauté (conférence faite à Vienne et remaniée, donnant l'esquisse d'un ouvrage qui va paraître). — A. CHROUST. La mort de don Carlos (jusqu'au cours du XIXe siècle, les historiens étrangers à l'Espagne ont affirmé que l'infant avait été mis à mort sur ordre de Philippe II; à la suite des historiens espagnols, Ranke et l'histoire contemporaine ont cru à une mort naturelle. La question n'est nullement réglée. Seule, une autopsie aurait pu faire la lumière). = Chronique. Deux faux diplômes judiciaires carolingiens (il s'agit de la copie de deux diplômes de 816 et 819, qui se trouvent à la bibliothèque de Mayence et qui sont l'œuvre du professeur Bodmann). — Additions aux regestes de Christian de Mayence (1087-1166). — Deux diplômes du roi Rodolphe Ier pour le Reichsschultheiss Werner d'Oppenheim. — C.-rendus : *L.-M. Hartmann*. Ein Kapitel vom spätantiken und frühmittelalterlichen Staate (synthèse remarquable). — *A. Kerrl*. Ueber Reichsgut und Hausgut der deutschen Könige des früheren Mittelalters (Dopsch critique beaucoup ce livre, qui veut prouver que dans le haut moyen âge a existé une différence entre les biens privés des rois allemands et le bien de l'État). — *L. Verriest*. Le servage dans le comté de Hainaut. — *V. Seidel*. Der Beginn der deutschen Besiedlung Schlesiens. — *O. Gorka*. Ueber die Anfänge des Klosters Leubus. — *Arnold Luschin von Ebengreuth*. Wiener Münzwesen im Mittelalter. —

Digitized by Google

A. Landry. Essai économique sur les mutations des monnaies dans l'ancienne France de Philippe le Bel à Charles VII (pas assez rattaché à l'histoire générale). — *F. C. Hodgson.* Venice in the thirteenth and fourteenth centuries (documentation défectueuse, esquisse intéressante). — *P. Haid.* Die Besetzung des Bistums Brixen in der Zeit von 1250-1376. — *Lothar Gross.* Beiträge zur städtischen Vermögensstatistik des 14. u. 15. Jahrhunderts in Oesterreich. — Deutsche Geschichte im Ausgange des Mittelalters (1438-1519). I. *V. von Kraus* : 1438-1486. II. *K. Kaser* : 1486-1519 (peu de chose sur l'histoire intérieure dans Kraus; livre de Kaser médiocre). — Osterreichische Staatsverträge. Niederlande. I. Bis 1722, hrg. von *Srbik* (publication très importante). — *A.-O. Meyer.* England und die katholische Kirche unter Elisabeth und den Stuarts (ouvrage de valeur). — *J.-B. Fuchs.* 1757-1827. Erinnerungen aus dem Leben eines Kölner Juristen. — *O. Criste.* Erzherzog Carl von Oesterreich (livre solide). — *A. Fischel.* Die Protokolle des Verfassungsausschusses über die Grundrechte. Ein Beitrag zur Geschichte des österreichischen Reichstags vom Jahre 1848 (trouvaille heureuse). — *A. Diener-Schönberg.* Die Waffen der Wartburg (catalogue du Musée). = N° 4. J. HALLER. Henri VI et l'église romaine (second et dernier article. Henri VI a poursuivi les mêmes buts politiques que poursuivait son père dans ses dernières années; il a voulu faire ce qu'a tenté Frédéric II et ce qu'a réalisé Charles d'Anjou : de la Sicile, dominer l'Italie en alliance avec la papauté). — F. LUNDGREEN. Études sur l'histoire des Templiers (examine quelques questions relatives à l'Ordre : la résidence à Jérusalem, la règle du Temple, la mort du grand-maître Eude de Saint-Amand). — O.-H. STOWASSER. Les livres de chancellerie de l'Autriche, particulièrement pendant le XIV^e^ siècle, et les origines des signets de chancellerie (étude diplomatique). . = Chronique. La constitutio de expeditione Romana (nouveau texte d'après un manuscrit d'Innsbruck). — Une supplique de Thomas Ebendorfer (1450). = C.-rendus : une série de thèses relatives aux Croisades et faites pour la plupart sous la direction du professeur d'Iéna, A. Cartellieri : *Fr. Groh*, Der Zusammenbruch des Reiches Jerusalem (1187-1189); *H. Bettin*, Heinrich II von Champagne; seine Kreuzfahrt und Wirksamkeit im heiligen Lande (1190-1197); *J. Johnen*, Philipp von Elsass, Graf von Flandern (1157-1191); *E. Traub*, Der Kreuzzugsplan Kaiser Heinrichs VI; *W. Leonhardt*, Der Kreuzzugsplan Kaiser Heinrichs VI (dissertation de Giessen); *M. Frommann*, Landgraf Ludwig III, der Fromme, von Thüringen (1152-1190); *E. Caemmerer*, Konrad, Landgraf von Thüringen, Hochmeister des deutschen Ordens; *Fr. Lundgreen*, Wilhelm von Tyrus und der Templerorden. — *K. Burdach.* Vom Mittelalter zur Reformation, Forschungen zur Geschichte der deutschen Bildung. 2. Band. Briefwechsel des Cola di Rienzo. Kritischer Text und Anmerkungen. Urkundliche Quellen zur Geschichte Rienzos (Burdach a repris un essai de 1893). — *W. Götz* et *L. Theobald.* Beiträge

Digitized by Google

zur Geschichte Herzog Albrechts V von Baieren und der sogenannten Adelsverschwörung von 1563 (forme le t. VI des Briefe und Akten zur Geschichte des 16. Jahrhunderts). — *A. Salz.* Geschichte der böhmischen Industrie in der Neuzeit (beaucoup de faiblesses, mais intéressant). — Série d'études relatives à l'histoire contemporaine d'Allemagne et d'Autriche : *L. Spiegel*, Hye und die Wiener Revolution; *R. Charmatz*, Adolf Fischhof; *R. Zehntbauer*, Verfassungswandlungen im neueren Oesterreich; *W. Ulbricht*, Bunsen und die deutsche Einheitsbenegung; *Ad. Mürmann*, Die öffentliche Meinung in Deutschland über das preussische Wehrgesetz von 1814; *Ad. Rein*, Die Teilnahme Sardiniens am Krimkrieg und die öffentliche Meinung in Italien. — Die historischen Programme der österreichischen Mittelschulen im Jahre 1913. = T. XXXVI, 1915, n° 1. A. DOPSCH. L'état allemand du moyen âge (article dans lequel Dopsch rend compte de l'ouvrage de Georg. v. Below, paru en 1914; très élogieux pour Below). — K. BEER. Les livres de comptes et la comptabilité dans les villes de Bohême au moyen âge. — H. TRAUB. La permanence du Reichstag en octobre 1848 (épisode de la Révolution à Vienne; nombreuses pièces citées). = Chronique. Un vicaire général allemand de Louis de Bavière dans la Lunigiana. — Épisode de l'histoire de Raguse au XIV^e siècle. — Assistance donnée par les prélats à l'Université de Vienne au XVI^e siècle. = C.-rendus : nombreux articles parus dans des volumes dédiés à des savants, comme *Karl Zeumer*, *H. Brunner*, *O. Gierke* (à remarquer les articles de *B. Krusch*, Der Staatsstreich des fränkischen Hausmeiers Grimoald I; *Schreuer*, Wahlelemente in der französischen Königskrönung, etc...). — Quellenstudien aus dem historischen Seminar der Universität Innsbruck. Herausgegeben von *W. Erben*. Heft I-V (série d'études relatives à l'histoire du moyen âge, notamment *F. Lehner*, Die mittelalterliche Tageseinteilung in den österreichischen Ländern; *H. Aicher*, Beiträge zur Geschichte der Tagesbezeichnung im Mittelalter). — *Loew.* The Beneventan script, a history of the south italian minuscula (grand mérite). = Articles nécrologiques : K. Uhlirz, Thaddäus Smičiklas, Franz Martin Mayer, P. Florian Watze, Ferdinand Strobl, Fritz Grüner. = N° 2. L. HAUPTMANN. Changements politiques chez les Slovènes de la fin du VI^e au milieu du IX^e siècle. — E. v. OTTENTHAL. Le privilège de Léon IX en faveur du monastère de Brondolo. — V. KYBAL. Le testament de saint François d'Assise. Étude critique (authenticité, formation, analyse). = Chronique. Une lettre de Mathieu de Cracovie sur la question juive (vers 1400). — Études sur la formation historique de la Haute-Autriche. = C.-rendus : *O. v. Mitis.* Studien zum älteren österreichischen Urkundenwesen. 4. u. 5. Heft (excellent). — *K. Beyerle.* Die Urkundenfälschungen des Kölner Burggrafen Heinrich III von Arberg (remarquable). — Württembergische Geschichtsquellen. T. XIII. Urkundenbuch der Stadt Stuttgart. — Hohenlohisches Urkundenbuch. Band III : 1351-1375. — *Fr. Weissenborn.*

Digitized by Google

Mühlhausen i. Thür. und das Reich (travail fait avec soin). — *R. Steinert.* Das Territorium der Reichstadt Mühlhausen i. Thür. (bon). — *P. Heidrich.* Karl V. und die deutschen Protestanten am Vorabend des Schmalkaldischen Krieges. I. Teil : Die Reichstage der Jahre 1541-1543. II. Teil : Die Reichstage 1544-1546 (important). — *F. Hartung.* Karl V und die deutschen Reichsstände von 1546-1555 (rien de nouveau). — *W. Platzhoff.* Frankreich und die deutschen Protestanten in den Jahren 1570-1573 (bon). — *Hengelmüller.* Franz von Rákóczi und sein Kampf für Ungarns Freiheit 1703-1711; I. Band (intéressant, mais partial et peu critique). — *J. Szekfü.* Der verbannte Rákóczi (en hongrois; excellent). — *O. Forst.* Ahnenverlust und nationale Gruppen auf der Ahnentafel des Erzherzogs Franz Ferdinand (intéressant). = Notices. La Société historique de Carinthie a fait paraître une série d'articles, réunis en volume, pour la fête de *Jaksch.* On trouvera des études bavaroises dans un volume que des disciples ont écrit en l'honneur de *Riezler;* de même, pour la Suisse dans l'ouvrage fait pour *Meyer von Knonau;* quelques articles dans la « Festschrift des Akademischen Historikerklubs Innsbruck », et dans la « Festschrift des Akad. Vereines deutscher Historiker in Wien »; dans ce dernier recueil il faut signaler *A. Dopsch,* Reformkirche und Landesherrlichkeit in Oesterreich; *H. v. Voltelini,* Rezeption des gemeinen Rechtes in Wien; *Th. Mayer,* Der ungarische Gesetzartikel 11 von 1741. = N° 3. K.-G. HUGELMANN. L'Allemagne était-elle un royaume électif? (contrairement à l'opinion courante, le professeur von Dungern a répondu à cette question : non, et il a prouvé que tous les rois allemands et tous les candidats au trône descendaient de Charlemagne. Mais il y a quelque exagération dans sa thèse). — F. HUSSI. Le recueil de diplômes du « Codex Udalrici ». — V. BIBL. La question de don Carlos (à la suite de Chroust, déclare que le mystère est loin d'être éclairci). = Chronique. Le tribunal des princes (remonte à l'époque mérovingienne). — Les anciennes relations commerciales des Serbes avec Vienne. = C.-rendus : *W. Ewald.* Siegelkunde (très bon). — *A. Nagl.* Die Rechentafel der Alten. — *F. von Dölger.* Konstantin der Grosse und seine Zeit (recueil d'articles réunis en l'honneur de Mgr de Waal). — *F.-X. Seppelt.* Kirchengeschichtliche Festgabe (idem). — *J. Stur.* Die slawischen Sprachelemente in den Ortsnamen der deutsch-österreichischen Alpenländer zwischen Drau und Donau (mauvais). — *W. Gerlach.* Die Entstehungszeit der Stadtbefestigungen in Deutschland. — *F. Matuszkiewicz.* Die mittelalterliche Gerichtsverfassung des Fürstentums Glogau. — *O.-W. Canz.* Philipp Fontana, Erzbischof von Ravenna (au XIII^e siècle, bon). — *J. Pœtsch.* Die Reichsjustizreform von 1495 (clair, mais n'apporte rien de nouveau). — *H. Uebersberger.* Russlands Orientpolitik in den letzten zwei Jahrhunderten. I. Band. Bis zum Frieden von Jassy (important, l'auteur connaît admirablement son sujet). — *M. Reinitz.* Das österreichische Staatsschuldenwesen, von

Digitized by Google

seinen Anfängen bis zum Jetztzeit (ouvrage écrit par un journaliste bien doué). — *A. von Peez* und *P. Dehn.* Englands Vorherrschaft aus der Zeit der Kontinentalsperre (intéressant, mais peu historique). — *E. Ulbricht.* Weltmacht und Nationalstaat (ouvrage terminé par *G. Rosenhagen;* passable). — *Seignobos.* Politische Geschichte der modernen Europa (la traduction allemande est bonne, malgré quelques taches). — Briefwechsel zwischen König Johann von Sachsen und den Königen Friedrich Wilhelm IV. und Wilhelm I. von Preussen. Herausgegeben von *Johann Georg,* Herzog von Sachsen, unter Mitwirkung von *Hubert Ermisch* (important pour la personnalité du roi Jean). — *K.-A. von Müller.* Bayern im Jahre 1866 und die Berufung des Fürsten Hohenlohe (bon). — *R. Kralik* et *H. Schlitter.* Wien. Geschichte der Kaiserstadt und ihrer Kultur; *R. Kralik.* Osterreichische Geschichte (intéressants ouvrages, mais trop peu critiques). — *S. Hellmann.* Wie studiert man Geschichte? (simple esquisse pédagogique). = Notices. Compte-rendu des publications des « Monumenta Germaniae historica » en 1914. = N° 4. E. GOLDMANN. Les capitulaires ajoutées à la « Lex Salica »; 1re partie. — O. v. HALECKI. Les rapports des Habsbourg et de la noblesse lithuanienne au temps des Jagellons. = Chronique. Une lettre des Hongrois à la curie, 2 février 1242. — Saint-Florian et Rosdorf (étude de toponymie de la Haute-Autriche). = C.-rendus : *Seeliger.* Urkunden und Siegel in Nachbildungen. II, III, IV. — *F. Becker.* Das Königtum der Thronfolger im deutschen Reich des Mittelalters (médiocre). — *W. Kowalski.* Die deutschen Königinnen und Kaiserinnen, von Konrad III bis zum Ende des Interregnums (passable). — *F. Schönherr.* Die Lehre vom Reichsfürstenstande des Mittelalters (important). — *H. Fehr.* Die Rechtsstellung der Frau und der Kinder in den Weistümern (très bon). — Oesterreichische Weistümer, gesammelt von der k. Ak. der Wissenschaft in Wien. 10. Band. Steirische Taidinge, hgb. von *A. Mell* und *E. v. Müller.* 11. Band. Niederösterreichische Weistümer, hgb. von *G. Winter* (suite de la grande publication commencée par Grimm). — *U. Stutz.* Höngger Meiergerichtsurteile des 16. und 17. Jahrhunderts zum Selbststudium und für den Gebrauch bei Uebungen erstmals hgb. — *H. von Voltelini.* Die Anfänge der Stadt Wien (travail excellent). — Konstanzer Häuserbuch. II. Band : Geschichtliche Ortsbeschreibung. Erste Hälfte : Bichofsburg und Niederburg. Bearbeitet von *K. Beyerle* und *A. Maurer* (publication des plus intéressantes, entreprise par la ville de Constance en l'honneur du Centenaire de la réunion à la maison de Bade). — Die kirchenpolitischen Schriften Wiclifs (article critique de Mathilde Uhlirz sur la bibliographie de Wiclif; à suivre). — Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini. Hgb. von *R. Wolkan.* II. Briefe 1447-1450. — *L. v. Thallóczy.* Studien zur Geschichte Bosniens und Serbiens im Mittelalter (trad. allemande par *F. Eckhart;* ouvrage très riche). — *W. Sohm.* Die Schule Johann Sturms und

Digitized by Google

die Kirche Strassburgs in ihrem gegenseitigen Verhältnis, 1530-1581 (bon). — *H. Zwingmann.* Der Kaiser in Reich und Christenheit im Jahrhundert nach dem westfälischen Frieden (curieux, parfois obscur). — *B. Auerbach.* La France et le saint Empire romain germanique depuis la paix de Westphalie jusqu'à la Révolution (très bon). — *M. Grunwald.* Samuel Oppenheimer und sein Kreis (important). — Beschreibung des Oberamts Münsingen. Zweite Bearbeitung. — *W. Bahnson.* Stamm- und Regententafeln zur politischen Geschichte. 3. Bände (médiocre, quantité d'erreurs). = Notices. *E. Guglia.* Die Geburts-, Sterbe-, und Grabstätten der römisch-deutschen Kaiser und Könige (très bon). — *A. Cartellieri.* Die Schlacht bei Bouvines im Rahmen der europäischen Politik. = IX. Ergänzungsband, 1915, n° 1. K. von Ettmayer. La limite des langues dans le Tyrol et ses causes historiques. — K. Uhlirz. Les copistes de Melk, Hermann et Otto. — R. Heuberger. Les diplômes et la chancellerie des comtes du Tyrol, ducs de Carinthie, de la maison de Görtz. — Th. Mayer. Les relations de la chambre aulique avec la chambre hongroise jusqu'au gouvernement de Marie-Thérèse. = N° 2. Seconde partie de l'article de R. Heuberger (nombreuses pièces annexes). — F. Eckhart. Les lieux de pèlerinage de Hongrie au moyen âge. = N° 3. Fr. Martin. La chancellerie des archevêques de Salzbourg de 1106-1246. — A.-H. Loebl. Le combat de cavalerie de Sissek du 22 juin 1593. Étude critique des sources. = T. XXXVII, 1916, n° 1. E. v. Schwind. Heinrich Brunner (article nécrologique; Brunner est mort le 11 août 1915 à Kissingen). — H. Hirsch. Les diplômes du margrave Conrad de Toscane. — F. Philippi. Bien propre et bien d'Empire. = Chronique. Un privilège douanier inédit de l'empereur Charles IV (novembre 1374). — Deux lettres inédites de Jean Ecks à Jean Cuspinian. — Le nom du col du Brenner. = C.-rendus : *Dahlmann-Waitz.* Quellenkunde der deutschen Geschichte. 8. Aufl., hgb. von *Paul Herre*; *P. Herre.* Quellenkunde zur Weltgeschichte (livres de bibliographie utiles, assez bons). — *E. Mayer.* Die Einkleidung im germanischen Recht (excellent). — *H. Schreuer.* Ueber altfranzösische Krönungsordnungen; *M. Buchner.* Zur Datierung und Charakteristik altfranzösischer Krönungsordnungen; *H. Schreuer.* Die rechtlichen Grundgedanken der französischen Königskrönung. — *L. Chiapelli.* Nuove ricerche su Cino da Pistoia (intéressant). — *E. v. Mœller.* Andreas Alciat (bon). — *Blasius de Moreono.* De differentiis inter jus Langobardorum et jus Romanorum. — *G. Banolis.* Questioni di diritto internazionale in alcuni consigli inediti di Baldo degli Ubaldi. — Quellen zur Geschichte des römisch-kanonischen Prozesses im Mittelalter, hgb. von *L. Wahrmund* (deux volumes parus; publication importante). — *H. Himstedt.* Die neuen Rechtsgedanken im Zeugenbeweis des oberitalienischen Stadtrechtsprozesses des 13. und 14. Jahrhunderts (médiocre). — Das Florentiner Strafrecht des 14. Jahrhunderts, hgb. von *J. Kohler* und *G. degli Azzi* (intéressant). — *H. v. Kantorowicz.* Albertus Gan-

Digitized by Google

dinus und das Strafrecht der Scholastik. I. Die Praxis (bon). — *L. Hauptmann.* Ueber den Ursprung von Erbleihen in Oesterreich, Steiermark und Kärnten. — *C. Eubel.* Hierarchia catholica medii aevi. Editio altera (représente de sérieux progrès sur l'édition antérieure, qui ne devra plus être citée). — *Matthiae de Janow*, magistri Parisiensis, Regulae veteris et novi Testamenti, hgb. von *V. Kybal;* 4e partie (intéressant). — *J. Sedlak.* Jan Hus (bon). — *Huybers.* Don Juan van Óostenryk; 1er vol. (important). — *Gœtz-Bernstein.* Jacques-Pierre Brissot. — *F. Kircheisen.* Napoleon I, sein Leben und seine Zeit; 3 vol. (n'ajoute rien de nouveau aux ouvrages de Fournier). — *Gertrude Kircheisen.* Napoleon und die Seinen, erster Band (idem). — *J. Hirn.* Englische Subsidien für Tirol und die Emigranten von 1809 (curieux). — *R. Charmatz.* Geschichte der auswärtigen Politik Oesterreichs im 19. Jahrhundert; 2 vol. (bon ouvrage de vulgarisation, le second volume étant très supérieur au premier). — *U. Stutz.* Die katholische Kirche und ihr Recht in den preussischen Rheinlanden. — *P. Wentzcke.* Kritische Bibliographie der Flugschriften zur deutschen Verfassungsfrage 1848-1891 (excellent). — *R. Sieghart.* Zolltrennung und Zolleinheit; die Geschichte der österreichisch-ungarischen Zwischenzoll-Linie (œuvre du plus grand intérêt). — *F. v. Mensi.* Geschichte der direkten Steuern in Steiermark bis zum Regierungsantritte Maria Theresias. 2. Band (bon). — *J. Loserth.* Das Kirchengut in Steiermark im 16. und 17. Jahrhundert. — *A. Gubo.* Aus Steiermarks Vergangenheit (très médiocre). — *A. Schnerich.* Mozarts Requiem; Nachbildung der Originalhandschrift. — *H. v. Srbik.* W. H. Grauert. — *H. Oncken.* Historisch-politische Aufsätze und Reden (plutôt politique qu'histoire). — Jahrbuch des Stiftes Klosterneuburg. Band. II-V. = Notices. *Richard v. Kralik.* A commencé une histoire de la guerre. 1er vol. paru : L'année 1914 (œuvre de publiciste plutôt que d'historien). — Article nécrologique sur Johann von Paukert, mort le 27 août 1915. = N° 2. R. Davidsohn. Renseignements sur l'histoire du royaume et de l'Italie du Nord fournis par les livres de comptes du Tyrol aux archives de Munich, 1312-1341; 1re partie. — M. Stimming. Sainte Bilhilde. Étude sur la fabrication de diplômes et sur la formation d'une légende de saint. — V. Bibl. Nouveaux documents sur la question de don Carlos (pièces tirées des archives de Munich; lettre de l'ambassadeur impérial à Madrid, le baron von Dietrichstein, notamment). = Chronique. De l'argent, de l'argent et encore de l'argent (on attribue le mot à Montecuccoli; en réalité, Montecuccoli n'a fait que reproduire la réponse faite en 1499 au roi Louis XII par Giangiacopo Trivulzio; l'anecdote figure dans les « Hore di ricreatione » de Ludovico Giucciardini). = C.-rendus : Deutsches Rechtswörterbuch, hgb. von der kgl. preuss. Akad. der Wissenschaft; t. I. — *A. Naegle.* Kirchengeschichte Böhmens. I. Band : Einführung des Christentums in Böhmen (important, mais partial). — Dr *Januarius Pater.* Die bischöfliche visi-

Digitized by Google

tatio liminum ss. Apostolorum. — *W. Lenel.* Venezianisch- istrische Studien. — *M. Krammer.* Das Kurfürstenkolleg von seinen Anfängen bis zum Zusammenschluss im Renser Kurverein des Jahres 1338 (peu satisfaisant). — *M. Buchner.* Die deutschen Königswahlen und das Herzogtum Bayern vom Beginne des 10. bis zum Ende des 13. Jahrhunderts (bon). — *B. Wunderlich.* Die neuen Ansichten über die deutsche Königswahl und den Ursprung des Kurfürstenkollegiums (passable). — *F.-J. Biehringer.* Kaiser Friedrich II (mauvais). — *F. Kiener.* Studien zur Verfassung des Territoriums der Bischöfe von Strassburg. I^er^ Teil (contribution intéressante à l'histoire strasbourgeoise). — *F. Arnecke.* Die Hildesheimer Stadtschreiber bis zu den ersten Anfängen des Syndikats und Sekretariats, 1217-1443 (très bon). — Die kirchenpolitischen Schriften Wiclifs (second et important article de Mathilde Uhlirz). — *E. Zivier.* Neuere Geschichte Polens. I. Band : Die zwei letzten Jagellonen, 1506-1572 (bon travail de synthèse). — La littérature de guerre géographique; à suivre (R. Sieger examine de nombreux volumes d'un caractère plus ou moins géographique parus pendant la guerre, surtout chez Teubner, notamment les trois ouvrages d'*Alfred Hettner :* Englands Weltherrschaft, Der Krieg Russlands et Die Kriegsschauplätze).

ÉTATS-UNIS.

25. — The American historical Review. 1918, octobre. — Arthur E. R. BOAK. Les pouvoirs extraordinaires, de 80 à 40 av. J.-C. Étude sur les origines du principat à Rome (étudie, en suivant l'ordre chronologique, les divers pouvoirs extraordinaires ou « imperia » qui furent conférés par le Sénat ou par les Comices depuis les réformes de Sylla jusqu'à la victoire de César à Pharsale. Pompée est le premier qui reçut l' « imperium infinitum majus »; mais il ne réussit pas à se faire désigner pour commander d'une façon permanente les armées de la République; ce fut l'œuvre d'Auguste). — Samuel F. BEMIS. Les États-Unis et l'échec de la neutralité armée en 1794 (utilise de nombreuses pièces d'archives qui mettent en pleine lumière cet intéressant épisode. On sait que Hamilton fit alors décider par les conseils de Washington que l'Amérique devait s'abstenir de prendre part aux conflits européens). — Sidney B. FAY. Les négociations secrètes du Kaiser avec le Tsar en 1904-1905 (commente la correspondance Willy-Nicky qui aboutit au traité secret de Björkö, le 24 juillet 1905). — Charles M. ANDREWS. La « monnaie légale » en cours en Nouvelle-Angleterre (ce qu'on appela de ce nom au XVIII^e^ siècle fut toute monnaie, d'argent ou de papier, qui eut cours à un taux fixé par voie de proclamation, à savoir de six shillings pour un dollar). = C.-rendus : *Ch. H. Haskins.* Norman institutions (remarquable. Un bon résumé du livre de M. Haskins a été, comme on sait, publié par Jean Lesquier dans le « Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie »,

Digitized by Google

t. XXXII). — *A. G. Little.* Studies in english franciscan studies (beaucoup de faits nouveaux). — *G. Unwin.* Finance and trade under Edward III (très intéressant recueil de huit mémoires par des auteurs différents). — *R. B. Merriman.* The rise of the Spanish empire in the Old world and in the New (remarquable; l'auteur place Ferdinand bien plus haut qu'Isabelle; érudit et présenté avec beaucoup de force logique dans une langue qui n'est pas toujours très nette). — *Kerr D. Macmillan.* Protestantism in Germany (livre de guerre dont le but est de prouver que Luther ne saurait être tenu pour responsable de la dégradation de l'esprit allemand qui a conduit à la guerre). — *Wilbur C. Abbott.* The expansion of Europe, 1415-1789 (c'est sans doute la meilleure histoire de la civilisation européenne qui ait été écrite en anglais). — *J. O. P. Bland.* Li Hung Chang (livre très utile, bien qu'il contienne plus de jugements que de faits). — *R. G. D. Laffan.* The guardians of the gate; historical lectures on the Serbs (bon livre de propagande). — *William S. Davis, William Anderson* et *Mason W. Tyler.* The roots of the war; a non-technical history of Europe, 1870-1914 (bon). — *Howard L. Gray.* War time control of industry; the experience of England (bon). — *H. Stürmer.* Two war years in Constantinople, 1915-1916 (très intéressants souvenirs d'un correspondant de la *Kölnische Zeitung*). — Judæan addresses, selected; vol. II (recueil de trente-deux allocutions qui ont été prononcées, de 1900 à 1917, par des membres de la Société « Judæans », fondée pour promouvoir les intérêts intellectuels et spirituels des Juifs). — *William P. Trent, John Erskine, Stuart P. Sherman, Carl Van Doren.* The Cambridge history of american literature; vol. I (recueil assez incohérent et inégal sur les deux premiers siècles de la littérature américaine; très utile néanmoins; excellentes bibliographies). — *Edwin O. Wood.* Historic Mackinac (volume admirablement présenté sur l'île féerique de Mackinac, mais l'auteur n'a rien de ce qu'il faut pour écrire l'histoire). — *Arthur M. Schlesinger.* The colonial merchants and the american Revolution, 1763-1776 (important; beaucoup de faits nouveaux). — *Isaac J. Cox.* The West Florida controversy, 1798-1813 (étude très fouillée). — *Raphaël Pumpelly.* My reminiscences (très intéressant souvenirs d'un voyageur infatigable qui a visité le monde entier, depuis l'Arizona jusqu'à la Corse et au Turkestan, et qui s'intéressa notamment à la géologie et aux mines). — *Ella Lonn.* Reconstruction in Louisiana after 1868 (bon). — *Samuel W. Pennypacker.* The autobiography of a Pennsylvanian (Pennypacker fut un original et pénétrant observateur des choses de Pennsylvanie; ce livre fera vivre le nom d'un homme qui fut un des plus intelligents gouverneurs de son État). — *Edgar E. Robinson* et *Victor J. West.* The foreign policy of Woodrow Wilson, 1913-1917 (instructif). — Sir *Thomas Barclay.* Le président Wilson et l'évolution de la politique étrangère des États-Unis (œuvre de propagande, hâtive, mais assez bien informée). — *Charles B. Elliott.* The Philip-

Digitized by Google

pines to the end of the military regime. The Philippines to the end of the Commission government (deux volumes très riches en informations et en références, imprimés avec négligence). — *Juan V. González.* Biografía del general José-Félix Ribas, primer teniente de Bolivar en 1813 y 1814 (réédition d'un livre déjà publié à Paris en 1913, moins la préface de Blanco-Fombona). — *J. Fr. V. Silva.* El Liberador Bolivar y el Deán Funes en la politica Argentina (beaucoup de documents publiés en appendice). — *Robert P. Porter.* Japan; the rise of a modern power (esquisse vivement brossée d'une histoire du Japon par un correspondant du *Times*). — *John Bassett Moore.* The principles of american diplomacy (excellent). — Publications of the Buffalo historical Society. = 1919, janvier. Joseph V. FULLER. La menace de guerre en 1875 (les documents que l'on possède sur cette crise permettent, d'une part, de disculper Bismarck d'avoir voulu détruire la France, d'autre part, de convaincre de mensonge ce même Bismarck quand il se plaint d'avoir été victime d'une vaste conspiration tendant à ternir sa réputation et à miner sa politique). — Laurence M. LARSON. Les Prussiens dans le Slesvig septentrional (le régime prussien dans ce pays tout danois n'a été qu'une suite de persécutions et d'actes de violence). = Documents : Walter B. DOUGLAS. Le capitaine Nathaniel Pryor (suite de documents qui permettent de retracer au vrai le rôle joué par ce Pryor dans la création de l'État de New-Mexico, 1828-1831). = C.-rendus : *Fred. J. Teggart.* The processes of history (beaucoup de considérations hasardées sur la manière d'étudier l'histoire). — *John Koren.* The history of statistics, their development and progress in many countries (recueil d'études provoquées par le 75e anniversaire de la fondation de l' « American statistical association »). — *Georgia W. Leffingwell.* Social and private life at Rome in the time of Plautus and Terence (il est impossible d'admettre, avec l'auteur, que Plaute et Térence peignent les coutumes et usages en vigueur à Rome de leur temps). — *C. F. Lavell* et *Ch. E. Payne.* Imperial England (très bon résumé de l'histoire d'Angleterre jusqu'à nos jours). — *J. G. Mac Neill.* The constitutional and parliamentary history of Ireland till the Union (excellent). — *Fr. A. Ogg.* Economic development of modern Europe (bon résumé). — Sir *Augustus Oakes* et *R. B. Mowat.* The great european treaties of the nineteenth century (très utile recueil de documents que les délégués à la Conférence de la paix devraient avoir toujours sous les yeux). — *J. S. Shapiro.* Modern and contemporary european history (bon). — *M. Smith.* Militarism and statecraft (l'auteur, admirateur de Bismarck, se propose de démontrer que l'isolement politique des Empires centraux avant la guerre et l'isolement moral de l'Allemagne dans ces dernières années ont pour cause l'abandon de la politique de Bismarck par ses débiles successeurs). — *Fr. G. Davenport.* European treaties bearing on the history of the United States and its dependencies to 1648 (important). — *Ch. Burrage.* John Pory's lost description of

Digitized by Google

Plymouth colony in the earliest days of the Pilgrim fathers (publie une sorte de rapport adressé à Lord Southampton, de la « Virginia Company », par John Pory, secrétaire de la colonie, 1622; son témoignage ne paraît pas être toujours très sûr). — *E. M. Violette.* A history of Missouri (intéressant; écrit à l'usage des classes supérieures du Missouri). — *E. Porritt.* Evolution of the Dominion of Canada; its government and its politics (bonne description des institutions actuelles du Canada; l'auteur eût été bien avisé de laisser de côté la partie historique). — *W. Sp. Robertson.* Rise of the spanish-american republics as told in the lives of their liberators (beaucoup de consciencieuse érudition, mais c'est une idée peu raisonnable de présenter une histoire aussi complexe que celle des États de l'Amérique du Sud par la seule biographie de leurs libérateurs). = Avril. Guy J. FORD. Les paysans de Prusse avant 1807 (décrit la condition sociale de ces paysans maintenus, jusqu'au XIX^e^ siècle, sous un régime féodal par une caste agrarienne qui était profondément attachée au militarisme et à la monarchie de droit divin). — Verner W. CRANE. La frontière méridionale des colonies américaines au temps de la guerre de la reine Anne (conflit entre les Français, les Indiens et les colons anglais sur la frontière de la Caroline du Sud; l'enjeu n'était rien de moins que la prédominance dans la vallée du Mississipi). — William TRIMBLE. Tendances divergentes dans la démocratie de New-York au temps des Locofocos (les Locofocos étaient le parti des « Droits égaux »; il s'efforça en 1837 d'obtenir une réforme sociale qui n'aboutit pas, mais dont l'influence se fit sentir jusqu'en 1846). — Carl BECKER. L'éducation de Henry Adams. — Carl FISH. La paix en 1865 (sur la démobilisation des armées américaines après la guerre civile). — Thomas M. MARSHALL. Le Journal et les Mémoriaux de William L. Marcy, 1849-1851 (extraits concernant uniquement l'histoire intérieure des États-Unis). = C.-rendus : *L. W. King.* Legends of Babylon and Egypt in relation to Hebrew tradition (tire d'importants renseignements des matériaux obtenus par l'expédition de l'Université de Pennsylvanie en Mésopotamie; ces documents, de la primitive époque sumérienne, remontent à l'année 2000 et au delà). — *Ch. H. Robinson.* The conversion of Europe (tableau consciencieux, mais trop morcelé, de la conversion des divers États européens au christianisme). — *A. Tilley.* The dawn of the French renaissance (remarquable). — *Georg von Below.* Die Ursachen der Reformation (intéressant, bien que les idées de l'auteur sur la Réforme et sur ses causes ne soient pas assez précises). — *Allan Menzies.* A study of Calvin and other papers (rien de nouveau). — *D. Cochin.* Louis-Philippe, d'après des documents inédits (agréable et instructif). — *E. J. Dillon.* The eclipse of Russia (beaucoup de précieuses indications par un publiciste distingué qui a longtemps vécu et enseigné en Russie). — *Clark, Hamilton* et *Moulton.* Readings in the economics of war (recueil d'articles qui montrent bien l'importance de l'élément économique dans la guerre; mais cet élément a-t-il été le prin-

Digitized by Google

cipal et le plus décisif?). — *Max Farrand.* The development of the United States from colonies to a world power (excellent pour la partie économique, ce résumé est fort incomplet, l'auteur n'ayant que du dédain pour tout ce qui touche à la guerre, à la politique, à la législation, aux hommes et aux événements en général). — Baron *Marc de Villiers.* Histoire de la fondation de la Nouvelle-Orléans, 1717-1722 (excellent). — *James R. Mac Cain.* Georgia as a proprietary province; the execution of a trust (excellent). — *William C. Bruce.* Benjamin Franklin self-revealed; a biographical and critical study based mainly on his own writings (excellent). — *Elsie G. Hobson.* Educational legislation and administration in the State of New-York, 1777-1850 (bon résumé). — *G. Myers.* History of Tammany Hall (livre très consciencieux, très courageux et qui rendra de grands services. Une première édition, parue en 1901, n'avait guère pu s'écouler que sous le manteau, et la plupart des grandes maisons d'édition n'avaient osé se risquer à lancer la nouvelle dans le public, tant la puissante Société de Tammany, fondée en 1789, paraissait avoir intérêt à laisser son histoire dans l'ombre). — *Floyd B. Streeter.* Political parties in Michigan, 1837-1860 (bonne thèse de doctorat). — *Ch. N. Baxter* et *James M. Dearborn.* Confederate literature; a list of books and newspapers, maps, music ad miscellaneons matter printed in the South during the Confederacy, now in the Boston Athenæum (très utile). — *James Br. Scott.* A survey of international relations between the United States and Germany, 1914-1917 (bon). — *John B. Mac Master.* The United States in the world war (beaucoup de faits intéressants). — *Anonymous Conqueror.* Narrative of some things of New Spain and of the great city of Temestitan Mexico; trad. p. *M. H. Saville* (la traduction n'est pas toujours exacte). — *P. Sancho.* An account of the conquest of Peru; trad. p. *Ph. A. Means* (traduction parfois incorrecte; beaucoup d'erreurs dans les notes). — *I. A. Wright.* The early history of Cuba, 1492-1586 (ouvrage estimable, composé uniquement d'après les documents des archives générales des Indes à Séville. Un guide pour les recherches dans ces archives aurait été encore plus utile). — *O. Sohœnrich.* Santo Domingo (livre très consciencieux). — *Mac Laughling, Dodd, Jernegan, Scott.* Source problems in american history (bon).

GRANDE-BRETAGNE.

26. — The English historical Review. 1919, avril. — J. P. WHITNEY. Grégoire VII (de quelques résultats généraux obtenus par l'érudition contemporaine; mais plus on pénètre dans l'étude des idées, du caractère et des actes de ce pape, plus s'accentue la fascination qu'il exerce sur les historiens). — Gaillard LAPSLEY. Les chevaliers représentant les comtés aux parlements d'Édouard II (la présence

Digitized by Google

des Communes au Parlement n'avait pas pour objet de leur imposer une coopération active à aucune affaire d'un caractère politique ou constitutionnel ; mais elle avait l'avantage de ratifier les mesures prises et d'aider à former l'opinion publique). — Edward R. TURNER. Le Parlement et les affaires étrangères, 1603-1760 (montre comment le Parlement obtint peu à peu le droit de s'occuper des affaires étrangères que la royauté aurait voulu se réserver sans partage. A partir de la Révolution, la participation du Parlement ne fit que grandir pour atteindre son plus haut point au moment du traité d'Utrecht). — R. L. POOLE. Le sceau et le monogramme de Charlemagne (ce type de sceau est d'origine byzantine et le monogramme traduit la formule de la *bulla* impériale). — Rose GRAHAM. Une dîme ecclésiastique pour la défense nationale en 1298. — A. G. LITTLE. Les divisions administratives des ordres mendiants en Angleterre. — Dorothée K. HODNETT et Winifred P. WHITE. Les manuscrits du « Modus tenendi parliamentum » (l'examen de ces mss. montre l'existence de deux versions distinctes antérieures à la fin du XIV^e^ siècle ; l'original était sans doute plus ancien et peut-être du temps d'Édouard II. En appendice, une version anglaise du « Modus », faite au XV^e^ siècle, et une note sur les exemplaires du « Modus » utilisés par Sir Simonds d'Ewes). — P. S. ALLEN. Lettres d'Arnold Bostius (publie onze lettres latines de ce Bostius, qui fut carme à Gand et mourut le 4 avril 1499 ; deux sont de 1475, les autres sont de 1496-1499). — A. P. NEWTON. Inventaire des archives de Greencloth en 1610 (liste des livres et rouleaux d'Édouard IV à Jacques I^er^). = C.-rendus : *T. J. Westropp.* The earthworks traditions and the gods of South-Eastern Co Limerick (remarquable). — *Thos. Codrington.* Roman Roads in Britain ; 3^e^ édit. (utile ; mais cette troisième édition ne se distingue guère de la première, 1903, que par des points de détail. L'ouvrage concerne plus la Bretagne du Sud que celle du Nord et moins Galles que l'Angleterre. Il y a encore beaucoup d'omissions). — *E. B. Havell.* The history of aryan rule in India (l'auteur a traité ce sujet en artiste plutôt qu'en historien). — *J. Armitage Robinson.* The saxon bishops of Wells ; a historical study in the tenth century (bon). — *N. S. B. Gras.* The early english customs essays (important recueil de textes avec une remarquable introduction sur l'histoire des droits de douane). — *Henri Vignaud.* Américo Vespuce, 1451-1512 (bonne biographie où le rôle d'Amerigo est peut-être exagéré ; mais l'auteur paraît bien avoir démontré que, pour le voyageur italien, Colomb avait découvert seulement un archipel et qu'il devait exister un autre continent, auquel seul il voulut donner son nom. C'est notre Amérique méridionale). — Vespucci reprints (important). — *Caleb Guyer Kelly.* French protestantism, 1559-1562 (étudie le protestantisme français surtout au point de vue social et économique. Les sources sont utilisées sans méthode). — *W. H. Frere.* Diocesis Cantuariensis. Registrum Mathei Parker ; parts I-V (important). — *C. K. Webster.* The congress of Vienna,

Digitized by Google

1814-1815 (excellent). — *F. Engerand.* Le secret de la frontière, 1815-1871-1914. Charleroi (très intéressant). — *William Spence Robertson.* The rise of the spanish-american republics, as told in the lives of their liberators (sept biographies de « libérateurs ». Attachant et instructif). — *Robert Withington.* English pageantry; vol. I (travail considérable; on n'y peut signaler que de rares lacunes).

27. — History. 1918, juillet. — Prof. Andrew C. MAC-LAUGHLIN. L'entrée en guerre de l'Amérique (montre combien il était difficile aux Américains de se convaincre que la guerre européenne était aussi leur guerre et combien il était nécessaire que le temps vînt lentement créer un état d'esprit nouveau. Le président Wilson ne pouvait agir sans se sentir en communion de sentiments avec le peuple américain; c'est seulement après les affaires de la *Lusitania* et du *Sussex* que ce peuple finit par se rendre compte que le triomphe militaire de la Prusse serait une menace immédiate pour la démocratie et par conséquent pour son propre avenir). — Geoffrey CALLENDER. La campagne navale de 1587 (la destruction de la flotte espagnole dans la baie de Cadix par Drake ne fut pas un heureux coup d'audace, mais la victoire de la marine nouvelle, armée d'une puissante artillerie; l'Espagne en était restée au type antique de la galère actionnée par la rame. La galère avait remporté son dernier triomphe à Lépante; la victoire de Drake en 1587 marque l'avènement du vaisseau de ligne moderne). — Hubert HALL. La Commission royale des Archives nationales; études sur les archives pendant la guerre (analyse et discute les deux rapports déjà publiés sur les travaux de cette Commission qui siégea pour la première fois le 11 octobre 1910 et dont les travaux sont en fait actuellement interrompus. Le troisième rapport est prêt depuis 1916, mais il ne paraîtra pas avant la fin de la guerre). — E. E. POWER. Effets produits par la peste noire sur l'organisation rurale en Angleterre (analyse les travaux récents de MM. Page et Gray et de Miss Levett sur cette question. En réalité, si la peste noire amena des changements dans l'organisation rurale, elle ne fit que précipiter une évolution déjà ancienne qui tendait à renverser le régime ancien du manoir. Trois facteurs contribuèrent à ce résultat : la substitution des salaires en argent aux redevances fournies en travail, l'accroissement des locations foncières faites à condition de rentes en argent et l'augmentation du nombre des travailleurs à gage). = C.-rendus : *G. K. Chesterton.* A short history of England (prétentieux, incohérent et vide). — *Ch. H. Haskins.* Norman institutions (remarquable). — *R. B. Mowat.* The later middle ages. A history of western Europe, 1254-1494 (cette histoire est une suite d'épisodes groupés autour de quelques notables personnages; l'auteur signale les faits sans chercher à les faire comprendre). — *A. E. Mac-Killian.* Charles I (n'apprend rien de nouveau). — *F. E. Whitton.* A history of Poland from the earliest times to the present day (bon résumé; l'auteur s'est attaché surtout à faire ressortir les causes qui ont conduit au partage de la Pologne). — Sir *G. P. Phillimore.* Three centuries of treaties of peace and their teaching (bon résumé de l'his-

Digitized by Google

toire des traités de paix depuis 1648). — *Ch. Altschul.* The american revolution in our school text-books (étude très nette sur la manière dont les précis d'histoire, dans les écoles primaires d'Amérique, enseignent la guerre de l'Indépendance américaine; en général, ces livres s'expriment dans un sens défavorable à l'Angleterre et cela explique la froideur des Américains pour les Anglais au début de la présente guerre). = Octobre. F. M. POWICKE. Les origines de la France (analyse et discute le grand ouvrage de M. Jacques Flach). — H. M. BEATTY. Un historien italien (Pasquale Villari). — Alan F. HATTERSLEY. L'enseignement de l'histoire dans les écoles sud-africaines. — A. F. POLLARD. « Pas d'impôts sans représentation » (est-on fondé à dire que les colonies américaines se soulevèrent parce qu'elles furent taxées par le gouvernement anglais sans être représentées dans le Parlement britannique? Non, car chaque colonie avait son parlement local qui votait les impôts; néanmoins, la formule « no taxation without representation » fut adoptée comme mot d'ordre par les avocats de la réforme parlementaire, et la souveraineté du Parlement devint le dogme constitutionnel des colonies américaines). = C.-rendus : *H. J. Fleure.* Human geography in western Europe (intéressant et instructif). — *T. R. Glover.* From Pericles to Philip (brillantes études sur la vie athénienne entre les guerres des Perses et l'avènement de Philippe). — *D. Hughes.* Illustrations of Chaucer's England (bon). — *Ch. S. Terry.* Papers relating to the army of the solemn league and covenant, 1643-1647 (important). — *M. E. Monckton Jones.* Warren Hastings and Bengal, 1772-1774 (excellent). — *G. Anderson* et *M. Subedar.* The expansion of British India, 1818-1858 (bonne étude sur les derniers jours de la Compagnie des Indes, qui comprendra trois volumes). — *Dorothea Fairbridge.* A history of South Africa (bon volume, bien illustré). — *G. W. Eybers.* Select constitutional documents illustrating South African history, 1795-1910 (très utile recueil). — *R. W. Seton-Watson.* The rise of nationality in the Balkans (l'auteur possède admirablement son sujet et l'a traité avec une grande abondance de détails). — *Robert P. Porter.* Japan; the rise of a modern power (expose l'évolution politique et sociale du Japon pendant le dernier demi-siècle). — *H. E. Egerton.* British foreign policy in Europe to the end of the nineteenth century (remarquable esquisse). — Sir *Augustus Oakes* et *R. B. Mowat.* The great european treaties in the nineteenth century (utile recueil, mais les traductions ne sont pas toujours heureuses et l'introduction est trop maigre). — *A. Ponsonby.* Wars and treaties, 1815-1914 (sans valeur). — *Ch. Roden Buxton.* The secret agreements (traduction des accords secrets passés avec le gouvernement tsariste et publiés par les bolchevistes). — *W. Harbutt Dawson.* Problems of the peace (l'auteur s'est trop laissé influencer par ses préjugés en faveur de l'Allemagne). — *Heber L. Hart.* The bulwarks of peace (sorte de manuel pour l'étude des idées qui sont à la base de la Ligue des Nations). — *Edwyn Bevan.* The pangerman programme (texte et commentaire des mani-

Digitized by Google

festes publiés par les 93 et par les six associations allemandes). — Viscount *Grey of Fallodon*. The league of nations (distingué). = 1919, janvier. Prof. F. M. POWICKE. Les origines de la France; II (ici, M. Powicke étudie le tome IV de M. Flach; il montre en particulier à quel point ses idées ont évolué depuis l'apparition de son tome I, en même temps que son système s'affirmait avec plus de rigueur. M. Flach a raison contre M. Lot sur la question de l'hommage; mais il transporte arbitrairement au X^e^ et au XI^e^ siècle des idées et des institutions qui appartiennent plutôt au XII^e^. Son livre, qui n'est pas assez cohérent, n'en est pas moins un des plus suggestifs qui aient été publiés depuis Fustel de Coulanges). — Charles SINGER. L'histoire de la science (résumé en cinq pages). — Prof. A. F. POLLARD. Lord Morley et ses vues sur l'histoire (d'après ses « Recollections » et ses « Notes on politics and history »). — R. W. CHAMBERS. Geofroi de Monmouth et le Brut, considérés comme sources de la primitive histoire de la Bretagne (le livre en langue bretonne que Geofroi déclare avoir traduit en latin est-il le *Brut y Tysilio*, sur lequel M. Petrie a récemment attiré l'attention; cf. *Rev. histor.*, t. CXXVIII, p. 154? L'auteur se propose de discuter cette question dans un débat contradictoire avec M. Petrie). = C.-rendus : *Percy Gardner*. A history of ancient coinage, 700-300 B. C. (remarquable). — *Edwyn Bevan*. The land of the two rivers (tableau assez morne de la civilisation dans la région du Tigre et de l'Euphrate). — *R. M. Pope*. An introduction to the early Church history (insuffisant). — *W. K. L. Clarke*. The Lausiac history of Palladius (excellente traduction anglaise). — *G. C. Coulton*. Social life in Britain (livre délicieux). — *Kerr D. Macmillan*. Protestantism in Germany (remarquable. L'auteur, dont les sympathies vont à Calvin plutôt qu'à Luther, répond aux attaques de l'abbé Paquier qui, on le sait, a prétendu imputer à Luther une part notable de responsabilité dans les origines de la guerre actuelle. Il prétend que l'arrogance et l'intolérance du peuple allemand ont leur source première non pas dans l'enseignement de Luther, mais dans le particularisme allemand qui aboutit à l'absolutisme dans l'État). — *Mary Duclaux*. A short history of France (charmant volume). — *Albert Mathiez*. La corruption parlementaire sous la Terreur (des faits très précis mis en bonne lumière par l'auteur l'autorisent-ils à représenter Robespierre comme le plus sage des chefs révolutionnaires, le premier saint et le martyr du socialisme?). — *E. S. Corwin*. French policy and the American alliance of 1778 (intéressant). — *J. B. Scott*. A survey of international relations between the United States and Germany, 1914-1917 (bon). — *E. Porritt*. Evolution of the Dominion of Canada, its government and its politics (la partie historique de ce volume laisse à désirer; il faut, au contraire, tenir grand compte du commentaire que fait l'auteur du « British North America act » de 1867). — *Walter E. Weyl*. American world politics (cherche à expliquer par des causes uniquement économiques l'entrée des États-Unis dans la guerre). — *George L. Beer*. The english-spea-

Digitized by Google

king peoples (excellent plaidoyer en faveur d'une coopération intime de l'empire britannique et des États-Unis). = Avril. Prof. A. F. POLLARD. La doctrine de Monroe (cette doctrine est née de circonstances particulières; elle avait pour objet d'empêcher les entreprises des Russes sur la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, des Espagnols contre ses colonies émancipées, des Canadiens qui cherchaient à s'étendre vers l'ouest, enfin d'entraver l'action des puissances réactionnaires du vieux continent. Le message du Président fut l'œuvre de John Quincy Adams, puritain de la Nouvelle-Angleterre, républicain sec et âpre dont les idées étaient plus étroites, mais plus incisives que celles du Président lui-même. L'objet spécial du message répondait si bien aux intérêts permanents du gouvernement qu'il passa bientôt à l'état de doctrine. Elle avait pour but et pour conséquence d'isoler l'Amérique du reste du monde; mais le monde n'étant plus qu'une vaste communauté où les guerres prennent le caractère de guerres civiles, l'isolement est impossible et la doctrine a vécu). — ANTENOR. Le problème de la Dalmatie (présente une douzaine d'ouvrages en italien et en français sur ce problème que l'intransigeance des ambitions politiques a si cruellement compliqué). — Bernard PARES. L'histoire de la Russie (d'après l'ouvrage récent de MM. Beazley, Forbes et Birkett). — R. W. CHAMBERS et Flinders PETRIE. Geofroi de Monmouth et le Brut; suite (Chambers dit : Geofroi n'a pas traduit le Brut de Tysilio; sa chronique est une compilation où il a utilisé Gildas, Bède, Nennius et sans doute aussi quelques chroniqueurs contemporains. Le Brut n'est donc pas la source où il a puisé. Petrie réplique : il y a dans le Brut des faits puisés directement à des sources romaines, même du 1er siècle. Tysilio est donc l'original de Geofroi. Chambers reprend la parole pour montrer des emprunts manifestes de Geofroi à Nennius. Une édition critique de Geofroi serait très désirable). = C.-rendus : *L. F. R. Williams.* Four lectures on the handling of historical material (intéressant; l'auteur, professeur à l'Université d'Allahabad, emprunte plusieurs de ses exemples à la littérature de l'Inde). — *Emerton.* The beginnings of modern Europe, 1250-1450 (manuel exécuté d'après un plan peu ordinaire où chaque chapitre est consacré à l'étude d'une institution ou d'une tranche d'histoire; l'auteur est plutôt hostile au moyen âge). — *Marjorie* et *C. H. B. Quennell.* A history of everyday things (admirablement illustré). — *Christobel M. Hoare.* The history of Est Anglian soke (excellente monographie). — *F. Bradshaw.* A social history of England (rien de bien nouveau; nombreuses erreurs). — *L. Cope Cornford.* The british navy (recueil d'intéressants récits). — *H. W. Household.* Fighting for Sea power in the days of Sail (bon).

ORIENT.

28. — La Nation tchèque. 3e année, 1917, 1er novembre. — Fr. HLAVAČEK. Relations politiques italo-tchèques; importante manifestation italienne en faveur de l'indépendance tchécoslave. — Décla-

Digitized by Google

ration tchèque à la conférence de Moscou, faite le 15 août 1917 par M. Vaclav Girsa, président de la Fédération des sociétés tchécoslovaques en Russie. = 1er décembre. T. G. MASARYK. Les Tchèques et la Pologne. — E. BENEŠ. Quelques vérités simples sur la fédéralisation de l'Autriche-Hongrie. — La nation tchèque et l'Alsace-Lorraine (déclaration faite au Reichsrat le 9 novembre 1917 par M. Stanek, président de l'Union tchèque; elle rappelle la protestation des Tchèques contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine qu'avaient faite en 1870 les députés tchèques à la Diète de Bohême). = 15 décembre. E. DENIS. La crise politique en Allemagne; suite le 1er janvier 1918, fin le 15 janvier. = 1918, 1er janvier. L'interpellation allemande sur la conduite des Tchécoslovaques pendant la guerre. = 15 janvier. Lettre d'Autriche (écrite par un Tchèque déserteur et concernant l'empereur, le comte Czernin, la situation politique, militaire et économique de la double monarchie). — Pour l'unité nationale (réédite trois appels parus dans les environs de Noël 1917 : celui des écrivains et des artistes tchèques, celui des professeurs de l'Université et de l'École technique, enfin celui des industriels tchèques). = 1er-15 février. D. DRAGHICESCO. La Bohême et la Roumanie. — La Constituante de Prague (compte-rendu détaillé de la réunion tenue le 6 janvier 1918 à Prague par tous les députés tchèques au Reichsrat et aux Diètes de Bohême, de Moravie et de Silésie). — Manifeste des socialistes tchèques prisonniers de guerre en Italie. = 1er-15 mars. La déclaration de la Constituante de Prague. — Giuseppe CANEPA. Unissons-nous pour l'action commune. — Dr A. TRUMBIČ. L'Italie et les Yougoslaves. — Jean Th. FLORESCO. L'union des nations opprimées. — E. BENEŠ. Vers l'union des peuples opprimés de l'Europe centrale. — Ét. FOURNOL. Les événements politiques dans les pays d'Autriche; septembre 1917-février 1918 (complément au livre de l'auteur sur « La succession d'Autriche »). = 1er avril. M. R. VESNITCH. Les États-Unis et la guerre. — Pierre DE QUIRIELLE. L'Italie et les Tchèques. = 15 avril-1er mai. ORLANDO, président du Conseil italien. L'Italie et les nations opprimées. — Albert THOMAS. Au retour de Rome (où il avait eu « la joie de collaborer avec nos camarades tchèques et slovaques »). — R. W. SETON-WATSON. Avant et après le Congrès de Rome (qui « marquera le début d'une ère nouvelle dans la politique de l'Entente »). — Francesco ARCÁ. Les nations antiautrichiennes au Congrès de Rome. — E. BENEŠ. Après le Congrès des nations opprimées à Rome (ce Congrès « marque une étape dans la politique à l'égard du système politique le plus détestable que le monde ait connu »). — Le Congrès de Rome (compte-rendu détaillé). — Le discours du comte Czernin contre les Tchécoslovaques (fragment de la fameuse allocution prononcée par Czernin devant la municipalité de Vienne le 2 avril 1918). = 15 mai-1er juin. E. DENIS. Charles l'Imprévu (il s'agit — on l'a deviné — de l'empereur d'Autriche Charles Ier et de sa diplomatie secrète; suite et fin le 15 juin). — E. BENEŠ. La grande crise de l'Autriche-Hongrie et les gouvernements alliés. — La manifestation tchéco-yougo-

Digitized by Google

slave du 13 avril 1918 à Prague. — Protestation contre l'établissement d'un « Deutschbœhmen » préconisé par l'Allemagne. — La culture allemande et les Tchécoslovaques (reproduit un article de la *Zeit*, 11 avril 1918, commentant le réquisitoire du comte Czernin contre les Tchèques). = 15 juin. E. BENEŠ. La déclaration des Alliés pour les nations opprimées. — Le Congrès des nations opprimées d'Autriche-Hongrie à Prague. — Le manifeste des Slovaques de Hongrie. — Comment les soldats slaves de l'armée austro-hongroise essaient de collaborer avec les Alliés (publie une enquête du ministre autrichien de la Défense montrant comment les officiers tchèques et slovènes guidèrent les Italiens dans les rangs mêmes de l'armée autrichienne à Carzano le 18 septembre 1917. C'est ce qu'on appelle en Autriche la « trahison de Carzano »). = 4e année, 1er-15 juillet. H. FRANKLIN-BOUILLON. L'Entente et les nations opprimées (l'effort français pour organiser l'armée polonaise, l'armée tchèque, les divisions yougoslaves). — Antoni POTOCKI. Vers l'unité de notre front. — Jovan BANJANIN. Les nationalités opprimées et les Alliés. — Trajan VUIA. Le problème austro-hongrois et les Roumains de Transylvanie. = 1er-15 août. S. PICHON. Une lettre au Conseil national des pays tchèques à l'occasion de la remise des drapeaux par le Président de la République à l'armée tchécoslovaque, 29 juin 1918 (« fidèle au principe du respect des nationalités et de la libération des peuples opprimés, le gouvernement de la République considère comme justes et fondées les revendications de la nation tchécoslovaque, et il s'appliquera de toute sa sollicitude, le moment venu, à faire prévaloir vos aspirations à l'indépendance, dans les limites historiques de vos provinces enfin soustraites au joug oppresseur de l'Autriche et de la Hongrie »). — R. POINCARÉ. Les Tchécoslovaques et la guerre mondiale (discours prononcé à la même occasion). — E. DENIS. Le drapeau tchèque (grande signification historique de la remise de ce drapeau). — Étienne FOURNOL. Deux scènes de l'histoire tchèque (la remise des drapeaux à la première armée tchécoslovaque en France et en Italie). — Le général Janin (biographie de l'officier supérieur qui a été mis à la tête de l'armée tchécoslovaque aussi bien de Russie que de France et d'Italie. Le général est né en 1863 d'une famille alsacienne). = 1er septembre. J.-A. BALFOUR. La Grande-Bretagne et les Tchécoslovaques. Déclaration du gouvernement britannique (11 août 1918 : « En considération de leurs efforts pour réaliser leur indépendance, la Grande-Bretagne regarde les Tchécoslovaques comme une nation alliée et reconnaît l'unité des trois armées tchécoslovaques comme une armée alliée et belligérante menant une guerre régulière contre l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne »). — Dr STRAKA. L'Anabase des Tchécoslovaques en Sibérie (très intéressant). — Dr Ivan MARKOVIČ. Le front tchécoslovaque en Russie (leur situation au point de vue militaire). — ID. Les Tchécoslovaques en Russie; souvenirs (sur la bataille de Bakhmatch, 9-13 mars 1918, où les Allemands furent battus; sur les « échelons tchécoslovaques »). = C.-rendu : *Étienne*

Digitized by Google

Fournol. De la succession d'Autriche (remarquable). = Mémoires et documents : Manifeste du Conseil national tchécoslovaque (ce Conseil se substitue aux Diètes de Bohême, de Moravie et de Silésie, qui ont été dissoutes). = 15 septembre. E. BENEŠ. Les Tchécoslovaques indépendants et libres (déclarations des gouvernements de la Grande-Bretagne, 9 août 1918, des États-Unis, 2 septembre, et du Japon, 9 septembre. Texte anglais, traduction française et commentaire). — Dr J. BAUDIŠ. Relations intellectuelles roumano-slaves. — Léonard COMEZ. Les Tchécoslovaques dans la silencieuse et verte Ombrie (raconte avec attendrissement l'accueil empressé fait aux soldats tchécoslovaques par la population italienne à Spello, Foligno, Pérouse). = C.-rendu : *Jules Chopin.* Le complot de Sarajevo, 28 juin 1914; étude sur les origines de la guerre (important; la conclusion de l'auteur est que l'archiduc François-Ferdinand lui-même est le véritable auteur du complot. Il voulait provoquer un *casus belli* avec la Serbie et, dans cette intention, il fit préparer un attentat contre sa personne, qui, naturellement, ne devait pas être atteinte; « les bombes de Čabrinovič en effet n'éclatent pas ou éclatent trop tard, mais les coups de revolver de Princip portent... »). = Mémoires et documents : L'État tchécoslovaque. Une déclaration du gouvernement austro-hongrois (Vienne, 16 août 1918. Le gouvernement refuse de reconnaître aux soldats tchécoslovaques combattant dans les rangs des Alliés la qualité de belligérants; ce sont des « ressortissants autrichiens et même hongrois » qui ont « brisé leur serment et se sont montrés infidèles »; traîtres, ils seront « traités comme tels, malgré toute espèce de reconnaissance de la part de l'Entente ». Long commentaire de cette déclaration). — L'intervention du Japon en Russie et les Tchécoslovaques (déclaration du 2 août 1918). = 1er octobre. La proposition de paix autrichienne (celle qui fut adressée à l'Entente par le comte Burian le 15 septembre 1918 et qui se réfère à celle de l'empereur d'Allemagne le 12 décembre 1916). — Lev SYCHRAVA. L'Italie et la question tchécoslovaque. — Lev BORSKY. Karel Kramař (portrait du chef actuel de la politique tchèque). = Mémoires et documents : Réquisitoire de Stransky contre l'Autriche (prononcé au Parlement de Vienne contre le ministre Seidler qui, peu de temps après, cessa d'être Président du Conseil autrichien). — Les opérations tchécoslovaques. Sur le front italien et en Russie. — Manifeste du clergé tchécoslovaque (déclaré par le clergé de tous les diocèses de la Bohême, à Prague, le 3 septembre 1918. Ils veulent « rester unis avec le peuple dans sa lutte, dans ses souffrances et dans sa victoire finale »; ils disent que « seule l'union parlementaire tchèque a le droit de traiter au nom de la nation »). = 15 octobre. L'Union tchèque (discours prononcé au Reichsrat de Vienne le 2 octobre 1918 par le député Stanek qui proclame la solidarité entre l'Entente et l'armée tchécoslovaque. « Ce que nous voulons, c'est le front des trois États slaves, de Dantzig à l'Adriatique, en passant par Prague »). — E. DENIS. Du Congrès de Rome au Congrès de Paris; I (plaidoyer véhément contre l'Autriche). — R. LUCACIU. La question

Digitized by Google

roumaine (libération de la Roumanie par le démembrement de l'Autriche-Hongrie). — Maryan SEYDA. L'attitude des Polonais (« une fois l'Allemagne privée des provinces françaises, polonaises et danoises, une fois l'Autriche dissoute et la Hongrie réduite, le bloc compact de la Pologne, de la Bohême et de la Roumanie, renforcé par l'alliance avec le peuple yougoslave, sera assez fort et solide pour s'opposer efficacement à la vague germanique », même si les Allemands d'Autriche devaient s'unir à l'Allemagne). — Les opérations de l'armée tchécoslovaque (en Russie). = 1er novembre. Constitution du gouvernement tchécoslovaque indépendant, 14 octobre 1918. — TANU. Le comte Károlyi et la Hongrie indépendante. — Andriya RADOVITCH. La solution du problème yougoslave (par l'union en un seul État indépendant de tous les Yougoslaves de l'Autriche-Hongrie avec les Slaves de la Serbie et du Monténégro). — E. DENIS. Du Congrès de Rome au Congrès de Paris; suite et fin. = Mémoires et documents (discours et déclarations tendant tous au même but : montrer que toute la nation tchécoslovaque veut former un État indépendant). = 15 novembre-1er décembre. Ivan MARKOVIČ. La République tchécoslovaque est créée (par le gouvernement provisoire, 14 octobre 1918). — Étienne FOURNOL. Rapport général au Congrès des nations de l'Europe centrale alliées de l'Entente, 15 octobre 1918. — M.-P. BOGINOV. Quelques remarques sur le problème de l'Europe centrale (réponse aux objections présentées par la presse allemande; réfute en particulier celle d'après laquelle les Slovaques sont trop différents des Tchèques. En fait, ces deux groupes de peuples sont semblables par leurs caractères ethniques et linguistiques; au point de vue géographique, ils ont un caractère commun, celui d'appartenir à la région danubienne. « Le Danube deviendra un fleuve libre, accessible à toutes les nations voisines. Ses rives seront libérées de l'hégémonie de Vienne et de Budapest, base d'un triangle dont le sommet est Berlin, car ce triangle sera rompu par la ligne transversale : Prague-Presbourg »). — Vratislav TICKA. La force économique des pays tchécoslovaques. — Documents historiques (concernant la déclaration d'indépendance de la nation tchécoslovaque). — L'armée tchécoslovaque. = 15 décembre 1918-1er janvier 1919. Ivan MARKOVIČ. Les Magyars contre la liberté des nations. — François KÁLAL. Comment se faisait le recensement dans l'ancienne Autriche (document prouvant que l'administration autrichienne pourchassait les malheureux Tchèques qui avaient l'audace de parler leur langue et les inscrivait d'office au nombre des Allemands). — Jules CHOPIN. Propagande magyare. — A. ARNAUTOVITCH. Ce qui disparaît... (c'est l'Autriche et l'oppression allemande). — Les opérations de l'armée tchécoslovaque (la brigade tchécoslovaque sur l'Aisne en octobre 1918; la prise de Vladivostok; suite et fin). = 15 janvier-1er mars. Le message du président Masaryk (lu à l'assemblée nationale le 23 décembre 1918). — M. Ernest Denis (on rend ici un hommage solennel, à l'occasion de sa soixante-dixième année, au savant français qui a tant fait pour la cause slave et surtout tchèque par ses travaux et, pen-

Digitized by Google

dant la guerre, par son infatigable propagande). — Réception solennelle du président Masaryk à Prague le 21 décembre 1918. — Ad. Černy. La question des Serbes des deux Lusaces (avec une carte). — Vladimir Slavik. La révolution dans les pays tchécoslovaques. = Mémoires et documents : Adresse de l'Assemblée nationale de la République tchécoslovaque à M. Ernest Denis. = 15 mars-15 avril. Ed. Beneš. Le problème de la Silésie de Teschen; I (il y a, dans la Silésie de Teschen, un territoire tchéco-polonais-allemand. Les Polonais le réclament pour eux d'après le principe des nationalités; à leurs prétentions, les Tchécoslovaques opposent des arguments historiques, ethnographiques, religieux, économiques et politiques; à suivre). — Dr Jaroslaw Kallab. La Ligue des Nations et la nation tchécoslovaque. — Vladimir Lebedieff. Les Tchécoslovaques en Russie. — Ant. Boháč. La statistique des Allemands de Bohême (ces statistiques ont toujours été faussées par les Allemands oppresseurs, et c'est ainsi qu'ils ont pu prétendre qu'en Bohême le nombre des Allemands par rapport aux Tchèques était de 36,76 %).

29. — Le Monde slave. 1918, février-mars. — A. Gratieux. L'Église russe et la Révolution (depuis longtemps déjà il y a désaccord entre le peuple russe et son Église. L'Église pouvait trouver dans la Révolution le salut avec la liberté; elle n'a pas su profiter de l'occasion. La foi, trop tiède, n'a pas opéré de miracles et il ne paraît pas que la guerre ait contribué à la réchauffer). — Édouard Beneš. Le mouvement ouvrier tchécoslave (l'agitation ouvrière dans les pays tchèques en 1848; le mouvement ouvrier et son évolution vers le socialisme marxiste de 1867 à 1874). — Ch. Quénet. Tchaadaev et les « Lettres philosophiques » (II; essaie de reconstituer et d'analyser la doctrine religieuse et politique contenue dans ces lettres. Des sources auxquelles Tchaadaev a puisé en France et en Allemagne; en tout cas, en Russie, il a été le premier à répandre les idées du mysticisme et du romantisme occidental). — Draghicesco. La situation des étrangers en Roumanie et la question juive (les doléances des Juifs roumains sont en grande partie légitimes; d'ailleurs, le mouvement démocratique a fait avant et surtout depuis la guerre de tels progrès en Roumanie que leur condition ne peut manquer d'être réglée dans le sens le plus libéral). — A. Lirondelle. Bourgeois et « bourjoui » (histoire du mot « bourjoui », mot récent par lequel les bolcheviks désignent aujourd'hui tous les éléments sociaux non ouvriers; c'est un terme chargé de haine et de mépris, comme chez nous le mot bourgeois sur les lèvres des socialistes les plus révolutionnaires). — E. Denis. L'Italie et l'Autriche. I (donne une traduction française du traité secret conclu entre les Alliés et l'Italie le 26 avril 1915, traité dont la teneur a été publiée par les bolcheviks d'après les archives du Pont-des-Chantres; puis examine « la valeur scientifique et rationnelle » des droits des Italiens sur les terres que leur accordait ce traité et montre l' « extrême fragilité » de la thèse soutenue par les impérialistes italiens. L'histoire de la Dalmatie et des Yougo-Slaves depuis les temps romains jusqu'à nos jours la contredit nettement.

Digitized by Google

Article fortement censuré). — Yvo DE GIULLI. La vie maritime des Yougo-Slaves et leur marine marchande. = Avril. J. EFREMOV. Les Cosaques (leur histoire, leur organisation actuelle, leur place dans la Russie qui se désagrège). — Édouard BENEŠ. Le mouvement ouvrier tchécoslovaque. II : le parti socialiste-démocrate et la fondation du parti socialiste national. — André LIRONDELLE. La Russie paysanne, d'après I.-A. Boussine et Glèb Ivanovitch Ouspenski. — E. DENIS. L'Italie et l'Autriche. II (après avoir parlé du Tyrol qui doit tout naturellement revenir à l'Italie, et de la Dalmatie qui sera aux Yougo-Slaves, étudie la question plus compliquée de la province qui, au nord de l'Adriatique, s'étend de l'Isonzo au golfe de Quarnero. Là, les Slaves et les Italiens se pénètrent de telle manière qu'un partage du sol ne peut pas ne pas léser les intérêts de l'une des deux nations. Elles devront se faire des concessions réciproques, puis traiter dans le sens de la liberté la plus large les sujets d'une langue soumis à l'autre). — Georges-Y. DEVAS. Les origines de l'unité yougo-slave (fragments détachés d'un livre sur la « Nouvelle Serbie » où, il y a plus d'un demi-siècle, a été exposée tout au long l'histoire de cette unité). — KOSTOMAROV. Lettre sur la question ukrainienne (écrite en réponse à un article d'Alexandre Herzen dans la « Cloche », n° 34 de l'année 1859. La réponse a paru dans le même recueil, n° 61, 1860). — E. DENIS. Delenda Austria? (parle de deux ouvrages sur la question : l'un de G. Salvémini, qui conclut à la destruction de l'Autriche, seul remède aux persécutions infligées aux populations sujettes des Autrichiens et des Magyars; l'autre, de René Moulin, qui plaide au contraire en faveur du maintien des deux puissances danubiennes, auxquelles pourrait s'adjoindre une Tchéco-Slavie autonome. E. Denis entreprend de cette seconde thèse une réfutation en règle). — Robert DE CAIX. La politique extérieure. — Th. SAVČENKÓ. Esquisse d'une bibliographie ukrainienne. = Mai. J. EFREMOV. Le pays des Cosaques. II (description géographique et valeur économique de ce pays, qui est le centre naturel de l'Union sud-orientale. La grande majorité des habitants est musulmane, mais on ne saurait lui attribuer de tendances antirusses ni panturques). — Henri BERGMANN. Mazzini et les Slaves (Mazzini a été conduit à étudier la question slave par l'inimitié qu'il avait pour l'Autriche; il l'a étudiée d'ensemble, au lieu de la considérer, comme on l'a trop souvent fait chez nous, au point de vue exclusif de la Pologne; d'autre part, il a compris que le programme politique de l'Italie, qui reposait sur le consentement de tous les peuples de la Péninsule à l'unité italienne, interdisait à l'Italie d'opprimer, d'annexer malgré elles des populations non italiennes. Sur ce point encore, l'Italie doit rester fidèle aux idées répandues par son grand patriote). — Ch. QUÉNET. Tchaadaev et les « Lettres philosophiques »; 2e partie, chap. III (Tchaadaev et la philosophie de l'histoire en Russie; influence exercée sur lui par Schelling et influence qu'il exerça à son tour sur Pouchkine et sur Tourguénef. Forte impression produite par la première « Lettre philosophique », parue dans le *Télescope*, en septembre 1836, et poursuites dirigées contre l'auteur).

Digitized by Google

= Variétés et documents : Union sud-orientale des Voikos cosaques, des Gorci du Caucase et des populations libres des steppes. Pacte fédéral conclu le 20 octobre-2 novembre 1917 (important). = C.-rendus : *S. Serbesco.* La Roumanie et la guerre (de bonnes intentions; mais livre banal et vide). — *N.-P. Comnène.* Notes sur la guerre roumaine (compilation hâtive et sans critique. Nous continuons d'être mal renseignés sur la Roumanie par les Roumains eux-mêmes; et ceci explique en partie les erreurs de notre politique dans l'Europe orientale). — *J. Larmeroux.* La politique intérieure de l'Autriche-Hongrie, 1875-1914 (sans valeur). — *H. Barby.* Avec l'armée serbe (remarquable; précieux renseignements sur les origines de la crise de 1914). — *J.-W. Bienstock.* Raspoutine; la fin d'un régime (beaucoup de détails incertains, mais montre la déchéance intellectuelle et morale de l'ancienne cour, le caractère des partis extrêmes qui ont précipité la Russie dans la sanglante anarchie où elle s'épuise aujourd'hui; « la ressemblance est plus grande qu'on ne le suppose entre les partisans de Lénine et la haute pègre de détraqués qui demandaient au thaumaturge sibérien la règle de leur vie et leurs principes d'actions »). — *T.-R. Georgevitch.* Macedonia (c'est le plaidoyer le plus complet et le plus précis que nous possédions en faveur des intérêts serbes en Macédoine; en ce qui concerne la langue en particulier, l'auteur a prouvé que, si elle a subi à tour de rôle l'influence de la Serbie et de la Bulgarie, « elle est restée très proche de sa voisine serbe, tandis que des différences profondes la séparaient de la nation bulgare »). — *H. Pernot.* Souvenirs de l'aide-major Lamare-Picquet, 1808-1814 (renseignements curieux sur les mœurs de la population, sur le clergé et la religion orthodoxe, sur les Épirotes et les Albanais). = Juin-septembre. E. DENIS. Notre première année (annonce que cette Revue, dont s'achève, avec le t. II, la première année d'existence, va cesser de paraître. Les fondateurs de cette Revue s'étaient proposé de mettre le public qui lit au courant des multiples questions intéressant le présent et l'avenir des peuples slaves. Les difficultés de l'œuvre, en un temps où l'ennemi à nos portes nous créait des soucis plus immédiats, les força de suspendre momentanément leur activité. M. Denis, qui a combattu avec tant d'ardeur et d'intelligence la cause slave, montre les terribles difficultés qu'offre la reconstruction nécessaire du continent européen). — Édouard BENEŠ. Le mouvement ouvrier tchécoslovaque; fin. — J. CVIJIČ. Les zones de civilisation dans la Péninsule balkanique. — Louis JOUSSERANDOT. Pouchkine en France; II. — Robert DE CAIX. La politique extérieure. = C.-rendus : *B. Bareilles.* Constantinople, ses cités franques et levantines (livre très mal écrit, mais très intéressant et instructif). — *Milioukov.* Le mouvement intellectuel russe; trad. par *J.-W. Bienstock* (publication inutile; il se compose d'une série d'articles de revues et d'essais d'un intérêt inégal; la traduction, faite trop vite, est parfois inintelligible).

Digitized by Google

CHRONIQUE.

France. — M. Xavier CHARMES, qui vient de mourir (11 mai 1919), a écrit, étant directeur du secrétariat et de la comptabilité au ministère de l'Instruction publique (1882-1895), une histoire du Comité des travaux historiques et scientifiques (3 vol. dans la collection des Documents inédits, 1886) qui montre le persistant et fécond effort de l'administration pour subventionner et diriger les travaux d'érudition dans notre pays. Il lui revient, en outre, une part prépondérante dans la publication du *Catalogue général des manuscrits conservés dans les bibliothèques de France*. Bien conçue, exécutée par une équipe choisie de collaborateurs zélés et compétents, cette œuvre, qui compte aujourd'hui près de quatre-vingts volumes et qu'on peut considérer comme terminée, le recommande tout particulièrement au souvenir des érudits. M. Charmes était né à Aurillac le 23 novembre 1849. Il avait été élu en 1887 membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques.

— M. HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, conservateur honoraire des musées nationaux, est mort le 16 juin 1919. Nous lui consacrerons une notice bibliographique dans notre prochaine livraison.

— M. Gaston-Charles-Auguste BONET-MAURY est mort le 20 juin 1919. Il était né à Paris en 1842. En 1878, il présenta pour la licence de théologie une thèse latine intitulée : *Quaeritur e quibus neerlandicis fontibus hauserit scriptor libri cui titulus est « De Imitatione Christi, 1384-1464 »*; puis, en 1889, comme thèses pour le doctorat ès lettres : 1° *De opera scholastica fratrum Vitae communis in Nederlandia*, et 2° *G.-A. Burger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne*. On lui doit en outre des monographies sur *les Origines de la Réforme à Beauvais* (1874) et sur *Gérard de Groot, un précurseur de la Réforme au XIV^e siècle* (1878), une traduction française des *Lettres et déclarations d'Ignace Dœllinger au sujet des décrets du concile du Vatican en 1870* (1893). Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, il fut délégué par les églises réformées de France et le Comité libéral de Genève au Congrès des religions de Chicago en 1893 et il en résuma les travaux dans un ouvrage plein de faits intéressants : *le Congrès des religions à Chicago en 1893* (1895). Rappelons ses dernières publications : *les Précurseurs de la Réforme et la liberté de conscience dans les pays latins du XII^e au XIV^e siècle* (1904); *l'Islamisme et le christianisme en Afrique* (1906); *France, christianisme et civilisation* (1907). Neveu d'Alfred Maury, dont il possédait les papiers, il a réédité le livre de son oncle sur *les Croyances*

Digitized by Google

et légendes du moyen âge (1890) et a publié des fragments de ses Mémoires. Les titres de ses ouvrages suffisent à montrer la variété de ses connaissances, l'intérêt qu'il ne cessa de porter à l'histoire des religions, l'esprit libéral qui l'animait. C'était le plus aimable des hommes et le meilleur des amis.

— Le 7 février 1919, l'Académie des inscriptions et belles-*lettres* a élu membres libres, en remplacement de M. l'abbé Thédenat et du marquis de Vogüé, M. Adrien BLANCHET et le commandant ESPÉRANDIEU. Le 16 mai, elle a élu M. Charles BÉMONT, l'un des directeurs de la *Revue historique*, membre ordinaire, en remplacement de M. Maxime Collignon. — Elle a décerné le prix Stanislas Julien à M. Samuel SOULING, de Chang-Haï, pour son *Encyclopedia sinica*; le premier prix Gobert à M. Ferdinand LOT : *Étude sur le Lancelot en prose*, et le deuxième à M. Philippe BARREY : *les Origines de la colonisation française aux Antilles*.

— L'Académie française a décerné le prix Jean Reynaud à M. PIRENNE, recteur de l'Université de Gand, pour son *Histoire de Belgique;* le premier prix Gobert à M. Marcel MARION : *les Finances de la France depuis 1715*, et le second à M. Louis BATIFFOL : *les Républiques alsaciennes;* le grand prix Broquette-Gonin à M. Stéphane GSELL : *Histoire de l'Afrique du Nord dans l'antiquité;* le prix Narcisse Michaut à M. LINTILHAC : *Histoire générale du théâtre en France*.

— M. Paul SABATIER a consacré sa vie à étudier l'histoire de saint François et le développement de la légende du *Poverello*. Il a fait paraître parallèlement deux séries d'ouvrages critiques qui, malgré le titre général, se rapportent exclusivement à saint François et aux Minorites : 1° la « Collection d'études et de documents sur l'histoire religieuse et littéraire du moyen âge », dont sept tomes avaient paru avant la guerre; 2° les « Opuscules de critique historique », dont le tome II vient d'être terminé avec le fascicule XVII, portant la date du 15 juillet 1914 et publié tout récemment sous ce titre : *Conclusion au tome II qui peut servir de préface au tome III* (Paris, Fischbacher, in-8°, p. 369-433 du volume; tirage à part, 65 p.). Ce fascicule nous apprend une série de bonnes nouvelles. L'un et l'autre recueil vont être repris et les études se succéderont à intervalles très courts. Le tome III des « Opuscules » est sous presse et, sous peu, le professeur A.-G. Little fera paraître le fascicule XVIII : *Un nouveau manuscrit franciscain*, le Philipps n° 12290, qui date de 1460 environ et dont l'auteur a eu à sa disposition les documents réunis sur saint François par frère Léon. Paraîtra ensuite, en un autre fascicule (XIX^e^), une étude sur trois manuscrits franciscains (Berlin, Bibliothèque royale, théol. lat. 196 et théol. lat. in-fol. 96; Munich, Bibliothèque royale, ms. 9068) qui jettent, à ce qu'on nous assure, un jour intéressant sur la compilation franciscaine d'Avignon. En même temps, dans la « Collection d'études » paraîtront six tomes nouveaux que

Digitized by Google

M. Sabatier a préparés lui-même avec un très grand soin : tome VIII, une édition critique du *Speculum perfectionis* qui donnera toutes les variantes et n'aura point de notes (elle ne fera donc point double emploi avec l'édition de 1898, t. I de la collection); t. IX, examen critique du *Speculum perfectionis;* t. X, *Legenda trium sociorum*, édition critique; t. XI, *Legenda vetus;* t. XII, les sources de la vie de saint François; t. XIII, Index général alphabétique des deux séries, la collection et les opuscules, « de façon à ce que tout ce qui a été inséré dans ces publications et qui se dérobe parfois aux recherches soit vite trouvé ».

Mais ce n'est pas tout. M. Paul Sabatier nous annonce une *Vie de saint François* complètement remaniée et considérablement augmentée, où il tiendra compte de tous les travaux parus depuis la première édition. On sait quel grand succès cet ouvrage a eu au moment de son apparition (1893), les controverses qu'il a suscitées, la foule de pèlerins qu'il a attirés à Assise. La nouvelle édition — la première a eu une quarantaine de tirages — sera attendue avec une vive impatience; elle sera publiée sous deux formes : une édition scientifique avec les références; une édition à l'usage du grand public, illustrée sans les notes critiques : « L'illustration s'efforcera de contribuer d'une façon discrète et harmonieuse à l'évocation *historique* de saint François. » En présence de ces promesses, on oublie un peu la controverse que, dans le fascicule XVII, M. Sabatier soutient contre le P. Van Ortroy sur la légende des trois compagnons; le Père jésuite n'y voit qu'un pastiche datant au plus tôt de la fin du XIII[e] siècle. La *Revue historique* aura sans doute à y revenir. C. Pf.

Espagne. — Nous avons le regret d'annoncer la mort de D. Eduardo de Hinojosa, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui est décédé à Madrid le 19 mai 1919. C'était un savant juriste et dont la bienveillance égalait l'érudition. Il vint à Paris, il y a quelques années, après avoir séjourné à Toulouse et à Bordeaux. Il aimait la France et fut un de ceux qui facilitèrent les travaux de Graux à l'Escurial et dans d'autres bibliothèques. Il était né à Alhama de Grenade en 1852.

États-Unis. — M. Henry Morse Stephens est un Écossais qui fit ses études en Angleterre, puis alla vivre et enseigner aux États-Unis. Né à Édimbourg le 3 octobre 1857, il fut élève au collège de Balliol, Oxford, docteur de l'Université Harvard et professeur à Cornell (1894-1902). On lui doit un des meilleurs ouvrages qui aient été publiés en langue anglaise sur la Révolution française : *History of the french Revolution* (2 vol., 1886, 1892), auquel il faut joindre un recueil, composé en collaboration avec G. B. Adams : *Principal speeches of the statesmen and orators of the french Revolution* (1892), et un tableau général de la période révolutionnaire : *Revolutionary Europe, 1789-1815* (1893). Ajoutons : *The story of the Portugal* (1891); *The Pacific ocean in history* (1915), et un choix de documents pour servir à l'étude des institutions anglaises : *Select documents of english*

Digitized by Google

étudier tout d'abord. Nous verrons ensuite si nous ne serions pas fondés à tirer des résultats de cette étude quelques conclusions générales pour l'ensemble du problème de l'Histoire Auguste. Nous envisagerons successivement dans les trois biographies considérées : I. Le texte historique. II. Les documents insérés.

I. Le texte historique.

La première question qui se pose est celle des éléments de contrôle : quelles sont les sources extérieures à l'Histoire Auguste auxquelles nous pouvons avoir recours à cet effet?

Voyons tout d'abord les sources citées par les trois biographies de Maximin, Maxime et Balbin, et des Gordiens.

Vie de Maximin, § 13, 3-4 : « Après avoir pacifié la Germanie, Maximin vient à Sirmium, se préparant à faire la guerre aux Sarmates et songeant à étendre la domination romaine jusqu'à l'Océan septentrional. Il l'eût fait, s'il avait vécu, comme le dit l'historien grec Hérodien qui, à ce que nous voyons, lui est favorable en haine de Sévère Alexandre ».

§ 4, 1-3 : « Il est avéré que Maximin but souvent dans la journée une amphore capitoline de vin, qu'il mangea quarante livres de viande et même, comme le dit Cordus, soixante. »

§ 6, 8 : « Il était, rapporte Cordus, d'une telle grandeur qu'il dépassait huit pieds et cinq doigts; il avait le pouce si gros qu'il y portait le bracelet de sa femme en guise d'anneau. »

§ 12, 8 : « Junius Cordus dit que tel fut le texte de son discours; on peut le croire. »

§ 27, 7-8 : « Junia Fadilla, fiancée du jeune Maximin, conserva les cadeaux de fiançailles qui consistaient, comme le dit Junius Cordus d'après les écrivains qui passent pour avoir le mieux connu ces détails, en un collier de neuf perles, un bracelet réseau de onze émeraudes, etc... »

§ 28, 10 : « Je n'ai cité ce trait que pour n'être pas accusé par ceux qui liront Cordus d'avoir passé sous silence un détail relatif à cet empereur. »

§ 29, 10 : « Voilà ce qu'il est permis de savoir et de raconter au sujet de ce jeune homme. Ceux qui voudront des détails sur ses amours et ses plaisirs, détails dont Cordus a rempli sa vie, n'ont qu'à lire cet écrivain. »

§ 31, 4 : « Les détails m'entraîneraient trop loin et je renvoie,

Digitized by Google

comme je l'ai fait souvent, ceux qui désirent en savoir davantage à Cordus, à qui l'envie de tout dire a fait écrire jusqu'à des contes. »

Quant aux sources citées, §§ 6 et 7 (§ 6, 1 : Aelius Sabinus ; § 6, 3 : Dexippe; § 7, 3 : Dexippe et Hérodien), elles n'appartiennent pas à la rédaction primitive de la biographie.

Vie de Maxime et Balbin, § 1, 2 : « Dexippe et Hérodien disent que Maxime et Balbin ont été élus contre Maximin après les Gordiens. »

§ 15, 3 : « Voici ce que nous avons puisé en grande partie dans l'historien grec Hérodien... Hérodien, historien des événements contemporains, ne parle pas de Pupien, mais de Maxime. »

§ 15, 5 : « Dexippe, historien grec, dit que Maxime et Balbin ont été faits empereurs contre Maximin et que Maximin a été vaincu par Maxime et non par Pupien. »

Les sources citées au § 16 (§ 16, 3 et 4 : Dexippe; 16, § 6 : Dexippe et Hérodien) le sont dans des passages ajoutés plus tard qui n'ont rien à faire avec la rédaction originale de la biographie.

Vie des Gordiens, § 2, 1 : « Les Gordiens ont été non pas deux, comme le disent les historiens mal renseignés, mais trois; nous le savons par les historiens grecs Hérodien et Dexippe, qui ont traité cette histoire brièvement, mais exactement. »

§ 4, 6 : « Cordus dit que dans toutes les cités de Campanie, d'Étrurie, d'Ombrie, de Flaminie, de Picenum, Gordien donna à ses frais des jeux scéniques et des fêtes appelées Juvénales. »

§ 9, 6 : « Après cela, on vint à Carthage avec la pompe impériale et les faisceaux ornés de lauriers; le fils de Gordien, légat de son père, lui fut, à l'exemple des Scipions, associé avec un pouvoir égal, comme nous l'apprend l'historien grec Dexippe. »

§ 12,1 : « Junius Cordus dit que le sénatus-consulte [il s'agit du sénatus-consulte relatif à la reconnaissance des Gordiens] fut secret. »

§ 14,7 : « Junius Cordus donne sous cette forme le texte de la lettre. »

§ 17, 3 : « Pour moi, je suis Junius Cordus, qui dit que la noblesse des Gordiens participait de celle de toutes ces maisons. »

Digitized by Google

§ 19, 8 : « Cordus dit que Gordien jeune n'a jamais voulu prendre femme. »

§ 19, 9 : « Dexippe, au contraire, pense qu'il a eu pour fils Gordien III, qui, tout jeune, a reçu plus tard l'Empire avec Balbin et Maxime. »

§ 21, 3-4 : « Voilà ce que nous avons trouvé de plus digne de mémoire dans la Vie de Gordien jeune, car nous n'avons pas voulu rapporter les contes ridicules et absurdes que Junius Cordus a recueillis touchant les secrets plaisirs et les moindres habitudes de cet empereur. Quiconque voudra s'en instruire n'aura qu'à lire cet auteur. »

§ 22, 2 : « Gordien avait alors, selon la plupart des historiens, onze ans, selon quelques-uns, treize, selon Junius Cordus, seize (car il affirme qu'il a péri à vingt et un ans). »

§ 26, 2 : « Cordus dit que ce désastre [un tremblement de terre] cessa quand on eut consulté les livres Sibyllins et pratiqué toutes les cérémonies ordonnées par ces livres. »

§ 31, 6 : « Cordus dit que tous les soldats l'ont appelé leur fils, tout le Sénat de même et tout le peuple, ses délices. »

§ 33, 4 : « Ce qui était arrivé après la mort de César se vit aussi, à ce que dit Cordus, après celle de Gordien III : tous ceux qui avaient attenté à sa vie (et ils étaient, dit-on, au nombre de neuf) se tuèrent eux-mêmes, après la mort des Philippes, avec les mêmes glaives dont ils l'avaient frappé. »

Parmi ces sources que mentionnent les biographies de l'Histoire Auguste, il en est une qu'il faut dès l'abord écarter : c'est cet historien latin Cordus, qui n'est absolument connu que par ses biographies. Les partisans de l'inauthenticité de l'Histoire Auguste en concluent que ce Cordus est entièrement apocryphe, ce qui est une conclusion trop radicale et parfaitement arbitraire. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'en l'absence de toute confirmation extérieure, il faut écarter Cordus, sinon comme inventé de toutes pièces, du moins comme entaché de suspicion.

Cette remarque préliminaire faite, nous pouvons diviser en deux catégories nos sources de contrôle :

I. — Les sources citées par les biographies de l'Histoire Auguste elles-mêmes et que nous avons conservées, soit immédiatement, Hérodien, soit médiatement, Dexippe. Ces deux sources, qui, remarquons-le, sont toutes deux des sources contemporaines, représentent l'ensemble de la tradition grecque.

Digitized by Google

Hérodien, Syrien du début du IIIe siècle, a écrit une histoire de 180-238 ap. J.-C., sous le titre : « Τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας ἱστορίαι », en huit livres. Son œuvre est entièrement conservée. Les deux derniers livres, qui traitent la période qui nous intéresse ici, sont de beaucoup les meilleurs de l'ouvrage.

Dexippe (P. Herennius Dexippus), Athénien de grande famille qui remplit les plus hautes magistratures municipales dans sa ville natale, écrivain et général, avait composé deux ouvrages : une chronique — Χρονικὴ ἱστορία — en douze livres, jusqu'en 270, et une histoire des guerres scythiques — Σκυθικά — de 238-271. De ces deux ouvrages, le premier seul intéressait directement nos trois biographies. Il était caractérisé très nettement par le cadre annalistique; les événements y étaient classés par années consulaires, fait important pour la détermination des sources. La chronique de Dexippe, à la différence de l'histoire d'Hérodien, est perdue, mais la tradition s'en est conservée sous deux formes : directement, par un certain nombre de fragments et de citations qu'on retrouve dans des auteurs postérieurs, notamment dans les biographies de l'Histoire Auguste[1]; indirectement, par l'intermédiaire d'historiens de l'époque byzantine qui y ont puisé soit immédiatement : Zosime, soit médiatement avec interposition de sources intermédiaires : Zonaras et G. Syncellus.

Zosime, écrivain byzantin de la fin du Ve siècle et du début du VIe, a traité dans sa Καινὴ Ἱστορία, en six livres, toute l'histoire de l'Empire jusqu'à la prise de Rome par Alaric. Cette histoire est conservée. La période qui nous occupe est traitée au livre I, chapitres XIII-XVII; elle a pour source générale Dexippe.

Zonaras, autre historien byzantin, du milieu du XIIe siècle, a écrit une histoire générale — Ἐπιτομὴ Ἱστοριῶν — de la création du monde à l'année 1118. Sa source principale pour la période qui nous intéresse était le continuateur de Dion, dont la source directe était Dexippe[2].

Enfin, vient G. Syncellus[3], historien byzantin du début du IXe siècle, qui a composé une chronologie — Ἐκλογὴ χρονολογίας — de la création du monde au début du règne de Dioclétien. La source principale de cette chronique, qui est conservée, était la

1. Pour notre période sont seuls conservés les fragments insérés dans les trois biographies de l'Histoire Auguste (Vies de Maximin, de Maxime et Balbin et des Gordiens).

2. Pour notre période, XII, 16-17.

3. Pour notre période, éd. Bonn, t. I, p. 680.

Digitized by Google

chronique de Dexippe, parfois immédiatement, le plus souvent par l'intermédiaire de deux autres chronographes alexandrins, Panodoros et Ammianos.

Telles sont les sources, de valeur d'ailleurs fort inégale, par lesquelles nous pouvons remonter à la chronique de Dexippe et par suite contrôler au moins partiellement nos trois biographies de l'Histoire Auguste.

II. — La tradition latine représentée par les abréviateurs de la fin du IVe siècle et par le chronographe de l'année 354. Les uns et les autres, postérieurs à la rédaction des biographies de l'Histoire Auguste, ne peuvent intervenir comme sources, mais du moins ils sont importants comme éléments de contrôle. — Les abréviateurs qui nous intéressent ici sont au nombre de trois : Eutrope, qui écrit en 369 un abrégé (*Breviarium*) d'histoire romaine[1]; Aurelius Victor, une histoire des empereurs (*Cæsares*) entre 360 et 390[2]; un anonyme, un abrégé (*Epitome*) à la fin du IVe siècle[3]. La source commune des abréviateurs pour notre période est une chronique romaine, aujourd'hui perdue, composée dans la première moitié du IVe siècle, contemporaine ou légèrement postérieure à la rédaction de l'Histoire Auguste. — Le chronographe de 354 est surtout important pour la chronologie des empereurs et les principaux faits concernant l'histoire de la ville de Rome[4].

Un trait commun à toute la tradition latine et qui en constitue en quelque sorte la marque, c'est le nom de Pupien exclusivement donné à l'empereur Maxime Pupien, tandis que toute la tradition grecque, représentée par Hérodien et Dexippe, adopte unanimement celui de Maxime.

Nos éléments de contrôle ainsi fixés dans leur ensemble, nous pouvons aborder maintenant l'étude du texte historique de nos trois biographies. Dans cette critique, nous considérerons successivement trois éléments : le récit proprement dit, la chronologie, l'onomastique.

1° *Le récit proprement dit.* — L'histoire des événements qui se sont déroulés de l'avènement de Maximin au trône impérial

1. Pour notre période, IX, 1-2.
2. Pour notre période, §§ 25-27, 6.
3. Pour notre période, §§ 25-26.
4. Pour notre période, *Chronica Minora*, t. I, p. 147.

Digitized by Google

à la mort de Maxime et Balbin (milieu mars 235-milieu juin 238) se divise en quatre grandes périodes :

I. De l'avènement de Maximin à la révolte des deux Gordiens père et fils en Afrique (milieu mars 235-début février 238).

II. Le règne des deux Gordiens (début-fin février 238).

III. Le règne de Maxime et Balbin jusqu'à la mort de Maximin (début mars-début avril 238).

IV. Le règne de Maxime et Balbin, de la mort de Maximin à leur propre mort (début avril-milieu juin 238).

I^re^ période. — *Le règne de Maximin jusqu'au soulèvement des Gordiens (milieu mars 235-début février 238).* — La première période est traitée par une seule de nos trois biographies de l'Histoire Auguste, la Vie de Maximin. Les deux autres, la Vie de Maxime et Balbin et la Vie des Gordiens, la passent sous silence, ce qui est logique puisque les personnages auxquels elles sont consacrées n'entrent en scène que plus tard, les deux premiers Gordiens au début de février 238, Maxime et Balbin seulement dans les premiers jours de mars. Cette première période comprend trois épisodes principaux :

	Vita Maximini.
a) Conspiration de Magnus.	§ 10.
b) Conjuration des soldats osrhoéniens.	§ 11.
c) Campagne de Germanie.	§§ 11, 7; 13, 4.

a) Conspiration de Magnus. — *Vita Maximini*, § 10 : « Le consulaire Magnus ourdit une conspiration où entrent de nombreux soldats et centurions; il s'agissait de mettre à mort Maximin; Magnus lui succédera à l'Empire. Le plan adopté fut le suivant : lorsque Maximin franchirait, pour entrer en Germanie, le pont qu'il avait jeté sur le Rhin, les conjurés l'accompagneraient; on couperait le pont derrière lui; on le tuerait sur la rive germaine et Magnus prendrait le pouvoir impérial. On prétend, d'ailleurs, que Maximin inventa cette conspiration pour satisfaire sa cruauté. Tous les accusés furent mis à mort au mépris des formes habituelles de la justice; leurs biens furent confisqués; plus de quatre mille hommes périrent. »

En dehors de ce récit de la Vie de Maximin, la conspiration

Digitized by Google

de Magnus ne nous est connue que par deux autres textes : un texte développé d'Hérodien[1] et un texte très court, simple mention chronologique, de la Vie de Titus dans le Recueil des XXX Tyrans[2] : ce dernier se borne à nous dire que « l'usurpation de Titus a eu lieu quelques jours après l'échec de la conspiration de Magnus ». Nous n'avons donc pas sur ce point la tradition de Dexippe et nous sommes réduits, pour la critique de la Vie de Maximin, à la seule tradition d'Hérodien. Le rapprochement est d'ailleurs décisif : tous les éléments du récit de la Vie de Maximin se retrouvent chez Hérodien, tant en ce qui concerne la formation de la conspiration que le plan d'exécution. Relevons quelques détails caractéristiques qui se trouvent à la fois dans les deux textes : la qualité de consulaire de Magnus, la participation de nombreux centurions au complot, le chiffre de quatre mille hommes mis à mort au moment de la répression, le jugement d'ensemble sur cet événement[3] et le résultat qui fut de rendre Maximin plus ombrageux et plus cruel encore[4].

Mais, inversement, tous les détails donnés par le récit d'Hérodien ne se retrouvent pas dans la partie correspondante de la Vie de Maximin. Par exemple, Hérodien fait expressément remarquer que la profondeur et la largeur du fleuve devaient empêcher Maximin de regagner la rive romaine et il ajoute, détail intéressant, qu'il n'y avait pas, le long de la rive germaine, de bateaux qui pussent permettre à Maximin de revenir sur ses pas[5]. La conclusion indiscutable est donc que le texte de la Vie de Maximin est puisé purement et simplement à la tradition d'Hérodien, mais avec quelques omissions et sous forme d'un résumé. Ce résultat peut être l'effet d'un double procédé : ou bien l'auteur de la Vie de Maximin a utilisé directement, en le résumant, le texte d'Hérodien, ou bien il y a eu, entre Hérodien et la biographie de l'Histoire Auguste, interposition d'une source intermé-

1. VII, 1, 4-8.

2. 32, 1.

3. *Hérodien*, VII, 1, 8 : « Tel était le bruit de conspiration qui courut, soit que le fait fût vrai, soit qu'il eût été imaginé par Maximin. Il est difficile de se prononcer avec certitude, car la conspiration ne fut pas prouvée. » Cf. *Vita Maximini*, 10 : « Et istam quidem factionem Maximinus ipse finxisse perhibetur, ut materiam crudelitatis augeret. »

4. *Hérodien*, VII, I, 4. Cf. *Vita Maximini*, 10 : « Tristior et immanior factus est factione Magni... »

5. *Hérodien*, VII, 1, 7 : « Οὔτε νεῶν οὐσῶν ἐν ταῖς πολεμίαις ὄχθαις τῆς πέραν γεφύρας λυθείσης. »

Digitized by Google

diaire qui reproduisait, en l'abrégeant, le récit d'Hérodien. La suite de cette étude nous montrera laquelle des deux hypothèses répond à la réalité.

b) Conspiration des archers osrhoéniens. — *Vita Maximini*, § 11 : « Il y eut aussi une conspiration des archers osrhoéniens, qui aimaient Sévère Alexandre et n'avaient pas cessé de le regretter. Ils nommèrent empereur un des leurs, Titus, qui avait été licencié par Maximin, et, malgré sa résistance, le contraignirent à accepter le pouvoir. Mais un de ses amis, un certain Macédonius, qui ne lui avait pas pardonné la préférence dont il avait été l'objet, dénonça tout à Maximin et tua Titus pendant son sommeil; il lui coupa la tête et la porta à Maximin. Celui-ci, après l'avoir d'abord remercié, se prit ensuite à le détester comme traître et le fit mettre à mort. Cette affaire redoubla encore la cruauté de Maximin. »

Cette seconde conspiration, en dehors de la Vie de Maximin, nous est connue par les deux mêmes textes que la précédente : Hérodien[1] et la biographie de Titus dans le Recueil des XXX Tyrans[2]. La question des sources se pose donc sous la même forme que pour la conjuration de Magnus, avec cette différence que la biographie de Titus est ici plus développée — ce qui est logique — et prend, comme élément de contrôle, une importance plus considérable.

La comparaison des deux récits d'Hérodien et de la Vie de Maximin nous amène à la même conclusion que pour le précédent épisode : identité générale des deux récits. Les détails donnés par la Vie de Maximin se retrouvent souvent sous une forme littérale dans le texte d'Hérodien; mais, inversement, ce dernier fournit des indications et présente des développements que ne connaît pas la biographie de l'Histoire Auguste. Tout d'abord, le nom du principal personnage n'est pas le même dans nos deux textes. La biographie de Maximin l'appelle Titus; Hérodien, Quartinus. Est-ce à dire qu'il y ait contradiction entre les deux appellations? Certainement non. L'usurpateur s'appelait Titus Quartinus, la biographie de l'Histoire Auguste le désigne par son prénom, Titus; Hérodien par son nom, Quartinus. — Selon Hérodien[3], Titus était de rang consulaire, et il ajoute que, non seulement il

1. VII, 1, 9-11.
2. *Vitae XXX Tyrannor.*, 32.
3. VII, 1, 9.

Digitized by Google

avait été rendu à la vie privée par Maximin, mais aussi qu'il avait été chassé du camp, deux précisions qui manquent dans la vie de Maximin. — L'instigateur du complot, qui n'est autre que le chef des archers osrhoéniens, n'est nommé dans la Vie de Maximin que d'une manière épisodique et à propos de la mort de Titus. Au contraire, ce personnage joue dans le récit d'Hérodien[1] un rôle de tout premier plan; c'est lui qui prend l'initiative du mouvement et lorsque Titus, tout d'abord, refuse de se laisser proclamer, il insiste fortement auprès de lui pour le déterminer à accepter l'Empire. — Un autre détail caractéristique, qui manque également dans la Vie de Maximin, est donné par Hérodien[2] : après avoir proclamé Titus, les archers osrhoéniens portent le feu devant lui, indication qui n'est ni oiseuse ni inventée à plaisir par l'historien grec. Nous savons en effet, d'autre part, que ce rite faisait partie intégrante du protocole impérial. Mentionnons enfin ce dernier fait qu'Hérodien est seul à nous rapporter : pour contraindre Titus à accepter, les archers le menacent de mort. La conclusion très nette, qui se dégage ici encore du rapprochement des deux récits, c'est leur concordance générale, avec quelques omissions et un développement moindre dans la Vie de Maximin. Nous nous trouvons ainsi ramenés à l'alternative que nous posions à la fin du paragraphe précédent ; utilisation directe en le résumant du texte d'Hérodien par l'auteur de la Vie de Maximin, ou interposition d'une source intermédiaire où a puisé directement notre biographe. Mais, maintenant, nous pouvons faire un pas de plus. Un fait nous prouve, sans aucun doute possible, que des deux hypothèses c'est la seconde qui est la vraie. Ce fait, c'est la différence des noms donnés à l'usurpateur par nos deux textes. Si le biographe avait puisé directement dans le texte d'Hérodien, il eût conservé à son personnage le nom de Quartinus que lui donne l'historien grec. Si au contraire il l'appelle Titus, la raison en est que la source suivie par lui le désignait par ce simple prénom. L'existence d'une source intermédiaire est donc indiscutable. Il y a plus; nous pouvons en déterminer les deux caractères essentiels. Tout d'abord c'était une source latine. Nous constaterons plus loin, en étudiant la biographie de Titus dans le Recueil des XXX Tyrans, l'existence

1. VII, 1, 10-11.
2. VII, 1, 9 : « Καὶ πυρὶ προπομπεύοντι. »

Digitized by Google

d'une seconde source latine qui elle aussi désignait l'usurpateur sous le nom de Titus. L'emploi de ce simple prénom, substitué à son nom de Quartinus, nous apparaît donc comme un trait caractéristique de l'historiographie latine. En second lieu, notre source intermédiaire suivait directement et presque exclusivement la tradition d'Hérodien, comme le montre nettement le rapprochement de la Vie de Maximin et de l'historien grec.

Le dernier de nos textes relatifs à la conspiration des archers osrhoéniens, la biographie de Titus, présente avec les deux autres un certain nombre de différences tout à fait caractéristiques : 1° les archers osrhoéniens sont transformés en archers arméniens, contrairement à la tradition doublement représentée par Hérodien et par la Vie de Maximin. — 2° Le biographe mentionne la femme de Titus, Calpurnia, et il donne sur son compte quelques indications précises : « Son épouse Calpurnia, femme pleine de vertus, appartenait à la famille des Censorini, c'est-à-dire des Pisons. Nos ancêtres, dans leur respect pour cette impératrice qui ne s'était mariée qu'une fois, lui décernèrent le sacerdoce parmi les femmes réputées les plus vertueuses. On voit encore aujourd'hui dans le temple de Vénus sa statue en pierre dorée. Elle possédait, dit-on, les perles qui avaient appartenu à Cléopâtre, ainsi qu'un bassin d'argent du poids de cent livres, dont la plupart des poètes ont parlé et sur lequel était gravée l'histoire de ses ancêtres. » Nous n'avons pas ici à critiquer la valeur historique plus que douteuse de ces assertions. Un seul fait nous importe : ces différents détails, et le nom même de Calpurnia, ne se retrouvent dans aucune de nos autres sources, pas plus chez Hérodien que dans la Vie de Maximin. — 3° La durée du règne de Titus est expressément donnée par le biographe : il a conservé le pouvoir pendant six mois[1], indication précise que nous ne retrouvons nulle part ailleurs.

La biographie de Titus repose donc sur une tradition toute différente de celle d'Hérodien suivie par la Vie de Maximin. Quelle est cette seconde tradition? Ce n'est certainement pas la tradition de Dexippe. La preuve en est que ni Zosime, ni Zonaras, qui ont beaucoup pris à Dexippe, ne la connaissent. De plus, le développement relativement important consacré à l'histoire d'un usurpateur obscur comme ce Titus montre, sans hési-

1. *Vitae XXX Tyrannor.*, 32, 1 : « Imperasse autem mensibus sex. »

Digitized by Google

tation possible, qu'il ne s'agit pas d'une tradition grecque, mais d'une source latine particulièrement circonstanciée et aujourd'hui perdue. En tout cas, et le fait est à noter, la Vie de Maximin n'a pas connu cette source ou du moins ne s'en est pas servie.

c) Campagne de Germanie. — *Vita Maximini*, §§ 11, 7; 13, 4 : « Maximin passa ensuite en Germanie avec toute son armée, y compris les Maures, les Osrhoéniens, les Parthes et tous ceux que Sévère Alexandre avait amenés pour cette guerre. Il comptait principalement sur les auxiliaires orientaux, parce qu'il n'y a point pour faire la guerre aux Germains de meilleures troupes que les archers légèrement armés. Sévère Alexandre avait un prodigieux appareil de guerre et l'on dit que Maximin l'augmenta encore de beaucoup. Il entra donc dans la Germanie transrhénane, brûla tous les villages de ce pays barbare sur un espace de trois cent ou quatre cent mille pas, enleva les troupeaux, dépouilla les habitants, tua un grand nombre d'ennemis, fit une immense quantité de prisonniers et ramena ses troupes chargées de butin. Il eût certainement soumis au pouvoir des Romains la Germanie tout entière si ces barbares ne s'étaient sauvés à travers les fleuves, les marais et les bois. Du reste, il montra en tout l'exemple; il s'engagea même dans un marais, où, son cheval s'étant embarrassé, il aurait péri sous les coups des Germains si les siens ne l'avaient délivré. Il avait en effet une témérité barbare qui lui faisait croire qu'un empereur doit toujours se battre comme un soldat. Il livra sur ce marais une espèce de combat naval et il y tua un grand nombre d'ennemis. Quand il eut vaincu la Germanie, il adressa des lettres au Sénat et au peuple. Il ordonna aussi de faire des tableaux représentant les principaux événements de cette guerre et de les exposer devant la curie afin que la peinture y rappelât toujours ses hauts faits. Mais les sénateurs, après la mort de Maximin, firent enlever et brûler ces tableaux. Il y eut sous Maximin plusieurs autres guerres d'où il revint toujours vainqueur, avec un riche butin et un grand nombre de prisonniers. On a de lui un discours au Sénat...

« La Germanie pacifiée, Maximin se rendit à Sirmium avec l'intention de faire la guerre aux Sarmates. Il voulait aussi soumettre à la domination romaine toutes les contrées septentrio-

Digitized by Google

nales jusqu'à l'Océan, ce qu'il eût fait s'il eût vécu, à en croire l'historien grec Hérodien qui, à ce que nous voyons, est très favorable à Maximin en haine de Sévère Alexandre. »

La guerre de Germanie, qui au point de vue de la politique extérieure est le grand fait du règne de Maximin, est, en dehors de la biographie de Maximin, connue par Hérodien[1], qui en fait un récit très circonstancié, par Zonaras[2], Aurelius Victor dans ses *Césars*[3] et Eutrope[4] qui se bornent d'ailleurs à quelques indications succinctes. La critique doit porter surtout sur la comparaison des deux textes de la Vie de Maximin et d'Hérodien.

Le texte d'Hérodien[5] est beaucoup plus développé et plus complet que celui de la Vie de Maximin. Il suffira ici d'en résumer les traits essentiels : « Après avoir achevé ses préparatifs et réuni son armée, Maximin passe la frontière et entre en Germanie. Son armée est considérable; elle comprend beaucoup de contingents barbares, des troupes de trait maures, des archers osrhoéniens et arméniens, des Parthes mercenaires, transfuges ou prisonniers... Suit un passage sur l'importance particulière de ces troupes légères dans une guerre contre les Germains... Maximin entre en Germanie sans opposition. Il trouve le pays désert, les Germains s'étant sauvés dans les marais et les bois. Tout est dévasté; les villages sont pillés et incendiés, les moissons alors mûres brûlées; le bétail est capturé et abandonné aux soldats. Les Germains s'étaient retirés à l'abri des forêts et des marais pour y attirer les Romains et les combattre dans des conditions plus favorables. Maximin va les chercher dans leurs repaires et leur fait une guerre de forêts et de marais où il manifeste à la fois la plus brillante valeur personnelle et les plus remarquables qualités stratégiques... Vient ensuite un épisode caractéristique de ces combats de marais, où Maximin par son ardeur entraîne son armée et détermine la défaite de l'ennemi. Il envoie ensuite une lettre au Sénat pour annoncer le succès et donne ordre de placer devant la curie des tableaux pour commémorer ses hauts faits. Il livre encore d'autres combats où il rem-

1. VII, 2, 1-9.
2. XII, 16.
3. § 26, 1.
4. IX, 1.
5. VII, 2, 1-9.

Digitized by Google

porte la victoire. De nombreux prisonniers et un immense butin sont ramenés sur le territoire romain. A l'approche de l'hiver, Maximin revient en Pannonie et prend ses quartiers d'hiver à Sirmium; son projet était de reprendre ultérieurement la campagne et de soumettre tous les peuples germains jusqu'à l'Océan. »

Quant à nos autres sources sur cette guerre de Germanie, elles s'en tiennent à des indications fort brèves : Zonaras, XII, 16; Aurelius Victor, *Césars*, § 26, 1 : « Haud incommode proelio gesto contra Germanos »; Eutrope, IX, 1 : « Bello adversus Germanos feliciter gesto ».

Le schéma de la campagne est absolument le même dans la biographie de Maximin et dans le texte d'Hérodien. Le fait résulte nettement du tableau comparatif suivant :

Principaux événements.	*Vita Maximini.*	*Hérodien.*
a) Composition de l'armée romaine.	§ 11, 7-9.	VII, 2, 1-2.
b) Dévastation de la Germanie transrhénane.	§ 12, 1.	VII, 2, 1-3.
c) Fuite des Germains dans les marais et les bois.	§ 12, 1.	VII, 2, 3-5.
d) Épisode du combat dans le marais.	§ 12, 4-5.	VII, 2, 6-7.
e) Lettres au Sénat et au peuple.	§ 12, 5-9.	VII, 2, 8.
f) Tableaux placés devant la curie.	§ 12, 10-11.	VII, 2, 8.
g) Autres combats de la campagne.	§ 13, 1.	VII, 2, 8.
h) Retour à Sirmium.	§ 13, 3.	VII, 2, 9.
i) Préparatifs d'une nouvelle campagne pour la soumission complète de la Germanie.	§ 13, 3.	VII, 2, 9.

Il y a plus. Non seulement les grandes lignes du récit sont

Digitized by Google

identiques, mais même la ressemblance des deux textes est souvent littérale. On pourrait multiplier les exemples. Il suffira d'en donner trois qui sont d'ailleurs décisifs :

	Vita Maximini.	*Hérodien.*
a) Composition de l'armée romaine.	§ 11, 7-9 : « Post haec transiit in Germaniam cum omni exercitu et Mauris et Osrhoenis et Parthis et omnibus quos secum Alexander ducebat ad bellum. Et ob hoc Maximinus orientalia secum trahebat auxilia, quod nulli magis contra Germanos quam expediti sagittarii valent; mirandum autem adparatum belli Alexander habuit, cui Maximinus multa dicitur addidisse. »	VII,2,1-2: « Après avoir concentré son armée et audacieusement traversé le pont, Maximin commença la lutte contre les Germains. Il emmenait avec lui des effectifs considérables, presque toute l'armée romaine, un nombre important de gens de trait maures, d'archers osrhoéniens et arméniens et aussi d'auxiliaires parthes... Cette armée importante avait déjà été réunie par Sévère Alexandre, mais Maximin en avait accru le nombre et l'avait exercée à la guerre. Les gens de trait et les archers étaient les plus propres à la guerre contre les Germains. »
b) Tableaux exposés par ordre de Maximin à la porte de la curie.	§ 12, 10-11 : « Jussit praeterea tabulas pingi ita, ut erat bellum ipsum gestum, et ante curiam proponi, ut facta ejus pictura loquerentur. Quas quidem tabulas post mortem ejus	VII, 2, 2 : « Il ordonna de représenter le combat et cette preuve de sa valeur sur de grands tableaux qu'il fit placer devant la curie, de façon à ce que les Romains pussent non

Digitized by Google

	Vita Maximini.	*Hérodien.*
	Senatus et deponi jussit et exuri. »	seulement apprendre mais même voir ce qui s'était passé. Plus tard, le Sénat supprima le tableau en même temps que ses autres honneurs. »
c) Projets ultérieurs de Maximin.	§ 13, 3-4 : « Sirmium venit, Sarmatis inferre bellum parans atque animo concipiens usque ad oceanum septentrionales partes in Romanam ditionem redigere; quod fecisset, si vixisset. »	VII, 2, 9 : « Il s'installa à Sirmium, préparant une nouvelle campagne pour le printemps. Il se promettait — et il l'aurait fait — de battre et de soumettre tous les peuples germains jusqu'à l'Océan. »

L'ensemble de ces rapprochements montre, sans qu'il soit besoin d'insister davantage, que la Vie de Maximin suit la tradition d'Hérodien. D'ailleurs, à la fin du récit de la campagne, l'auteur cite catégoriquement l'historien grec, § 13, 4 : « Ut Herodianus dicit, Græcus scriptor. » Mais il ne s'ensuit nullement que l'utilisation ait été immédiate. Un détail, qui a son importance, nous donne plutôt à penser le contraire. Au début de son récit[1], la biographie de Maximin nous dit que l'empereur a dévasté le territoire de la Germanie sur trois cents ou quatre cents milles. Cette indication ne se retrouve pas dans le texte d'Hérodien. Elle provient sans aucun doute de la source latine intermédiaire entre Hérodien et la Vie de Maximin, à l'existence de laquelle la critique des sources nous a amenés précédemment à conclure.

1. § 12, 1 : « Ingressus igitur Germaniam Transrenanam per trecenta vel quadringenta [leçon des manuscrits corrigée par H. Peter, dans la seconde édition de l'Histoire Auguste, t. II, p. 11, l. 29, en « triginta vel quadraginta »] millia barbarici soli vicos incendit... »

Digitized by Google

II[e] période. — *Le règne des Gordiens en Afrique (début-fin février 238).* — La seconde période du règne de Maximin, qui comprend la révolte des Gordiens en Afrique, est traitée dans les chapitres 13, 5-19 de la *Vita Maximini ;* mais tandis que la première période est, nous l'avons vu plus haut, exclusivement traitée dans la Vie de Maximin, la seconde est l'objet d'un double récit dans l'Histoire Auguste : d'abord, dans la Vie de Maximin, ensuite dans la Vie des Gordiens.

La correspondance des deux récits s'établit de la manière suivante :

	Vita Maximini.	*Vita Gordianorum.*
a) Révolte des Gordiens en Afrique.	§§ 13, 5 ; 14, 1-4.	§§ 7, 2 ; 9, 7.
b) Reconnaissance des Gordiens à Rome ; mesures prises par le Sénat.	§§ 14, 4-5 ; 15, 1-5.	§§ 9, 7-8 ; 10.
c) Maximin reçoit la nouvelle des événements de Rome ; il ordonne la marche sur l'Italie.	§§ 17-18.	§ 14.
d) Défaite et mort des Gordiens.	§ 19.	§§ 15-16.

Étudions successivement, au point de vue de la critique des sources, les grands faits de cette période.

a) Révolte des Gordiens en Afrique. — *Vita Maximini*, § 13, 5-14, 1-4. — Nombreux méfaits et cruauté de Maximin : il encourage les délateurs, suscite les accusations, invente des crimes, fait périr des innocents, condamne tous les accusés, réduit les plus riches à la misère et s'enrichit de leurs dépouilles, fait tuer des consulaires et d'autres hauts personnages ou les jette en prison. Aussi prend-on le parti de se soulever contre lui. Les troupes d'Afrique, dans une sédition soudaine et immense, nomment empereur le vieux Gordien, alors proconsul de la province. Il y avait en Libye un procurateur du fisc tout dévoué à Maximin qui avait commis toutes sortes de spoliations au détriment des habitants. Dans une émeute il est tué par des paysans et

Digitized by Google

quelques soldats. Les meurtriers, craignant la vengeance de Maximin, décident de donner l'Empire au proconsul Gordien. Celui-ci commence par repousser leurs avances; il se roule à terre pour éviter la pourpre, mais, sous la menace, il finit par accepter. Il est appelé Auguste par les Africains près de la ville de Tysdrus. Il se rend ensuite à Carthage avec une escorte armée et tout l'appareil de la souveraineté, puis, de cette ville, envoie un message à Rome, au Sénat.

Vita Gordianorum, §§ 7, 2; 9, 7. — Gordien est proconsul d'Afrique sous Maximin, avec son fils déjà consulaire comme lieutenant. Il entreprend de réprimer les abus d'un fonctionnaire financier qui traitait les Africains avec une extrême dureté, proscrivait les uns, faisait périr les autres et menaçait même les nobles et les consulaires. Une émeute éclate au cours de laquelle les Africains, poussés à bout et aidés par la plupart des soldats, le massacrent. On cherche alors le moyen d'apaiser les haines qui s'étaient déclarées entre les partisans de Maximin et les habitants de la province. Un décurion, nommé Mauricius, qui avait un grand crédit auprès de la population, assemble ses compatriotes près de Tysdrus et prononce un discours, dont la conclusion est qu'il faut donner l'Empire à Gordien et à son fils. Les assistants se rallient à la proposition et acclament les deux Gordiens comme empereurs. On se rend à Tysdrus, où le proconsul, après s'être acquitté de ses fonctions judiciaires, prenait quelque repos sur son lit. Il refuse d'abord et se jette à terre, mais, à la fois parce que la résistance est inutile et parce qu'il a désormais tout à craindre de Maximin, il finit par accepter l'Empire. On renverse les statues de Maximin, on brise ses images et l'on efface son nom sur les monuments publics. Gordien reçoit le surnom d'Africain. Puis il se rend à Carthage avec toute la pompe impériale et les faisceaux ornés de lauriers. Le fils de Gordien est nommé collègue de son père et une ambassade part pour Rome avec la mission d'annoncer ce qui s'est passé en Afrique.

Dans ce récit de la révolte des Gordiens, il y a deux phases essentielles à distinguer : l'émeute des Africains et l'assassinat du procurateur, d'une part; la proclamation de Gordien comme empereur, d'autre part.

1° L'émeute africaine et l'assassinat du procurateur. — Une première remarque s'impose tout d'abord. Le récit de la Vie de

Digitized by Google

Maximin est composé de deux parties qui ne sont pas concordantes. Dans une première partie, cette biographie nous dit que la révolte contre Maximin et la proclamation de Gordien sont l'œuvre des armées d'Afrique[1]. Au contraire, dans le récit même de l'émeute, il est essentiellement question de paysans[2]; les soldats, qui représentent l'élément militaire, ne se joignent aux paysans qu'ensuite[3] et seulement en petit nombre[4]. Quant au récit dans son ensemble, il est le même dans les deux textes, mais, d'une manière générale, la narration dans la Vie des Gordiens est beaucoup plus circonstanciée que dans la Vie de Maximin, fait d'ailleurs parfaitement naturel, étant donné l'objet de chacune des biographies.

En dépit de cette concordance générale, on trouve cependant entre les deux récits un certain nombre de différences. Tout d'abord, le titre donné au fonctionnaire financier mis à mort en Afrique. La Vie de Maximin le nomme procurateur du fisc[5]; celle des Gordiens[6] rationalis; il n'y a pas contradiction entre les deux appellations : *procurator fisci* est le titre officiel, *rationalis* le nom usuel à partir du IIIe siècle; mais l'emploi de deux titres différents dans les deux biographies nous fait déjà pressentir une diversité de sources sur laquelle il n'est pas inutile d'appeler dès maintenant l'attention. — Autre fait intéressant mentionné par la Vie des Gordiens et dont ne parle pas la Vie de Maximin : le procurateur menace la vie même de nobles et de personnages consulaires[7]. Enfin, dernier détail qui a son importance : la Vie des Gordiens nous apprend que le procurateur avait déjà eu à subir les remontrances de Gordien et de son fils le légat[8]; indication précieuse, car elle contribue à expliquer la conduite de Gordien lors de son usurpation.

2° La proclamation de Gordien. — La Vie des Gordiens fait précéder l'acte capital, qui est la proclamation de Gordien, d'une préface : l'intervention du décurion Mauricius, l'assemblée tenue

1. § 13, 6 : « Exercitus, qui in Africa erant, subita et ingenti seditione Gordianum senem ... imperatorem fecerunt. »
2. § 14, 1 : « Per rusticanam plebem. »
3. Id. : « Deinde (per) milites. »
4. Id. : « Quosdam. »
5. Id. : « Erat fisci procurator in Libya. »
6. § 7, 2 : « Quidam rationalis. »
7. § 7, 2 : « [Cum] nobilibus et consularibus viris ipsis minaretur excidium. »
8. Id. : « Retunsus deinde a proconsule atque legato. »

Digitized by Google

par la population de la région, le discours du décurion et la proclamation des deux Gordiens qui en est la conséquence. La scène même de l'usurpation est, d'une manière générale, analogue dans les deux textes. Gordien, proclamé par la foule et couvert de la pourpre, proteste tout d'abord et même se roule à terre ; il est menacé, dit la Vie des Gordiens[1], et la Vie de Maximin précise en ajoutant que les révoltés le menacèrent de leurs glaives et de toutes les armes qu'ils avaient à la main[2]. Enfin, à la réflexion, il considère que, pour lui et son fils, l'Empire est le seul moyen d'échapper à la vengeance de Maximin et il accepte. Relevons encore un détail caractéristique que nous trouvons dans la Vie des Gordiens et que ne connaît pas la Vie de Maximin : lorsque la foule arrive à Tysdrus pour le proclamer, Gordien, après avoir fini de rendre la justice, se reposait sur son lit[3] ; nous aurons l'occasion plus loin de voir l'importance de cette indication.

Gordien est proclamé Auguste, mais nous saisissons une divergence notable entre nos deux biographies : selon la Vie de Maximin, il est salué Auguste avec son fils à Tysdrus même[4] ; dans la Vie des Gordiens, au contraire, il n'est question à Tysdrus que de sa proclamation, et c'est seulement plus tard à Carthage que son fils sera associé à la dignité impériale[5]. La Vie de Maximin n'ajoute rien sur ce qui se passa à Tysdrus après la proclamation de Gordien ; celle des Gordiens nous apprend que les révoltés renversèrent les statues de Maximin, brisèrent ses images et martelèrent son nom sur les monuments publics[6].

Le dernier acte de la révolution africaine se passe à Carthage, capitale de la province et métropole de l'Afrique romaine. Gordien s'y rend avec tout l'appareil impérial[7], les faisceaux ornés de lauriers[8] — les deux expressions se retrouvent littéralement

1. §§ 8, 5-6 ; 9, 2.

2. § 14, 2-3 : « Instantes cum gladiis et cum omni genere telorum. »

3. § 8, 5 : « Inventusque senex venerabilis post jurisdictionem jacens in lectulo. »

4. § 14, 3 : « Appellatus est ab omnibus Afris Augustus cum filio apud oppidum Tysdrum. »

5. § 9, 6 : « Post hoc Carthaginem ventum ... filiusque legatus patris, pari potestate succinctus est. »

6. § 9, 3.

7. *Vita Maximini*, § 14, 4 ; *Vita Gordianorum*, § 9, 6.

8. *Vita Maximini*, § 14, 4 ; *Vita Gordianorum*, § 9, 6 : « Cum pompa regali et fascibus laureatis. »

Digitized by Google

dans nos deux textes — et, ajoute la Vie de Maximin, sous l'escorte des Protecteurs[1]. Dès son arrivée à Carthage, Gordien envoie à Rome une ambassade chargée d'annoncer les événements d'Afrique.

Comparons maintenant le texte de nos deux biographies avec le récit conservé d'Hérodien[2]. Le procurateur d'Afrique, nous raconte Hérodien, multipliait, pour faire sa cour à Maximin, les actes de cruauté et de violence. Il implique notamment, pour en tirer de l'argent, un certain nombre de jeunes gens riches dans une accusation. Les jeunes gens, tout en promettant de payer, demandent un délai de trois jours pendant lequel ils font venir de la campagne leurs esclaves armés de haches et de bâtons. Au jour fixé pour le paiement, les jeunes gens, suivis de leurs esclaves qui cachent leurs armes sous leurs vêtements, vont trouver le procurateur; ils le tuent et, lorsque les soldats du procurateur tirent leurs épées pour le venger, les esclaves les attaquent et les mettent en fuite. Craignant alors un châtiment, ils décident de tenter un soulèvement populaire et d'associer, s'ils le peuvent, le gouverneur de la province à leur défection. A l'approche de la nuit, suivis d'une foule nombreuse, ils gagnent la demeure du proconsul avec l'espoir que celui-ci acceptera l'Empire comme couronnement d'une brillante carrière.

Ce jour-là, Gordien se trouvait chez lui; après avoir terminé ses affaires, il se reposait. Les jeunes gens en armes et suivis de la multitude forcent l'entrée de sa maison et pénètrent dans la chambre du proconsul, alors étendu sur un lit de repos. Ils l'entourent, le recouvrent de la pourpre et le saluent des honneurs impériaux. Effrayé et surpris, persuadé qu'on en veut à sa vie, Gordien se laisse tomber à terre, demande grâce et engage les conjurés à conserver leur fidélité à l'empereur. Les jeunes gens, l'épée nue, insistent; l'un d'eux prend la parole et prononce un discours où il lui donne brutalement à choisir entre une mort immédiate et l'acceptation de l'Empire. La foule ratifie cette mise en demeure et acclame unanimement Gordien comme Auguste. Gordien, ambitieux par nature et préférant d'autre part un péril éventuel au danger imminent, se résigne à accepter. L'Afrique se soulève aussitôt; on déclare Maximin déchu de l'Empire.

La plupart des cités élèvent des statues à Gordien et on lui confère le surnom d'Africain.

1. *Vita Maximini*, § 14, 4 : « Cum pompa regali et protectoribus. »
2. VII, 4, 2-6, 2.

Digitized by Google

Gordien reste quelques jours à Tysdrus; il se rend ensuite à Carthage où il entre avec toute la pompe impériale, escorté de soldats et des jeunes gens de la ville qui lui servaient de gardes; les faisceaux étaient ornés de lauriers; on portait le feu devant lui. Carthage pendant quelque temps ressembla à Rome et joua le rôle de capitale de l'Empire.

Tel est, dans ses traits essentiels, le récit d'Hérodien. Il présente un certain nombre de caractéristiques que ne donnent ni la Vie de Maximin ni la Vie des Gordiens : l'anecdote des jeunes nobles condamnés à payer une forte amende et qui obtiennent un délai; les esclaves armés qu'ils font venir de la campagne; le discours de l'un d'eux au proconsul pour emporter son adhésion; les statues élevées par la province d'Afrique à Gordien et le feu porté devant le nouvel empereur lors de son entrée à Carthage. Inversement, Hérodien ne connaît ni une intervention quelconque de soldats dans le meurtre du procurateur, ni le rôle joué par le décurion Mauricius. La conclusion est donc qu'aucun des deux récits de l'Histoire Auguste, pas plus celui de la Vie de Maximin que celui de la Vie des Gordiens, n'a été directement puisé au texte d'Hérodien. On peut préciser davantage.

Gordien, pendant son règne éphémère, n'a pas régné seul. Il a eu son fils Gordien le jeune pour collègue[1]. Outre le témoignage des textes, le fait est attesté d'une manière indiscutable par les inscriptions — deux inscriptions de Pergé en Pamphylie au nom du père et du fils[2] et une inscription de Bordeaux[3] — et les monnaies[4]. Le fils porte sur ces documents les mêmes noms et les mêmes titres impériaux que le père, à l'exception peut-être du grand pontificat qu'il ne semble pas avoir revêtu. Il a donc été empereur dans toute la force du terme et collègue de son père. Mais dans quelles circonstances s'est faite cette association? La Vie de Maximin et la Vie des Gordiens donnent, sur ce point capital, deux versions différentes : selon la première[5], il est salué empe-

1. E. Klebs, *Prosopographia Imperii Romani*, t. I, p. 96-99, nos 664 et 665; E. di Ruggiero, *Dizionario Epigrafico*, aux mots *Gordianus et Gordianus junior*.

2. Lanckoronski, *Städte Pisidiens und Pamphyliens*, t. I, p. 168, nos 37 et 38.

3. *C. I. L.*, XIII, 592.

4. V. Sallet, *Zeitschrift für Nümismatik*, t. VII (1880), p. 140; Id., *Daten der Alexandrinischen Kaisermünzen*, p. 56; Cohen, *Monnaies romaines*, Vo, p. 1 et suiv.

5. *Vita Maximini*, § 14, 4.

Digitized by Google

reur à Tysdrus, en même temps que son père; selon la seconde[1], l'association n'a lieu qu'un peu plus tard, après l'entrée solennelle de Gordien père à Carthage. — Hérodien[2] ne connaît qu'une seule proclamation impériale, celle de Gordien père; son récit ne mentionne pas l'association de Gordien fils à l'Empire, pas plus à Tysdrus qu'à Carthage; c'est seulement plus loin, à propos de la séance du Sénat où Gordien est confirmé dans ses pouvoirs impériaux, qu'il nous dit : « Le Sénat reconnut comme Augustes Gordien et son fils[3]. » Il représente donc une nouvelle tradition à laquelle ne se rattachent ni la Vie de Maximin, ni la Vie des Gordiens.

Nous connaissons également sur ce point la tradition de Dexippe, et de deux manières : indirectement par Zosime, directement par un passage de la Vie des Gordiens qui la mentionne expressément. Zosime[4] nous dit que les Africains, après avoir proclamé empereurs Gordien et son fils, envoyèrent à Rome une ambassade; la tradition de Dexippe attribuait donc à l'initiative des Africains l'association de Gordien fils à l'Empire. D'autre part, la Vie des Gordiens[5], à propos de l'entrée de Gordien à Carthage, s'exprime de la manière suivante : « Gordien fils, qui, selon la remarque de l'historien grec Dexippe, était, comme les Scipions, le lieutenant de son père, fut investi d'un pouvoir égal »; la source suivie par l'auteur de la biographie des Gordiens dans ce passage — il le dit lui-même — est Dexippe. Dexippe plaçait donc l'association de Gordien fils, non pas à Tysdrus, comme le fait la Vie de Maximin, mais seulement à Carthage.

En résumé, pour cet épisode du soulèvement des Gordiens en Afrique, la source suivie par la Vie des Gordiens est, sans aucun doute possible, Dexippe. Quant à la Vie de Maximin, elle ne suit pas la tradition de Dexippe; elle n'utilise pas non plus directement le texte d'Hérodien, et ainsi la conclusion à laquelle nous

1. *Vita Gordianorum*, § 9, 6.
2. VII, 5, 7; VII, 6, 1-2.
3. VII, 7, 2 : « Τὸν Γορδιανὸν ἅμα τῷ υἱῷ σεβαστοὺς ἀναγορεύουσί. »
4. I, 14 : « Βαρυνομένων δὲ τῶν ὑπὸ Ῥωμαίους ἐθνῶν ἐπὶ τῇ λίαν ὠμότητιχαὶ συνταραττομένων ἐπὶ ταῖς προφανέσι πλεονεξίαις, οἱ τὴν Λιβύηνοἰχοῦντες Γορδιανὸν καῖ τὸν ὁμώνυμον τούτω παῖδα Βασιλέας ἀναδείξαντες, ἐστέιλαν ἐν Ῥώμῃ πρέσβεις. »
5. § 9, 6 : « Filiusque legatus patris, exemplo Scipionum, ut Dexippus graecae historiae scriptor auctor est, pari potestate succinctus est. »

Digitized by Google

sommes précédemment parvenus d'une source latine intermédiaire trouve ici pleinement sa confirmation.

b) Reconnaissance des Gordiens à Rome; mesures prises par le Sénat. — *Vita Maximini*, §§ 14, 4-5; 15, 1-5. — Une députation part de Carthage pour Rome, chargée d'une lettre à l'adresse du Sénat. Vitalianus, préfet du prétoire, est mis à mort et, en haine de Maximin, le message de Gordien est bien accueilli. Les deux Gordiens, père et fils, sont reconnus comme empereurs par le Sénat. On met à mort tous les délateurs de profession, tous les accusateurs et tous les amis de Maximin; Sabinus, préfet de la ville, est frappé et tué au milieu du peuple. Puis, les sénateurs, qui avaient tout à craindre de Maximin, le déclarent ennemi de la patrie avec son fils. Ils envoient dans toutes les provinces des lettres invitant les habitants à pourvoir au salut commun et à la liberté publique. On s'y conforme partout. Les amis de Maximin, ses administrateurs, ses généraux, ses tribuns, ses soldats sont mis à mort; seules quelques rares villes lui restent fidèles et lui font parvenir la nouvelle de ce qui s'est passé. — Vient ensuite le texte de la lettre du Sénat (§ 15, 6-9) et du sénatus-consulte (§ 16 en entier), dont il sera question plus loin à l'étude critique des documents.

Vita Gordianorum, §§ 9, 7-8; 10. — Une députation arrive à Rome avec une lettre des Gordiens rendant compte des événements d'Afrique. Valérien, prince du Sénat et futur empereur, en reçoit avec joie la nouvelle. D'autres lettres sont adressées aux personnages considérables de l'État pour se ménager leur appui. Les sénateurs approuvent l'élection des Gordiens et de plus nomment vingt commissaires, parmi lesquels Maxime Pupien et Claude Balbin, chargés d'assurer, au nom des Gordiens, la défense des diverses parties de l'Italie contre Maximin. Sur ces entrefaites, arrivent à Rome des députations de Maximin offrant une amnistie générale. Les propositions de Maximin sont rejetées. On promet aux soldats une haute paye et au peuple des terres et des distributions. Vitalianus, préfet du prétoire, est tué par un questeur et quelques soldats déterminés parce qu'il avait commis précédemment des actes de cruauté et que l'on redoute ses instincts sanguinaires. Le questeur, avec une escorte, est chargé de porter à Vitalianus des lettres supposées de Maximin et de lui demander en outre une entrevue secrète. Cette entrevue a lieu

Digitized by Google

sous un long portique. Tandis que Vitalianus examine le cachet impérial, les soldats le tuent. On répand le bruit que le meurtre a eu lieu sur l'ordre de Maximin et, les soldats ainsi apaisés, on expose dans le camp prétorien la lettre et les images des Gordiens. — La Vie de Maximin donne ensuite le texte du sénatus-consulte rendu par le Sénat en faveur des nouveaux empereurs. Le sénatus-consulte était secret; Maximin fut néanmoins informé de tout ce qui s'était passé; il reçut même une copie du document qui reconnaissait les Gordiens et le mettait lui-même hors la loi. Il écrit aussitôt au préfet de la ville pour le mettre au courant de ce qui se trame. Le préfet harangue le peuple et les soldats et leur annonce que Maximin a péri. L'enthousiasme est bientôt général; on brise les statues et les images de Maximin. Le Sénat ordonne de mettre à mort les délateurs, les calomniateurs et tous les agents de la tyrannie de Maximin. Le peuple traîne les morts dans les rues et les jette dans les égouts. Au milieu de ces troubles, le préfet de la ville Sabinus est frappé à coups de bâton et laissé pour mort sur la voie publique.

Le récit de la Vie des Gordiens, comme nous l'avons déjà remarqué pour le début du mouvement, est beaucoup plus développé que celui de la Vie de Maximin, pour lequel en somme le soulèvement des Gordiens n'est qu'un épisode. Mais, tout succinct qu'il est, le passage de la Vie de Maximin n'est pas un simple résumé de la Vie des Gordiens. Les deux récits présentent un certain nombre de différences caractéristiques dont quelques-unes sont fort importantes. Tout d'abord dans l'ordre de succession des faits. La Vie des Gordiens donne en premier lieu l'arrivée à Rome de l'ambassade des Gordiens, puis la reconnaissance des Gordiens par le Sénat et seulement ensuite le meurtre du préfet du prétoire Vitalianus. Au contraire, dans la Vie de Maximin, l'assassinat de Vitalianus est le premier acte du soulèvement à Rome contre Maximin; il précède la reconnaissance des Gordiens par le Sénat. La Vie des Gordiens ajoute encore quelques détails intéressants : la réception de l'ambassade des Gordiens par Valérien alors prince du Sénat, l'envoi d'une série de lettres des Gordiens adressées à des membres de l'aristocratie pour les engager à se rallier au mouvement ou les confirmer dans leurs bonnes dispositions.

Une autre remarque à faire, capitale celle-ci, c'est la différence

Digitized by Google

des deux textes en ce qui concerne la séance du Sénat où sont prises les résolutions définitives :

Vita Maximini, § 14, 5.

Appellati Gordianus senex et Gordianus juvenis a Senatu Augusti.

Vita Gordianorum, § 10, 1-2.

Sed tanta gratulatione factos contra Maximinum imperatores [= Gordianos] senatus accepit ut non solum gesta haec probarent, sed etiam viginti viros eligerent inter quos erant Maximus sive Puppienus et Clodius Balbinus, qui ambo imperatores sunt creati postea quam Gordiani duo in Africa interempti sunt. Illos sane viginti senatus ad hoc creaverat ut divideret his Italicas regiones contra Maximinum pro Gordianis tuendas.

La Vie de Maximin ne connaît donc qu'un acte du Sénat, la reconnaissance comme Augustes des deux Gordiens père et fils. La Vie des Gordiens, au contraire, enregistre deux actes officiels successifs : la reconnaissance des deux Gordiens comme empereurs; la nomination d'une commission de vingt sénateurs — viginti viri — dont faisaient partie les deux futurs empereurs Maxime et Balbin, chargés de défendre pour les Gordiens et contre Maximin les diverses régions de l'Italie. Nous aurons à revenir plus loin sur ce fait essentiel.

La Vie des Gordiens[1] mentionne ensuite — ce qu'ignore la Vie de Maximin — l'arrivée à Rome d'une ambassade de Maximin chargée de proposer une amnistie et l'oubli du passé, l'échec de cette mission, la promesse aux soldats d'une haute paye et au peuple de terres et de distributions. Puis vient — hors de sa place chronologique — un récit complet du meurtre du préfet du prétoire Vitalianus[2], que la Vie de Maximin mentionne seulement au passage et sans détails, et le texte nous apprend qu'après le meurtre de Vitalianus, la lettre et les images des Gordiens furent exposées dans le camp prétorien[3]. Les deux biographies énu-

1. § 10, 3-4 : « Tunc legationes a Maximino Romam venerunt abolitionem praeteritorum spondentes. »
2. § 10, 5-7.
3. § 10, 7-8.

Digitized by Google

mèrent ensuite les mesures de vengeance prises par la population romaine, la mise à mort des délateurs, des accusateurs, des amis de Maximin — la Vie des Gordiens ajoute à cette liste les procurateurs; elle nous dit en outre que le peuple les jette dans les égouts et qu'il abat les statues et les images de Maximin[1] — et l'intervention du préfet de la ville, Sabinus. La Vie de Maximin[2] nous dit simplement qu'il fut frappé et tué en public; celle des Gordiens[3] donne des détails plus circonstanciés sur son rôle à ce moment décisif : Maximin lui envoie une lettre pour lui communiquer le sénatus-consulte secret rendu contre lui et pour lui reprocher durement sa négligence; le préfet, furieux contre Maximin et redoutant tout de sa colère, abandonne sa cause, harangue le peuple et les soldats et leur annonce que Maximin a été tué. Mais des désordres éclatent; Sabinus, frappé d'un coup de bâton, est tué et laissé sur la voie publique.

Avec la mort de Sabinus se termine, dans la Vie des Gordiens, le récit de la réaction contre le gouvernement de Maximin à Rome. La Vie de Maximin nous donne ensuite[4] — et, fait à noter, elle est la seule à le faire — les effets de cette réaction en dehors de Rome; des lettres sont envoyées dans les provinces pour les prier de pourvoir au salut commun et à la liberté de tous. Toutes les provinces reçoivent favorablement ce message et s'associent au mouvement. Partout les amis, les administrateurs, les officiers, les soldats de Maximin sont mis à mort. Un petit nombre de cités seules restent fidèles à Maximin et l'avertissent de ce qui s'est passé.

La principale de nos sources de contrôle pour ces événements de Rome est le texte d'Hérodien[5]. — En voici les données principales. De Carthage, Gordien envoie des lettres officielles au Sénat et au peuple, il y annonce que les Africains l'ont reconnu unanimement et s'y élève contre la cruauté de Maximin. Il y promet l'exil des délateurs, le rappel des exilés, des libéralités considérables aux soldats et un grand congiaire au peuple. Il

1. *Vita Maximini*, § 15, 1-2; *Vita Gordianorum*, § 13, 7-9.
2. § 15, 1-2.
3. § 13, 2-9.
4. § 15, 3-5 : « [Senatus] litteras deinde mittit ad omnes provincias, ut communi saluti libertatique subveniant : quae auditae sunt ab omnibus. Denique ubique amici et administratores et duces, tribuni et milites Maximini interfecti sunt; paucae civitates fidem hosti publico servaverunt, quae, proditis is qui missi ad eas fuerant, ad Maximinum cito per indices detulerunt. »
5. VII, 6, 3-7, 6.

Digitized by Google

envoie aussi des lettres aux principaux citoyens de Rome et du Sénat, dont la plupart sont ses amis et ses proches. Puis vient l'histoire très détaillée du meurtre du préfet Vitalianus. Vitalianus, le préfet du prétoire, était très énergique et très attaché à Maximin. Gordien, pour écarter un adversaire dangereux, se décide à le faire tuer; il lui envoie le questeur de la province, jeune homme énergique et décidé, avec ordre de se présenter le matin, avant le jour, au préfet du prétoire, soi-disant porteur d'un message confidentiel de Maximin. Le questeur aborde Vitalianus avec une troupe de soldats; il le trouve presque seul et lui tend le soi-disant message impérial. Tandis qu'il le lit, les soldats le percent de leurs poignards. Les assistants, persuadés que le meurtre a eu lieu par ordre de Maximin, se dispersent en toute hâte.

Les meurtriers se rendent alors sur la voie sacrée, exposent la lettre de Gordien au peuple, remettent son message aux consuls et autres destinataires et répandent le bruit de la mort de Maximin. Le peuple furieux se soulève, renverse les statues et les images de Maximin; son exaspération se donne libre carrière sans rencontrer la moindre opposition. Le Sénat se réunit, reconnaît Augustes Gordien et son fils et abolit tous les honneurs impériaux de Maximin. La réaction contre Maximin et ses créatures s'accélère; les délateurs, les accusateurs s'enfuient ou sont frappés par leurs victimes. Les procurateurs et ceux qui avaient rendu la justice au nom de Maximin sont jetés dans les égouts. Les vengeances privées, profitant des circonstances, se donnent libre cours.

Le préfet de la ville, Sabinus, qui s'efforce de réprimer les excès et de rétablir l'ordre, est tué d'un coup de bâton en plein public. Le Sénat, réuni sur ces entrefaites, prend des mesures décisives pour soulever les provinces contre Maximin; il envoie aux gouverneurs des ambassades composées des notabilités les plus en vue de l'ordre sénatorial et de l'ordre équestre, avec des messages retraçant la décision prise par le Sénat et par le peuple; il exhorte les gouverneurs à se rallier à la cause de Gordien et les provinces à rester fidèles. Les ambassadeurs du Sénat sont presque partout bien reçus et poussent les provinces à la défection. Tous les fonctionnaires de Maximin sont mis à mort et toutes les provinces se rallient au parti du Sénat. Dans quelques rares cas, seulement, les envoyés du Sénat échouent dans leur

Digitized by Google

mission; ils sont ou tués par les cités ou envoyés sous bonne escorte à Maximin qui les fait périr dans les supplices.

Un fait capital, au point de vue de la critique des sources, c'est le compte-rendu de la séance du Sénat et les mesures prises par ce corps à la réception du message de Gordien annonçant sa proclamation en Afrique. — Le récit de la Vie de Maximin se borne à nous dire que Gordien père et fils sont proclamés Augustes par le Sénat[1]. La Vie des Gordiens, au contraire, enregistre deux actes officiels successifs : *a)* reconnaissance des deux Gordiens comme Augustes[2], ce qui confirme le texte précédent; *b)* nomination d'une commission de vingt sénateurs, chargés de défendre pour les Gordiens et contre Maximin les diverses régions de l'Italie[3].

Remarquons tout d'abord que cette seconde mesure, non mentionnée par la Vie de Maximin, est naturelle et logique. Les Gordiens étaient absents et l'Italie se trouvait directement exposée aux menaces de Maximin. Il était donc nécessaire de nommer un organe spécial de gouvernement, et la commission des XX viri répondait parfaitement à cette nécessité du moment. La mesure offrait encore aux sénateurs un second avantage : en l'absence des Gordiens, elle investissait pratiquement le Sénat, par l'organe de sa commission, du pouvoir exécutif.

L'existence de la commission des XX viri, d'autre part, en dehors des textes, résulte sans aucun doute possible de deux inscriptions : l'une de Tibur, dédicace en l'honneur de L. Caesonius Lucillus Macer Rufinianus, qui est désigné expressément comme ayant fait partie en 238 de la commission des Vingt[4], l'autre de Lavinium, qui nomme un certain Valerius Claudius Priscillianus comme membre même de la même commission[5].

Historiquement, c'est donc le texte de la Vie des Gordiens qui apparaît comme le plus fondé, tandis que celui de la Vie de Maximin, s'il n'est pas inexact, est tout au moins incomplet. Mais, outre la question de vérité historique, ce point a une importance spéciale pour la critique des sources qui nous intéresse

1. § 14, 5.
2. § 10, 1.
3. Ibid.
4. *C. I. L.*, XIV, 3902 : « L. Caesonius C(ai) fil(ius) Quirina Lucillus Macer Rufinianus ... XX vir ex Senatus Consulto R(ei) P(ublicae) curandae. »
5. *Monumenti Antichi dei Lincei*, t. XIII, 1903, col. 171, et *Revue archéologique*, 1903[2] (*Revue des publications épigraphiques*, p. 458, n° 337).

Digitized by Google

ici tout particulièrement. Seule, parmi les biographies de l'Histoire Auguste qui concernent le règne de Maximin, la Vie des Gordiens connaît l'existence de la commission des XX viri. La Vie de Maximin n'en parle pas; la Vie de Maxime et Balbin, qui aurait dû, à propos de la nomination de Maxime et Balbin, la mentionner, la passe également sous silence. Nous nous trouvons donc, dans l'Histoire Auguste même, en présence de deux traditions opposées : l'une, celle de la Vie de Maximin et de la Vie de Maxime et Balbin, qui ne connaît pas l'existence de la commission des XX viri; l'autre, celle de la Vie des Gordiens, qui la mentionne expressément. La première, c'est la tradition d'Hérodien[1] : « Le Sénat, nous dit-il, se réunit, reconnaît Augustes Gordien et son fils et abolit tous les honneurs impériaux de Maximin. » La seconde était certainement la tradition de Dexippe. Nous en avons doublement la preuve : 1° par une interpolation de la biographie de Maximin[2], qui n'appartient pas à la rédaction primitive de la Vie : « Addidit Dexippus tantum odium fuisse Maximini, ut interfectis Gordianis viginti viros senatus creaverit quos opponeret Maximino. In quibus fuerunt Balbinus et Maximus quos contra eum principes fecerunt »; 2° par un texte de Zosime[3], qui reproduit sur ce point la tradition de Dexippe : « Le Sénat choisit dans son sein une commission de vingt membres ayant l'expérience du commandement, parmi lesquels il en désigna deux, Maxime et Balbin, comme empereurs. » Mais, si les deux passages sont d'accord sur les faits principaux — nomination d'une commission sénatoriale de vingt membres et choix parmi eux de deux empereurs, Maxime et Balbin, — ils diffèrent radicalement en ce qui concerne la date de ce double événement. Selon le passage de la Vie de Maximin, il est postérieur à la mort des Gordiens : « Interfectis Gordianis »; selon Zosime, il se place au moment même de la réception du message de Gordien, c'est-à-dire au lendemain de sa proclamation comme empereur. La version de Zosime est certainement la vraie et elle représente sans aucun doute la tradition authentique de Dexippe. Il est en effet parfaitement inadmissible que la commis-

1. VII, 7, 2 : « Ἡσύγκλητος συνελθοῦσα ... τὸν Γορδιανὸν ἅμα τῷ υἱῷ σεβαστοῦς ἀναγορεύουσι, τὰς δὲ τοῦ Μαξιμίνου τιμὰς ἀνατρέπουσι. »

2. § 32, 3.

3. I, 14 : « Ἐπεὶ δὲ πασῖ ταῦτα ἐδόκει, προχειρίζονται τῆς βουλῆς ἄνδρας εἴκοσι στρατηγίας ἐμπείρους ἐκ τούτων αὐτοκράτορας ἑλόμενοι δύο Βαλβῖνον καὶ Μάξιμον. »

Digitized by Google

sion sénatoriale des Vingt n'ait été nommée qu'au lendemain de la mort des Gordiens. Sa désignation, au contraire, ne peut s'expliquer et se légitimer que par un fait précis, l'absence des deux empereurs. Les deux Gordiens se trouvaient en Afrique et l'Italie était immédiatement menacée par Maximin; il était donc indispensable de désigner une commission exécutive chargée de gouverner en leur nom et d'assurer contre Maximin la défense de l'Italie. Ce fut précisément le rôle de la commission sénatoriale des Vingt. Plus tard, quand les deux Gordiens eurent disparu, il fut tout naturel, de la part du Sénat, de choisir dans le sein de cette commission, et évidemment parmi les membres les plus influents, les deux nouveaux empereurs, Maxime et Balbin.

La tradition de Dexippe — qui dans la circonstance est la vraie — comporte donc deux événements successifs : la nomination d'une commission de vingt membres dont font partie Maxime et Balbin, nomination qui se place au lendemain de la proclamation des Gordiens, lors de l'arrivée de leur message à Rome. Plus tard, après la mort des deux Gordiens en Afrique, deux des membres les plus en vue de la commission, Maxime et Balbin, sont nommés empereurs à la place des deux empereurs disparus. Cette tradition de Dexippe est suivie par la biographie des Gordiens, qui représente par conséquent notre source la plus précise et la plus authentique. Les Vies de Maximin et de Maxime et Balbin reproduisent au contraire sur ce point la tradition d'Hérodien, dont le caractère erroné résulte nettement des observations précédentes.

c) Maximin reçoit la nouvelle des événements de Rome; il ordonne la marche sur l'Italie. — *Vita Maximini*, §§ 17-18. — A la réception du sénatus-consulte, Maximin entre dans une colère épouvantable. On l'eût pris pour une bête féroce : il se heurte contre les murs, se roule par terre, pousse des cris confus, déchire ses vêtements et frappe ceux qui sont près de lui. Il veut même, selon quelques auteurs, arracher les yeux à son fils, qui se retire en toute hâte. Son fils, dans la circonstance, était coupable à ses yeux parce qu'il ne s'était pas rendu à Rome comme il en avait reçu l'ordre; Maximin pensait que sa présence dans la capitale eût paralysé tout mouvement de défection. Les amis de Maximin, voyant sa fureur, l'enferment dans sa chambre; il se met à boire et oublie tout ce qui s'est passé. Le lendemain, il reçoit ses amis et tient conseil avec eux. Approuvant la conduite

Digitized by Google

du Sénat, ils se taisent et Maximin les quitte pour aller haranguer ses troupes. Il se déchaîne contre les Africains, contre Gordien, contre les sénateurs et exhorte les soldats à venger leurs communes injures. Après avoir reproduit un long passage de ce discours, l'auteur de la biographie conclut en nous disant que Maximin fit verser une forte paye à son armée et prit aussitôt avec elle le chemin de Rome.

Vita Gordianorum, § 14. — A la nouvelle des événements de Rome, Maximin réunit ses troupes et prononce un discours, dont l'auteur donne le texte. Mais les troupes restent indifférentes et les partisans mêmes de Maximin ne témoignent d'aucune ardeur. Maximin, inquiet de cet état d'esprit, écrit à son fils, resté loin en arrière, d'accélérer sa marche de peur que les soldats ne forment quelque entreprise en son absence. Puis vient la lettre.

Le texte de la Vie de Maximin comprend deux parties : *a)* le récit des fureurs de Maximin[1]; *b)* les mesures prises pour organiser la résistance[2]. La première partie ne se trouve que dans la Vie de Maximin. La seconde comprend un conseil où Maximin réunit ses amis, une assemblée militaire où il harangue ses soldats, la paye d'un stipendium considérable et l'ordre de marcher sur l'Italie. — La Vie des Gordiens ne connaît rien ni des fureurs de Maximin, ni du conseil tenu par lui; elle donne sa harangue aux soldats[3], puis elle mentionne, ce qui lui est particulier, un ordre de Maximin à son fils d'accélérer sa marche pour le rejoindre[4]. En ce qui concerne le rôle du fils de Maximin à ce moment, les récits des deux biographies offrent une divergence absolue : selon la Vie de Maximin, le jeune homme est présent au quartier général de l'empereur, puisque son père, dans sa colère, veut lui arracher les yeux[5]; d'après la Vie des Gordiens, il est absent et son père lui envoie l'ordre écrit de hâter sa marche pour le rejoindre[6].

Hérodien donne sur ces événements le récit suivant[7] : à l'annonce de ce qui s'est passé à Rome, Maximin, quoique triste et

1. § 17, 1-5.
2. §§ 17, 6-7, et 18, 1-4.
3. § 14, 1-5.
4. § 14, 6.
5. § 17, 2.
6. § 14, 6.
7. VII, 8, 1-9.

Digitized by Google

préoccupé, affecte l'indifférence. Il reste enfermé deux jours chez lui et tient des conférences avec ses amis. L'armée et la population civile sont au courant des événements, mais on évite d'en parler et on feint de tout ignorer. Maximin, soupçonneux, étudie l'attitude et l'aspect de chacun. Le troisième jour, il convoque ses soldats dans la plaine devant la ville, monte sur son tribunal et lit un discours composé par ses amis, dont Hérodien nous donne ensuite le texte. Son discours terminé, il profère de nombreuses injures contre Rome et le Sénat avec des gestes menaçants comme si ses adversaires étaient présents, puis il ordonne le départ pour l'Italie.

d) Défaite et mort des Gordiens. — *Vita Maximini*, § 19. — Gordien, inquiété en Afrique par un certain Capelianus, à qui il avait donné un successeur dans le gouvernement des Maures, envoie son fils, Gordien jeune, contre lui. Celui-ci est tué dans un combat acharné. Gordien, sachant que Maximin avait de grandes forces, que les Africains, d'autre part, étaient impuissants et peu sûrs, se pend. Capelianus, vainqueur au nom de Maximin, tue ou proscrit les partisans de Gordien qui continuaient à remuer en Afrique. La répression est impitoyable; il détruit les villes, pille les temples, dont il distribue les trésors aux soldats, et fait mettre à mort le peuple et les principaux habitants de certaines villes. Il tâche en même temps de gagner l'affection des troupes, dans l'espoir d'arriver à l'Empire si Maximin venait à périr.

Vita Gordianorum, §§ 15-16. — Un certain Capelianus, ennemi de Gordien même avant son avènement et à qui cet empereur avait retiré le gouvernement des Maures qu'il tenait de Maximin, se soulève contre les deux Gordiens à l'arrivée de son successeur, réunit une troupe de Maures levée à la hâte et marche contre Carthage qui se déclare aussitôt pour lui. Gordien, décidé à tenter la fortune des armes, envoie contre Capelianus l'aîné de ses fils, Gordien le jeune. Mais Capelianus, plus hardi et plus expérimenté que son adversaire adonné aux plaisirs et sans énergie, le défait dans un combat : Gordien jeune est tué. La victoire de Capelianus avait été facilitée par une terrible tempête qui avait fortement maltraité l'armée de Gordien. Le nombre des morts du côté de Gordien avait été si grand que l'on chercha longtemps, sans pouvoir le trouver, le corps de son fils. A la nouvelle du désastre, le vieux Gordien, songeant

Digitized by Google

aux forces considérables du parti de Maximin et craignant d'être trahi par les habitants de Carthage, se résout à la mort et se pend.

Entre les deux récits de la Vie de Maximin et de la Vie des Gordiens, le premier beaucoup plus concis, il existe une correspondance générale, des rapports étroits et souvent une concordance littérale. Par exemple, *Vita Maximini*[1] : « (Capelianus) cui Mauros regenti... », et *Vita Gordianorum*[2] : « Cum Mauros Maximini jussu regeret »; *Vita Maximini*[3] : « Sciens in Maximino multum esse roboris et in Afris nihil virium, multum quin imo perfidiae », et *Vita Gordianorum*[4] : « Cum in Africa nihil praesidii et a Maximino multum timoris »; *Vita Maximini*[5] : « Ipse (Gordianus) laqueo vitam finivit », et *Vita Gordianorum*[6] : « Laqueo vitam finivit. » Mais le récit de la Vie des Gordiens, tout en coïncidant dans l'ensemble avec la Vie de Maximin, ajoute un certain nombre de données personnelles. Ainsi le fait que Capelianus avait déjà été l'ennemi de Gordien antérieurement même à l'avènement de ce dernier[7], la composition de l'armée de Capelianus, formée d'éléments improvisés[8], l'âge de Gordien jeune (quarante-six ans[9]), la double cause de la victoire de Capelianus (audace de Capelianus, inexpérience de Gordien jeune)[10], l'impossibilité de retrouver le corps de Gordien sur le champ de bataille[11], la tempête qui précède la rencontre, désorganise l'armée de Gordien et facilite la victoire de Capelianus[12].

Inversement, la Vie de Maximin donne des indications spé-

1. § 19, 1.
2. § 15, 1.
3. § 19, 2.
4. § 16, 3.
5. § 19, 2.
6. § 16, 3.
7. § 15, 1 : « Gordiano et in privata vita semper adversus. »
8. § 15, 2 : « Conlectis Mauris et tumultuaria manu. »
9. § 15, 2 : « Filium ... quadraginta et sex annos agentem... »
10. § 15, 3 : « Cum in re militari et Capelianus esset audacior et Gordianus junior non tam exercitatus, quippe qui nobilitatis deliciis tardabatur. »
11. § 16, 1 : « Cum diu quaesitum sit corpus Gordiani junioris, non potuerit inveniri. »
12. § 16, 2 : « Fuit praeterea ingens, quae raro in Africa est, tempestas, quae Gordiani exercitum ante bellum ita dissipavit, ut minus idonei milites proelio fierent atque ita facilis esset Capeliani victoria. »

Digitized by Google

ciales sur la répression en Afrique après la mort des Gordiens : massacres et proscriptions en masse[1], soumission des cités[2], destruction des temples[3], distributions extraordinaires aux soldats[4], mesures de rigueur contre l'aristocratie et le peuple de la province[5], et cette remarque finale, essentielle, qu'il favorisait les soldats et voulait gagner leur faveur, par ambition personnelle et pour se concilier leurs esprits pour le cas où Maximin viendrait à disparaître[6].

Hérodien[7] nous rapporte cet épisode de la défaite et de la mort des Gordiens de la manière suivante : Capelianus, qui appartenait à l'ordre sénatorial et « gouvernait les Maures, auxquels les Romains donnaient le nom de Numides », était depuis longtemps en mauvais termes avec Gordien. Dès son avènement à l'Empire, Gordien lui avait envoyé un successeur avec ordre de quitter la province. A la nouvelle de l'approche de Capelianus, Gordien est pris d'une grande frayeur. Tous les Carthaginois sortent en masse, formant une cohue plutôt qu'une armée organisée. Mais, connaissant les grandes forces de Capelianus et sachant que lui-même n'avait pas de soldats en Afrique, Gordien se pend ; on cache sa mort et la multitude élit à sa place son fils comme chef. Une autre version, rapportée un peu plus loin par le même Hérodien, raconte que Gordien, resté chez lui à cause de son grand âge, se retire dans sa chambre à l'approche de Capelianus et se pend avec sa ceinture.

On en vient aux mains. Les Carthaginois qui défendaient la cause de Gordien avaient une grande supériorité numérique, mais ils étaient mal armés et ne possédaient aucune expérience des choses de la guerre. Ils ne soutinrent même pas le choc et s'enfuirent en désordre. Le fils de Gordien fut tué ainsi que ceux qui l'avaient suivi et, dans la masse des tués, on ne put identifier les cadavres pour les inhumer ni retouver le corps de Gordien.

Les fuyards rentrèrent en grand désordre à Carthage, se pres-

1. § 19, 3 : « Omnes Gordiani metu partium in Africa interemit atque proscripsit. »
2. § 19, 4 : « Civitates subdidit. »
3. Ibid. : « Fana diripuit. »
4. Ibid. : « Donaria militibus divisit. »
5. § 19, 5 : « Plebem et principes civitatem concidit. »
6. Ibid. : « Ipse praeterea militum animos sibi conciliabat, proludeus ad Imperium, si Maximinus perisset. »
7. VII, 9, 1-9.

Digitized by Google

sant aux portes, où les soldats de Capelianus les massacrèrent en grand nombre sous les yeux mêmes de leurs femmes et de leurs enfants. Puis Hérodien nous donne la seconde version de la mort de Gordien père, dont il a été question ci-dessus.

Il faut noter les détails précis que rapporte Hérodien sur la personnalité de Capelianus. Il était, nous dit-il, d'ordre sénatorial[1], ce qui, historiquement, est vrai, car sa fonction supposait la dignité sénatoriale; il ajoute qu' « il gouvernait les Maures, auxquels les Romains donnent le nom de Numides »[2]. Outre que Maures et Numides étaient deux groupes ethniques différents, le premier habitant les deux Maurétanies Tingitane et Césarienne, le second la Numidie, le titre donné par Hérodien n'est pas le titre officiel. Capelianus était légat propréteur de Numidie; mais, le fait est à noter, l'indication d'Hérodien est plus précise que celles de l'Histoire Auguste, puisqu'au moins le nom de Numides apparaît dans la nomenclature. Même remarque pour la composition de son armée : la biographie de Maximin ne nous donne aucune précision et celle des Gordiens nous parle seulement d'une troupe levée à la hâte[3]. — Hérodien[4], lui, remarque expressément qu'il dispose d'une armée peu négligeable chargée de défendre la province contre les invasions barbares et de contenir les populations. Cette armée, c'est l'armée régulière de Numidie dont le noyau est formé par la III[e] légion auguste de Lambèse et dont Hérodien nous parle un peu plus loin[5] à propos de la marche sur Carthage, « troupes valeureuses et très nombreuses, soldats d'un âge florissant, pourvus de toutes sortes d'armes, très exercés et, par habitude des combats contre les barbares, bien préparés à la lutte »; et encore c'étaient, nous dit-il, des « gens de trait excellents et remarquables cavaliers »[6].

Pour la mort des deux Gordiens, il y a concordance entre les biographies de l'Histoire Auguste. La Vie de Maximin[7] raconte que Gordien père envoya son fils avec une armée au-devant de Capelianus qui approchait. Gordien jeune est tué dans la bataille et, à cette nouvelle, le vieux Gordien se pend. Le même récit

1. VII, 9, 1 : « Τῶν ἀπὸ συγκλήτου. »
2. Ibid. : « Ἡγεῖτο δὲ Μαυρουσίων τῶν ὑπὸ Ρωμαίοις Νομάδων δὲ καλουμένων. »
3. § 15, 1 : « Conlectis Mauris et tumultuaria manu. »
4. VII, 9, 3.
5. Ibid.
6. VII, 9, 6 : « Ἀκοντισταίτε εὔστοχοι καὶ ἱππεῖς ἄριστοι. »
7. § 19, 2-3.

Digitized by Google

— avec plus de détails, comme il est naturel — se retrouve dans la biographie des Gordiens[1]. Hérodien, nous l'avons vu, rapporte sur ce point deux versions différentes. Selon la première[2], Gordien père se tue avant la bataille, dès qu'il apprend l'arrivée de Capelianus; on cache sa mort et la multitude élit à sa place son fils comme chef. Le jeune Gordien livre bataille, est vaincu et périt dans le combat. D'après la seconde[3], qui est conforme à celle de l'Histoire Auguste, Gordien, resté chez lui, reçoit la nouvelle de la mort de son fils et se pend avec sa ceinture.

Zosime[4] place la mort des deux Gordiens après celle des deux Maximins, ce qui est une erreur manifeste, et il en fait un curieux récit : « Ainsi délivrés de toute crainte, attendaient-ils (les Romains) l'arrivée des empereurs d'Afrique, mais ceux-ci moururent dans une tempête au cours de leur navigation. »

Avec la mort des deux Gordiens entre en scène une troisième biographie de l'Histoire Auguste, celle de Maxime et Balbin. La confrontation des textes va porter, dans la période suivante, non plus seulement sur deux, mais sur trois biographies parallèles; c'est le moment de résumer les conclusions acquises jusqu'ici pour les deux premières d'entre elles, la Vie de Maximin et la Vie des Gordiens. Ces deux biographies nous représentent deux traditions historiques nettement distinctes, celles d'Hérodien et de Dexippe. La Vie de Maximin reproduit la tradition d'Hérodien, mais sous une forme médiate; il y a eu une source intermédiaire qui a utilisé directement, en le résumant, le récit d'Hérodien. Cette source intermédiaire était une source latine. Au contraire, la Vie des Gordiens repose essentiellement sur la tradition de Dexippe. Cette utilisation a-t-elle été immédiate ou, comme pour la Vie de Maximin, y a-t-il eu une source intermédiaire? Nous ne possédons plus le texte de Dexippe et par conséquent il ne saurait être question de conclusions certaines. Cependant, à défaut de certitude, il y a des probabilités très fortes en faveur de la seconde hypothèse.

III[e] période. — *Le règne de Maxime et Balbin jusqu'à la mort de Maximin (début mars-début avril 238).* — La troisième période comprend les événements suivants : proclamation

1. §§ 15, 2; 16, 3.
2. VII, 9, 4-5.
3. VII, 9, 9.
4. I, 15-16.

Digitized by Google

de Maxime et Balbin comme empereurs, lutte contre Maximin et mort de ce dernier. Elle est représentée dans l'Histoire Auguste, non plus seulement, comme la précédente, par une double tradition : Vie de Maximin, Vie des Gordiens, mais par une triple tradition parallèle : Vie de Maximin, Vie des Gordiens, Vie de Maxime et Balbin. — C'est dire qu'au point de vue de la critique des sources, cette période est le moment essentiel du règne de Maximin.

Les faits principaux de cette période sont au nombre de six : nomination de Maxime et Balbin comme empereurs; Gordien jeune est créé César; premiers actes de Maxime et Balbin; troubles de Rome en l'absence de Maxime; mort de Maximin; annonce de cette mort à Rome. — La correspondance entre les trois récits résulte du tableau suivant :

	Vie de Maximin.	*Vie de Maxime et Balbin.*	*Vie des Gordiens.*
a) Nomination de Maxime et Balbin comme empereurs.	§ 20, 1-4.	§ 1, 1-2.	§ 22, 1-2.
b) Gordien III est nommé César.	§ 20, 2-4.	§ 3, 2.	§ 22.
c) Premiers actes de Maxime et Balbin.	§ 20, 5-6.	§ 3, 2-3.	
d) Troubles à Rome en l'absence de Maxime.	§ 20, 6.	§§ 9, 1-5; 10, 4-8.	§§ 22, 5; 23, 1.
e) Mort de Maximin.	§§ 20, 7-8; 21, 22-23.	§ 11, 1-3.	
f) Annonce à Rome de la mort de Maximin.	§ 24, 4-8.	§ 11, 2-7.	

a) Nomination de Maxime et Balbin comme empereurs. — *Vita Maximini*, § 20, 1-4. — Lorsque la nouvelle de la mort des Gordiens en Afrique parvient à Rome, le Sénat, qui redoute la cruauté de Maximin, accrue encore par les événements récents, nomme empereurs Maxime Pupien et Claude Balbin; le premier,

Digitized by Google

malgré la bassesse de son origine, avait été préfet de la ville et revêtu de plusieurs dignités où il avait fait preuve de qualités réelles; le second était de mœurs plus austères. Le peuple les nomme tous deux Augustes.

Vita Maximi et Balbini, §§ 1, 1-2; 3, 1. — Après la mort des deux Gordiens en Afrique et tandis que Maximin furieux marche sur Rome pour punir la ville de les avoir reconnus, les sénateurs tremblants se réunissent dans le temple de la Concorde le sept des ides de juin, durant les jeux Apollinaires, pour délibérer sur ce qu'il y a à faire. Deux consulaires éminents, Maxime et Balbin, entrent dans la salle; on pouvait lire sur leur visage l'épouvante que leur causait l'approche de Maximin. Comme le consul entretenait le Sénat d'autres affaires, le sénateur qui devait opiner le premier prend la parole. Son discours est suivi d'un silence général. Maxime parle à son tour et conclut à la nécessité de nommer deux empereurs. Vient ensuite un troisième discours de Vectius Sabinus, qui propose de donner le pouvoir impérial à Maxime et Balbin. Le Sénat ratifie cette proposition par des acclamations unanimes. Maxime et Balbin sont proclamés empereurs.

Vita Gordianorum, § 22, 1-2. — Après la mort des deux Gordiens, le Sénat, tremblant et plein d'effroi à l'idée des vengeances de Maximin, choisit, parmi les vingt membres à qui il avait confié la défense de l'État, les deux consulaires Maxime et Balbin et les nomme Augustes.

Comment Hérodien[1] nous présente-t-il ces événements? A la nouvelle de la mort de Gordien, il y a un grand trouble à Rome. Le peuple et surtout le Sénat voient disparaître avec terreur l'empereur en lequel ils avaient mis toutes leurs espérances. On savait que Maximin n'épargnerait personne. Aussi le Sénat décide-t-il de se réunir et, pour écarter le danger, il se résout à nommer deux empereurs chargés d'administrer l'État avec un pouvoir égal pour que l'autorité ne dégénérât pas de nouveau en tyrannie. Il se réunit donc, non pas à la curie, comme d'habitude, mais au temple de Jupiter capitolin. On commence par désigner ceux qui, en raison de leur âge ou de leurs dignités, peuvent prétendre à l'Empire. Puis on passe au vote : Maxime et Balbin ont la majorité; d'autres sénateurs ont aussi des voix; Maxime et Bal-

1. VII, 10, 1-5.

Digitized by Google

bin sont élus empereurs, créés Augustes et, par un sénatus-consulte spécial, reçoivent tous les honneurs impériaux.

b) Gordien III est nommé César à Rome. — *Vita Maximini*, § 20, 2-4. — Après la nomination de Maxime et Balbin comme empereurs, les troupes, d'accord avec le peuple, donnent au petit-fils de Gordien, encore enfant, le titre de César. L'État est ainsi défendu par trois empereurs contre Maximin.

Vita Maximi et Balbini, §§ 3, 2; 8, 1-3. — Maxime et Balbin, proclamés empereurs au Sénat, se rendent du Sénat au Capitole pour y offrir un sacrifice. Puis ils convoquent le peuple devant les rostres. Ils prononcent un discours pour rendre compte du vote du Sénat et de leur propre élection, mais le peuple et un certain nombre de soldats qui se trouvaient présents s'écrient : « Nous demandons tous que Gordien soit fait César » ; selon la plupart des auteurs, Gordien avait quatorze ans. On l'entraîne et, à la suite d'un nouveau sénatus-consulte, il est introduit dans le Sénat et nommé César... Tous les honneurs et toutes les distinctions du pouvoir impérial — la puissance tribunicienne, l'imperium proconsulaire, le souverain pontificat et le titre de pères de la patrie — leur ayant été décernés, Maxime et Balbin entrent en possession du pouvoir. Mais, pendant qu'ils offrent un sacrifice au Capitole, le peuple conteste l'Empire à Maxime, dont il craint la sévérité. Aussi demande-t-il que la dignité impériale soit accordée au jeune Gordien, concession qui est aussitôt faite. On ne permet pas à Maxime et à Balbin de gagner avec leur garde le palais impérial avant qu'ils aient consenti à donner au jeune Gordien le titre de César.

Sur la parenté du jeune Gordien vis-à-vis du vieux Gordien, il y a du flottement et de l'incertitude dans nos trois biographies. Toutes trois en font bien un petit-fils du premier Gordien ; mais, lorsqu'il s'agit de préciser, elles sont en désaccord. La Vie de Maximin[1] reste dans le vague : « Parvulus nepos Gordiani... » La Vie de Maxime et Balbin[2] lui donne pour mère une fille de Gordien : « Hic (Gordianus) nepos erat Gordiani ex filia[3]. » Enfin la Vie des Gordiens[4] juxtapose deux traditions parallèles : « Hic

1. § 20, 3.
2. § 3, 3.
3. Tradition qui se retrouve dans l'*Epitome*, § 27, 1, et qui est confirmée par les inscriptions, *C. I. L.*, VIII, 848, 4218, etc., et, par conséquent, est la vraie.
4. § 22, 45.

Digitized by Google

natus est, ut plerique asserunt, ex filia Gordiani[1], ut unus aut duo (nam amplius invenire non potui), ex filio qui in Africa periit. » La première, la plus généralement répandue, au témoignage du biographe, est celle de la Vie de Maxime et Balbin; la seconde, qui donnait pour père au jeune César le fils du vieux Gordien, ne comptait dans la littérature historique que de rares représentants. Au point de vue de la critique des sources, il est intéressant de constater la différence d'attitude de nos trois biographies à cet égard. Ce n'est pas tout. Nous savons qu'Hérodien adoptait la filiation par la mère[2] : « Il y avait un fils, enfant d'une fille de Gordien, qui portait le nom de son grand-père. » Cette tradition, la Vie de Maximin ne la reproduit pas, preuve nouvelle, après tant d'autres précédemment indiquées, que l'utilisation du récit d'Hérodien par cette biographie n'a pas été immédiate, mais qu'il y a eu chez notre biographe recours à une source intermédiaire.

Les motifs de cette élévation de Gordien III à la dignité de César nous sont donnés à la fois par la Vie de Maxime et Balbin et par la Vie des Gordiens. Vie de Maxime et Balbin[3] : « Aucun prince ne fut aimé autant que lui dans un âge aussi tendre; il le devait au souvenir de son aïeul et de son oncle, car ceux-ci avaient péri en Afrique en défendant contre Maximin la cause de la République. Tant la mémoire des belles choses a d'empire sur les Romains. » — Vie des Gordiens[4] (à propos de l'élévation de Gordien III au rang d'Auguste) : « Maxime et Balbin ayant été tués dans une sédition après deux ans de règne, le jeune Gordien, qui avait tenu jusque-là le rang de César, fut élevé à celui d'Auguste, grâce au singulier attachement, à l'immense amour que lui portaient les soldats, le peuple, le Sénat et toutes les nations. Il en était surtout redevable au mérite de son aïeul et de son oncle ou de son père, lesquels avaient pris tous deux les armes contre Maximin pour la cause du Sénat et du peuple et dont l'un était mort en combattant, l'autre victime des événements de la guerre. »

Gordien fut donc, selon les deux biographies de Maxime et

1. Cette fille de Gordien père s'appelait Maecia Faustina et elle était mariée au consulaire Junius Balbus (*Vita Gordianorum*, § 4, 2-3).
2. VII, 10, 5.
3. § 9, 5.
4. § 22, 5.

Digitized by Google

Balbin et des Gordiens, choisi en raison de la popularité des deux premiers Gordiens qui avaient péri en Afrique, mais encore est-il nécessaire de préciser. Les deux premiers Gordiens, représentants de la réaction contre la tyrannie militaire de Maximin, avaient joui d'une grande popularité auprès du Sénat et même du peuple; leur mort en Afrique n'avait fait qu'augmenter cette faveur et on comprend fort bien que Gordien III en ait hérité. Le passage de la Vie des Gordiens[1] ajoute les soldats à tous ceux qui étaient animés d'un « immense amour » vis-à-vis du jeune Gordien. Ce texte toutefois concerne non pas l'élévation de Gordien III au rang de César, mais sa nomination ultérieure à la dignité d'Auguste après la mort de Maxime et Balbin. D'une manière générale, ce n'est pas l'attachement pour la famille des Gordiens qui dicte l'attitude des soldats vis-à-vis de Gordien III. Le motif dominant chez eux, c'est le désir de jouer un mauvais tour aux empereurs sénatoriaux et, après leur mort, au Sénat qui les a élus. La biographie de Maxime et Balbin[2], d'ailleurs, ajoute expressément que, si les soldats, après le meurtre de Maxime et Balbin, proclament Gordien Auguste, ils le font tout simplement parce qu'ils n'ont pas d'autre candidat sous la main. Il s'agit d'empêcher le Sénat de pourvoir cette fois encore à la vacance de l'Empire : la proclamation de Gordien III n'a pas d'autre cause ni d'autre but.

Selon Hérodien[3], c'est le peuple qui prend l'initiative de désigner Gordien III comme César : « Le peuple se porte au Capitole armé de pierres et de bâtons et manifeste contre Maxime...; il voulait un empereur de la famille des Gordiens pour que le pouvoir impérial restât dans leur famille. » D'ailleurs, Hérodien[4] laisse entendre qu'il peut y avoir eu une intervention du parti des Gordiens : « Pendant la séance du Sénat, le peuple, soit prévenu par quelques-uns des amis ou des proches de Gordien, soit qu'il l'eût appris par la rumeur publique... » Mais la vraie cause de l'attitude du peuple n'est pas

1. § 22, 5.

2. § 14, 7.

3. VII, 10, 5-6 : « Παρειστήκεσαν ταῖς Πύλαις, φράξαντες πᾶσαν τὴν ἐς τὸ Καπετώλιον ἄνοδον τῷ πλήθει τῶν ὄχλων, λίθους τε καὶ ξύλα ἐπεφέροντο ... ἠξίουν γὰρ τοῦ Γορδιανοῦ γένους βασιλέα αἱρεθῆναι, τότε τῆς αὐτοκρατορικῆς ὄνομα ἀρχῆς ἐκείνῳ τῷ οἴκῳ καὶ ὀνόματι μεῖναι. »

4. VII, 10, 5 : « Εἴτε ὑποβαλόντων τινῶν Γορδιανοῦ φίλων καὶ οἰκείων, εἴτε γνόντες ὑπὸ φήμης. »

Digitized by Google

là; le récit d'Hérodien nous le montre nettement. Cette cause, c'est l'opposition au nouvel empereur Maxime, dont on a éprouvé la dureté pendant sa préfecture de la ville : « Le peuple s'oppose surtout à Maxime, à qui l'on reproche son excessive sévérité au cours de sa préfecture urbaine vis-à-vis de la légèreté et des délits du peuple. En raison de cette crainte, le peuple manifeste contre lui et crie qu'il les mettra tous deux à mort[1]. » Le peuple demande donc l'association de Gordien à l'Empire, non par sympathie pour lui, mais pour faire pièce aux deux empereurs sénatoriaux et notamment à Maxime.

Quant à la faveur des soldats pour Gordien, il faut remarquer qu'Hérodien, dans son récit de la nomination de Gordien comme César, n'en dit absolument rien. Fait plus caractéristique : lorsque plus tard, après le meurtre de Maxime et Balbin, les soldats proclameront Auguste le César Gordien, la raison expressément donnée par Hérodien[2] c'est, non pas un attachement quelconque à la personne du jeune Gordien, mais la circonstance « qu'ils ne trouvent personne d'autre pour le moment ».

En résumé, lorsque les biographies de l'Histoire Auguste — la Vie de Maxime et Balbin, comme la Vie des Gordiens — donnent comme cause déterminante de l'élévation du jeune Gordien l'amour du Sénat, du peuple et des soldats, cette énumération appelle quelques explications. Le Sénat n'a manifesté aucun attachement particulier pour la personne du jeune Gordien. Il avait appuyé les deux premiers Gordiens contre Maximin, mais, après leur mort, il réalise son programme par l'élévation à l'Empire de Maxime et Balbin. L'avènement de Gordien III se fait en opposition complète à la politique du Sénat. Le peuple, qui prend en réalité l'initiative de la nomination de Gordien III comme César, veut surtout marquer par cet acte sa mauvaise volonté vis-à-vis des deux empereurs sénatoriaux et notamment de Maxime. Enfin, les soldats sont restés fidèles à Maximin, qui vit encore et est toujours pour eux l'empereur légitime; ils n'ont que haine pour la famille des Gordiens. Mais ils se rallient au peuple et font cause commune avec lui contre les deux empereurs

1. VII, 10, 5-6 : « Ἀντιπράττοντες τοῖς ὑπὸ τῆς συγκλήτου ἐψηφισμένοις καὶ μάλιστα τὸν Μάξιμον παραιτούμενοι ... ἀπηρέσκοντο αὐτῷ, ἐδόωντε καὶ ἠπείλουν ἀποκτεινεῖν αὐτούς. »

2. VIII, 8, 7 : « Ἀράμενοι δὲ τὸν Γορδιανὸν Καίσαραχόντα, αὐτοκράτορά τε ἀναγορεύσαντες, ἐπειδὴ πρὸς τὸ παρὸν ἄλλον οὐχ εὗρον. »

Digitized by Google

sénatoriaux. La vérité est que l'élévation de Gordien comme César représente un succès de l'élément populaire et une revanche de l'armée; c'est, à ce double titre, un échec marqué pour la politique sénatoriale.

Sur les conditions dans lesquelles s'est produite l'association de Gordien III, le récit le plus circonstancié est celui d'Hérodien[1]. Pendant la séance du Sénat, le peuple, armé de pierres et de bâtons, se porte au Capitole, manifeste contre les décisions du Sénat et se prononce surtout contre Maxime, à qui il reproche la sévérité qu'il avait déployée pendant qu'il était préfet de la ville. Il profère des menaces contre lui et déclare qu'il mettra les deux empereurs à mort. Maxime et Balbin, escortés par les jeunes gens de l'ordre équestre et les cohortes urbaines, les épées nues, tentent de sortir du Capitole et de s'ouvrir un passage. Le peuple s'y oppose et les menace à coups de pierres et de bâtons. Les deux empereurs sont obligés de recourir à la ruse. Il y avait un fils, encore enfant, d'une fille de Gordien qui portait le nom de son grand-père. Maxime et Balbin envoient quelques-uns des leurs avec ordre de le leur amener. Les envoyés trouvent l'enfant occupé à jouer, le chargent sur leurs épaules et l'amènent à travers la foule, le lui montrent en disant que c'est le petit-fils de Gordien et le conduisent au Capitole au milieu des acclamations. Le Sénat le nomme César, quoiqu'en raison de son âge il ne puisse diriger les affaires. La multitude se calme et laisse enfin les deux empereurs gagner le palais impérial du Palatin.

Vita Gordianorum, § 22. — Le peuple et les soldats demandent que le titre de César soit donné au jeune Gordien, qui avait selon les uns onze ans, selon d'autres treize et selon Junius Cordius seize, car cet écrivain prétend qu'il périt à l'âge de vingt-deux ans. Cet enfant, entraîné au Sénat, puis devant l'assemblée du peuple et couvert de la robe impériale, reçut le nom de César.

c) Premiers actes de Maxime et Balbin. — *Vita Maximini*, § 20, 5-6. — Le Sénat et Balbin confient à Maxime la direction de la guerre contre Maximin...

Vita Maximi et Balbini, § 4, 1-4. — La première proposition faite par les nouveaux empereurs est de mettre les deux Gordiens au rang des dieux. Quelques écrivains disent que Gor-

1. VII, 10, 5-9.

Digitized by Google

dien père seul obtint cette distinction, mais Junius Cordus, dans son histoire fort détaillée, rapporte qu'ils furent divinisés tous les deux. Le vieux Gordien s'étant étranglé, son fils, qui périt sur un champ de bataille, était par cela même encore plus digne que lui de cet honneur. Après ces délibérations, la préfecture de la ville est donnée à Sabinus, homme grave et qui convenait au caractère de Maxime, et la préfecture du prétoire à Pinarius Valens... — § 8, 4 : On offre aux dieux les sacrifices ordinaires; on donne des représentations théâtrales, des jeux dans le cirque, des combats de gladiateurs. Après la cérémonie accoutumée des vœux dans le Capitole, Maxime est envoyé contre Maximin avec une forte armée. Les prétoriens restent à Rome (cf. § 9, 1).

La Vie de Maxime et Balbin est donc la seule des biographies de l'Histoire Auguste qui mentionne les premiers actes des nouveaux empereurs. La Vie de Maximin n'en dit rien, non plus qu'Hérodien. Ce n'est donc pas dans Hérodien que la Vie de Maxime et Balbin a pu puiser les détails qu'elle nous donne, notamment sur la nomination des hauts fonctionnaires (Sabinus à la préfecture de la ville, Pinarius Valens à la préfecture du prétoire) et sur la divinisation des Gordiens. Quelle est la valeur historique de ces indications? Le préfet de la ville, Sabinus, apparaît également dans Hérodien[1], dans la Vie de Maximin[2] et dans celle des Gordiens[3]. Quant à Pinarius Valens, il n'est absolument connu que par la biographie de Maxime et Balbin[4]. Pour la divinisation des deux Gordiens, également rapportée par la Vie des Gordiens[5], nous avons le témoignage décisif des inscriptions. On voit en effet, sur les inscriptions de Gordien III, figurer les noms des deux premiers Gordiens avec l'épithète de « Divi »[6].

d) Troubles à Rome en l'absence de Maxime. — *Vita Maximini*, § 20, 6. — Après le départ de Maxime, Balbin, resté à

1. VII, 7, 4.
2. § 15, 1.
3. § 13, 9.
4. § 4, 4; cf. § 5, 5.
5. § 16, 4 : « Hic exitus duorum Gordianorum fuit, quos ambos senatus Augustos appellavit et postea inter divos rettulit. »
6. *C. I. L.*, VIII, 848 : « Divi M. Antonii Gordiani nepos, divi Antonii Gordiani sororis filius »; VIII, 4218 : « Divi Gordiani nepos et divi Gordiani sororis filius »; VIII, 10330 : « Divorum Gordianorum nepos »; cf. 10331, 10431, etc.

Digitized by Google

Rome, doit lutter contre des séditions intestines et des guerres civiles; Gallicanus et Mécène, entre autres, sont tués par le peuple; le peuple à son tour est massacré par les prétoriens. L'autorité de Balbin n'est pas suffisante pour réprimer ces mouvements. Une grande partie de la ville est incendiée.

Vita Maximi et Balbini, §§ 9, 1-5; 10, 4-8. — Après le départ de Maxime, il s'élève entre le peuple et les prétoriens demeurés à Rome de violentes querelles qui dégénèrent en une guerre intestine. Les troubles vont si loin que la plus grande partie de Rome est incendiée, les temples sont profanés, les rues souillées de sang. Balbin, faible et vieux, ne peut réussir à calmer les esprits quoiqu'il se montre à la multitude et s'efforce de mettre un terme à l'animosité des deux partis. Il s'en fallut de peu qu'il ne fût blessé d'un coup de pierre. On assure même qu'il reçut des coups de bâton. Il ne réussit à rétablir l'ordre qu'en présentant au peuple le jeune Gordien revêtu de la pourpre et porté sur les épaules d'un homme immensément grand. Gordien était très populaire. Sa vue calme le peuple ainsi que les soldats et ramène la concorde...

De nouvelles dissensions éclatent à Rome entre le peuple et les soldats. Balbin publie des édits dont personne ne tient compte. Les prétoriens se retirent dans leur camp où les vétérans se joignent à eux; le peuple les y assiège et, en coupant les conduites d'eau qui alimentaient le camp, oblige les prétoriens à capituler. Toutefois, on ignorait encore dans la ville la fin du conflit. Les soldats, lorsqu'ils y rentrent, sont accueillis par une grêle de tuiles, de vases et de projectiles divers jetés du haut des maisons. Une grande partie de Rome est détruite. Des voleurs, mêlés aux soldats, font main basse sur un grand nombre d'objets précieux dont ils connaissaient l'existence.

Vita Gordianorum, §§ 22, 5; 23, 1. — Après la mort des deux Maximins et la disparition de Maxime et Balbin, le jeune Gordien, jusque-là César, est élevé au rang d'Auguste, grâce au singulier attachement et à l'immense amour que lui portent les troupes, le peuple, le Sénat et toutes les provinces... Les vétérans se rendent ensuite au Sénat pour apprendre ce qui s'est fait; deux d'entre eux sont tués par Gallicanus et Mécène. Comme les sénateurs étaient armés et que les vétérans ignoraient que Gordien était seul empereur, ce meurtre donne naissance à un violent conflit. Mais, lorsque les vétérans apprennent que Gor-

Digitized by Google

dien détient seul l'autorité impériale, la paix se conclut entre eux et le peuple. On met fin à cette guerre intestine en conférant le consulat au jeune Gordien.

Le récit de ces troubles est d'inégale longueur dans les trois biographies; comme il concerne tout particulièrement le règne de Maxime et de Balbin, il est normal qu'il soit surtout développé dans la biographie de ces deux empereurs. Au contraire, il est notablement réduit dans les deux biographies de Maximin et des Gordiens, particulièrement dans la première. Les trois biographies présentent deux différences fondamentales, l'une qui concerne la chronologie des faits, l'autre le détail des faits eux-mêmes. Les Vies de Maximin et de Maxime et Balbin placent le récit de ces troubles après le départ de Maxime pour Ravenne et en son absence, c'est-à-dire fin mars-début avril 238; la vie des Gordiens le rejette après la mort de Maxime et Balbin, c'est-à-dire fin juin 238, soit environ trois mois plus tard.

La seconde différence porte sur le rôle des deux sénateurs, Gallicanus et Mécène, dont nous parlent les deux biographies de Maximin et des Gordiens et qu'ignore absolument celle de Maxime et Balbin. Le fait est d'autant plus à remarquer que c'est cette dernière biographie — comme il est naturel — qui nous rapporte le récit le plus complet et le plus détaillé de ces événements.

Le récit d'Hérodien[1] est à la fois très précis et très complet : la tranquillité revenue et l'ordre rétabli, de nouveaux troubles se produisent par suite de l'audace excessive de deux sénateurs. Le Sénat délibérait et un grand nombre de curieux étaient venus aux nouvelles. Quelques soldats du camp prétorien viennent aussi, sans armes, et se mêlent à la foule. Deux ou trois d'entre eux, plus hardis que les autres, entrent dans la salle au delà même de l'autel de la Victoire. Deux sénateurs, un consulaire, Gallicanus, d'origine carthaginoise, et un prétorien, Mécène, se jettent sur eux et les tuent à coups de poignard. Les corps restent étendus sur le sol devant l'autel de la Victoire. Les autres soldats, épouvantés de la mort de leurs camarades et sans armes, craignant d'être attaqués par le peuple, s'empressent de prendre la fuite.

Gallicanus sort du Sénat, se présente à la foule, l'épée nue et

1. VII, 11 et 12.

Digitized by Google

les mains pleines de sang ; il exhorte le peuple à poursuivre et à exterminer les ennemis du Sénat et du peuple romain. La foule l'acclame et poursuit les soldats à coups de pierre. Quelques-uns sont blessés, regagnent leur camp, en ferment les portes et le mettent en état de défense. Gallicanus déchaîne alors la guerre civile. Le peuple, à son instigation, pille les dépôts d'armes, trouve d'autres armes dans les écoles de gladiateurs et les maisons particulières et se porte en masse contre le camp prétorien dont elle commence le siège.

Les soldats, exercés au combat, protégés par les créneaux des murs et par leurs boucliers, repoussent le peuple à coups de lances et de flèches. La foule finit par se lasser. Les gladiateurs qui combattaient dans ses rangs sont blessés en grand nombre. Le soir, les assiégeants se découragent, abandonnent le siège et rentrent en ville. Tandis que le peuple s'en va tranquillement, ne pensant pas qu'en raison de leur infériorité numérique les soldats oseront prendre l'offensive, ceux-ci font une sortie vigoureuse. Les gladiateurs sont tués juqu'au dernier. Le reste du peuple se sauve après avoir subi de grandes pertes et les soldats vainqueurs réintègrent leur camp.

L'exaspération du Sénat et du peuple redouble. Les combats autour du camp sont journaliers, mais les assiégeants n'obtiennent aucun succès et, du haut de leurs murailles, les soldats résistent victorieusement. Balbin, enfermé dans sa maison, supplie la foule de s'entendre avec les soldats, promettant à ces derniers une amnistie et l'oubli du passé. Personne ne l'écoute et le mal empire de jour en jour. Enfin, comme le siège ne faisait aucun progrès, les assiégeants ont l'idée de couper les aqueducs qui alimentent le camp, de façon à prendre les soldats par la soif. Ce qui est exécuté.

A la vue du danger qui les menace, les soldats font une sortie générale par toutes les portes ; la multitude s'enfuit en ville et s'enferme précipitamment dans les maisons. Les soldats les y poursuivent, mais ils sont accueillis du haut des toits par une grêle de tuiles et de briques : ils mettent le feu aux portes et aux balcons des maisons ; une partie de la ville est détruite par l'incendie. Beaucoup de gens périssent et les voleurs profitent de l'occasion pour piller les biens des riches[1].

1. Cf., sur cette guerre civile, le récit très succinct d'Aurelius Victor, *Cæsars*, § 27, 2.

Digitized by Google

Quel est le rapport de nos trois récits de l'Histoire Auguste — Vies de Maximin, de Maxime et Balbin et des Gordiens — avec le texte d'Hérodien? Le récit de la Vie de Maximin[1] est très court et en partie corrompu. Il ne contient aucun détail qui ne soit dans Hérodien et la phrase finale relative à l'incendie de la ville, « Magna pars urbis incensa est », en est une traduction littérale. — Le récit de la Vie de Maxime et Balbin[2] est le plus développé des trois. On y retrouve quelques-unes des particularités essentielles du texte d'Hérodien : la retraite des vétérans dans le camp prétorien, le siège du camp par le peuple, la résistance des soldats, la lutte des rues et le pillage des maisons. Mais aussi, par rapport au texte d'Hérodien, ce récit présente des différences importantes et des lacunes capitales : des différences tout d'abord — c'est ainsi que la lutte des rues et des maisons est donnée comme un simple malentendu[3]; la paix est faite mais la nouvelle ne s'en est pas encore répandue en ville et les adversaires en viennent aux mains, — des lacunes ensuite; il ne dit pas un mot du rôle capital des deux meneurs Gallicanus et Mécène. Par contre, il contient sur le rôle de Balbin des détails que ne connaît pas le récit cependant si précis d'Hérodien. Hérodien[4] se contente de nous dire que Balbin reste enfermé dans sa maison et de là exhorte les combattants à la concorde. Dans la Vie de Maxime et Balbin[5], il s'avance en public et tend les mains à chacun des citoyens. Il manque d'être blessé d'un coup de pierre et, selon d'autres sources, reçoit un coup de bâton. En désespoir de cause, il fait élever le jeune Gordien sur les épaules d'un homme très grand. La vue du jeune César réussit à reconcilier le peuple et les soldats[6].

Quant à la Vie des Gordiens[7], elle représente une autre tradition. La preuve décisive en est dans ce fait que la guerre civile déchaînée par Gallicanus et Mécène est placée par erreur après

1. § 20, 6.
2. §§ 9, 1-5; 10, 4-8.
3. § 10, 7 : « In urbe autem, priusquam dictum esset milites pacatos venire, et tegulae de tectis jactae sunt... »
4. VII, 12, 2 : « Ὁ δὲ Βαλβῖνος οἴκοι μένων διάταγμάτε προθεὶς ἱκέτευε τὸν δῆμον ἐς διαλλαγὰς χωρῆσαι. »
5. § 9, 3-4 : « Nam et in publicum processit, manus singulis quibusque tetendit et paene ictum lapidis passus est, ut alii dicunt, etiam fuste percussus est. »
6. Id., ibid.
7. §§ 22, 5; 23, 1.

Digitized by Google

la mort de Maxime et Balbin. Les soldats seraient venus à la séance du Sénat pour voir ce que l'assemblée allait décider au sujet de l'élévation de Gordien, et la guerre civile se termine à la nouvelle que Gordien a été reconnu comme seul empereur. La source qui est à la base de ce récit était bien renseignée sur la marche générale des événements (rôle de Gallicanus et Mécène, mise à mort des deux soldats devant l'autel même de la Victoire, le fait que les sénateurs portent des armes), mais se trompait sur la date de cette guerre civile et la rattachait par erreur à l'avènement de Gordien III comme seul empereur.

e) Mort de Maximin. — *Vita Maximini*, §§ 20, 7-8; 21, 22 et 23. — Maximin est tout d'abord réconforté par l'annonce de la mort des deux Gordiens et de la victoire de Capelianus. Mais, quand il reçoit le sénatus-consulte qui donne l'Empire à Maxime, Balbin et Gordien III, il comprend que la haine du Sénat n'aura point de terme et que tout le monde le considère comme un ennemi. Il entre furieux en Italie, apprend que Maxime s'avance contre lui et marche sur Emona. Les habitants de la région font le vide devant son armée. Maximin, après avoir passé les Alpes, établit son camp dans une plaine. Ses troupes affamées commencent à murmurer. Maximin veut sévir, ce qui n'a d'autre résultat que d'exaspérer la colère des soldats. Il se dirige ensuite vers Aquilée : il trouve la ville en armes et décidée à la résistance sous les ordres des deux consulaires Menophilus et Crispinus.

Après avoir vainement tenté d'enlever la ville, Maximin y envoie une ambassade pour l'exhorter à se rendre. Menophilus et son collègue combattent ses propositions en annonçant que le dieu Bélénus prophétisait la défaite de Maximin. — Les hostilités reprennent. Maximin s'avance vers Aquilée et commence à la serrer de près. Puis, il donne l'assaut; les habitants répondent en projetant sur les assaillants du soufre et des flammes et en incendiant leurs machines. Maximin et son fils font le tour des murailles pour encourager leurs soldats et exhorter les habitants à se rendre; ils n'obtiennent aucun succès. Attribuant la longueur du siège à la mollesse de ses généraux, Maximin les fait périr et achève ainsi d'exaspérer l'armée. A ce grief se joint le manque de vivres. Le Sénat avait arrêté tous les approvisionnements dans toutes les provinces et dans tous les ports. Des préteurs et des questeurs sortis de charge avaient été envoyés dans

Digitized by Google

toutes les villes avec mission de les mettre en état de défense. Le monde entier se prononçait contre Maximin. Enfin les soldats craignaient pour le sort de leurs familles restées dans le camp du mont Albain. — Excités par tous ces motifs, ils pénètrent au milieu du jour dans la tente impériale, y trouvent Maximin et son fils au repos et les mettent à mort. Ils plantent leurs têtes sur des piques et vont les montrer aux habitants d'Aquilée. On abat les statues et images de Maximin ; le préfet du prétoire, les amis les plus en vue de Maximin sont massacrés. Les têtes de Maximin et de son fils sont envoyées à Rome.

La mort de Maximin comble de joie les habitants des provinces et consterne les barbares. Les soldats sont introduits dans Aquilée où l'on exige qu'ils adorent les images de Maxime, Balbin et Gordien III. Leur camp est ravitaillé. Le lendemain, leurs chefs les convoquent en assemblée; ils jurent tous fidélité à Maxime et à Balbin et reconnaissent comme dieux les deux premiers Gordiens.

Vita Maximi et Balbini, §§ 11, 1-3; 12, 2-4. — Tandis que se déroulent les événements de Rome, Maxime fait à Ravenne de grands préparatifs de guerre. Il craignait extrêmement Maximin et disait que ce n'était pas un homme, mais un cyclope qu'il avait à combattre. Toutefois, Maximin éprouve une défaite complète à Aquilée et est tué par les siens. Sa tête et celle de son fils sont envoyées à Ravenne, d'où Maxime les fait porter à Rome... Maximin avait été vaincu par les habitants d'Aquilée et par un petit nombre de soldats qui s'y trouvaient sous le commandement des consulaires Crispinus et Menophilus, envoyés par le Sénat. Pour Maxime, il s'était avancé jusqu'à Aquilée afin de couvrir tout le pays jusqu'aux Alpes et contenir dans le devoir ceux des barbares qui avaient favorisé le parti de Maximin.

Comme sur l'ensemble de cette période, Hérodien[1] fait un récit extrêmement détaillé de ces événements; il est donc, ici encore, un texte de tout premier ordre pour la critique de nos biographies de l'Histoire Auguste. — Après avoir harangué ses troupes, comme nous l'avons vu plus haut, Maximin leur distribue une forte paye et ordonne la marche sur l'Italie. Le lendemain, l'armée s'ébranle. Les effectifs en étaient considérables : ils comprenaient le gros de l'armée romaine, d'importants contingents germains et

1. VII, 8, 9; VIII, 6, 7.

Digitized by Google

tout le matériel préparé pour la continuation de la guerre de Germanie. La marche est d'abord retardée par la nécessité de faire de grands préparatifs indispensables en vue de cette entreprise imprévue. Aussi envoie-t-il en avant les troupes pannoniennes qui lui étaient le plus dévouées et leur donne-t-il l'ordre d'occuper la plaine italienne.

A la limite de l'Italie, Maximin sacrifie sur les autels qui marquaient la frontière. Il envoie des éclaireurs pour explorer les vallées et les forêts des Alpes et se rendre compte qu'elles ne recèlent pas d'embûches; lui-même s'avance par la plaine, en colonne, les bagages au centre, les troupes légères de cavalerie (auxiliaires germains) et d'infanterie (Maures, archers orientaux) sur les flancs, l'empereur lui-même avec sa garde en arrière. Maximin arrive d'abord à Emona, à l'extrémité de la plaine, au pied des Alpes. La ville était vide et tous les habitants avaient fui. Les troupes n'y trouvèrent aucune ressource. Maximin, à cette vue, crut que les Italiens ne tiendraient pas devant lui et s'enfuiraient à son approche; il fut ravi, mais les troupes, qui souffraient de la faim, manifestèrent du mécontentement. Le lendemain, l'armée commença le passage des Alpes. Maximin craignait que l'ennemi n'eût déjà occupé le passage; il n'en était rien. La traversée se fait sans encombre et l'armée débouche en plaine, remplie de confiance et d'ardeur.

Mais bientôt Maximin reçoit de mauvaises nouvelles. La ville d'Aquilée avait fermé ses portes et une attaque de vive force tentée à trois reprises par les troupes pannoniennes de l'avant-garde avait échoué. Maximin, furieux, s'en prend aux Pannoniens et s'avance lui-même contre la ville avec le gros de l'armée. Aquilée, ville très peuplée et centre d'un grand commerce — Hérodien en fait, à ce propos, une description détaillée — avait réparé ses anciennes murailles et s'était mise en état de défense, sous l'impulsion de deux consulaires, Crispinus et Menophilus, envoyés par le Sénat. A cette nouvelle, Maximin se décide à parlementer avec les habitants pour demander leur soumission. Il choisit comme chef de la députation un tribun de son armée, citoyen d'Aquilée qui avait sa famille enfermée dans la place, et le fait accompagner par quelques centurions. Les députés de Maximin se présentent devant les murs et haranguent les assiégés, les engageant à la soumission par la promesse d'une amnistie générale et de l'oubli du passé.

Digitized by Google

Crispinus parcourt les murs pour combattre l'effet des paroles des députés et, dans un discours dont Hérodien nous donne le résumé, les exhorte à rester fidèles à la cause du Sénat. Crispinus s'appuie aussi sur les oracles, notamment celui de Bélénus, pour appuyer son argumentation. Les députés de Maximin partent sans avoir rien obtenu ; Maximin marche contre la ville. Un petit fleuve alpestre, le Natiso, coulait à douze milles d'Aquilée ; il était alors grossi par la fonte des neiges, ce qui rendait le passage difficile. Le pont avait été détruit par les habitants et les bateaux manquaient. Quelques cavaliers germains essaient de franchir le fleuve ; ils échouent et tous périssent avec leurs chevaux. Maximin renouvelle les tentatives de passage pendant deux ou trois jours, tenant son armée retranchée pour la mettre à l'abri de toute attaque. Enfin, le génie réussit à construire un pont avec des tonneaux et les troupes traversent la rivière. Elles s'avancent vers Aquilée en dévastant toute la banlieue et arrivent sous les murs de la ville.

Maximin fait approcher les machines et battre les murs ; avec son fils, qu'il avait nommé César, il parcourt ses lignes en excitant l'ardeur des soldats. Les habitants résistent avec acharnement ; ils jettent du haut des murs des pierres, du soufre mêlé de bitume et de poix, qui cause aux soldats de Maximin d'affreuses blessures et incendie ses machines. Le premier jour, le combat reste indécis ; mais, à mesure que les jours passent, l'armée commence à perdre courage tandis que l'ardeur des assiégés ne fait qu'augmenter. Pendant que Maximin et son fils font le tour de la ville, ils lui prodiguent les insultes.

Devant cette situation de plus en plus difficile, Maximin s'exaspère. Il fait tuer la plus grande partie de ses généraux qu'il accuse de mollesse dans l'attaque. L'armée manque de vivres ; la campagne, où tout avait été ravagé, n'offrait aucune ressource. Le Sénat avait fait le vide autour de l'armée impériale ; des consulaires avaient été envoyés sur tous les rivages pour intercepter la navigation ; les chemins et sentiers étaient gardés et les troupes de Maximin se trouvaient réellement assiégées.

Maximin ne peut ni prendre la ville, ni, faute de navires ou de moyens de charroi, marcher sur Rome. Des bruits courent que tout le peuple romain est en armes, que les nations de l'Illyricum, les barbares de l'est et du midi lèvent une armée contre Maximin. Le découragement se met dans son armée ;

Digitized by Google

les soldats manquent de tout, même d'eau, car le fleuve était empoisonné par les cadavres qu'on y jetait. Un jour que le combat fait trêve et que Maximin se repose sous sa tente, un certain nombre de soldats, qui tenaient habituellement garnison au mont Albain et y avaient laissé femme et enfants, conçoivent l'idée de se défaire de Maximin. Ils s'entendent avec les gardes du corps de l'empereur et enlèvent ses images des enseignes. Maximin et son fils s'avancent pour les haranguer; ils les tuent tous deux, ainsi que le préfet du prétoire et leurs meilleurs amis. Leurs corps sont laissés sur place, en proie aux chiens et aux oiseaux; les têtes sont envoyées à Rome.

Une partie de l'armée, notamment les Pannoniens et les Thraces, accueille l'événement avec stupeur et mécontentement; mais le mal étant irréparable, les mécontents affectent de se réjouir avec les autres. Tous déposent les armes et, en habits de paix, s'approchent des murailles d'Aquilée; ils annoncent aux habitants ce qui s'est passé et demandent qu'on leur ouvre les portes. Les chefs de la garnison se refusent à le faire. Ils placent sur les murailles les images de Maxime, de Balbin et du jeune Gordien ornées de lauriers et exhortent les soldats de Maximin à les reconnaître; ils exposent en même temps en haut des murs toutes sortes de denrées et de provisions. L'armée de Maximin, frappée de cette abondance et consciente de son propre dénuement, entre en relations avec les défenseurs, reçoit l'autorisation de se réapprovisionner, mais reste campée hors de la ville.

Pendant ce temps, les cavaliers, portant la tête de Maximin à Rome et courant à toute allure, traversent l'Italie. Partout ils trouvent les portes ouvertes et la population leur fait bon accueil. Ils traversent en bateau les marais et les étangs entre Altinum et Ravenne. A Ravenne, ils rencontrent Maxime et son armée, composée surtout de contingents germains; l'enthousiasme éclate et on offre des sacrifices aux dieux. Puis les cavaliers poursuivent leur route sur Rome.

f) Annonce à Rome de la mort de Maximin. — *Vita Maximini*, § 24, 4-8. — La mort de Maximin comble de joie les habitants des provinces et consterne les barbares... Une grande allégresse éclate partout en Italie quand on voit porter à Rome la tête de Maximin; chacun accourt pour prendre part à la joie publique... Dès que Maxime, à Ravenne, apprend que l'armée l'a reconnu lui et ses collègues, il congédie ses auxiliaires germains et envoie

Digitized by Google

à Rome des lettres ornées de lauriers. Tous les habitants se réunissent au pied des autels, dans les temples, dans tous les sanctuaires pour y rendre grâce aux dieux. Balbin, naturellement craintif et qui tremblait au seul nom de Maximin, offre une hécatombe et ordonne un semblable sacrifice dans toutes les villes. Maxime arrive à Rome; il se rend au Sénat, le remercie, harangue le peuple et, vainqueur, retourne au palais avec Balbin et Gordien III.

Vita Maximi et Balbini, §§ 11, 4-7; 12 et 13, 1-3. — Balbin, qui craignait une défaite, éprouve une telle joie quand on lui apporte la tête de Maximin qu'il ordonne aussitôt une hécatombe, cérémonie sur laquelle la biographie nous donne quelques détails. — La guerre ainsi terminée, Balbin attend avec quelque impatience l'arrivée de Maxime qui revenait de Ravenne avec toute son armée... On députe vers Maxime vingt sénateurs, dont quatre consulaires, huit prétoriens, huit questoriens; ils lui portent des couronnes et un sénatus-consulte qui lui décerne des statues équestres dorées. Ces distinctions excitent un peu la jalousie de Balbin; il dit que Maxime, tranquille à Ravenne, a moins fait pour la paix que lui qui avait réussi à apaiser tant de troubles intérieurs. Mais le seul mérite d'avoir marché contre Maximin vaut à Maxime tous les honneurs de la victoire remportée sans lui.

Maxime, après avoir réuni l'armée de Maximin à la sienne, revient à Rome en grand appareil et suivi d'un nombreux cortège. Toutefois, les soldats sont mécontents et gémissent d'avoir perdu les chefs qu'ils se sont donnés et de se voir soumis aux élus du Sénat. La douleur éclate sur leurs visages et aussi dans leurs discours, quoique Maxime eût souvent dit aux troupes que l'on devait oublier le passé et qu'il eût envoyé les auxiliaires dans les postes choisis par eux-mêmes. Enfin, lorsqu'ils entendent les acclamations du Sénat dans lesquelles ils sont attaqués, les soldats deviennent plus furieux encore contre Maxime et Balbin et songent tous les jours à élire de nouveaux empereurs.

Voici quel fut le sénatus-consulte qui mit le comble à leur ressentiment. Balbin, le Sénat et le peuple romain s'étant portés au-devant de Maxime, qui faisait son entrée dans Rome, la multitude profère des acclamations injurieuses pour les soldats. On se rend ensuite au Sénat où, après les vœux d'usage, on s'écrie : « Ainsi agissent les princes élus par des hommes sages; ainsi

Digitized by Google

périssent les princes choisis par des gens sans expérience. » Il était constant que les troupes avaient élu Maximin et les sénateurs, Maxime et Balbin. A ces mots, les soldats se sentent animés d'une profonde haine contre le Sénat qui semble vouloir triompher d'eux.

Le récit d'Hérodien[1] sur les événements de Rome à l'annonce de la mort de Maximin est très bref. Les cavaliers arrivent à Rome portant au bout d'une lance la tête de Maximin. La joie est universelle. La foule se précipite dans les temples pour rendre grâce aux dieux et le peuple se réunit au cirque.

Au point de vue de la critique des sources, le trait essentiel qui caractérise l'ensemble de cette période, c'est l'apparition d'une troisième biographie parallèle, celle de Maxime et Balbin. Nous devons donc, comme nous l'avons fait plus haut pour les deux autres, nous efforcer d'en préciser l'origine et d'en déterminer les sources principales. Tout d'abord il résulte des remarques précédentes qu'Hérodien ne peut pas être la source directe de la Vie de Maxime et Balbin; mais, d'autre part, il est certain également qu'un grand nombre des éléments qui appartiennent à la tradition d'Hérodien ont passé dans le corps de notre biographie. Cette mise en œuvre s'est effectuée par une source intermédiaire qui a ajouté au récit d'Hérodien un certain nombre de détails nouveaux. Le développement tout particulier donné à la question constitutionnelle et aux événements strictement urbains nous prouve que cette source n'était pas une source grecque, mais une source latine. Enfin, dernier trait caractéristique, cette source latine n'est pas la même que celle dont nous avons reconnu l'utilisation directe par la Vie de Maximin.

Léon HOMO.

(Sera continué.)

1. VIII, 6, 7-8.

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

RECHERCHES SUR L'ADMINISTRATION MÉROVINGIENNE.

M. Ernest Babut, tué à la guerre le 28 février 1918 (cf. *Rev. histor.*, t. CXXII, p. 225), avait publié dans notre recueil en 1913 et 1914 un important travail sur la *Garde impériale et le corps d'officiers de l'armée romaine aux IV^e^ et V^e^ siècles*, dont les conclusions sont fort originales. Son intention était de poursuivre cette étude et de l'étendre à la période mérovingienne. Il lui semblait que l'organisation administrative mérovingienne avait précisément ses origines dans l'organisation même de l'armée romaine. Prévoyant que la mort le frapperait, il écrivit dans les tranchées sur un bout de papier les conclusions auxquelles il lui semblait devoir arriver : son intention était qu'à son défaut un historien reprît son étude, la poussât plus loin et vérifiât si les textes confirmeraient son hypothèse. Nous publions la note qu'il a laissée et que M^me^ Babut nous a communiquée : elle indique à nos jeunes étudiants un très beau sujet de travail historique. Puisse l'un d'entre eux l'entreprendre !

La hiérarchie militaire romaine comprend trois classes d'officiers : 1° *protectores* ou *domestici* (centeniers et *ducenarii*) ; 2° tribuns ; 3° comtes. Le *dux* est le plus élevé en dignité des comtes. Dans la hiérarchie mérovingienne, le comte a immédiatement au-dessous de lui des centeniers et des viguiers (le *vicarius* romain n'était que le premier en grade des *domestici* de son corps). Le tribunat n'apparaît que dans des cas très rares ; on connaît quelques officiers : *tribunicia dignitate*. L'un d'eux, cité par Grégoire de Tours, semble être identique à un viguier de même nom. En somme, le tribunat a disparu : aucun texte ne nous montre le comte mérovingien disposant de plusieurs *numeri* ou corps, commandés chacun par un tribun. Le comte semble n'avoir plus sous ses ordres qu'un *numerus*, appelé ordinairement *solatium*. — D'autre part, le duc est supérieur aux comtes ; il en a toujours plusieurs sous ses ordres.

La disparition du tribunat, l'apparition des grades de comte et de duc sont des problèmes à résoudre pour qui veut rendre compte du passage d'une hiérarchie à l'autre.

Digitized by Google

Le gouvernement impérial qui, au cours du IVe siècle, avait résisté de son mieux aux exigences des officiers, ne cédant les hommes et les augmentations de traitements que peu à peu, le moins possible à la fois, a été débordé dans les années de crise, qui commencent vers l'an 400. Il a prodigué et avili les dignités, comme une république nègre qui fait généraux tous ses officiers.

Tous les tribuns ont obtenu la *comitiva*. Vers 430, le *tribunus scholae* est *comes primi ordinis*. Le tribun d'un *numerus* ordinaire est certainement comte du deuxième ou troisième rang. En Gaule, au lieu de cinq ou six comtes et ducs (voir la *Notitia*), il y en eut peut-être une centaine : les comtes du temps de Sidoine, qui étaient à la fois juges et chefs militaires dans une cité, étaient ce qu'on eût appelé plutôt des tribuns. Le comte mérovingien n'est pas autre chose, c'est un simple tribun. Ainsi s'expliquent : 1° le fait qu'il y en eut quinze ou vingt fois plus qu'il n'y avait de comtes au IVe siècle; 2° le fait qu'il ne dispose que d'un *numerus*; 3° le fait qu'il est inférieur au duc. Le duc, lui, a gardé son rang ancien et le commandement de plusieurs *numeri*. On doit même se demander si le *dux Campaniae*, par exemple, n'est pas le successeur de tel ou tel duc ou comte de la *Notitia*.

(Je crois, au surplus, que la fixation de chaque tribun dans une cité au cours des années 400 à 450 s'explique par la dislocation totale du service des subsistances et des contributions en nature, l'*annona militaris*.)

Quant à la dignité tribunice, elle a été accordée à des *domestici* comme une sorte de décoration. Les *decemprimi* la recevaient (*accepta tribunitia dignitate*) d'après une loi. D'autres l'ont reçue plus tard. C'est comme si, nos chefs de bataillon recevant le titre de généraux (il n'y avait pas de colonels), nous donnions à des capitaines le titre de chefs de bataillon. Le premier officier de chaque *numerus*, le *vicarius* (c'est un *ducenarius* assurément), a dû porter toujours ce titre de tribun, d'ailleurs fort déprécié. Ainsi, le viguier représente à la fois l'ancien tribun et l'ancien *ducenarius*. (L'appellation *ducenarius* a, je crois, totalement disparu.)

Celui qui voudra reprendre mes recherches reconnaîtra en passant que le *domesticus* mérovingien est un officier d'état-major; à l'origine, c'était l'analogue d'un *domesticus comitis*, ou aide de camp de général. De même le *domesticus* de Théodoric, justement assimilé au *primicerius notariorum* ou chef d'état-major d'empereur.

Digitized by Google

LOUVOIS, COLBERT DE CROISSY

ET LES RÉUNIONS DE METZ.

Nous ne connaissons encore aujourd'hui la personnalité et l'œuvre de Louvois que par le livre de Camille Rousset, dont la première édition remonte à plus d'un demi-siècle[1]. Les Archives historiques du ministère de la Guerre, d'où la substance en a été tirée, sont loin cependant d'avoir livré tous leurs secrets. Elles offrent encore au chercheur une abondante mine de documents originaux, à l'aide desquels l'histoire de Louvois pourrait être renouvelée. Dans ses quatre volumes, C. Rousset n'a fait en somme qu'une rapide et instructive promenade à travers la correspondance de Louvois. Le travail mériterait d'être repris et approfondi. A défaut d'une publication intégrale de la correspondance, qui serait une œuvre de très longue haleine, il faudrait que des études spéciales fussent consacrées à Louvois dans les divers domaines — guerre, diplomatie, administration, affaires religieuses — où son infatigable activité s'employa pendant près de trente années. Il y a là toute une série de questions sur lesquelles la lumière est loin d'être faite. Les élucider serait faire faire un pas sérieux à notre connaissance du grand siècle. Et l'homme lui-même mérite d'être connu autrement que par les témoignages le plus souvent malveillants des mémorialistes, ou par l'œuvre superficielle et quelque peu apologétique de C. Rousset. Souhaitons de ne plus attendre longtemps les travaux de détail qui nous permettront de le juger un peu mieux que nous ne sommes en mesure de le faire à l'heure actuelle.

Je voudrais revenir aujourd'hui sur une question qui a été posée jadis à propos du livre de C. Rousset, et que l'on s'est peut-être trop empressé de trancher contre lui. Un supplément d'enquête m'a permis de constater qu'il avait aperçu la vérité et que, s'il n'a pas su la débrouiller complètement, si même certaines de ses allégations ont été reconnues fausses, il n'en avait pas moins raison sur le fond.

Il s'agit de la part effective prise par Louvois à l'affaire des « réunions » qui s'engage en 1679, aussitôt après la paix de Nimègue, et

1. C. Rousset, *Histoire de Louvois et de son administration politique et militaire*, deux parties en 4 vol., 1861-1863, in-8°.

Digitized by Google

se poursuit ensuite pendant plusieurs années, malgré les protestations de l'Empire. C. Rousset, sans s'y attarder, avait montré en Louvois le principal metteur en œuvre et le premier responsable de cette politique. M. Émile Bourgeois a prouvé ici même, en 1887, que certains documents invoqués par C. Rousset sur cette question n'avaient ni le sens ni la portée que l'historien de Louvois leur avait attribués[1]. En même temps, M. Bourgeois mettait en lumière le rôle que s'était attribué dans l'affaire des réunions Colbert de Croissy, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, d'après un témoignage alors nouveau, celui de Spanheim, envoyé du Brandebourg à la cour de France. Ce témoignage de Spanheim d'une part, d'autre part l'étude de la mission remplie de 1656 à 1663 par Colbert de Croissy, intendant d'Alsace et des Trois-Évêchés[2], ont donné un grand poids à l'opinion qui restitue à Croissy la paternité des réunions. M. Lavisse, dans l' « Histoire de France », lui a ajouté une sorte de consécration[3]. Plus récemment encore, M. P. Viollet l'accepte comme la plus probable[4].

L'historien de la Chambre royale de Metz, Kaufmann, ne s'est pas prononcé sur le fond du débat[5]. Mais les documents, tirés des archives messines, qu'il a publiés, nous font déjà entrevoir la constante intervention de Louvois. Ceux que nous ont livrés les Archives de la Guerre ne permettent plus de douter que le rôle de Louvois fut en effet prépondérant dans toute cette affaire.

C'est un arrêt du Conseil du 23 octobre 1679 qui crée la Chambre de Metz. A cette date précise, nous rencontrons dans la correspondance de Louvois la première de toute une série de lettres adressées par lui à M. de Bragelongne, premier président au Parlement de Metz[6]. Il l'informe de la création projetée, lui demande de proposer

1. *Rev. histor.*, t. XXXIV, p. 413.

2. Ch. Pfister, *Un mémoire de l'intendant Colbert sur l'Alsace (1663)*, dans la *Revue d'Alsace*, 1895.

3. T. VII, 2e vol., p. 348.

4. P. Viollet, *le Roi et les ministres pendant les trois derniers siècles de la monarchie*, 1912, p. 26.

5. H. Kaufmann, *Die Reunionskammer zu Metz*, Metz, 1899, in-8°.

6. « Vous aurez sans doubte appris par le bruit publicq la résolution que le Roy a prise d'establir une Chambre composée des officiers du Parlement de Metz pour obliger les vassaux des éveschés de Metz, Toul et Verdun, à venir faire les reprises de leurs fiefs et à donner la revue des biens appartenant auxdits éveschés qui ont esté uzurpés ou alliénés. S. M. donnera dans la suite pouvoir à ceste mesme Chambre de décider de l'estendue du district spirituel et temporel des susdits éveschés et aussi de l'estendue de sa domination de ce costé là. Et comme Elle a en mesme temps résolu de vous confier la conduite de tout ce que dessus, Elle a jugé à propos de me commander de vous deman-

Digitized by Google

un certain nombre de conseillers au Parlement pour en composer la future chambre et lui annonce que le roi a déjà choisi, pour y faire fonction de procureur général, un conseiller à ce même Parlement. Ce conseiller, Roland Ravaux, va être dans l'affaire des réunions le zélé auxiliaire de Louvois. Ambitieux, remuant, depuis longtemps il plaide pour la reprise de cette politique, qui déjà fut celle de Richelieu. Dès 1663, au moins, il s'en est fait l'avocat auprès des divers ministres qu'il pense pouvoir y intéresser[1]. Il entre sans doute en rapports avec Louvois au cours du voyage que celui-ci fait pendant le mois de juin 1679 en Alsace, en Lorraine et à Metz. Car peu après, en septembre, nous le trouvons à Paris, et Louvois le reçoit. Un court billet de ce dernier nous en apporte le témoignage[2]. On doit supposer que, dans cette visite, le ministre élabore avec le futur procureur général le programme des réunions, et se met d'accord avec lui sur les moyens de le réaliser. Sans doute même y a-t-il entre eux plus d'une entrevue. Le séjour de Ravaux se prolonge. D'après les lettres postérieures, il ne quitte Paris qu'à la fin novembre; c'est seulement à la date du 9 décembre qu'il annonce son retour à Metz. Et aussitôt s'engage entre Louvois et son collaborateur une correspondance assidue, journalière, où sont traitées

der un mémoire des officiers dont vous croirez qu'il conviendroit à son service de la remplir... S. M. a choisi le sieur Ravaux, conseiller au Parlement de Metz, pour son procureur général en ceste Chambre. Aussy ne debvez vous, s'il vous plaist, proposer que des conseillers... » (Archives de la Guerre, vol. 625).

1. En 1663, il est chargé, avec l'intendant des Trois-Évêchés, de rechercher dans les archives des divers lieux du ressort de l'évêché de Metz les « usurpations, entreprises, aliénations » des princes voisins sur le temporel de cet évêché. Les conclusions de son rapport sont si hardies qu'à Paris on ne pense pas à s'en prévaloir à ce moment (d'après Kaufmann, *op. cit.*, p. 73). Un témoignage de cette même année nous le représente ainsi : « Assez adroit pour donner lieu de croire qu'il est capable de grandes choses, mais il a plus d'apparences que d'effet » (Notes secrètes sur le personnel de tous les parlements du royaume, dans Depping, *Correspondance administrative du règne de Louis XIV*, t. II, p. 101). En 1670, au moment où l'armée du maréchal de Créqui entre en Lorraine et chasse le duc, Ravaux envoie à Colbert un travail sur les pièces et titres du temporel de Metz, dans lequel il établit les droits du roi sur la Lorraine, comme ayant toujours dépendu de l'évêché de Metz (lettre à Colbert du 8 septembre 1670. Bibl. nat., ms. Clairambault 792).

2. Louvois écrit, le 26 septembre, de Chaville, où il achève une convalescence — il s'est cassé une jambe dans les premiers jours du mois d'août — :

« M^r Ravaux, rue Bourg l'Abbé, à l'escu dauphin,

« Monsieur, vostre lettre du 22^e de ce mois m'a esté rendue. Vous pourrez venir icy le jour de cette semaine qui vous sera le plus commode pourveu que ce ne soit point demain, et en monstrant cette lettre à mon Suisse il ne fera aucune difficulté de vous laisser entrer. Je suis » (Arch. de la Guerre, vol. 624).

Digitized by Google

dans le détail toutes les questions de procédure qui peuvent se poser au début d'une entreprise si nouvelle.

Voilà donc dès l'origine les deux principaux auteurs des réunions à l'œuvre. L'un envoie, de Versailles, les directives : c'est Louvois. L'autre se charge, à Metz, de l'exécution : c'est Ravaux. Il n'y a dans l'affaire aucun tiers qui n'ait à se conformer aux volontés de l'un ou de l'autre. Qu'on en juge par la façon dont Louvois en écrit au premier président de Bragelongne, nommé président de la Chambre royale. Un nouvel arrêt du Conseil, en date du 17 novembre, ayant fixé la composition de la future chambre, Louvois le lui annonce le jour même en ces termes :

Je vous envoye l'arrest du Conseil qu'il a plu à S. M. de faire expédier sur la requeste qui luy a esté présentée au nom de Mrs les évesques de Toul, Metz et Verdun et la commission qui vous est nécessaire pour rassembler les juges que S. M. a choisis pour composer la Chambre qui doit exécuter ledit arrest. L'intention de S. M. est que vous attendiez l'arrivée du sieur Ravaux, qui se rendra à Metz à la fin de ce mois, auparavant que de rien faire en exécution de ladite commission et dudit arrest; et comme je l'ay instruit bien particulièrement des intentions de S. M. sur la manière dont Elle désire que l'on procède dans ladite Chambre, je vous supplie de trouver bon que je me remette à ce qu'il vous en dira[1].

Le 18 novembre 1679, au lendemain de l'arrêt nommant les membres de la Chambre de Metz, Pomponne, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, est subitement disgracié. L'événement fit sensation et les contemporains en cherchèrent passionnément les raisons. Les uns en attribuèrent à Louvois la responsabilité; les autres voulurent y voir la main seule de Colbert. De nos jours, la question a été reprise et les deux opinions ont trouvé des défenseurs[2]. Je m'abstiendrai de prendre parti, car mon sujet est ailleurs. Mais l'événement apparaît comme si étroitement lié à celui qui nous occupe — le seul rapprochement des dates suffit à l'indiquer — qu'il est nécessaire de

1. Arch. de la Guerre, vol. 626.

2. Un certain nombre de références pour l'étude de la question sont données par A. de Boislisle dans son édition des *Mémoires de Saint-Simon*, t. II, p. 338-346. On peut admettre, après avoir pris connaissance des multiples témoignages contemporains, que Colbert et Louvois, travaillant pour une fois dans le même sens, mais avec des ambitions rivales, avaient miné leur collègue dans l'esprit du roi et, de longue date, préparé sa chute. Quant à la raison officielle de la disgrâce, le retard apporté par Pomponne dans la transmission d'un courrier au roi, elle n'a que la valeur d'un prétexte. A l'époque, personne ne s'y trompa. C'est, suivant le mot de Mme de Sévigné, « la dernière goutte d'eau qui a fait répandre le verre ».

Digitized by Google

préciser la répercussion qu'ils purent avoir l'un sur l'autre. En fait, la question des réunions paraît n'avoir joué qu'un rôle limité dans la disgrâce de Pomponne; mais la disgrâce de Pomponne et ses suites eurent une influence décisive sur la marche des réunions.

Tout d'abord, un fait est certain, c'est que Louvois, en correspondant comme il le faisait avec les membres du Parlement de Metz, empiétait gravement sur les attributions de son collègue. L'ancien système administratif, qui divisait le territoire de la France en quatre parties d'importance à peu près égale et en attribuait une à chacun des quatre secrétaires d'État, avait placé les Évêchés dans le lot du sécrétaire aux Affaires étrangères. C'était donc de Pomponne seul que relevait le Parlement de Metz et c'était de lui seul que le procureur général et le premier président eussent dû tenir leurs instructions. Or, nous venons de voir Louvois à l'œuvre. Il ne s'embarrasse d'aucune excuse pour envoyer des ordres à Ravaux et à Bragelongne; il correspond avec eux comme s'il était leur chef naturel. On est d'ailleurs en droit de supposer que c'est avec l'assentiment du roi qu'il assume ce rôle; à chaque instant, il fait intervenir « le dessein » ou « l'intention de Sa Majesté » comme s'il se bornait à en être l'interprète. Mais Pomponne ne doit que mieux ressentir l'injure qui lui est faite, et l'on conçoit que ses relations avec son collègue, déjà antérieurement difficiles, deviennent tout à fait tendues. Entre eux, depuis plusieurs années déjà, le conflit est presque permanent. D'un court passage au département des Affaires étrangères, qu'il a géré après la mort de Lionne (1er septembre 1671) jusqu'à la désignation de Pomponne (14 janvier 1672), Louvois a rapporté le goût de la diplomatie. Il n'a pas cessé d'entretenir avec certains représentants de la France au dehors une correspondance particulière, et Pomponne a très mal supporté cette ingérence dans les affaires de son ministère. Dès 1673, il s'en plaignait, au dire même de Louvois. En 1679, leurs discussions à ce sujet sont fréquentes. Elles troublent parfois le Conseil et forcent le roi à intervenir[1]. Il faut bien admettre que la façon dont Louvois se charge d'instruire le procès des réunions contribue à envenimer le conflit.

Que Louvois ait travaillé à la chute de Pomponne, nous ne pouvons donc pas en douter. Gêné par l'opposition que Pomponne faisait à ses menées, il a certainement cherché à le renverser pour avoir ses coudées franches sur le terrain de la diplomatie. Mais ce qu'il attendait de cette disgrâce n'est pas absolument clair. D'après

1. Voir, par exemple, l'incident rapporté par Saint-Simon (additions au *Journal de Dangeau*, t. V, p. 445).

Digitized by Google

bien des témoignages, il aurait voulu mettre dans la place un homme à lui; certains ont nommé Courtin, ambassadeur en Angleterre, qui avait déjà été en 1671 son candidat à la succession de Lionne. D'aucuns, plus hardis ou mieux renseignés, ont avancé qu'il rêvait de réunir à sa charge de secrétaire d'État à la Guerre celle de secrétaire aux Affaires étrangères. Mme de Sévigné nous en apporte le témoignage formel : « Un certain homme », écrit-elle à sa fille le 8 décembre 1679, « avait donné de grands coups depuis un an, *espérant tout réunir;* mais on bat les buissons et les autres prennent les oiseaux[1]. » Ce que nous savons de son ambition n'est pas pour infirmer cette allégation. Pour lui, le cumul souhaité eût été particulièrement d'importance au moment où se négociaient les résultats de la guerre et où s'engageait la procédure des réunions. L'action diplomatique avait besoin d'être à chaque pas secondée par l'action militaire. L'achèvement de son œuvre eût été grandement facilité par la réunion en une main de ces deux rouages essentiels du gouvernement à l'extérieur. Tout cela n'était qu'un rêve : la réalité fut autre. Le 20 novembre, Colbert de Croissy était désigné pour la succession de Pomponne.

L'avènement du nouveau ministre, pris dans la famille des Colbert, était un coup droit porté à l'ambition de Louvois. Son échec était souligné devant l'opinion par la faveur nouvelle dont bénéficiaient ses rivaux. Aux yeux du public, il eut figure de dupe : le mot de Mme de Sévigné en témoigne. Si les apparences furent à son désavantage, du moins l'affaire ne se solda-t-elle pas pour lui uniquement en déficit. Quelques jours après, il remportait à son tour un demi-succès, que les contemporains paraissent avoir ignoré ou dont ils ont méconnu la portée.

L'affaire des réunions avait été organisée personnellement par Louvois, nous l'avons vu, par-dessus la tête du secrétaire d'État aux Affaires étrangères, le seul ministre dont dépendait le Parlement de Metz. Allait-il en être de même après la disgrâce de Pomponne? Avec un Colbert pour collègue, il n'était plus possible à Louvois de persister dans ses fâcheuses habitudes. D'autant moins que jusqu'au retour de Croissy, à ce moment en mission en Bavière,

1. *Lettres*, éd. Monmerqué, t. VI, p. 136. Une petite-fille de Pomponne, la marquise d'Ancezune, dans une biographie de son grand-père, rapporte les deux opinions sans décider entre elles : « Il espéra, en cas que M. de Pomponne fût déplacé, d'avoir pour lui ou pour M. Courtin le département des Affaires étrangères, lequel, joint avec le ministère de la Guerre, aurait augmenté infiniment son crédit et sa faveur » (publ. par Delavaud, *le Marquis de Pomponne (1618-1699)*, 1911, p. 10).

Digitized by Google

c'était son frère Jean-Baptiste, le grand Colbert, qui allait exercer l'intérim du Département. De son vieux rival, il n'y avait pour Louvois aucune complaisance à attendre. Celui-là, du moins, saurait faire respecter ses droits sans se répandre en vaines protestations. De fait, il semble bien n'y avoir eu entre eux aucun incident pendant le temps que dura l'intérim de Colbert. M. Bourgeois a montré, contre C. Rousset, qu'aucun empiétement nouveau de Louvois sur le département voisin n'avait été commis aux dépens des Colbert; du moins aucune preuve n'a pu en être fournie. Cependant, Louvois n'en continue pas moins à diriger les travaux de la Chambre de Metz. Sa correspondance avec Ravaux ne se trouve ni suspendue, ni ralentie. C'est donc qu'il y a eu quelque chose de changé dans les attributions de l'un ou de l'autre ministre. Une lettre de Louvois à l'intendant des Trois-Évêchés nous explique en quelques mots ce qui s'est passé[1]. Le 29 novembre, les Trois-Évêchés ont été rattachés au secrétariat de la Guerre; en échange, le Dauphiné a été cédé par la Guerre au département des Affaires étrangères[2]. De ce jour, Louvois, réalisant une vieille ambition, est devenu à Metz le maître légitime[3].

Autant la disgrâce de Pomponne avait fait de bruit, autant cette mesure semble avoir passé inaperçue. Parmi les nombreux mémoires contemporains que j'ai consultés, aucun ne nous la signale. Bien plus, « l'Estat de la France » pour 1680 n'en fait pas mention. D'après cet almanach quasi-officiel, les Trois-Évêchés appartiennent encore au département des Affaires étrangères, dont le titulaire est

1. Louvois à Bazin, 29 novembre 1679 : « Comme il a plu au Roy de joindre à mon département celuy des Trois-Éveschés, je vous en donne advis, afin que vous vouliez bien prendre soin à l'advenir de m'informer de tout ce qui s'y passera. » C'est le seul document qui nous permette de fixer la date de l'échange. La veille encore, 28 novembre, Louvois écrivait au même intendant : « La ville de Metz n'estant pas de mon département, ce n'est point à moy qu'il faut que vous vous adressiez pour le congé que vous demandez » (Arch. de la Guerre, vol. 626).

2. Louvois à d'Herbigny, 29 novembre 1679 (Ibid.).

3. Au mois d'août 1673, pendant le séjour du roi à Nancy, Louvois a déjà obtenu de joindre à son département l'Alsace et la Lorraine, en cédant à Pomponne la Saintonge, l'Angoumois et le Limousin. Pellisson rapporte le fait avec quelques commentaires : « Le bruit des courtisans, » écrit-il, « est qu'il voulait aussi comprendre dans cet échange les Trois-Évêchés, qui sont plus considérables à cause du Parlement de Metz, en donnant quelque autre province, mais que M. de Pomponne s'en est défendu » (Pellisson, *Lettres historiques*, 3 vol., 1729, t. I, p. 388). — Une lettre de Pomponne au marquis de Feuquières, en date du 12 août 1673, confirme la chose : « On m'avait proposé les Trois-Évêchés contre le Poitou. J'ai représenté au roi la différence que faisait un parlement. Ainsi ils me sont demeurés » (publ. par Delavaud, *op. cit.*, p. 64).

Digitized by Google

déjà cependant Colbert de Croissy[1]. Or, l'ouvrage a été imprimé en juin 1680, c'est-à-dire plus de six mois après l'événement. C'est seulement l' « Estat » pour 1682 qui restitue les Évêchés au département de Louvois[2].

Ce fait seul paraît bien prouver qu'il ne fut donné aucune publicité à l'incident et que les contemporains ne surent pas tout de suite comment avait été réglée la succession de Pomponne. Peut-on croire que la chose ait été à dessein tenue secrète? Ce n'est pas absolument invraisemblable; il pouvait y avoir intérêt à ce que l'étranger, l'Empire notamment, ne sût pas que le roi avait donné carte blanche à Louvois pour l'exécution de ses plans audacieux, car telle était bien la signification du changement intervenu dans les départements ministériels. Il est plus simple cependant de supposer que personne n'y attacha d'importance sur le moment, la question des réunions n'étant pas encore au premier plan de l'intérêt public. Ce n'était en somme qu'une mesure d'ordre administratif. Il eût fallu pour qu'on en parlât, que quelqu'un prît la peine d'en souligner l'importance. Louvois, seul intéressé à le faire, ne jugea sans doute pas à propos d'en triompher — pas plus qu'il ne paraît avoir jamais tiré avantage de la politique des réunions, dont les contemporains lui reconnaissent généralement la responsabilité. C'est même pour cette raison, il faut le dire en passant, que Croissy put à l'occasion s'en attribuer le mérite, comme le prouve le témoignage, d'ailleurs isolé, de Spanheim.

En tout cas, cette espèce de conspiration du silence a eu pour résultat d'égarer les historiens, longtemps réduits aux seuls documents imprimés. C. Rousset indiqua, il est vrai, le véritable rôle de Louvois, d'après sa correspondance manuscrite; mais il eut le tort d'alléguer pour preuves des pièces mal interprétées. Cette incertitude de méthode compromit son affirmation initiale, pourtant exacte. Faute d'avoir reconnu que les Évêchés passèrent à Louvois peu après la nomination de Croissy, il permit à la thèse adverse, celle qui veut voir dans les réunions la chose de Croissy, de prendre consistance. La raison d'être et le mérite de cette thèse étaient de n'avoir pas à supposer l'invraisemblance d'un ministre empiétant

1. Tome II, p. 214.

2. Tome II, p. 215. — Par contre Spanheim, qui est arrivé à Paris en avril 1680, attribue les Évêchés au Département de Louvois dans sa *Relation de la cour de France en 1680* (publ. par É. Bourgeois, *Annales de l'Université de Lyon*, 1900). Comme il parle assez longuement de la disgrâce de Pomponne et des réunions, on peut conjecturer qu'il n'a pas connu l'échange intervenu à l'intérieur des départements ministériels, sans quoi il en aurait sans doute fait mention.

Digitized by Google

presque chaque jour, et cela pendant des mois, sur les attributions d'un de ses collègues. Or, nous l'avons vu, cette situation fausse n'eut qu'un temps. Le roi, par sa décision du 29 novembre, y mit fin. Le troc de la province disputée eut la vertu de remettre d'un seul coup choses et gens à leur place. Et, du jour où il fut accompli, Louvois put mener à bien son plan d'annexions juridiques sans avoir plus à s'immiscer hors de son Département.

Quant à Croissy, son rôle apparaît en fin de compte restreint. L'idée première des réunions, d'abord, ne peut pas être revendiquée pour lui, pas plus que pour Louvois. C'était depuis Richelieu une tradition de la politique française. Déjà, en 1633, l'édit de création du Parlement de Metz la formulait explicitement; et, si elle est reprise par la diplomatie en 1679, c'est que le traité de Nimègue a créé des conditions favorables à son succès. Sans doute Croissy, l'ouvrier du « galimatias propice » rédigé à Nimègue, a pu conseiller la reprise de ce vieux dessein. Même il connaît le détail de l'affaire pour avoir été chargé de l'instruire dès 1656 comme intendant d'Alsace, puis des Trois-Évêchés. Et peut-être l'a-t-on consulté avant son départ pour Munich sur les modalités d'exécution. Il a quitté Paris le 18 octobre, et l'arrêt créant la Chambre royale est du 23. Si, enfin, le roi a eu l'idée d'en faire son ministre des Affaires étrangères, c'est qu'il le savait favorable à cette politique, que Pomponne n'approuvait peut-être pas. Mais qu'ensuite il ait eu une part dans la réalisation de cette politique, c'est ce qui n'apparaît nulle part et que nous tiendrons pour douteux tant que des preuves n'auront pas été fournies. Il rentre de Munich au début de mars 1680 : à ce moment, la Chambre de Metz a plus qu'entamé son œuvre, et c'est Louvois — sa correspondance en fait foi — qui, presque jour par jour, lui trace son programme et réfrène ses ardeurs[1].

Gaston ZELLER.

1. Cet article a été presque entièrement rédigé en 1914, peu de jours avant la mobilisation. On voudra bien m'excuser, en raison des circonstances, si je l'ai achevé sur mes notes d'alors et si j'ai ignoré, par nécessité, la production historique de ces dernières années.

Digitized by Google

UN ESSAI DE TAXATION POPULAIRE A PARIS

EN FÉVRIER 1793.

Les Montagnards ont toujours dit que la taxation des denrées alimentaires, autrement dit que le maximum leur avait été imposé par la pression de l'émeute. Barère commençait, le 3 ventôse, son grand rapport sur l'application du maximum par ces mots : « Citoyens, la loi du maximum fut un piège tendu à la Convention par les ennemis de la République; c'est un présent de Londres. » Robespierre, de son côté, dans son dernier discours, le 8 thermidor, s'exprimait comme Barère : « Les conspirateurs nous ont précipités, malgré nous, dans des mesures violentes que leurs crimes seuls ont rendues nécessaires et réduit la République à la plus affreuse disette et qui l'aurait affamée sans le concours des événements les plus inattendus. »

On peut dire que cette opinion sur la prétendue origine contre-révolutionnaire du maximum était à peu près générale parmi les conventionnels. Ils répètent tous qu'on leur a forcé la main et qu'ils ont légiféré à contre-cœur.

Il est certain, en effet, que le parti qui a exigé la taxation, le parti des Enragés, dont les chefs étaient Varlet et Jacques Roux[1], reprochait aux Montagnards eux-mêmes leur mollesse à prendre la défense des intérêts populaires. Il est certain que ce parti regrettait la réglementation de l'ancien régime et qu'il aimait à opposer la sollicitude de la défunte royauté pour les besoins des prolétaires à l'indifférence que leur témoignaient les nouveaux maîtres de la France. Il est certain enfin que les Montagnards de la Convention repoussèrent d'abord avec énergie le programme des Enragés et qu'ils n'hésitèrent pas à jeter sur ses auteurs les soupçons les plus injurieux. Avant de céder, ils firent une longue résistance. Il y aura lieu de rechercher d'ailleurs si leur capitulation ne fut pas dictée par d'autres considérations plus honorables que par les suggestions de la peur[2].

1. Voir notre article *les Enragés et la lutte pour le maximum* dans les *Annales révolutionnaires* de juillet-septembre 1917.

2. J'ai commencé cet examen dans un article sur *le Vote du premier maximum* (*Annales révolutionnaires*, mai-juin 1919).

Digitized by Google

Le 12 février 1793, une députation des quarante-huit sections de Paris parut à la barre de la Convention[1] et son orateur lut une pétition menaçante qui fut probablement rédigée par le chef des Enragés, dont elle porte la marque :

Citoyens législateurs, ce n'est pas assez d'avoir déclaré que nous sommes républicains français, il faut encore que le peuple soit heureux, il faut qu'il ait du pain, car où il n'y a pas de pain il n'y a plus de lois, plus de liberté, plus de République... Nous venons, sans crainte de vous déplaire, jeter la lumière sur vos erreurs et vous montrer la vérité... Nous regrettons qu'un de vos membres, rangé du côté des prétendus philosophes, se soit écrié qu'il était affligeant pour la liberté de voir arracher les grains aux cultivateurs[2], il a crié à la violation de la propriété, mais on n'arrache pas ce que l'on paie à un prix raisonnable. Ils ne voient donc pas, ces prétendus philosophes, ces amis de la liberté absolue du commerce des grains, qu'en arrachant le pain du pauvre, ils n'enrichissent que d'avides spéculateurs... Quelques-uns se sont bornés à proposer de faire des proclamations propres à éclairer le peuple, mais est-ce avec des proclamations qu'on peut apaiser ceux qui ont faim? On vous a dit qu'une bonne loi sur les subsistances est impossible[3]. *C'est donc à dire qu'il est impossible de régir les États quand les tyrans sont abattus...* Nous, députés des quarante-huit sections de Paris, nous qui vous parlons, au nom du salut des quatre-vingt-quatre départements[4], nous sommes loin de perdre confiance dans vos lumières. Non, une bonne loi n'est pas impossible; nous venons vous la proposer et sans doute vous vous empresserez de la consacrer.

L'orateur des pétitionnaires concluait en réclamant une loi qui punirait de dix ans de fers les administrateurs qui se livreraient au commerce des blés et qui fixerait le tarif maximum du blé à raison de 25 francs le sac de 225 livres, sous peine de dix ans de fers pour un premier délit et de la mort pour la récidive. Le tarif serait uniforme dans toute la France et décrété par la Convention.

1. Elle s'était déjà présentée la veille et, n'ayant pu être entendue, elle avait écrit au président une lettre assez raide (A. Tuetey, *Répertoire*, t. VIII, n° 1468, et *Archives parlementaires*, t. LVIII, p. 453).

2. Barbaroux s'était exprimé en ces termes dans la discussion du 8 décembre 1792 : « J'ai frémi d'entendre des orateurs indiquer la contrainte comme une ressource dans la disette et proposer d'arracher les grains aux agriculteurs. »

3. Saint-Just dans son discours du 29 novembre 1792 : « J'ose dire qu'il ne peut exister un bon traité d'économie pratique... », et plus loin : « On ne peut point faire des lois contre ces abus, l'abondance est le résultat de toutes les lois ensemble. »

4. Les fédérés restés à Paris après le 10 août s'étaient formés en société ou Comité des défenseurs réunis des quatre-vingt-quatre départements; le groupement participait à la pétition.

Digitized by Google

Quand l'orateur des sections eut fini, un pétitionnaire du nom de Claude Heudelet[1] prit la parole à son tour au nom du Comité des défenseurs réunis des quatre-vingt-quatre départements : « Comme vice-président de la commission des subsistances », dit-il, « je suis chargé, au nom de mes commettants, au nom de tous nos frères des départements... » Il n'en put dire davantage. La Convention, qui avait écouté en silence la pétition des sections, interrompit avec véhémence :

Une violente rumeur, dit le *Moniteur*, s'éleva dans toutes les parties de la salle et se prolongea pendant quelques instants : « Qu'on chasse cet imposteur, s'écrièrent plusieurs membres. A l'abbaye! A l'abbaye! »

Le girondin Louvet expliqua la raison de l'indignation générale qui se manifestait : « Y a-t-il en France deux Conventions, deux représentations nationales? Et si le pétitionnaire est le représentant des départements, qui sommes-nous donc, nous, et quels sont nos pouvoirs? »

Le président de la Convention, Bréard, après avoir chapitré Heudelet, voulut quand même accorder les honneurs de la séance aux pétitionnaires. Un grand nombre de membres protestèrent et Marat monta à la tribune :

Les mesures qu'on vient de nous proposer à la barre, dit-il, pour rétablir l'abondance, sont si excessives, si étranges, si subversives de tout bon ordre, elles tendent si évidemment à détruire la libre circulation des grains et à exciter des troubles dans la République, que je m'étonne qu'elles soient sorties de la bouche d'hommes qui se prétendent des êtres raisonnables et des citoyens libres, amis de la justice et de la paix. Les pétitionnaires, qui se présentent à votre barre, se disent commissaires des quarante-huit sections de Paris. Pour avoir un caractère légal, ils auraient dû avoir le maire de Paris à leur tête. Je demande d'abord qu'ils soient tenus de justifier de leurs pouvoirs. Un des pétitionnaires a parlé au nom des départements. Je demande qu'il justifie de sa mission. Ne vous y trompez pas, citoyens, c'est ici une basse intrigue. Je pourrais nommer ici des individus notés d'aristocratie, mais les mesures que je demande serviront à les faire connaître et à couvrir de honte les auteurs. Je propose que ceux qui en auront imposé à la Convention soient poursuivis comme perturbateurs du repos public.

« Étonnés d'entendre Marat parler ainsi », beaucoup de membres

1. Claude Heudelet était vérificateur du bureau de la comptabilité et commissaire de la section Poissonnière.

Digitized by Google

applaudirent et appuyèrent sa proposition. Le girondin Lehardy adjure la Convention de « faire rentrer dans l'ordre cette fourmilière de désorganisateurs qui, semblables à la vermine, pullulent de toutes parts ». Buzot, tout en ayant l'air d'excuser les pétitionnaires, qu'il affecte de considérer comme les instruments de meneurs cachés, conclut comme Marat qu'il fallait faire une enquête sur les origines de la pétition :

Souvenez-vous, citoyens, de ce discours de Vergniaud : « Le pain est cher, dit-on, la cause en est au Temple; eh bien! un jour on dira de même : le pain est cher, la cause en est dans la Convention nationale! » Ce temps est venu, citoyens, ne l'oubliez pas, et voyez que c'est avec les subsistances qu'on voudrait égorger la liberté publique.

Le girondin Mazuyer renchérit et précise. D'après lui, la pétition qui avait été lue à la barre était « l'ouvrage d'un ci-devant garde de Monsieur, très rude aristocrate avant le 10 août[1] ». A l'en croire, ceux qui demandaient la taxation étaient les instruments conscients ou inconscients des contribuables riches de la ville de Paris qui voulaient, par le maximum, s'exonérer de l'impôt progressif que la Convention avait réparti sur eux afin de procurer à la commune les quatre millions nécessaires à l'abaissement du prix du pain.

Barère s'empara de l'explication ingénieuse de Mazuyer et s'écria que les pétitionnaires étaient venus présenter « la pétition des riches avec la livrée des pauvres ». Il réclama leur arrestation et Marat l'appuya. Mais les Montagnards Choudieu, Lamarque et Thuriot plaidèrent en leur faveur les circonstances atténuantes. On se borna à interroger à la barre l'orateur Heudelet. Celui-ci s'excusa en déclarant qu'avant de lire la pétition il avait conféré avec plusieurs députés et que l'un d'eux leur avait conseillé de demander à la Convention une loi générale sur les subsistances. On le somma de nommer le député qui avait donné ce conseil. « On m'a dit qu'il s'appelle Saint-Just, mais je ne le connais pas, répondit Heudelet. » Alors Saint-Just, ainsi mis en cause, exposa que le matin même on avait distribué dans Paris et jusqu'à la porte de l'Assemblée un imprimé sur les subsistances dans lequel il était personnellement attaqué. Il lut ces attaques : *Quand le peuple sait que dans les assemblées populaires les orateurs qui haranguent et débitent les plus beaux discours et les meilleures leçons soupent bien tous les jours ..., et de ce nombre est le citoyen Saint-Just, levez haut*

1. Mazuyer veut sans doute désigner Heudelet, mais il est douteux que celui-ci ait écrit la pétition qui renferme les expressions habituelles chères à Jacques Roux.

Digitized by Google

le masque odieux dont il se couvre! Ces attaques avaient affecté Saint-Just qui était allé trouver les pétitionnaires dans la salle des conférences pour leur demander en quoi il avait démérité dans leur esprit. L'un d'eux lui avait présenté dans sa main du blé noir qu'on débarquait au port Saint-Nicolas, et c'est alors que Saint-Just leur avait donné le conseil auquel Heudelet avait fait allusion : « Calmez-vous et demandez une loi générale. Si la Convention ajourne votre proposition, alors je demanderai la parole et je suivrai le fil des vues que j'ai déjà présentées. »

L'incident prouvait, une fois de plus, le caractère antiparlementaire et même antimontagnard du mouvement pour la taxation. Il prouvait aussi que Saint-Just intimidé avait promis aux pétitionnaires d'intervenir en faveur de leur cause. La Convention ferma le débat et décréta qu'Heudelet serait interrogé par son comité de sûreté générale[1].

Si, par ces menaces de répression, la Convention avait cru intimider les Enragés et les obliger à renoncer à leur agitation, elle ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur. Les Enragés avaient derrière eux les masses populaires qui restèrent sourdes aux objurgations de Marat, jusque-là pourtant leur idole. Dix jours ne s'étaient pas écoulés qu'ils revenaient à la charge, plus pressants, plus menaçants que jamais. Cette fois, ils jetèrent les femmes en avant et ils essayèrent de l'action directe.

Le 22 février, des citoyennes de la section des Quatre-Nations (aujourd'hui le quartier de l'Institut) demandèrent aux Jacobins de leur prêter leur salle pour le lendemain à quatre heures afin d'y discuter sur les accaparements. Les Jacobins, où les députés montagnards dominent, font un mauvais accueil à cette demande. Robespierre jeune fait remarquer que les discussions trop répétées sur les subsistances jettent l'alarme dans la République. La salle est refusée. Alors les tribunes protestent et invectivent les Jacobins. Elles crient qu'il y a parmi eux des marchands, des accapareurs qui s'enrichissent des malheurs publics. Le président, qui était Billaud-Varenne, est obligé de se couvrir. Le calme ne renaît pas. Dubois-Crancé essaie d'expliquer aux tribunes qu'il faut d'abord conquérir la liberté et qu'ensuite on aura des denrées à bon marché. Il menace à son tour et déclare qu'en qualité de président de la Convention il repoussera avec horreur toute pétition qui aurait pour objet la taxe des denrées. Alors le tumulte reprend de plus belle et la séance est levée dans le bruit.

1. Il fut remis en liberté, après interrogatoire, le jour même (A. Tuetey, *Répertoire*, t. VIII, n° 1471).

Digitized by Google

Le mouvement pour la taxation n'est plus seulement antiparlementaire, il est antijacobin, ou plutôt il est indifférent à la politique, il est profondément économique et social.

Prévoyant un conflit violent, le Conseil général de la commune, sans doute stylé par les Montagnards, essaya de prêcher le calme aux Parisiens. Il fit afficher, le 23 février, sous la signature de son vice-président Destournelles, le futur ministre des finances de la Montagne, une proclamation où il rappelait ce qu'il avait fait pour enrayer la hausse du grain[1]. Il ajoutait qu'il avait sollicité le rapport du décret qui permettait la vente de l'argent. Il promettait de réclamer à la Convention des lois répressives de l'agiotage et de l'accaparement : « Lundi prochain nous présenterons à la Convention nationale une pétition dans laquelle nous peindrons l'excès et la source de nos maux, et nous la conjurerons, au nom du salut public, de porter des lois sévères contre les accapareurs de toute espèce. » Il ne disait rien de la taxation et il terminait en mettant en garde la population contre les « hommes pervers couverts du manteau du patriotisme qui cherchaient à creuser le tombeau de l'esclavage », en portant les Parisiens à des mouvements. « Ce ne sera jamais au milieu des agitations que naîtra l'abondance et la liberté. »

Le lendemain, dimanche 24 février, nouvelle affiche par laquelle le maire Pache rend compte d'une conférence qui vient d'avoir lieu entre les comités réunis de sûreté générale, des finances, du commerce et d'agriculture d'une part et de l'autre les autorités parisiennes, municipalité et département. Les comités ont décidé de demander d'urgence à la Convention un crédit pour faciliter l'approvisionnement de la capitale.

Affichages inutiles. Les Enragés sont maîtres de la rue. Le jour même, 24 février, une députation de blanchisseuses se présente à la barre de la Convention. Elle se plaint non seulement de la cherté excessive des denrées alimentaires, mais du prix exorbitant du savon :

> Bientôt la classe du peuple la moins fortunée sera hors d'état de se procurer du linge blanc... Le savon, qui coûtait quatorze sous la livre, revient aujourd'hui à vingt-deux sols, quelle différence! Législateurs, vous avez fait tomber sous le glaive des lois la tête du tyran. Que le glaive des lois s'appesantisse sur la tête de ces sangsues publiques, sur ces hommes qui se disent perpétuellement les amis du peuple et qui ne le caressent que pour mieux l'étouffer!... Nous demandons la peine de mort contre les accapareurs et les agioteurs.

1. Bibl. nat., Lb^{40} 1154b. Affiche à trois colonnes.

Digitized by Google

Dubois-Crancé, qui préside, tient la parole qu'il a donnée l'avant-veille aux Jacobins. Il répond aux pétitionnaires « qu'un des moyens de faire hausser le prix des denrées est d'effrayer le commerce en criant sans cesse à l'accaparement ».

Il vient à peine de terminer sa mercuriale qu'une nouvelle députation de femmes se présente. Celles-ci font partie de la société fraternelle qui se réunit depuis longtemps dans le local même des Jacobins[1]. Elles exposent qu'un moment « où elles ont le regret de voir partir leurs maris, leurs parents sur les frontières, elles sont effrayées des manœuvres des accapareurs. C'est pourquoi elles viennent demander le rapport du décret de l'Assemblée constituante qui déclare l'argent marchandise. Elles pensent que c'est là le seul moyen de tarir tous les maux ». L'argument, cette fois, fait réfléchir Dubois-Crancé et les Montagnards. Les Enragés ont eu l'habileté de lier la question des subsistances à celle du recrutement. Au moment où l'Assemblée venait d'ordonner la levée de 300,000 hommes pour renforcer les armées, ils lui disent à mots couverts par la bouche des femmes : « Votez la taxe ou pas de recrutement! » Dubois-Crancé rabattit de sa superbe. Il répondit que l'Assemblée s'occupait dans ses comités de l'objet des subsistances et il accorda aux citoyennes les honneurs de la séance.

Mais les citoyennes ne parurent pas satisfaites de ces promesses et de cette politesse. Elles quittèrent la barre en s'écriant tout haut : « On nous ajourne à mardi, mais nous, nous nous ajournons à lundi. Quand nos enfants nous demandent du lait, nous ne les ajournons pas au surlendemain[2]. » Ce ne furent pas paroles en l'air.

Le lendemain, lundi 25 février, éclatèrent des troubles qui rappelèrent, par leur caractère et leur gravité, ceux qui s'étaient produits un an auparavant à propos du renchérissement du sucre. Des bandes de femmes d'abord, d'hommes ensuite, se présentèrent dans les épiceries vers dix heures du matin et se firent livrer par force le savon, le sucre, la chandelle, la soude à un prix qu'elles fixèrent[3]. Elles finirent par faire main basse sur toutes les mar-

1. Ces femmes s'étaient d'abord présentées à la Commune avant de se rendre à la Convention. Elles avaient demandé au maire l'autorisation de pétitionner à l'Assemblée pour solliciter la diminution du prix des comestibles et la punition des accapareurs. Le maire, Pache, leur répondit qu'elles n'avaient pas besoin d'autorisation pour exercer le droit de pétition et les invita au calme (*Moniteur*, t. XV, p. 555). Leur orateur était une femme Wuaflard (A. Tuetey, *Répertoire*, t. VIII, n° 1474).

2. *Les Révolutions de Paris*, dans Buchez et Roux, t. XXIV, p. 334.

3. Le sucre fut taxé à 20 et 25 sols, la cassonade à 8 et 10 sols, le savon et la chandelle à 12 sols.

Digitized by Google

chandises « sans distinction ». Les épiciers qui résistèrent aux taxations furent pillés.

Les troubles, qui avaient commencé dans le quartier des Lombards, centre du commerce des denrées coloniales, grossirent l'après-midi et s'étendirent. Ils se prolongèrent tard dans la nuit. Ils reprirent les jours suivants et ne cessèrent qu'au milieu de la semaine. En général, ils furent plus graves dans les quartiers du centre habités par les artisans et les petits bourgeois que dans les faubourgs où vivaient les manouvriers.

Le premier jour les autorités municipales flottèrent, indécises, et parurent sur le point d'être débordées. Le commandant de la garde nationale Santerre s'était éloigné de Paris dès la première heure pour aller à Versailles organiser, à la prière du ministre de la Guerre, une compagnie de gendarmerie nationale. Il ne revint qu'à neuf heures du soir. Pache, qui n'était à la mairie que depuis une quinzaine de jours, cherche à parler raison aux manifestants. Comme l'avait fait Pétion un an plus tôt, dans des circonstances analogues[1], il rédige des proclamations et prononce des discours où il mettait les troubles sur le compte des ennemis de la Révolution. Les farines ne manquaient point, disait-il dans sa proclamation du 25 février[2], les alarmes étaient provoquées par les aristocrates qui voulaient retarder, empêcher la levée de nouveaux soldats. Ils se déguisaient sous les dehors du patriotisme, « quelques-uns d'entre eux affectent la misère tandis que l'or d'Albion et d'Espagne roule dans leurs mains et leur sert, sous prétexte de la nécessité, à enlever les pains de chez les boulangers et corrompre l'opinion publique... »

Imitant Pétion jusqu'au bout, Pache se rendit, vers onze heures, accompagné de son parquet, au-devant d'un attroupement de femmes, rue de la Vieille-Monnaie. Mais sa harangue n'eut aucun succès. Toujours suivi de Chaumette et de ses substituts Hébert et Réal, il se rendit alors au Comité de sûreté générale de la Convention pour réclamer un décret qui l'autorisât à faire battre la générale, puis chez le ministre de l'Intérieur pour demander de nouvelles avances de fonds destinées à l'approvisionnement de Paris. Séance tenante, la Convention fit droit à sa double requête.

Pache convoqua ensuite le Conseil général de la commune pour deux heures de l'après-midi. Il lui exposa la nécessité de faire battre la générale pour appeler les gardes nationaux sous les armes. Mais le chef de légion, qui commandait en l'absence de Santerre, fit

1. Voir notre article *la Crise du sucre en 1792* dans la *Grande Revue* de mars 1917.

2. Bibl. nat., Lb^{40} 1154b.

Digitized by Google

observer que le rappel qu'il avait fait battre depuis quelque temps avait déjà produit beaucoup d'effet. La Commune décida de surseoir à l'ordre de battre la générale[1].

Il semble certain que les agitateurs avaient des appuis au Conseil général de la commune et jusque dans le commandement de la garde nationale, seule force de police régulière. Leurs partisans assistaient en nombre à la séance de la Commune et ils intimidaient par leurs cris le maire et les partisans de la répression. On lit en effet dans le compte-rendu de la séance : « Un adjudant de la section des droits de l'homme vient déclarer que le rappel a été battu inutilement et que les citoyens ne se rendent pas à leur poste. Il demande la force pour maintenir la sûreté des personnes et des propriétés. » Même alors, le Conseil ne décide pas que la générale sera battue. Il se borne seulement à déléguer vingt-quatre de ses membres qui se répandront dans les quarante-huit sections pour y prêcher le calme.

On lit un peu plus loin, dans le même procès-verbal :

> Le citoyen Basset, graveur, député de la section de Beaurepaire, dénonce que l'on pille tous les épiciers de la section (les tribunes [crient] : *tant mieux!* Une femme à la porte : *c'est un accapareur!*). Un commissaire de la section du Contrat social annonce [ensuite] que les épiciers de son quartier, d'après leurs fortunes, sont forcés de délivrer le sucre à plus de moitié de perte (les tribunes : *tant mieux!*).

Le président de l'Assemblée rappelle les tribunes à l'ordre. Mais la suite est plus significative encore :

> Cuvillier, l'un des commissaires envoyés dans les sections, rend compte de sa mission, et annonce que, dans la section des Gravilliers, il a vu Jacques Roux, prêtre et membre du Conseil, occupé à justifier la conduite de ceux qui s'étaient attroupés pour se faire délivrer les marchandises qu'ils avaient arbitrairement taxées. Jacques Roux, qui venait d'arriver au Conseil, monte à la tribune et dit qu'il a toujours professé les vrais principes et que, dut-il être appelé le *Marat du Conseil général*, il ne s'en départira jamais. Un membre demande que Jacques Roux soit tenu de signer la déclaration qu'il vient de faire.
>
> Un autre l'interpelle de déclarer pourquoi il n'était pas à son poste dans les moments du danger (il s'élève du tumulte). Les circonstances ne permettant pas de s'occuper de personnalités, le Conseil général a passé à l'ordre du jour sur tout ce qui concernait Jacques Roux.

On devine à travers ces phrases vagues quelle fut l'attitude du

1. Compte-rendu de la séance de la Commune dans le *Moniteur*, t. XV, p. 566.

Digitized by Google

chef des Enragés. Loin de renier sa participation au mouvement, il s'en glorifia. Il justifia les émeutiers que ses prédications avaient poussés contre les épiciers. Le journal *les Révolutions de Paris* a mis dans sa bouche la phrase suivante qu'il aurait prononcée au cours du débat : « Je pense, au surplus, que les épiciers n'ont fait que restituer au peuple ce qu'ils lui faisaient payer beaucoup trop cher depuis longtemps [1]. »

Jacques Roux n'était pas le seul membre de la Commune à pactiser ainsi ouvertement avec les émeutiers. Quelques jours plus tard, la section des gardes-françaises accusa son représentant à la Commune, un certain Chenaux, « d'avoir paru, le 25 février, fort indifférent sur les événements, d'avoir dit que c'était peu de chose, qu'on en avait été quitte pour quelques pains de savon. Elle accusa aussi Leroux Étienne d'avoir, comme Chenaux, approuvé par leur présence en écharpe la taxe arbitraire sur les marchandises chez le citoyen Madré [2]. »

Quand on lit ces témoignages, on comprend que la répression ait été lente à s'organiser. J. Roux n'était pas seul. Il était à la tête d'un parti nombreux et puissant. Notons encore un petit fait qui en dit long sur l'attitude de la force armée. Réal nous apprend, dans son discours du 27 février prononcé à la barre de la Convention, que le maire Pache arrêta lui-même de sa main au milieu du tumulte un gendarme qui pillait!

La répression ne commença réellement que le second jour des troubles, après que les Jacobins se furent prononcés avec énergie, dans leur séance de la nuit, contre les perturbateurs.

Les Jacobins, nous l'avons dit, redoutaient dans les Enragés des rivaux d'influence. Ils répugnaient à la taxation parce qu'ils voyaient bien que cette mesure allumerait la guerre de classes. Le succès de la Révolution était lié à la vente des biens nationaux. Si les produits agricoles étaient taxés, les cultivateurs et les propriétaires continue-

1. Le journal girondin *le Scrutateur universel* fait de l'incident Jacques Roux le récit suivant dans son numéro du 27 février : « Le prêtre Roux, inculpé d'avoir prêché l'insurrection dans la section des Gravilliers, monte à la tribune et déclare que, voyant les épiciers vendre de si bonne grâce leurs marchandises à vil prix, il en conclut tout simplement que ces messieurs restituaient enfin aux pauvres ce qu'ils leur avaient volé. — Grands applaudissements des tribunes et désapprobation générale de la part du Conseil. — Enfin, dit Roux, appelez-moi le Marat de la Commune, je déclare que je défendrai toujours la cause du peuple et que j'inquiéterai les agitateurs. — Il sort victorieux de la tribune, et le président l'ayant félicité sur les applaudissements qu'il avait assez mendiés, les tribunes se sont écriées : A bas le président aristocrate! »

2. *Moniteur*, t. XV, p. 627.

Digitized by Google

raient-ils à participer aux enchères? C'était le moment où, après les biens d'église, la Révolution mettait en vente les biens d'émigrés. La politique des Enragés risquait d'entraver, de paralyser, de faire échouer cette grande opération financière[1]. Était-ce bien le moment d'ailleurs de soulever un problème aussi redoutable que celui de la taxation quand l'offensive de Dumouriez en Hollande commençait, quand les opérations pour la levée de 300,000 hommes étaient en pleine activité, quand les Montagnards enfin livraient aux Girondins le plus dur combat? Quelle belle occasion les Enragés fournissaient aux Girondins de crier à la loi agraire, au renversement des propriétés!

Mais les Jacobins, du moins certains d'entre eux, avaient d'autres raisons encore, et non pas seulement d'opportunité, pour s'opposer au programme social des Enragés. Jacques Roux ne voyait le salut que dans la démonétisation des espèces métalliques et dans le cours forcé de l'assignat. Marat, au contraire, avait toujours combattu l'assignat. Dès la Constituante, il s'était élevé contre ceux qui l'avaient créé, contre Mirabeau entre autres, et il les avait accusés d'avoir servi par cet expédient les intérêts de la contre-Révolution. Il aurait voulu qu'on remboursât la dette en distribuant aux créanciers de l'État les biens nationaux en nature. Il était l'ennemi de l'assignat. Il conseillait de le retirer de la circulation. Robespierre et Saint-Just pensaient sur ce point comme Marat. Ils étaient donc séparés des Enragés sur le fond même du problème économique.

Mais comment engager la lutte contre les Enragés quand les Jacobins menaient déjà le combat contre les Girondins? La situation était embarrassante. Il était évident que les Enragés avaient derrière eux une bonne partie de la population parisienne, toute cette classe moyenne, toute cette artisanerie qui avait fait la Révolution et qui jusque-là donnait ses votes au parti montagnard. Il fallait louvoyer, essayer des diversions, ruiner Jacques Roux, le rendre suspect, tout en gardant le contact avec les sans-culottes, tout en ayant l'air de prendre en mains leur cause.

Marat, qui ne manquait pas d'un certain sens politique, tenta de substituer au programme social des Enragés un autre programme de revendications populaires qui permettait du moins de gagner du temps. Le 24 février au soir, dès qu'il comprit, par la pétition des blanchisseuses, que le mouvement était près d'éclater, il écrivit pour le *Publiciste* du lendemain un article dont les violences voulues dissimulaient une manœuvre assez adroite. Il commençait par

1. Cambon lança cet avertissement à la Convention, au milieu même des troubles, à la séance du 26 février.

Digitized by Google

reconnaître que le peuple avait raison de se plaindre de la hausse exorbitante des denrées. Il trouvait naturel que les consommateurs fissent justice eux-mêmes des monopoleurs et des agioteurs :

Dans tout pays où les droits du peuple ne sont pas de vains titres consignés fastueusement dans une simple déclaration, le pillage de quelques magasins, à la porte desquels on pendrait les accapareurs, mettrait bientôt fin à ces malversations qui réduisent cinq millions d'hommes au désespoir et qui en font périr des milliers de misère!

Mais, après ces provocations au meurtre, simple tribut payé à la démagogie, Marat détournait ses lecteurs de demander la solution du problème à des mesures législatives. Les lois en matière économique lui semblaient, comme à Saint-Just, inopérantes. C'était dire qu'il rejetait le maximum, la solution de Jacques Roux. Pour lui, le problème était d'ordre moral. Il fallait punir les accapareurs par quelques exemples qui terroriseraient les marchands et les obligeraient à baisser leurs prix. Et Marat proposait d'investir le Comité de sûreté générale, auquel il accordait sa confiance, « du pouvoir de rechercher les principaux accapareurs et de les livrer à un tribunal d'État formé de cinq membres pris parmi les hommes connus, les plus intègres et les plus sévères, pour les juger comme des traîtres à la patrie ». Autrement dit, Marat demandait l'institution d'une sorte de tribunal révolutionnaire qui jugerait les marchands coupables de s'enrichir de la détresse générale[1]. Il comptait sur la terreur qu'inspirerait ce tribunal pour ramener l'équité dans les transactions. La conception était naïve, mais Marat se proposait surtout de faire échec à Jacques Roux et à la taxation. Il ne demandait sans doute à son expédient improvisé que ce résultat. Il faisait aussi appel, avec une certaine candeur, à la philanthropie des bonnes âmes pour réduire la crise :

Je connais une autre mesure qui irait bien plus sûrement au but; ce serait que les citoyens favorisés de la fortune s'associassent pour faire venir de l'étranger les denrées de première nécessité, les donner à prix coûtant et faire tomber de la sorte celui auquel elles sont poussées aujourd'hui, jusqu'à ce qu'il fût ramené à une juste balance.

L'expédient philanthropique de la coopération valait un peu mieux que l'expédient terroriste du tribunal, mais Marat ne cherchait qu'une diversion.

1. Notons que le tribunal révolutionnaire sera institué quinze jours plus tard sur la motion de Danton et que ce tribunal condamnera à mort beaucoup d'accapareurs.

Digitized by Google

Malheureusement pour lui, son article parut le matin même des troubles, le 25 février. Les émeutiers semblèrent mettre en pratique ses conseils de violence et on a vu que Jacques Roux ne manqua pas de les exploiter pour justifier sa campagne quand il se proclama le Marat de la Commune. Les Girondins, de leur côté, affectèrent de considérer que Marat était l'auteur responsable des pillages et le lendemain, 26 février, il demandèrent à la Convention sa mise en accusation. La Convention, qui savait à quoi s'en tenir, refusa de suivre les Girondins. Elle n'avait pas oublié les récentes et véhémentes attaques de Marat contre les Enragés. Après un violent débat, où Marat se défendit avec une hauteur insultante et où plusieurs Montagnards se solidarisèrent avec lui, l'Assemblée se borna à renvoyer aux tribunaux ordinaires la dénonciation que le député girondin Salle avait formulée contre l'article de Marat.

La séance qui avait eu lieu aux Jacobins, la veille de ce débat, le soir du 25 février, avait montré clairement que l'Ami du peuple et les chefs montagnards étaient unanimes non seulement à désavouer les Enragés mais à pousser contre eux aux mesures de répression. Marat dénonça lui-même au club les « intrigants » qui avaient préparé le mouvement contre les épiciers par leurs motions incendiaires[1]. Il n'hésita pas à les traiter de contre-révolutionnaires et d'agents des Girondins. Il leur prêta l'intention, contre toute vraisemblance, de vouloir faire rentrer Roland au ministère :

> Pour y déterminer le peuple, disait-il, ils crient dans les carrefours : lorsque vous aviez Roland, vous ne manquiez pas de pain.

Marat accuse aussi le comité des subsistances de la Commune d'ineptie et de malversations. Cette tactique grossière, qui consistait à rejeter la responsabilité des troubles sur les Girondins et les royalistes et à représenter les Enragés comme leurs instruments, fut accueillie avec empressement par les matadors du club. Après Marat, un orateur, qui n'est pas nommé dans les comptes-rendus des journaux, déclara qu'il avait vu en plusieurs endroits des hommes déguisés :

> Ils étaient poudrés et mal vêtus, ils disaient aux femmes : il faut prendre la marchandise sans la payer et trancher la tête des épiciers.

L'affirmation était si manifestement fausse qu'elle souleva les protestations des tribunes qui crièrent : « Cela n'est pas vrai ! » L'ora-

1. Voir le discours de Marat dans Buchez et Roux, t. XXIV, p. 343. Ce discours est absent du recueil de M. Aulard sur *le Club des Jacobins*.

Digitized by Google

teur ayant persisté à maintenir son affirmation, un grand tumulte se déchaîna et il dut descendre de la tribune. Dubois-Crancé l'y remplaça et reprit avec plus de force la thèse de l'origine contre-révolutionnaire du mouvement :

Les besoins ne sont pas réels. Les émigrés sont cachés parmi vous, déguisés en sans-culottes et prêchant la liberté. Ce sont ces mêmes hommes qui poussent le peuple de Paris à des excès sous le prétexte de la disette des subsistances : allez à la halle, elle regorge de farine[1]. Les anarchistes ont senti qu'il suffirait de faire prendre à une moitié de Paris une double provision pour faire manquer de pain l'autre moitié. Quoi! ce peuple qui s'est disputé en 1790, pendant six mois, le pain nécessaire à son existence, se livrerait au désespoir pour quelques moments d'engouement? Ces événements sont loin de nous, ils ne peuvent se reproduire.

Dubois-Crancé rappelait encore que la Convention avait autorisé un impôt de sept millions sur les riches de Paris pour y maintenir le pain à bon marché. Il termina en accusant les Enragés d'être des agents de Pitt : « Le mouvement avait été préparé. Il y a quinze jours que je sais que le peuple devait être en agitation et je l'ai appris par les papiers publics; lord Grenville lui-même l'a annoncé au parlement d'Angleterre. » Dubois-Crancé fut applaudi. Son roman ténébreux intimida les tribunes.

Robespierre acheva de l'accréditer en lui donnant son adhésion : « Ceci », dit-il, « est une trame ourdie contre les patriotes eux-mêmes. Ce sont les intrigants qui veulent perdre les patriotes. » Sans doute, Robespierre avouait que les souffrances du peuple étaient réelles, que les riches profitaient de ses besoins, qu'ils « étaient encore ce qu'ils furent toujours, c'est-à-dire durs et impitoyables », mais il prétendait ensuite que les contre-révolutionnaires avaient l'habileté perfide d'aigrir des mécontentements justifiés pour provoquer des émeutes qui perdraient la Révolution. A ceux qui avaient affirmé que la main des aristocrates était dans l'agitation, il apporta son témoignage personnel :

J'ai été témoin moi-même des mouvements. A côté des citoyens honnêtes nous avons vu des étrangers et des hommes opulents revêtus de l'habit respectable des sans-culottes. Nous en avons entendu dire : on nous promettait l'abondance après la mort du roi, et nous sommes plus malheureux depuis que ce pauvre roi n'existe plus. Nous en avons entendu déclamer non pas contre la portion intrigante et contre-révo-

1. Le rapport de Pache sur sa gestion contredit l'affirmation optimiste et intéressée de Dubois-Crancé (Arch. nat., AF II 68).

Digitized by Google

lutionnaire de la Convention, qui siège où siégeaient les aristocrates de l'Assemblée constituante, mais contre la Montagne, mais contre la députation de Paris et contre les Jacobins, qu'ils représentaient comme accapareurs !

Robespierre disait vrai quand il rapportait les propos antimontagards et antijacobins des Enragés[1], mais de là à les transformer en contre-révolutionnaires il y avait loin. De nombreuses personnes furent arrêtées pendant les troubles. La municipalité jacobine, qui avait intérêt à justifier par des faits la thèse de Marat, de Dubois-Crancé et de Robespierre, les interrogea avec soin. Quelques-unes furent mises en jugement. Nous avons leurs dossiers. Aucun des émeutiers arrêtés ne fut convaincu d'aristocratie. On ne trouva dans le nombre aucun étranger ou agent de l'étranger. Voici, à titre d'exemple, les professions des douze inculpés qui furent emprisonnés à La Force : trois domestiques, un brocanteur, un tailleur, un dragon de la République, un garçon cordonnier, un marchand de boucles, un marchand de cocardes, un taillandier, un garçon pâtissier et un particulier sans profession[2]. Ainsi le plus grand nombre appartenait au petit commerce, à l'artisanerie, à la classe dont Jacques Roux était l'organe.

Il se peut, il est probable que Robespierre et les Jacobins aient été de bonne foi en accusant les Enragés de desseins contre-révolutionnaires. Ces agitateurs obscurs gênaient leur politique, risquaient de les séparer du peuple. Le désordre qu'ils entretenaient faisait le jeu des partis de réaction.

Quoi qu'il en soit, Robespierre, appuyant Marat, essaya de tourner contre les Girondins les colères populaires déchaînées contre les accapareurs. Sa tactique consista à donner au mouvement social un dérivatif politique : « Nos adversaires [les Girondins] », dit-il en terminant son discours, « veulent effrayer tout ce qui a quelque propriété; ils veulent persuader que notre système de liberté et d'égalité est subversif de tout ordre, de toute sûreté. Le peuple doit se lever, non pour recueillir du sucre, mais pour terrasser les brigands. » Ceux que Robespierre appelait ainsi « les brigands », c'étaient ceux qui avaient voulu sauver le roi, ceux qui, à l'en

1. Lasource dira de même le lendemain à la Convention qu'on avait entendu des manifestants exciter le peuple en lui disant : « Lorsque nous avions un roi, nous étions moins malheureux qu'à présent que nous en avons 745. » Quelques inconnus disaient ailleurs : « Ceux qui ont voté la mort du roi danseront bientôt à leur tour » (séance du 26 février, dans les *Archives parlementaires*).

2. A. Tuetey, *Répertoire*, t. VIII, nos 1497, 1499, 1506, 1508.

Digitized by Google

croire, préparaient la contre-Révolution. Il rappela qu'au mois de septembre, lors de l'entrée des Prussiens en Champagne, le girondin Roland avait voulu quitter Paris.

L'ancien acteur Collot d'Herbois renchérit encore sur Robespierre. Il accusa Roland d'avoir provoqué les troubles pour discréditer Pache et le chasser de la mairie :

> Roland est tellement coupable qu'il ne peut disputer avec personne de scélératesse. Je me suis procuré la preuve qu'il a placé douze millions en Angleterre. Continuons de démasquer les Brissotins et allons droit à Roland. Je déclare que dimanche prochain je demanderai l'acte d'accusation contre cet ex-ministre et je m'appuie sur dix chefs, dont un seul suffit pour qu'il porte sa tête sur l'échafaud.

Ai-je besoin de dire que les attaques passionnées de Collot d'Herbois manquaient de toute base? Pas plus qu'il n'est possible de découvrir dans le pillage des épiciers la main de l'étranger, la participation des Girondins est aussi difficile à établir.

Mais, ce qu'il faut retenir, ce qui importe à l'objet de nos recherches, c'est que les Jacobins s'associèrent officiellement à la manœuvre de Marat et de Robespierre. Leur circulaire du 1er mars aux sociétés affiliées, dont Robespierre fut le rédacteur, jeta le blâme et l'insulte sur les Enragés et les représenta comme des instruments ou des agents des ennemis de la Révolution. Elle prétendit qu'on avait entendu dans les groupes le cri de : *vive Louis XVII* et qu'on avait surtout pillé les boutiques des patriotes, ce qui est démenti par le récit des *Révolutions de Paris*, qui disent au contraire que certains épiciers jacobins furent épargnés.

L'attitude des Jacobins fut décisive pour l'issue du mouvement. Dans la matinée du 26, les troubles avaient recommencé dans le quartier des Halles. Mais cette fois, la municipalité avait pris des mesures d'ordre sérieuses. Dès quatre heures du matin, la générale avait été battue. Santerre commandait en personne les 80,000 hommes de la garde nationale qui furent mis sur pied[1]. Il leur avait donné l'ordre suivant : « Aux armes, citoyens! Défendons la propriété de nos frères, tant de ceux qui sont aux frontières que de ceux qui sont à l'intérieur. Arrêtons ceux qui manquent à leurs serments et livrons-les à la justice[2]! »

La Commune s'était réunie de bonne heure et avait décidé que les gardes nationaux qui ne se rendraient pas à leur poste seraient

1. Ce chiffre est donné par Chaumette dans son discours à la Commune du 26 février (*Moniteur*).

2. Voir cet ordre de Santerre dans le *Moniteur* du 1er mars.

Digitized by Google

regardés comme suspects[1]. Elle avait décidé aussi de faire un recensement de tous les habitants et d'inscrire sur une liste spéciale ceux qui ne pourraient justifier ni de ressources avouables ni de leur civisme[2]. Les visites domiciliaires commencèrent. En même temps, la commune adressait aux Parisiens une proclamation dans laquelle elle mettait les troubles sur le compte des contre-révolutionnaires désireux d'empêcher le recrutement[3]. Elle affectait de croire que « le mouvement d'erreur » était passé. Elle prétendait que quelques hommes égarés avaient d'eux-mêmes « rapporté au marchand le supplément du prix de la denrée » et que « des citoyennes détrompées s'étaient réunies à la force armée pour maintenir les propriétés ». Elle promettait aux chômeurs de grands travaux qu'on allait entreprendre et elle concluait : « Arrêtez, livrez au glaive de la loi les hommes qui veulent calomnier, qui veulent avilir la Convention. Ceux-là veulent des rois. Ils veulent nous ramener à l'esclavage par l'anarchie. »

Les députés montagnards élus de Paris secondaient de leur mieux la municipalité en faisant afficher de leur côté une proclamation à leurs électeurs pour les mettre en garde contre les pièges que leur tendaient les Enragés[4].

La section des Piques (placé Vendôme), la section de Robespierre, dans la séance qu'elle avait tenue pendant la nuit du 25 au 26 février, flétrissait publiquement les doctrines professées par Jacques Roux comme « propres à égarer le peuple en le portant à violer les droits sacrés de la propriété[5] ». Elle décidait ensuite, par un arrêté qu'elle affichait, d'inviter ses frères de la section des Gravilliers à censurer le citoyen Jacques Roux, son représentant à la Commune, pour avoir, dans la journée du 25 courant, « prêché au Conseil général la dissolution de tous les principes en légitimant les événements du jour[6] ».

1. Par un arrêté publié dans le *Moniteur* du 1er mars.

2. La Convention avait voté le jour même, sur la proposition de Barère, un décret ordonnant ces mesures.

3. Cette proclamation, rédigée par Réal, est publiée dans le compte-rendu de la séance du 27 février aux *Archives parlementaires*. Elle existe en placard à la Bibliothèque nationale, Lb40 1154b.

4. Je n'ai pas pu retrouver le texte de cette affiche, mais elle est mentionnée dans la circulaire des Jacobins du 1er mars.

5. Voir l'intervention de la section des Piques à la Commune dans le compte-rendu du *Moniteur*, t. XV, p. 566.

6. L'arrêté de la section des Piques fut imprimé et affiché (Bibl. nat., Lb40 2040, in-4°). Il est signé de Pannequin, président, Ternois, vice-président, et Hautier, secrétaire. Il fut communiqué à la Commune dans sa séance du 27 février (*Moniteur* du 3 mars). L'original de cet arrêté figure dans la collection Charavay (Bibliothèque de la ville de Paris, t. V, p. 477).

Digitized by Google

Ainsi encouragées et soutenues par le parti montagnard, les autorités municipales purent maîtriser l'agitation. Les rassemblements qui se formèrent furent dissipés par les patrouilles. Cependant, les troubles continuèrent encore le 27. Ce jour-là la garde fut insultée rue de Bièvre par des femmes qui voulaient piller un magasin de soude. Mais le calme se rétablit peu à peu sans effusion de sang.

La manœuvre des Jacobins avait obtenu un succès au moins momentané. La municipalité, désemparée le premier jour, s'était reprise le second. Les troupes des Enragés avaient mordu à l'amorce de Robespierre. Elles craignirent en prolongeant les troubles de faire le jeu de la contre-Révolution, de travailler pour Brissot, pour Roland, pour Louis XVII, pour Pitt. Le vaste mouvement inspiré par Jacques Roux dégénéra en des pillages vulgaires facilement réprimés.

Par la rapidité et l'énergie de leur décision, les Montagnards enlevèrent aux Girondins la possibilité d'exploiter utilement l'agitation à leur profit. Sans doute, le 26 février, à la Convention, nous l'avons vu, les Girondins essayèrent bien de rejeter sur Marat la responsabilité des troubles. Mais ils ne réussirent pas à entraîner l'Assemblée parce que les faits parlaient trop haut. Ils essayèrent aussi de représenter la Commune et Santerre comme les complices des perturbateurs. L'absence de Santerre le 25 leur fournissait un excellent argument[1]. Sans vouloir blâmer Santerre ni la Commune, la Convention leur ordonna cependant, sur la motion de Barère, de rendre compte des événements. Ils n'eurent pas de peine à se justifier.

L'ordre était rétabli. Cependant Pache ne dissimulait pas à la Convention, le 27 février, que le feu couvait sous la cendre. Aussi longtemps que la crise économique subsisterait, un nouvel incendie était à craindre. Puisque les Montagnards repoussaient les remèdes proposés par les Enragés, le maximum et la démonétisation de l'argent, il leur fallait en trouver d'autres. La Commune parisienne avait fini par réprimer les troubles, mais elle n'avait pas caché qu'elle estimait insuffisant de s'en tenir là. Par l'organe de Chau-

1. Barère, qui était alors girondin, critiqua, dans son discours du 26 février, la mollesse des autorités parisiennes et dénonça les factieux qui voulaient « légitimer le vol, comme à Sparte, et tout cela pour parvenir à une prétendue loi agraire, si on peut donner ce nom à un brigandage » La section girondine de la butte des Moulins arrêta que le Corps municipal avait perdu sa confiance pour n'avoir pas été à son poste dimanche et lundi du moins. Elle blâma formellement Santerre (voir la séance de la Commune du 1er mars dans le *Moniteur* du 4).

Digitized by Google

mette, elle soumit, le 27 février, son programme social à la Convention :

Il n'existe plus, dit Chaumette, de juste proportion entre le prix des journées de la main-d'œuvre et le prix des denrées de seconde nécessité... Il existe des malveillants, des accapareurs... La misère publique est la base des spéculations intéressées d'une infinité de capitalistes qui ne savent que faire des fonds immenses produits par les liquidations. Le pauvre a fait, comme le riche, et plus que le riche, la Révolution. Tout est changé autour du pauvre, lui seul est resté dans la même situation et il n'a gagné de la Révolution que le droit de se plaindre de sa misère... Citoyens, c'est à Paris surtout que le pauvre est trop pauvre; c'est à Paris surtout que son désespoir s'aigrit de la désespérante disproportion qui existe entre le riche et lui... La Révolution, en procurant au riche la liberté, lui a donné immensément; elle a aussi donné au pauvre la liberté, l'égalité, mais pour vivre libre, il faut vivre et, s'il n'existe plus de proportion raisonnable entre le prix du travail du pauvre et le prix des denrées nécessaires à son existence, le pauvre ne peut vivre. Rétablissez, citoyens, cette salutaire proportion; faites plus, faites que cette proportion change le bienfait de la Révolution à l'avantage du pauvre; c'est le seul moyen de lui faire aimer la Révolution; c'est le seul moyen de donner au pauvre l'espoir de devenir un jour propriétaire, et peut-être la Révolution ne sera-t-elle vraiment consolidée qu'à cette heureuse époque; alors le pauvre cessera de se regarder comme locataire dans sa patrie.

Le discours de Chaumette était empreint d'un large accent de pitié sociale. Mais ses conclusions étriquées juraient avec ses prémisses. Il se bornait à demander à la Convention trois mesures pratiques : une loi contre les accapareurs, une loi pour retirer le plus d'assignats possible de la circulation, une loi enfin qui ordonnât de grands travaux afin de donner des salaires aux pauvres. Ces mesures, d'où la taxe des denrées était exclue, n'avaient rien qui pût déplaire à la Convention. Dès la veille, elle avait décrété, sur le rapport de Barère, que ses comités de l'agriculture, du commerce et des finances lui présenteraient à bref délai des projets de lois destinés à réprimer l'agiotage et à diminuer la masse des assignats.

Restait à savoir, à supposer que ces lois fussent votées et appliquées, si elles suffiraient à résoudre les terribles problèmes du renchérissement.

En attendant, Jacques Roux n'était pas vaincu. Ses idées, son programme de taxation et de réglementation, qui n'étaient qu'un retour avoué à l'état de choses d'avant 1789, subsistaient vivaces dans le peuple. Tant que la crise durerait, les Enragés garderaient leur influence. Une preuve qu'ils étaient toujours puissants, c'est

Digitized by Google

que la Commune n'osa pas adopter la délibération de la section des Piques et chasser Jacques Roux de son sein.

Elle aurait cependant pu le faire d'autant plus aisément que l'élection de Jacques Roux à la Commune était entachée d'illégalité. D'après les règles alors en usage, les choix de chaque section étaient subordonnés à l'approbation de la majorité des autres. Or l'élection de Jacques Roux par les Gravilliers avait été rejetée par le scrutin de révision de la majorité des autres sections[1]. Devant cet affront, Jacques Roux avait donné sa démission. Les Gravilliers la refusèrent et lui maintinrent ses pouvoirs[2]. Il continua de siéger à la Commune. Le principal groupement sur lequel il s'appuyait, les défenseurs des quatre-vingt-quatre départements, ne fut pas inquiété. Ils continuèrent de se réunir et de présenter des pétitions.

Si les Enragés n'avaient pas réussi à imposer la taxation par l'action directe, par l'émeute, leurs forces n'étaient pas entamées, la crise n'était pas résolue. Les événements politiques et économiques travaillaient pour eux. Il arriverait bien un jour où les Montagnards seraient débordés.

Albert MATHIEZ.

1. Voir le compte-rendu de la séance de la Commune du 2 mars dans le *Moniteur*.

2. Voir dans Charavay, *Assemblée électorale de Paris*, la séance du 14 février 1793.

Digitized by Google

Digitized by Google

régulièrement, sans hâte et sans à-coups. Elle atteint, dans la seconde partie du tome IV, la Renaissance française, présentée sous chacun de ses aspects par des spécialistes qui possèdent bien leur matière et des écrivains qui savent exposer leur science avec clarté. M. Paul VITRY montre comment, sous Charles VIII et Louis XII, le style italien a pénétré dans notre art gothique, pour former bientôt au temps de François Ier l'architecture composite de Blois et de Chambord[1]. Alors sous François Ier d'abord, puis sous Henri II, se constitue une première forme de cet art que nous appelons « classique » et dont les plus illustres représentants ont été Pierre Lescot, Philibert de l'Orme, Jean Bullant et, à la fin du siècle, les Du Cerceau et les Metezeau. Cet art classique, après être né dans l'entourage immédiat de la monarchie, s'est propagé à travers les provinces dans lesquelles son uniformité a effacé les originalités régionales. Ce XVIe siècle, que nous appelons le siècle de la Renaissance, a été surtout fécond et brillant par l'architecture; si l'architecture religieuse laisse voir un déclin, celle des hôtels et des châteaux est en plein essor et manifeste bien une France nouvelle.

L'histoire de la sculpture suit un mouvement parallèle; on la voit passer de la forme « gothique » à la forme italienne ou classique. M. André MICHEL suit d'un œil attentif les phases de cette transformation qui nous conduit des dernières vierges « bourguignonnes » aux figures païennes de Fontainebleau. La courbe de cette évolution est tracée d'une main sûre et la direction générale nettement indiquée, malgré tous les détours que nécessite une étude de détail. La fin du moyen âge a vu un épanouissement de la statuaire des saints. M. Mâle avait déjà magistralement montré la relation entre ce culte des saints et l'état de la sculpture dans son livre sur *l'Art à la fin du moyen âge;* voici encore les thèmes chers aux artistes et aux chrétiens de ce temps : l'arbre de Jessé qui s'accorde si bien avec les lignes enchevêtrées de la décoration flamboyante; les vierges de Pitié, les sépulcres; on sait que, parmi ces derniers, celui de l'abbaye de Solesmes est particulièrement admiré, surtout pour sa figure de Madeleine assise et pleurant en avant du tombeau. La question de l'attribution de cette œuvre n'a pas fait un pas depuis l'étude que lui avait consacrée M. Paul Vitry dans sa thèse sur Michel Colombe. Ce dernier reste l'auteur du tombeau du duc de Bretagne à Nantes, du saint Georges de Gaillon, maintenant au

1. Au sujet du château de Chambord, il convient de signaler un très intéressant article de M. Marcel Reymond (*Gazette des beaux-arts*, juillet 1913), dans lequel cet auteur donne des raisons spécieuses pour attribuer à Léonard de Vinci le plan de ce château.

Digitized by Google

Louvre, sans qu'on puisse lui attribuer avec quelque certitude d'autres œuvres de ce temps. C'est à son atelier que l'on reporte le mérite de sculptures aussi belles que la statue tombale de Roberte Legendre et la Vierge d'Olivet, au Louvre. C'est à cette date qu'il faut placer le plein épanouissement de cette école champenoise si originale et si féconde qui a été étudiée naguère par MM. Kœchlin et Marquet de Vasselot. M. André Michel accepte les conclusions de ces deux archéologues. Jusque vers 1525, il n'est pas besoin de faire intervenir l'influence italienne pour expliquer l'histoire de notre sculpture. Mais voici qu'après cette date les modes ultramontaines pénètrent chez nous, et l'ornementation d'abord, puis le style même des figures subissent l'influence prépondérante de l'Italie. C'est d'abord dans le midi, en Provence, à la cour du roi René, que l'on voit apparaître des artistes italiens, Francesco Laurana, Pietro da Milano. Puis ce furent les artistes ramenés par Charles VIII de son expédition; tel ce Guido Mazzoni, qui fut chargé d'exécuter à Saint-Denis la sépulture du roi dont il ne reste rien. Mais M. André Michel serait tout disposé à reconnaître une œuvre de cet artiste dans le tombeau de Commynes, dont le musée du Louvre conserve des fragments importants. Il étudie aussi dans les documents et les monuments ce qui nous reste d'autres Italiens, Girolamo Viscardo, un Génois, Antonio della Porta, Jérôme de Fiesole et enfin les Juste, deux frères qui s'appelaient Antonio et Giovanni di Giusto Betti et ont sculpté le tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Durant le règne de François Ier, les artistes italiens l'emportèrent sur les représentants du style gothique et national. Ce fut d'ailleurs une période très brillante pendant laquelle nous rencontrons des artistes comme Ligier Richier, Jean Goujon, Pierre Bontemps, Germain Pilon. L'œuvre de ces maîtres est étudiée à fond et l'on est parfois surpris qu'elle reste si obscure malgré l'illustration de ces grands noms. A la sculpture se rattache l'art de la médaille, auquel M. J. de Foville consacre une fine étude.

C'est M. le comte Paul Durrieu qui présente l'évolution de la peinture durant cette même période, c'est-à-dire depuis l'avènement de Charles VII jusqu'à la fin des Valois. Sa connaissance approfondie des miniatures lui permet d'écrire un chapitre nourri et nouveau. Chez nous, en effet, les manuscrits fournissent beaucoup plus que les panneaux peints. Cette question des « primitifs français » a été fort remuée depuis l'exposition de 1904, organisée par leur ardent champion M. Bouchot. Avec une science exacte, M. Durrieu expose le peu de ce que nous savons sur les peintres d'Avignon, Enguerrand Charonton et Pierre Villatte, Nicolas Froment, sur Fou-

Digitized by Google

quet. M. Bouchot apportait à ces recherches des hypothèses fougueuses dans lesquelles on reconnaissait un généreux désir de ressusciter des précurseurs méconnus; M. Durrieu est beaucoup plus circonspect. Dans la peinture comme dans les autres arts le « style gothique » cède devant les modes italiennes; l'apparition de ce style nouveau est visible dans les miniatures de Bourdichon et les peintures du Maître de Moulin; on ne sait toujours pas s'il convient de réunir ces deux artistes et d'y reconnaître un maître unique. Quoi qu'il en soit, la peinture montrait chez nous une réelle indigence quand les artistes italiens vinrent s'installer à Fontainebleau. Sur les Clouet, Corneille de Lyon, Jean Cousin, M. Durrieu apporte beaucoup plus de réserves que d'affirmations.

Le chapitre de la peinture se complète naturellement par une étude du vitrail par M. Émile MÂLE; pour tout notre moyen âge et même pendant le XVI^e^ siècle, le vitrail représente notre véritable peinture décorative et tient chez nous la place occupée en Italie par la fresque. La suite des chapitres de M. Mâle sur le vitrail compose une histoire tout à fait nouvelle de cet art; ce n'est pas seulement la « mise au point », le résumé des travaux antérieurs qu'il nous offre, mais une histoire absolument originale. Pour les XV^e^ et XVI^e^ siècles, M. Mâle passe donc successivement en revue les principaux centres de production qui sont en même temps les villes qui conservent les plus beaux ensembles de verrières : Paris, Bourges, la Normandie, la Champagne, les Leprince à Beauvais, la Bretagne, Jean Lecuyé dans le centre, Arnaud de Moles dans le midi et enfin les quelques verrières qui subsistent à Paris du XVI^e^ siècle. Malheureusement, la précision même de l'étude de M. Mâle en rend un résumé fort difficile; mais il suffit d'en rappeler l'auteur pour dire combien elle est fine, attrayante et colorée.

Une des nouveautés de cette histoire de l'art réside dans les chapitres d'ensemble que M. BERTAUX consacre à l'art espagnol et portugais. Avec une grande richesse d'exemples et une vue nette des ensembles, M. Bertaux raconte donc l'art espagnol durant cette fin du moyen âge et ce XVI^e^ siècle. Ces recherches, assez nouvelles dans l'archéologie française, vont peut-être renouveler quelques-unes de nos idées et élargir le champ de nos investigations pour l'étude même de notre art français. Voici que M. Salomon Reinach a voulu reconnaître dans un digne continuateur de Jean Van Eyck le peintre portugais Nuño Gonzalvès[1], l'auteur possible de l'*Homme*

1. Ce « primitif » portugais a été découvert naguère et présenté magistralement par le savant conservateur du musée de Lisbonne, M. José de Figuereido.

Digitized by Google

au verre de vin (attribué autrefois à Fouquet) et aussi l'auteur de l'homme inconnu de la galerie Lichtenstein. Il est certain, en tout cas, que l'attribution à Nuño Gonzalvès est beaucoup plus vraisemblable que l'attribution à Fouquet. C'est aussi à un peintre espagnol, Bartolomeo Vermejo, qu'est adjugé un saint Michel que l'on avait tenté de donner à un maître français. Ces œuvres nombreuses d'Espagne réservent encore sans doute bien des découvertes. La plupart de ces maîtres paraissent influencés surtout par l'art flamand. Cependant, un certain maître du « Paraïso » semble quelque Allemand copiste de Hans Baldung Grien. Puis, au XVI^e^ siècle, l'italianisme domina bientôt l'art de la péninsule et se mélangea avec l'art provincial. Les mêmes remarques s'appliquent à la sculpture et à l'architecture.

Le tome V poursuit cette histoire de la Renaissance, c'est-à-dire cette conquête du gothique par l'italianisme, dans les pays du Nord, l'Allemagne, la France et l'Angleterre. M. Louis RÉAU fait le tableau de l'art allemand, qui s'est épanoui au commencement du XVI^e^ siècle avec tant de vigueur pour s'éteindre si rapidement; des maîtres comme Dürer, Holbein, Grünewald n'ont pas eu de successeurs. Est-ce la Réforme qui en est cause? Pourtant la Réforme n'est pas incompatible avec les arts plastiques, puisqu'elle a donné Rembrandt. — M. de FOURCAUD reprend l'histoire de la peinture dans les Pays-Bas qui avait été abandonnée dans le tome III à la première moitié du XV^e^ siècle; nous rencontrons seulement maintenant les successeurs immédiats de J. Van Eyck et Van der Weyden, comme Thierry Bouts, Hugo Van der Goës, etc. L'étude, qui est d'ailleurs fort substantielle, aurait dû, semble-t-il, passer plus tôt. Nous en avons fini depuis longtemps avec la renaissance italienne et française et voici que nous remontons, avec Thierry Bouts, jusqu'en plein moyen âge, alors que le développement de son influence a été longuement étudié dans les autres pays. Pour mettre l'art flamand au niveau des pays voisins, ce chapitre devrait au moins nous conduire jusqu'à la fin de l'école des romanistes; mais il s'arrête au début de cette école. On ne s'explique pas ce retard constant dans l'exposé de l'art flamand qui depuis le XV^e^ siècle est à la tête des pays du Nord. Pourquoi la *Mise au tombeau*, le chef-d'œuvre de Quentin Matsys, n'est-elle pas reproduite dans l'étude de cet artiste? C'est pour le lecteur une grosse déception de ne pas trouver une des œuvres les plus marquantes de l'histoire de la peinture. Pourquoi surtout cette coupure nouvelle dans la peinture flamande du XVI^e^ siècle, dont l'histoire a pourtant une telle unité? Ces divisions, qui ne sont pas dans la réalité, peuvent avoir de

Digitized by Google

fâcheux inconvénients; elles multiplient les risques d'omissions et de répétitions, surtout dans une période où les artistes circulent à travers les pays et doivent par conséquent traverser différents chapitres. Ainsi pour le fameux Antonio Moro. M. de Fourcaud lui consacre quelques lignes parce qu'il est un Hollandais du XVI^e^ siècle; quelques pages plus loin, M. Henry Marcel le rencontre en Angleterre et lui consacre à son tour une courte notice. Dans le livre suivant, M. BERTAUX le trouve en Espagne et analyse encore une partie de son œuvre. Enfin M. Louis GILLET, qui nous ramène dans les Pays-Bas, le salue encore de quelques mots, en nous annonçant, chose étonnante! qu'il sera traité de ce maître en un autre endroit de cet ouvrage. Nous réserve-t-on encore un portrait de ce peintre? Sans compter que chaque auteur l'appelle différemment Anthonis Moor, Antonio Moro, Antoine Mor..., il y aura de quoi déconcerter les âmes simples. Peut-être eût-il mieux valu rattacher cet artiste errant à son pays d'origine, ainsi qu'il semblait le conseiller à ses historiens quand il y revint mourir. M. André Michel clôture ce tableau de la Renaissance par une très belle et très éloquente conclusion, dans laquelle il résume le grand débat historique et philosophique entre ceux qui voient en elle l'évolution naturelle de l'art européen et ceux qui trouvent que cette évolution a été faussée, dévoyée par l'intervention de l'art antique. — Cependant, après cette conclusion sur la Renaissance, l'histoire de la Renaissance continue dans le tome V, seconde partie. Nous reprenons la peinture au début du XVI^e^ siècle dans le nord de l'Italie, la fin de l'école vénitienne, Véronèse, Tintoret. Après quoi, M. PÉRATÉ fait un tableau soigné de l'école bolonaise : les Carrache, Dominiquin, Michel-Ange de Caravage; on attendrait aussi le Guide; mais le Guide est séparé de ses confrères et renvoyé à un prochain volume. Pourquoi? Dominiquin, plus jeune que lui, vient bien de passer; l'auteur semble surpris lui-même de cette coupure, mais il trouve une excuse en prétextant que l'œuvre de Dominiquin « semble garder un peu de l'âme d'autrefois et nous ramener au temps de Raphaël et de Corrège ». Voilà pourquoi on va mettre deux ou trois volumes entre ces deux artistes qui furent contemporains. Après un excellent chapitre sur les sculpteurs de la fin du XVI^e^ siècle contemporains ou continuateurs de Michel-Ange (Cellini, Bandinelli, Ammanati, Jean de Bologne), dû à M. André MICHEL, nous abordons le XVII^e^ siècle français.

M. BRIÈRE traite la question assez obscure de la continuation du Louvre commencée par Pierre Lescot; il n'accepte pas entièrement les conclusions d'un article fort intéressant de M. Batiffol qui prétendait que des plans et dessins de Pierre Lescot avaient guidé ses succes-

Digitized by Google

seurs pour la construction de la galerie du bord de l'eau (*Gazette des beaux-arts*, 1910-1912). L'auteur nous fait assister à l'épanouissement d'une architecture de palais qui continue le style de la Renaissance (Luxembourg) et à l'introduction chez nous du style « jésuite ». La sculpture nous offre quelques décorations charmantes de Pierre Biard et la peinture quelques œuvres médiocres des derniers maîtres de Fontainebleau et des « crayons » très caractéristiques.

En un chapitre très neuf, M. Bertaux nous raconte la fin de la Renaissance en Espagne et il termine par une très belle étude sur Greco. L'auteur donne en particulier un excellent commentaire de l'*Enterrement du comte d'Orgaz*, composition dans laquelle il voit l'œuvre essentielle de ce peintre; mais pourquoi cette œuvre n'est-elle pas reproduite? C'était surtout celle-là que nous attendions. Pour la même époque, M. L. Gillet énumère les principaux maîtres néerlandais qui nous amèneront au seuil des œuvres de Hals et Rubens (à noter parmi ces maîtres, qui ne sont pas tous attrayants, une brillante étude sur Brueghel le vieux). Il me semble encore ici pourtant que, dans le partage des artistes entre les différents auteurs, quelques artistes sont tombés entre les chapitres. Ainsi, sur Denis Calvaert, qui est allé à Bologne et a tant contribué à la formation de l'école bolonaise, il n'y a qu'une rapide allusion dans le chapitre de M. Pératé; il est absent du chapitre flamand. Il ne me semble point non plus avoir eu l'occasion de saluer au passage des peintres comme Lancelot Blondeel, Lambert Lombart, Van Coxcyen, qui ne sont rien moins qu'amusants, mais qui occupent dans les musées flamands trop de place pour n'avoir pas droit à une mention dans une aussi grosse histoire de l'art. Le livre s'achève par un excellent chapitre de M. Léon Deshairs sur la tapisserie et le mobilier au XVI^e^ siècle.

Dans la préface-éloge qui précède le catalogue raisonné[1] des peintures du Louvre dont M. Seymour de Ricci vient de commencer la publication, M. Salomon Reinach a très justement remercié l'auteur d'avoir « fait disparaître heureusement une lacune dont s'affligeaient, avec les amis de l'art, tous ceux pour qui le Louvre est plus qu'un musée : un des symboles de notre histoire nationale ». L'auteur a droit à toute notre gratitude, car de tels travaux rendent plus de services à qui s'en sert qu'ils ne donnent de plaisir à qui les compose. Il a choisi pour guide l'excellent catalogue de Villot, qu'il

1. Seymour de Ricci, *Description raisonnée des peintures du Louvre*, avec une préface de Salomon Reinach. I : *Ecoles étrangères. Italie et Espagne*. Paris, impr. de l'Art, 1913.

Digitized by Google

reprend et met à jour; on ne saurait mieux faire. Pourtant, on peut se demander si l'auteur a toujours bien suivi l'exemple de Villot lorsqu'il le fallait et si au contraire, parfois, il n'aurait pas dû s'en affranchir. Le plan est donc le suivant : pour chaque tableau, l'auteur donne 1° le nom du peintre et les dates de sa vie. Ici, Villot joignait une notice biographique que M. S. de Ricci a cru pouvoir supprimer; cette addition n'est point nécessaire en effet dans un catalogue; il existe maintenant assez d'histoires et de dictionnaires biographiques où trouver ces renseignements. En revanche, il s'est astreint à maintenir dans les titres les noms traditionnels, et cela est bien fâcheux, car beaucoup d'attributions évidemment erronées reprennent par cette étiquette neuve une autorité nouvelle; ainsi le soi-disant Piero della Francesca, le pseudo Filippo Lippi (la Nativité), etc... — 2° Une description du tableau. Au temps où il y avait peu de gravures et point de photographies, ces descriptions avaient cette utilité de faire reconnaître une œuvre à défaut de reproduction; que ne donnerions-nous pour en trouver de semblables dans les vieux inventaires? Ce sont même les mentions insuffisantes de ces anciennes nomenclatures qui ont donné l'idée de rédiger ces descriptions précises. Mais encore faudrait-il qu'elles fussent d'une absolue exactitude. Il ne m'a pas paru que ce fût toujours le cas. Ne prenons nos exemples que dans les tableaux les plus connus du Salon carré : dans l'Antiope de Corrège, l'amour est étendu « à ses côtés ». Impossible; c'est à droite ou à gauche. Le pluriel poétique devait être ici banni. Voici le Christ couronné d'épines du Titien : « Assis sur des marches (erreur) ..., le Christ est entouré de quatre bourreaux (erreur, il y en a cinq) qui le frappent de leurs bâtons (erreur, ils enfoncent la couronne d'épines avec des bâtons pour ne pas se blesser). » Si les descriptions ont pour but de permettre d'identifier les tableaux, en voilà une qui suffirait à nous empêcher de reconnaître notre œuvre. La « Flagellation » n'est pas le « Couronnement d'épines ». Prenons un exemple encore plus connu, la Sainte-Famille de François Ier par Raphaël : « La Vierge, un genou en terre (erreur, elle n'a pas de genou en terre ni à terre...). Au fond, à gauche, deux anges, dont l'un couronne la Vierge de fleurs (erreur, il jette des fleurs). » De telles descriptions pourraient induire en erreur si l'on songeait à les utiliser. Mais on n'y songera pas. L'auteur, dans une prochaine édition, pourra sans inconvénient les supprimer. Les renseignements les plus utiles qu'il aurait pu nous donner, ce sont les renseignements sur la couleur; il ne les donne jamais. — 3° Une notice critique sur les origines du tableau. C'est ici le vrai travail d'un rédacteur de catalogue. Mais M. S. de

Digitized by Google

Ricci n'a fait que l'ébaucher; en matière d'authenticité, il nous donne généreusement l'opinion de MM. Berenson, Jacobsen, Schubring, etc.; mais il est avare d'opinion personnelle. Or, c'est précisément son premier devoir d'avoir une opinion personnelle. Il est arrivé cependant quelquefois à M. S. de Ricci d'en donner une: dans le portrait attribué à Calcar, il reconnaît un certain Brauweiler, bourgmestre de Cologne, et se refuse à y voir l'illustre André Vésale. Les raisons sont peut-être empruntées à la dissertation de Ludwig dans le *Jahrbuch* des musées prussiens, à laquelle il nous renvoie. Comme sa référence est inexacte, je n'ai pas pu retrouver les arguments de Ludwig; mais je persiste à les croire peu décisifs, car le portrait de notre homme se retrouve deux fois gravé en tête du traité anatomique d'André Vésale, illustré par Calcar. Dans la galerie des primitifs figure un triptyque attribué à Lorenzo Monaco; au « centre la Vierge, à droite une sainte Marguerite, à gauche une sainte Agnès ». Mais au-dessous de cette sainte on lit sainte Sana ou quelque chose d'approchant. Quelle est donc cette sainte? M. Oswald Sirèn et, à sa suite, M. S. de Ricci font d'ingénieuses suppositions, jusqu'à inventer une sainte Sara. Il suffisait de regarder le tableau : cette sainte est un saint; cette femme est un homme. L'agneau qui fait croire à une sainte Agnès est un repeint grossier. Notre saint est saint Sano ou saint Ansanus, un des patrons de Sienne. Mais, d'ailleurs, il vaut mieux une notice qui donne une opinion, même erronée, qu'une notice sans conclusion, vide de jugement. Sans doute, on n'est jamais obligé d'avoir un avis sur une question; mais on n'est pas non plus obligé de faire un livre sur cette question. — 4° Une notice sur l'histoire du tableau, très utile. M. S. de Ricci ajoute aux renseignements donnés autrefois par Villot. Mais ce qu'il ajoute contredit parfois les renseignements antérieurs qu'il conserve cependant. Exemple : la Sainte-Famille, n° 1580, du Titien; achetée en 1661 par Louis XIV, dit M. de Ricci; il ajoute un peu plus loin que le tableau était en 1662 chez Jabach. Ces deux renseignements sont contradictoires; il fallait choisir au lieu de mettre bout à bout. — 5° Une notice sur les reproductions, qui contient d'abord le numéro d'inventaire du photographe officiel; renseignement peu utile, même au point de vue commercial; le photographe doit sans doute savoir à quels numéros du catalogue du Louvre correspondent les numéros de son inventaire de photographies. — 6° Une notice bibliographique, bien faite, mais qui pourrait être allégée de tous les noms de catalogues précédents. Il est évident que les œuvres qui existaient au Musée quand les anciens catalogues ont paru se trouvent

Digitized by Google

mentionnées dans ces catalogues; il est inutile de faire défiler à nouveau pour chaque tableau les noms de Villot, Tauzia, Lépicié, Engerand, etc... Un ouvrage d'érudition est alourdi par tant de bagages que c'est un acte méritoire de laisser tomber ce qui n'est pas nécessaire. Malgré les critiques que l'on se surprend à faire au travail de M. S. de Ricci, l'auteur ne mérite pas moins d'être remercié pour tous les services qu'il rendra et d'être hautement loué d'avoir entrepris ce catalogue scientifique auquel ont droit nos collections nationales de peinture.

M. Max Rooses a publié une histoire de l'art flamand qui aura été son dernier ouvrage[1]. L'auteur était bien connu par ses travaux extrêmement érudits sur les grands maîtres de l'école anversoise : Rubens, Van Dyck et Jordaens. Installé dans la place même où ces grands artistes ont travaillé, M. Max Rooses avait auprès de lui les documents et les monuments; il connaissait admirablement les uns et les autres. Pour raconter l'art de son pays, il a tenu encore à explorer le moyen âge, les enlumineurs du XIV^e^ siècle, les peintres du XV^e^ siècle. Avec l'art florentin des XIV^e^ et XV^e^ siècles, il n'est pas d'école plus difficile à bien connaître en raison de l'abondance des œuvres et des noms; l'art flamand n'est pas un art aristocratique, un art de cour, c'est une industrie bourgeoise, presque un luxe populaire et, depuis le XIV^e^ siècle jusqu'à Rubens, les artistes flamands se présentent en ghildes compactes. Seul un homme du pays peut être un familier de tous ces artisans et s'intéresser à eux comme ils le méritent. Un historien étranger risque toujours de ne voir que les sommets; un homme du pays se promène avec aisance au milieu de cette foule sans s'y perdre. Le livre de M. Max Rooses est d'une richesse prodigieuse et en même temps d'une grande clarté; avec ses nombreuses illustrations et ses nomenclatures complètes, il est un instrument de travail extrêmement précieux. Cependant, il apporte une répartition qui pourrait être fort discutée des tableaux du « Maître de Mérode », entre Robert Campin et Jacques Daret; il omet la distinction généralement admise entre l'œuvre de Thierry Bouts et de son fils Albert. La discussion est d'ailleurs encore ouverte sur ces points comme sur bien d'autres.

Dans la même collection, M. Marcel Dieulafoy[2] a fait paraître une histoire très personnelle de l'art espagnol et de l'art portugais. S'il a composé ce livre, à la fois très nouveau et savant, c'est sans

1. Max Rooses, *Histoire générale de l'Art : Flandre* (collection « Ars una »). Paris, Hachette, 1913.

2. M. Dieulafoy, *Espagne* (collection « Ars una »). Paris, Hachette, 1913.

Digitized by Google

doute qu'il connaît bien ce pays encore mal exploré par les archéologues, mais c'est aussi pour exposer une thèse, qui lui tient fort à cœur, sur les origines de l'architecture espagnole. D'après M. Dieulafoy, il faut chercher cette origine dans l'architecture perse et plus particulièrement dans l'art sassanide. C'est la civilisation arabe qui a fait le trait d'union ou plutôt qui a transporté d'Asie en Europe, par l'Afrique du Nord, les arts de l'Iran. Il ne faut pas seulement entendre par là que les musulmans ont apporté en Espagne les principes de l'ancienne architecture perse avec leurs mosquées, mais que cette architecture de voûtes a dépassé les Pyrénées pour constituer les formes dites romanes puis gothiques qui sont ensuite revenues dans l'Espagne chrétienne. L'Espagne se trouve donc deux fois sur le chemin de ce mouvement à l'aller et au retour. L'intérêt de cette hypothèse dépasse de beaucoup une simple étude sur des analogies de voûtes et de plans; elle présente un des épisodes de la grande question posée au sujet des origines de l'art chrétien : Orient ou Rome? demandait Strzyzowski et il faisait très importante la part de l'Orient. M. Dieulafoy apporte des arguments nouveaux à cette thèse. Sera-t-elle admise aisément? Oui, en ce qui concerne l'influence arabe sur Espagne; mais, s'il s'agit d'expliquer la formation des arts roman et gothique, la théorie de M. Dieulafoy se heurtera à celle qui est généralement adoptée par les archéologues; celle de Quicherat qui est devenue classique chez nous et qui a été reprise par M. DE LASTEYRIE[1] dans un ouvrage récent; elle cherche surtout dans les monuments romains les origines de l'architecture romane et par suite gothique. Mais ce n'est pas en quelques mots qu'un semblable problème peut être discuté ni même exposé. Il est pourtant curieux de remarquer en passant que les romantiques, qui les premiers décrivirent avec admiration les nefs gothiques et leurs décorations, reconnaissaient le style « arabesque » dans les lignes du flamboyant comme dans la polychromie éclatante des verrières; ce n'étaient guère encore que des comparaisons descriptives; faudra-t-il y reconnaître des parentés dues à de communes origines? Pour le reste, le volume de M. Dieulafoy présente ce mérite d'être l'œuvre d'un archéologue qui a parcouru toute la péninsule; pour longtemps encore, l'histoire de cet art ne pourra être faite que par des historiens explorateurs.

Notons en passant le volume de M. BRUTAILS[2], *Pour comprendre les monuments de France*. Ce charmant petit livre, qui

1. R. de Lasteyrie, *l'Architecture romane en France*. Paris, Picard. Cf. *Rev. histor.*, t. CXII, p. 380.

2. J.-A. Brutails, *Pour comprendre les monuments de France*. Paris, Hachette, 1917. Cf. *Rev. histor.*, t. CXXIX, p. 158.

Digitized by Google

n'a aucunement l'ambition d'être un livre d'histoire, peut pourtant rendre les plus grands services aux historiens. Il se présente modestement sous l'aspect d'un *vade-mecum* pour touriste archéologue. Mais on s'aperçoit en le feuilletant que même les professionnels de l'archéologie peuvent y apprendre. M. Brutails sait admirablement lire les monuments; il sait les interpréter en eux-mêmes, pensant qu'ils constituent des témoignages infiniment plus probants et plus sincères que tous les documents que l'on peut découvrir à leur sujet. Il les analyse donc dans leur matière et dans leur organisation; cette analyse aboutit à des remarques et des idées nouvelles dont l'histoire générale elle-même peut faire son profit. Depuis la disparition de Choisy, M. Brutails est, sans doute, l'archéologue de France qui sait le mieux interpréter le langage muet de l'architecture. Pour composer un léger manuel de cette qualité, il faut une connaissance approfondie de problèmes difficiles, une vision nette de ce qui fait le propre de l'archéologie, une extrême précision intellectuelle et verbale. Ces qualités de conception et d'exposition sont relevées encore par l'élégance de la typographie, la richesse et la clarté de l'illustration.

Renaissance en Italie. — Il est, dans le champ de l'histoire de l'art, des régions particulièrement mal connues. Ce sont les sources des grands fleuves que l'on découvre toujours en dernier lieu; ce sont aussi les origines des grandes écoles artistiques sur lesquelles l'accord est toujours le plus difficile à faire; nous ne sommes encore bien renseignés ni sur les origines de Giotto, ni sur celles des Van Eyck, ni même sur celles de Vinci ou de Giorgione, et chacun de ces noms désigne comme un point stratégique sur lequel une bataille est constamment engagée entre les historiens de l'art. La question du giorgionisme est encore ouverte; Giorgione, ce peintre auquel nous attribuons, sur la foi de Vasari, un rôle prépondérant dans la formation de la seconde école vénitienne, celle du XVI[e] siècle, Giorgione est un artiste sur le compte duquel les opinions sont fort divergentes; on ne s'entend ni sur les œuvres qu'il lui faut attribuer, ni même sur la « manière » qui fut exactement la sienne. M. Lionello Venturi[1] vient de reprendre la question en s'efforçant de bien délimiter l'œuvre de Giorgione et celle de ses élèves directs ou des artistes qui l'ont imité. Pour l'établissement de ce qui revient à Giorgione dans les peintures nombreuses et fort inégales qui nous sont parvenues de la Venise de 1505-1515, les témoignages les plus sûrs sont ceux d'un quasi-contemporain, Marc-Antoine Michiel, dont Morelli a autrefois déjà utilisé les affirmations. En effet, pour

1. Lionello Venturi, *Giorgione e il Giorgionismo*. Milan, Hœpli, 1913.

Digitized by Google

l'œuvre essentielle que la tradition attribue à Giorgione — les fresques du *fondaco dei Tedeschi* — il n'en reste exactement rien du tout et nous en étions donc réduits à reconstituer l'œuvre du peintre avec les descriptions de Vasari, et rien n'est trompeur comme la description d'un critique d'art. Six ou sept tableaux restent à Giorgione après cet examen critique fondé sur ces témoignages de Michiel, et notre *Concert champêtre* du Louvre n'est pas de ceux-là. M. Venturi fait donc le partage des œuvres « giorgionesques » entre les principaux maitres vénitiens du commencement du XVI^e^ siècle, Sebastiano del Piombo, Savoldo, Palma et beaucoup d'autres. Sa critique est toujours fine et son érudition très sûre. Je crois pourtant que la théorie qu'il emprunte à son père, M. Adolfo Venturi, sur l'œuvre de jeunesse de Sebastiano del Piombo, ne doit pas être retenue. Parmi les tableaux que ces deux savants attribuent à ce peintre se trouve justement notre *Concert champêtre*, ainsi qu'un groupe de tableaux de même famille. Ces œuvres ne présentent aucun air de parenté avec le grand tableau de Saint Chrysostôme de Venise, le seul tableau certifié de Sebastiano durant sa période vénitienne, avant son départ pour Rome; dès qu'il fut à Rome, dès 1510, sa manière se transforma, il fut perdu pour l'école de Venise et il ne peut aucunement être question de lui attribuer des peintures comme notre *Concert champêtre*. Si le tableau n'est pas de Giorgione, ce qui est possible, la solution du problème doit être cherchée ailleurs.

Reprenant de son côté la question, M. Georges Dreyfous[1] n'a pas prétendu résoudre la difficulté pour chacun des tableaux attribués à Giorgione, mais, pour chacun d'eux, il fait un clair exposé de la situation et témoigne des qualités difficiles qu'exige un travail aussi délicat, à savoir la méthode critique et une vision nette des œuvres. On peut seulement reprocher à M. G. Dreyfous — comme d'ailleurs à presque tous les historiens de Giorgione — de maintenir intacte la personnalité de son peintre après que sa critique des œuvres a clairement démontré que cette personnalité est pour une grande part une création légendaire. M. G. Dreyfous fournit plus d'un exemple de cette résistance invincible de la légende aux atteintes de l'histoire. Ainsi, il existe à la galerie Bridgewater de Londres un tableau dit des *Trois âges;* ce tableau est de Titien, personne n'en doute, et M. G. Dreyfous moins que personne. Néanmoins, comme de cette œuvre il émane une rêverie mélancolique, on ne manque jamais de reconnaître Giorgione dans

1. Georges Dreyfous, *Giorgione* (collection « Art et esthétique »). Paris, Félix Alcan, 1914.

Digitized by Google

cette méditation sur la fragilité du bonheur des hommes. On ne prend pas garde que l'on a retiré justement à ce peintre la plupart de ces œuvres où se retrouvait cette inspiration de tendresse et de mélancolie. Un livre vraiment critique devrait aller jusqu'aux conséquences et ne pas craindre de poser la question de savoir si le lyrisme de Giorgione n'est pas une invention des historiens modernes. Le problème de Giorgione pourra certainement être repris. Un des tableaux les plus beaux qui lui sont attribués est une œuvre mystérieuse de la galerie Giovannelli à Venise : *la Tempête*; pour bien des raisons, c'est aussi un des tableaux qui peuvent lui être attribués avec le plus de certitude. Michiel le lui attribuait dès 1520, dix ans seulement après sa mort. C'est donc en partant d'une œuvre de ce genre qu'il conviendrait de tenter une reconstitution du maître mystérieux. Mais, justement, M. G. Dreyfous devant ce panneau passe négligemment ou tout au moins rapidement. Est-ce parce qu'il est le moins discutable? Pour cette raison même ne devrait-il pas servir de guide à quiconque veut explorer cette période confuse et brillante où l'on sent la présence de Giorgione? Mais nous n'en sommes pas encore au moment où notre sentimentalité admirative acceptera les conclusions de notre critique. Tant qu'il étudie l'œuvre de son peintre, M. G. Dreyfous montre beaucoup de lucidité; cela ne l'empêche pas, quand il redevient biographe, de reprendre la méthode imaginative du romancier. Il raconte donc les circonstances de la vie et de la mort de Giorgione, comme s'il les connaissait, et le contraste est un peu vif entre ces chapitres critiques et ces pages de roman.

Après la cour des papes et celle des Médicis, la petite cour des princes de Mantoue a été certainement un des centres d'art les plus actifs de la Renaissance italienne, et à cette cour un personnage, Isabelle d'Este, a tenu un rôle particulièrement brillant; cette figure a toujours beaucoup séduit les historiens et les historiens de l'art. L'historien qui raconte sa vie se trouve admirablement placé pour observer l'art italien au commencement du XVI^e^ siècle. Isabelle d'Este a connu et fait travailler Mantegna, Costa, Pérugin, Léonard de Vinci, Raphaël, Sebastiano del Piombo, Titien, Pordenone, etc.; son fils, Frédéric de Mantoue, était également grand amateur d'art et a été le protecteur de Jules Romain. Beaucoup plus tard, au commencement du XVII^e^ siècle, un descendant, Vincent de Gonzague, a retenu près de dix ans à sa cour Rubens, durant le temps de son apprentissage italien. Tous ces princes commandaient, achetaient et, au commencement du XVII^e^ siècle, Mantoue possédait une des plus belles collections de peinture qui fussent alors. Pendant de nombreuses années M. Luzio, qui tient à sa disposition les archives

Digitized by Google

doute qu'il connaît bien ce pays encore mal exploré par les archéologues, mais c'est aussi pour exposer une thèse, qui lui tient fort à cœur, sur les origines de l'architecture espagnole. D'après M. Dieulafoy, il faut chercher cette origine dans l'architecture perse et plus particulièrement dans l'art sassanide. C'est la civilisation arabe qui a fait le trait d'union ou plutôt qui a transporté d'Asie en Europe, par l'Afrique du Nord, les arts de l'Iran. Il ne faut pas seulement entendre par là que les musulmans ont apporté en Espagne les principes de l'ancienne architecture perse avec leurs mosquées, mais que cette architecture de voûtes a dépassé les Pyrénées pour constituer les formes dites romanes puis gothiques qui sont ensuite revenues dans l'Espagne chrétienne. L'Espagne se trouve donc deux fois sur le chemin de ce mouvement à l'aller et au retour. L'intérêt de cette hypothèse dépasse de beaucoup une simple étude sur des analogies de voûtes et de plans; elle présente un des épisodes de la grande question posée au sujet des origines de l'art chrétien : Orient ou Rome? demandait Strzyzowski et il faisait très importante la part de l'Orient. M. Dieulafoy apporte des arguments nouveaux à cette thèse. Sera-t-elle admise aisément? Oui, en ce qui concerne l'influence arabe sur Espagne; mais, s'il s'agit d'expliquer la formation des arts roman et gothique, la théorie de M. Dieulafoy se heurtera à celle qui est généralement adoptée par les archéologues; celle de Quicherat qui est devenue classique chez nous et qui a été reprise par M. DE LASTEYRIE[1] dans un ouvrage récent; elle cherche surtout dans les monuments romains les origines de l'architecture romane et par suite gothique. Mais ce n'est pas en quelques mots qu'un semblable problème peut être discuté ni même exposé. Il est pourtant curieux de remarquer en passant que les romantiques, qui les premiers décrivirent avec admiration les nefs gothiques et leurs décorations, reconnaissaient le style « arabesque » dans les lignes du flamboyant comme dans la polychromie éclatante des verrières; ce n'étaient guère encore que des comparaisons descriptives; faudra-t-il y reconnaître des parentés dues à de communes origines? Pour le reste, le volume de M. Dieulafoy présente ce mérite d'être l'œuvre d'un archéologue qui a parcouru toute la péninsule; pour longtemps encore, l'histoire de cet art ne pourra être faite que par des historiens explorateurs.

Notons en passant le volume de M. BRUTAILS[2], *Pour comprendre les monuments de France*. Ce charmant petit livre, qui

1. R. de Lasteyrie, *l'Architecture romane en France*. Paris, Picard. Cf. *Rev. histor.*, t. CXII, p. 380.

2. J.-A. Brutails, *Pour comprendre les monuments de France*. Paris, Hachette, 1917. Cf. *Rev. histor.*, t. CXXIX, p. 158.

Digitized by Google

n'a aucunement l'ambition d'être un livre d'histoire, peut pourtant rendre les plus grands services aux historiens. Il se présente modestement sous l'aspect d'un *vade-mecum* pour touriste archéologue. Mais on s'aperçoit en le feuilletant que même les professionnels de l'archéologie peuvent y apprendre. M. Brutails sait admirablement lire les monuments; il sait les interpréter en eux-mêmes, pensant qu'ils constituent des témoignages infiniment plus probants et plus sincères que tous les documents que l'on peut découvrir à leur sujet. Il les analyse donc dans leur matière et dans leur organisation; cette analyse aboutit à des remarques et des idées nouvelles dont l'histoire générale elle-même peut faire son profit. Depuis la disparition de Choisy, M. Brutails est, sans doute, l'archéologue de France qui sait le mieux interpréter le langage muet de l'architecture. Pour composer un léger manuel de cette qualité, il faut une connaissance approfondie de problèmes difficiles, une vision nette de ce qui fait le propre de l'archéologie, une extrême précision intellectuelle et verbale. Ces qualités de conception et d'exposition sont relevées encore par l'élégance de la typographie, la richesse et la clarté de l'illustration.

Renaissance en Italie. — Il est, dans le champ de l'histoire de l'art, des régions particulièrement mal connues. Ce sont les sources des grands fleuves que l'on découvre toujours en dernier lieu; ce sont aussi les origines des grandes écoles artistiques sur lesquelles l'accord est toujours le plus difficile à faire; nous ne sommes encore bien renseignés ni sur les origines de Giotto, ni sur celles des Van Eyck, ni même sur celles de Vinci ou de Giorgione, et chacun de ces noms désigne comme un point stratégique sur lequel une bataille est constamment engagée entre les historiens de l'art. La question du giorgionisme est encore ouverte; Giorgione, ce peintre auquel nous attribuons, sur la foi de Vasari, un rôle prépondérant dans la formation de la seconde école vénitienne, celle du XVI^e^ siècle, Giorgione est un artiste sur le compte duquel les opinions sont fort divergentes; on ne s'entend ni sur les œuvres qu'il lui faut attribuer, ni même sur la « manière » qui fut exactement la sienne. M. Lionello Venturi[1] vient de reprendre la question en s'efforçant de bien délimiter l'œuvre de Giorgione et celle de ses élèves directs ou des artistes qui l'ont imité. Pour l'établissement de ce qui revient à Giorgione dans les peintures nombreuses et fort inégales qui nous sont parvenues de la Venise de 1505-1515, les témoignages les plus sûrs sont ceux d'un quasi-contemporain, Marc-Antoine Michiel, dont Morelli a autrefois déjà utilisé les affirmations. En effet, pour

1. Lionello Venturi, *Giorgione e il Giorgionismo*. Milan, Hœpli, 1913.

Digitized by Google

de Mantoue, a publié celles qui touchent plus particulièrement à l'histoire des artistes; il vient de réunir les plus intéressants de ces documents qui nous renseignent sur les relations des Gonzague avec les peintres, sur la formation de cette collection fameuse et sur sa dispersion[1]. On sait que les principales œuvres furent vendues en 1627 à Charles Ier d'Angleterre, juste à temps pour échapper au saccage qui fut fait de Mantoue en 1630 par les Impériaux, et que les œuvres maîtresses, après la mort de Charles Ier d'Angleterre, furent vendues à des collectionneurs et pour beaucoup rachetées un peu plus tard par Colbert pour le compte de Louis XIV; l'histoire de la collection de Mantoue est donc un peu celle des origines du Louvre.

Dans la très complète et très vivante biographie d'Isabelle d'Este[2] par Mme Julia CARTWRIGHT qu'a traduite en français Mme Em. SCHLUMBERGER, ce sont surtout les relations avec les artistes qui nous retiennent; ces relations sont d'ailleurs constantes. Jamais comme en ce temps la vie publique des cités et des princes ne fut mêlée à celle des artistes. On ne peut étudier la peinture italienne de la Renaissance sans rencontrer constamment le nom d'Isabelle d'Este. Cette biographie est donc un des travaux les plus considérables parus récemment sur les plus grands maîtres de Rome et de Venise.

C'est encore la figure aimable, à la fois sérieuse et gracieuse, d'Isabelle qui domine dans la galerie de portraits que M. Robert DE LA SIZERANNE[3] nous présente avec l'esprit, la couleur, la vivacité qui sont ses qualités habituelles. Il ne s'est point proposé de nous révéler des traits inédits de la vie des peintres ou de leurs illustres modèles; il a seulement mis de brillantes pages d'histoire en face des plus admirables figures que nous ont laissées les portraitistes de la Renaissance, et c'est un sûr moyen de les vivifier quand le procédé est manié par un écrivain de talent et un amateur raffiné.

XVIIe SIÈCLE FRANÇAIS. — La Société de l'Art français a fait une bonne œuvre en publiant une édition nouvelle des lettres de POUSSIN[4]. Ces lettres étaient déjà fort connues depuis la publication qu'en fit Quatremère de Quincy au commencement du XIXe siècle. Mais Quatremère de Quincy n'avait pas résisté à la tentation de corriger les fautes d'orthographe de son auteur, ce qui est véniel; de là à corriger les incorrections et les rudesses de langage il n'y a pas loin et

1. Alessandro Luzio, *la Galleria dei Gonzaga venduta all' Inghilterra nel 1627-1628*. Milan, Cogliati, 1913.

2. Julia Cartwright, *Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, 1474-1539*, traduit par Mme Emmanuel Schlumberger. Paris, Hachette, 1912.

3. Robert de La Sizeranne, *les Masques et les visages*. Paris, Hachette, 1913.

4. *Correspondance de Nicolas Poussin*, publiée d'après les originaux par Ch. Jouanny. Paris, Jean Schemit, 1911 (Archives de l'Art français).

Digitized by Google

l'éditeur avait cédé à la tentation de polir Poussin au goût d'un académicien de la Restauration. M. Jouanny, au contraire, a scrupuleusement respecté le texte du peintre. Nous y gagnons de nous sentir en contact plus direct avec cet artiste à la physionomie un peu distante; on entend mieux cette voix bien posée, tranquille et quelquefois un peu grondeuse. Les gens du XVII^e^ siècle, et Poussin moins que quiconque, n'avaient point coutume de faire étalage de leur personnalité; c'est à contre-cœur, à la prière d'amis intimes, qu'il fit son propre portrait; les confidences de ses lettres ne vont jamais très loin; même quand il parle de son art, il reste toujours sobre et discret; quand on cherche dans ses lettres de quoi constituer un *credo* esthétique, il est difficile de n'être pas déçu. Peut-être était-il de ces peintres qui n'aiment pas beaucoup à « parler peinture ». Il est généralement assez dur quand il juge les esthéticiens. On cite constamment de lui le passage d'une lettre où il définit des *modes* en peinture; mais il semble bien que sur ce point, comme dans toutes ses théories, il se contente d'adapter à son art des emprunts faits à la « poétique » et à la « rhétorique » des anciens. En raison même de leur discrétion, ces documents ne peuvent donc que gagner à se présenter, en toute sincérité, sous leur forme abrupte. La période sur laquelle ils nous renseignent est celle qui précède immédiatement le voyage de Poussin en France, le séjour à Paris et les quelques années qui ont suivi le retour à Rome. C'est le temps où il est en relation avec M. de Chantelou. Pour les tableaux qui ont été exécutés durant ces années, il nous est donc facile de les dater; nous sommes moins sûrs de nous pour la période antérieure et pour les années de vieillesse. Peut-être n'a-t-on pas encore tiré de ces documents toutes les indications qu'ils peuvent fournir. D'après les plus récents biographes de Poussin, il semble qu'il y ait encore quelque peu à rectifier dans la manière dont on raconte le séjour de Poussin à Paris, ses démêlés avec ses confrères et les raisons profondes de son retour à Rome. Avec nos idées romantiques sur le génie toujours persécuté, nous croyons trop, semble-t-il, à la « cabale » contre Poussin. Sa correspondance lue de très près permet de reconstituer pourquoi Poussin ne se sentait pas bien à Paris. On avait voulu faire de lui un peintre de cour et un décorateur de galeries royales. Les hommes qui ont pu lui demander ainsi d'être Rubens ou seulement Vouet n'avaient-ils donc rien compris au génie méditatif de ce solitaire? Demander à Poussin de couvrir de peintures la galerie du Louvre c'était le vouer à un échec. Poussin aima mieux renoncer et il fit bien. Les gravures qui nous restent pour juger de ses « Travaux d'Hercule » ne nous font pas regretter qu'il ait été moins endurant que son héros et

Digitized by Google

qu'il ait préféré reprendre sa rêverie sur le Pincio et sur les bords du Tibre. Malgré tant de travaux d'approche vers Poussin, notre curiosité n'est point encore satisfaite.

Le livre de M. Ém. Magne[1] sur Nicolas Poussin est fort luxueux d'aspect. On aborde d'une main pieuse un aussi bel ouvrage sur un aussi beau sujet. Le livre est magnifiquement illustré. Est-ce donc enfin le monument attendu sur le maître français, le fondateur de notre école classique? Mais non. En dépit des documents inédits annoncés par le titre, cette biographie de Poussin n'ajoute rien à ce qui est déjà connu. Ce qu'elle contient de plus solide est tiré de Félibien, de Bellori et de la correspondance du peintre. Le reste n'est que fioriture, documentation tout extérieure, citations de mémoires, mots de Tallemant des Réaux, extraits de libelles, qui n'intéressent jamais que des personnages épisodiques. L'auteur, lorsque cette menue documentation lui fait défaut, abuse d'un autre procédé, tolérable chez un romancier, mais qui ne va pas sans quelque puérilité dans une biographie de ce genre; il consiste à énumérer en style romanesque ce qui appartient à toute biographie humaine et qui par conséquent ne devrait figurer dans aucune. Ainsi M. Magne analyse complaisamment les sentiments des parents de Poussin devant la récolte annuelle et il nous conte gravement comment leur fils fut débarrassé de ses langes et que, après avoir titubé un peu, ses jambes encore molles s'affermirent graduellement. Une partie importante du livre pourrait être supprimée sans grand dommage. Par quoi pourrait-on la remplacer? En utilisant une foule de documents que l'auteur n'a pas songé à consulter. Poussin nous a laissé des confessions auxquelles il a consacré sa vie entière, ces confessions ce sont ses œuvres et M. Magne n'a pas eu la curiosité de les consulter. Je sais bien que dans sa préface il déclare, pour se justifier, qu'il se dispensera d'apprécier les peintures de Poussin et il en donne pour raison que les opinions peuvent varier. Il ne s'agissait pas de cela. Il fallait seulement examiner de très près, analyser, comprendre. Poussin a vécu pour ces images qu'il nous a laissées; toutes ses préoccupations, toutes ses démarches, ses voyages, ses lectures, ses promenades, son activité entière n'avaient pas d'autre fin que ses tableaux; c'est dans ses tableaux qu'il nous faut donc aller le rechercher; aussi ce livre sera-t-il cher aux fervents du chef de notre école classique en raison de sa très riche illustration. Encore est-il que M. Magne aurait bien dû classer chronologiquement ces belles reproductions.

1. Émile Magne, *Nicolas Poussin, premier peintre du roi* (documents inédits). Bruxelles-Paris, Van Oest, 1914.

Digitized by Google

On lit avec agrément la thèse de Mlle J. DUPORTAL sur les *Livres à figures de la première moitié du XVIIe siècle*[1]. Ce travail est fait avec goût, l'érudition n'en est pas rebutante; certains chapitres sur la physionomie de la librairie parisienne au temps de Richelieu et de Mazarin ont le charme d'une évocation du Paris d'autrefois. Bien que l'auteur n'insiste guère sur les œuvres qu'il cite ou reproduit, il a toujours quelques mots pertinents pour en expliquer les intentions avec finesse; peut-être abuse-t-il un peu pourtant quand il découvre dans les portraits gravés de certains artistes les états d'humeur qu'il peut leur supposer par les épisodes biographiques qu'il en connait. Quelques menues inadvertances aussi. Par exemple : l'inscription sous le portrait de Michel Lasne ne dit pas que ce graveur a soixante-douze ans, mais qu'il est mort à l'âge de soixante-douze ans. Dans le portrait que l'on nous montre, il n'a pas plus de quarante ans. On souhaiterait d'ailleurs un commentaire plus approfondi des œuvres citées, un portrait plus fortement construit des principaux artistes rencontrés. Il est dommage que Mlle Duportal n'ait pas profité de l'occasion de son livre pour faire revivre la figure d'Abraham Bosse, qui reste pour nous fort énigmatique, et pour tirer au clair, dans la mesure du possible, l'histoire de sa querelle avec l'Académie. Ce qu'on nous dit sur ce point reste fort insuffisant.

Au fond de cet aimable travail il y a de l'indécision; elle s'explique par l'incertitude même du sujet. « Étude sur les livres à figures », ce titre suffit à révéler que l'étude portera un peu sur l'histoire du livre, un peu sur l'histoire de la gravure, car il n'y a pas de conditions différentes pour les livres à figures et pour les livres sans figures, et l'auteur n'a voulu voir que les premiers. Il n'y a pas non plus différence de nature entre les gravures « volantes » et les gravures insérées dans un volume, et l'auteur n'a voulu connaître que les secondes. Touchant à deux sujets assez distincts, la thèse ne peut en pénétrer aucun à fond. L'histoire du livre n'est abordée que d'une manière accessoire, et dans l'œuvre des graveurs de rares planches sont retenues et l'ensemble est omis. De l'œuvre de Bosse ou de Nanteuil quelques gravures seulement sont examinées, et non pour des raisons esthétiques ou historiques, mais parce qu'il a plu parfois à un éditeur de faire le généreux en illustrant ses publications. La gravure ne fait vraiment corps avec le livre que dans l'ornementation des pages, frontispices, frises et culs-de-lampe. Mais cette gravure décorative est encore trop peu de chose dans la première

1. Mlle Jeanne Duportal, *les Livres à figures en France de 1610 à 1660*. Paris, Champion, 1912, petit in-4°.

Digitized by Google

moitié du XVII[e] siècle pour mériter beaucoup plus que les quelques pages que M[lle] Duportal lui a consacrées. Son livre, d'ailleurs attrayant, en raison de l'ambiguité de sa conception, semble n'être parfois qu'une réunion de matériaux en vue d'une histoire plus méthodique de la gravure. Non que l'auteur ait manqué de conscience ni de talent. Mais le sujet tel qu'il était défini pouvait-il être traité autrement que par la juxtaposition d'un catalogue et d'une histoire, le catalogue des livres à images de 1600 à 1660 et le chapitre d'histoire de la gravure pendant cette même période?

La querelle de Bosse avec l'Académie remplit un des chapitres du dernier livre que M. André FONTAINE[1] a tiré des archives de la bibliothèque des beaux-arts. Elle se réduit à peu de chose si l'on en retient seulement ce qui peut intéresser l'histoire de l'art. En somme, on se plaignit en 1655 que Abraham Bosse, qui était chargé d'enseigner la perspective, « entreprenait sur la charge des professeurs ». A la faveur de la perspective, il voulait enseigner aussi le dessin d'après le modèle. On devine la querelle de préséance, les mauvais caractères ont fait le reste. Peu à peu Bosse était en lutte avec tous ses collègues. Mais il n'y eut point là bataille de doctrine. Les batailles de doctrines elles-mêmes ne dureraient jamais longtemps si elles n'étaient entretenues par la vanité personnelle. Il en fut de même de toutes les chicanes entre académiciens dont M. Fontaine a retrouvé le souvenir éteint dans les papiers de l'Académie. Le Jaillot, dont il nous entretient, paraît bien avoir été un peu fou, et la rivalité entre Mignard et Le Brun ne représente nullement une rivalité entre deux esthétiques. Ce qui étonne le plus quand on parcourt ces histoires exhumées de la mort pacificatrice, c'est que M. Fontaine ait pu prendre parti en les racontant. Il a épluché avec conscience ces vétilles, comme s'il y avait chaque fois une erreur judiciaire à rectifier. Ces obscurs potins d'il y a trois siècles ne pourraient nous intéresser que si l'auteur les avait traités avec quelque humour, mais il ne paraît pas avoir cherché à nous amuser, et il en traite avec le même sérieux que si des doctrines théologiques ou philosophiques étaient en jeu.

Nous ne devons retenir d'un tel ouvrage que les chapitres qui intéressent vraiment l'histoire de l'art au XVII[e] siècle. Dans l'un d'eux, intitulé l'esthétique janséniste, M. André Fontaine développe cette idée étonnante que « le réalisme d'un Philippe de Champaigne s'explique mieux par une application raisonnée de la doctrine de Port-Royal, ennemie de tout mensonge, que par l'influence flamande ». Nous rencontrons encore une fois ici la méthode qui

1. André Fontaine, *Académiciens d'autrefois*. Paris, Laurens, 1912.

Digitized by Google

cherche dans la pensée religieuse ou philosophique les raisons des formes plastiques, et l'on ne saurait jamais se montrer trop défiant à son égard. Ainsi, voici que le *réalisme* en peinture nous est donné comme un équivalent de la haine janséniste pour le mensonge. Peut-on à ce point jouer sur les mots? Et quels exemples nous donne-t-on de ce réalisme ennemi du mensonge? Celui-ci par exemple : Philippe de Champaigne critique une Sainte Famille de Raphaël comme un sujet « apocryphe ». Il songe évidemment à ces jeux entre Jésus et saint Jean, qui sont impossibles aux termes des évangiles. C'est donc au nom de la vérité historique que Philippe de Champaigne s'élève contre les abus des peintres, et cette vérité historique, ce respect des textes qu'a-t-il à voir avec ce que l'on appelle réalisme en peinture? Le réalisme du peintre, c'est le respect de la réalité concrète, la soumission aux aspects des choses et ce réalisme là ne s'allie presque jamais avec le respect de l'histoire; les peintres d'histoire, en effet, sont obligés de reconstituer un monde disparu et il n'y a rien qui répugne davantage aux écoles dites réalistes, comme l'école flamande, hollandaise ou espagnole, si bien que le souci de la vérité historique est généralement chez les peintres en proportion inverse de l'instinct réaliste. Philippe de Champaigne n'est pas le seul qui ait critiqué les thèmes apocryphes de l'iconographie religieuse au XVII^e^ siècle. Le Brun et à sa suite tous les académiciens faisaient de même au nom de la vraisemblance historique; Réforme et contre-Réforme avaient imposé le respect des Écritures; et tous ces académiciens, qui n'étaient rien moins que des réalistes, ne voulaient pas que l'âne et le bœuf eussent assisté à la Nativité parce que saint Luc n'en parle pas. Dans la peinture de Rubens, qui a peint le bœuf de la Nativité, je persiste pourtant à penser qu'il y a plus de « réalisme » que dans celle de Le Brun dont les scrupules historiques ont corrigé les libertés de l'iconographie médiévale. Les autres exemples cités par M. Fontaine prêtent à des réserves semblables; chaque fois on a confondu la vérité historique avec le réalisme pictural. Encore une fois, ce n'est point le jansénisme qui parle par la bouche de Champaigne, mais le classicisme académique tout simplement. Quant à ce qu'il y a de vraiment « réaliste » dans sa « peinture », c'est-à-dire sa fidélité dans la copie de la figure humaine, est-il besoin de dire que son éducation flamande y est pour beaucoup plus que ses relations avec Messieurs de Port-Royal?

Louis HOURTICQ.

(Sera continué.)

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Paul FOURNIER. **Les collections canoniques romaines à l'époque de Grégoire VII.** Paris, C. Klincksieck, 1918. In-4°, 129 pages. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XLI, p. 271-395.) Prix : 5 fr. 50.

Le pape Grégoire VII, dans la grande réforme ecclésiastique entreprise par lui, a toujours prétendu, même alors qu'il se montrait nettement révolutionnaire, s'appuyer sur les prescriptions et les maximes du droit ancien, aussi s'est-il occupé à faire rassembler les éléments de ce droit. Déjà, sans doute, avant lui, existait maint recueil contenant les anciens textes canoniques ; mais certains recueils, comme la collection Dionyso-Hadriana et celle du faux Isidore, étaient composés d'après l'ordre chronologique, et il était difficile de s'y retrouver ; d'autres, rangés d'après un ordre méthodique comme le *Décret* de Burchard de Worms et la collection en cinq livres, contenaient des textes empruntés aux chrétientés celtiques ou anglo-saxonnes ou bien aux conciles de l'église franque et suspects à la papauté. Une seule collection ancienne eût pu satisfaire Rome, l'*Anselmo dedicata*, composée en Lombardie dans la seconde moitié du IX^e^ siècle ; mais elle était tombée dans un profond oubli. Grégoire VII demanda à ses clercs de travailler à de nouveaux recueils où seraient mises surtout en lumière ses idées : la primauté du siège apostolique, la liberté des élections épiscopales, la condamnation de la simonie et du nicolaïsme, l'indépendance des monastères et leur rattachement au Saint-Siège. Sous son inspiration, quatre collections furent compilées. La plus ancienne, la collection dite en soixante-quatorze titres, qui est inédite, a été composée vers 1050, alors que Grégoire VII était encore Hildebrand et inspirait la politique de Léon IX. Les trois autres datent du grand pontificat : celle d'Atton, cardinal du titre de Saint-Marc, qu'on ne connaît que par l'édition du cardinal Angelo Maï, celle d'Anselme, évêque de Lucques, dont Theiner a commencé la publication (le I^er^ fascicule paru en 1906 a été seul accessible à M. Fournier ; le second a été publié en 1915 pendant la guerre), et enfin celle de Deusdedit, cardinal du titre de Saint-Pierre-aux-Liens, dont nous avons deux éditions, celle, très défectueuse, de Pio Martinucci (Venise, 1869), l'autre de Wolf de Glanwell (Paderborn, 1905). A vrai dire, l'œuvre de Deusdedit ne fut achevée qu'après la mort de Grégoire VII, puisqu'elle est dédiée à son successeur, Victor III ; mais elle reflète certainement les opinions de Grégoire et a été compilée à la fin de son pontificat.

Digitized by Google

A propos de chacun de ces quatre recueils, en autant de chapitres, M. Fournier examine les questions suivantes : l'auteur, les manuscrits, la date, le plan, les sources, l'influence, le caractère général. A chacune de ces questions, il donne une réponse que nous sommes contraints d'accepter, tant son érudition est de bon aloi, tant les preuves accumulées sont probantes! Nous admirons surtout ce qu'il nous dit des sources de ces compilateurs. Connaissant à fond toutes les anciennes collections canoniques, ayant tenu entre les mains les manuscrits qui nous les ont conservées, il peut nous dire exactement ce que chacun des quatre a emprunté aux recueils antérieurs et ce qu'il y a ajouté en puisant directement dans les documents pontificaux, les canons des conciles, les écrits des Pères, les textes de droit séculier ou les œuvres des historiens. Pourtant, à propos de l'une de ses conclusions, une objection nous vient à l'esprit. Dans un chapitre v, M. Fournier traite « des rapports qui existent entre les recueils d'Anselme de Lucques et de Deusdedit » et, avec force preuves, il montre que le second est tout à fait indépendant du premier; si certains passages sont identiques chez tous deux, c'est que l'un et l'autre ont utilisé des séries de textes canoniques antérieurement extraits des originaux et réunis en une ou plusieurs compilations aujourd'hui perdues et intermédiaires entre les originaux et nos deux auteurs. D'accord; mais n'est-il pas un peu surprenant, puisqu'Anselme et Deusdedit travaillaient également sur l'ordre de Grégoire VII — *jussione et praecepto*, est-il dit à propos d'Anselme — et sous son inspiration directe, que le second ait ignoré entièrement l'œuvre du premier? Après tout, il est possible que les deux canonistes aient travaillé parallèlement et que Grégoire VII ait institué entre eux une sorte de concours. La collection d'Anselme a dû être terminée vers 1083 et celle de Deusdedit était commencée à cette date. Redisons en finissant que M. Fournier nous a donné un modèle de discussion érudite; souhaitons qu'il réunisse bientôt tous ses articles épars sur les grandes collections canoniques du moyen âge, antérieures au *Décret* de Gratien qui les a remplacées toutes, et nous aurons un très beau livre qui fera honneur à la science française.

Chr. PFISTER.

The « Ad Deum vadit » of Jean Gerson, published from the manuscript Bibliothèque nationale, fonds fr. 24841, by David Hobart CARNAHAN, ph. d. University of Illinois, « Studies in language and literature », vol. III, n° 1; Urbana (Ill.), 1917. Gr. in-8°.

Le sermon sur la Passion, intitulé *Ad Deum vadit* d'après le texte de saint Jean, 13, qui lui sert de thème, fut prêché par Gerson le vendredi saint de l'année 1402, en l'église Saint-Bernard de Paris, devant

Digitized by Google

la cour royale. Il avait alors trente-neuf ans; prédicateur officiel de Charles VI, chancelier, depuis 1397, de l'Université de Paris, il venait de passer trois ou quatre ans à Bruges comme doyen de Saint-Donatien. Curé de Saint-Jean-en-Grève depuis 1401, il y enseignait les « simples gens », sans interrompre ses prédications à la cour ni ses fonctions universitaires. Son influence, dans l'Église gallicane, égalait déjà celle de son maître, Pierre d'Ailly, auquel il avait succédé comme professeur de théologie au collège de Navarre et comme chancelier. Le sermon de la Passion, préparé avec soin pour un auditoire exigeant, est une des œuvres où Gerson nous révèle sa personnalité et un des plus beaux monuments de notre littérature religieuse.

Afin de prémunir les théologiens de Navarre contre la sécheresse de la culture scolastique, Pierre d'Ailly, qui d'ailleurs, en logique et en psychologie, fut un pur nominaliste, leur enseignait le retour aux sources de la mystique chrétienne, et particulièrement aux écrivains du XII^e^ siècle, à Richard de Saint-Victor et à saint Bernard. Gerson demeurait fidèle à cet esprit. Dans une lettre aux étudiants du collège de Navarre, il les exhorte à méditer, de préférence, les livres qui s'adressent au sentiment, développent le goût de la vie intérieure et de la charité agissante. Lecteur passionné de Richard de Saint-Victor et de saint Bernard, il n'aimait, parmi les théologiens du XIII^e^ siècle, que saint Bonaventure, le docteur franciscain et le plus humain des scolastiques. Il avait composé à Bruges son traité de la *Mendicité spirituelle* et sa *Montagne de contemplacion*. Pourtant, il n'arrivait pas à se libérer entièrement des méthodes que les dialecticiens avaient introduites jusque dans la prédication populaire. On voit, à chaque page du *Ad Deum vadit*, le tempérament religieux de Gerson réagir, avec plus ou moins de bonheur, contre les habitudes intellectuelles de son temps.

Le cadre même de l'ouvrage est tout scolastique. Au « sermon », prêché le matin, succède la « collation », prêchée l'après-midi. Le sermon débute par un exorde où Gerson paraphrase son texte après l'avoir traduit en un quatrain français. Chacune de ses deux parties comprend douze divisions. L'auteur suit le récit de la Passion, établi au moyen d'une concordance des quatre Évangiles, et le coupe en vingt-quatre textes, dont chacun lui offre la matière d'une « exposition » et d'une « oraison ». Plan où se manifeste l'amour des scolastiques pour les divisions et les subdivisions factices, mais plus clair et plus rationnel que la disposition adoptée par les prédicateurs du XV^e^ siècle, par Olivier Maillard et Jean Menot. Le ton et les procédés de développement restent assez souvent ceux de l'enseignement universitaire; l'érudition théologique du chancelier se trahit par le choix d'arguments qui parfois seraient mieux à leur place dans une dispute que dans un sermon. Pourtant, il écarte, en général, les discussions théoriques. « Laissons », dit-il, « ceste poursuite, qui seroit trop longue... (p. 106). Nous laisserons à déclarier ceste matière... (p. 65). C'est curiosité de vouloir ainsi tout encerchier et comprendre les

Digitized by Google

jugemens de Dieu (p. 63). » Réserve qui contraste heureusement avec l'étalage de doctrine où se complaisaient ses contemporains. De même, il se garde d'accumuler, comme eux, les autorités; il nomme une fois saint Augustin, une fois saint Bernard; il ne cite ni Aristote, ni aucun scolastique. Les rares passages qu'il emprunte à la Vulgate et prend soin de traduire sont simples et bien choisis. Il écarte les procédés grossiers auxquels recouraient les mendiants pour conserver l'attention de leurs auditeurs; bien qu'il excelle à décrire les scènes de la rue, la cohue brutale des Juifs et des soudards romains autour de Jésus montant au Golgotha, sa parole n'a jamais aucun accent vulgaire. Comme saint Bernard et Richard de Saint-Victor, il contemple les souffrances du Christ, les angoisses maternelles de la Vierge, et les dépeint, afin d' « esmouvoir les cueurs à dévotion » (p. 23), en termes douloureux, qui parfois atteignent à une naïve éloquence. Parfois encore, il s'abandonne au goût que lui ont communiqué les maîtres du XII^e^ siècle pour les métaphores et les allégories. Mais l'enseignement moral reste pour lui l'essentiel de la prédication. Devant un auditoire de princes et de prélats, il ne craint pas de flétrir la dureté des grands qui pillent les « povres innocens » (p. 88), l'avarice et l'indignité des gens d'église (p. 57).

L'édition préparée par M. Carnahan nous rend le texte original du *Ad Deum vadit;* car l'édition parisienne des *Contemplacions hystoriez sur la Passion Nostre Seigneur, composées par maistre Jehan Gerson, docteur en théologie*, qu'Antoine Vérard publia en un volume de luxe, orné de curieuses gravures sur bois et daté du 26 mars 1507, reproduisait le texte fautif d'un mauvais manuscrit. Parmi les éditions des œuvres complètes de Gerson, celle qui fut donnée à Paris par Jean Champenois, peut-être en 1514, mais plus probablement en 1521, et l'édition bâloise de 1518, sont les premières à contenir la traduction latine du sermon de la Passion. Établie d'après un manuscrit de Saint-Victor, contemporain de l'auteur, actuellement à la Bibliothèque nationale, fonds fr. 24841, elle se retrouve dans la grande édition d'Ellies Dupin (Anvers, 1706, 5 vol. in-fol., III, col. 1153-1203). M. Carnahan a collationné ce manuscrit fondamental avec trois autres du fonds français (990, 448, 19397). Dans une introduction substantielle, il définit avec précision le caractère de l'ouvrage et s'applique à dégager les divers éléments, parfois contradictoires, que l'analyse y découvre. Le texte, accompagné de notes qui nous offrent les diverses leçons des manuscrits, est suivi d'un glossaire et d'un index. M. Carnahan annonce la prochaine publication d'une étude critique sur les sources du *Ad Deum vadit*. Un tel travail, qui complètera cette belle édition, ne saurait manquer d'apporter une précieuse contribution à l'histoire de la pensée religieuse en France et en Occident.

Augustin RENAUDET.

Digitized by Google

The Eclogues of Faustus Andrelinus and Ioannes Arnolletus, edited, with introduction and notes, by Wilfred P. MUSTARD, collegiate professor of latin in the Johns Hopkins University; Baltimore, Johns Hopkins Press, 1918. In-12.

Né à Forli en 1462, Fausto Andrelini alla chercher fortune en France vers 1488, enseigna les lettres latines avec éclat à l'Université de Paris, devint le poète officiel de Louis XII et d'Anne de Bretagne et mourut en 1518, laissant une œuvre abondante et médiocre. Élégies, bucoliques, poèmes de circonstance en l'honneur de la conquête de Naples, de Milan ou de Gênes, panégyriques de Georges d'Amboise ou d'Anne de Bretagne, poésies religieuses, épîtres morales en prose, autant d'écrits qui trouvèrent à Paris, dans les dernières années du XV^e^ siècle et les vingt premières du siècle suivant, de sincères admirateurs, pour tomber assez vite dans l'oubli. Peu d'auteurs ont, en effet, manqué plus que lui de personnalité et de style. La verve sensuelle et païenne de son premier recueil d'*Amores*, couronné, en 1488, par l'Académie romaine, risquait de scandaliser la montagne Sainte-Geneviève, où les plus fervents disciples de l'antiquité restaient fidèles à la doctrine morale du catholicisme, parfois même à l'idéal ascétique des ordres réformés. Andrelini défendit les bonnes mœurs et l'orthodoxie, désavoua solennellement l'épicurisme, composa des vers pieux, flatta les théologiens et n'osa rire de leur science qu'après qu'Érasme les eut attaqués. Il excellait dans l'art de quémander et d'obtenir pensions et faveurs; il fut chanoine de Bayeux. On se souvint, plus tard, de sa vie désordonnée, des plaisanteries douteuses dont il égayait ses leçons; et l'on s'étonna de l'engouement avec lequel on l'avait applaudi. Le vide de sa pensée, l'élégance vulgaire de ses hexamètres ou de ses distiques, apparurent aux yeux de la génération qui étudiait l'antiquité classique dans les *Adages* d'Érasme ou dans le *De Asse* de Budé. Érasme, qui l'avait fréquenté au début du siècle, Beatus Rhenanus, qui l'avait entendu professer, furent sévères pour sa mémoire. Les humanistes parisiens purent recevoir de lui quelques leçons élémentaires de versification, de métrique ou de syntaxe. Mais ce qu'ils demandaient avant tout à l'Italie, cette connaissance approfondie de l'homme et du monde qu'un Marsile Ficin, un Ermolao Barbaro ou même un Lorenzo Valla avaient su tirer de l'œuvre des philosophes, des poètes, des historiens et des orateurs antiques, Fausto Andrelini, ignorant, bavard et jouisseur, était incapable de le leur apporter.

M. W. P. Mustard, après avoir édité en 1911 les *Églogues* de Battista Spagnuoli de Mantoue, en 1914 celles de Jacopo Sannazaro, vient de donner, à Baltimore, une édition très soignée des *Bucoliques* de Fausto Andrelini, publiées à Paris vers 1496. Pour en établir le texte, il a suivi l'édition parisienne de 1506 et l'édition bâloise de

Digitized by Google

1546. On peut dater à peu près ces douze églogues; la première et la sixième furent écrites à Mantoue avant le départ de l'auteur pour la France; il était alors au service de l'évêque Lodovico Gonzaga. Les autres furent composées à Paris. La douzième (*Aegloga moralis*), dédiée à Louis XII, parut pour la première fois à Strasbourg en 1512. Quelques vers nous informent des difficultés qu'Andrelini éprouve à devenir illustre en France; il comble de flatteries Charles VIII, Louis XII, Anne de Bretagne, Robert Briçonnet, archevêque de Reims, le chancelier Guillaume de Rochefort, le président Pierre de Courthardy. Il accable d'injures un concurrent italien, Girolamo Balbi, qui, après lui avoir cherché noise, dut, en 1491, prendre la fuite pour l'Angleterre. Querelle mémorable qui révéla aux universitaires parisiens des mœurs littéraires dont personne en Italie, depuis les disputes légendaires de Poggio et de Filelfo, ne s'étonnait plus. Andrelini reproche à Balbi d'infâmes turpitudes; tous deux s'accusent mutuellement d'athéisme. Quatre pièces, imprimées en appendice, une lettre d'Andrelini à Robert Gagain avec la réponse de celui-ci, une lettre d'Andrelini à Pierre de Courthardy et la défense de Balbi, rédigée par son élève Jacques Merlin, se rattachent à cette scandaleuse affaire. M. Mustard relève avec soin toutes les allusions aux hommes ou aux événements contemporains qui se cachent sous la forme conventionnelle et banale des douze églogues. Il a diligemment étudié les sources de l'inspiration du poète. D'innombrables passages de Virgile, de Calpurnius, de Claudien, de Némésien, de Battista Spagnuoli, trop fidèlement reproduits, témoignent de son manque d'originalité.

Imitateur lui-même, il fut imité à son tour. M. Mustard, à la suite de ses *Bucolica*, publie celles de Jean Arnoullet de Nevers, qui parurent, chez Josse Bade Ascensius, le 18 mars 1524 (style gallican ou style romain?). L'auteur dirigeait alors à Nevers une école de belles-lettres; sa vie est à peu près inconnue. Ses quatre églogues, assez lourdes et prosaïques, d'une inspiration morale et d'un art tout à fait scolaire, sont adressées à diverses personnes du clergé nivernais ou de l'entourage de Charles II, duc de Nevers et de Clèves. Dans la quatrième, l'auteur déplore la mort de ce prince, survenue le 27 août 1521.

Augustin RENAUDET.

John Neale DALTON, canon of Windsor. **The collegiate church of Ottery Saint-Mary**. Being the *Ordinacio et statuta ecclesie Sancte Marie de Ottery, Exon. diocesis, A. D. 1338-1339*. Cambridge, at the University Press, 1917. Gr. in-4°, XXIV-310 pages, avec 2 plans et 27 planches de photographies. Prix : 25 sh.

Voici un très beau livre qui offre un grand intérêt pour les histo-

Digitized by Google

riens de l'art gothique et qui met en pleine lumière d'utiles documents sur les institutions religieuses.

Ottery est une petite ville située sur l'Otter, rivière du comte de Devon, qui se jette dans la Manche à quelques milles à l'est d'Exeter. Au commencement du XIVe siècle, elle formait une paroisse et les terres étaient dans la dépendance d'un manoir qui appartenait au chapitre de Rouen. Jean de Grandson (de Grandisono), d'une famille noble de la Suisse française ou comté de Bourgogne, dont un membre au moins, Otton de Grandson, avait déjà joué un rôle distingué en Angleterre sous le règne d'Édouard Ier[1], fut, en 1327, nommé par provision pontificale évêque d'Exeter; après avoir pendant plusieurs années gémi sur sa mauvaise fortune qui l'avait exilé dans un pays étranger, dont il ne connaissait ni la langue ni les usages, le prélat finit par s'y attacher. Évêque plein de zèle pour ses fonctions spirituelles, ainsi que le prouvent les actes de son administration transcrits sur son registre, si bien publié en 1894 par le chanoine Hingeston-Randolf, il résolut de consacrer une partie des revenus de son diocèse à une pieuse fondation qui perpétuerait le souvenir de sa famille anglaise (sa sœur Catherine était comtesse de Salisbury) et lui mériterait les grâces du ciel. Il acquit du chapitre de Rouen le manoir d'Ottery et, avec l'assentiment du chapitre d'Exeter, il transforma l'église paroissiale en une collégiale avec huit chanoines et tout un nombreux personnel pour desservir l'église reconstruite sur un plan digne de la nouvelle institution. Cette église fut construite à grands frais de 1338 à 1342: quant au collège des chanoines, il fut organisé par une série de constitutions qui furent soumises au Saint-Siège et approuvées par lui après examen et correction.

Le présent ouvrage comprend deux parties : d'abord (p. 1-80), une description de la nouvelle église et des bâtiments qui en dépendaient et dont plusieurs ont été détruits soit au XVIe siècle soit de nos jours. Les archéologues suivront avec le plus vif intérêt les explications méthodiques, minutieuses et savantes que donne l'auteur sur toutes les parties de l'édifice principal, qui nous est parvenu dans un très bon état de conservation. Les historiens y trouveront aussi leur profit quand par exemple M. Dalton leur parle des membres de la famille Grandson qui ont été ensevelis dans l'église et dont l'obit a été l'objet de fondations particulières. Plusieurs dessins et de belles photographies pris sur les indications d'un guide aussi éclairé illustrent cette partie du volume.

La seconde partie contient les documents. Ils se résument en deux textes essentiels : d'abord une Ordonnance concernant l'organisation de la Collégiale : huit chanoines, huit « prêtres-vicaires », trois autres

1. Voir la notice qui lui a été consacrée au tome III des *Rôles gascons*, p. XXIII-XXVIII. M. Dalton l'a sans doute ignorée; en tous cas, il l'a passée sous silence.

Digitized by Google

prêtres, dont celui que nous appellerions le curé de la paroisse, nommé désormais par la Collégiale, qui possédait « l'avouerie de l'église », huit clercs d'ordre inférieur (« secundarii »), deux clercs pour l'entretien de l'église, deux clercs pour l'eau bénite, huit enfants de chœur, un maître d'école. En tout, ce sont quarante clercs, tous astreints au célibat, qui forment le collège. La nomination, les fonctions de chacun sont réglées de la façon la plus précise dans les vingt-sept articles de cette « Ordinatio primaria » (p. 85-115) et chaque article est commenté par M. Dalton dans des notes surabondantes où l'on remarquera de nombreuses citations empruntées aux constitutions du chapitre d'Exeter, étroitement apparentées à celles de la Collégiale, et d'autres points de comparaison non moins instructifs[1]. Suit une longue dissertation sur un second recueil d'ordonnances ou de statuts qui fut envoyé en 1338 à la cour de Rome (Avignon); après avoir conseillé d'abréger beaucoup la rédaction primitive, le pape le renvoya; mais le texte lui-même s'est perdu, sans doute parce qu'il fut employé dans une rédaction nouvelle, et il ne nous en reste plus qu'un unique feuillet. Le pape à qui fut soumis le recueil est Benoît XII (Jacques Fournier), ce qui nous vaut une très longue notice sur ce personnage (p. 117-122). Le second document publié *in extenso* est le recueil des Statuts du collège (p. 133-259); il est divisé en soixante-dix-sept articles concernant le service divin, en particulier le culte de la Vierge, qui était particulièrement honorée à Ottery, la vie commune dans le collège, l'entretien de l'église. Le statut 77, divisé en vingt-sept numéros, est à lui seul tout un long traité sur le luminaire et permet de suivre presque jour par jour les fêtes religieuses. Des notes copieuses, ici encore, illustrent chaque numéro; dans le nombre, on peut signaler notamment celles qui se rapportent aux messes et à la confession (p. 151), à la garde, au nombre et à l'emplacement des livres (p. 156-162), à la propreté de l'église, aux repas en commun, aux jeux interdits et autorisés (p. 179-208), etc. Suivent plusieurs actes concernant l'appropriation à la Collégiale des biens et revenus appartenant à certaines églises, les revenus qu'elle possédait à Londres, etc.

Le collège fut dissous au temps de la Réformation. Le volume se termine donc par la mention des actes qui le supprimèrent, puis par l'acte capitulaire par lequel le gardien et les chanoines d'Ottery abandonnèrent au roi tous leurs biens et leurs droits (28 mai 1545); suivent un inventaire des joyaux et du mobilier possédés alors par la Collégiale, un compte des recettes et dépenses pour les huit derniers mois, un relevé des terres et tenures qui constituaient sa richesse foncière. Un bon index, mais qu'on aurait voulu encore plus détaillé, termine ce somptueux volume.

Ch. BÉMONT.

1. Quelques inadvertances : une bulle d'Innocent III est datée de 1298 (p. VIII); p. 88, un archevêque de Tours a été défiguré en archevêque de *Troyes*. Mais en général la correction est remarquable.

Digitized by Google

J. GOULVEN. **La place de Mazagan sous la domination portugaise (1502-1769)**. Paris, Larose, 1917. In-12, 245 p., des gravures et un plan. Prix : 4 fr.[1].

L'Espagne, malgré le testament d'Isabelle la Catholique, ne fit au Maroc que de l'occupation restreinte ; elle ne chercha jamais à donner un hinterland à ses « fronteras[2] » de Melilla et du Peñon de Velez. La première de ces places resta toujours étroitement bloquée par les tribus du Rif : une prise d'armes de toute la garnison était nécessaire pour aller hors des remparts chercher l'eau ou le bois. Au contraire de l'Espagne, le Portugal étendit sa domination sur tout l'arrière-pays de Mazagan et de Safi, habité par les puissantes tribus de Doukkala et d'Abda. C'était une des plus fertiles régions du Maroc, ainsi que l'atteste le dicton arabe :

> Si au lieu d'un Abda, il y avait deux Abda,
> Si au lieu d'un Doukkala, il y avait deux Doukkala,
> La charge de blé [d'un chameau] vaudrait deux osselets.

M. Goulven s'est proposé de nous faire connaître Mazagan sous la domination portugaise. Il assigne à cette occupation une durée de deux cent soixante-sept ans (1502-1769), bien qu'en réalité elle ait été interrompue pendant soixante ans (1580-1640) par la domination espagnole, durant l'union des deux couronnes d'Espagne et de Portugal. L'auteur n'a garde d'ailleurs de l'ignorer, puisque le chapitre III (p. 65-91) est tout entier consacré à cette période espagnole.

L'âge héroïque de l'occupation portugaise va de 1510 à 1540. Pendant ces trente années, les rois « très fidèles » comptèrent parmi leurs vassaux les principaux caïds des Abda, des Doukkala, des Oulad Amran. Ces tribus, militarisées comme l'étaient les Douairs et les Smela de la province d'Oran sous les Turcs, prenaient part à toutes les expéditions des garnisons de Mazagan et de Safi ; le 22 avril 1515, on vit une de ces colonnes mixtes s'avancer jusque sous les murs de Merrakech.

M. Goulven (p. 176) cherche à quelle conception répondait la politique d'occupation pratiquée alors au Maroc par les Portugais. Les motifs de colonisation et de propagande religieuse étant écartés, les vues politiques du roi Jean III lui paraissent manquer de netteté. Ce reproche peut, en effet, être adressé à Jean III, mais il ne saurait atteindre son prédécesseur le roi D. Manuel (1495-1521), sous lequel la domination portugaise au Maroc atteignit son apogée. A mon avis, le roi Fortuné, dans sa politique d'expansion au Maroc, cherchait la

1. L'ouvrage avait paru, sous forme d'article, dans la *Revue de l'histoire des colonies françaises*.

2. On appelait « frontera » en espagnol et « fronteira » en portugais les villes africaines sous la domination de l'Espagne et du Portugal.

Digitized by Google

réalisation des bulles de démarcation qui avaient partagé d'avance le monde à découvrir entre l'Espagne et le Portugal. Or, cette partie du Maroc était, pour employer l'expression consacrée, « de la conquête du Portugal », et D. Manuel avait à cœur et à tâche de placer sous sa domination tous les pays qui lui avaient été dévolus par les actes pontificaux. Les sphères « manuélines » portant le méridien de démarcation, qui sont le motif décoratif le plus répandu sur les anciens édifices de Lisbonne, témoignent de la force qu'avait alors cette conception un peu chimérique du partage du monde.

Le règne de Jean III (1521-1557) marque la décadence de l'occupation portugaise au Maroc. Les chérifs saadiens ont remplacé les souverains débonnaires de la dynastie des Beni Ouattass (branche des Beni Merin); ils resserrent peu à peu les Portugais dans leurs fronteiras et les contraignent à évacuer Safi et Azemmour; les tribus des Abda et des Doukkala rompent les liens de vassalité qui les rattachaient au Portugal et se déclarent pour les chérifs. La ville de Mazagan, complètement isolée, reste pendant quarante ans (1540-1580) exposée à toutes les attaques des tribus et des troupes chérifiennes. Le fameux siège de 1562, où la faible garnison et les habitants rivalisèrent de courage et d'endurance, jette un dernier lustre sur l'occupation portugaise au Maroc. Le sultan Moulay Abdallah el-Ghalib, ayant résolu d'en finir avec la domination chrétienne, marcha contre Mazagan avec une armée de 120,000 fantassins, de 37,000 cavaliers et de 13,000 pionniers; il investit la place et la bombarda avec un canon monstre « la Meïmouna », ancêtre de la Bertha, dont les boulets mesuraient cinq palmes et demie de circonférence. Mazagan résista et contraignit à la retraite la formidable armée du sultan.

De 1580 à 1640, Mazagan, sous la domination espagnole « o Governo dos Philippes », mène l'existence lamentable de Melilla, c'est-à-dire d'une place insuffisamment ravitaillée et mal secourue par la métropole. La restauration portugaise en 1640 n'améliora pas sa situation. Si, pendant la première moitié du XVIII^e^ siècle, le gouvernement portugais hésite à abandonner cette possession, c'est parce qu'elle procure indirectement des ressources aux finances du pays, en justifiant le maintien du privilège de la bulle de la Croisade. Enfin, en 1769, le marquis de Pombal, malgré les protestations des Mazaganais, fit décider l'évacuation de la place et sa remise au chérif. La population fut transportée en Portugal où elle vécut misérablement, puis elle émigra au Brésil, où elle fonda dans la province de Para la « ville neuve de Mazagan ».

Dans la seconde partie de son livre (p. 137-178), M. Goulven donne une description topographique de la vieille ville portugaise, en s'aidant des documents et de l'examen des lieux. Si quelques identifications restent douteuses, il en est d'autres, comme celle de la salle d'armes, récemment mise à jour, qui sont rigoureuses.

Digitized by Google

Après nous avoir conduit dans le Mazagan du XVI^e^ siècle, M. Goulven nous fait (p. 137-206) un tableau intéressant de la vie publique et privée de l'ancienne fronteira. Comme dans toutes les possessions lointaines, les conflits étaient fréquents entre des autorités, dont les pouvoirs étaient variables et mal définis; leurs plaintes et leurs réclamations remplissent des liasses entières dans la Torre do Tombo. On sera indulgent pour ces fonctionnaires et ces officiers, quand on saura les dures conditions de leur existence : la population comme la garnison mourait de faim. Le voyageur français Jean Mocquet nous a laissé un récit très suggestif de ces gentilshommes portugais venant chercher leur ration à l'arrivée d'un bateau de ravitaillement.

Cette monographie très complète de Mazagan fait l'éloge de M. Goulven, et il est à souhaiter qu'il ait des imitateurs, c'est-à-dire des fonctionnaires utilisant à la fois la documentation historique, la tradition orale et l'observation intelligente des vestiges du passé.

Lieutenant-colonel DE CASTRIES.

Ph. SAGNAC. **Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire.** Paris, Félix Alcan, 1917. In-8°, 391 pages, avec une carte. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage a été composé et écrit au cours de la guerre; il a pris forme dans un cours professé à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux par le professeur exilé de la Faculté de Lille. C'est une étude très sérieuse, appuyée sur les documents, qui survivra à la guerre, qui eût pu paraître en 1910 ou au début de 1914 à peu près telle qu'elle a paru en 1917. M. Ph. Sagnac, dont on connaît les beaux travaux sur la Révolution, a réussi, par la haute idée qu'il s'est faite de ses devoirs, à garder la méthode, le ton et l'impartialité du véritable historien. Son œuvre s'appuie sur une riche documentation[1]. Il a tenu entre les mains les documents d'origine française qui sont conservés à nos Archives nationales, et ils sont très nombreux. Ce ne sont pas seulement des rapports officiels adressés par les fonctionnaires des pays du Rhin aux divers ministres de Paris, mais des lettres confidentielles nous renseignant exactement sur l'esprit de la population rhénane, sur leur résistance à certaines réformes introduites par la France, sur les malversations de certains employés. Peut-être les archives du ministère de la Guerre lui eussent-elles fourni quelques pièces supplémentaires, en particulier sur la période de 1797, avant l'annexion de la rive gauche du Rhin à la France, à l'époque où Hoche y était à la fois commandant militaire en chef et administrateur; mais les archives de ce ministère étaient fermées depuis

1. Voir pourtant l'âpre critique du volume par A. Mathiez, dans les *Études robespierriennes*, 1918, mars-avril, p. 270.

Digitized by Google

le début des hostilités. Si M. Sagnac n'a pu consulter davantage les documents locaux contenus dans les archives de Cologne, Coblentz, Bonn, Aix-la-Chapelle, Trèves, Mayence, au moins a-t-il eu à sa disposition tous les livres allemands qui ont traité de l'histoire des pays du Rhin de 1792 à 1814, ceux de Remling, Bockenheimer, Karl Klein, Perthes, Justus Hashagen, et ces livres ont reproduit beaucoup de textes. Tous ces documents ont été mis par lui fort bien en œuvre; le plan qu'il a suivi est à la fois simple et net; et nous ne voyons pas quel autre il eût pu adopter. La narration est claire, le style des plus agréables; on y souhaiterait parfois un peu plus de nerf; mais comme on sait gré à M. Sagnac de n'avoir jamais déclamé! Il a sans doute, sur la question de la frontière du Rhin, son opinion personnelle; elle est indiquée par ces paroles adressées par Georges Forster au club de Mayence, le 15 novembre 1792, et qu'il a choisies comme épigraphe à son volume : « Le Rhin, ce grand fleuve navigable, est la frontière naturelle d'une grande République, qui ne désire pas faire de conquête, mais accueille les nations qui consentent à se réunir à elle. » Mais cette thèse de la frontière naturelle est indiquée par lui avec une grande discrétion, et elle ne revient point sans cesse dans le livre comme une sorte de refrain; et elle est corrigée, comme dans les paroles mêmes de Forster, par cette autre, que les peuples ont le libre droit de disposer d'eux-mêmes, et par ces mots de Carnot, inscrits également au frontispice du livre : « Nous, Français, nous ne connaissons de souverains que les peuples eux-mêmes; notre système, ce n'est point la domination, c'est la fraternité. »

Le volume s'ouvre par un tableau du pays rhénan vers 1789 : énumération des nombreux états, états ecclésiastiques et laïques, villes libres[1], entre lesquels il est partagé, situation économique, intellectuelle et morale; puis l'ouvrage se divise tout naturellement en deux périodes qu'indique le titre même du volume : c'est, « pendant la Révolution », la conquête et la réunion de la rive gauche du Rhin par la France, 1792 à 1802; c'est, « pendant l'Empire », l'organisation du pays qui, sous la direction de la France, atteint un rare degré de prospérité. De ces deux parties, la première était la plus délicate à traiter; les passions qui sont en jeu de 1792 à 1802 sont vives et surexcitées, mais M. Sagnac a su dominer le sujet et conserver, en exposant les faits, tout son sang-froid.

Le 21 octobre 1792, les Français, sous la conduite de Custine, entraient à Mayence, capitale de l'un des trois électorats ecclésias-

1. Quelques petites erreurs se sont glissées dans ce chapitre : Oberwesel sur le Rhin appartenait à l'évêché de Trèves, non à celui de Cologne. Est-il bien exact de dire que l'État de Mayence était inférieur à celui de Cologne? Dans le bassin du Rhin, oui; mais songeons que Mayence possède bien au loin Erfurt. L'abbaye de Prüm était annexée en réalité à l'évêché de Trèves. A noter que les Leiningen sont connus en France sous le nom de comtes de Linange.

Digitized by Google

tiques, et ils y furent bien accueillis par des membres de la secte des Illuminés, très favorables aux principes de la Révolution française; deux jours après, ces Mayençais fondèrent « la Société des amis allemands de la liberté et de l'égalité » où ne tarda pas à entrer George Forster. Dans tout le Palatinat comme dans l'électorat de Mayence une agitation très grande se produisit. On y élut des députés pour une Convention rhéno-germanique. Elle se réunit le 17 mars 1793 à Mayence, déclara déchus tous les anciens souverains; l'étendue du pays de Landau à Bingen devait former désormais un état libre, indépendant, obéissant à des lois communes; et quelques jours après, le 21 mars, la Convention rhéno-germanique réclama l'incorporation de cet État à la République française. La Convention nationale, le 30 mars, accepta le vœu des populations rhénanes. Ce fut la première réunion d'une partie de la rive gauche du Rhin à la France; mais elle ne fut qu'éphémère. Les Autrichiens et Prussiens furent victorieux; la garnison française de Mayence dut capituler le 23 juillet et les démocrates furent livrés aux vengeances des vainqueurs. Sur cette réunion que M. Chuquet avait racontée en détail, M. Sagnac ne pouvait apporter de faits bien nouveaux; mais du moins il les a bien résumés; signalons l'excellent portrait qu'il a tracé de Georges Forster.

La rive gauche du Rhin fut conquise au cours de l'année 1794, après que Jourdan par la victoire de Fleurus (25 juin) eut repris la Belgique; seulement le Palatinat ne fut entièrement en notre pouvoir qu'en octobre 1795 et la forteresse de Mayence ne sera occupée que le 30 décembre 1797. Longtemps, on put se demander quel serait le sort futur de ces régions; au Comité de salut public, on discuta s'il fallait les annexer à la France ou les abandonner; sous le Directoire, il y eut de même de vives controverses et l'Alsacien Reubell se déclara de la façon la plus énergique partisan des frontières naturelles. A un certain moment, il fut question de créer une république cisrhénane, comme Bonaparte créait une république cisalpine; enfin, au traité de Campo-Formio, le 17 octobre 1797, l'Empereur se décidait, par des articles secrets et additionnels, à céder, sauf ratification de l'Empire, au moins une partie de la rive gauche, celle qui s'étend de Bâle au confluent de la Nette au-dessus d'Andernach, et la paix de Lunéville, en février 1801, nous reconnaissait, au nom de l'Empereur et de l'Empire, la possession de toute la rive gauche.

Dès 1794, la France avait pris des mesures pour l'administration des pays occupés et ce sont ces mesures que M. Sagnac a eu le grand mérite de nous faire connaître. Au début, le pays fut placé sous le régime militaire; les généraux Jourdan et Moreau, les représentants du peuple près les armées y eurent la haute main; le véritable chef fut, pendant un certain temps, Merlin de Thionville. Le 17 mai 1796, deux directions générales furent créées, l'une à Aix-la-Chapelle pour les pays entre Meuse et Rhin, l'autre à Coblentz pour les pays entre

Digitized by Google

Moselle et Rhin; mais, dès le 24 février 1797, on en revint au système militaire et tous les pouvoirs furent concentrés entre les mains de Hoche; il les exerça jusqu'au moment où une maladie foudroyante l'emporta. Le chapitre que lui consacre M. Sagnac est un des plus attrayants du volume. Hoche rêvait peut-être de se mettre à la tête de la république cisrhénane dont il a été question; à la cérémonie funéraire, qui fut célébrée à Coblentz, on grava sur une colonne cette inscription : il allait être le Bonaparte du Rhin.

Après la mort de Hoche et au lendemain de la ratification du traité de Campo-Formio, le Directoire, sur la recommandation de Reubell, nomma l'Alsacien Rudler commissaire général du Gouvernement dans le pays rhénan et le chargea d'y établir une « organisation nouvelle » (4 novembre 1797). Rudler y resta pendant un an et demi, jusqu'au 26 mars 1799, et son œuvre fut féconde. C'est lui qui introduisit dans le pays l'administration française, les tribunaux français, la liberté des cultes, réforma les écoles; c'est lui qui sut inspirer aux habitants le désir d'être réunis à la France; M. Sagnac a bien raison d'insister sur son œuvre. Peut-être passe-t-il un peu vite sur son successeur Marquis, de Saint-Mihiel, le futur préfet de la Meurthe; mais la sévérité qu'il montre pour Lakanal (août-décembre 1799) semble bien justifiée; l'un des torts qu'a parfois le gouvernement français est de choisir des administrateurs qui ignorent tout des pays où ils sont envoyés et qui ne savent pas garder les ménagements nécessaires. Dubois-Dubois ne fit que passer comme commissaire du Gouvernement, et, sous son successeur Shée, on appliqua aux pays rhénans les mêmes règles qui furent introduites en France après le coup d'État du 18 brumaire. Ils furent divisés en quatre départements : Mont-Tonnerre, capitale Mayence; Sarre, capitale Trèves; Rhin-et-Moselle, capitale Coblentz; Roër, capitale Aix-la-Chapelle. Shée, nommé préfet du Mont-Tonnerre, gardait le titre et les pouvoirs de commissaire général, afin de donner de l'unité à l'administration et maintenir un certain lien entre les pays rhénans[1].

1. Le paragraphe sur le système représentatif sous le Consulat et l'Empire, p. 254, est inexact. La constitution de l'an VIII avait créé des listes de notabilités qui furent supprimées par le sénatus-consulte du 16 thermidor an X (4 août 1802). C'est alors qu'on établit les assemblées cantonales qui désignent à la fois les membres des collèges électoraux d'arrondissement et du collège électoral de département, les derniers parmi les 600 citoyens les plus imposés du département. Le Conseil d'arrondissement présente deux candidats pour chaque place vacante au Conseil d'arrondissement et le Conseil de département deux candidats pour chaque place vacante au Conseil général. Chaque collège d'arrondissement et le collège de département présentent deux candidats par place vacante pour le département au Corps législatif, et le Sénat choisit entre tous ces candidats. Chaque collège de département désigne deux candidats pour le Sénat entre lesquels le Consul choisit trois membres par place vacante et le Sénat choisit l'élu parmi ces trois.

Digitized by Google

Nous voici arrivés à la seconde partie, au régime napoléonien; elle était plus facile à traiter que la première, puisqu'alors tout s'unifie, tout se simplifie, puisque M. Sagnac avait à sa disposition les nombreux rapports des quatre préfets qu'il a dépouillés avec beaucoup de soin. A ces préfets il rend pleine justice. Il trace de deux d'entre eux un excellent portrait : Jeanbon Saint-André que Bonaparte envoya, en février 1802, à Mayence, où Shée n'avait fait que passer, et qui y demeura jusqu'en 1814; Lezay-Marnésia qui administra Coblentz de 1806 à 1810, avant de devenir le célèbre préfet du Bas-Rhin. Il nous dit la grande œuvre que ces préfets français accomplirent : la libération du sol, l'augmentation des petits propriétaires par la mise en vente des biens nationaux et le partage des biens communaux, la meilleure exploitation des terres, les progrès de l'industrie, le département de la Roër devenant la région la plus industrielle de l'Europe, les mines de Sarrebrück directement exploitées par l'État suivant un système rationnel, le commerce encouragé, les routes construites, les canaux creusés; ce sont là des bienfaits dont les Rhénans se souvinrent longtemps. Il y en eut peut-être de plus grands : l'unité législative, grâce à la promulgation du code civil, la paix religieuse, la liberté de conscience, toute l'œuvre morale. A côté des profits, les charges sont sans doute lourdes. Les impôts ont augmenté, les droits réunis sont impopulaires, surtout la conscription est mal vue; puis ce pays, comme la France elle-même, souffre du manque de liberté politique, de la guerre continuelle; il se fatigue non de la France, mais du régime napoléonien. Après les désastres de Napoléon en 1813, la domination française sur les bords du Rhin s'écroula; une administration provisoire, composée de commissaires prussiens et autrichiens, remplaça l'administration française; puis le Congrès de Vienne attribua à la Bavière le Palatinat avec Spire, à la Hesse-Darmstadt Mayence, Worms et la rive droite de la Nahe, et le reste à la Prusse. Dans ce pays entièrement et foncièrement catholique, la Prusse fut longtemps regardée comme une intruse. Un seul Rhénan se félicita de devenir Prussien, c'est Joseph Görres, sur lequel Sagnac a écrit des pages vigoureuses. Au début, Görres s'était jeté dans les bras de la France qui prêchait un idéal supérieur; maintenant il se tourne contre la France qui l'a déçue. Sa foi révolutionnaire cède à la foi catholique et germanique; il fait appel à la Prusse que, dans son mysticisme, il pare des plus belles vertus. Mais Görres demeura un isolé. Longtemps les Rhénans firent à la Prusse réactionnaire, despotique, militariste, une opposition systématique et, en haine des Prussiens, ils évoquèrent les souvenirs du temps français. Nous étions aimés, peut-être moins pour nous-mêmes que contre les Prussiens. Jusqu'à quand ce souvenir de la France a-t-il duré et jusqu'à quel point ce beau pays s'est-il laissé gagner par les idées prussiennes? Quelle est sa part exacte de responsabilité dans le cataclysme que la mégalomanie prussienne a déchaînée sur le monde? Il nous

Digitized by Google

manque encore une bonne et impartiale histoire des pays rhénans de 1814 à 1914. Peut-être sera-t-elle écrite un jour, quand apparaîtront clairement les désastreuses conséquences de la mainmise de la Prusse sur l'Allemagne[1]. M. Ph. Sagnac nous a donné cette bonne et impartiale histoire pour la période de 1792 à 1814.

Chr. PFISTER.

André BEAUNIER. **La jeunesse de Joseph Joubert.** Paris, Perrin, 1918. 1 vol. in-16, IX-349 pages.

Ce livre, attrayant comme un roman et qui est pourtant d'histoire authentique, n'est, à vrai dire, qu'un prologue. D'autres volumes nous introduiront plus avant dans la longue vie — presque trois quarts de siècle, du milieu du règne de Louis XV aux débuts de Charles X — du philosophe notoire dont, si considérable qu'il ait été par lui-même, ce ne sera pas calomnie de dire que son plus grand mérite a été d'être le contemporain de quelques Français vraiment extraordinaires. Joubert — il s'agit ici moins de ses *Pensées*, encore qu'on ne les ait pas publiées sans les arranger ni les déranger, que de sa vie, prodigieusement riche et touffue — était jusqu'à ce jour des plus mal connus. On évoquait, à ce nom, très généralement précédé d'un « Monsieur » à la fois respectueux et cordial, déférent et bonhomme, et, pour tout dire, comme celui de « Monsieur Thiers », assez familier, la silhouette falote et chétive d'un philosophe chenu, frileusement enfoncé dans son cache-nez et dans sa cravate, infiniment intelligent et averti, ironique aussi peut-être.

Mais s'avisait-on qu'avant de devenir ce vieillard « de petite santé », « pauvre de cheveux » et qui « se cachait les mains dans un manchon » — j'emprunte ces traits à un délicieux portrait liminaire dont tout serait à citer et dont tout est à lire (p. I-IV) — « M. Joubert » avait été jeune ; qu'il était né fort loin de Paris, à Montignac-le-Comte, en Périgord, d'une famille de très petite bourgeoisie provinciale, nombreuse et peu fortunée ; qu'il avait tôt quitté son Sarladais pour recevoir à Toulouse, au collège de l'Esquille, l'enseignement à la fois classique et hardi, traditionaliste et novateur, des Pères de la Doctrine (et dont il a laissé un portrait enchanteur, p. 23) ; qu'il y devint clerc, un clerc maigre et pâle, à la bouche fine et au nez fort long, « l'air d'un jeune sage très chimérique », fort exact à ses devoirs jusqu'au jour où la fragilité de sa santé, le goût de la liberté ou l'incertitude de sa foi, ou cela tout ensemble, ou bien plus simplement quelque velléité mondaine l'enlevèrent au noviciat et aux ordres sacrés sans l'enlever d'ailleurs à l'Esquille, où il préluda par un enseignement

1. Ces lignes étaient écrites en septembre 1918 ; aujourd'hui les habitants de la rive gauche du Rhin connaissent les conséquences de la politique prussienne.

Digitized by Google

très substantiel et très vivant à ses futures hautes fonctions d'inspection générale de l'Université (sous l'Empire) : en ce temps-là, il bâtissait un système, mais il s'éprenait de l'amitié des femmes et rimait des compliments à Mme de Falguière. S'en avisait-on? Non, personne ne s'avisait de cette adolescence agitée, de ce désordre du cœur et de l'esprit, de ce tumulte de sentiments et d'idées. Si M. André Beaunier y a si adroitement pénétré, nous entraînant fort heureusement à sa suite, c'est sans doute que les papiers de Joubert, lettres intimes et brouillons de toute espèce, lui ont été libéralement ouverts par ses petits-neveux[1], sans parler des archives et collections de familles alliées[2]; c'est aussi qu'il a une puissance de travail remarquable, qu'il peut mener à bien d'aussi subtiles analyses (inébranlablement appuyées sur de solides recherches), tout en livrant en même temps, dans la presse, un ardent et quotidien combat.

Dès le second chapitre, le portrait s'élargit. Ce n'est plus seulement celui de Joubert; c'est celui de son temps et de ses amis. M. Beaunier a eu raison de penser (p. IX) que, bien que les peintures de cette époque ne soient pas rares, la sienne avait de la nouveauté. On ne lui en veut pas si presque tout de suite son héros disparaît derrière des contemporains, car ceux-ci sont de marque. Au chapitre II[3], c'est derrière les encyclopédistes en général et Diderot en particulier, un des premiers hommes de lettres que Joubert aborda, à l'époque où obscurément se préparait la Révolution. Installé au pays latin, notre provincial se trouvait voisin de l'auteur des *Salons* et de la *Religieuse*, qui gîtait rue Taranne, près de Saint-Germain-des-Prés, Diderot, alors le plus illustre des « philosophes », puisque Voltaire venait de succomber à un « excès de joie », tandis que Jean-Jacques Rousseau achevait sa triste vie aux champs. Diderot revit avec intensité dans les pages de M. Beaunier[4], accueillant et cordial, sans perruque, en robe de chambre de rouge flanelle; et non seulement Diderot, mais sa femme, hargneuse et sale, grossière et rude, sans respect pour le génie, lequel ne nourrit pas son homme, la pire mégère du temps; mais ses élèves, mais ses contradicteurs (le statuaire Falconet entre tous). Diderot, bien qu'il pétillât de génie, n'eut en définitive aucune influence durable sur Joubert, sinon peut-être dans le sens négatif; et ici M. Beaunier rectifie ingénieusement Sainte-Beuve. Comment se seraient-ils entendus? Diderot était un sceptique; Joubert, un instant « secoué » et « excité », demeurait au fond un croyant, et il devait revenir plus tard à la foi de son enfance, à de parfaites assurances philosophiques et religieuses. C'est ce que M. Beaunier, dont les sympathies n'hésitent pas, traduit par cette opposition : « L'un est un fol, l'autre est un sage. » Quoi qu'il en

1. M. Paul du Chayla et Mme Henri de Lauder.
2. Notamment les familles de Noailles, Egger, etc.
3. P. 58 à 116.
4. P. 73 et suiv.

Digitized by Google

soit, Joubert fut un ingrat; il ne manqua aucune occasion, à la fin de sa vie, de qualifier cette folie jusqu'à n'y plus vouloir se rappeler de Diderot que d' « ingénieuses lubies ». M. Beaunier a quelque hésitation, ce semble, à en blâmer son personnage; on ne fut pourtant guère plus désinvolte, et l'antipathie des idées ne justifie en rien « la brusquerie » des formules[1].

Après Diderot, Fontanes, dont M. André Beaunier contribue à redresser le souvenir faussé (sa fille, qui était chanoinesse et, par surcroît, comtesse, aida Sainte-Beuve à « costumer » sa mémoire avec la plus inexacte piété). De son berceau cévenol et son enfance oratorienne, de ses débuts hâtifs en province dans l'administration[2] à ses débuts mélancoliques à Paris dans la société et parmi les gens de lettres, de son adresse à se faire des relations et des circonstances qui le rapprochèrent de Joubert, son aîné de peu d'années, de leurs communs amis et d'une de leurs amies, la comtesse de Beauharnais[3], nous avons une vive et animée peinture[4].

Après Fontanes, Restif. En fait, il devrait moins s'agir de lui que de sa femme, Agnès Lebègue, dame Restif de la Bretonne, et que Joubert aima. Mais le mari trompé (qui en avait lui-même auparavant trompé tant d'autres) était un type trop original pour que M. André Beaunier ne le retînt pas au passage. On ne l'a jamais mieux dessiné, et le portrait qu'il nous en offre est aussi inoubliable que l'était le visage du « voyeur », ce « satyre moderne, vagabond sans gaieté, luxurieux, morne et bouffi[5] ». On s'en voudrait d'insister ici, mais on renvoie de confiance à l'eau-forte; on n'oubliera pas les traits du « spectateur nocturne[6] ». Ce chapitre d'analyse aiguë est une manière de chef-d'œuvre[7].

Auprès de lui, sa femme est de mince intérêt. C'est à l'âge où, déjà très las, Restif ne cherchait plus guère dans sa chère île Saint-Louis que des souvenirs mélancoliques, aliment symbolique de sa sensibilité, que Joubert lui prit Agnès sans grand'peine. Cette aventure était à peu près inconnue; M. Beaunier en a trouvé les éléments, non pas groupés et à portée de la main dans des papiers inédits, mais épars à travers toute l'œuvre de l'auteur du *Paysan perverti* : deux cents volumes « désordonnés » et parfois « incohérents ». Grâces lui soient rendues de cette laborieuse exégèse : elle nous a valu un curieux « roman d'amour[8] », si toutefois on peut donner ce nom à

1. P. 116.
2. Celle des manufactures, où son père avait servi. C'est aux Andelys qu'il résida longtemps à ce titre; il en chanta, en vers, la « rive pastorale ».
3. Maîtresse alors de Dorat.
4. Chap. IV.
5. P. 178.
6. P. 177 à 181.
7. Chap. IV.
8. C'est le titre du chap. V, « le Roman d'amour de Joubert ».

Digitized by Google

l'aventure où une femme notoirement infidèle se vengeait des incongrues et quotidiennes incartades de son détestable mari. Au fond, et M. Beaunier l'a bien vu[1], une misérable histoire d'adultère, dont tout le relief tient à l'originalité de la victime. Joubert essaye de l'oublier en travaillant. Il se mit à étudier les arts, dont tous l'attiraient : peinture, sculpture, musique (il oubliait que Diderot l'avait initié à leur intelligence); il fit du journalisme, « ou peu s'en faut » ; il publia un remarquable essai, l'*Éloge de Pigalle*, pour le *Journal de Paris*[2], le premier quotidien français. Il produisait d'ailleurs peu, sans cesse arrêté par son souci de la perfection; et c'est dans ce bouillonnement d'idées assez stérile que s'achevait sa jeunesse, jusqu'au jour où, mécontent de perdre son temps, de manquer d'argent et de ne pas donner sa mesure, il s'orienterait autrement. Nous le retrouverons dans un prochain livre. Redisons combien cette première partie, tableau coloré et animé de la société jusqu'en 1786, nous a plu.

Écrivant pour le grand public, M. Beaunier a systématiquement dépouillé son texte de tout appareil critique. Mais les spécialistes pourront retrouver, à la fin du volume, les notes et indications de sources convenablement groupées. On y voit qu'il a dépouillé non seulement les archives privées de M. Paul du Chayla et de Mme Henri de Lauder, quinze ou vingt mille pages de carnets, soixante liasses de feuillets et brouillons de toute espèce, mais les papiers de la mairie de Montignac, les archives départementales de la Dordogne et de la Haute-Garonne et tous les essais de ses devanciers. Il est à peine besoin de souligner la correction de cette méthode, mais on peut bien souligner aussi son incommodité.

Roger LÉVY-GUÉNOT.

Fernand ENGERAND, député du Calvados. **Le secret de la frontière, 1815, 1871, 1914. Charleroi.** Paris, Bossard, 1918. In-8°, 600 pages, 14 cartes et 6 portraits. Prix : 15 fr.

Les personnes qui ont lu dans le *Correspondant* les dix articles si intéressants de M. Engerand sur le « secret de la frontière », expression assez impropre qui lui appartient, et sur l' « énigme » de Charleroi, expression juste qui appartient à un autre historien de la grande guerre, lui seront reconnaissantes de pouvoir les relire en un beau volume bien imprimé et muni d'excellentes cartes. Plus d'un sans doute éprouvera quelque regret en constatant que M. Engerand n'a rien changé à sa rédaction première, çà et là prolixe et décousue. Il s'en excuse en disant : « Assurément, j'eusse pu mieux fondre certaines

1. P. 277. « Avec des sophismes sentimentaux » et « plus de larmes que de joie ».

2. 12 septembre 1786. Pigalle était mort depuis plus d'un an (21 août 1785).

Digitized by Google

parties, retrancher des redites; mais les heures passées à ce soin eussent été perdues pour d'autres travaux. Le souci de la forme est un luxe des temps de paix. » On ne le chicanera pas sur la forme qu'il a donnée à ses idées; on ne lui cherchera pas querelle sur des questions de pur style; mais on ne peut s'empêcher de blâmer la composition de son livre. S'il avait pris le temps de le remanier, son plaidoyer, dans un plus puissant raccourci, eût produit sur l'esprit du lecteur une impression encore plus forte.

Ce livre, nos lecteurs ont déjà pu en connaître les principales thèses par l'analyse que nous faisons du *Correspondant*. Je me contenterai donc de les résumer brièvement. L'auteur met d'abord en lumière, ce qui n'était en réalité un « secret » pour personne, le fait que les frontières de la France vaincue en 1815 et en 1871 ont été établies par l'Europe ou par la Prusse dans un esprit de défiance et d'hostilité contre nous; à dessein, les puissances qui nous imposèrent leur paix ont laissé ouvertes, pour les invasions futures de notre territoire, les voies d'accès à travers la Picardie (trouée de l'Oise), la Champagne (trouées de Stenay et de Charmes), la vallée supérieure de la Seine (trouée de Belfort). Après le traité de Francfort, il fallut procéder à l'érection de forteresses capables d'arrêter un ennemi haineux et insatiable; ce fut l'œuvre du général Serré de Rivières dont M. Engerand nous explique fort bien, quoique avec de fatigantes répétitions, le sens et le bienfait. On ne songeait alors qu'à se défendre contre de nouvelles attaques. Plus tard, un esprit nouveau anima notre État-major : le succès à la guerre était promis à celle des armées qui saurait le plus vite prendre l'offensive et le mieux exploiter le succès initial. D'après une semblable conception, les forts perdaient de leur importance; en outre, l'invention de poudres nouvelles et d'explosifs puissants ayant démontré qu'une partie de ceux qui avaient été construits en 1875 seraient rapidement détruits par le feu de l'ennemi, on se demanda si les frais qu'entraînerait leur réfection ne seraient pas de l'argent dépensé en pure perte. Alors, on procéda au déclassement et à la démolition de beaucoup de ces places sur tout le front septentrional et oriental. La région du Nord surtout fut atteinte par cette fureur de destruction. Qu'avions-nous besoin en effet d'entretenir de coûteux ouvrages sur une frontière où nous étions protégés par la Belgique? En 1870, Bismarck avait respecté la neutralité de ce pays; ses successeurs ne pouvaient avoir la pensée de la violer, au risque de susciter l'intervention armée de l'Angleterre. En conséquence, Maubeuge fut négligé et l'on commença de démolir les forts de Lille. Dans le même temps, il est vrai, sous la pression de quelques patriotes clairvoyants et par une heureuse contradiction avec le principe, on renforçait les positions de la frontière orientale, de Verdun à Belfort. Notre État-major, toujours convaincu qu'aucune menace n'était à redouter dans la direction du Nord, disposait la plus grande partie de nos corps d'armée face à l'Est, où il attendait l'ennemi et

Digitized by Google

d'où il se proposait de lancer l'offensive française. A ce plan, dont la solidité dépendait de la neutralité belge, les Allemands, qu'aucun scrupule moral ne pouvait retenir, en opposèrent un autre, fondé justement sur la violation de cette neutralité. Convaincus qu'une attaque directe contre la ligne de Verdun à Belfort coûterait très cher et peut-être échouerait, ils décidèrent d'attaquer par la Belgique. C'est ce qui eut lieu comme chacun sait : après s'être emparés en août 1914 de Liége et de Namur, ils purent tenter leur grandiose manœuvre d'enveloppement par leur droite qui ne devait rencontrer aucun obstacle sérieusement préparé entre Dunkerque et Maubeuge. Cette démonstration est la plus forte partie du plaidoyer de M. Engerand et elle entraîne la conviction. Il faut déplorer avec lui, par exemple, qu'on n'ait voulu tenir aucun compte des pressantes objurgations du général Herment; si, comme il le réclamait avec insistance, on avait maintenu un solide point d'appui à Lille et à Douai, les Allemands eussent peut-être hésité à attaquer par la Belgique ou, s'ils en avaient couru le risque, leur témérité eût pu être châtiée bien avant la Marne.

Telles sont les conditions déplorables dans lesquelles se livra la « bataille des frontières ». Ici, c'est l'enseignement de l'École de guerre que M. Engerand prend à partie : le principe de l'offensive à tout prix nous conduit à des attaques désordonnées sur des points où l'ennemi avait décidé de se maintenir sur une défensive énergique, tandis que la masse allemande précipitait sa marche dans la direction où on l'attendait le moins. En outre, des renseignements mal contrôlés nous avaient fait croire qu'au début les forces des deux armées allemande et française étaient à peu près égales : vingt-cinq corps d'armée de part et d'autre; mais en réalité c'était de trente-quatre corps d'armée que nous devions subir le choc; en outre, les Allemands pouvaient concentrer leurs troupes plus rapidement que nous en mettant à profit le « Kriegsgefahrzustand », qui leur permettait de commencer en secret leur mobilisation plusieurs jours avant d'en faire la déclaration officielle. Ajoutons que l'Allemagne pouvait choisir son heure pour déclarer une guerre depuis si longtemps préméditée et préparée par elle, tandis qu'un gouvernement pacifiste comme le nôtre retenait ses troupes en deçà des frontières, même du côté de Briey où rien n'était préparé pour défendre nos mines et nos établissements métallurgiques. Aussi partout nos troupes, très inférieures en nombre, durent-elles se replier. Sans la ténacité anglaise, sans les belles dispositions ordonnées par le général Lanrezac, auxquelles le député du Calvados rend un hommage enthousiaste, la défaite eût pu se transformer en catastrophe.

Telles sont en résumé les deux thèses principales de ce livre, dont l'intérêt est si poignant. Il appartient à de plus compétents de dire si tous les arguments dont elles sont étayées sont également solides. Dès à présent, l'historien qui pèse les témoignages remarque une contradiction, à peine voilée par la prudence voulue et nécessaire des

Digitized by Google

expressions, entre deux historiens de la grande guerre qui puisent leur inspiration à deux sources différentes : M. Engerand, qui paraît çà et là penser et écrire comme s'il était l'avocat du général Lanrezac, et M. Hanotaux, qui s'incline davantage devant le génie militaire du généralissime. Cependant, si M. Engerand discute avec quelque âpreté le plan et les ordres de Joffre pendant les premières semaines de la guerre, il s'attaque non à l'homme, mais au système. Pour entrevoir le fond de sa pensée, il suffira peut-être de relire les lignes qui terminent son ouvrage : « Après la rude leçon de Charleroi », dit-il, « le commandement retrouva sa lucidité, et l'armée, se resserrant, reprit sa cohésion. Nous avions jeté trois armées hors de nos frontières; nous n'en eûmes qu'une sur la Marne et, ce jour-là, il n'y eut pas de brouillard. »

L'intérêt passionné avec lequel M. Engerand a poursuivi son enquête lui dicte aujourd'hui des jugements très sévères. On peut croire que les fautes commises avant la guerre n'étaient pas tellement évidentes, puisqu'elles furent signalées par un si petit nombre de spécialistes compétents : Grouard, Meyer, Maitrot, etc. D'autant moins s'étonnera-t-on des résolutions votées par des parlementaires incompétents. Le député du Calvados n'est pas tendre pour la Chambre française, et sans doute il regrette de n'avoir pas cherché alors à se faire une opinion critique sur les problèmes vitaux de la défense nationale. Il répare aujourd'hui le péché d'ignorance, qu'il a commis avec la majorité de ses collègues, en projetant un jour vif et cru sur les erreurs du passé. C'est un réel service qu'il rend à la patrie ainsi qu'à la vérité.

Ch. BÉMONT.

Auguste GAUVAIN. **L'Europe au jour le jour.** T. I-IV. Paris, Bossard, 1917-1918. 4 vol. gr. in-8°.

Après avoir expliqué, en deux volumes dont le succès a consacré la valeur, l'état de *l'Europe avant la guerre* et *les Origines de la guerre européenne*, M. Aug. Gauvain réimprime, sous le titre de *l'Europe au jour le jour*, les articles qu'il a donnés au *Journal des Débats* de 1908 à 1914, d'abord en anonyme, puis sous sa signature. La collection n'aura pas moins de six volumes : *la Crise bosniaque* (1908-1909); *De la contre-révolution turque au coup d'Agadir* (1909-1911); *le Coup d'Agadir* (1911); *la Première guerre balkanique* (1912); *la Deuxième guerre balkanique* (1913) et *les Préliminaires de la guerre européenne* (1913-1914). Les quatre premiers volumes se sont succédé rapidement et, lorsque la série sera terminée, il est à souhaiter que l'auteur lui donne, sans tarder, la suite des articles qu'il a publiés au cours même de la guerre.

On sait que M. Gauvain s'est placé au premier rang des publicistes

Digitized by Google

français contemporains; sa maîtrise se révèle plus complètement peut-être encore dans ses articles que dans ses livres. Car l'article est de confection plus difficile : le temps manque, le recul fait défaut, la réflexion est forcément hâtive, l'information fournie par les dépêches souvent insuffisante ou tendancieuse, les incidents minuscules et parfois plus bruyants qu'importants cachent les faits essentiels qui restent ignorés, et les appréciations journalières risquent, comme les événements eux-mêmes, d'être contradictoires, au moins en apparence. Rien de pareil chez M. Gauvain. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si dans le détail quelques-uns de ses jugements ne seraient pas discutables ou si, sur certaines questions (comme celle de l'impérialisme russe d'ancien régime), sa pensée ne s'est pas précisée, sinon peut-être modifiée, au cours de ces dernières années. Il est bien évident qu'il n'en saurait être autrement. D'autre part, il ne faudrait pas chercher dans *l'Europe au jour le jour* ce que l'auteur n'a pas prétendu donner. Il n'a étudié que les questions européennes d'ordre diplomatique et international. En règle générale, il laisse donc de côté ou ne mentionne qu'accessoirement les transformations économiques et l'histoire intérieure des partis dans chacun des États considérés séparément.

Mais, son champ d'observation ainsi délimité, il excelle à dégager du fatras des disputes quotidiennes les grandes lignes directrices de la politique européenne. C'est qu'il a une doctrine, si par ce mot on entend, non pas un système subjectif de jugements formulés d'avance et une fois pour toutes, mais un ensemble coordonné de conclusions dont on peut dire qu'elles sont expérimentales. L'événement a prouvé que cette doctrine est vraie, que l'Allemagne suivait délibérément une politique d'hégémonie et de domination, que pour la France c'était duperie ou trahison de s'y associer et que la guerre, préparée et voulue à Berlin, n'a été longtemps retardée que par la modération pacifique de l'Entente. Mais il ne suffit pas d'avoir déterminé l'exact point de vue : il faut savoir regarder, et M. Gauvain est un observateur sagace. Il n'ignore pas comment à Berlin on manœuvre la presse européenne et que le commerce des nouvelles est un des plus suspects qui soient; il a la pénétration critique sans laquelle la connaissance approfondie qu'il possède du personnel et des conditions de la politique européenne resterait comme stérile, à l'état d'improductive documentation.

La collection de ses articles est donc deux fois précieuse : par les faits exacts et bien choisis et par l'interprétation des faits. C'est pourquoi il est permis de regretter que, par un excès de modestie dont ses lecteurs sont les principales victimes, l'auteur n'ait point cru devoir donner à sa publication les menus soins qui en auraient fait un commode instrument de travail : tables alphabétique et analytique; peut-être aussi tables chronologiques; reproduction des documents ou informations auxquels il est fait allusion dans l'article

Digitized by Google

et que le lecteur du journal trouvait sans difficulté dans le même numéro; indication des suppressions éventuelles; enfin, dans certains cas, courtes annotations et brèves notices biographiques. Au reste, M. Gauvain s'est rendu lui-même compte de certaines de ces défectuosités, car elles sont visiblement plus nombreuses au tome Ier que dans les suivants. Parfois, mais non toujours (par exemple p. 458-459), les informations dont l'article donne le commentaire sont reproduites en note (p. 404, n. 1; p. 463, n. 1). Trois articles ont été brouillés par une erreur de composition typographique (p. 445-452). De longs passages ont été supprimés dans la reproduction de l'article du 5 janvier 1909 (p. 256-257); suppression licite assurément, mais à la condition que le lecteur en soit toujours averti. Les articles ont été, dans le corps du volume, munis de sommaires qui n'ont pas été reproduits dans la table, et cette table est comme inexistante; près de vingt articles y portent le titre commun de *la Crise orientale*. A cet égard, les progrès réalisés dans les volumes subséquents sont très notables, et l'heureuse disposition des articles en chapitres facilite la lecture et les recherches.

G. PARISET.

G. A. SCHREINER. **La détresse allemande**. Traduit de l'anglais. Préface d'Ernest LAVISSE. Paris, Hachette, 1918. In-16, XII-244 pages. (Collection des *Mémoires et recits de guerre*.) Prix : 4 fr. 50.

L'auteur est né Boër; après avoir combattu contre les Anglais, il se fit naturaliser aux États-Unis et fut, jusqu'à l'entrée en guerre de sa nouvelle patrie, correspondant d'une agence télégraphique américaine, chargé d'étudier les répercussions de la guerre sur les États centraux. Il écrivit l'avant-propos de son livre à New-York en janvier 1918; il ignore donc toute la dernière année de la guerre et n'en prévoit absolument pas le dénouement réel. Il émet même des affirmations que l'événement a rudement démenties. Il n'est pas d'avis (p. 238) « qu'au lendemain de la guerre le socialisme régnera dans l'Europe centrale ». Il estime, certes, que l'Allemagne aura un gouvernement libéral, mais il ne saurait être question d'un changement dans la forme même du gouvernement. Ceux qui s'imaginent que les Allemands pourraient entreprendre une révolution « pour se donner une république connaissent aussi peu l'Allemagne qu'ils connaissent les habitants de Mars » (p. 241). Il nous assure avec sérénité qu' « au total le dommage causé à l'Europe centrale par la guerre n'a rien d'une catastrophe » (p. 236). Il ne croit pas non plus (même page) « que les progrès mécaniques et les inventions faites au cours de la guerre soient de nature à compenser les pertes qu'elle a causées ». La manière dont il parle de l'invasion de la Belgique (p. 191-

Digitized by Google

193) semble indiquer qu'il n'a pas bien compris les mobiles auxquels obéissait l'État-major allemand. Sans doute, ils auraient écrasé nos forts de l'est presqu'aussi aisément que ceux de Liège et de Namur; mais la résistance belge fut l'élément inattendu qui troubla tous les calculs. Le plus risqué de ses jugements est peut-être celui qu'il porte sur Guillaume II; il ne se figure pas qu'il puisse « être atteint par un destin pareil à celui de Nicolas II » (p. 114) : « Il est trop constamment prompt à l'action pour que ce soit possible... Je ne doute pas un seul instant que, si l'Allemagne devenait une république, Guillaume ne dût en être le premier président. » Bref, pour M. Schreiner, « il n'y a pas en Europe de trône plus solide que celui des Hohenzollern ». Voilà de quoi rendre prudents les mieux instruits parmi les faiseurs de pronostics.

A part ces erreurs, que nous tenions à signaler d'abord pour pouvoir mieux louer ensuite, ce livre est remarquable d'observations de détail, d'indications précises, de jugements personnels; il va même jusqu'à braver d'une façon assez inattendue les opinions courantes. Voici deux beaux exemples de cette singulière disposition d'esprit (p. 72) : « Je suis fort sceptique sur tout ce que j'entends dire de l'espionnage allemand... Qu'on dise ce qu'on voudra, les Allemands feraient mieux de laisser ce genre de choses à d'autres; il y faut une intelligence subtile et prompte qui n'est pas dans leur manière. Les agents autrichiens et hongrois y réussissent mieux; il faut dire que ce sont d'ordinaire des Polonais, ce qui explique tout; car il n'y a guère au monde de cerveaux plus souples, mieux faits pour feindre, et ils ont sous ce rapport beaucoup d'analogies avec les Français, ce qui explique leur réussite dans un domaine où le Français est passé maître. » A propos du blocus maritime (p. 227) : « Les puissances centrales eussent depuis longtemps fait faillite, si elles avaient eu la faculté de faire librement leurs achats sur le marché étranger... L'Allemagne n'aurait pas fait l'effort qu'elle fit pour organiser en temps utile sa résistance économique. En ce sens, la menace trop prompte du blocus anglais est une des plus graves erreurs qu'il faille inscrire au passif de l'Entente. Le profit militaire en fut nul. Des hommes d'État plus avisés eussent au contraire laissé l'Allemagne importer tout ce qui leur plaisait et se fussent contentés de limiter au minimun ses exportations. »

L'auteur croit aussi qu'à la fin de 1916 « les États de l'Entente auraient pu trouver un point d'appui singulièrement efficace dans la faim généralisée qui mettait alors en péril la force de résistance de l'Europe centrale, si leurs desseins militaires et leurs buts politiques eussent été plus modestes. La dépression causée par la famine s'arrêta court chaque fois que l'Allemagne et l'Autriche s'entendirent déclarer à nouveau qu'on voulait à tout prix qu'elles fussent réduites à merci » (p. 82). Il est vrai que la page 109 contredit en partie cette affirmation ou du moins place ce moment critique un an plus tôt. Une autre opinion originale est celle-ci : « L'activité soutenue des

Digitized by Google

théâtres et des concerts rendit à la population des États centraux l'immense service de la sauver de la folie. »

Entre autres choses, M. Schreiner nous apprend ce détail macabre que la mauvaise nutrition produit une usure des tissus analogue à la décomposition après la mort et que, par suite, l'odeur des corps mal nourris rappelle celle d'un cadavre (p. 155). Il explique d'une façon peu banale l'entrée en guerre de la Turquie (p. 199). Le grand-vizir lui dit : « L'Entente nous offrait de nous garantir pour trente ans l'intégrité de notre territoire. Des garanties! Nous savons ce qu'en vaut l'aune. Lorsque la Turquie reçoit une nouvelle garantie, c'est signe infaillible qu'on va violer quelque engagement. Nous nous sommes rangés du côté des Allemands, parce qu'ils ne nous offraient aucune garantie. » Talaat bey ajouta : « Nous avons compris que la guerre européenne serait pour nous le dernier coup. Les Russes veulent Constantinople et les détroits; les Italiens veulent la Cilicie, sans songer que la prétention des Grecs a le pas sur la leur. La Thrace serait allée aux Bulgares et l'Angleterre aurait pris tout le reste. » M. Schreiner admet comme hors de conteste (p. 198) que la Macédoine est de race bulgare.

Th. SCHŒLL.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

— Les historiens consulteront avec fruit l'article nourri de faits que M. Harry Elmer BARNES, professeur d'histoire à l'Université Clark à Worcester (Mass.), a publié dans l' « Encyclopedia Americana », édition de 1919 : *History, its rise and development*. Cet article, qui ne compte pas moins de cent pages sur deux colonnes très serrées, donne un résumé du développement historique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. L'auteur, qui a fait avec raison une grande place à l'École des chartes dans le domaine de l'érudition médiévale, passe sous silence l'École des hautes études ; les 225 volumes de sa « Bibliothèque » protestent contre cette omission. D'autre part, plus d'un Français sera sans doute surpris de l'importance considérable attribuée à l'historiographie américaine ; c'est qu'on ignore généralement chez nous les prodigieux efforts accomplis par les Universités des États-Unis pour rivaliser avec celles du vieux monde. A l'école d'abord de l'Allemagne, puis de la France, elles ont déjà beaucoup produit. Pour la science, il n'y a plus d'océans. Ch. B.

— Sur la Ligue des Nations, deux brochures peuvent être lues avec fruit : l'une est une conférence faite à l'Université de Londres par M. Ernest BARKER, d'Oxford : *A confederation of Nations; its powers and Constitution* (Oxford, at the Clarendon press, in-8°, 54 p.; prix : 1 sh.); — l'autre est une étude par M. A. F. POLLARD, professeur à l'Université de Londres : *The league of Nations; an historical argument* (ibid., 68 p.; prix : 1 sh.); M. Pollard y étudie les conditions du problème, les principes sur lesquels on a proposé de constituer cette Ligue et les leçons que l'histoire peut donner aux diplomates.

— Robert Joseph KERNER. *Slavic Europe. A selected bibliography in the western european languages* (Harvard University press; prix : 15 sh.). — L'auteur de cette bibliographie s'est proposé de faire connaître non tous les livres sur les Slaves qui ont été édités dans une des langues de l'Europe occidentale, mais seulement les ouvrages qui peuvent le mieux faire connaître les principales phases de la civilisation dans les pays slaves. Ce n'est donc qu'un choix nécessairement arbitraire et où chacun pourra constater des lacunes, mais livre utile à consulter.

Digitized by Google

La Guerre.

— *Pages actuelles, 1914-1918* (Paris, Bloud et Gay; suite). — N° 123. Comte Louis de Voinovitch. *Yougoslavie et Autriche* (conférence faite au Collège libre des sciences sociales le 30 janvier 1918). — N° 124. F. Martin-Ginouvier. *Le martyre du curé de Vareddes* (titre incomplet; dans une première partie, en effet, l'auteur reprend, d'après des sources déjà utilisées, plusieurs épisodes de la bataille de la Marne; d'aucuns trouveront que la rhétorique y occupe une place excessive. Dans la seconde partie, on résume une conférence de l'abbé Formé, curé de Germigny-l'Évêque, où cet ecclésiastique a consigné le souvenir de ses tribulations pendant les journées du 1er au 10 septembre 1914 et raconté le bombardement de Meaux, la retraite allemande, enfin le martyre du curé de Vareddes, vieillard de soixante-seize ans, que les Allemands prirent en otage et firent disparaître sous le prétexte qu'il avait fait des signaux du haut du clocher et causé de cette façon leur défaite. Quatre pages seulement sur ce dernier épisode). — Nos 127-128. Dumont-Wilden. *Les Flamands et l'Allemagne* (excellente esquisse sur le mouvement flamingant et sur les intrigues des « activistes » germanophiles pendant la guerre).

— Lieutenant François Maury. *L'apogée de l'effort militaire français* ([Paris], Union des grandes associations françaises, s. d., in-8°, 159 p.). — Recueil de trois articles intitulés : l'effort militaire de la France, 1914-1917; l'apogée de l'effort militaire français, mars-juillet 1918; l'effort suprême, la campagne de libération, 10 septembre-11 novembre 1918. M. Maury, lieutenant de l'armée territoriale, a donné dans cette brochure un résumé clair, rapide, intelligent de l'effort français sur le front et à l'arrière. Après l'avoir lu, on répétera volontiers l'avis imprimé au bas de la couverture : « Lisez, faites lire autour de vous. » Ch. B.

— Commandant Paul Cassou. *La vérité sur le siège de Maubeuge* (Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1919, in-8°, 112 p., avec 1 carte; prix : 3 fr.). — L'auteur de cette brochure était capitaine d'état-major sous les ordres immédiats du général Fournier, gouverneur de Maubeuge. Il prit une part très active aux mesures préparatoires et aux péripéties du siège depuis le 9 août jusqu'au 8 septembre, puis il accompagna son chef en captivité. C'est donc un témoin à la fois direct, informé de première main et très compétent. Dans cette brochure, il reproduit avec quelques additions l'article déjà publié dans la *Revue de Paris* du 15 juillet 1918 et que nous avons analysé au tome CXXIX, p. 187. Nos lecteurs savent donc déjà l'importance exceptionnelle de cet écrit qui tend à justifier, avec preuves à l'appui, la conduite du général Fournier. Il sera certainement une des pièces

Digitized by Google

essentielles du procès qui sera plaidé au conseil de guerre chargé d'examiner la conduite du vaillant défenseur de la place. — Ch. B.

— J.-L.-Gaston PASTRE. *Trois ans de front. Belgique, Aisne et Champagne, Verdun, Argonne, Lorraine. Notes et impressions d'un artilleur* (Paris, Berger-Levrault, 1918, in-12, 224 p.; prix : 3 fr. 50). — Ce livre n'est pas à proprement parler un journal, il n'en a ni la monotonie, ni le souci du détail. Ce ne sont pas non plus des souvenirs, l'auteur ne fait pas appel à sa mémoire et parle toujours au présent. Il se classe lui-même dans un genre intermédiaire, celui des impressions de guerre. L'homme de goût qui a pris part à cette campagne de quatre années ne se raconte pas au jour le jour, il serait certain de nous lasser rapidement. Dans la masse des événements, gros ou menus, qu'il lui arrive de vivre, il fait un choix et ne nous livre que ceux qui en valent la peine. Les pages que publie M. Pastre ont été composées de cette façon. C'est dire que l'historien y trouvera peu à glaner. Pas d'indications de temps et de lieux, sinon dans les têtes de chapitres : Belgique (août 1914), Aisne et Champagne (novembre 1914-avril 1916), Verdun (mai, juin, juillet 1916), Argonne (août 1916), Lorraine (septembre 1916-novembre 1917). Ailleurs, il n'y a guère que des initiales, souvent transparentes heureusement, pour nous renseigner. Pas davantage de révélations sur les hommes ou sur les événements de la guerre; au surplus, la censure, qui a trouvé quelques passages à supprimer, ne les aurait sans doute pas laissé passer. Le livre se recommande surtout par des qualités littéraires, de la vie, du mouvement, un style sobre mais attachant. L'auteur, officier d'artillerie de complément, est aussi un lettré qui, pour se distraire de la bataille, traduit les Géorgiques. G. Z.

— Raymond JUBERT. *Verdun* (Paris, Payot, in-16, 239 p.; prix : 4 fr. 50). — Un avocat d'avenir, devenu sous-lieutenant d'infanterie, décrit dans des pages émouvantes les exploits d'un régiment qui au cours du printemps de 1916 contribua à contenir la ruée du kronprinz contre « la plus forte citadelle de France ». Verdun, comme le dit M. Paul Bourget dans la préface, « c'est la bataille de l'infanterie, terrée, mitraillée, asphyxiée et qui tient toujours. C'est aussi la bataille des dévoués anonymes, des sacrifiés qui auront arrêté des canons avec des poitrines d'hommes ». La valeur du livre que nous a légué le sous-lieutenant de la 11e du 151e, réside dans le « rendu » de la plus formidable et de la plus tragique des réalités. Qu'il s'agisse de la « marche à la mort » vers cette côte de Froideterre balayée par la mitraille, de la corvée vers les lignes à travers la boue, les trous, les débris de toute espèce et toujours sous les marmites, qu'on évoque Fleury, le Mort-Homme, le « Ravin de la Mort », le « Ravin du Colonel », ces théâtres de la plus monstrueuse épopée, où chaque coin recèle un cadavre et où les plaintes des mourants scandent les courts moments de silence qui séparent deux canonnades, qu'on nous fasse

Digitized by Google

assister aux assauts du 9 avril et du 20 mai, où « Rosalie » triomphe de la masse germanique, tout est dit, sans exagération ni recherche et, en lisant ces pages ardentes, les survivants ne peuvent que s'écrier : « Comme lui, j'y étais. » Dans l'hémicycle des nécropoles qui entourent Verdun, martyre, peut-être, mais toujours « vierge du pas de l'ennemi », se dresse la tombe de Raymond Jubert, tué le 16 août 1917 à son poste de combat. Son ouvrage posthume n'est pas seulement un chapitre de la plus grandiose des histoires, il est la réalisation suprême de ces stances, adressées à François Coppée par le futur soldat quand il était élève de rhétorique :

Pour cela nous suivrons l'exemple de nos pères
Et portant fièrement le drapeau, nous irons
Défendre notre foi, le pays et nos frères,
Et s'il le faut, nous périrons.

Ch. D.

— *L'armée grecque et la victoire d'Orient* (Paris, Berger-Levrault, 1919, in-8°, 79 p., avec 49 photographies inédites et deux cartes). — Très intéressant exposé qui est un panégyrique de l'armée grecque et un hommage à la coopération française. Ch. B.

— Céline FALLET. *Notes d'une internée française en Allemagne* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-8°, 61 p., 12 gravures hors texte; prix : 3 fr.). — Le volume contient deux récits. Mlle Céline Fallet, originaire de Damvillers, dans la Meuse, fut surprise par la guerre à Berlin, lorsqu'elle cherchait à regagner la ville de Radom près de Varsovie où elle était institutrice française. Elle dut rebrousser chemin; vous lirez dans le volume les aventures dramatiques qui lui arrivèrent à Francfort-sur-le-Mein, à Offenbourg, à Donaueschingen et comment, à la fin de septembre 1914, elle réussit à gagner la ville française d'Évian, sur les bords du lac de Genève, où elle devait retrouver, au mois de mai 1915, sa vieille mère. Ici, le récit change; la fille nous raconte ce que sa mère a tant de fois répété, l'arrivée des Allemands à Damvillers le 23 août 1914, le départ de tous les hommes de la ville emmenés le 19 septembre vers un camp de concentration en Bavière, l'arrivée à Damvillers en octobre du kaiser et du kronprinz, logés dans l'ancienne maison de Bastien Lepage, les femmes qui restent encore dans la ville obligées de partir le 30 mars 1915 et internées pendant six semaines à Villerupt, enfin l'arrivée de la mère à Évian où la fille la rejoint. Ce récit si simple, mis dans la bouche de Mme Fallet, s'amplifie et prend une grandeur vraiment tragique si l'on songe qu'avec elle des milliers d'habitants de la Lorraine et des régions envahies du Nord ont passé par les mêmes transes et subi les mêmes maux. C. PF.

— Eugène-Louis BLANCHET. *En représailles* (Paris, Payot, in-16, 204 p.; prix : 4 fr. 50). — Un intellectuel, promené à travers tous les bagnes que les Allemands avaient imaginés pour dompter l'énergie

Digitized by Google

morale des prisonniers de marque et pour amener les Alliés à accepter des conditions de paix ignominieuses, décrit le douloureux calvaire auquel il fut soumis avec ses compagnons de captivité. Qu'il soit question des travaux dans les marais, du « camp des Moustiques », des solitudes glacées, où le Prussien obligeait les prisonniers à remplir des sacs de sable dont le contenu était ensuite méthodiquement jeté dans la Baltique, on est profondément ému à la lecture de ces pages qui nous laissent l'impression, non d'un acte implacable d'accusation, mais d'un chapitre d'histoire effrayant par les faits qu'il dévoile. Dans l'antiquité, l'esclave travaille pour vivre; en Allemagne, le captif est scientifiquement condamné à la mort. Que sont les souffrances révélées par la « Case de l'oncle Tom », ce livre de chevet de notre enfance qui nous fit pleurer, à côté de la peine du poteau, de la fusillade en masse, de la propagation du typhus et du choléra, un certain nombre de « contaminés » étant mis dans les camps, de ces tortures épouvantables, plus cruelles que le pire des tourments imaginés par les Achéménides ou par les Chinois, et qui consistent à faire espérer jusqu'au bout soit la visite sanitaire, soit même le départ pour la Suisse, puis à refuser au dernier moment cette perspective d'affranchissement suprême? L'ouvrage de M. Blanchet est un document accablant que l'on doit répandre afin de révéler au public ce que fut l'Allemagne dans sa laideur inexpiable. Ch. D.

— Capitaine Christian FROGÉ. *Les captifs* (Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16, 210 p., 8 photographies; prix : 3 fr. 50). — Ce volume est dédié par l'auteur à son frère, capitaine dans un régiment de Saintonge, « captif et torturé pendant trois ans ». On gravit avec émotion les étapes de cette « géhenne », depuis l'hôpital de Saint-Quentin, d'où nos blessés sont arrachés brutalement à leurs infirmières pour être conduits à coup de crosse dans les geôles d'outre-Rhin. Les scribes du « kaiser » croient les décourager en leur montrant les ruines fumantes de Louvain et les réduire à merci après un stage au camp de représailles de Mézières-lès-Metz, dans la scorie des usines et sous le feu des avions français. Que penser du séjour dans les usines de Zwickau, de la « schlague » quotidienne, des quatorze heures de travail imposées aux intellectuels? Que dire du pillage systématique des colis? En lisant le récit du massacre des prisonniers russes, qui refusaient de prendre les armes contre les alliés de leur patrie; en évoquant la figure brutale du lieutenant Zorndorff, qui commande le fort de Küstrin, et dont les molosses sont lancés sur les prisonniers qu'il torture, on est saisi de douleur et de dégoût. Mais avec quels élans de fierté et d'admiration n'assistons-nous pas à la controverse serrée qui s'engage entre un docteur « pangermaniste » et un pauvre blessé qui lui jette à la tête les vers de Dante : « Alors, nous marchâmes sous l'escorte fidèle, le long des flots rouges, où ceux qui bouillaient dans le sang poussaient de grands cris. C'est là que la justice a plongé cet

Digitized by Google

Attila qui fut le fléau de la terre » (*Enfer*, chant XII)! Méditons comme il convient ces paroles d'un mourant couvrant de ses larmes la dernière lettre qui lui venait de France et s'écriant au milieu des sanglots : « Un peuple n'est le peuple élu que s'il a fièrement gravi son calvaire. C'est chaque jour en nous-mêmes un peu de la France que les barbares crucifient! Soyons fiers d'avoir été choisis pour victimes si de nos tortures quotidiennes jaillit la sublime et providentielle rédemption. » Ch. D.

— A. DE CHAMBURE. *Quelques guides de l'opinion en France pendant la grande guerre 1914-1918* (Colin, Mary, Elen et Cie, 1918, XXII-223 p.). — Ce livre comprend trois chapitres : 1° Les commentateurs des communiqués officiels : lieutenant-colonel Rousset, commandant de Civrieux, général de Lacroix, Polybe, A. Bidou, M. Hutin, etc.; 2° hommes de lettres et journalistes : Clemenceau, Mandel, Barrès, Daudet, Maurras, Meyer, Capus, Berenger, Berthoulat, Hervé, Téry, Dhur; puis un groupe d' « avancés » : MM. Sembat, A. Thomas, A. Varenne, Cachin, etc.; enfin le *Temps*, les *Débats* et les journaux nouveau-nés, tels que le *Pays*, la *Justice*, le *Populaire;* 3° la grande presse d'information, à savoir *Petit Parisien*, *Matin*, *Journal*, *Petit Journal* et *Écho de Paris*, ce dernier formant le trait d'union avec la presse d'opinion. Sur tous ces hommes et feuilles, leur activité et leur influence pendant la guerre, l'auteur porte un jugement forcément un peu sommaire, superficiel et... optimiste. Il a « voulu faire œuvre de notateur historique en s'efforçant de dégager le rôle de ces *guides* », comme nous le dit la dernière phrase de son livre. Il peut rendre service en donnant certains détails biographiques ou bibliographiques mal connus; une table alphabétique des noms propres termine et complète le volume. Th. SCH.

— Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER. *En France et Belgique envahies* (Paris, Félix Alcan, 1919, in-32, 175 p., Collection « la France dévastée »; prix : 2 fr. 75). — Mme Saint-René Taillandier rapporte, avec quelque recherche, mais aussi avec beaucoup de bonne grâce et çà et là d'émotion, des conversations recueillies, dans un salon parisien ou sur les routes du front; elles viennent d'Américains qui firent partie de la Commission pour le ravitaillement de la Belgique (C. R. B.) et qui, après la déclaration de guerre des États-Unis, vinrent en France pour continuer leur œuvre de dévouement charitable. Au début, ces gens étaient neutres, ils eurent alors le loisir de voir de près les Allemands en Belgique; ils vécurent avec des officiers allemands, qui étaient d'ailleurs chargés de les surveiller, et ils ont beaucoup à nous dire sur la mentalité de ces chefs dont quelques-uns étaient de braves gens, mais qui tous étaient corrompus par de monstrueux préjugés de race et de culture. Ils ont observé de près aussi le Belge opprimé, le Français des régions envahies, réduit à la famine et

Digitized by Google

au servage. Ils expriment en termes touchants, presque religieux, leur compassion pour tant de souffrance, leur admiration pour leur courage moral qui les empêcha de jamais désespérer. C'est comme un hymne à la France qui monte de leurs cœurs; on ne saurait le lire sans en être profondément ému et reconnaissant. Ch. B.

— Paul GINISTY. *Les artistes morts pour la patrie.* Seconde série. Préface de M. A. LAFFERRE, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (Paris, Félix Alcan, 1919, in-8°, VIII-157 p.; prix : 2 fr. 50). — Beaucoup de noms, hélas! et un assez bon nombre de biographies, très brèves naturellement, mais non sans prix. On a marqué dans ce nécrologe tous les artistes qui sont morts pour la patrie depuis le 1er janvier 1916; à côté des peintres et graveurs, des musiciens, des architectes, des artistes dramatiques et lyriques; y figurent ceux qui ont appartenu à l'administration des beaux-arts, aux manufactures de l'État (les Gobelins, Sèvres) et à l'École des Arts décoratifs. Ch. B.

— Albert MOUSSET. *Éléments d'une bibliographie des livres, brochures et tracts imprimés ou publiés en Espagne de 1914 à 1918 et relatifs à la guerre mondiale* (Madrid, Hijos de Tello; Paris, Collemant, 1918, in-16, 108 p.): — La liste, très soigneusement établie, que M. Mousset a compilée et publiée, rendra évidemment de grands services aux futurs historiens de la guerre. Peut-être l'auteur eût-il pu ordonner ses matériaux méthodiquement, de façon à les rendre plus immédiatement utilisables. Cette réserve faite, nous ne pouvons que nous louer de son initiative, en formant le vœu que les diverses missions françaises à l'étranger se préoccupent dès maintenant de fabriquer des instruments de travail analogues. G. BN.

— Gaston ESNAULT. *Le Poilu tel qu'il se parle* (Paris, éditions Bossard, 1919, petit in-8°, 603 p.; prix : 7 fr. 50). — Puisque le langage est l'expression de la pensée, c'est faire connaître la manière de penser, l'âme même du soldat que de recueillir les mots qu'il a forgés à son usage et que la littérature de guerre s'est empressée de recueillir. M. Esnault, agrégé de grammaire, a donc rendu à l'historien de la grande guerre un service inappréciable en compilant ce « Dictionnaire des termes populaires, récents et neufs, employés aux armées en 1914-1918, étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage ». L'ouvrage a été exécuté avec un sens critique et une méthode remarquables. Peut-être l'auteur a-t-il dit le dernier mot sur l'origine si contestée du mot *boche*. Les Allemands (ou Alboches) n'y trouveront rien d'injurieux à leur égard. Les Français feuilletteront avec un vif intérêt un recueil aussi savoureux des locutions employées par les soldats du front. Ch. B.

— Pierre PERREAU-PRADIER et Maurice BESSON. *L'effort colonial*

Digitized by Google

des Alliés (Paris, Berger-Levrault, 1919, gr. in-8°, VII-184 p.; prix : 12 fr.). — L'ouvrage de MM. Perreau-Pradier et Besson raconte avec une grande clarté et une non moins grande précision les campagnes alliées qui ont mis fin à la domination coloniale allemande en Afrique, en Asie et en Océanie. Peut-être, pour les régions tropicales, eût-on désiré quelques indications moins sommaires sur les extrêmes difficultés dues au climat et à la configuration du sol qu'il a fallu surmonter. Animés d'un esprit de haute et sereine impartialité, MM. Perreau-Pradier et Besson insistent sur l'entente parfaite qui n'a cessé de régner entre les armées coloniales alliées, entente qui a été le puissant artisan de la victoire commune. On ne peut que partager leur désir que cette entente se continue après la guerre. Trop longtemps, dans toutes les nations, certains groupes coloniaux se sont laissé par moments séduire par des aspirations irraisonnées; on se regardait par-dessus la frontière de l'œil jaloux de deux paysans qui convoitent avec âpreté un même lopin de terre. Il faudra dorénavant envisager ces questions sous leur aspect mondial et prévoir les conditions d'entr'aide coloniale. Ici ce sera une ligne de transport maritime à assurer entre deux colonies alliées, là ce sera une voie ferrée à raccorder à une voie ferrée alliée, ailleurs une barrière douanière à abaisser. Telle est la conclusion à laquelle arrivent les auteurs de l'*Effort colonial des Alliés*, c'est celle à laquelle se rallieront tous les hommes de bon sens.

E. C.

Histoire d'Allemagne.

— Auguste Gauvain. *L'encerclement de l'Allemagne* (Paris, éditions Bossard, 1919, in-32, 167 p.; prix : 3 fr.). — Est-il vrai que l'Allemagne soit entrée en guerre pour se défendre contre un cercle d'ennemis : France, Russie, Angleterre, Japon, conjurés contre sa légitime expansion au dehors? Non, cet « encerclement » est un mythe imaginé par le gouvernement lui-même et propagé par une presse servile pour cacher d'autres visées : l'empereur allemand et le puissant parti de la toujours plus grande Allemagne voulaient obtenir l'hégémonie du monde. Après avoir réfuté le plaidoyer des Finke, des Schiemann et autres publicistes impérialistes, l'auteur prouve, à l'aide des révélations faites par le prince Lichnovsky, par le Dr Muelhon, par le « Livre blanc » grec, etc., que la responsabilité de la guerre incombe uniquement aux empires du centre. On relira avec intérêt dans cette brochure les articles que M. Gauvain avait déjà publiés sur ce sujet toujours actuel dans le *Journal des Débats*.

Ch. B.

Histoire de France.

— Jacques Soyer. « *Aquis Segeste* » *de la table de Peutinger; son véritable emplacement, son véritable nom* (Paris, Impr. natio-

Digitized by Google

nale, 1919, in-8°, 19 p.; extrait du « Bulletin de la Section de géographie » du Comité des travaux historiques, 1917). — Cette localité se trouvait sur la route de Sens à Orléans, au lieu dit le Préau ou Pré-Haut, sur la commune de Sceaux-en-Gâtinais, où l'on a retrouvé d'importants vestiges d'une station romaine et d'un grand établissement thermal. Sceaux, dans le latin du moyen âge, s'appelait *Seda* ou *Seia*, forme qui en fait supposer une plus ancienne : *Segeta*. Il est donc probable que le nom, tel que nous le donne la table de Peutinger, a été défiguré par un copiste et qu'il devait être « Aquis Segetae ». Une carte autographiée permet de suivre la démonstration faite par M. Soyer.

— Arthur HASSALL. *France mediæval and modern* (Oxford, at the Clarendon press, 1918, in-12, 319 p.). — L'histoire-batailles, dont la défaveur en France semble bien irrévocable, n'a peut-être pas partout aussi complètement abdiqué. Le précis de M. Hassall s'inspire de cette méthode désuète. La guerre et la diplomatie y tiennent une place demesurée. La civilisation sous ses divers aspects, le développement social et économique du pays y sont négligés. Même les luttes politiques intérieures sont reléguées au second plan, comme « offrant peu d'intérêt pour l'étranger » (p. 275). La raison, c'est que l'auteur a sans cesse présente à l'esprit la guerre contemporaine et qu'il prétend expliquer cette guerre à la lumière du passé. Tout est visiblement subordonné à ce dessein. Si le livre s'adresse au grand public, regrettons la façon dont l'histoire de notre pays lui est présentée. Peut-être y saisira-t-il quelque chose de l'âme guerrière de la France; l'essentiel de nous-mêmes lui échappera. Si l'auteur n'a visé qu'à réunir pour des étudiants les principaux faits de l'histoire extérieure de la France en les éclairant par quelques idées générales, reconnaissons que son manuel est clair et d'un usage commode. Des cartes aident à suivre l'évolution de nos frontières à travers les siècles. Quelques tableaux généalogiques et un index terminent le livre. Les ouvrages utilisés sont presque tous exclusivement anglais. G. Z.

— F. PASQUIER. *Vente du château de Castelviel de Rosanès en 1023 par Bérenger, comte de Barcelone, d'après la charte originale*. Texte, fac-similé, commentaire (Toulouse, Privat, 1918, 14 p.; extrait des « Annales du Midi », t. XXX). — Belle reproduction de cette charte; le commentaire fait ressortir le grand intérêt qu'elle présente au point de vue juridique et historique. L'acte est rédigé selon les règles du droit wisigothique dont quatre articles sont formellement invoqués. Beaucoup de faits en peu de mots. Ch. B.

— Paul YVON. *Les idées de François Douce sur l'art gothique*, d'après sa correspondance avec l'abbé de La Rue (Caen, A. Olivier, 1919, in-8°, 14 p.; extrait du « Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie », t. XXXIII). — Douce était, on le sait, un érudit et

Digitized by Google

un collectionneur; plus qu'à ses écrits, son nom est resté attaché à la belle collection de manuscrits qu'il a léguée à la Bodléienne d'Oxford. Il ne fut pas archéologue; c'est cependant d'archéologie qu'il s'entretient dans sa correspondance avec l'abbé de La Rue; il y parle de l'architecture religieuse en Normandie et en Angleterre; mais c'est surtout l'opinion des autres qu'il rapporte à propos d'ouvrages qui paraissaient alors sur l'art dit « normand » et que depuis Arcisse de Caumont on est convenu d'appeler « roman ». Il ne disserte pas, il émet des suggestions avec une prudente réserve et une bonne grâce cordiale. Ces détails valaient la peine d'être tirés de l'oubli. M. Yvon saura sans doute y ajouter beaucoup dans l'ouvrage qu'il prépare sur les « Traits d'union normands avec l'Angleterre avant, pendant et après la Révolution ». Ch. B.

— Jacques SOYER. *Notes pour servir à l'histoire littéraire. Du succès de la prédication de frère Olivier Maillart à Orléans en 1485* (extrait du « Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais », t. XVIII, 1919, 6 p.). — Frère Maillart prêcha le carême à Orléans avec un tel succès que les assistants montèrent jusque sur le faîte de la maison où il parla et qu'il fallut soixante-quatre journées de couvreur pour réparer la toiture. Un fait pareil ne peut s'expliquer que si l'orateur avait parlé en français au peuple. Or, son sermon nous est parvenu seulement en latin. Concluons donc avec l'auteur de cette piquante brochure que les sermons faits au peuple étaient dits dans la langue du peuple. Plusieurs bons esprits l'avaient contesté. Ch. B.

— J. MATHOREZ. *Notes sur le mouvement de la population française sous l'ancien régime, 1328-1789* (Paris, Impr. nationale, 1919; extrait du « Bulletin de la section de géographie » du Comité des travaux historiques, 1917, p. 302-381). — La première conclusion qui ressort de ce travail est qu'aucune des tentatives faites pour évaluer la population française du XIV^e^ au XVIII^e^ siècle ne repose sur des bases vraiment scientifiques. Les chiffres donnés par les historiens et les démographes sont des à peu près entre lesquels il existe des écarts considérables. On retiendra néanmoins les observations et constatations faites par l'auteur sur le faible accroissement de la population au cours des quatre siècles qui ont précédé la Révolution, sur la mortalité des enfants, sur la peste et autres calamités qui ont décimé la population, sur les conséquences produites par le célibat ecclésiastique et le célibat laïque, enfin sur l'émigration. Par contre, la France a toujours accueilli un nombre appréciable d'étrangers qui n'ont pas tardé à s'assimiler à la population indigène, à faire souche de bons Français et à combler jusqu'à un certain point les trous creusés par une natalité que menaçaient tant de maux divers. Ch. B.

— Pierre DE JOINVILLE. *Le commerce de Bordeaux au XVIII^e^ siècle*

Digitized by Google

(Paris, Larose, gr. in-8°, 257 p.; prix : 5 fr.). — Le XVIIIe siècle a été pour Bordeaux une époque de grande prospérité, fruit d'une lente évolution, préparée par toute une série de mesures administratives, dont la plus lointaine est l'édit de Colbert, accordant en 1663 une prime de cinq livres par tonneau à tout navire de cent tonneaux construit dans nos ports et destiné au commerce. La création des manufactures dans le sud-est, l'importation de leurs produits en Guyenne, grâce au canal du Midi, nouvellement percé, les talents remarquables d'un Boucher, d'un Aubert de Tourny, d'un Dupré de Saint-Maur, ont contribué à faire de Bordeaux cette ville remarquable dont Arthur Young vantait en 1788 la richesse et les magnificences.

Des institutions comme la Chambre de commerce, qui comprenait des juges du « Tribunal consulaire » assistés de six négociants, travaillent de concert avec le Parlement et les intendants, pratiquent en matière économique une politique prudente et opportuniste, émettent en matière financière des idées très neuves et très pratiques, adoptent le système des échanges de valeurs en banque, essayent de fonder des comptoirs sur la rivière de Gambie, multiplient les relations avec le Danemark, la Suède et la Norvège. Des dynasties de courtiers, beaucoup israélites d'origine espagnole ou portugaise, des « foires franches » attirant un public toujours plus nombreux, des négociants énergiques et entreprenants, huguenots comme les Baour, les Balguerie, les Bonnafé et les Nairac, Hambourgeois comme les Bethmann, Hollandais comme les Kater, Britanniques comme les Lawton et les Johnston, sont les auxiliaires avertis des économistes et tirent le meilleur parti des années de paix dont jouit la France après les traités de 1748 et de 1763. L'armement prend une importance capitale, qu'il s'agisse du commerce des vins, de l'importation des denrées coloniales ou d'une traite lucrative faisant aux Nantais une concurrence redoutable et ayant pour but de fournir aux planteurs des Antilles tous les travailleurs nécessaires. Le livre de M. de Joinville, agréablement écrit, présente des statistiques nécessaires et intéressantes; il montre bien comment la capitale de la Guyenne, à partir de 1720 et jusqu'en 1789, devint le principal centre économique du royaume. Ch. D.

— Alfred LEROUX. *La colonie germanique de Bordeaux.* T. II : *1871-1914* (Bordeaux, Féret, 1918, in-8°, 365 p., avec appendices et index alphabétique; prix : 8 fr.). — Nous avons déjà rendu compte (*Rev. histor.*, t. CXXVIII, p. 380) du t. I de cet ouvrage, qui couvre les années 1462-1870; le t. II traite de l'époque contemporaine. Après la victoire de la Prusse, en 1871, la colonie germanique change de personnalité et d'attitude. A la faveur de l'article 12 du traité de Francfort, elle se reconstitue rapidement et sans être vraiment inquiétée par la population bordelaise, exception faite de quelques incidents provoqués en 1888 par la crise boulangiste. Il y a bien,

Digitized by Google

comme jadis, des allogènes originaires des rives de la Baltique; cependant, à côté d'eux, se groupent non seulement des « Allemands de l'intérieur », mais encore des habitants de Vienne et de Trieste. Qu'ils soient « ansaessige » ou « zeitweilige », ces étrangers occupent une condition sociale intermédiaire entre le « Bauernstand » et le « Bürgerstand ». Notons, en passant, quelques « wohlgeboren » comme le fameux négociant Georg Hollnack, ancien « gefreiter » de 1870, capitaine de réserve, qui a consigné ses impressions dans la *Posner Zeitung*, écrit des *Souvenirs de guerre* et qui paraît avoir pratiqué l'espionnage en amateur. On compte en moyenne cinq cents colons exerçant les professions les plus diverses. Immatriculés sur un registre spécial à partir de 1893, notre « laissez-passer » gouvernemental les en dispense une dizaine d'années plus tard. Astreints aux contributions personnelle et foncière, soumis également à la patente, ils présentent une situation légale assez complexe et l'on compte même quelques « heimatlose ». Les naturalisations, motivées par des raisons de sentiment ou d'intérêt, deviennent extrêmement rares; néanmoins, le « milieu indigène ambiant » absorbe les « sédentaires ». Les consulats sont réduits au nombre de deux : l'un, beaucoup plus important, pour l'Allemagne, l'autre, pour l'Autriche-Hongrie, s'occupent de contrôler la situation militaire de leurs administrés. Ils jouent le rôle d'agences d'informations et de propagande.

Positifs, profiteurs et réalistes, les membres de la colonie ne pratiquent généralement aucun culte. S'ils se rattachent aux « Unions chrétiennes » ou aux « Associations de la jeunesse catholique », c'est généralement parce qu'ils sont nourris ou logés à bon compte. Seuls les « germaniques » fixés à Bordeaux avant 1870 se rendent au temple de la rue Tourat, car les services y sont célébrés dans leur langue maternelle, ou ils assistent aux offices soit de Saint-Ferdinand soit de Saint-Louis.

Après la fermeture du « Cercle des étrangers », qui disparaît en 1896, les Allemands se réunissent dans quelques cafés des allées de Tourny, principalement au « Cardinal ». Les soirées, les banquets y sont fréquents. On célèbre toujours la fête de l'Empereur le 27 janvier. Cependant, la seule manifestation de « chauvinisme provocateur » est un télégramme de félicitations adressé, à l'issue d'un mariage, au colonel von Reuter, un des tristes héros de l'affaire de Saverne.

Qu'il soit patron ou commis, qu'il exerce la profession de « négociant en chaix » ou de « négociant en chambre », toujours fidèle à la parole de Bismarck, l'Allemand essaye de nous infliger un « Sedan industriel ». L' « Institut de renseignements commerciaux » (Schimmelpfeng), l' « Association nationale des employés de commerce », l' « Union nationale des employés auxiliaires de commerce » sont autant de machines de guerre économique, soutenues par la « Deutsche Bank », pratiquant vraisemblablement l'espionnage commercial et

Digitized by Google

préconisant la « vente en gros », suivant la formule F O B free on board). Sans avoir la même importance numérique que la « colonie hispanique », les « allogènes de Germanie » exercent une influence autrement considérable. Ils n'occupent pas encore, en juillet 1914, la place, dont les vieux Bordelais conservent la maîtrise, mais leur activité commerciale, de plus en plus envahissante, est une menace pour un avenir très prochain.

En fermant ce livre qui présente les mêmes qualités de composition, de style et de rigueur scientifique que le tome I, on ne saurait taire les difficultés énormes qu'a constamment rencontrées l'auteur. On doit admettre en effet que, s'il écrivait « une œuvre d'après guerre au point de vue français », cela n'excluait pas le devoir de loyauté et d'équité à l'égard de l'ennemi. Il ne fallait à aucun prix confondre les Allemands de Bordeaux avec les misérables qui ont systématiquement pillé notre territoire. Sans abdiquer la moindre parcelle de son patriotisme, M. Leroux a su le comprendre, et les esprits pondérés, comme les historiens de profession, sauront admettre qu'il a accompli sa tâche avec tact, délicatesse et honneur. Ch. D.

— J.-Roger D'ANGLADE. *Aperçu sur l'histoire de Bazas depuis les origines jusqu'à la Révolution* (Bordeaux, Féret, 1918, in-8°, 275 p.; prix : 5 fr.). — Ce livre a été écrit afin d'éveiller la curiosité des écoliers et pour ébaucher les traits distinctifs de Bazas, place forte, ville épiscopale et siège d'un présidial. D'un bout à l'autre le récit est animé; des détails témoignant de recherches patientes et innombrables abondent à chaque page. L'auteur décrit avec verve la vie locale et nous fait assister aux progrès de la cité, dirigée par un évêque, haut justicier, qu'assiste un chapitre recruté dans l'aristocratie locale, et partageant depuis 1283 la juridiction civile avec le roi d'Angleterre, duc de Guyenne. Il vitupère contre les huguenots qui pillent la cathédrale, le 24 décembre 1561, ce qui le rend indulgent pour les rigueurs de Louis XIV contre le Jansénisme et la R. P. R. Il évoque avec admiration et peut-être avec justesse la figure de l'évêque Arnaud de Pontac. Ce prélat est issu de l'opulente aristocratie bordelaise sortie du négoce de Saint-Michel. Il trouve son diocèse désolé par les guerres de religion; il met à profit son érudition et son talent pour devenir le conseiller et l'obligé du maréchal de Matignon et du cardinal de Sourdis. C'est lui qui organise la contre-réformation dans le Bazadais et relève de ses ruines une église qui sera admirée par tout le sud-ouest. Ville aujourd'hui déchue, Bazas fut longtemps un foyer de civilisation. Remercions donc un érudit fanatiquement attaché à sa petite patrie d'en avoir retracé les institutions. Ch. D.

— Henri MALO. *Dunkerque, ville héroïque. Dans le passé, dans le présent* (Paris, Perrin, in-32, 341 p.; prix : 3 fr. 50, plus la majoration temporaire de 30 %). — On ne saurait écrire avec une érudi-

Digitized by Google

tion plus discrète et d'une langue plus alerte l'histoire assez monotone d'une ville maintes fois assiégée et dévastée et qui même, pendant tout un siècle, fut plus maltraitée par les traités de paix qu'elle ne l'avait été en temps de guerre. La première partie s'arrête après le siège de 1793, qui fut un échec retentissant pour les Anglais et après lequel la Convention déclara que « Dunkerque avait bien mérité de la patrie ». La seconde partie est une histoire très fouillée et appuyée de renseignements nombreux et bien contrôlés sur le rôle de Dunkerque durant la dernière guerre et sur les bombardements qu'elle eut à subir de la terre, de la mer et des airs. Cette fois encore, l'héroïque cité vit son courage récompensé par une citation à l'ordre de l'armée qui l'a donnée en « exemple à toute la nation ». Ch. B.

— Georges MAURION. *La formation du département de la Seine-Inférieure*, étude de géographie politique et historique (Paris, librairie du Recueil Sirey, et à Épouville, chez l'auteur, s. d., in-8°, 88 p.). — C'est le recueil en un volume d'études précédemment parues dans la *Nouvelle revue historique du droit français et étranger*. Le travail est purement documentaire. Il a l'intérêt de fournir le texte des adresses, pétitions, résolutions et pièces diverses relatives à la réforme administrative de 1790 et au choix des chefs-lieux de districts qui, on le sait, ne créèrent nulle part plus de réclamations ni de rancunes qu'en Seine-Inférieure, où Montivilliers fut, pour de mesquines raisons locales, préféré au Havre, et Caudebec à Yvetot. — R. L.-G.

— Jeanne RÉGAMEY. *Celle qui dormait* (Paris, E. Sansot et Cie, 1919, in-12, 312 p.; prix : 3 fr. 50). — L'ouvrage est un roman, et pourtant ce roman doit être signalé aux lecteurs de la *Revue historique* pour la part de vérité et d'histoire qu'il contient. C'est, ce semble, avec beaucoup de détails inventés, l'autobiographie d'une petite Alsacienne qui, en grandissant, décide de se mettre au service de l'Alsace, d'écrire sur elle de beaux livres, de faire sur elle d'éloquentes conférences. Cette petite Alsacienne est née à Colmar; elle y habite d'abord sur la place d'armes, d'où la vue plonge sur l'église Saint-Martin, puis dans un immeuble de la rue des Cloches, vieille maison bourgeoise et cossue, dont le double grenier renferme tant de cachettes! L'auteur se plait à nous dépeindre les divers quartiers de la ville si coquette ayant pour fond, du côté de l'ouest, les sommets bleus des Vosges. La petite fille, qui porte le nom modeste de Violette, est venue au monde à la veille de la guerre de 1870 et son histoire nous conduit jusque vers sa vingtième année, en 1890; l'écrivain rappelle les graves événements qui se sont passés en cet intervalle : elle nous dit l'émigration vers la France, le petit cousin qui part pour le lycée de Belfort, la fermeture des écoles libres où est enseigné le français, une visite à Colmar du vieux Manteuffel achetant aux gamins des couteaux neufs, le régime des passeports et la frontière fermée du

Digitized by Google

côté de la France. Puis parfois les parents prennent la parole, racontent ce qu'ils ont vu : la rentrée des troupes françaises après la guerre d'Italie en 1859, l'arrivée des Prussiens le 14 septembre 1870 et le combat livré sur le pont de Horbourg. De ce livre le lecteur pourra extraire, avec quelques jolies expressions de notre patois si savoureux, toute une histoire de Colmar pendant la seconde partie du XIXe siècle.

C. Pf.

— Maurice Barrès. *La Lorraine dévastée* (Paris, Félix Alcan, 1919, in-16, 176 p., avec 8 planches et 1 carte hors texte; prix : 2 fr. 75). — C'est le premier volume d'une nouvelle collection, « la France dévastée », qui décrira les ravages des Allemands dans les provinces envahies et dénoncera au monde les principaux faits de cruauté dont ils se sont rendus coupables. M. Barrès, pour faire connaître leurs crimes en Lorraine, n'avait pas à écrire un livre nouveau; il reproduit ici quelques-uns de ses plus émouvants articles parus dans l'*Écho de Paris*. Il raconte le voyage qu'il fit en Lorraine, en octobre 1914, quand il put visiter Lunéville, Saint-Dié, Gerbéviller; quand, sur les ruines de cette dernière cité, sur les tombes des héros qui y sont ensevelis, il flétrit la barbarie allemande et exalta l'héroïsme de nos soldats. Il dit aussi sa visite au Grand-Couronné de Nancy, en mai 1915, et rappelle les principaux épisodes de la bataille qui, en septembre 1914, sauva la ville de Stanislas. Il nous conduit en novembre 1915 à Ajoncourt, un petit village lorrain sur la rive droite de la Seille; c'est un tout petit coin de la Lorraine annexée que nos troupes ont occupé depuis le début des hostilités. Comme pour faire contraste avec ces tableaux de misères et de ruines, il a ajouté à son volume le récit de l'entrée des soldats français à Metz; il a fixé pour toujours « la minute sacrée du retour de la France sous Metz ». Dans ces articles, M. Barrès s'est attaché moins à suivre les faits dans un cadre chronologique rigoureux qu'à pénétrer l'âme de ces populations lorraines qui, pour la France, ont supporté de pareils maux et chez qui il retrouve les traits fondamentaux de leurs ancêtres; il analyse aussi ce qui a pu se passer dans la cervelle des brutes qui ont donné l'ordre de telles dévastations. En ces pages vibrantes, écrites au jour le jour, M. Barrès a mis tout son beau talent. C. Pf.

— Henry Dugard. *Le Maroc de 1918* (Paris, Payot, 1918, in-12, 287 p.; « Bibliothèque politique et économique »). — Dans un précédent volume, *le Maroc en 1917*, M. Henry Dugard avait clairement débrouillé pour les hommes d'affaires et les futurs colons quelques-uns des problèmes essentiels que pose le protectorat marocain. Dans ce nouveau livre, il complète ses premières études sur les régions du Maroc, sur sa valeur agricole et sur son avenir industriel, sur sa coopération à la guerre et sur ses grandes villes. Il rend un nouvel et significatif hommage au résident général, « ce grand Français » qui,

Digitized by Google

en six ans, « a fait pour le Maroc ce que jamais colonisateur ne fit pour aucun pays neuf sur la planète » (p. 8). Mais, s'il est un admirateur convaincu du général Lyautey, qui a transformé et régénéré un pays anarchique avant notre arrivée, il s'exprime avec netteté sur les diplomates également ignorants de la politique et de la géographie qui naguère créèrent pour l'Espagne, au sud-ouest du Maroc, une zone où jamais Espagnol n'a encore débarqué, mais où s'opéra contre nous, en avril 1917, la concentration des Mauritaniens et des Berbères. Il est vrai qu'à cet égard la Conférence de la Paix garde toute liberté de revision (*la Situation au Maroc en 1918*, p. 13 à 56). Les monographies sur *la Colonisation au Maroc* (p. 57 à 74), *le Marché marocain* (p. 75 à 81), *l'Industrie future* (p. 81 à 90), laquelle pourra être intense, *l'Importation* (p. 91 à 107) et même sur la rivalité des capitales, Rabat, dont le choix comme capitale administrative, naguère très attaqué, est ici justifié (p. 131 à 150), Fez, Marrakech, offrent un répertoire de renseignements pratiques indispensables aux futurs colons, lesquels pourraient naïvement être tentés de croire qu'il suffit de demander une concession gratuite à l'administration française du protectorat marocain pour posséder sans bourse délier une propriété où ils tenteront de faire fortune et qu'une fois défrichée ils revendront à gros prix. Les difficultés semblent considérables. En les signalant loyalement à ses concitoyens, M. Dugard leur rend service. Certes, il ne cherche pas à les détourner du Maroc ; au contraire, il leur montre dans ce pays un champ largement ouvert à leur esprit d'aventure, à leur goût de la responsabilité et du travail et aux capacités d'ordre et de commandement qu'ils auront acquises à la guerre. Nulle part ils ne serviront plus utilement la cause française et la cause de la civilisation, bien liées. Un excellent appendice reproduit deux essais du colonel Berriau, directeur des Affaires indigènes et du Service des Renseignements au Maroc, sur les méthodes modernes de conquête (p. 233 à 247), et de M. Alfred de Tarde sur la prise de la smalah d'Abd-el-Malek par nos troupes en janvier 1916, curieux épisode de l'action germanique en Afrique (p. 248 à 253), plus d'intéressantes statistiques (commerce des dix principaux ports, postes, mandats et timbres, transmissions téléphoniques, télégraphiques et radiotélégraphiques, colis postaux, routes, etc.). R. L.-G.

— Auguste MAILLOUX. *Georges Clemenceau* (Paris, Maurice Mendel, [1918], in-8°, 46 p.). — Biographie très sommaire ; analyse très abrégée de quelques ouvrages du célèbre polémiste. Rien sur son rôle pendant la guerre et l'on se demande ce que peut vraiment nous apprendre « l'opinion de la critique » par quoi se termine ce panégyrique. Ch. B.

— M. Émile LE SENNE, secrétaire général de la Société historique et archéologique des VIII^e^ et XII^e^ arrondissements, est mort à Lille,

Digitized by Google

le 14 novembre 1914, des suites d'une blessure reçue trois jours auparavant à Wytschaete. Ses amis ont voulu consacrer à sa mémoire un volume de Mélanges (*Mélanges Émile Le Sergeant*. Paris, sans nom d'éditeur, 1915-1916, in-8°, 330 p.). Nous y signalerons les mémoires suivants : Germain BAPST. Le vol du garde-meuble 1792 : — G. CERISE. Petite bibliographie du VIII^e^ arrondissement de Paris, ancien I^er^ arrondissement : — Jacques DOUCET. Les projets de couronnement de l'arc de triomphe de l'Étoile. Deux lettres inédites de Pradier : — Alfred FOULON. L'incendie du pavillon de Flore en 1781 : — Fr. FUNCK-BRENTANO. Le comte d'Argental avec un portrait inédit : — abbé Jean GASTON. La maladrerie du Roule (document inédit de 1697) : — Paul JARRY. Nicolas Beaujon. La chartreuse, les promenades aériennes (Nicolas Beaujon, directeur du commerce à Bordeaux, mort le 20 décembre 1786. Il fit bâtir par Girardin une « chartreuse » dans le faubourg du Roule et fit commencer l'hospice qui porte aujourd'hui son nom. Histoire de sa maison et de ses jardins) : — LA VALLÉE-POUSSIN. Soldat d'il y a cent ans (souvenirs sur le grand-père de l'auteur : né en 1789, élève de Fontainebleau en 1807, il était capitaine en 1815 ; arrêté en 1815 comme inculpé de complot contre la sûreté du royaume et renvoyé des fins de la plainte pour manque de preuves le 8 février 1816. Mort en 1870 : — E. MAREUSE. Essai sur la formation du quartier de l'Europe : — Paul MARMOTTAN. Le VIII^e^ arrondissement en 1815 ; — Georges PÉLISSIER. Les chevaux de Marly ; — Camille PITON. Batignolles, étymologie de ce nom (diminutif de « batillus », qui désigne la partie du moulin où tombe la farine) ; — Auguste FRICAUD. Les premières fêtes nationales aux Champs-Élysées, 25 messidor an IX-1^er^ vendémiaire an X ; — baron DE VINCK. L'entrée de Marie-Antoinette à Paris, juin 1770 ; — Albert VUAFLART. La maison de Fersen, rue Matignon. La journée du 20 juin 1791 ; Monsieur Léonard (détails sur la fuite du roi à Varennes. Si cette tentative ne réussit pas, c'est la faute de Louis XVI qui, notamment, ne voulut pas se laisser accompagner par Fersen).

— La Société de l'Histoire de l'Art français a offert à M. Jules GUIFFREY un recueil de Mélanges qui forme le tome VIII des *Archives de l'Art français*. Dans ce volume, nous notons les mémoires suivants : Henry MARTIN. Les d'Ypres, peintres des XV^e^ et XVI^e^ siècles (avec un tableau généalogique de cette famille) ; — Marcel AUBERT. La bannière des lépreux du cabinet des estampes ; — comte Paul DURRIEU. Une suite de dessins de Godefroy le Batave, vers 1516 ; — Henri CLOUZOT. Une famille de peintres poitevins : les Mervache, XVI^e^-XVII^e^ siècles ; — Étienne MOREAU-NÉLATON. Étienne Du Monstier, peintre et diplomate, 1540-1603 ; — Henry MARCEL. Adrien Brouwer ; — L.-A. HUSTIN. La création du jardin du Luxembourg par Marie de Médicis ; — Henry LEMONNIER. Sur deux volumes de dessins attribués à Poussin ou à Errard ; — Gustave MACON. Les tapisseries des princes de Condé ; — Henri STEIN. Les tapisseries du château de Comblat, Cantal (représentant plusieurs scènes de la vie de Jeanne d'Arc ; elles

Digitized by Google

ont été exécutées à Aubusson au XVII[e] siècle) ; — G. VAUTHIER. Anne d'Autriche et l'église du Val-de-Grâce ; — Pierre MARCEL. La correspondance de Charles Le Brun avec Cosme III de Médicis et Charles-Antoine de Gondi, 1682-1689 ; — Gaston BRIÈRE. Le pavillon de l'Aurore au château de Sceaux ; — Marc FURCY-RAYNAUD. Les premiers peintres du roi (publie la copie des brevets accordés à Coypel, Carle Vanloo, Boucher Pierre et Vien) ; — Gaston SCHEFER. La rue de Rennes et les embellissements de Paris au XVIII[e] siècle ; — Paul CORNU. Le château de la Brosse dans le parc de Saint-Cloud ; — Émile DACIER. Natoire paysagiste ; — S. ROCHEBLAVE. Le mariage de Jean-Baptiste Pigalle (le 17 janvier 1771, il épousa sa nièce et pupille alors âgée de vingt ans ; actes de dispense pour raison de consanguinité) ; — André MICHEL. A propos de quelques œuvres de J.-J. Caffieri récemment entrées au musée du Louvre ; — Pierre DE NOLHAC. Les peintures du château de Versailles en 1788 (publie un « Examen très exact » de ces peintures par Du Rameau, « garde des tableaux du Roi ») ; — François COURBOIN. A propos du serment du Jeu de Paume (publie une quittance de souscription, en 1791, de la gravure de Gerdret, reproduisant l'esquisse inachevée du tableau de David) ; — Alexandre TUETEY. Inventaire des laques anciennes et des objets de curiosité de Marie-Antoinette confiés à Daguerre et Lignereux, marchands bijoutiers, le 10 octobre 1793, 5 frimaire an II ; — Paul FROMAGEOT. Victor Schnetz, directeur de l'École de Rome ; l'insubordination de son pensionnaire Carpeaux (racontée dans une longue lettre datée de Rome, 16 décembre 1855 ; dans une autre lettre du 7 septembre suivant, Schnetz déclare que Carpeaux lui donna « plus d'embarras que d'agrément »).

— *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Ernest Labadie* (Bordeaux, Mounastre-Picamilh, 1918, in-8°, 412 p.). — M. Ernest Labadie, qui est mort en 1918, était un bibliographe qui forma une belle collection de livres sur Bordeaux. Le catalogue, qui comprend 4,154 numéros, en montre bien la valeur méthodique ; il sera consulté avec fruit par toute personne s'intéressant à la capitale du sud-ouest et à son histoire, riche en événements, en hommes et en œuvres. En voici le plan et les principales sections : manuscrits (n[os] 1-39 ; à noter une copie en cinquante-deux volumes de registres secrets du Parlement de Bordeaux) ; typographie bordelaise (section considérable, n[os] 50-977, où les ouvrages sortis des presses bordelaises sont rangés par ordre chronologique) ; almanachs et annuaires bordelais ; journaux et revues ; patois du midi de la France (n[os] 1210-1686) ; auteurs bordelais et de la Guyenne (n[os] 1687-2460 ; on trouvera là une précieuse collection d'éditions uniques ou rares d'Ausone, de Montaigne, de Montesquieu, etc.) ; histoire des provinces (surtout du midi) ; imprimerie (origines et histoire de l'imprimerie en France) ; bibliographie, bibliothéconomie et catalogues (n[os] 3649-3847).

— Pierre LASSERRE. *Frédéric Mistral, poète, moraliste, citoyen*

Digitized by Google

(Paris, Payot, in-12, 286 p.; prix : 4 fr. 50). — Cet ouvrage écrit en pleine tourmente, a pour objet de rappeler l'attention sur les poèmes de Mistral. Il faut que le public trouve un stimulant, un réconfort. Le « chantre de Maillane » va donc lui donner des motifs de croire et des raisons d'espérer parce que l'idée de patrie est l'âme de ses œuvres, comme elle fut l'âme de l' « Énéide », parce qu'elle est une civilisation traditionnelle qui se communique à chaque famille, à chaque individu dans la mesure de ce qu'ils valent ». Au lieu de rechercher systématiquement le civisme du « premier des Félibres » et de mettre à part les vers qui y ont trait, M. Lasserre nous promène à travers tous ses chefs-d'œuvre afin que la leçon qui s'en exhale soit plus forte et plus pénétrante.

Qu'il s'agisse de la vocation du poète « découvert » par Lamartine, de la rénovation de cet idiome riche et suave, que l'on nomme le provençal, que *Mireille* nous représente par bien des côtés tout ce qu'il y a de pittoresque et d'attachant dans la campagne arlésienne, que *Calendal*, cette peinture radieuse « de l'homme, de la nature et de la vie dans un cadre illuminé par le soleil méridional », rappelle une civilisation qui devait disparaître avec la Croisade albigeoise, que *Merte*, si analogue par certains côtés au *Faust* de Gœthe, nous ramène au temps où Avignon se glorifiait d'abriter les papes, que le *Poème du Rhône*, ce « monument » de la vieillesse, soit non seulement un admirable guide de voyage, mais encore la conciliation vivante entre l'industrie mécanique moderne et la civilisation humaine partout Mistral reste l'idéaliste, le croyant et le patriote, tel qu'il était apparu en 1870 à Michel Bréal, tel qu'il se définissait en répliquant jadis aux critiques d'Eugène Garcin : « Vivifier l'idée de patrie, c'est vivifier au cœur de chaque Français l'idée de son pays natal. En réveillant le Midi, j'essaye de faire croître des patriotes pour la France. »

Ch. D.

— Ernest LÉMONON. *L'après-guerre et la main-d'œuvre italienne en France*. Préface de Raphaël-Georges LÉVY (Paris, Félix Alcan, 1918, in-12, VII-87 p.). — Les diverses questions, complexes et délicates, que pose le séjour en France d'une abondante main-d'œuvre italienne (400.000 travailleurs en 1910) sont traitées dans ce petit livre avec une rare compétence. L'auteur, spécialiste des choses d'Italie, indique les conditions auxquelles devra satisfaire le traité à intervenir entre la France et l'Italie pour remplacer celui du 15 avril 1904. Deux problèmes principaux se posent : réglementation de l'immigration italienne et statut du travailleur italien en France. Sur chacun d'eux, M. Lémonon nous expose, avec une abondante documentation à l'appui, les diverses opinions en présence. Les nombreux textes législatifs français ou italiens qui se rapportent à la question nous sont au fur et à mesure signalés et commentés. Des extraits de journaux ou de revues, heureusement choisis, nous aident à mieux comprendre l'état de l'opinion de l'autre côté des

Digitized by Google

Alpes. Un travail de ce genre ne se résume pas; aucune page n'en est inutile. Signalons seulement la conclusion générale : la conciliation des intérêts en présence, presque toujours divergents, est nécessaire et elle est possible. Mais il y faudra beaucoup de bon vouloir de part et d'autre; il faudra surtout que chacun des pays ait une claire notion des intérêts de l'autre pour tempérer au moment voulu l'intransigeance de ses prétentions propres. D'ailleurs, le problème dépasse maintenant la France et l'Italie. Il est devenu un problème interallié, et la législation internationale du travail que devra sans doute envisager la Conférence de la Paix posera les bases de son règlement définitif. G. Z.

— Joseph BARTHÉLÉMY. *Le problème de la compétence dans la démocratie* (Paris, Félix Alcan, in-8°, 264 p.; prix : 6 fr. 60). — La compétence que l'auteur se propose d'étudier est l'aptitude intellectuelle et morale à s'acquitter convenablement d'une tâche déterminée. M. Joseph Barthélémy commence en rappelant les condamnations sévères qu'on entend répéter contre la démocratie moderne et son goût pour les amateurs incompétents. Dans tous les cas, la maladie serait ancienne : à Athènes, toutes les fonctions publiques, même les plus délicates, étaient conférées pour une année et par l'élection populaire ou par le sort; à Rome, sous la République, l'élection les confiait pour le même terme et sans rééligibilité. A ces exemples cités par l'auteur, il aurait pu ajouter celui de Florence, où les noms des futurs *signori* étaient mis dans une bourse (*imborsati*) et tirés au sort tous les deux mois. La maladie n'est donc pas mortelle à bref délai, car Athènes, Rome et Florence ont longtemps été trois centres éclatants de lumière et de vie. D'ailleurs, dans les monarchies, le favoritisme a souvent élevé les moins dignes et les moins aptes aux charges les plus éminentes et les plus ardues. Au cours de l'histoire, aucun régime n'a fourni de garanties inébranlables contre l'invasion du gouvernement par les incompétents.

Mais si le mal est de tous les temps, il importe à chaque époque de trouver les moyens de le réprimer. C'est la tâche que s'est imposée M. Joseph Barthélémy pour la nôtre. Il étudie le problème de la compétence dans les simples citoyens, celle des législateurs, celle des gouvernants et celle qu'on est en droit d'exiger pour l'exercice des plus hautes fonctions de l'État. Dans ce livre, semé d'aperçus tantôt ingénieux tantôt profonds, il procède à la façon d'un magistrat chargé de la surveillance de la morale politique qui serait successivement pour une même affaire juge d'instruction, ministère public, défenseur, président d'audience formulant un résumé impartial et enfin juge ayant la mission de prononcer une sentence propre à empêcher les récidives. Voici en bref les conclusions qu'il formule : pour les simples citoyens, il admet que dans une démocratie tous doivent être admis au droit de vote; toutefois convient-il de leur accorder à tous une part égale dans le choix des législateurs à élire? En Belgique, on

Digitized by Google

a imaginé il y a une vingtaine d'années le système plural qui donnait une voix supplémentaire aux hommes mariés et une autre voix supplémentaire aux détenteurs de certains diplômes, mais il en est résulté une sorte de malaise politique, et le projet de loi électorale soumis en ce moment au Parlement belge propose le suffrage universel égal et uniforme : tout électeur dispose d'une voix et n'en a qu'une. Pour les législateurs — et c'est surtout à ceux-ci que les critiques s'attaquent — M. Joseph Barthélémy estime que nos assemblées délibérantes, si elles diffèrent par la physionomie des débats de celles de nos monarchies constitutionnelles, n'en renferment pas moins une somme égale de talent. Afin d'élever encore leur niveau, il conseille le remplacement du scrutin d'arrondissement par un scrutin régional à large envergure et combiné avec le système de la représentation proportionnelle; celle-ci assurerait la présence sur les bancs des Chambres des hommes les plus distingués de tous les partis. L'élaboration des lois comporte une partie éthique et une partie technique ; la première se résume dans l'indication des grandes lignes de la politique voulue par le groupe d'électeurs que représente l'élu et constitue sa mission essentielle; la seconde, la préparation et la rédaction des articles de la loi à voter et leur coordination avec les autres lois en vigueur, devrait être confiée à des conseillers techniques, par exemple au Conseil d'État; malheureusement plus est grande la liberté politique, plus règne la tendance à réduire le rôle légitime des techniciens. Quant aux gouvernants et aux hommes investis des plus hautes fonctions politiques, l'éducation technique est loin d'être la condition *sine qua non* de leur aptitude à accomplir leur mandat; il faut par-dessus tout qu'ils possèdent le don de l'intelligence politique et de l'art de savoir manier et mener les Chambres; toutefois, il convient qu'ils s'appuient sur une forte organisation bureaucratique sur laquelle ils exercent seulement un droit de contrôle et d'impulsion. L'autorité réelle du chef de l'État devrait également être accrue, ce qui lui permettrait de maintenir l'équilibre et d'empêcher les empiétements entre les différents pouvoirs publics. Mais aucun mécanisme constitutionnel ne pourra jamais rendre inutiles les qualités intellectuelles et morales des citoyens; le premier devoir de la démocratie sera toujours de comprendre qu'elle doit se soumettre à la direction des plus capables.

Tel est le plan d'ensemble de ce livre qu'on lira avec fruit et agrément. E. C.

— Étienne FLAGEY. *Comment devenir ingénieur, par l'école ou par l'usine* (Paris, Payot et Cie, in-16, 243 p.; prix : 4 fr. 50). — De retour d'une mission aux États-Unis, où il est allé étudier les programmes et l'organisation des grandes écoles techniques américaines, M. Flagey, ancien professeur de sciences et de mathématiques, répond à la question posée par le titre de son intéressant volume en demandant qu'en France soit renforcée la formation technique et pra-

Digitized by Google

tique de nos futurs ingénieurs, voie dans laquelle l'Angleterre, l'Allemagne et la Belgique nous ont déjà précédés. Il fait également remarquer qu'aux États-Unis le concours ou l'examen d'entrée n'est généralement pas exigé dans les nombreux établissements qu'il a visités et que l'enseignement y est fortement spécialisé. Peut-être, au rebours de ce qui se passe chez nous, y pèche-t-on par insuffisance de préparation théorique; telle est au moins l'opinion de quelques-unes des hautes personnalités que l'auteur a interrogées, mais dans leur opinion cette préparation doit demeurer l'affaire de l'enseignement secondaire.

Dans son dernier chapitre résumant les conclusions applicables à notre pays, M. Flagey propose de se contenter pour nos futurs ingénieurs du diplôme du baccalauréat moderne en exigeant la connaissance de deux langues vivantes, l'anglais et l'espagnol. Il insiste pour que les études des ingénieurs soient terminées à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans et recommande tout particulièrement l'institution, à l'exemple des États-Unis, de cours spéciaux d'ingénieurs commerciaux, c'est-à-dire d'ingénieurs joignant à leurs connaissances techniques celle de l'art de convaincre et d'entraîner une clientèle. Il reconnaît cependant que leur recrutement sera assez difficile et que pour obtenir une bonne sélection il faudra procéder par élimination. Ne naît-on pas adroit voyageur de commerce comme on naît poète ou simplement rôtisseur? E. C.

— René LAVOLLÉE. *Lendemain de victoire* (Paris, Félix Alcan, in-8°, 368 p.; prix : 6 fr. 60). — André CHÉRADAME. *Comment éviter les impôts mortels* (Paris, librairie de la Pensée française, in-16, 184 p.; prix : 4 fr.). — M. Lavollée a bien raison d'intituler son premier chapitre : « Fin d'un monde. » Nous assistons à l'écroulement d'un monde, et les esprits réfléchis se posent avec une certaine anxiété la question : « De quoi demain sera-t-il fait? » Tous les hommes de bonne volonté doivent donc s'armer de courage, car nous allons entrer dans une période de tâtonnements et d'essais où le succès ne sera pas assuré du premier coup. M. Lavollée examine l'un après l'autre les problèmes multiples que nous aurons à résoudre : organisation de la Société des Nations, problème financier, problème économique, dépopulation, réforme de l'enseignement; pour finir, il expose les enseignements de la guerre et se défend contre le reproche de byzantinisme que lui adresseront les gens impatients de ce qu'il n'exige pas la réalisation sur l'heure de toutes les réformes désirables. Les solutions qu'il soumet à notre appréciation, il les fonde sur un examen attentif des maux dont nous souffrons, de leurs causes et de leurs manifestations, mais il ne se flatte pas de l'illusion qu'elles les guériront du jour au lendemain. Par exemple, dans son étude minutieuse de la dépopulation française, il ne dissimule pas sa conviction que le seul remède efficace est d'ordre moral et qu'il est impossible d'en décréter l'application.

Digitized by Google

M. Chéradame n'envisage que le seul problème financier : celui du fardeau des 164 milliards de dépenses de guerre qui pèse sur 39 millions de Français, alors que les 67 millions d'Allemands n'auront à supporter que celui de 205 milliards de francs. Un boni de 41 milliards aboutirait évidemment à bref délai à notre écrasement immédiat; par contre, pour payer, les Allemands doivent avoir le temps et pouvoir travailler dans l'intervalle. Reprenant le projet de mainmaison qu'il a, pendant un récent séjour aux États-Unis, développé dans le *Wall Street Journal* de New-York et qui y a été favorablement accueilli par les hommes compétents, il propose d'imposer à l'Allemagne le paiement annuel pendant un terme de soixante ans d'une annuité de 10 milliards, dont 4 milliards seront attribués à la France, et de considérer cette annuité comme devant constituer le gage d'emprunts annuels interalliés, dont l'amortissement serait assuré par la durée même de l'indemnité allemande. Tous les Alliés ayant un intérêt vital à alléger leurs propres charges financières, il croit pouvoir compter sur leur adhésion et sur la souscription des Américains à une partie des emprunts annuels. D'après ses calculs, les impôts à payer en France par suite de la guerre seraient alors de 3 milliards au lieu de 13. Son plan est séduisant. Seulement les destins et les flots sont changeants, et en admettant que l'Allemagne acceptât ces conditions, continuerait-elle à faire honneur à ses engagements pendant plus d'un demi-siècle? E. C.

— Ludovic ZORETTI. *Éducation, un essai d'organisation démocratique* (Paris, Plon, 1918, in-8°, XVIII-288 p.). — A notre système d'éducation qui est sévèrement critiqué et qui ne correspond pas à une société vraiment démocratique, on nous propose de substituer une organisation égalitaire où tous les enfants recevront un enseignement primaire identique et où les aptitudes seules désigneront ceux qui doivent avoir accès à l'enseignement moyen et supérieur. Ce projet aurait pour résultat la disparition des classes sociales fondées sur la richesse héréditaire et mettrait en valeur les intelligences nécessaires au développement de notre civilisation. M. Zoretti entre d'ailleurs dans le détail de cette organisation : il veut à tous les degrés un enseignement utilitaire qui fasse une large part au travail manuel, que les études littéraires, notamment celle des langues anciennes, soient réservées à l'enseignement moyen qui ne dure que pendant trois ans, que la sanction des études résulte du classement obtenu par l'élève pendant toute leur durée, sans examen ni concours, qu'un enseignement postscolaire presque équivalent à l'enseignement moyen et supérieur soit réservé à ceux qui auront arrêté leurs études à la sortie de l'école primaire. Nous retrouvons là beaucoup d'idées actuellement courantes dans les nombreux projets qu'on oppose à notre pédagogie. Le livre de M. Zoretti, comme celui des autres réformateurs, appellerait à chaque instant une critique souvent facile : le plus grave défaut de ce plan général est d'avoir été élaboré par un

Digitized by Google

esprit scientifique, qui reconnaît son incompétence en matière littéraire; il lui manque par suite cette largeur d'informations nécessaire à une entreprise aussi complexe. R. D.

— Jean BONNEROT. *La bibliothèque centrale et les archives du service de santé au musée du Val-de-Grâce* (Paris, Champion, 1918, in-8°, 164 p.; extrait de la « Revue des Bibliothèques », janvier-juin 1918). — Le musée du Val-de-Grâce a été constitué par décret du 29 avril 1918 pour « réunir et conserver tous les objets et documents qui, à un titre quelconque, touchent à l'organisation et au fonctionnement du service de santé ». Il comprend trois grandes divisions : 1° les « Archives et documents de guerre », service créé par une circulaire du 5 mai 1916; on trouve à la page 14 un état sommaire des cartons d'archives médicales et administratives. 2° Les « Archives historiques du service de santé » depuis 1777; un inventaire des 147 cartons qui les contiennent et où l'on conserve en particulier les papiers du grand chirurgien Hippolyte Larrey occupe les pages 24-80. On y a joint les archives anciennes de l'hôpital du Val-de-Grâce formées par quatre registres des années 1794-1800. Les autres registres ont disparu depuis 1888. Une table alphabétique des Archives historiques remplit les pages 90-113. 3° La Bibliothèque centrale; son histoire, les locaux qu'elle occupe, son catalogue (p. 142-149) et ses manuscrits. L'inventaire de ces derniers remplacera désormais celui qu'avait dressé en 1908 le Dr Lucien Hahn pour le « Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France ». — La brochure que nous annonçons, précise et détaillée, est un instrument de travail inestimable pour l'histoire de la médecine et de la chirurgie militaires depuis la Révolution française jusques et y compris la guerre actuelle. Ch. B.

— Julien TIERSOT. *Un demi-siècle de musique française. Entre les deux guerres, 1870-1917* (Paris, Félix Alcan, 1918, in-16, 249 p.; prix : 3 fr. 50; collection « les Maîtres de la musique »). — Le livre de M. Tiersot répond à la même pensée qui inspirait il y a deux ans les auteurs du volume intitulé : *Un demi-siècle de civilisation française*, dont nous avons rendu compte ici même (*Rev. histor.*, t. CXXIII, 1916, p. 154-157). Ce volume, on s'en souvient, était une manière de « défense et illustration » de l'esprit français, dont on avait tenu, avec juste raison, à souligner les plus caractéristiques manifestations au cours de ces cinquante dernières années. Nos « maîtres de la musique » n'avaient pas été exclus de ce tableau d'ensemble; mais le bref chapitre qui leur avait été réservé ne pouvait à aucun point de vue passer pour suffisant. Le mal est aujourd'hui réparé, largement réparé, grâce à M. Tiersot.

Il n'y a plus de musique « française », disaient naguère à l'envi ces mêmes détracteurs du génie de notre race, qui déclaraient aussi qu'il n'y a plus de science « française », plus d'érudition « française ». A ceux-là M. Tiersot oppose simplement l'œuvre si belle, si pure ou si

Digitized by Google

séduisante d'un Saint-Saëns, d'un César Franck, d'un Debussy. Il en montre tout à la fois la nouveauté féconde et le caractère nettement français.

Ars gallica, telle était la devise qu'adoptaient au début de 1871 les fondateurs de la « Société Nationale » de musique, qui, à l'origine, comptait dans son sein presque tous les musiciens de valeur de notre pays : sans répudier en aucune façon les influences salutaires du grand art allemand, tout en proclamant même avec loyauté le rôle primordial joué dans l'évolution de la musique par le pays de Bach, de Beethoven, de Wagner, nos compositeurs français surent, dès l'origine, affirmer avec vigueur leur personnalité au risque de se fermer les portes de nos salles de concerts et de spectacles, où seuls alors avaient accès soit les œuvres d'outre-Rhin, soit les opéras et les opéras-comiques dans le style italien à romances. La Société Nationale fraya la voie; et il est intéressant de suivre avec M. Tiersot les persévérants efforts de ses fondateurs pour assurer aux talents nouveaux le droit de s'affirmer.

M. Tiersot analyse les tendances des principaux groupes entre lesquels ceux-ci peuvent se répartir. A l'école de Franck, il fait, comme de juste, une très large place; mais il s'efforce d'être équitable et de n'oublier personne, pas plus Massenet et l' « école du Conservatoire » que Léo Delibes et Benjamin Godard. Les indépendants, comme Chabrier ou Alfred Bruneau, ne sont pas étudiés avec moins de soin ni moins de sympathie. Peut-être même y a-t-il quelque chose d'excessif dans ce parti pris de bienveillance universelle — d'une bienveillance dont bénéficient même des compositeurs de second ou de troisième ordre : car les réserves que se permet M. Tiersot sont rares. Les grands noms surnagent bien, sans doute, mais les tendances générales de la musique française contemporaine et ses qualités propres auraient pu, croyons-nous, être plus fortement encore mises en relief.

Le livre porte aussi par endroit des traces d'une rédaction un peu hâtive, et il faut souhaiter que dans une prochaine édition M. Tiersot puisse corriger les trop nombreuses négligences de style qui en déparent le texte[1]. Il fera bien, en même temps, de modifier la dernière phrase de sa conclusion, où il parle du droit qu'a la musique

1. Exemples : « Que ce soit *par* l'effet du contre-coup produit *par* l'initiative des jeunes compositeurs ou parce que ... » (p. 19); « ... et c'eût été une belle chose si, *au lieu de deux*, la musique française avait produit ... *une trilogie* d'œuvres... » (p. 38); « ... la faute n'en est pas à lui qui, en trente-six ans de vie, a donné tout ce *qu'il était* possible » (p. 39); « Abusé par la croyance en sa prédestination qui lui fit méconnaître l'impulsion inéluctable de l'art moderne *et y rester étranger*... » (p. 82); « La Société Nationale fut fondée *par* l'initiative de M. Saint-Saëns... » (p. 83); « Nous aurions pu les intituler *encore* des romances, *encore* qu'à l'époque où elles furent écrites... » (p. 167). — P. 103, ligne 13, lire *insensible* au lieu de *sensible*.

Digitized by Google

française « de réclamer, dans le concert des nations, la place qui lui appartient ».

Livre utile, somme toute, cependant, malgré ces légères réserves, livre bienfaisant, dont il faut souhaiter la diffusion dans l'intérêt même de la vérité historique. L. H.

Histoire de Grande-Bretagne.

— Un article de M. Reginald L. Poole dans le « Journal of theological studies » (octobre 1918) sous le titre : *The Chronology of Bede's « Historia ecclesiastica » and the councils of 679-680* doit être signalé aux computistes. M. Poole établit que l'indiction employée par Bède est celle du 24 septembre et ce résultat lui permet de fixer plusieurs dates de la vie de Wilfrid, évêque ou archevêque d'York : ce prélat partit d'Angleterre en 677 (entre février et septembre); il arriva l'année suivante à Rome; il y était encore à Pâques 680 quand il souscrivit avec 124 autres évêques une déclaration de foi en vue du sixième Concile général qui se réunit à Constantinople en novembre 680. Dans l'intervalle, un synode s'était tenu à Hatfield le 17 septembre 679 (et non 680, date généralement admise aujourd'hui), afin de recueillir l'opinion des évêques anglais. M. Poole réédite, d'après Mansi, la liste des 125 évêques mentionnés plus haut; cette liste a l'avantage de donner l'indication à peu près complète des évêques italiens en 680 et en outre plusieurs noms qui par ailleurs nous sont inconnus. Ch. B.

— Jacques Boulenger. *L'affaire Shakespeare* (Paris, Éd. Champion, 1919, in-8°, 75 p.). — L'intérêt soulevé par les études si ingénieuses et neuves de M. Abel Lefranc est loin d'être épuisé; la brochure de M. Boulenger ne pourra qu'y ajouter. Elle contient d'abord un excellent exposé de la thèse (article paru dans la *Revue de Paris* du 1er février 1919), puis une réponse aux critiques opposées à cette thèse par MM. André Fontainas, André Beaunier et Mme la comtesse de Chambrun. La conclusion de l'auteur est très nette : l'hypothèse présentée par M. Lefranc qui désigne le sixième comte de Derby comme l'auteur véritable des drames attribués à Shakespeare est bien celle qui, actuellement, résout le mieux le problème. Problème d'histoire littéraire sur lequel nous ne pouvons pas insister dans cette *Revue;* mais que nous ne saurions passer sous silence, les drames de Shakespeare appartenant au patrimoine commun de la civilisation. Ch. B.

— David Harrison Stevens. *Party Politics and English Journalism, 1702-1742* (Menasha Wisconsin, George Banta Publishing Co., 1916, in-8°, IX-156 p.). — L'histoire du journalisme anglais pendant cette période a été trop exclusivement étudiée au point de vue littéraire et trop peu au point de vue politique. Pourtant les qualités et

Digitized by Google

surtout les défauts littéraires des journaux, l'abus du raisonnement, l'emploi constant de l'ironie s'expliquent par des influences politiques. Les leaders ont vite compris les services qu'ils pouvaient demander aux journalistes, et ceux-ci ont été moins des hommes de lettres que des politiciens. Oxford le premier a su utiliser la plume de Defoe pour guider le public. Sous la direction de Walpole et de Bolingbroke, Addison et Swift sont devenus en quelque sorte deux agents généraux chargés de recruter des écrivains pour leur parti. Pendant le règne de Georges Ier, Walpole, avec la collaboration de Defoe, est parvenu à réduire presque à l'insignifiance la presse de l'opposition. Aussi a-t-il trop négligé de gagner à son parti les écrivains de valeur. Bientôt le « Craftsman » de Bolingbroke les groupe en un faisceau redoutable. Il donne une nouvelle impulsion au journalisme et, par son succès, il fait progresser la cause de la liberté de la presse.

P. V.

— Milton PERCIVAL. *Political Ballads illustrating the administration of Sir Robert Walpole* (Oxford, Clarendon Press, 1916. in-8°, LVIII-211 p.; « Oxford Historical and Literary Studies », t. VIII). — La collection des ballades composées pendant le ministère de Walpole, que l'auteur a recueillies en Angleterre et en Amérique, a été déposée par lui à la bibliothèque de Harvard. Il en publie un choix de soixante-quinze qui embrasse la période de 1725-1742. Chacune est accompagnée d'une notice qui nous rappelle les circonstances auxquelles elle fait allusion et s'efforce autant que possible d'en découvrir l'auteur. Une intéressante introduction étudie les différents moyens dont on disposait alors pour atteindre l'opinion publique — journaux, théâtre, caricature. La ballade, qui était florissante depuis Élisabeth, était, à l'époque de Walpole, déjà menacée par la concurrence des journaux. Cependant, on s'en servait encore soit pour répandre les nouvelles que les journaux n'osaient pas publier, soit pour faire un appel plus direct aux passions du public. On chantait des ballades aussi bien dans les salons et même à la cour que dans les clubs, les cafés et les rues. Certaines méritent d'être tirées de l'oubli, spécialement celles que composaient Pulteney pour l'opposition et Lord Hervey pour la défense du gouvernement. P. V.

— La réforme scolaire en Angleterre est une œuvre ardemment poursuivie et dont le succès fait le plus grand honneur au ministre, M. Herbert FISHER, « president of the Board of education ». Il a fait réimprimer les discours prononcés par lui en 1917 pour préparer les esprits à la réforme et conquérir une majorité dans le Parlement : *Educational Reform speeches* (Oxford, at the Clarendon Press; Londres, Humphrey Milford, 1918, in-8°, XVI-101 p.; prix : 1 sh.). A la fin, il a présenté un résumé très succinct du projet de loi (« Education bill », 1918). Le texte complet a été imprimé parmi les « Sessional papers » : *Education act, 1918, 8 et 9 Geo. V, ch. 39* (Londres,

Digitized by Google

H. M. Stationary office, in-4°, 40 p.). Tous ceux qu'intéresse le grave problème de ce que nous désignons en France sous le nom d'enseignement primaire et secondaire devront lire avec soin les dispositions particulières de cette loi et les indications générales présentées par un ministre qui, avant de devenir un politicien et un homme d'État, s'est formé par de fortes études philosophiques et s'est ensuite fait un nom très distingué comme professeur et comme historien. On s'en aperçoit.

Ch. B.

HISTOIRE D'ITALIE.

— Dans la *Raccolta di studî di storia e critica letteraria, dedicata a Francesco Flamini da' suoi discipoli* (Pise, Mariotti, 1918, in-4°, xxiiij-814 p.), on pourra noter les études de MM. C. Pellegrini sur Edgar Quinet et la littérature italienne, P. Silva sur l'Université de Pise et l'enseignement de la grammaire dans la seconde moitié du XIV^e^ siècle et divers travaux concernant Dante, Pétrarque, Boccace, Ange Politien, Gozzi, le Tasse, Manzoni et Foggazzaro. G. Bn.

— Dans une intéressante communication faite à l'Académie des sciences de Turin, M. Giuseppe Prato étudie *Giacomo Giovanetti ed il protezionismo agrario nel Piemonte di Carlo Alberto* (Turin, Bocca, 1919, in-8°, 48 p.). Ce jurisconsulte novarais (1786-1849), dont les travaux ont été fort appréciés par Cavour et par Charles-Albert, s'est préoccupé très activement des conditions économiques de sa patrie; M. Prato met en lumière quelques-unes de ses idées d'après un manuscrit retrouvé dans le musée du Risorgimento de Gênes. — G. Bn.

— André Geiger. *Gabriele d'Annunzio* (Paris, la Renaissance du livre, 1918, in-18, XIX-168 p.; « Bibliothèque internationale de critique »). — M. Geiger est avant tout un littérateur; cela se voit quand on lit non seulement son « Préambule sur l'Italie passéiste, futuriste et présentiste », mais de trop nombreuses pages de son étude sur le grand poète italien. Toutefois, sa sensibilité propre d'écrivain l'a mis peut-être mieux qu'un autre en état de comprendre une partie de la psychologie de d'Annunzio. Je dis à dessein une partie, car nous ne trouvons dans le livre de M. Geiger ni une biographie complète, ni une étude systématique des œuvres du grand homme de Pescara; nous y trouvons en revanche une analyse sympathique du milieu familial, social, géographique où d'Annunzio est né et des liens très puissants et très doux qui ont attaché son âme romanesque et volage à sa mère, Donna Luisa. Souhaitons que M. Geiger, se débarrassant des inutiles oripeaux de la langue « dynamique » ou « futuriste » et suivant la méthode employée en histoire littéraire, utilise ses premiers essais sur la littérature italienne pour un travail d'ensemble sur Gabriele d'Annunzio. G. Bn.

Digitized by Google

Histoire de Pologne.

— W. Kopaczewski. *La Pologne et la science française* (Paris, Félix Alcan, 1918, in-32, 65 p.; prix : 4 fr.). — Trois chapitres : 1° Histoire de l'amitié franco-polonaise depuis Boleslas le Grand qui envoya une délégation en France pour demander aux moines de Cluny de venir en Pologne. 2° Les savants français en Pologne depuis le XVII[e] siècle. 3° Les savants polonais en France. Élégante brochure, avec un portrait hors texte de Joseph-Marie Hoëné-Wronski, mathématicien profond, fondateur d'un système philosophique dit le Messianisme, auteur d'ouvrages tous écrits en français, mais dans une langue si compliquée qu'ils sont demeurés presque aussi inconnus des Français que des Polonais eux-mêmes. Riche galerie de portraits qu'il convenait de mettre en bonne lumière. Ch. B.

— J. Mathorez. *Notes sur les réfugiés politiques polonais dans la Mayenne, 1833-1860* (Angers, 1918, 21 p.; extrait de la « Revue de l'Anjou »). — M. Mathorez a entrepris dans les archives de la Mayenne des recherches qui lui ont fait découvrir des actes se rattachant au séjour dans ce département, depuis 1833, d'émigrés polonais. On sait qu'ils affluèrent en grand nombre en France après l'échec de l'insurrection de 1830-1831. On en fixait le nombre à cinq mille personnes. Cédant à la pression de la Russie, le gouvernement de Louis-Philippe dispersa ces réfugiés en leur imposant comme lieu de séjour des dépôts en province. Ils touchaient une allocation insignifiante et étaient soumis à une surveillance rigoureuse. C'est en 1833 qu'arriva dans la Mayenne le premier émigré. La population l'accueillit comme un héros. Il fut bientôt suivi de quatre-vingts de ses compatriotes (installés à Laval, à Château-Gontier, à Mayenne, à Évron). Les émigrés étaient tenus à signer chaque semaine à la mairie leur feuille de présence. Ils touchaient de 0 fr. 75 à 1 fr. 50 par jour d'allocation. L'administration ne leur témoignait que peu de bienveillance. En mai 1834, le préfet écrivait au sous-préfet de Château-Gontier : « Vous ne sauriez vous imaginer l'étendue de la correspondance à laquelle donnent lieu les réfugiés polonais; ces turbulents étrangers font tout ce qu'ils peuvent pour se montrer indignes de l'hospitalité qu'on leur donne. » M. Mathorez ajoute avec justesse : « Le préfet exagérait les difficultés de sa tâche. » Il n'y avait pas de la faute des émigrés s'ils habitaient la province, étant renvoyés par les autorités de Paris. Ils voulaient vivre et travailler, ils voulaient s'instruire. Mais toute démarche qu'ils tentaient provoquait un échange de correspondance; tout ce qui les concernait aboutissait à Paris. S'il y eut parmi eux quelques éléments turbulents dont eurent à s'occuper les tribunaux, on peut dire d'une manière générale que c'étaient des hommes paisibles. Déjà, en 1835, le préfet écrivait au reste : « Je n'ai aucun motif de me plaindre de ces réfugiés. » En

Digitized by Google

1836, il n'y avait plus dans le département que soixante-trois Polonais. On réduisit le montant de leur allocation (0 fr. 60 à 1 fr. 20). En 1839, ils n'étaient plus que quarante et un. L'un était tailleur, un autre employé dans le bureau des hypothèques, un troisième carrossier. Il y avait des Français qui leur venaient en aide, tel un militaire Goussin qui en 1843 légua à chacun des Polonais 1,000 francs. En 1848, il n'y avait plus que vingt et un Polonais. Sauf deux d'entre eux, ils vivaient tous de leur travail. Les enfants et les petits-enfants de ces émigrés payèrent à la France la dette contractée par eux en combattant en 1870 et en 1914 sur le front français.

Il serait à souhaiter que l'initiative de M. Mathorez fût poursuivie par d'autres érudits dans les archives des départements où furent dispersés les Polonais réfugiés en France. L'ensemble de leurs recherches permettrait de retracer l'histoire de l'immigration polonaise en France au XIXe siècle. La littérature polonaise ne manque pas de documents dus aux réfugiés eux-mêmes qui pourraient apporter à cette œuvre une contribution précieuse. Mais les réfugiés ne connaissaient pas les archives départementales ni la correspondance échangée à leur sujet. Ce sont justement ces informations qui donnent un intérêt particulier au travail de M. Mathorez, plein de sympathie pour les Polonais.

Stan. P.

Histoire de Portugal.

— Paulo Osorio. *Le Portugal et la guerre* (Paris, Payot, 1918, 19 p.; prix : 1 fr.). — L'auteur, qui est un publiciste très hostile à l'Allemagne, a réuni dans cette élégante brochure trois courts écrits. Dans le premier, intitulé : le Portugal et les Alliés, il montre que, si le Portugal s'est rangé du côté de l'Entente, c'est parce que le peuple lui-même l'a voulu. La propagande allemande n'a pas réussi à ébranler ce sentiment; il a résisté même à l'influence gouvernementale. Le gouvernement issu d'un coup d'État en décembre 1917 avait pour chef M. Sidonio Paes, et on le disait germanophile. « Je n'en sais rien », dit M. Osorio; « mais je sais que son arrivée au pouvoir a été saluée par tous les éléments réactionnaires; sur lui, tous les adversaires de la guerre contre l'Allemagne ont mis leurs meilleurs espoirs. » Or, ce gouvernement, pour se maintenir, dut commencer par déclarer qu'il poursuivrait la coopération militaire du Portugal avec les Alliés. Le second chapitre est une brève chronique écrite en décembre 1916 pour la « Revue d'Italie » de Rome; elle a pour titre : les Portugais arrivent! Elle déclare : le Portugal se bat pour le droit, pour la liberté des petites nations menacées, sans autre idée que de faire honneur à une vieille alliance et d'être parmi ceux qui auront soutenu, dans cette grande crise de l'histoire, la cause de l'humanité. La brochure se termine par une allocution lue dans un banquet où l'auteur expose à des Américains les raisons qui poussent les étrangers à aimer la France, à travailler et à se battre pour elle. Ch. B.

Digitized by Google

Histoire de Roumanie.

— Pour faire suite aux brochures de propagande que nous avons indiquées dans notre tome CXXX, p. 330, nous mentionnerons les suivantes : Constantin Lacea, *la Bukovine*, histoire de cette province détachée de la Moldavie au profit de l'Autriche en 1776; — D. Draghicesco et Murgoci, *les Roumains d'Ukraine*, avec deux cartes; — *la Dobroudja méridionale*, autrement dit « le Quadrilatère », avec ses quatre forteresses de Silistrie, Roustschouk, Choumla et Varna, avec trois cartes. Chacune de ces brochures a été imprimée à Paris, chez Dubois et Bauer (sans nom d'éditeur, 1919). — Un autre travail, plus approfondi, est l'œuvre de G.-D. Creanga, professeur de science financière et de statistique à l'Université de Jassy : *les Finances roumaines sous le régime de l'occupation et de la paix allemandes*. II : *la Roumanie en coupe réglée* (Paris, impr. des Arts et des Sports, 1919, IV-128 p., avec un tableau représentant la situation économique et financière des pays européens avant les guerres des années 1912-1914). Le journal *la Roumanie* a cessé de paraître à Paris. Ch. B.

— N. Jorga. *Histoire des Roumains de la péninsule des Balkans : Albanie, Macédoine, Épire, Thessalie, etc.*, publiée par la Société des Macédo-Roumains de Bucarest (Bucarest, impr. « Cultura Neamului romanesc », 1919, in-8°, III-64 p., avec une carte; prix : 4 fr.). — Au moment où les Roumains du Pinde viennent à la Conférence de la Paix demander l'autonomie qui leur permettra d'échapper aux convoitises de leurs voisins grecs, slaves et bulgares, on sera curieux de connaître l'histoire de ce rameau détaché de la grande Roumanie transdanubienne. On ne saurait trouver un meilleur guide que le savant professeur de Bucarest. Sa brochure, publiée sous les auspices de « l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », est un écrit de circonstance, presque un acte de foi patriotique, mais en partie aussi une œuvre d'érudition que les intérêts changeants de la politique ne feront pas oublier. Ch. B.

— D. Jancovici. *Take Jonesco* (Paris, Payot, 1919, in-8°, 160 p.; prix : 3 fr.). — Il n'y a sans doute dans cette biographie de l'illustre homme d'État roumain rien de bien nouveau; on lira néanmoins avec fruit ce qui est dit sur le rôle considérable joué par T. Jonesco dans les deux guerres balkaniques de 1912-1913 et dans la grande guerre. On sait qu'il fut en réalité, comme le dit M. Jancovici, « l'auteur moralement responsable de la guerre de libération roumaine ». Attendons maintenant patiemment les mémoires que nous a promis M. Jonesco (voir plus haut, p. 124). Ch. B.

Histoire des Pays scandinaves.

— C'est avec une satisfaction particulière que nous enregistrons les

Digitized by Google

preuves de sympathie qui nous viennent des pays scandinaves et notamment de la Suède; aussi lira-t-on chez nous avec reconnaissance le recueil de *Témoignages suédois, 1914-1919*, extraits de livres et de journaux publiés par des journalistes et des savants suédois depuis le commencement de notre guerre avec les Empires centraux; ces extraits ont été rassemblés par Mlle Anna LINDHAGEN et publiés avec une préface de la baronne Marika STIERNSTEDT (brochure sans lieu ni date, in-8°, 61 p. et 6 planches reproduisant de suggestives caricatures). La question des responsabilités y est traitée par plusieurs écrivains avec une précision accablante pour l'Allemagne. — Recueillons avec empressement ces témoignages; quant aux causes qui ont amené le peuple suédois ou, pour mieux dire, ses classes dirigeantes et son gouvernement à prendre à l'égard de l'Allemagne l'attitude que l'on sait, on les trouvera exposées avec une grande abondance de faits et d'idées dans un beau livre de M. Lucien MAURY : *les Problèmes scandinaves, le nationalisme suédois et la guerre, 1914-1918* (Paris, Perrin, 1918, in-16, VII-469 p.; prix : 5 fr.). Ancien professeur français à l'Université d'Upsal, M. Maury connaît le pays de longue date; après avoir combattu en Alsace et sous Verdun, il a été autorisé à retourner en Suède pour renouer les liens trop relâchés qui avaient autrefois rattaché nos deux pays. Son livre est le résultat des constatations qu'il y a faites, en pleine guerre, et des réflexions qu'elles lui ont suggérées. Autre témoignage infiniment précieux et instructif. — Peut-on penser qu'un jour les trois royaumes scandinaves s'uniront pour fortifier leur indépendance économique et politique? Non, répond M. Olof HÖIJER (*le Scandinavisme dans le passé et dans le présent*. Paris, éditions Bossard, 1919, in-16, 72 p.; prix : 1 fr. 80); « l'idée d'un scandinavisme intégral se heurte à des obstacles redoutables, insurmontables même »; mais il appartient à chacun des trois États, et à la Suède en particulier, d'écarter habilement toute cause de mésintelligence. Ce vœu d'un Norvégien clairvoyant dépasse les limites de la Scandinavie et des pays qui, tout en restant neutres pendant la guerre, en ont subi durement, comme la Norvège, le contrecoup. Ch. B.

HISTOIRE DES SLAVES DU SUD.

— La librairie Bloud et Gay a publié sous le titre général : « Les Serbes de Hongrie, études historiques et économiques », et avec une carte de la « voïvodina » serbe sur la couverture, les brochures suivantes : 1° par M. Yovan RADONITCH, professeur à l'Université de Belgrade : *Histoire des Serbes de Hongrie* (XIX-295 p.); *le Banat* (V-119 p.) et *la Batchka* (II-80 p.). Ce dernier nom est celui d'un comitat ayant pour capitale Batch, village aujourd'hui disparu, dont les ruines se trouvent au nord de Palanko. 2° M. St. STANOYÉVITCH, professeur à la même Université, a écrit : *le Rôle des Serbes de la Hongrie dans la vie nationale du peuple serbe* (VI-48 p.) et une *His-*

Digitized by Google

alphabétique des départements, une liste de ces mémoires publiés de l'an VII à 1813, soit à part, soit dans des recueils, comme les *Archives statistiques* de Ferrière ou la *Description topographique et statistique de la France* de Peuchet et Chanlaire). — Jacques SOYER. Les actes des souverains antérieurs au XIVe siècle conservés dans les archives départementales du Loiret; 1re partie (publie dix-neuf actes qui se trouvent dans le fonds du prieuré de Saint-Samson d'Orléans et allant de 1067 au 17 avril 1276; quatorze de ces actes sont inédits). — Ch. MAUNIER. Liste chronologique des revues publiées en Égypte de 1798 à 1917 (soixante-quatre numéros). — Max BRUCHET. Le classement des séries modernes aux archives départementales du Nord (ce classement a été fait de 1915 à 1918, durant l'occupation allemande; un répertoire manuscrit a été rédigé et comprend vingt volumes foliotés de 1 à 8366). — Georges BOURGIN. Le bureau historiographique de la mobilisation italienne (diverses sections de cet *Ufficio*, qui aura ses archives et sa bibliothèque). — Les archives des Pays-Bas (nouvelle loi de 1918 qui en règle l'organisation). — Chronique des archives et des bibliothèques. = C.-rendus : *Severin Bergh.* Svenska riksarkivet, 1618-1837 (exposé détaillé de l'histoire des Archives de l'État suédois jusqu'en 1837 par l'archiviste en chef; excellent). — *Raoul Montandon.* Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques; t. I (œuvre de première importance; elle comprendra sept volumes). — *Louis John Paetow.* Guide to the study of mediaeval history for students, teachers and libraries (beaucoup de menues erreurs; pourtant ensemble satisfaisant). — *Gustave Amweg.* L'imprimerie à Porrentruy, étude historique (elle y fut introduite en 1592; bonne monographie). — *Conrado Haebler.* Bibliografia Ibérica del siglo XVI (bibliographie de tous les livres sortis des presses d'Espagne et de Portugal avant 1501 et connus à l'heure actuelle).

3. — Bibliothèque de l'École des chartes. 1918, janvier-juin. — J. TARDIF. Le procès d'Enguerran de Coucy; I (il s'agit d'Enguerran IV que Louis IX voulait condamner à mort en punition du supplice que le sire de Coucy avait infligé à trois jeunes Flamands. Dans cette première partie, l'auteur fait l'histoire des seigneurs de Coucy depuis la fin du Xe siècle jusqu'à celle du XIIIe). — G. HUET. La légende de la fille d'Hippocrate à Cos (cette légende a été popularisée en Occident par G. de Mandeville; peut-être même sert-elle à expliquer la légende du « fier baiser » des romans de la Table Ronde). — Jules VIARD. La Cour et ses « parlements » au XIVe siècle (jusqu'à l'ordonnance rendue par Philippe VI en 1345, on ne peut constater l'existence d'un Parlement autonome et distinct : les « parlements » sont uniquement les sessions où la Cour jugeait des causes et rendait des arrêts. Encore le Parlement proprement dit n'a-t-il été définitivement organisé que sous Jean le Bon. Le traité de Guillaume Du Breuil était intitulé « de stilo curie Francie »). — Roger GRAND. Un jurisconsulte du XIVe siècle, Pierre Jacobi,

Digitized by Google

auteur de la « Practica aurea » (Pierre Jacobi naquit à Aurillac vers 1270; à partir de 1311, il composa sa « Practica aurea libellorum » qui est un commentaire de procédure civile destiné aux étudiants en droit et aux praticiens. Il reçut les ordres en 1324 et mourut sans doute peu après 1361). — H. JASSEMIN. Le contrôle financier en Bourgogne sous les derniers ducs capétiens, 1274-1353 (d'après les archives de la Chambre des comptes conservées à Dijon). — Henri STEIN. Arnoul Gréban, poète et musicien. — Comte DELABORDE. Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Viollet (intéressant et touchant; la bibliographie des œuvres de Viollet compte quarante-cinq numéros). = C.-rendus : *Jacques Flach.* Les origines de l'ancienne France; t. IV (œuvre du plus grand mérite). — *Gabriel Le Barrois d'Orgeval.* La justice militaire sous l'Ancien régime. Le tribunal de la connétablie de France du XIVe siècle à 1790 (intéressant au point de vue juridique et historique). — *Paul Bonnefon.* Mémoires de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne; t. II (Mémoires dont il convient de se méfier, le jeune Brienne n'étant pas très sain d'esprit; peut-être cependant a-t-il dit le dernier mot sur les rapports d'Anne d'Autriche et de Mazarin. La régente a sans doute éprouvé un sentiment vif et sincère pour son ministre italien, qui demeura fort indifférent à cet amour; le mariage secret d'Anne d'Autriche avec Mazarin est une légende qui a sa source impure dans les Mazarinades). — *Ch. H. Haskins.* Norman institutions (remarquable). — *Allenou.* Histoire féodale des marais, territoire et église de Dol; enquête par tourbe ordonné par Henri II, roi d'Angleterre (excellent). — *R. Fage.* La propriété rurale en Bas-Limousin pendant le moyen âge (travail sérieux, clair, intéressant et d'une lecture agréable). — *Jean de Jaurgain.* L'évêché de Bayonne et les légendes de saint Léon (polémique fastidieuse contre l'abbé Dubarat; des vues justes et d'autres contestables). — *G. Battelli.* Brunetto Latini. I libri naturali del « Tesoro » (bonne édition de trois livres du « Trésor » dans la traduction de Bono Giamboni; rendra service en faisant connaître aux étudiants et au grand public ce qu'était la science au moyen âge). — *Max Prinet.* Les armoiries familiales dans la décoration des sceaux des évêques français au XIVe siècle (résultats précis et certains). — *Schweizer, Werdmüller* et *Hegi.* Siegelabbildungen zum Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich (belles reproductions de plus de 700 sceaux). — *Andreas Lindblom.* La peinture gothique en Suède et en Norvège; trad. par *S. Harrel* (excellent). — *H. Fett.* Norges Malerkunst i middelalderen (étude très complète, méthodique et approfondie de la peinture norvégienne au moyen âge). — *Hubert Nélis.* L'écriture et les scribes (bon répertoire qui complète la première partie de la Bibliographie paléographico-diplomatico-bibliologique de P. Namur parue en 1838).

4. — Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française. 1918, avril-juin. — Henry HUBERT. Nos connaissances actuelles sur l'atmosphère, le sol

Digitized by Google

alphabétique des d
de l'an VII à 1813
Archives statistiq
phique et statisti
Jacques SOYER. Le
conservés dans les
(publie dix-neuf ac
Saint-Samson d'Or
de ces actes sont i
revues publiées en
— Max BRUCHET.
départementales d
durant l'occupation
et comprend vingt
GIN. Le bureau
(diverses sections
thèque). — Les a
règle l'organisatio
= C.-rendus :
(exposé détaillé d
1837 par l'archi
Bibliographie gé
giques; t. I (œu
volumes). — *Lo*
history for stu
erreurs; pourta
primerie à Por
1592; bonne m
del siglo XVI (b
pagne et de Po

3. — Bibli
— J. TARDIF.
ran IV que
supplice que
mands. Dan
gneurs de C
G. HUET. L
été popular
sert-elle à
Table Ron
XIVe siècle

Digitized by Google

maines du musée
au. L'archéologie
de (instructif). —
rage d'un touriste
— *Lucien Maury.*
et la guerre, 1914-
ns la France con-
cieux et qui, peut-
gés à l'égard de la
la France (remar-
q. Les nouveaux
rêt et les sociétés
stie d'Ur (publie
vie d'Umma au
ian point of view
e-Live. Tite-Live
ècle; ses Décades
ntre eux par des
toire depuis 1792
mate au Mexique
liar (très intéres-
États-Unis). —
ne allemand (livre
ns la France con-
n ouvrage de pro-
d'Albert Houtin).
let d'un humoriste
mment et malicieu-
remière année de la
s (important et plein

rançaises. 1918, 4e tri-
premiers Européens à
près le départ des Portu-
s Maures; elle fut recons-
nts étrangers : la famille
paux foyers d'émigration :
çais et la firme Joseph Brudo
ion européenne depuis l'instau-
; sur 22.000 habitants, on compte
830 Français; vœux qu'on y puisse
F.-P. RENAUT. La question de la
a (mécontentement qui se produit en
Paris; l'application de ce traité et la
e conflit hispano-américain, 1804-1806;
es États-Unis et l'Espagne devaient sub-

Digitized by Google

et le sous-sol en Afrique occidentale. — Colonel MANGEOT et Paul MARTY. Les Touareg de la boucle du Niger; suite (il s'agit ici des tribus imrad ou vassales; elles se divisent en sept groupements, qui sont passés en revue). — J. MONTEILHET. La « reprise de possession » des établissements français d'Afrique; suite (à la fin de 1816; rôle de Schmaltz; ses conflits avec les autorités anglaises qui lui doivent rétrocéder ces établissements). = C.-rendu : *Louis Le Barbier*. Études africaines. Les Bambaras. Mœurs, coutumes, religions (travail excellent; quelques légères erreurs). = Juillet-décembre. Jules SALENC. La vie d'Al Hadj ʿOmar (traduction d'un manuscrit arabe de la Zaouia tidjaniya de Fez; ce prophète naquit vers 1797 dans le Fouta Toro et mourut en février 1864; miracles accomplis par lui). — Colonel MANGEOT et Paul MARTY. Les Touareg de la boucle du Niger; suite et fin (énumération des diverses tribus; la vie nomade des Touareg). — J. MONTEILHET. Au seuil d'un empire colonial; suite et fin (la reprise du Sénégal en 1816-1817; services rendus par le colonel Schmaltz; il fut un véritable gouverneur par l'intelligence, le talent et le caractère). = C.-rendu : *H. Dodwell*. Le Sénégal sous la domination anglaise (de 1758 à 1779; excellent; l'auteur devrait donner un travail semblable sur la domination anglaise de 1809 à 1816).

5. — Journal des savants. 1919, mai-juin. — M. DIEULAFOY. L'architecture romane en Catalogne; I (d'après la publication de J. Puig y Cadafalch. Antoni de Falguera et J. Goday y Casals; veut montrer dans les édifices catalans l'influence de l'Orient iranien). — P. BOISSONNADE. Les finances de Charles IV le Bel (d'après les journaux du Trésor publiés par J. Viard; ce qu'ils nous apprennent sur l'hôtel du roi, sur la composition de la *Curia*, sur l'administration financière, recettes et dépenses, sur l'état économique et social de la France). — Maurice CROISET. Les papyrus d'Oxyrhynchus (analyse le contenu du volume XIII publié par Grenfell et Hunt : fragments de Pindare, de Ménandre, de Lysias). — H. DEHÉRAIN. L'acquisition des manuscrits orientaux d'Anquetil Duperron par la bibliothèque impériale en l'an XIII (ces manuscrits furent laissés par testament à Silvestre de Sacy, qui les céda à la bibliothèque pour 6,000 francs). = C.-rendus : Societat catalana d'heràldica. Anuari (contient d'intéressants mémoires en catalan, castillan, français et anglais). — *É. Michon*. Rebords de bassins chrétiens ornés de reliefs (a réuni quarante reliefs qu'il compare entre eux).

6. — Nouvelle Revue historique du droit français et étranger. 1918, septembre-décembre. — É. CHÉNON. Les jours de Berry au Parlement de Paris de 1255 à 1328 (devant les divers parlements qui furent réunis sous saint Louis et d'où est sorti le Parlement, les causes de chaque bailliage étaient jugées à des jours spéciaux; dans les *Olim* et dans d'autres documents, il est souvent

Digitized by Google

question des *dies biturícenses*. Commence un catalogue des procès concernant le Berry portés devant les divers parlements; de 1255 à 1263, en signale vingt-trois). — Olivier MARTIN. Un document inédit sur les travaux préparatoires de l'ancienne coutume de Paris (c'est le procès-verbal d'une assemblée réunie en juin et juillet 1507 au Châtelet pour préparer la rédaction des coutumes de la prévôté et vicomté de Paris; malheureusement, le préambule fait défaut; ce procès-verbal se trouve dans le ms. fr. 11750 de la Bibliothèque nationale). = C.-rendu : *Geneviève Aclocque*. Les corporations, l'industrie et le commerce à Chartres du XI^e^ siècle à la Révolution (important compte-rendu de G. Fagniez).

7. — Polybiblion. 1919, mai-juin. — Publications relatives à la guerre européenne, parmi lesquelles : Mémoires de l'ambassadeur *Morgenthau* (document des plus précieux); *G. Lechartier*. Intrigues et diplomaties à Washington, 1914-1917 (montre tous les procédés auxquels les Allemands ont eu recours aux États-Unis); *Pasteur Vallery-Radot*. Pour la terre de France par la douleur et la mort (très beau livre); *Édouard Junod*. Lettres et souvenirs, 1875-1915 (l'auteur est un officier suisse, engagé dans la légion étrangère, qui a combattu en Algérie, au Maroc, à Madagascar, au Tonkin et fut tué près de Souain en 1915). — *Pierre Batiffol*. Études de liturgie et d'archéologie chrétiennes (neuf bonnes monographies). — *Oscar Harvard*. Le prêtre-soldat dans l'histoire (depuis le temps des Césars jusqu'à nos jours). — *André Lichtenberger*. La France au Maroc (travail lumineux). — *Henry Dugard*. Le Maroc de 1918 (suite au Maroc de 1917). — Comte *Maurice de Périgny*. Au Maroc. Marakech et les ports du Sud (excellent). — Comte *de La Revelière*. Les énergies françaises au Maroc (rapport d'homme d'affaires). — *Henri Malo*. Les pêches maritimes. Un tour sur le Dogger-Bank (critique vive des procédés de pêche français).

8. — La Révolution française. 1919, mai-juin. — André BLUM. Les fêtes républicaines et la tradition révolutionnaire (caractère général de ces fêtes; en note la liste des « principales » fêtes révolutionnaires depuis le 14 juillet 1790 jusqu'au 20 vendémiaire an III). — F. BRAESCH. Un faux historique (il s'agit de la prétendue lettre du comte de Provence à Favras et qui prouverait la participation du premier dans le complot fomenté par le second; Favras fut exécuté le 19 février 1790 et la pièce porte la date du 1^er^ novembre 1790; elle a été fabriquée sans doute en 1802, époque où elle a paru dans un roman de Regnault-Warin). — F. ÉVRARD. Une enquête du Parlement de Paris sur la récolte de 1788; suite et fin (la crise du blé et du pain, pendant les derniers mois de 1788, ne peut se dissocier de la décomposition de l'Ancien régime). — M. DUSSARP. Un exemple symptomatique de l'organisation du service de santé militaire de l'an VIII (publie une lettre du sous-préfet de Brignolles et du préfet

Digitized by Google

du département du Var montrant que les blessés de la guerre étaient très mal soignés). — Jean CANU. Le régime électoral et l'opinion publique en 1814-1815 (extrait d'un mémoire pour le diplôme d'études supérieures d'histoire présenté à la Sorbonne en 1918). = C.-rendus : *Robert Bizardel.* L'assemblée provinciale du Nivernais (pas assez creusé). — *Paul Meuriot.* Le recensement de l'an II (critiques de détail). — *A. Mathiez.* Danton et la paix (on reproduit l'avant-propos de l'auteur). — Livres sur la guerre que nous avons signalés.

9. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1919, 15 avril. — *P.-A. Bœser.* Mummiekisten van het nieuwe Rijk; 2e et 3e séries (très belles planches en phototypies. M. Moret nous présente les personnages auxquels ont appartenu les cercueils contenant ces momies). — *P. Alfaric.* L'évolution intellectuelle de saint Augustin. I. Du manichéisme au néoplatonisme; *du même :* Les écritures manichéennes (deux thèses très remarquées et très remarquables; « œuvre capitale », dit A. Loisy). — *H. F. Stewart* et *E. K. Rand.* Boethius. The theological tractatus with an english translation (bonne édition; la traduction anglaise aide beaucoup à l'intelligence du texte). — *J. Laborde.* Il y a toujours des Pyrénées (oui, par l'effet d'erreurs commises de part et d'autre, mais d'erreurs qu'il serait facile de réparer). — *Hennessy.* L'évolution régionaliste (les origines du fédéralisme se trouvent dans le félibrige; le but en est la décentralisation. La France pourrait être avec profit divisée en dix-sept régions économiques, d'après la carte dressée en 1910 par Vidal de La Blache). — *G. Truc.* D'une organisation intellectuelle du pays (clair et utile). — *Eugène Gascoin.* Les victoires serbes de 1916 (bon; mais l'illustration aurait pu être de meilleur choix). = 1er mai. *L. W. King.* Legends of Babylon and Egypt in relation to hebrew tradition (trois conférences sur les documents fournis par les fouilles américaines de Nippur et sur les étroits rapports qu'ils permettent d'établir entre la tradition jahviste de la Genèse et les traditions babylonienne et sumérienne qui sont beaucoup plus anciennes. La formation du mythe diluvien s'y trouve mise en pleine lumière). — *B. Berenson.* Essays in the study of Sienese painting (recueil d'articles sur les peintures siennoises conservées dans des collections américaines). — *René Lote.* Les intellectuels dans la société française, de l'Ancien régime à la démocratie (fait penser). — *A. Gérard.* Ma mission en Chine, 1893-1897 (important). — *J. D. Duff.* Russian realities and problems (série de conférences faites au mois d'août 1916; les événements en ont depuis singulièrement affaibli l'optimisme; il faut néanmoins faire confiance à la Russie). — *B. Bareilles.* Les Turcs; ce que fut leur empire; leurs comédies politiques (réquisitoire fort bien documenté contre le gouvernement ottoman responsable de toutes les « turpitudes » qu'il a commises sous les déguisements les plus divers). = 15 mai. *A. Bel.* Les industries de la céramique à Fez (beaucoup de renseignements historiques et linguistiques). — Abbé *Joseph Sautel.*

Digitized by Google

Catalogue descriptif et illustré des antiquités romaines du musée municipal de Vaison (excellent). — *Félix Sartiau.* L'archéologie française en Asie Mineure et l'expansion allemande (instructif). — *André Bellessort.* Le nouveau Japon (agréable ouvrage d'un touriste bien renseigné sur les choses d'Extrême-Orient). — *Lucien Maury.* Les problèmes scandinaves. Le nationalisme suédois et la guerre, 1914-1918 (instruit et fait réfléchir). — La vie catholique dans la France contemporaine (fournit beaucoup de renseignements précieux et qui, peut-être, feront revenir quelques Allemands de leurs préjugés à l'égard de la France). — *G. Goyau.* Ce que le monde catholique doit à la France (remarquable apologie du catholicisme). = 1er juin. *É. Cuq.* Les nouveaux fragments du code de Hammourabi sur le prêt à intérêt et les sociétés (instructif). — *G. Conteneau.* Umma sous la dynastie d'Ur (publie 110 tablettes de comptabilité, intéressantes pour la vie d'Umma au XXIVe siècle av. J.-C.). — *R. S. Conway.* The venetian point of view in roman history (étude sur la « patavinitas » de Tite-Live. Tite-Live pense et écrit comme un peintre vénitien du XVIe siècle; ses Décades sont une suite de scènes, de tableaux raccordés entre eux par des récits). — *H. Coutant.* La *Marseillaise*, son histoire depuis 1792 (bon). — *E. O'Shaughnessy.* Une femme de diplomate au Mexique du 8 octobre 1913 au 23 avril 1914; trad. par *E. Altiar* (très intéressant tableau du conflit entre le Mexique et les États-Unis). — Mgr *Landrieux.* La cathédrale de Reims. Un crime allemand (livre véridique et très émouvant). — La vie catholique dans la France contemporaine (ce n'est pas un livre d'histoire, mais un ouvrage de propagande, surtout à l'adresse des étrangers. Article d'Albert Houtin). — *Bernard Shaw.* Peace conference hints (pamphlet d'un humoriste anglais contre l'Angleterre détestée; « altère sciemment et malicieusement la vérité »). — *Victoroff-Toporoff.* La première année de la révolution russe. Faits, documents, appréciations (important et plein de renseignements sûrs).

10. — Revue de l'histoire des colonies françaises. 1918, 4e trimestre. — J. GOULVEN. L'établissement des premiers Européens à Mazagan au cours du XIXe siècle (Mazagan, après le départ des Portugais en 1769, fut livrée aux flammes par les Maures; elle fut reconstruite en 1821; les premiers commerçants étrangers : la famille Redman, d'origine anglaise; les principaux foyers d'émigration : Baléares et Gibraltar; les intérêts français et la firme Joseph Brudo en 1857; développement de la population européenne depuis l'instauration de notre protectorat au Maroc; sur 22,000 habitants, on compte actuellement 1,600 Européens dont 830 Français; vœux qu'on y puisse établir bientôt un grand port). — F.-P. RENAUT. La question de la Louisiane, 1796-1806; suite et fin (mécontentement qui se produit en Espagne à la suite du traité de Paris; l'application de ce traité et la délimitation de la Louisiane; le conflit hispano-américain, 1804-1806; ces rapports hostiles entre les États-Unis et l'Espagne devaient sub-

Digitized by Google

sister sous une forme plus ou moins atténuée durant tout le XIXe siècle et se dénouer seulement par la disparition du pavillon espagnol du Nouveau-Monde, tant continental qu'insulaire; en appendice, le rapport de Talleyrand à l'Empereur au sujet du « Mémoire sur les Florides », remis par Monroe, 6 mai 1806). = C.-rendus : *Marc de Villiers*. Histoire de la fondation de la Nouvelle-Orléans, 1717-1722 (ouvrage un peu confus, mais contenant d'importantes découvertes, publié avec un grand luxe). — *Benjamin Sulte*. France et Canada, 1775-1782 (la France n'a point songé à reprendre le Canada ni à reconstituer son ancien empire colonial dans l'Amérique du Nord; Vergennes, d'autre part, craint de voir le Canada passer entre les mains des Américains; telle est la thèse soutenue par M. Sulte, et deux faits que cite M. Froidevaux la confirment). — *A. Singaravelon*. Inventaire des archives judiciaires de Chandernagor (elle vont de 1703 à 1821). — *Henri Parmentier*. Cartes de l'empire khmer d'après la situation des inscriptions datées (six cartes à l'échelle uniforme du 4.000.000e représentant cet empire aux divers siècles de son histoire). = 1919, 1er trimestre. Henri FROIDEVAUX. Les premiers successeurs de Flacourt à Madagascar, février 1655-janvier 1656 (le second gouvernement de Prony, 12 février-26 mars 1655; Desperriers; le meurtre du capitaine de La Forêt; vengeance de Desperriers). — Ch. DE LA RONCIÈRE. L'attaque du Fort-Royal de la Martinique par Ruyter, 20 juillet 1674 (comment au lendemain des batailles navales de Solebay, de Schooneveld, du Texel, Ruyter se vit infliger une sanglante défaite par un seul de nos vaisseaux de guerre et par une poignée de matelots et de miliciens). — Charles-B. MAYBON. Nguyên-Ahn, empereur et fondateur de dynastie, 1802-1810 (il prit le titre de Gia-long et fut le premier souverain régnant sans partage sur toute l'Indo-Chine annamite agrandie du delta du Mékhong; bibliographie des ouvrages en langue chinoise et en langue indo-européenne). = C.-rendus : *V. Demontès*. Papiers du général Berthezène relatifs à la colonisation de l'Algérie (intérêt de ces documents). — Lieutenant-colonel *Hannezo*. Tabarca (on explique pourquoi Richelieu a voulu mettre la main sur ce rocher stérile de la côte de Tunisie). — *L. Cadière*. Les Européens qui ont vu le vieux Hué : le P. de Rhodes (la description du P. de Rhodes s'applique à l'année 1645). = 2e trimestre. A. VADALA. Essais sur l'histoire des Karamanlis, pachas de Tripolitaine de 1714 à 1835 (en 1551, l'amiral turc Sinan Pacha s'empara de Tripoli qui fut gouverné désormais par vingt-huit valis turcs jusqu'en 1714. A cette date, Ahmed Karamanli chassa les Turcs et se rendit presque indépendant de Constantinople, fondant une dynastie locale maure de six pachas qui gouvernèrent le pays jusqu'en 1835. Alors la Turquie prit possession à nouveau de Tripoli qu'elle garda jusqu'en 1911. Histoire détaillée des six pachas Karamanlis : Ahmed Ier, 1714-1745; Mohammed, 1745-1754; Ali Ier, 1754-1793; Ahmed II, 1794; Yousef, 1794-1832; Ali II, 1832-1835; en appendice, la liste des documents manus-

Digitized by Google

crits relatifs aux Karamanlis conservée dans les dépôts publiés de Paris). — Henri MALO. Les fâcheux errements du capitaine Jacques Thomas, 1684-1685 (épisode de la flibuste dans les Antilles, sur les côtes du Sénégal et de la Guinée). = C.-rendus : *Georges Bruel.* L'Afrique équatoriale française : le pays, les habitants, la colonisation, les pouvoirs publics; préface de M. *Merlin* (œuvre considérable dans tous les sens du mot). — Le Mémorial de *Pedro Sevil* à Philippe III sur la conquête de l'Indo-Chine; publié, traduit et annoté par *Antoine Cabaton* (tiré d'une plaquette imprimée sans doute à la fin de 1603; le capitaine préconise la conquête du Cambodge par l'Espagne, mais ne réussit pas à persuader Philippe III). = Notes bibliographiques : Lamartine défenseur des intérêts syriens; Les établissements romains de la plaine de Sétif; Notes sur l'histoire du Sénégal aux temps de la Révolution et du premier Empire (d'après le travail de M. *J. Monteilhet*); Le gouvernement français et le Canada en 1760.

11. — Revue de l'histoire des religions. 1919, janvier-février. — J. TOUTAIN. Les Lupercales romaines et la fête chrétienne de la Purification de la Vierge ou de la Chandeleur (contrairement à l'opinion de Mgr Batiffol, il y a un rapport entre la fête chrétienne de la Purification et les rites de lustration célébrés par les païens au mois de février, ainsi que Bède le Vénérable l'avait indiqué au VIII[e] siècle). — A. VAN GENNEP. L'état actuel du problème totémique; suite (la théorie de Goldenweiser; la répartition géographique du totémisme; ses survivances dans l'Égypte prédynastique; opinions des principaux égyptologues). — P. SAINTYVES. Les notions de temps et d'éternité dans la magie et la religion (comment s'est formée la notion de temps; les caractéristiques du temps magico-religieux; les dates critiques du calendrier; quant à l'éternité, elle n'est qu'une notion imaginaire, « une projection, une extériorisation du sentiment extatique durant lequel le temps paraît être aboli »). = C.-rendus : *L. Bréhier.* L'art chrétien, son développement iconographique jusqu'à nos jours (information très riche et très sûre. Quelques erreurs signalées par M. Guignebert). — Dom *R. Hugh Connoly.* The so-called Egyptian church order and derived documents (la démonstration de l'auteur est concluante). — *Edward G. Browne.* Materials for the study of the Babi religion (documents importants; comment le babisme est devenu le bébaïsme, c'est-à-dire au lieu d'une révolution dans l'islamisme une doctrine de la paix universelle qui, par son vague, pouvait être admise par les croyants de toutes les religions). — *Edward Spearing.* The patrimony of the roman church in the time of Gregory the Great (l'auteur est un jeune étudiant tué à la guerre; a dépouillé avec soin les lettres de Grégoire le Grand où il est fait mention des patrimoines).

12. — Revue des bibliothèques. 1918, janvier-juin. — Ch. BEAU-

Digitized by Google

LIEUX. Catalogue des livres du XVIe siècle, 1501-1550, de la bibliothèque de l'Université de Paris. Supplément (le Catalogue n'enregistrait que les livres imprimés de 1501 à 1540; on trouvera ici, par ordre alphabétique des auteurs, un supplément à ce Catalogue et une suite comprenant la description de tous les livres de cette bibliothèque qui ont été imprimés de 1541 à 1550; l'article s'arrête à *Eck Osraldus ab;* à suivre). — Jean BONNEROT. La bibliothèque centrale et les archives du service de santé au musée du Val-de-Grâce (voir plus haut, p. 365). = C.-rendus : Library of Congress. A list of american doctoral dissertations printed in 1912-1916; 5 volumes (statistique de ces thèses par universités). — Cornell University library. Catalogue of the Petrarch Collection bequeathed by Willard Fiske, compiled by Mary Fowler (la collection dépasse 4,000 volumes). — The University of Chicago. Publications of the members of the University, 1902-1916.

13. — Revue des études anciennes. 1919, avril-juin. — E. BOURGUET. Sur la promantie des Thouriens (nouvelle interprétation d'une inscription de Delphes, mentionnant le privilège des Thouriens de consulter l'oracle avant les Grecs de l'Italie méridionale). — Ph. BOISSEVAIN. La tablette d'achat de Tolsum (en Frise; trouvée en 1917; elle date sans doute de la fin du règne d'Auguste). — J. VENDRYÈS. Sur le nom du « gendre » (le sens de ce mot s'est fixé peu à peu, comme tous les mots désignant la parenté avec la famille de la femme). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXXXII. Nouvelles questions sur les druides (les druides de l'assemblée des Carnutes étaient sans doute délégués par les *pagi* de la Gaule, au nombre de cinq cents; ils étaient des rois-prêtres). — J. ROY-CHEVRIER. Dea Souconna (c'était sans doute la déesse d'une source qui naissait à Chalon pour se perdre dans l'*Arar*). — C. JULLIAN. A propos de géographie urbaine (analyse de quelques leçons faites au Collège de France). — M. PIROUET. Coup d'œil sur le réseau des voies principales du Jura avant le moyen âge et particulièrement sous la domination romaine. — Marquis DE FAYOLLE. L'oppidum central des Pétrocores (le plateau de la Boissière, et non pas l'arête d'Écornebœuf). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : *P. Saintyves.* L'antre des nymphes de Porphyre, suivi d'un Essai sur les grottes (bonne contribution à l'histoire des religions, mais que d'hypothèses!). — *Hugh Connolly.* The co-called Egyptian Church Order and derived documents (démonstration concluante). — *Ch. Frégier.* Les étapes de la crise grecque, 1915-1918 (l'histoire ancienne peut éclairer l'histoire contemporaine). = Juillet-septembre. P. CLOCHÉ. Les conflits politiques et sociaux à Athènes pendant la guerre corinthienne, 395-387 av. J.-C. (recherche dans quelle mesure la politique intérieure, les ambitions, les conflits sociaux d'Athènes ont pu influer sur les préludes, les origines et l'évolution de la guerre de Corinthe et réciproquement; étude minutieuse, fondée sur une interprétation de tous les documents). — R. VALLOIS. Observations sur

Digitized by Google

le théâtre romain de Mérida (cherche à déterminer les époques où furent construites les diverses parties du théâtre). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXXXIII. Aux cols du Jura : la Faucille et Saint-Cergues (croit que par Saint-Cergues et par la Faucille, ou tout au moins par l'un des deux cols, passait une route romaine importante et sans doute un vieux chemin gaulois; expose les arguments en faveur de cette opinion; en appendice, M. Lucien FEBVRE analyse les six mémoires qui ont été envoyés à l'Académie de Besançon pour le concours qu'elle avait ouvert en 1756 sur ce sujet : les voies romaines de Séquanie). — W. DÉONNA. Clef et hache (une hache néolithique trouvée à Loudun porte à sa surface un signe en forme de clef, gravé sans doute à l'époque romaine : c'est une amulette funéraire où la clef doit ouvrir au mort les portes de l'Au-delà). — Adrien BLANCHET. Les sarcophages de Charles IX à Pont-Saint-Esprit (sarcophages chrétiens d'Arles que Charles IX fit embarquer en 1565 sur le Rhône, mais qui, à la suite d'un naufrage, furent précipités dans le fleuve près de Pont-Saint-Esprit; ne pourrait-on pas faire des recherches pour les retrouver?). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : Travaux du Congrès français de la Syrie tenu à Marseille les 3, 4 et 5 janvier 1919. — *Antoine Thomas*. Notice sur le manuscrit latin 4788 du Vatican, contenant une traduction française, avec commentaire par maître Pierre de Paris, de la « Consolatio philosophiae » de Boèce (Pierre de Paris vivait au début du XIV^e^ siècle). — *M.-J. Lagrange*. Saint Paul, épître aux Galates (édition excellente).

14. — Revue des études napoléoniennes. 1919, mai-juin. — Joseph DURIEUX. Les vingt-cinq cavaliers d'Arcole, 17 novembre 1795 (détails authentiques sur dix de ces cavaliers qui, conduits par le lieutenant Joseph Damingue, dit Hercule, assurèrent par un coup de surprise la victoire de Bonaparte au pont d'Arcole. Les autres sont restés inconnus jusqu'à ce jour). — Général H. LE GROS. A propos des méthodes de commandement de Napoléon (du rôle de la surprise à la guerre. Sachant combien le Français est bavard et indiscret, l'Empereur ne confiait d'ordinaire ses plans à personne et seulement au dernier moment). — Alfred HACHETTE. La confession d'un témoin de l'affaire Tchernitchef (ce témoin est un certain Soulet, policier intermittent et besogneux, par qui Tchernitchef, aide-de-camp du tsar, essaya en 1810 d'obtenir des renseignements confidentiels sur les mouvements et les positions des armées françaises). — J. DONTENVILLE. Le complot des « ultras » en 1818. — Georges WEILL. Coessin et le fils de Napoléon (biographie composée à l'aide de documents en partie inédits sur un ancien polytechnicien, inventeur et chef de secte, qui mourut méconnu en 1843. Il était entré en rapports avec le comte Léon, fils de Napoléon I^er^ et de M^lle^ Denuelle, plus tard comtesse de Luxbourg. Léon et l'un de ses amis, Charbonnel, entreprirent de continuer l'œuvre de Coessin, cet « homme de génie », « le plus grand philosophe des temps modernes ». Ils échouèrent, comme

Digitized by Google

leur maître). — Talleyrand et son entourage à la suite de la Grande Armée, 1806-1807; souvenirs d'un Danois au service de la France: traduits par E.-G. LEDOS; suite et fin. — Paul MARMOTTAN. L'hospitalité napoléonienne envers les rois feudataires (publie des notes de frais pour l'année 1809).

15. — Revue des sciences politiques. 1919, 15 juin. — Gaston DESCHAMPS. M. Vénizelos et la nation grecque (son rôle en Crète, puis en Grèce; ce que lui doit la cause de l'hellénisme). — A. ARNAUNÉ. Des causes de la cherté actuelle de la vie aux États-Unis d'Amérique, en Angleterre et en France. — J. FLACH. L'âme alsacienne et le retour de l'Alsace à la France (leçon d'ouverture du cours professé au Collège de France en 1918-1919. « L'esprit alsacien plonge ses racines dans un tréfonds gaulois, indigène et français d'où il n'a cessé de puiser sa substance. Quand le froid de la conquête s'est abattu sur le pays et que des sédiments allemands ont recouvert le sol, la sève a reflué dans les racines comme en hiver la sève des arbres. Mais voici le printemps qui reparaît et l'arbre qui renaît dans toute sa force; il s'épanouit en beauté »). — P. CLOAREC. La guerre sous-marine (faillite de cette guerre, entreprise par les Allemands; lutte des puissances de l'Entente contre les immersibles). — Julien ROVÈRE. Le développement économique de la Bavière de 1870 à 1914 (la Bavière a assez peu profité des avantages économiques que l'empire assurait à ses membres; si le bien-être de sa population s'est accru; le pays est loin d'avoir atteint l'énorme développement économique pris par la Saxe: la Bavière est tributaire du Rhin et sera forcément attirée dans l'orbite de la puissance qui sera maîtresse de la navigation de ce fleuve). — J. DUHAMEL. Quelques perspectives sur l'avenir économique de l'Allemagne (le monde entier se fermera aux marchandises allemandes; finie, la chimère du Mittel-Europa; évanouie, l'ambition de Bagdad; fermées les ambitions marocaines et mortes les belles clientèles d'Amérique, d'Angleterre et de France et du monde entier). — Ch. DUPUIS. La police secrète au Congrès de Vienne (d'après le livre du commandant Weil). = C.-rendus : *Achille Viallate*. Les États-Unis d'Amérique et le conflit européen (jusqu'au 6 avril 1917, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée en guerre des États-Unis). — *Joseph Barthélemy*. Démocratie et politique étrangère (on loue l'esprit d'analyse du juriste et le savoir de l'historien). — *Jules Chopin*. L'Autriche-Hongrie, brillant second (beaucoup d'hypothèses; il est loin d'être prouvé que l'archiduc François-Joseph ait préparé l'attentat de Serajevo dont il fut la victime). — *Hugh Gibson*. La Belgique pendant la guerre (témoignage de la plus haute valeur, celui du premier secrétaire de la légation américaine). — *Yovan Cvijić*. La péninsule balkanique (excellent). — Ouvrages sur la Roumanie que nous avons signalés. — *Jacques Flach*. Les origines de l'ancienne France; t. IV (bon travail français, net, loyal, sobre et clair). — *Jean Larmeroux*. La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie; t. II (de 1908 à 1914.

Digitized by Google

n'a pas craint de faire long). — *E. de Marcère.* La Prusse et la rive gauche du Rhin. Le traité de Bâle, 1794-1795 (montre l'égoïsme de la Prusse). — *S.-Th. Lascaris.* Capodistrias avant la révolution grecque (bonne monographie jusqu'à la date de 1822).

16. — Revue du seizième siècle. Tome V, 1917-1918, fascicules 3-4. — Ed. GALLETIER. L' « Idylle du Loir » du poète angevin Pierre Le Loyer et ses sources antiques (la pièce fut récompensée de l'Églantine aux Jeux floraux de Toulouse en 1572; le poète a imité Horace, Juvénal, Catulle, mais surtout Ausone). — Hugues VAGANAY. De Rabelais à Montaigne. Un millier de vocables en *en*, *éen*, *ien* (série d'adjectifs formés avec des noms propres appartenant à la géographie, à la mythologie et à l'histoire). — Henri CLOUZOT. Maître Pihourt et ses hétéroclites (Du Fail a sans doute recueilli une anecdote courante de 1560 et en a gratifié Pihourt qui vivait en 1527). — ID. Deux chansons patoises du XVI^e^ siècle (imprimées en 1556 par Le Roy et Balard en dialecte poitevin). — Georges DUBOIS. L'assaut du V^e^ acte d'Hamlet et sa mise en scène (d'après le traité d'escrime de Henri de Saint-Didier dédié à Charles IX en 1573). — Maurice ROY. Collaboration de Philibert de Lorme aux préparatifs de l'entrée de Henri II à Paris et du sacre de Catherine de Médicis en 1549 (d'après des documents inédits). — ID. La famille de Jehan Bullant (prouve qu'elle était originaire d'Amiens). — H. CHAMARD et G. RUDLER. L'histoire et la fiction dans la « Princesse de Clèves »; fin (« avec cette probité des vrais classiques, M^me^ de la Fayette n'a pas cru que le talent dispensât du travail ni que l'art supérieur de la psychologie l'autorisât à dédaigner l'humble précision historique »). — C.-rendus : *W. F. Smith.* Rabelais in his writings (excellent). — D^r^ *M. Boutarel.* La médecine dans notre théâtre comique depuis ses origines jusqu'au XVI^e^ siècle. Mires, Fisiciens, Navrés (a eu le tort de ne pas se servir, pour expliquer les termes médicinaux, des commentateurs de Rabelais).

17. — Revue générale du droit. 1919, mars-avril. — Jean ALESSANDRI. Essai d'une théorie des blocus nouveaux (extrait d'un volume qui va paraître à la librairie de Boccard). — André ISORÉ. De la situation de la femme en cas de non-présence du mari (extrait d'un volume qui va paraître à la même libraire : « La guerre et la condition privée de la femme »). = C.-rendus : *W. Muelhon.* L'Europe dévastée (significatif). — *A. Gérard.* Nos alliés d'Extrême-Orient (importante contribution à l'histoire de la guerre). — *H. Spender.* David Lloyd George (c'est plutôt un exposé de la politique anglaise en ces dernières années).

18. — Revue historique de la Révolution française. 1918, avril-juin. — Jean RÉGNÉ. Les Autrichiens dans l'Ardèche en 1814 et 1815 (article très précis où sont utilisés et publiés des documents inédits ; à suivre). — Henry POULET. L'esprit public à Thann pendant

Digitized by Google

la Révolution. La Société des amis de la constitution, 1791-1795; suite (publie d'importants extraits des registres de la Société). — Joseph COMBET. La Révolution dans le golfe de Sambracit, 1789-1799; suite (difficultés monétaires; situation du clergé). — Félix PONTEIL. La Société populaire des Antipolitiques d'Aix-en-Provence, d'après des documents inédits, 1790-1795; suite (organisation de la Société à son apogée; ses rapports avec le dehors, d'après ses archives). — Le registre de correspondance de Roger DUCOS en mission à Landrecies, 1er germinal-10 fructidor an III, publié par Maurice DUSSARP; suite (du 13 prairial au 14 messidor an III). — G. VAUTHIER. Les hommages des auteurs à la Convention. — Camille PITOLLET. Une relation manuscrite de la translation des ossements de Pierre Goudelin à Toulouse, le 14 juillet 1808 (Goudelin, rimeur toulousain, qui avait été couronné aux Jeux floraux; cette relation contient des détails sur la réception faite à l'empereur et à l'impératrice les 25-29 juillet de cette même année). = C.-rendu : *F. J. Maccunn.* The contemporary english view of Napoleon (beaucoup de détails intéressants concernant le jugement porté par les Anglais sur Napoléon Ier avant la chute de l'Empire).

19. — Le Correspondant. 1919, 25 mai. — ***. Le bolchevisme russe (son origine, son but, ses moyens; les chefs du parti : Lénine, Trotski, Zinoviev, Sverdlov, Krylenko, Kamenev, Lounatcharski et les trois ministres des affaires étrangères : le russe Tchitcherine, l'arménien Karachan, le juif autrichien Karl Radek). — MILES. Silhouettes de guerre. M. Lodge (sénateur des États-Unis, homme politique et historien, un des hommes les plus distingués du parti républicain, né à Boston le 12 mai 1850. On raconte ici son intervention contre la politique du président Wilson dans la Conférence de la Paix). — Pierre KHORAT. Propos d'un combattant. En Allemagne avec les vainqueurs; suite (intéressantes observations. Notons celle-ci entre autres, à propos des pays rhénans : « L'annexion poserait des problèmes irritants et difficiles à résoudre. Laissons les Rhénans vivre leur vie sous notre contrôle effectif. Disons avec eux : vous ne serez plus Prussiens, mais ne leur disons pas : vous serez Français. Ils y perdraient peut-être et nous n'y avons rien à gagner. » N'est-ce pas la sagesse même?). — ***. Aspirations nationales de la Belgique (la question de l'Escaut, la frontière de l'est, les échanges, les rectifications de frontière, la neutralité; avec une carte). — L. DE LANZAC DE LABORIE. L'œuvre historique de M. Frédéric Masson. I : Avant les études napoléoniennes. — ***. La paix de Versailles (analyse des conditions imposées à l'Allemagne le 7 mai 1919). = 10 juin. Mgr Pierre BATIFFOL. Une campagne américaine pour l'union des églises (cette campagne a été ouverte en 1910 par l'assemblée plénière des épiscopalistes américains à Cincinnati; elle a pour objet de réunir une conférence mondiale de toutes les églises chrétiennes fondées sur le principe de la hiérarchie traditionnelle à base épiscopale. Les catholiques

Digitized by Google

doivent « faire bon visage » et « faire confiance » à cette attitude nouvelle qui se dessine dans le protestantisme anglo-saxon). — MILES. Silhouettes de guerre. Le sénateur Borah (un des adversaires de la Ligue des nations et, en général, de la politique du président Wilson dans la Conférence de la Paix). — Pierre DUPOUEY. Lettres intimes (écrites à bord du cuirassé « République », août et septembre 1914, puis pendant la campagne de l'Yser, novembre 1914-avril 1915. Dupouey fut blessé en avant de Saint-Georges et mourut le 3 avril à Nieuport). — L. DE LANZAC DE LABORIE. L'œuvre historique de Frédéric Masson. II. Les études napoléoniennes (analyse et critique). — Fénelon GIBON. Les noces d'or de la Société générale d'éducation et d'enseignement (société fondée en mai 1868 par d'éminents catholiques en opposition de la ligue de l'enseignement, cette « maçonnerie extérieure » de Jean Macé). = 25 juin. Mgr JULIEN. Une théorie catholique de la « Société des Nations » (intéressante analyse d'un *Essai théorique sur le droit des gens* par le P. Taparelli, Naples, 1848). — MILES. Silhouettes de la guerre. M. Elihu Root (ancien sénateur de l'État de New-York; une des plus hautes autorités en droit international, âgé aujourd'hui de soixante-quinze ans, étant né le 15 février 1845). — Vicomte Henri DAVIGNON. L'opinion en Belgique pendant et depuis la guerre. — Abbé Félix KLEIN. Deux mois d'Amérique au temps de l'armistice; suite. — L. DE LANZAC DE LABORIE. Les finances de l'Ancien régime et du début de la Révolution (à propos de l'ouvrage de M. Marion). — François LECHANNEL. M. Brand Whitlock et l'occupation de la Belgique (analyse du livre : *In Belgium under the German occupation* par M. Whitlock, ministre des États-Unis en Belgique, témoin direct et singulièrement bien informé). = 10 juillet. MILES. Silhouettes de guerre. Le sénateur Hiram Johnson (le sénateur H. Johnson, de Californie, est un républicain, ami dévoué de Roosevelt, adversaire résolu du démocrate Wilson et de sa politique, très hostile à la Ligue des Nations telle que Wilson l'a imposée à la Conférence de la Paix, « typicall american » et franc-maçon à la mode américaine; né à Sacramento le 2 septembre 1866). — Colette YVER. Les sources du féminisme. L'intellectuelle et l'amour. — M. MARION. La question des économies au lendemain de la précédente guerre. — Ernest DAUDET. Témoin d'un siècle. La princesse Léonille de Sayn-Wittgenstein, 1816-1918. I (née à Moscou le 9 mai 1816, la princesse est morte à Ouchy en janvier 1918; elle a écrit des *Souvenirs*, parus en 1907, des *Pages intimes*, imprimées de son vivant et distribuées à quelques intimes après sa mort. C'est d'après ces confidences, des lettres nombreuses de la princesse, de longues conversations avec celle-ci et avec ses familiers, que M. Daudet en retrace la biographie. Elle était née Bariatinski; elle épousa en 1834 son cousin, le prince de Sayn-Wittgenstein, veuf avec deux enfants; comme lui, elle professait alors la religion orthodoxe, mais elle inclinait fortement vers le catholicisme; d'où un conflit moral qui assombrit sa vie). — Camille

Digitized by Google

VALAUX. Le problème de Tanger (c'est à Tanger que doit se faire « la liaison politique du Maroc avec la France, comme sa liaison économique; c'est aussi par le grand port d'escale de Tanger, enfin outillé, que le Maroc entrera dans la vie générale du monde. Cela importe à la solidité de la domination française aussi bien qu'aux intérêts du vieil empire rajeuni et ranimé par nous »). — DEMORGNY. Le président Roosevelt et le comte de Witte à la conférence de Portsmouth, août 1905 (l'auteur vit, pendant l'hiver de 1917-1918, à Pétrograd, M. Korostovetz, ancien ministre de Russie à Téhéran, que le comte de Witte avait emmené avec lui aux conférences de Portsmouth comme secrétaire. Korostovetz fut chargé de tenir le journal du comte pendant les longues tractations politiques et financières qui se terminèrent par le traité de Portsmouth. Ce journal, M. Demorgny, ancien professeur du jeune chah de Perse à Téhéran de 1911 à 1914, réussit à le rapporter avec lui quand il put rentrer en France. C'est à l'aide de ce document précieux et des conversations avec Korostovetz qu'il a retracé les rapports de l'ambassadeur russe avec le président des États-Unis en 1905). — Raoul DU VAURE. Le Siam et sa participation à la guerre.

20. — Études. Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1919, 20 mai. — Frédéric ROUVIER. L'épiscopat français pendant la grande guerre (les évêques dans les pays envahis : Meaux, Châlons, Reims, Verdun; les évêques sous le sabre allemand : Lille). — Charles PARRA. Un journal clandestin et patriote (« la Libre Belgique »; les rédacteurs ont tenu jusqu'à la victoire, jusqu'au jour du retour du roi Albert à Bruxelles; le journal, parvenu à son numéro 171, mourut alors en beauté). — Blaise ROMEYER. Le bolchevisme russe : sa méthode et son esprit. II (l'esprit du bolchevisme : les destructions; mais sur les ruines du monde bourgeois, il prétend édifier un monde nouveau; il a son idéal). — H. DELEHEYE. Les « Acta sanctorum » des Bollandistes; 3e article (élaboration et adoption du plan; ses inconvénients, ses avantages; dissertations générales servant de *Propylaeum* à certains mois). — Henri DU PASSAGE. L'avenir du syndicalisme. II (importance du syndicalisme; services que peut rendre une société comme l'Internationale syndicale catholique). = C.-rendus : *K. Waliszewski*. La Pologne inconnue (proteste contre la thèse que les malheurs des Polonais ne sont imputables qu'à leur esprit d'anarchie). — *Jean-E. Godefroy*. Les bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution (connaît à fond son sujet). = 5 juin. Joseph HUBY. Le témoignage d'Émile Clermont. Souvenirs et récit d'une sœur (veut surtout montrer en Clermont l'écrivain qui revient à la foi). — Maxime DOÜILLARD. La jeunesse catholique française au XIXe siècle (d'après le livre du R. P. Mainage; associations formées par les jeunes catholiques; les « semaines sociales »). — Paul DUDON. L'Allemagne vue par deux ambassadeurs américains (Gérard, ambassadeur à Berlin; Morgenthau, ambassadeur à Constantinople). — Impressions de guerre.

Digitized by Google

LXXV. Paul PEETERS. A la recherche de « la Libre Belgique ». Un épisode de l'occupation allemande à Bruxelles (récit de la descente faite par la police allemande, le 18 mars 1916, à Etterbeck-Bruxelles, au collège Saint-Michel, où elle espérait trouver les rédacteurs de « la Libre Belgique »). = C.-rendus : *Mgr Péchenard.* Le martyre de Soissons (fruit d'une patiente information). — *André Hallays.* L'opinion allemande pendant la guerre 1914-1918 (excellent). = 20 juin. Pierre LHANDE. La fin du « Gambetta » (dans la nuit du 26 au 27 avril 1915; extrait d'une biographie de l'enseigne Lefèvre qui va paraître prochainement; Lefèvre périt avec le vaisseau). — Xavier MOISANT. Que demande l'Irlande? Les revendications du Sinn fein (l'Irlande veut répudier son allégeance vis-à-vis de l'Angleterre). — Paul PIERLING. Un précurseur de Vladimir Soloviev : le prince N.-B. Golitsyne (celui-ci, comme plus tard celui-là, admet la primauté d'honneur et de juridiction et l'infaillibilité doctrinale de l'église; le rôle de Golitsyne au milieu du XIX^e siècle). — H. DELEHEYE. Les « Acta sanctorum » des Bollandistes; suite. L'épreuve (les Carmes contre le P. Papebroch, qui ne voulait pas que l'ordre du Carmel remontât au prophète Élie; autres attaques contre le continuateur de Bolland; rôle de la papauté dans ces querelles). — Louis LAURAND. Voix américaines pour les études classiques (elles ont été réunies dans un volume paru à Princeton, « Value of the classics », dont on nous donne d'amples extraits). — Lucien ROURE. « Le retour à la scolastique » (d'après l'ouvrage de Gonzague Truc). = C.-rendus : *Jean Vic.* La littérature de la guerre, août 1914-août 1916 (excellent instrument de travail). — *G. Lechartier.* Intrigues et diplomaties à Washington, 1914-1917 (rôle de l'ambassadeur allemand Bernstorff; ouvrage très bien documenté). = 5 juillet. Adhémar D'ALÈS. Études anglicanes sur l'église primitive (analyse les articles réunis par le D^r Swete : Essays on the early History of the Church and the Ministry. « Les auteurs de ce savant livre ont, depuis longtemps, franchi la plupart des étapes qui ramènent de l'anglicanisme primitif au christianisme intégral ». Mais pourquoi sont-ils restés à mi-chemin?). — Paul DUDON. L'instruction intégrale et l'école unique des « compagnons » (tout en applaudissant à l'esprit qui anime « les compagnons », s'élève contre la formule de l'école unique qui a contre elle la pédagogie, les exigences de la liberté et l'histoire même des sociétés). — Marcel VILLER. Une congrégation alsacienne qui a bien mérité de la France : les sœurs de Ribeauvillé pendant la guerre (d'après le cahier de notes de sœur Marie Gonzague). = C.-rendus : *Régis Michaud.* Mystiques et réalistes anglo-saxons d'Emerson à Bernard Shaw (galerie de portraits très vivants). — *Paul de Jabrun.* Un épiscopat aux Indes : vie de Mgr Charles Lavigne, 1840-1913 (il fut successivement vicaire apostolique chez les chrétiens syriaques de la côte de Malabar, puis évêque de Trincomalie, dans l'île de Ceylan; très intéressant). = 20 juillet. L. BILLOT. La parousie; fin (la fin du monde dans l'Apocalypse). —

Digitized by Google

Henri RIONDEL. La France et les Arméniens (depuis les Croisades jusqu'à nos jours. Et pourtant ce sont les États-Unis qui vont recevoir de la Société des Nations le mandat d'administrer l'état arménien jusqu'à ce qu'il puisse se régir lui-même et marcher par ses propres moyens). — Hippolyte DELEHEYE. Les « Acta sanctorum » des Bollandistes; suite (ruine de l'entreprise lors de la suppression des Jésuites; la nouvelle société des Bollandistes créée en 1857; le rôle du P. Victor De Buck jusqu'en 1870). — Michel D'HERBIGNY. La situation religieuse des provinces baltiques (un chanoine de Saint-Augustin, Meinhard, avait évangélisé cette contrée à la fin du XII^e siècle et l'avait consacrée à la sainte Vierge; comment le protestantisme s'y est répandu; situation de l'église orthodoxe). — Pierre BLIARD. L'assassinat de Foullon de Doué et de Bertier de Sauvigny (au 14 juillet 1789; ils sont morts innocents). — Henri DU PASSAGE. Louis de Clermont-Tonnerre, commandant de zouaves (mort pour la France le 30 mars 1918, d'après le livre de Louis Gillet). = C.-rendus : *E. Angot.* Dames du grand siècle (M^me de Sévigné et M^me de Grignan, M^me de La Fayette, M^me de Motteville; trois bonnes études). — *J. Munier-Jolain.* Le cardinal Collier (le livre garde l'accent très vif d'une parole d'avocat).

21. — La Grande Revue. 1919, juin. — Marcel LAURENT. Nos gouvernements de guerre. II. Le ministère Briand, 1915-1917 (à noter ce qui est dit sur l'expédition d'Orient et en général sur la politique orientale du ministre; en ce qui concerne la guerre sur le front français, c'est à son ministère que nous devons l'unité d'action et l'unité de front). — G. WEULERSSE. La tradition guerrière américaine et l'idéal national américain.

22. — Mercure de France. 1919, 1^er juin. — Camille MALLARMÉ. Italia cara! Fragments de lettres écrites d'Italie entre 1914 et 1918. 1^er article (l'auteur, qui était en Corse au début de la guerre, put arriver en Italie en septembre 1914; de Florence et de Rome, elle envoya des lettres intéressantes sur les sentiments du peuple italien au sujet de la guerre. Cette première série s'arrête le 20 juin 1915, après l'entrée en guerre de l'Italie. Immense influence exercée à ce moment par G. d'Annunzio). — Boris SAVINKOF. L'affaire Korniloff. Réplique à M. Kerensky (à verser au dossier de la Révolution russe en 1917). — Marcel FONTAINE. Six mois de révolution en Bavière (de novembre 1918 à mai 1919). = 16 juin. Étienne FOURNOL. L'Orient bolcheviste (montre l'abîme qui sépare la conception occidentale de la société et les principes des bolchevistes; ils sont radicalement hostiles aux idées de liberté, d'égalité; ils veulent ramener le monde au régime féodal: « le bolchevisme n'est que la féodalité retournée »). — Guy DE POURTALÈS. Petites leçons de maître François Rabelais pour le temps de guerre et pour le temps de paix. — Camille MALLARMÉ. Italia cara! suite et fin (émouvant et instructif). = 1^er juillet. Marcel ROBIN. L'Ar-

Digitized by Google

dorre à la Conférence de la Paix (discute et réfute la thèse historique sur l'Andorre qu'a soutenue M. Miret y Sans dans son livre sur les Caboet).

23. — La Revue de Paris. 1919, 1er juin. — H. C. Les relations de la France avec le Saint-Siège (montre quels avantages le gouvernement actuel pourrait retirer du rétablissement de rapports directs et réguliers avec le chef du monde catholique). — Commandant Émile VEDEL. Quelques épisodes inédits de la guerre sous-marine. — LONGWORTH-CHAMBRUN. Une autobiographie de Shakespeare. II (aux indications fournies par les sonnets de Shakespeare sur ses sentiments et sur sa vie viennent s'ajouter d'autres témoignages contemporains; de tout cela il résulte que l'hypothèse d'Abel Lefranc doit être rejetée). — Auguste GAUVAIN. L'Italie et les Yougoslaves. = 15 juin. André MAZON. Prisons russes d'août à décembre 1918. I (l'auteur, arrêté le 31 août 1918 en représailles de l'assassinat d'Ouritski, raconte avec simplicité, précision et bonne humeur les mauvais traitements que lui ont fait subir, ainsi qu'à ses compagnons de captivité, les autorités bolchevistes). —, C. BOUGLÉ. L'Université américaine (montre comment les Universités françaises ont réussi à répondre au désir des soldats américains en France de s'initier à l'histoire, à la littérature, à la civilisation françaises. L'expérience, bien que hâtive et imparfaite, a donné de beaux résultats). — René HUBERT. La philosophie de l'histoire et les événements du temps présent (« la philosophie de l'histoire est la connaissance, dans l'ordre des temps, de toutes les expressions de la liberté morale, et la conscience humaine, qui n'existe pour la science positive que par ce qu'elle lui fournit de documents psychologiques, est pour elle le centre auquel tout se ramène »). — F. MAURETTE. L'Afrique du Milieu (ses diversités régionales, son unité naturelle; champ d'activité qu'elle offre à la colonisation ainsi qu'à la souveraineté des métropoles démocratiques). = 1er juillet. Louis BARTHOU. La bataille du Maroc. I (le Maroc a été un autre théâtre de la guerre mondiale; il nous importe donc de le bien connaître. L'auteur, évidemment renseigné de première main, nous expose les intrigues de l'Allemagne avant et depuis la déclaration de guerre, les mesures prises par le général Lyautey pour maintenir les gains déjà acquis et poursuivre la conquête du pays. La bataille continue). — STENDHAL. Rome, Naples et Florence (publie cinq fragments inédits qui datent de 1824). — A. AULARD. Hoche et la République rhénane (fort intéressant exposé des mesures prises par Hoche en 1795-1797 pour appuyer et organiser cette République; elle disparut après le coup d'État de fructidor, le Directoire ayant décidé alors d'en incorporer le territoire à la France). — André MAZON. Prisons russes, d'août à décembre 1918. II. Moscou (arbitraire et chaos; les révolutionnaires mêmes ne s'entendent pas entre eux; arrêtés par hasard, les prisonniers sont remis en liberté par hasard. Description de Moscou ruinée par les terroristes; mais sur tous les murs de la ville

Digitized by Google

s'étale, imprimée en lettres rouges, cette déclaration : « La Révolution est la locomotive de l'histoire ». = 15 juillet. Louis BARTHOU. La bataille du Maroc. II (organisation du protectorat français dont l'autorité chérifienne est la base, respectée dans ses formes les plus protocolaires par le général Lyautey; la foire de Rabat en 1917 et son éclatant succès: ce fut une victoire sur l'influence allemande exploitée jusqu'en 1914 par les frères Mannesmann et leur dangereuse société par actions; idées du général sur la méthode à suivre pour administrer un pays neuf où n'ont encore pénétré ni le parlementarisme ni le formalisme administratif. Publie une bien curieuse lettre de Lyautey en 1895, qui caractérise l'action de Galliéni au Tonkin et par avance la sienne propre au Maroc. Conclusion : « La libération du Maroc, arraché à l'emprise allemande et dégagé des entraves du traité de 1911, est une des causes les plus heureuses du traité de Versailles du 28 juin 1919. Le Maroc est, pour tout dire, l'un des plus importants facteurs de l'avenir de la France ». — Reginald KANN. La conduite de la guerre sur le front occidental. I (les doctrines de guerre, les plans de campagne, la guerre de mouvements en 1914, les offensives françaises en 1915). — Paul MAUTOUCHET. Les fêtes des victoires à Paris sous la Révolution. — Dr A.-F. LEGENDRE. L'évolution du Japon; sa puissance économique.

24. — Revue des Deux-Mondes. 1919, 1er juin. — A. ISWOLSKY. Souvenirs de mon ministère. I. La première Douma, 1906 (très intéressant et instructif). — René PINON. La reconstruction de l'Europe danubienne (« l'effort de la France et de ses alliés vainqueurs doit aboutir d'abord à établir les quatre piliers de l'Europe centrale : Tchécoslovaquie, Pologne, Yougoslavie, Roumanie, à les lier ensemble pour les rendre solidaires et accroître leur capacité de résistance. La nouvelle Autriche républicaine et la République magyare viendront alors d'elles-mêmes chercher leur place dans l'édifice reconstitué sur de nouvelles assises »). — A. LE BRAZ. Quelques grandes minutes américaines, 1917-1918. 2e article (notes sur l'opinion américaine dans l'attente de la déclaration de guerre et après cet acte libérateur). — Louis GILLET. La bataille des monts de Flandre, avril-mai 1918 (« les journées du 4 avril 1918 devant Moreuil, du 17 devant Breteuil, du 25 avril devand Hangard, du 29 devant Locre sont quatre journées de victoire » et nous aurions eu le droit de pavoiser). — Albert PINGAUD. Un congrès de la paix il y a cent ans (chronique du congrès de Vienne, 1er juillet 1814-20 novembre 1915; d'après les documents publiés par le commandant Weil dans « Les coulisses du congrès »). — G. DESCHAMPS. La journée du 7 mai 1919 à Versailles (jour où fut remis aux plénipotentiaires allemands le volume contenant les conditions des Alliés). = 15 juin. Émile OLLIVIER. Lettres d'exil, 1870-1874 (à plusieurs reprises l'ancien ministre de Napoléon III déclare : « l'Empereur n'a pas voulu la guerre; il ne l'a pas cherchée, » 14 oct. 1870; « ni l'Empereur ni son ministère n'ont cherché la guerre; la

Digitized by Google

Prusse seule l'a voulue, provoquée, après l'avoir longuement méditée », 24 décembre; « je n'avais pas à me plier aux volontés guerrières de l'Empereur, car elles n'existaient pas. Ce pauvre homme ne voulait pas plus la guerre que moi, et il ne l'a acceptée comme moi que parce qu'il n'a pu faire autrement. La guerre a été *imposée* par Bismarck », 26 mai 1871. C'est vraiment trop commode de se tirer ainsi d'affaire! Notons, dans une lettre du 17 janvier, ce menu fait que l'histoire pourra retenir : « Je n'omettrai pas de mentionner le déjeuner où Mme Waleska nous tournait le dos et l'Impératrice affectait de ne pas nous regarder, parce que nous nous contentions de la renonciation du père Antoine [de Hohenzollern]. » D'ailleurs rien de ce qu'écrit Émile Ollivier n'est indifférent). — Jérôme et Jean THARAUD. Le front de l'Atlas. Séjour à Marrakech. II. — Alfred RÉBELLIAU. Autour de la correspondance de Bossuet. I. Bossuet étudiant à Paris et chanoine à Metz (étude approfondie, délicate et toute en nuances). — Alfred GUIGNARD. Les troupes noires pendant la guerre (au début, ces troupes comptent, en tout et pour tout, deux bataillons « d'expérience », qui furent détruits devant Reims et sur l'Yser en septembre et octobre 1914; un régiment, hâtivement formé pendant l'hiver, alla périr dans l' « enfer » de Gallipoli. En 1916, douze bataillons allèrent s'illustrer devant Verdun; à la fin de mars 1917, il y avait vingt-six bataillons noirs donnant environ 30,000 hommes; en 1918, ils étaient 73,000, la plupart soldats d'une bravoure éprouvée et réservés pour les grands sacrifices, mais encore inexpérimentés. Quelles ressources nous aurait procurées une armée noire préparée dès le temps de paix! Mais des influences politico-financières entravèrent pendant longtemps sa progression nécessaire). — Ernest DAUDET. Les dernières années d'Alexandre III, 1890-1894. Notes et souvenirs (débuts de l'alliance franco-russe). — Comte Jean DE PANGE. Le Conseil national d'Alsace-Lorraine (instructive histoire de ce Conseil qui, élu en 1912 par le suffrage universel, sut défendre les intérêts de l'Alsace et de la Lorraine jusqu'à la guerre. Suspendu ou réduit à l'impuissance pendant la guerre, il se trouva être la seule force organisée dans le pays au moment de la Révolution qui renversa l'empire, et, français de cœur, il contribua, d'une part, à maintenir l'ordre contre les révolutionnaires allemands, de l'autre, à hâter le retour de l'Alsace à la France). — Ch. NORDMANN. Les progrès de la T. S. F. et la guerre. = 1er juillet. G. GOYAU. L'Église libre dans l'Europe libre. I. Les préludes des libertés nouvelles. L'Autriche et Rome (montre l'Autriche oppressive des nationalités et prétendant asservir même Rome; puis les nationalités slaves luttant pour leur indépendance avec l'appui déclaré de l'Église. Benoît XV n'a pas moins travaillé que l'Entente à faire triompher « les droits et les justes aspirations des peuples ». Comme ses deux prédécesseurs, il empêcha que l'Autriche exploitât le catholicisme pour les intérêts du germanisme). — Émile OLLIVIER. Lettres d'exil; suite et fin (plusieurs lettres sur

Digitized by Google

Napoléon III écrites après la mort de ce prince : on devra tenir grand compte du témoignage de l'ancien ministre : « Nos relations n'étaient pas officielles, elles étaient intimes, comme il me l'a écrit lui-même de Châlons, et, en le perdant, j'ai perdu un ami en même temps qu'un souverain ». — A. ISWOLSKY. Souvenirs de mon ministère. II. Après la dissolution de la Douma (très intéressantes notations sur le ministre Stolypine : c'était un libéral qui ne voulait agir que de concert avec la Douma : ses réformes, surtout en faveur des paysans : il supprima définitivement l'institution du mir ou communisme agraire et fournit aux paysans le moyen d'acquérir la complète propriété individuelle). — Henri BIDOU. La troisième bataille de la Somme depuis le 8 août 1918 jusqu'au 3 septembre).

25. — Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus, 1918, septembre-octobre. — Franz CUMONT. Les « hastifer » de Bellone, d'après une inscription d'Afrique (il est certain maintenant que les *hastiferi* appartenaient à une confrérie religieuse consacrée à Bellone). — Dr CARTON. Note sur des édicules renfermant des statues en terre cuite découvertes dans la région de Ghardimaou, Tunisie (ces statues étaient sans doute des ex-voto accumulés dans des sanctuaires magiques que fréquentait la population indigène de la région). — P. PARIS. Fouilles de Bolonia en 1918 (« une grande et riche maison, une rue monumentale, une vaste usine à salaisons : deux objets de premier ordre : un cadran solaire et un admirable groupe en bronze, voilà le fruit de notre campagne »). — Henri CORDIER. Rapport sur les travaux de l'École française d'Extrême-Orient du mois de juillet 1917 au mois d'avril 1918.

26. — Académie des sciences morales et politiques. Compte-rendu des séances et travaux, 1919, mai. — Auguste ARNAUNE. Des causes de la cherté actuelle de la vie aux États-Unis d'Amérique, en Angleterre et en France (la circulation fiduciaire : nécessité de réduire le prix de revient et de réformer le régime douanier). — Charles BENOIST. Rapport sur les causes économiques, morales et sociales de la diminution de la natalité : suite. Le département des Côtes-du-Nord et plus particulièrement l'arrondissement de Lannion (les causes générales qui ont amené la diminution de la natalité n'ont pas agi pendant longtemps dans la Bretagne bretonnante, mais « les caractères spécifiques de la race se sont peu à peu effacés dans une sorte de type moyen du peuple, et la province a été gagnée par le mal de la nation »). — RAFFALOVICH. L'enquête parlementaire anglaise sur les dépenses publiques et la lutte contre le gaspillage (services rendus par la commission nommée le 25 juillet 1917 et que préside M. Herbert Samuel). — Charles LEFEBVRE. Quelques procédés financiers des Allemands dans la région du Nord (comment ils ont cherché à capter les revenus et les capitaux dans cette région). — Julien LUCHAIRE. L'expansion intellectuelle de la France et les Instituts français à l'étranger

Digitized by Google

(principaux services rendus pendant la guerre par l'Institut français de Florence; projets pour l'avenir; nécessité de créer en France un « office national des relations intellectuelles » avec les pays étrangers). = Juin. Georges TESSIER. Notice sur la vie et les travaux de Jacques Bétolaud. — René WORMS. Les prises maritimes et la quatrième année de la guerre. — Édouard DRIAULT. Les dernières thèses d'histoire sur la politique extérieure de Napoléon (Canton, Vandal, Émile Bourgeois, Albert Sorel; M. Driault expose ensuite sa thèse : Napoléon, Corse, a surtout songé à l'Italie et a été hanté par le dessein impérial). = Juillet. Jacques FLACH. La Prusse conquérante de l'Allemagne et dominatrice de la Pologne (court résumé de l'histoire de la marche du Brandebourg et de la Prusse depuis le Xe siècle jusqu'à nos jours). — Henri LORIN. Les grandes lignes transeuropéennes de chemins de fer au lendemain de la guerre (traversée de la Manche et des Alpes, la voie du 45e parallèle, nécessité d'une politique interalliée des chemins de fer). — Charles DUPUIS. L'organisation internationale et la notion de souveraineté (comment elles peuvent se concilier). — E. CAVAIGNAC. Le capital romain et le cens équestre (maintient contre M. de Sanctis que la richesse minima pour entrer dans la première classe, le futur ordre équestre, était de 100,000 deniers).

27. — L'Anjou historique. 1918, janvier-juin. — Jeanne-Baptiste de Bourbon, abbesse de Fontevrault, 1608-1670 (extrait des « Arrêts célèbres » de Pocquet de Livonnière). — Louis XIII en Anjou (ses voyages de 1614, 1620, 1622 et 1626; reproduction du Journal de Jean Héroard). — L'abbaye de Bourgueil au XVIIe siècle (tiré d'une Histoire d'Anjou manuscrite, composée en 1674 par dom Barthélemy Roger). — L'hôpital général d'Angers après la banqueroute de Law (documents montrant sa grande détresse). — Un oratorien janséniste à Saumur, 1749-1783 (le P. Jean-Bernard Goiverot de Blandé; notice que lui consacrent les « Nouvelles ecclésiastiques »). — Le chevalier de Caqueray, député de Maine-et-Loire, 1771-1845 (élu par l'arrondissement de Beaupré en 1828; notice par M. Théodore de Quatrebarbes). — Le clergé d'Écouflant pendant la Révolution (en réalité, une biographie du curé Leroy, nommé à cette paroisse le 15 janvier 1789 et mort le 8 avril 1814). — Le décret du 1er août 1793; ses premières applications en Maine-et-Loire (c'est le décret qui transportait la garnison de Mayence dans la Vendée et prenait diverses mesures de défense). — Les neuf commissaires de police d'Angers en 1799. — Benjamin Constant à Saumur en 1820 (troubles qui éclatent lors de son passage; récit d'un témoin oculaire). = Juillet-décembre. Ermengarde, femme d'Alain II, duc de Bretagne (née au château d'Angers en 1067, morte en 1147, d'après l' « Histoire des Illustres d'Anjou », de Pocquet de Livonnière). — Henri Arnauld, évêque d'Angers, 1597-1692 (biographie tirée d'un manuscrit, dû sans doute à l'abbé Antoine Arnauld, neveu du prélat). — Un faux en écriture au XVIIe siècle (faux acte de célébration de mariage, d'après les « Arrêts célèbres », de Poc-

Digitized by Google

quet de Livonnière). — M. Louet, vicaire général d'Angers, 1725-1806 (on publie une lettre inédite de Louet, réfugié à Jersey, à l'abbé Barruel, réfugié à Londres, du 18 avril 1793, et donnant d'intéressants détails sur la conduite du clergé à Angers au début de la Révolution). — Les Jansénistes contre la Visitation d'Angers, 1788 (lettre tirée des « Nouvelles ecclésiastiques », du 16 janvier 1789). — La persécution contre les prêtres insermentés en Maine-et-Loire, 1791-1792 (lettre de même origine que celle de Louet; elle est adressée par un prêtre d'Angers à l'abbé Barruel, qui préparait son « Histoire du clergé pendant la Révolution française »). — La bataille de Saumur, 9 juin 1793 (texte du rapport adressé à la Convention par les représentants du peuple Richard et Choudieu). — La Terreur en Maine-et-Loire (dénonciation faite à la Convention contre les terroristes par la Société populaire d'Angers, le 2 décembre 1794; le mémoire fut imprimé à 800 exemplaires). — Le cardinal d'Astros, prisonnier à Angers, 1814 (alors qu'il était chanoine de Paris; il fut arrêté, à la suite des réceptions officielles de Napoléon Ier, le 1er janvier 1811, pour la résistance qu'il opposait au cardinal Maury, mis en possession de l'évêché de Paris le 16 octobre 1810; il fut enfermé trois années au château de Vincennes, puis conduit en février 1814 au château d'Angers; il fut délivré par la Restauration). — La duchesse d'Angoulême à Saint-Florent-le-Vieil, 22 septembre 1823 (article du Journal de Maine-et-Loire). — Le choléra à Angers, 1832 (d'après une correspondance adressée par le colonel Poudret de Sevret à M. Piet de Lataudrie, demeurant à Niort). = 1919, janvier-juin. Origine de l'hôpital général d'Angers (en août 1672). — Charlotte de Grammont, abbesse du Ronceray d'Angers, 1623-1714 (d'après l' « Histoire des Illustres d'Anjou », de Pocquet de Livonnière). — Le chapitre de la cathédrale d'Angers avant la Révolution (d'après un manuscrit de Joseph Grandet, supérieur du séminaire, 1704). — M. Montalant, vicaire général d'Angers (1766-1840). — Une ordination au May-sur-Èvre (en 1781, ordination d'élèves du grand séminaire d'Angers par l'évêque de la Rochelle). — Les aumôniers du Calvaire d'Angers pendant la Révolution (1789 à 1792). — Bannissement en Espagne de prêtres angevins et manceaux (1792). — A l'École centrale de Maine-et-Loire (les professeurs réclament leur traitement, 1797). — Prise de Baugé par les Chouans, 12 novembre 1799 (rapport adressé par la municipalité cantonale à l'administration centrale du Maine-et-Loire). — Voyage du Dauphin en Maine-et-Loire, 15-18 mai 1827 (il s'agit du duc d'Angoulême; récit du *Moniteur*). — La police secrète en Maine-et-Loire, 1830-1831 (publie diverses lettres tirées des archives de Maine-et-Loire). — Plantation d'un arbre de la liberté à Saint-Georges-sur-Loire (14 mai 1848; récit du « Précurseur de l'Ouest »). — La Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers et la fondation de l'Université catholique (comment cette Société a encouragé, de 1870 à 1875, les dessins de Mgr Freppel). = Juillet-août. Origines des paroisses du Rosiers et de La Daguenière (deux sen-

Digitized by Google

tences rendues en 1713 et en 1691 par les sénéchaussées de Beaufort-en-Vallée et d'Angers d'après les « Arrêts célèbres » de Pocquet de Livonnière). — Joseph Grandet et l'histoire ecclésiastique d'Angers (préface de ce travail manuscrit; elle a été écrite en 1715). — Les Jansénistes contre l'abbesse de Fontevrault, 1742-1753 (articles publiés contre Mme de Saint-Hérem, nommée abbesse, par les « Nouvelles ecclésiastiques »). — Un incident à l'Académie d'Angers (un nouvel académicien, M. de La Blandinière, avait fait dans son discours de réception le 1er mars 1758 l'éloge de Fénelon et de Mgr Poncet de La Rivière, évêque de Troyes, célèbre par sa lutte contre le jansénisme). — Les arrêtés des 24 mai et 24 juin 1791 contre le clergé insermenté de Maine-et-Loire (arrêtés pris par le directoire du département). — Le général Turreau en Maine-et-Loire (lettres du général, juillet-décembre 1793; elles ont été publiées en 1885 par la « Revue de la Révolution »). — Les Vendéens et le « complot du bord de l'eau », 1818 (d'après des lettres du colonel Poudret de Sevret). — La conspiration Berton à Saumur, 1822 (d'après des lettres du même colonel). — La duchesse de Berry en Maine-et-Loire (même source). — Dom Pedro à Angers (il s'agit de dom Pedro Ier, empereur du Brésil, qui dut abdiquer en janvier 1831 et visita la France et Angers en 1832; récit de cette visite faite par le colonel Poudret). — Physionomie morale, intellectuelle et politique du département de Maine-et-Loire en 1834 (rapports des sous-préfets de Baugé, Beaupréau, Saumur et Segré : le rapport d'ensemble du préfet est perdu, sauf un cours passage relatif au clergé).

28. — Annales de Bretagne. 1918, octobre. — Jean ALLENOU. Histoire féodale des marais, territoire et église de Dol; suite et fin (voir *Rev. histor.*, t. CXXIX, p. 109). — Maurice BERNARD. La municipalité de Brest de 1750 à 1790; suite (voir *Rev. histor.*, t. CXXI, p. 372). — Lucien GUILLOU. André Vanderheyde, courtier lorientais, et ses opérations, 1756-1765; suite (renseignements sur le commerce des marchandises et le crédit commercial; mercuriales : prix de vingt et un articles; il en résulte que la vie était chère à Lorient). — Louis DE LAIGUE. Nantes à l'époque gallo-romaine; suite et fin (administration civile et militaire; commerce; communications tant par terre que maritimes et fluviales; monnaies. Conclusion : « Vicus portensis » est sans conteste le Nantes gallo-romain et Nantes tout entier, car comment comprendre Nantes sans son port?). — G. DOTTIN. Louis Eunius ou le purgatoire de saint Patrice; suite et fin. = C.-rendus : *Roger Grand.* Le contrat de complant depuis les origines jusqu'à nos jours (travail le plus complet, le plus approfondi sur ce mode de tenure). — Abbé *C. Dutemple.* Histoire de Lamballe; t. I et II (longue analyse de ce livre un peu touffu, où souvent l'auteur s'est appuyé sur des documents sans valeur, mais où abondent les renseignements). — Abbé *F. Gaugain.* Histoire de la Révolution dans la Mayenne; t. I (on ne peut faire confiance ni à la

Digitized by Google

science de l'auteur, ni à ses jugements). — *Geneviève Diertelle de Saint-Sauveur.* Le collège de Rennes, 1536-1762 (quelques renseignements). — Abbé *A. Lemasson.* Les actes des prêtres insermentés du diocèse de Saint-Brieuc guillotinés en 1794 (fait à un point de vue hagiographique). — Memento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne. 1re partie : Les fondateurs et les primitifs du Ve au Xe siècle (étude approfondie et, sur la plupart des points, définitive). = 1919, avril. Maurice BERNARD. La municipalité de Brest de 1750 à 1790; suite et fin. — Lucien GUILLOU. André Vanderheyde, courtier lorientais, et ses opérations, 1756-1765; suite et fin (conclusion, appendices; liste des clients du courtier; marchandises qu'il expédie sur divers bateaux). — La métropole de Bretagne; suite et fin (cf. *Rev. histor.*, t. CXXV, p. 372). — Chronique d'histoire et de littérature de Bretagne. — Bibliographie bretonne, année 1917.

29. — Annales du Midi. 1919, janvier-avril. — Ch. BÉMONT. La mairie et la jurade dans les villes de la Guyenne anglaise : la Réole (cette ville a emprunté à Bordeaux une partie de ses institutions; pendant toute la première moitié du XIIIe siècle, elle a possédé une mairie et une jurade, puis, à la suite de dissensions intestines, elle a perdu son maire et le nombre des jurats a été réduit. C'est le triomphe de l'aristocratie bourgeoise). — A. ARNAUD. Fonctions et juridiction consulaires à Montpellier aux XVIIe et XVIIIe siècles. — Ant. THOMAS. Le style du 1er avril à Toulouse (publie un acte de Philippe VI où il est formellement déclaré que l'année « juxta consuetudinem Tholose » commençait le 1er avril). — F. LOT. Sur la date du poème de Girard de Roussillon (il est fait allusion à ce poème dans le Brut de Wace, qui a été achevé en 1155). = C.-rendus : *E. Bligny-Bondurand.* Les coutumes de Saint-Gilles, XIIe-XIVe siècles (très utile recueil juridique, déparé malheureusement par des fautes de méthode et de commentaire). — *G. Mollat.* Étude critique sur les « Vitae paparum Avenionensium » d'Étienne Baluze (très bonne édition critique). — *R. Fage.* La propriété rurale en Bas-Limousin pendant le moyen âge (excellent). — *J.-B. Sabrié.* De l'humanisme au rationalisme. Pierre Charron, 1541-1603 (bon).

30. — Bulletin de la Société de l'histoire de Paris. 1917, 44e année. — Baron DE BARANTE, président de la Société (dans son discours à l'Assemblée générale annuelle, le président a inséré une notice sur une chronique parisienne intitulée : *Ce qui s'est passé au Palais de 1549 à 1554*, par Amable Mazuer, jurisconsulte auvergnat, et fourni des détails biographiques sur plusieurs membres de la famille de Barante). — Comte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. Un document concernant Nicolas Jarry, célèbre calligraphe du XVIIe siècle, 1666. — Maurice ROY. Le Primatice à Meudon (il y construisit vers 1553 pour le cardinal Charles de Lorraine un château, célèbre autrefois par son architecture et par sa décoration intérieure. Avec un dessin reproduit-

Digitized by Google

sant la « grotte » de Meudon, détruite par le Dauphin, fils de Louis XIV, quand il transforma le château. Notes sur le séjour du Primatice à Meudon, sur les immeubles qu'il y posséda jusqu'à sa mort survenue en 1570, sur ses neveux, etc.). — H. OMONT. Le second catalogue des publications de l'Imprimerie royale, 1651. — Léon MIROT. Notes sur un hôtel de la rue des Poulies : hôtel de Vaucouleurs, de Cypières, de Créqui (où l'on avait dit faussement que demeura Jeanne d'Arc. On sait que la Pucelle n'entra jamais dans Paris. Plan de l'hôtel de Créqui et généalogie résumée de la maison de Créqui au XVII[e] siècle). — Comte Paul DURRIEU. Le prix Jean-Jacques Berger à l'Institut de France (liste des prix décernés successivement par les cinq académies « aux œuvres les plus méritantes concernant la ville de Paris », de 1897 à 1916). — Max PRINET. Deux monuments funéraires de l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs (attribués par le P. Ménestrier, l'un à la comtesse de Leicester, Aliénor, veuve de Simon IV de Montfort, l'autre à maître Rogier, greffier du Châtelet de Paris. Relève plusieurs attributions douteuses ou fautives faites par le P. Ménestrier). — E. MAREUSE. Chronique de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France pour l'année 1917.

31. — Mémoires de l'Académie de Vaucluse. 1918, 3[e] trimestre. — D[r] PAMARD. L'observatoire du Mont-Ventoux (liste des efforts faits de 1877 à 1889 pour la création de cet observatoire qu'on doit à M. Marius Bouvier et à M. Mascart). — Abbé J. SAUTEL. Catalogue descriptif des antiquités romaines du musée municipal de Vaison, orné de plans et de gravures (à vrai dire, les antiquités de Vaison, l'ancienne capitale des Voconces, sont encore dispersées entre trois ou quatre locaux; mais le Conseil municipal a décidé la construction d'un musée, destiné à les contenir toutes, et voici par avance le catalogue de ce musée qui comprend 305 numéros : inscriptions religieuses, équestres et municipales, funéraires; monuments en marbre, en pierre; objets en bronze, en terre cuite, en fer. Chaque objet est décrit avec le soin le plus minutieux; dans une lettre-préface, M. HÉRON DE VILLEFOSSE fait avec raison l'éloge de cette publication. Pourquoi faut-il que la réplique du Diadumène de Polyclète ait été vendue au British Museum et que l'inscription relative à la carrière de Burrhus ait été transportée au musée d'Avignon? Ces deux « numéros » ne figurent pas au catalogue de l'abbé Sautel. En appendice, quelques renseignements sur les monuments de Vaison au moyen âge et dans les temps modernes). — Alexis MOUGIN. Discours prononcé aux obsèques du baron Marc de Vissac, ancien président de l'Académie. = 4[e] trimestre. L.-H. LABANDE. La légation d'Avignon de 1464 à 1476; suite et fin (à peine Sixte IV fut-il devenu pape qu'il fit entrer dans le Sacré-Collège son neveu Julien de La Rovère, le 15 décembre 1471; le 14 mai 1474, il le nomma évêque d'Avignon et, le 21 novembre 1475, il érigea en sa faveur l'église d'Avignon en métropole, en lui donnant comme suffragants les évêques comtadins

Digitized by Google

de Carpentras, Cavaillon et Vaison; le 21 février 1476, il révoquait de ses fonctions de légat en Avignon et dans le Venaissin l'archevêque de Lyon Charles de Bourbon et instituait en sa place Julien de La Rovère; comment celui-ci fit alliance avec les ennemis de Louis XI; occupation de la ville d'Avignon et du comté venaissin par les troupes royales le 30 avril 1476; négociations et traités conclus avec le roi qui consent d'assez bonne grâce à reconnaître Julien comme légat et à rappeler ses troupes; importante étude faite d'après les sources; jusqu'à son avènement au trône pontifical sous le nom de Jules II, La Rovère resta à la tête du gouvernement venaissin). — Ulysse CHEVALIER. Institutions liturgiques de l'église d'Aix (texte d'un fragment d'ordinaire des XIII^e^-XIV^e^ siècles trouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale). — Maurice BARBER. Joseph d'Ortigue, de Cavaillon, critique musical, 1802-1866 (avec une bibliographie de ses œuvres). — Adrien MARCEL. Les anciens jardins d'Avignon (ceux qui appartenaient à certaines collectivités, le jardin des Marchands, les jardins de Plaisance et de la Commanderie, le jardin des Médecins, celui des Chevaliers de l'Arc, important pour l'histoire topographique; ils rappellent aussi ce qu'était la vie des ancêtres).

32. — Mémoires de la Société de l'histoire de Paris. T. XLIV, 1917. — François ROUSSEAU. Le premier monastère des Carmélites en France. Le couvent de l'Incarnation, faubourg Saint-Jacques (fondé en 1602; la bulle pontificale est du 13 novembre 1603; le monastère fut établi dans les locaux conventuels du prieuré de N.-D.-des-Champs ou des Vignes et non loin des Chartreux, prieuré bénédictin fondé à la fin du XI^e^ siècle, mais dont les bâtiments tombaient en ruines. Les ordres religieux ayant été supprimés en France par décret du 15 février 1790, les Carmélites furent expulsées le 29 septembre 1792; elles purent recouvrer en 1802 une partie du terrain où se trouvait leur monastère avant la Révolution). — Émile PICOT. La querelle des dames de Paris, de Rouen, de Milan et de Lyon au commencement du XVI^e^ siècle (Louis XII fit son entrée solennelle à Rouen le 29 septembre 1508, puis à Paris six semaines après. Dans ces deux villes, les dames s'entendirent pour faire au souverain une réception dont elles devaient être le principal ornement. Leur rivalité fit le sujet d'un poème composé par Maximien, un des poètes que le roi entretenait pour servir ses desseins politiques; il a pour titre : le « Débat des dames de Paris et de Rouen sur l'entrée du roy ». Puis Louis XII fit son entrée à Milan le 1^er^ juillet 1509; à cette occasion, un poète italien, Simeone Litta ou Simon de Milan, composa un poème qui fut traduit en vers français par ce même Maximien. Cette traduction, intitulée « la Rescription des dames de Milan à celles de Paris et de Rouen », est suivie de trois autres pièces brodées sur le même sujet. L'ensemble de ces cinq poèmes présente un réel intérêt, non seulement pour l'histoire littéraire, mais aussi pour celle des mœurs et du costume). — A. TUETEY. Journal parisien des années 1412 et 1413 (l'auteur, anonyme, était un bourgeois parisien très hostile aux Armagnacs).

Digitized by Google

33. — Revue africaine. 1918, 3e et 4e trimestres. — Henri BASSET. La Libye d'Hérodote d'après le livre de M. Gsell (importance du travail de M. Gsell; informations sur la Libye que nous devons à Hérodote). — A. BEL et M. BEN CHENEB. La préface d'Ibn-ʿAbbar à sa Takmila-t-essila (texte arabe et traduction française de cette préface, découverte dans un manuscrit jusqu'ici inconnu; l'ouvrage qui date du XIIIe siècle est un dictionnaire des savants de l'Espagne de cette époque). — Commandant L. VOINOT. Le développement et les résultats de la crise de 1859 dans les confins algériens-marocains (étude très détaillée faite à l'aide des archives des deux services des affaires indigènes, celui de la division d'Oran et celui du cercle de Marnia; en appendice, trente-huit documents). — A. COUR. La poésie populaire politique au temps de l'émir ʾAbdelgader (les poésies citées nous montrent l'état d'esprit et les préoccupations de ceux qui, autour d'ʾAbdelgader, prétendaient inspirer ou influencer la conduite politique des populations). = C.-rendus : *A. Bel.* Coup d'œil sur l'Islam en Berbérie (très personnel et vivant). — *Id.* Les industries de la céramique à Fès (exposé scrupuleux et précis). — *S. Biarnay.* Études sur les dialectes berbères du Rif (excellent et il faut déplorer la mort de l'auteur, enlevé dans la force de l'âge). — *Ch. Monchicourt.* L'expédition espagnole en 1560 contre l'île de Djerba (bon). = 1919, 1er trimestre. A. JULIEN. Marseille et la question d'Alger à la veille de la conquête (au début, Marseille pouvait sembler indifférente aux questions algériennes; mais, après la prise d'Alger, elle voulut jouer le rôle d'intermédiaire éclairé entre la France et l'ancienne Régence; ses députés allaient se vouer à l'étude et à la défense des questions algériennes). — J. DESPARMET. Ethnographie traditionnelle de la Mitidja; suite (les jours; pratiques de sorcellerie pour lesquelles le dimanche est le jour propice). — G. YVER. Abd-el-Kader et le Maroc en 1838 (deux lettres d'Abd-el-Kader, des 8 août et 1er septembre 1838; texte arabe, traduction et commentaire). — G. ESQUER. Les poètes et l'expédition d'Alger. « La Bacriade » de Barthélemy et Méry (biographie des deux auteurs; analyse du poème héroï-comique paru en novembre 1827). = C.-rendus : *Jules Cambon.* Le gouvernement général de l'Algérie, 1891-1896 (recueil des discours prononcés pendant les six années où il fut gouverneur). — *Paul Gaffarel.* Notre expansion coloniale en Afrique de 1870 à nos jours (critique assez vive). — *J.-L. de Lanessan.* La Tunisie; 2e édit. (excellent). — *Raymond Ronce.* La question d'Afrique (les intentions et le programme de l'auteur sont dignes d'éloges; la façon dont il les a réalisés prête à la critique). = 2e trimestre. R. BASSET. Rapport sur les études relatives à la linguistique berbère, 1913-1918. — G. YVER. Les Irlandais en Algérie (série de projets faits depuis 1847 pour attirer les Irlandais en Afrique : on insiste sur le projet de Mac-Mahon en 1869 qui échoua misérablement). — A. COUR. Constantine en 1802, d'après une chanson populaire du cheikh Belqâsem-Er-Rahmouni El-Haddad (texte arabe et traduction). — Jérôme CARCOPINO. A pro-

Digitized by Google

pos de trois inscriptions de Madaure récemment découvertes (inscriptions funéraires : la troisième est composée de deux épitaphes en vers). — J. DESPERMET. Ethnographie traditionnelle de la Mitidja ; suite (légendes qui se rapportent au dimanche et au lundi). — R. BASSET. Un conte de Blida (celui des deux bossus). = C.-rendus. *G. Bellucci.* I chiodi nell' etnografia antica e contemporanea (cette publication sur le rôle des clous est remplie des plus savoureux détails). — *Michel T. Feghali.* Études sur les emprunts syriaques dans les parlers arabes du Liban (donne comme syriaques des mots dont la présence est constatée dans l'arabe classique ou dans le parler algérien). — *E. Le Marchand.* L'Europe et la conquête d'Alger (sérieuses réserves).

34. — Revue de l'Anjou. 1918, mai-juin. — J. MATHOREZ. Notes sur les réfugiés politiques polonais dans la Mayenne, 1833-1860 (on organisa des dépôts de Polonais dans le département, où ils furent bientôt au nombre de 124 ; allocations qu'ils touchent ; voir ci-dessus, p. 370). — E.-G. LEDOS. Joseph Denais, écrivain et journaliste angevin : fin (Denais mourut le 20 octobre 1916 en chrétien). — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre (1er-14 novembre 1916). = Juillet-août. Ch. URSEAU. La peinture décorative en Anjou du XIIe au XVIIIe siècle ; suite (prend une à une les églises d'Angers, puis celles des diverses communes par ordre alphabétique ; traite dans cet article d'Aubigné-Briant et d'Avrillé). — Fernand RICHOU. L'armée américaine en Anjou. — André GODARD. Un ami des oiseaux : Gabriel Rogeron ; suite. — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre ; suite (15-30 novembre 1916). = Septembre-octobre. A. LE MOY. Correspondances bretonnes du XVIIIe siècle. Extraits relatifs à la guerre d'indépendance américaine (tire de la correspondance de deux Bretons, habitant Paris, M. de La Bellangerais et M. Le Prestre de Châteaugiron, les passages concernant la guerre de l'Indépendance). — Ch. URSEAU. La peinture décorative en Anjou du XIIe au XVIIIe siècle, suite (de Beaufort-en-Vallée à Fontevrault). — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre (1er-11 décembre 1916). = Novembre-décembre. B. BRICHET. Quelques livres oubliés (missels angevins ; fragments de la Bible de Lemaistre de Sacy ; le « Dictionnaire militaire portatif », 1758 ; un mémoire de Parmentier de 1781). — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre (12-31 décembre 1916). = 1919, janvier-février. G. DUFOUR. Chez nos internés de Suisse (à Cava-Glion, aux Avants et à Chamby, en octobre 1917). — Ch. URSEAU. La peinture décorative en Anjou du XIIe au XVIIIe siècle (de Grésillé à Pin-en-Mauges ; à noter les articles consacrés à la chapelle du château de Pimpéan a Gresillé et à l'église paroissiale du Lion d'Angers). — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre (pendant le mois de janvier 1917).

35. — Revue de Saintonge et d'Aunis. 1918, décembre. — Jules

Digitized by Google

SOTTAS. François d'Espinay-Saint-Luc et le complot ligueur à Brouage, 1583-1585; suite et fin (comment les ligueurs se réconcilient avec Henri III). — Éd.-Jean GUÉRIN. Les Vanderquand; suite et fin (généalogie d'une famille de Saintes). — J. DEPOIN. Introduction à l'histoire des évêques de Saintes jusqu'au règne de saint Louis; suite (Outric, 694-710; les trois derniers évêques canonisés du VIIIe siècle : saint Dizence, 717-731; saint Anthème, † 731; saint Séverin de Cologne, confondu souvent avec saint Seurin de Bordeaux). = Documents : Saintongeais à Saint-Domingue (au XIXe siècle); honoraires de chirurgien (3 novembre 1617); singuliers procédés d'instruction criminelle (1681); conventions ayant pour objet le remplacement des conscrits (an VII). = 1919, février. Nécrologie de la guerre pour la Charente-Inférieure. — Prêtres du diocèse de La Rochelle morts à la guerre (sur 184 prêtres mobilisés, 9 ont été tués, 11 sont morts de maladies contractées sur le front ou dans les hôpitaux). — Ch. DANGIBEAUD. Petit de Bertigny (auteur de l'*Antihermaphrodite*, écrit en prison; ce qu'on sait de sa vie jusqu'en 1612; à suivre). — C. JULLIAN. En suivant les frontières d'une cité gallo-romaine (extrait de la *Revue des Études anciennes*). — Une adresse d'un groupe d'élèves du collège de Saintes à l'Assemblée législative (12 mars 1792, contre les prêtres séditieux). — J. DEPOIN. Introduction à l'histoire des évêques de Saintes; suite (aborde la période carolingienne : Benjamin, 783-784; Aton, 797-804, les rapports d'Aton avec Alcuin). = Avril. F. UZUREAU. Pourquoi le duc d'Angoulême n'alla point à La Rochelle en 1817 (parce qu'une ordonnance royale venait de supprimer la moitié de la marine et qu'il craignait des manifestations). — Ch. DANGIBEAUD. Petit de Bertigny; suite et fin (analyse de son livre : *l'Antihermaphrodite*, paru en 1606; ce n'est pas seulement une curiosité bibliographique, mais un recueil de pensées et de projets de réformes). — La bibliothèque d'un curé de campagne avant la Révolution (celle de Levesquat, curé de Saint-Saturnin, de Séchaux en 1789). — E.-J. GUÉRIN. Arrêté de la Société populaire de Ruffec, Charente, pour prescrire le tutoiement (10 novembre 1793). — M. DEPOIN. Introduction à l'histoire des évêques de Saintes; suite (les évêques de 805 à 862; conséquence de l'invasion normande; en 876, les deux métropoles de Bordeaux et de Bourges auraient été réunies).

36. — Revue du Vivarais. T. XXIV, 1917. — A. LE SOURD. M. Benoît d'Entrevaux (directeur de la *Revue du Vivarais* pendant près de vingt ans, mort le 16 décembre 1916; sa vie « restera comme un très noble exemple de fidélité au sol natal »; portrait). — J. RÉGNÉ. Les synthèses d'histoire provinciale à la veille de la guerre. La vulgarisation de l'histoire locale en France et plus particulièrement dans le bassin du Rhône de 1905 à 1915 (voir *Rev. histor.*, t. CXXV, p. 380, compte-rendu du tirage à part). — A. LE SOURD. Baïx de 1619 à 1622 (tentative d'assassinat contre le gouverneur de la place; intervention de Ventadour, Montmorency et Lesdiguières;

Digitized by Google

rébellion de Privas avec complicité de Baix : pillage des hardes du nonce (1621) ; prise de Baix et expulsion du gouverneur par Blacons qui, après sa lutte contre Lesdiguières, vend la place de Baix au roi en 1622). — R. LABRÉLY. L'imprimerie au Bourg-Saint-Andéol au XVIII[e] siècle (lettres et mémoires sur les imprimeurs-libraires de cette ville de 1764 à 1811). — E. N. La prohibition du port d'armes (ordonnance du duc de Noailles, commandant en chef de Languedoc, contre le port d'armes, 15 octobre 1683 ; arrestation dans le mandement de Boffres d'un religionnaire en août 1684). — A. LE SOURD. Mémoires de Jacques de Banne, chanoine de Viviers (qui est moins un mémorialiste qu'un chroniqueur des événements et des mœurs de sa petite cité épiscopale). — A. ROCHE. Correspondance administrative du citoyen Robert, commissaire du gouvernement dans l'Ardèche du 8 messidor an VII au 12 prairial an VIII (sur l'esprit public, la chouannerie et le brigandage). — Le général DE CHALENDAR. Souvenirs de la guerre de 1870 (défaut de préparation et d'organisation, responsabilités de l'impératrice dans la déclaration de guerre ; affecté à la défense de Paris, l'auteur, alors lieutenant de lanciers, prend part à quelques escarmouches dans la banlieue, puis aux combats de Champigny et de Nogent ; nombreux détails sur la nourriture de siège, la vie mondaine à Paris, le bombardement). — L. L'orgue de Vidalon (fourni en 1818 par la maison Callinet de Rouffach, Haut-Rhin, à Notre-Dame d'Annonay ; certaines parties doivent remonter au XVI[e] siècle). — D[r] L. PLANTIER. L'introduction de la vaccine à Annonay (par Joseph de La Roque et le D[r] Mathieu Duret en 1801). — J. VALLET. Une lettre inédite de Lamartine (du 9 octobre 183[6], adressée en réponse à un horloger-poète de Serrières). — F. BENOÎT D'ENTREVAUX. Saint-Pierre-La-Roche (renferme des maisons fortes, des fermes à pigeonnier et à mâchicoulis : La Faysse, Le Châtelet, Chambezon ; ce dernier fief appartenait, au début du XVI[e] siècle, à Barthélemy de Vogüé ; l'église paroissiale, ruinée par les huguenots, fut reconstruite en 1611). — A. R. Beaudelaire et le Saint-Péray (vin mousseux des côtes du Rhône que le poète aurait célébré en 1857 à la fin d'un dîner). — L. FUZIER. Notes des services, campagnes, blessures et actions d'éclat de M. Méan de Saint-Prix, lieutenant-colonel de cavalerie en retraite (né au Teil le 24 mars 1770, fit les campagnes de la Révolution et de l'Empire ; mis à la retraite en 1829, il offrit ses services à Lafayette le 30 juillet 1830). — A. LE SOURD. Bibliophiles vivarois du XV[e] siècle (missel enluminé, en 1444, à Saint-Julien-du-Serre ; manuscrit des « Décrétales » transcrit vers 1463 en rouge, noir et or et orné de miniatures à personnages). — ID. Notes sur l'ancienne paroisse de Notre-Dame-des-Plans-sous-Aubenas (église antérieure à 1272 et démolie par les réformés avant 1599 ; Bernardin de Roqua, chanoine de Saint-Flour dès 1503, prieur de Payzac en 1507, fut le grand bienfaiteur de Notre-Dame-des-Plans ; sa maison, construite peu avant 1513 près de Notre-Dame, existe encore avec sa tourelle d'escalier polygonale ; son testament est du 8 octobre 1527 ; la maison

Digitized by Google

et l'enclos de Roqua furent utilisés pour l'installation de la manufacture de mouchoirs de coton fondée par Gondard en 1754). — A. MARTIN et A. BOUDON-LASHERMES. Les dames d'Espinchal et la baronnie de Dunières (Marguerite d'Apchon, la première dame d'Espinchal qui s'installe à Dunières, inaugure une série de « livres de raison » le jour de son mariage, 7 octobre 1584; Gaspare de La Roue continue la rédaction à partir de 1612; son fils aîné François épouse Isabeau de Polignac, qui ne mentionne dans son livre de raison que son mariage et la naissance de sa première fille, 1639; son autre fils, Charles-Gaspard d'Espinchal, se signale par une vie d'aventures et de rapines, qu'il raconte pour s'en justifier dans ses Mémoires). — E. BERNARD. Un ordre d'appel en 1639 (invitant Élie de Barrès, sieur du Molard, au Pouzin, le 1er octobre 1639, à rallier l'armée royale devant Salses). — P. DE LA CHARRIÈRE. S. G. Monseigneur Leynaud, archevêque d'Alger (originaire de l'Ardèche). — Translation du corps du cardinal de Tournon (le 19 décembre 1720, derrière le grand autel de la nouvelle église du collège de Tournon). — E. REYNIER. En territoire occupé (d'après la correspondance échangée le 6 novembre 1815 entre le commissaire du gouvernement autrichien et les autorités de Privas touchant les exigences de la garnison autrichienne). — Bibliographie des œuvres de Léon-Henri-Marie Barry (ancien élève de l'École normale supérieure, mort le 17 mars 1913). — L'abbé MERCIER et C. FABRE. Enquête concernant le testament de Raymond de Châteauneuf-Saint-Remèze (commencée le 3 décembre à la prévôté de Mende; le 11 décembre, au château de Saint-Remèze, un officier du bailliage de Vivarais confirme Armand de Châteauneuf et Jeanne de Cénaret dans leurs fonctions de tuteurs; ceux-ci lui remettent le rôle des revenus féodaux du seigneur de Saint-Remèze rédigé en langue d'oc).

37. — Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde. 1918, juillet-septembre. — Georges CIROT. Les Juifs à Bordeaux; leur situation morale et sociale de 1550 à la Révolution (VIII : Griefs de quincailliers, miroitiers et bijoutiers; IX : Les marchands drapiers contre les Avignonnais brevetés). — E. BOUGOUIN. Une disette en Guyenne à la fin de l'Ancien régime, 1777-1778. — R. B. Un maire de Bordeaux inconnu : Pierre Thomas (documents biographiques concernant ce personnage; né en Périgord vers 1760 d'une famille calviniste, il fut pasteur protestant à Sainte-Foy-la-Grande; pendant la Révolution, il devint tour à tour administrateur du département de la Gironde, maire de Bordeaux de juillet à novembre 1794, commissaire du Directoire exécutif près l'administration départementale de la Gironde de juin à novembre 1799. Puis il reprit ses fonctions de pasteur à Sainte-Foy. En 1815, il prononça de violents prêches contre le gouvernement royal et fut révoqué). — F. GÉBELIN. Récit de la Fronde à Bordeaux, par CAYRAC; suite. — Abbé Albert GAILLARD. La municipalité de Bordeaux et le serment ecclésiastique en 1793. = C.-rendu : Abbé *Albert Gaillard*. A l'ombre des pinèdes.

Digitized by Google

Étude sur l'industrie, l'agriculture et le commerce dans le Bélinois. = Octobre-décembre. L. DE BORDES DE FORTAGE. Sébastien Mercier à Bordeaux (alors qu'il était attaché comme régent de cinquième au collège de la Madeleine, 1763-1764). — Georges CIROT. Les Juifs à Bordeaux. Leur situation morale et sociale de 1550 à la Révolution : suite (1750-1751). — E. BOUGOUIN. Une disette en Guyenne à la fin de l'Ancien régime. 1777-1778; suite (sur la liberté du commerce des grains et la taxation du pain). — F. GÉBELIN. Récit de la Fronde à Bordeaux, par CAYRAC : suite et fin. = C.-rendu : *Jean Monval*. Soufflot, sa vie, son œuvre et son esthétique, 1713-1780 (en août 1758, Soufflot soumit à l'Académie d'architecture de Paris un projet pour un hôtel de ville, une salle de spectacle et un collège à Bordeaux ; il ne fut pas exécuté, bien qu'il eût été trouvé supérieur à un autre de Portier et Gabriel). = 1919, janvier-mars. P. C. L'abbé Gaillard (article nécrologique et liste des publications du défunt qui se rapportent toutes à l'histoire locale). — J.-A. BRUTAILS. La barbe du chanoine Belcier (plaisante histoire des procès que dut subir ce chanoine pour obtenir de pouvoir porter la barbe, 1542-1544). — Georges CIROT. Les Juifs à Bordeaux : leur situation morale et sociale de 1550 à la Révolution : suite. — A. DUJARRIC-DESCOMBES. Un professeur de l'ancienne Université de Bordeaux : le P. Merlhie de Lagrange, 1740-1798. — P. COURTEAULT. Beaumarchais et l'intendant Dupré de Saint-Maur (cinq lettres échangées en 1782 et 1783). — R. B. Un maire de Bordeaux inconnu : Pierre Thomas : supplément (on donne la date exacte de la mort de cet ancien pasteur et maire de Bordeaux, 5 septembre 1822). — A. LEROUX. Le « fonds germanique » de la bibliothèque municipale de Bordeaux. — Jean DE MAUPASSANT. L'incendie des archives du port de Bordeaux (elles ont été anéanties dans l'incendie du 20 au 21 mars 1919, même les archives anciennes qui auraient dû être depuis longtemps, conformément à la loi, versées aux archives du département).

38. — La Revue savoisienne. 1918, 3e trimestre. — Marc LE ROUX. La visite du château Montrottier (23 juin 1918 : le château a été cédé à l'Académie florimontane par M. Marès, décédé). — C. MARTEAUX. Études sur les villas gallo-romaines du Chablais. I. Thonon et ses environs : suite et fin (villas des environs). — G. LETONNELIER. Voltaire et la Savoie : suite et fin (Savoyards avec lesquels il est en relations ; il eut pour parrain un Savoyard, l'abbé François de Castagnery de Chateauneuf, et Ducis, un Savoyard, le remplaça à l'Académie française). — F. MIQUET. Le collège Saint-Nicolas d'Annecy en Avignon (fondé en 1624 par le cardinal de Brogni ; liste des Genevois et Savoyards qui y obtinrent des bourses de 1433 à 1761 ; à suivre). = 4e trimestre. Max BRUCHET. Document inédit concernant le couvent de Sainte-Croix à Annecy (lettre d'un religieux, Antoine Pennet, à Marguerite, duchesse de Savoie, sur la situation de ce monastère au début du XVIe siècle). — J. DÉSORMAUX. Note étymologique : Tréson

Digitized by Google

(viendrait de *trivium*, carrefour). — G. LETONNELIER. Sur un fragment de lettre autographe de saint François de Sales (l'autre moitié est conservée à la Visitation d'Annecy). — Louis PFISTER. Barthélemy André (docteur en Sorbonne, bibliothécaire du futur Charles X, né à Thônes). — François MIQUET. Le collège de Saint-Nicolas d'Annecy en Avignon; suite (liste de ses élèves). = 1919, 1er trimestre. Ch. MARTEAUX. Études sur les villas gallo-romaines du Chablais. II. Les villas à l'est de la Drance (le tracé de la voie romaine). — Les limites du mandement d'Annecy à la fin du XIVe siècle (le mandement était une circonscription territoriale, commandée par un châtelain, représentant direct du comte de Savoie ou du seigneur féodal). — J. DÉSORMAUX. Un ancien terme du droit féodal survivant en patois savoyard : drouille, drouli (supplément au prix dans un achat). — L. PFISTER. La Savoie et l'Alsace (souvenirs communs; Savoyards qui ont joué un rôle en Alsace : les Trombert; François Monnet, maire de Strasbourg; Marulaz, supérieur du grand séminaire de Strasbourg, etc.). — F. MIQUET. Le collège de Saint-Nicolas d'Annecy en Avignon; fin (liste des gradués de 1711 à 1790). — Louis RITZ. Quelques chapitres inédits du coutumier de Talloires (ce coutumier a été publié en 1908, chez Honoré Champion, par le capitaine Robert de Launay, d'après trois manuscrits; mais il existe un quatrième manuscrit qui contient des chapitres inédits).

CANADA.

39. — Bulletin of the department of history and economic science in Queen's University, Kingston, Ontario. Nos 24 et 25, juillet et octobre 1917. — F. W. BAUMGARTNER. La neutralisation des États (1° expose brièvement comment s'est formée la confédération suisse du XIIIe au XVIe siècle et comment s'est établie la neutralité permanente de cette République de 1546 à 1815. 2° La neutralisation de la Savoie de 1815 à 1860; de la république de Cracovie, 1815-1846; de la Belgique depuis 1830; du Luxembourg de 1839 à 1867; du bassin du Congo en 1885; des îles Ioniennes, 1815-1864; des îles Samoa, 1889-1899; de la mer Noire, 1856-1871; neutralisation de rivières et de canaux : le Rhin, le détroit de Magellan, le canal de Suez, l'isthme de Panama. Critique des mesures de neutralisation au point de vue de la souveraineté des États et du droit international). = N° 26. 1918, janvier. H. MICHELL. La coopération et le partage des bénéfices au Canada. = N° 27. Avril. W. C. CLARK. Doit-on établir un maximum? = N° 28. Juillet. Walter SAGE. Sir George Arthur, administrateur du Haut-Canada (Sir George fut le dernier lieutenant gouverneur du Haut-Canada avant l'Union de 1841; son administration fut brève, 1837-1839, mais énergique et bienfaisante). = N° 29. Octobre. O. D. SKELTON. Finances de la Fédération canadienne; II. = N° 30. 1919, janvier. Fred. B. MILLETT. Des publications sur le savoir-vivre

Digitized by Google

qui ont paru en Angleterre avant 1557 (bibliographie des livres qui traitent des enfants et des pages, des filles, des serviteurs, des gentilshommes, jusqu'au *Governor* de Sir Thomas. L'influence italienne sur l'Angleterre est à peine sensible, jusqu'au moment où Sir Thomas imita le traité de Patrizi : *De regno et regis institutione*. = N° 31. Avril. V. A. MACKINTOSH. L'économie politique, les prix et la guerre (montre la banqueroute de l'économie politique et de la science sociale pendant la guerre : les théories des économistes n'ont été d'aucun secours quand le gouvernement, au Canada par exemple, a dû s'occuper de réglementer les prix).

GRANDE-BRETAGNE.

40. — Edinburgh Review. T. CCXXVIII. juillet 1918. — Dr A. SHADWELL. Germanisme, guerre et paix (rappelle quelques ouvrages pangermanistes très connus, ceux de Frédéric Naumann et du général von Freytag-Loringhoven ; analyse surtout le livre dont on a moins parlé, du Dr *Karl Renner*, « Marxismus, Krieg und Internationale », qui, venant d'un socialiste, s'adresse à ses frères du prolétariat pour leur offrir une doctrine de guerre d'apparence très serrée à leur usage). — Ernest FAYLE. Les actes sur la navigation (M. Holdsworth, l'historien autorisé du droit anglais, dans une conférence à Londres en février 1918, a proposé de ressusciter contre l'Allemagne les lois sur la navigation qui protégèrent, surtout depuis Cromwell et les derniers Stuarts jusqu'au milieu du XIXe siècle, la marine anglaise contre la concurrence étrangère. Mais les conditions sont changées. Ce ne sont pas ces lois, dirigées contre la Hollande par exemple, qui ont amené le dépérissement de sa puissance due à d'autres causes. Le commerce anglais, d'ailleurs, ne désire pas cette protection nouvelle). — IKBAL ALI SHAH. L'Afghanistan et la menace allemande (écrit par un Afghan qui raconte comment, en 1914, l'émir Habibullah se rendit en grand apparat sur le pont de la rivière Kaboul, et, tenant dans ses mains le Koran, déclara que, les Anglais étant ses amis, il ne laisserait pas lever le doigt contre eux. L'Afghanistan est menacé présentement de trois côtés : de Boukhara, dont l'émir déteste les Russes, du Turkestan même et de la Perse qui ambitionne de conquérir Hérat). — Claud JENNINGS. La situation politique au Canada (pour une population de moins de huit millions d'habitants, le Canada entretient une armée de 450.000 hommes sur le front, dépense un million de dollars par jour et a emprunté près de 800 millions de dollars pour la guerre seule. L'Ouest a fourni plus de recrues à proportion que les autres provinces, et, même à Québec, le recrutement rencontra dès l'abord une grande hostilité. A noter la façon dont Sir Robert Borden, le premier ministre, a tranché la question des étrangers nationalisés qui viennent des Empires centraux : on ne leur demandera pas de porter les armes contre leur ancienne patrie, mais ils ne voteront pas en temps de guerre). —

Digitized by Google

W.-P. JAMES. Livres et voyages (excursion à travers la littérature du sujet, de l'Odyssée aux Sagas d'Islande et à la collection d'Hakluyt). — Réalités irlandaises (l'Irlande déteste aujourd'hui l'Angleterre plus qu'à aucune époque de mémoire d'homme : non pas que le gouvernement anglais soit tyrannique, mais le clergé catholique et les agitateurs politiques promettent à l'Irlande une indépendance totale qui lui donnera le bonheur définitif et fera d'elle le seul peuple d'Europe n'ayant pas de dette nationale. La résistance de l'Ulster au nationalisme tient moins à son affection pour l'Angleterre qu'au souci de sa sécurité dans un milieu « où », disait à l'auteur un habitant du Derry, « on n'attache pas plus d'importance à casser la tête d'un homme qu'à briser un œuf »). — Sir Valentin CHIROL. L'Inde en travail (moins de dix ans après la déclaration de Lord Morley qu'il s'opposerait au parlementarisme dans l'Inde, nous trouvons le gouvernement anglais, grâce au concours des Indiens dans la grande guerre, s'occupant de préparer le pays à cette forme de politique. Mais l'Inde est extrêmement divisée en races, religions, terroirs, souverainetés locales; le vieil intellectualisme hindou n'incline pas vers la démocratie, dans la pratique, et les minuscules républiques des panchayets ne préparent guère à la vie publique. Il serait donc prudent d'établir des représentations diverses suivant les intérêts). — Dundas PILLANS. Centralisation et révolution (tableau trop sommaire de l'Ancien régime en France, d'après Taine, Tocqueville et Burke. L'auteur ne semble pas se douter qu'il existait chez nous des pays d'États. Critique d'ailleurs avec raison la tendance anglaise d'aujourd'hui qui risque d'exagérer la bureaucratie). — Harold COX. Le gouvernement de l'Angleterre (le régime parlementaire de l'âge victorien ne suffit plus. La liberté est devenue moins le droit pour chacun d'agir à sa guise que le droit de participer à l'oppression de quelque autre. L'organisation actuelle des partis est à la fois nécessaire et ruineuse pour le parlementarisme. L'Angleterre n'est plus ce qu'elle était au temps de Simon de Montfort : la représentation territoriale devrait céder la place à celle des intérêts, plus homogène et plus intéressante pour l'électeur). = Octobre. Henry Wickham STEED. Programme de paix : revision. — Horatio BROWN. Napoléon Ier et Caporetto (dès 1796, Bonaparte avait reconnu l'importance militaire de Caporetto. En 1809, tandis que Napoléon marchait sur Vienne, le prince Eugène mena dans le Frioul, le pays de Cadore et la Vénétie, contre l'archiduc Jean, une campagne dont les péripéties rappellent à bien des égards celles qui viennent de se produire en 1917-1918). — David HANNAY. Le commerce de l'Espagne avec les Indes (aussitôt que Colomb eut découvert l'Amérique, les rois catholiques n'eurent d'autre rêve que de garder pour eux cet Eldorado; mais Charles-Quint, pressé de récompenser les banquiers de Francfort qui l'avaient aidé de leur argent dans son élévation à l'empire, leur ouvrit ces pays d'outremer où ils ne connurent pas de discrétion. Philippe II, réduit à l'Es-

Digitized by Google

pagne, en revint à l'organisation d'Isabelle, forme de capitalisme espagnols, guère moins égoïstes, qui entendaient faire de Séville l'unique port de trafic européen avec les Indes. Cette Casa de contratacion finit par tuer le commerce des Indes. Il en fut comme de la renaissance, la *mesta*, qui ruina l'agriculture sans même que le peuple s'en plaignit). — G. M. TREVELYAN. Les quatre grandes guerres impérialistes (contre l'Espagne, la France, l'Allemagne. « La guerre contre Philippe II nous a faits protestants : la guerre contre Louis XIV nous a faits whigs et tolérants ; la guerre contre la Révolution française nous a faits tories ; la guerre contre l'Allemagne nous rend démocrates, pas socialistes. » De ces quatre guerres, une seule fut contre la cause du peuple). — Edmond GOSSE. L'agonie de l'âge victorien, à propos d'un recueil de portraits assez irrévérencieux de M. Lytton Strachey du docteur Arnold, du cardinal Manning, de Miss Florence Nightingale, du général Gordon. Caractères de l'époque victorienne qui est bien défunte et semble presque incompréhensible aujourd'hui. — A. Wyatt TILBY. La philosophie du pessimisme. — Miss D. PETRE. Religion et patriotisme (la fâcheuse attitude du clergé irlandais en ce qui concerne la conscription a réveillé toutes les préventions anglaises contre le papisme. Relations politiques et accommodements des catholiques avec l'État en Angleterre. Les événements actuels auront montré le parfait loyalisme des catholiques anglais). — Alfred HOPKINSON. Les réformes nécessaires dans la Législation. — T. M. NAIR. Caste et democratie (l'Inde, qui réclame un gouvernement autonome et démocratique, y semble cependant peu préparée par ses divisions sociales. « Ne serait-ce pas une politique plus sage d'accepter les divisions tranchées au sein de la population indienne et de s'en servir pour préparer la fusion future au lieu de les ignorer pour établir un régime de responsabilité qui ne recouvrirait qu'un sépulcre blanchi? »). — Victor FISHER. Le travaillisme et l'élection générale (le parti travailliste). — Harold COX. Empire et commerce (proteste énergiquement contre les intentions de protectionnisme impérial. L'empire anglais, considérablement accru par la guerre, ne saurait entrer en opposition commerciale avec ses alliés actuels, ce qui finit presque toujours par aboutir à des hostilités effectives. A propos du concours colonial, on ne saurait négliger d'imprimer ici le nom d'un héroïque Peau-Rouge, Indien pur sang, John Campbell : parti des bords de la mer Polaire, dans les parages de l'île Herschel, il a parcouru 2,000 milles à pied, en canot, chemin de fer, transatlantique, gagnant de ses mains le prix de son passage, pour venir s'enrôler dans l'armée canadienne et se battre en France). = Vol. CCXXIX, janvier 1919. David HANNAY. La marine marchande et l'empire (pour la première fois depuis la paix de Bréda, signée avec la Hollande en 1667, l'Angleterre sort d'une grande guerre avec une marine amoindrie, sa perte sèche est de 3,443,012 tonnes. De plus, elle rencontrera désormais des concurrences sérieuses aux États-Unis). — Émile CAMMAERTS. Les frontières de la Belgique (séparation politique de la Bel-

Digitized by Google

gique et de la Hollande de 1815 à 1839. A la veille de la guerre, la Prusse se trouvait en possession déjà de tous les points stratégiques et des hauteurs entre la Meuse et le Rhin qui forment la défense naturelle de Liège; c'est sur la frontière contestable, arrachée par ses menées diplomatiques, qu'elle avait installé son camp d'Elsenborn et ses chemins de fer militaires). — O. DE L. L'Ukraine (le mouvement nationaliste en Ukraine est purement factice. Depuis plus de deux siècles et demi, l'Ukraine est russifiée; même en 1905, l'Ukraine ne s'affirma que par de violents *pogroms*. Cependant, il régnait chez les Ruthènes une haine intense contre les Polonais, tandis que l'*intelligentza* organisait des pèlerinages aux demeures des assassins du gouverneur de Galicie en 1908. Efforts de la Russie dès le début de la guerre pour convertir les Uniates à l'orthodoxie. Lorsque la révolution de 1917 éclata, l'*intelligentza* essaya de réunir à Kiew un congrès ukrainien nationaliste vis-à-vjs duquel les libéraux de Pétersbourg ne surent quelle attitude prendre. Les bolchevistes furent donc assez bien accueillis par une bourgeoisie sournoise et frondeuse, jusqu'au jour où la grève générale lui ouvrit les yeux). — IKBAL ALI SHAH. Les réclamations de l'Afghanistan (rappelle les empiétements successifs de la Russie dans l'Asie centrale toujours dirigée par l'autorité militaire. Il conviendrait, dans l'intérêt général, de rendre à l'Afghanistan ses frontières nécessaires et de libérer au nord Boukhara, le pays de Ouzbegs, qui sont les Tchéco-Slovaques de l'Asie centrale. Les papiers de la mission allemande du capitaine Niedermayer, tombés aux mains des Anglais, montrent que la précaution ne serait pas inutile). — W. BATESON. Science et nationalité. — Arthur HORT. Le père de la botanique (Théophraste, dont l'auteur de l'article vient de traduire les œuvres pour la collection Loeb. Disciple de Platon, qui dut lui apprendre le principe de la classification, puis d'Aristote, le naturaliste grec semble avoir eu à sa disposition les notes des savants qu'Alexandre emmena dans son expédition. Ses observations botaniques, très remarquables et systématiques, nous renseignent sur les goûts floraux des Grecs). — J. DE MONTMORENCY. La renaissance anglo-normande (pendant des siècles, malgré les guerres fréquentes, l'humanisme avait marché du même pas fraternel en Angleterre et en France. L'invasion intellectuelle de l'Allemagne au début du XIX^e^ siècle interrompit cet accord; mais, si utile que fût son apport, la réaction commença dès avant 1914. C'est ainsi que l'on montrait déjà dans la conquête normande, en dépit de ses abus et brutalités, une revanche de l'esprit latin contre l'anarchie teutonique implantée en Angleterre. Les Normands, totalement francisés, représentaient la culture romaine et parfois même italienne. Influence de cette civilisation normande et gallo-latine sur la théologie, le droit, la politique, l'architecture, la littérature). — W. OESTERLEY. Le folklore de l'Ancien Testament (à propos du nouvel ouvrage dû à l'auteur du *Rameau d'or*, Sir James Frazer). = Avril. Rev. D^r^ INGE. L'avenir de la race anglaise (considé-

Digitized by Google

rations biologiques d'un vif intérêt. L'Anglais ne saurait s'établir dans ses colonies tropicales; dans l'Afrique du Sud, les blancs disparaîtront avec l'épuisement de l'or et des diamants. Seuls, le Canada et l'Australasie pourront entretenir des populations prospères. Quant à l'Angleterre même, le doyen de Saint-Paul regrette que son taux de natalité ne soit pas celui de la France, qui, en somme, gagnait autant d'habitants avec le taux de 20, en 1913, qu'en 1781 avec le taux de 39). — Dr SHADWELL. Le problème de l'âge présent (la lutte de l'homme contre la nature n'est que la moindre part de son effort. La lutte contre ses congénères est bien plus âpre. Accorder l'État et l'individu devient une première difficulté; puis, répartir les valeurs produites et les richesses en est une autre, l'ouvrier voulant à la fois le confort et la liberté, c'est-à-dire une situation sociale, une participation intellectuelle à la direction de son industrie; il veut qu'on lui demande son avis et qu'on l'écoute). — Edmond GOSSE. Les œuvres de M. Clemenceau. — Harold WILLIAMS. La Russie et la Conférence de la Paix (la guerre a éveillé des forces et posé des problèmes qui dépassent les ressources de nos hommes politiques, habitués à restreindre leurs vues aux limites de leur parti, ou des intérêts métropolitains. Bon gré, mal gré, la question russe les domine et met à l'épreuve l'ensemble d'idées ou de traditions que réunit la Conférence de la Paix. On ne doit songer qu'à rétablir une Russie et non à créer, sauf pour la Pologne et la Finlande, une frange de petits états autonomes dont l'Allemagne saurait occuper tôt ou tard la direction). — Francis GRIBBLE. L'histoire misérable de Ruhleben (scandaleuse inorganisation de ce camp de prisonniers affecté principalement aux Anglais. « Les autorités allemandes n'ont jamais eu l'idée d'une réforme et n'ont pas cessé de s'opposer aux améliorations que l'on essayait, passant seulement et lentement de la cruauté active à l'indifférence plus ou moins tolérante. ») — A. SHIPLEY. L'Université dans l'Amérique du Nord (tableaux curieux de la vie universitaire aux États-Unis où l'éducation intellectuelle diffère grandement de ce que l'on rencontre en Europe). — Lynden MACASSEY. L'erreur économique dans l'industrie (témoignage d'un arbitre qui a représenté le gouvernement pendant la guerre en de nombreux litiges industriels. La classe ouvrière ne comprend rien aux répercussions économiques). — J. MARRIOTT. La politique étrangère des États-Unis (l'erreur est très répandue de considérer les États-Unis comme une nation pacifique, insoucieuse de politique étrangère. Mais leur République n'a cessé de s'agrandir, quadruplant son territoire par une série d'opérations qui relèveraient de la politique étrangère en tout autre pays et déjà maintenant elle déborde son continent. La doctrine de Monroe fut un défi jeté aux puissances européennes « par une démocratie qui avait pris conscience de sa force agressive », suivant la remarque du professeur Dunning; mais cette doctrine expose précisément les États-Unis à faire la police dans la riche et remuante Amérique du Sud ou à laisser celle-ci retomber dans l'anarchie. D'ailleurs, le

Digitized by Google

monde s'est trop rétréci pour comporter désormais une politique d'isolement). — Sir F. LUGARD. L'Afrique tropicale (les productions tropicales sont désormais indispensables, si bien qu'un pays auquel on les mesurerait deviendrait, et l'Allemagne craint de le devenir, une puissance de second ou troisième ordre. Expose comment l'Angleterre procède, notamment en Nigerie, que l'auteur connaît pour en avoir été l'un des hauts fonctionnaires. En principe, on s'efforce de relever l'autorité des chefs natifs; mais il ne faut pas laisser la surveillance internationale s'exercer mal à propos). — Sir Sidney LOW. Clive, Warren Hastings et leurs biographes (Sir George Forrest et Monckton Jones. La Revue n'oublie pas que les fameux essais de Macaulay sur les deux proconsuls indiens furent publiés d'abord sous son couvert; mais ces articles, qui révélèrent à beaucoup d'Anglais tout ce que ces lecteurs connurent jamais de l'Inde, respirent les passions de « l'*intelligentza* whig »; ils s'appuient contre Warren Hastings sur les accusations violentes de Burke, aigri par ses propres déconvenues politiques. Aujourd'hui, on constate que les causes d'incrimination, fort exagérées, furent le résultat des circonstances plus que la marque d'erreurs personnelles).

Digitized by Google

CHRONIQUE.

Le texte du *Traité de paix entre les puissances alliées et associées et l'Allemagne (28 juin 1919)* vient d'être distribué par les soins du ministère des Affaires étrangères en sa double rédaction authentique en français et en anglais. En tête de la section V, relative à l'Alsace-Lorraine, on lit ce paragraphe que nous reproduisons sans commentaire : « *Les* HAUTES PARTIES CONTRACTANTES, *ayant reconnu l'obligation morale de réparer le tort fait par l'Allemagne en 1871, tant au droit de la France qu'à la volonté des populations d'Alsace et de Lorraine, séparées de leur patrie malgré la protestation solennelle de leurs représentants à l'Assemblée nationale, sont d'accord sur les articles suivants :*

Article 51.

Les territoires cédés à l'Allemagne en vertu des préliminaires de paix signés à Versailles le 26 février 1871 et du traité de Francfort du 10 mai 1871 sont réintégrés dans la souveraineté française à dater de l'Armistice du 11 novembre 1918.

Les dispositions des traités portant délimitation de la frontière avant 1871 seront remis en vigueur...

France. — Le 18 avril 1919 est mort à Vitry-le-François, dans sa soixante-dix-huitième année, M. Emmanuel COSQUIN, qui a publié de nombreux ouvrages sur le folklore, notamment *les Contes populaires de Lorraine comparés avec les contes des autres provinces de France* (1886, 2 vol. in-8°).

— La *Revue historique* doit un souvenir ému à M. Georges LAFENESTRE, décédé au mois de mai dernier dans sa quatre-vingt-deuxième année. Il a été l'un de nos excellents critiques d'art. Son manuel : *la Peinture italienne* (Paris, 1885), est devenu classique; son grand ouvrage sur *la Vie et l'œuvre du Titien* a emporté tous les suffrages; ses études sur les primitifs français, notamment sur *Jehan Foucquet*, ont attiré l'attention sur les origines de notre peinture. Il était aussi un poète délicat et a publié pendant la guerre un recueil de vers où il a flétri les crimes des Allemands et exalté l'héroïsme de nos soldats de France. Il a occupé pendant de longues années, au Collège de France, avec une grande autorité, la chaire de l'histoire de l'art, et il était membre libre de l'Académie des beaux-arts.

Digitized by Google

— Nous avons le chagrin d'annoncer la mort (7 juillet 1919) de notre collaborateur et ami Didier NEUVILLE. Après de solides études classiques, il entra à l'École des chartes, d'où il sortit en 1877 avec une thèse remarquée sur le *Parlement royal à Poitiers de 1418 à 1436*, qui parut l'année suivante dans la *Revue historique*. Puis l'amitié de l'amiral Aube l'appela au ministère de la Marine, où il accomplit toute sa carrière, soit à la tête du service des archives, soit dans divers bureaux, où son intelligence et son activité le firent arriver rapidement aux premiers postes; il était administrateur de l'établissement national des Invalides de la marine quand la maladie l'obligea soudain à prendre sa retraite; mais il était si apprécié que, même alors, il continua de suivre au Conseil d'État des affaires qui exigeaient une grande expérience administrative, beaucoup de tact et de décision. Cependant, il ne perdit jamais de vue les travaux d'érudition; il a publié un *État sommaire des archives de la marine antérieures à la Révolution* (gros vol. de presque 700 p., 1898) et il fit partie de diverses commissions, entre autres du Comité supérieur des archives, où son caractère était fort apprécié. Retiré à la campagne, il comptait passer ses derniers jours au milieu des siens et reprendre contact avec ses chers classiques, quand il fut enlevé presque subitement à la suite d'une opération chirurgicale. Il était né à Paris le 6 décembre 1854.

— Le 17 juillet 1919 est mort, âgé de quatre-vingt-six ans, M. Paul LACOMBE, inspecteur général honoraire des bibliothèques et des archives. On lui doit plusieurs travaux ingénieux et profonds : *De l'histoire considérée comme science* (1894); une *Introduction à l'histoire littéraire* (1899), qui est comme une suite du précédent; une *Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant*. Une étude courageuse et forte sur *la Guerre et l'honneur* (1900) pourrait encore être méditée avec fruit aujourd'hui.

— Un décret présidentiel et des arrêtés ministériels, en date du 19 juillet, ont organisé un Service historique de la marine, sous les ordres directs du chef d'État-major de la marine. Cette organisation prévoit la collaboration d'officiers supérieurs de la marine, d'archivistes-paléographes et d'historiens. Elle groupe en effet les archives et bibliothèques centrales de la marine, celles des ports et la Section historique. Ces organes, sous une direction ferme, serviront à élaborer la doctrine de guerre navale dont les experts regrettaient l'absence en France et à publier des travaux qui, relevant d'une méthode sérieuse, attireront l'attention du pays sur une grande institution nationale, sur son passé et son avenir. L'une des besognes préliminaires du Service historique consistera à reprendre, en l'améliorant, la *Revue maritime*, disparue au début de la guerre, et qui peut devenir un périodique de grande valeur scientifique, si la confection en est étudiée avec soin. Souhaitons que cette nouvelle Section historique se souvienne de sa devancière de la Restauration et de la monarchie de

Digitized by Google

Juillet, époques où, grâce à Jal, elle a produit tant d'ouvrages encore utilisables. Souhaitons également qu'elle fasse une concurrence, toute de science et d'érudition, aux institutions analogues d'Angleterre, d'Italie et des États-Unis. En Angleterre, sous la direction de l'érudit Sir Julian Corbett, une équipe de travailleurs prépare des travaux définitifs sur la guerre navale, et l'amirauté annonçait récemment la mise en train d'une étude critique sur la bataille du Jutland. En Italie, le commandant Roncagli a fait récemment paraître le premier volume d'une histoire de la participation de la marine italienne à la conquête de la Tripolitaine. La Section historique américaine, qui vient de changer de chef, n'a rien publié encore. Souhaitons que la nouvelle Section française ne se laisse pas devancer par la dernière née. Le Service historique de la marine se doit, et nous doit, de promouvoir des publications qui éclaireront le passé, proche ou lointain, de notre marine nationale. G. Bn.

Allemagne. — Le Kriegswirtschaftsmuseum, créé à Leipzig par les Chambres de commerce et d'agriculture, a mis au concours une étude sur le développement des doctrines économiques de guerre depuis le début du XVIII[e] siècle jusqu'à nos jours.

Grande-Bretagne. — Le D[r] Holland Rose, bien connu par ses travaux sur l'histoire napoléonienne, a été choisi pour occuper la chaire d'histoire navale créée par lord Rothermere à l'Université de Cambridge. — M. S. Rait, professeur de littérature et d'histoire d'Écosse à l'Université de Glasgow, a succédé à P. Hume Brown comme historiographe d'Écosse.

— M. James Buchanan a récemment acheté, pour en faire don au British Museum, le livre de bord du *Victory*, navire amiral de Nelson à Trafalgar.

— La ligue navale anglaise est en train de rassembler les fonds nécessaires pour créer une chaire d'histoire navale à l'Université de Londres. Le maximum requis est de 50,000 l. Le Comité créé à cet effet comprend le duc de Somerset, président de la ligue, et diverses personnalités du monde des armateurs.

États-Unis. — Un Comité d'histoire militaire, organisé à l'Université d'État de Louisiane, offre un prix de 250 dollars pour un travail d'histoire militaire américain touchant une guerre, une campagne, une bataille, une méthode, un officier, ou encore l'influence de la diplomatie ou de la politique sur les opérations militaires. Ce travail, qui doit être remis avant le 1[er] juillet 1920, ne doit pas dépasser 1,100,000 mots.

Digitized by Google

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE.

A propos du 4e centenaire de la Réforme, 119.
Barker (*Ernest*). A confederation of nations; its powers and constitution, 342.
Barnes (*Harry Elmer*). History; its rise and development, 342.
Barthélemy (*Joseph*). Le problème de la compétence dans la démocratie, 361.
Besson (*Maurice*). Voir *Perreau-Pradier* (*Pierre*).
Crump (*G. G.*). The logic of history, 149.
Duhem (*Pierre*). Le système du monde, histoire des doctrines cosmologiques, de Platon à Copernic. T. V, 99.
Gauvain (*Auguste*). L'Europe au jour le jour. T. I-IV, 337.
Jonesco (*Take*). Souvenirs, 123.
Perreau-Pradier (*Pierre*) et *Besson* (*Maurice*). L'effort colonial des Alliés, 348.
Pollard (*A. F.*). The league of nations; an historical argument, 342.
Poole (*Reginald L.*). Medieval reckonings of time, 149.
Probus. L'organisation de la démocratie, 119.
Revue internationale de l'organisation politique et économique du monde, 120.
Spalding (*E. H.*). Bibliography of social history, 120.
Stern (*Alfred*). Geschichte Europas von 1815 bis 1830. T. III, 2e édit., 119.
Zoretti (*Ludovic*). Éducation; un essai d'organisation démocratique, 364.

HISTOIRE DE LA GUERRE.

Albert Ier, prince de Monaco. La guerre allemande et la conscience universelle, 123.
Archives (les) de la grande guerre, 120.
Armée (l') grecque et la victoire d'Orient, 345.
Barac (*François*). Les Croates et les Slovènes ont été les amis de l'Entente pendant la guerre, 374.
Blanchet (*Eugène-Louis*). En représailles, 345.
Bonnassieux (*A.*). Voir *Reiss* (*R.-A.*).
Cassou (commandant *Paul*). La vérité sur le siège de Maubeuge, 343.
Documentary history of the war, 121.
Engerand (*Fernand*). Le secret de la frontière, 1815, 1871, 1914. Charleroi, 334.
Esnault (*Gaston*). Le Poilu tel qu'il se parle, 348.
Fallet (*Céline*). Notes d'une internée française en Allemagne, 345.
Frogé (capitaine *Christian*). Les captifs, 346.
Gascoin (*Eugène*). L'aube de la revanche. Les victoires serbes de 1916, 126.
Giraud (*Victor*). Histoire de la grande guerre. 1re partie, 121.
Jean-Bernard. Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914. T. III, 122.
Joubert (*Joseph*). A travers les continents pendant la guerre, 125.
Jubert (*Raymona*). Verdun, 344.
Maury (lieutenant *François*). L'apogée de l'effort militaire français, 343.
Mousset (*Albert*). Éléments d'une bibliographie des livres, brochures et tracts imprimés et publiés en Espagne de 1914 à 1918 et relatifs à la guerre mondiale, 348.
Muelhon (*Wilhelm*). L'Europe dévastée, 123.
Pages actuelles, nos 123-128, 343.
Pages d'histoire, 1914-1918, nos 151-160, 122.
Pastre (*J.-L.-Gaston*). Trois ans de front. Notes et impressions d'un artilleur, 344.
Pourquoi l'Allemagne a capitulé le 11 novembre 1918, 128.
Protestation des divers savants lillois relative aux actes de l'autorité militaire allemande pendant l'occupation de Lille, 130.
Raimondi-Matheron (*Odette*). Voir *Seeger* (*Alan*).

Digitized by Google

Reiss (*R.-A.*) et *Bonnassieux* (*A.*). Réquisitoire contre la Bulgarie, 127.
Retti. Ceux qui soignent; notes de guerre, 124.
Saint-René Taillandier (M^me^). En France et en Belgique envahies, 347.
Seeger (*Alan*). Ses lettres et poèmes écrits pendant la guerre; trad. par *Odette Raimondi-Matheron*, 116.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

Soyer (*Jacques*). « Aquis Segeste » de la table de Peutinger; son véritable emplacement, son véritable nom, 349.
White (*H. J.*). From Josephus, Tacitus, Suetonius, Dio Cassius, illustrative of christianity in the first century, 148.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

Andler (*Ch.*). Collection de documents sur le pangermanisme. Le pangermanisme philosophique, 108.
Bosc (*Pierre*). Les Allemands à Lille, 129.
Chuquet (*Arthur*). Allemands d'hier et d'aujourd'hui, 127.
Dybowski (*J.*). Voir *Henry* (*René*).
Froidevaux (*H.*). Voir *Henry* (*René*).
Gaultier (*Paul*). La cruauté allemande, 130.
Gauvain (*Auguste*). L'encerclement de l'Allemagne, 349.
Guillaume II. Discours pendant la guerre, recueillis par *Marie Méring*, 127.
Henry (*René*), *Martel* (*E.-A.*). *Hullot* (baron), *Froidevaux* (*H.*), *Dybowski* (*J.*). Les rêves d'hégémonie mondiale, 128.
Hullot (baron). Voir *Henry* (*René*).
Martel (*E.-A.*). Voir *Henry* (*René*).
Méring (M^me^ *M.*). Voir *Guillaume II*.
Schreiner (*G.-A.*). La détresse allemande, 339.

HISTOIRE D'AUTRICHE-HONGRIE.

Draghicesco (*D.*). Les problèmes nationaux de l'Autriche-Hongrie. Les Roumains, Transylvanie, Bukovine, Banat, 153.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

Gibson (*Hugh*). La Belgique pendant la guerre, juillet-décembre 1914; trad. par le comte *Louis d'Ursel*, 133.
Moreau (*E. de*). La bibliothèque de l'Université de Louvain, 1636-1914, 131.
Ursel (comte *Louis d'*). Voir *Gibson* (*Hugh*).
Van der Essen Léon. Atlas de géographie historique de la Belgique, 131.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

Bibliographie hispanique, 135.
Boissonnade P.. Les études relatives à l'histoire économique de l'Espagne, 134.
Carreras y Artau (*Tomas*). Una excursion de psicologia y etnografia hispanes. Joaquim Costa, 143.
Cirot G.. L'espionnage en Espagne au temps de la Reconquête, 140.
Dario Ruben. Pages choisies, 143.
Del Arco Ricardo. El famoso jurisperito del siglo XIII Vidal de Canellas, obispo de Huesca, 140.
Poulché-Delbosc (*R.*). L'authenticité de la Guerra de Granada, 135.
Haring Clarence Henry. Trade and navigation between Spain and the Indies in the time of the Hapsburgs, 105.
Heaton (*H. C.*). Voir *Rocaberti*.
Ibarra y Rodriguez (*Eduardo*). Documentos de asunto economico correspondientes al reinado de los reyes catolicos, 1475-1516, 138.
López-Aydillo (*Eugenio*). El obispo de Orense en la regencia del año 1810, 142.
Mirel y Sans (*Joachim*). La esclavitud en Cataluña en los ultimos tiempos de la edad media, 139.
— Lettres closes des premiers Valois, 145.
— Voir *Schwab* (*Moise*).
Miljana (*Rafael*). Don Fernando de las Infantas, teólogo y músico, 141.
Nation (la) catalane, son passé, son présent et son avenir, 102.
Parpal y Marqués (*Cosme*). El puerto de Fornells en el siglo XVIII, 141.
Prat de La Riba (*Enric*). Historia de la nacio catalana, 102.
Rahola (*Frederich*). Comentaris a un vers famós del Dant, 136.
Roca (*Joseph-Maria*). En Jaume Vila, heraldista català de començaments del segle XVII, 141.
Rocaberti (Fra). The Gloria d'Amor; a catalan vision poem of the XV cent.; publ. par *H. C. Heaton*, 137.
Sagarra (*Ferrán de*). Sigillografía catalana, 137.
Schwab (*Moise*) et *Mirel y Sans* (*Joachim*). Documents de Juifs barcelonais au XI^e^ siècle, 136.
— Nouveaux documents de Juifs barcelonais au XII^e^ siècle, 136.
Serdán y Aguirregavidia (*Eulogio*).

Digitized by Google

Rincones de la historia Vitoriana, 136.
Vaeth (*Joseph A.*). Tirant lo blanch; a study of its authorship, principal sources and historical setting, 141.
Yahuda (*A.-S.*). Contribución al estudio del Judeo-Español, 137.
— Hallazgo de pergaminos en Solsona, 137.

HISTOIRE DE FRANCE.

Anglade (*J.-Roger d'*). Aperçu de l'histoire de Bazas depuis les origines jusqu'à la Révolution, 354.
Barrès (*Maurice*). La Lorraine dévastée, 356.
Beaunier (*André*). La jeunesse de Joseph Joubert, 331.
Bonnerot (*Jean*). La bibliothèque centrale et les archives du service de santé au musée du Val-de-Grâce, 365.
Briand (*Charles*). Pour que la France vive, 147.
Brutails (*J.-A.*). Pour comprendre les monuments de France, 306.
Carnahan (*Hobart*). Voir *Gerson* (*Jean*).
Catalogue de la bibliothèque de feu M. Ernest Labadie, 359.
Chambure (*A. de*). Quelques guides de l'opinion en France pendant la grande guerre, 1914-1918, 347.
Chéradame (*André*). Comment éviter les impôts mortels, 363.
Dimier (*Louis*). Les préjugés ennemis de l'histoire de France, 144.
Dugard (*Henry*). Le Maroc en 1918, 356.
Flagey (*Étienne*). Comment devenir ingénieur, par l'école ou par l'usine, 362.
Gerson (*Jean*). The « Ad Deum vadit »; publ. par *Hobart Carnahan*, 317.
Hassall (*Arthur*). France mediæval and modern, 350.
Ilieshorst (*J.*). Du Plessis-Mornay, 86.
Joinville (*Pierre de*). Le commerce de Bordeaux au XVIII[e] siècle, 351.
Lasserre (*Pierre*). Frédéric Mistral, poète, moraliste, citoyen, 359.
Lavollée (*René*). Lendemain de victoire, 363.
Lémonon (*Ernest*). L'après-guerre et la main-d'œuvre italienne en France, 360.
Leroux (*Alfred*). La colonie germanique de Bordeaux. T. II : 1871-1914, 352.
Le Senne (*Émile*). Mélanges Émile Le Senne, 357.
Ligue (la) de l'enseignement pendant la guerre, juillet 1914-décembre 1916, 148.
Mailloux (*Auguste*). Georges Clemenceau, 357.
Malo (*Henri*). Dunkerque, ville héroïque. Dans le passé, dans le présent, 354.
Marcault (abbé *Charles*). Le message de 1689 a-t-il été réellement abandonné? 146.
Mathorez (*J.*). Notes sur le mouvement de la population française sous l'Ancien régime, 1328-1789, 351.
Maurion (*Georges*). La formation du département de Seine-Inférieure, 355.
Mortier (*Raoul*). Au tribunal des Neutres. A la gloire de la France, 147.
Mustard (*Wilfred P.*). The eclogues of Faustus Andrelinus and Joannes Arnolletus, 320.
Orgeval (baron *Gabriel d'*). Les maréchaux de France à l'Académie, 146.
Pasquier (*F.*). Vente du château de Castelviel de Rosanès en 1023 par Bérenger, comte de Barcelone, d'après la charte originale, 350.
Régamey (*Jeanne*). Celle qui dormait, 355.
Sagnac (*Ph.*). Le Rhin français pendant la Révolution française et l'Empire, 326.
Soyer (*Jacques*). Notes pour servir à l'histoire littéraire. Du succès de la prédication du frère Olivier Maillart à Orléans en 1485, 351.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

Boulenger (*Jacques*). L'affaire Shakespeare, 367.
Dalton (*John Neale*). The collegiate church of Ottery Saint-Mary, 321.
Escouflaire (*R.-C.*). L'Irlande ennemie...? 149.
Fisher (*Herbert*). Educational reform speeches, 368.
Fowler (*R. C.*). Episcopal registers of England and Wales, 149.
Hearnshaw (*J. C.*). Municipal records, 149.
Johnson (*Charles*). The public Record Office, 149.
— The care of documents and management of archives, 149.
Kennedy (*W. P. M.*). Documents of the Canadian constitution, 1759-1915, 152.
Murray (*Robert H.*). A short guide to the principal classes of documents preserved in the P. Record Office, Dublin, 149.
Percival (*Milton*). Political ballads

Digitized by Google

illustrating the administration of Sir Robert Walpole, 368.
Poole (*Reginald L.*). The chronology of Bede's Historia ecclesiastica, and the councils of 679-680, 367.
Skeel (*C. A. J.*). Selections from Matthew Paris, from Giraldus Cambrensis, 148.
Stevens (*David Harrison*). Party politics and english journalism, 1701-1742, 367.
Tréguiz (*Louis*). L'Irlande dans la crise universelle, du 3 août 1914 au 25 juillet 1917, 150.
White (*Newport J. D.*). Libri sancti Patricii, 148.
— A translation of the writings of S[t] Patrick, 149.

HISTOIRE D'ITALIE.

Cartwright (*Julia*). Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, 1474-1539; trad. par M[me] *Emmanuel Schlumberger*, 310.
Dejob (*Charles*). Histoire de la Société d'études italiennes, 146.
Flamini (*Francesco*). Voir Raccolta di studi.
Geiger (*André*). Gabriele d'Annunzio, 369.
Prato (*Giuseppe*). Giacomo Giovanetti ed il protezionismo agrario nel Piemonte di Carlo Alberto, 369.
Raccolta di studi di storia e critica letteraria, dedicata a Francesco Flamini da' suoi discipoli, 369.
Schlumberger (M[me] *Emmanuel*). Voir *Cartwright* (*Julia*).
Tamaro (*Attilio*). La lutte de Fiume contre la Croatie, 153.

HISTOIRE DE LA PAPAUTÉ.

Fournier (*Paul*). Les collections canoniques romaines à l'époque de Grégoire VII, 316.

HISTOIRE DES PAYS-BAS.

Aalbers (*J.*). Rijklof van Goens, commissaris en veldoverste der Oost-Indische Compagnie 1653-1654 en 1657-1658, 96.
Acta der particuliere synoden van Zuid-Holland. 6[e] partie : 1687-1700; publ. par *Knuttel* (*W. P. C.*), 88.
Albert de Saint-Symphorien (*Alpertus Mettensis*). De diversitate temporum; nouv. édit. par *A. Hulshof*, 83.
Album studiosorum Academiae Groninganae, 97.
Archives ou Correspondance inédite de la maison d'Orange-Nassau. 5[e] série, t. III : 1782-1788; publ. par *Krämer* (*F. J. L.*), 89.
Bas (général *F. de*). Voir *Ten Rus* (*F. J. G.*).
Beekman (*A. A.*). Geschiedkundige Atlas van Nederland, 98.
Beernink (*G.*). De Geschiedschrijver en Rechtsgeleerde Dr. Arend van Slichtenhorst, en zijn vader, Brant van Slichtenhorst, Slichter van Albany, 97.
Bijlsma (*R.*). Rotterdams Welvaren, 1550-1650, 95.
Bijvanck (*W. G. C.*). Vaderlandsche Geschiedenisen op den overgang der 18[e] eeuw, 90.
Blok (*P. J.*). Geschiedenis eener Hollandsche Stad (Leyde), 92.
Colenbrander (*H. T.*). Voir Gedenkstukken.
Economisch-historisch Jaarboek. Bijdragen tot de economische Geschiedenis van Nederland, I-III, 93.
Eekhof (*A.*). De avondmaalsbrief van Cornelis Hoen, 84.
— Jacobus Elisa Joannes Capitein, 1717-1747, 89.
Eysten (*J.*). Het leven van Prins Willem II, 87.
Gedenkstukken tot de algemeene Geschiedenis van Nederland. 8[e], 9[e] et 10[e] parties : 1815-1840; publ. par *Colenbrander* (*H. T.*), 91.
Godée-Molsbergen (*E. C.*). Reizen in Zuid-Afrika in de Hollandse tijd, 98.
Gosses (*I. H.*). De rechterlijke organisatie van Zeeland, 82.
— et *Japikse* (*N.*). Handboek tot de statkundige Geschiedenis van Nederland, 80.
Heeringa (*K.*). Bronnen tot de Geschiedenis van den Levantschen Handel, 94.
— De eerste Nederlandsche Gezant bij de Verheven Porte, 94.
Hinlzen (M[lle] *J. D.*). De kruistochtplannen van Philips den goede, 85.
Historische Avonden, 82.
Holwerda (*J. H.*). Nederland's vroegste Geschiedenis, 81.
Hulshof (*A.*). Voir *Albert de Saint-Symphorien*.
Huygens (*Constantijn*). Briefwisseling. 5[e] partie; publ. par *Worp* (*J.*), 88.
Japikse (*N.*). Voir *Gosses* (*I. H.*) et Resolutiën der Staten generaal.
Jessurun (*J. Spinoza Catella*). Kiliaen van Rensselaer 1623-1636, 96.
Kampinga (*H.*). De opvattingen over onze oudere vaderlandsche Geschiedenis bij de Hollandsche historici der 16 en 17 eeuw, 97.
Kielstra (*E. B.*). De Indische Archipel, 95.

Digitized by Google

Knuttel (*W. P. C.*). Voir Acta der particuliere synoden.
Krämer (*F. J. L.*). Voir Archives de la maison d'Orange-Nassau.
L'Honoré Naber (*S. P.*). Reizen van Willem Barents, Jacob van Heemskerck, Jan Cornelisz, Rijp, naar het Noorden, 1594-1597, 98.
Lindeboom (*J.*). Voir *Reitsma* (*J.*).
Molhuysen (*P. C.*). Bronnen tot de Geschiedenis der Leidsche Universiteit. T. II et III, 97.
Notulen der Staten van Zeland, 1574-1580, 85.
Pater (*J. C. H. de*). De Raad van State nevens Matthias, 1578-1581, 85.
Persijin (*Jules*). Schaepman, 92.
Poelman (*H. A.*). Bronnen tot de Geschiedenis van den Oostzeehandel. T. I : 1122-1499, 94.
Posthumus (*N. W.*). Bescheiden betreffeude de provinciale organisatie der Hollandsche Lakenbereiders, 93.
— Bronnen tot de Geschiedenis der Leidsche Textielnijverheid. T. V : 1651-1702, 94.
Prinsen (*J.*). Handboek tot de letterkundige Geschiedenis van Nederland, 80.
Reitsma (*J.*). Geschiedenis van de Hervorming en de Hervormde Kerk in de Nederlanden. 3e partie; revue par *J. Lindeboom*, 81.
Resolutiën der Staten-general. 2e et 3e parties : 1578-1582; publ. par *N. Japikse*, 84.
Romeyn (*H. J.*). Voir *Van Welderen Rengers*.
Sernée (M^lle *J. A.*). Het geschil over het prinsdom Oranje 1650-1660, 88.
Sneller (*Z. W.*). Walcheren in de vijftiende eeuw, 94.
Ten Raa (*F. J. G.*) et *Bas* (*F. de*). Het staatsche Leger van 1568-1795, 86.
Unger (*W. S.*). De levensmiddelenvoorziening der Hollandsche steden in de middeleeuwen, 93.
Van den Brink (*W. L. D.*). Bijdrage tot de kennis van den economischen toestand van Nederland 1813-1816, 95.
Van der Kemp (*P. H.*). Het Nederlandsch-Indische Bestuur 1817-1818 over de Molukken, Sumatra, Banka, Biliton en de Lampongs, 96.
Van Deventer (*Jacob*). Nederlandsche Steden in de 16e eeuw, 98.
Van Leeuwen (*M.*). Het leven van Pieter de Groot, 88.
Van Nooten (général *S. I.*). Prins Willem II, 87.
Van Rhijn (*M.*). Wessel Gansfort, 83.
Van Slee (*J. C.*). De illustre schood to Deventer, 1630-1878, 98.
Van Welderen Rengers (*W. J.*). Schets eener parlamentaire Geschiedenis van Nederland. 3e édit. continuée jusqu'à 1901 par *H. J. Romeyn*, 80.
Vrijer (*J. A. de*). Henricus Regius; een Cartesiaansch hoogleeraar aan de Utrechtsche hoogescholl, 87.
Worp (*J.*). Voir *Huygens*.

HISTOIRE DES PAYS SCANDINAVES.

Coussanges (*Jacques de*). Voir *Jærgensen* (*Johannès*).
Höijer (*Olof*). Le scandinavisme dans le passé et dans le présent, 373.
Jærgensen (*Johannès*). La réponse du mauvais serviteur; trad. par *Jacques de Coussanges*, 133.
Lindhagen (*Anna*) et *Stiernstedt* (*Marika*). Témoignages suédois, 1914-1919, 373.
Maury (*Lucien*). Les problèmes scandinaves, le nationalisme suédois et la guerre, 373.
Stiernstedt (*Marika*). Voir *Lindhagen* (*Anna*).
Verrier (*Paul*). La question du Slesvig, 134.

HISTOIRE DES PAYS SLAVES.

Cvijić (*Yovan*). Frontière méridionale des Yougoslaves, 374.
Kerner (*Robert Joseph*). Slavic Europe; a selected bibliography in the Western european languages, 342.
Radonitch (*Yovan*). Histoire des Serbes de Hongrie, 373.
— Le Banat, 373.
— La Batschka, 373.
Stanoyévitch (*St.*). Le rôle des Serbes de la Hongrie dans la vie nationale du peuple serbe, 373.
— Histoire nationale succincte des Serbes, des Croates et des Slovènes, 373.

HISTOIRE DE POLOGNE.

Kopaczewski (*W.*). La Pologne et la science française, 370.
Lord (*Robert Howard*). The second partition of Poland, 107.
Mathorez (*J.*). Notes sur les réfugiés politiques polonais, 370.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

Goulven (*J.*). La place de Mazagan sous la domination portugaise, 1502-1769, 324.
Osorio (*Paulo*). Le Portugal et la guerre, 371.

Digitized by Google

HISTOIRE DE ROUMANIE.

Creanga (*G.-D.*). Les finances roumaines sous le régime de l'occupation et de la paix allemandes. T. II. 372.
Dobroudja (la) méridionale, 372.
Draghicesco (*D.*) et *Murgoci*. Les Roumains d'Ukraine. 372.
Guillemot (*Henri*). L'unité roumaine. 155.
Jancovici (*D.*). La paix de Bucarest. 7 mai 1918, 155.
— Take Jonesco. 372.
Jorga (*N.*). Histoire des Roumains de la péninsule des Balkans, 372.
Lacea (*Constantin*). La Bukovine, 372.
Lupu (*Nicolas*). La Roumanie nouvelle et ses problemes vitaux. 155.
Macédo-Roumains (les) devant le Congres de la Paix, 156.
Murgoci. Voir *Draghicesco* (*D.*).
Sturdza (lieutenant *Michel*). Avec l'armée roumaine, 1916-1918. 125.
Tafrali (*O.*). La Roumanie transdanubienne, 154.

HISTOIRE DE RUSSIE.

Milioukof (*P. N.*). Le mouvement intellectuel russe, 111.

HISTOIRE DE L'ART.

Dieulafoy. Espagne, 305.
Dreyfous (*Georges*). Giorgione, 308.
[illegible]
F[illegible] [illegible]
G[illegible] (*P*[illegible]). Les [illegible]
G[illegible]. [illegible]
J[illegible] (*Ch.*). Voir *P*[illegible]
Le S[illegible] (*Robert de*). Les [illegible]ques et les visages. [illegible]
L[illegible] (*Robert de*). L'[illegible] romane en France. [illegible]
L[illegible] (*A*[illegible]). La guerra de Granata [illegible] nei [illegible]
Magne (*Émile*). Nicolas Poussin premier peintre du roi. [illegible]
Michel (*André*). Histoire de l'art. T. IV et V. [illegible]
Pellizzari (*A*[illegible]). I trattati attorno le arti figurative in Italia e nella Penisola iberica. 152.
Poussin (*Nicolas*). Correspondance; publ. par *Ch. Jouanny*. [illegible]
Rooses (*Max*). Histoire generale de l'art. Flandre. 305.
Seymour de Ricci. Description raisonnée des peintures du Louvre. T. I : Ecoles etrangeres. Italie et Espagne. 372.
Tiersot (*Julien*). Un demi-siecle de musique française, 1870-1917. 365.
Venturi (*Lionello*). Giorgione e il Giorgionismo. 307.
Yvon (*Paul*). Les idees de François Douce sur l'art gothique. 350.

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES.

ARTICLES DE FOND.

Pages

COURANT (Maurice). La Sibérie, colonie russe, jusqu'à la construction du Transsibérien; *suite et fin*. . . 1

HOMO (Léon). La grande crise de l'an 238 ap. J.-C. et le problème de l'Histoire Auguste; *1re partie* . . . 209

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

BABUT (E.-Ch.). **Recherches sur l'administration mérovingienne** 265

MARMOTTAN (Paul). La mission de J. de Lucchésini à Paris en 1811; *suite*. 51

MATHIEZ (Albert). **Un essai de taxation populaire à Paris en février 1793**. 276

WEIL (commandant). **L'expulsion des religieuses dominicaines de leur couvent à Rome (1839)** 76

ZELLER (Gaston). Louvois, Colbert de Croissy et les réunions de Metz 267

BULLETIN HISTORIQUE.

Histoire des Pays-Bas, par N. JAPIKSE 80

Histoire de l'Art, par Louis HOURTICQ; *1re partie*. . . 296

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

ANDLER (Charles). Collection de documents sur le pangermanisme. Le pangermanisme philosophique (**Chr. Pfister**) 108

BEAUNIER (André). La jeunesse de Joseph Joubert (**R. Lévy-Guénot**) 331

CARNAHAN (David). The « Ad Deum vadit » of Jean Gerson (**Aug. Renaudet**) 317

DALTON (John Neale). The collegiate church of Ottery Saint-Mary (**Ch. Bémont**) 321

DUHEM (Pierre). Le système du monde; histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic, tome V (**Aug. Fliche**) 99

ENGERAND (Fernand). Le secret de la frontière, 1814, 1870, 1914. Charleroi (**Ch. Bémont**) 334

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE JUILLET-AOUT 1919.]

Digitized by Google

Pages

FOURNIER (Paul). Les collections canoniques romaines à l'époque de Grégoire VII (**Chr. Pfister**) 316
GAUVAIN (Auguste). L'Europe au jour le jour, tomes I-IV (**G. Pariset**) 337
GOULVEN (J.). La place de Mazagan sous la domination portugaise, 1502-1769 (lieutenant-colonel **de Castries**) 324
HARING (Clarence Henry). Trade and navigation between Spain and the Indies in the time of the Hapsburgs (**E. Martin-Chabot**) 105
LORD (Robert Howard). The second partition of Poland (**Stan. Posner**) 107
MILIOUKOF (P.-N.). Le mouvement intellectuel russe (**Abel Mansuy**) 111
MUSTARD (Wilfred P.). The Eclogues of Faustus Adrelinus and Ioannes Arnolletus (**Aug. Renaudet**) . . . 320
Nation (la) catalane; son passé, son présent et son avenir (**Jean Régné**) 102
PRAT DE LA RIBA (Enric). Historia de la nacio catalana (**Id.**). 102
SAGNAC (Ph.). Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire (**Chr. Pfister**). 326
SCHREINER (G.-A.). La détresse allemande (**Th. Schœll**) . 339
SEEGER (Alan). Ses lettres et poèmes écrits durant la guerre (**Ch. Bémont**) 116

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire d'Allemagne (Ch. BÉMONT, E. CASTELOT, R. LÉVY-GUENOT, Chr. PFISTER, Th. SCHŒLL) 127, 349
Histoire de Belgique (Ch. BÉMONT, R. DOUCET, Eug. HUBERT, Th. SCHŒLL). 131
Histoire de Danemark (Ch. BÉMONT) 134
Histoire d'Espagne (Jean RÉGNÉ, Alf. MOREL-FATIO) . . 134
Histoire de France (Ch. BÉMONT, E. CASTELOT, Ch. DARTIGUE, Louis HALPHEN, R. LÉVY-GUENOT, Chr. PFISTER, Gaston ZELLER). 144, 349
Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT, R. LÉVY-GUENOT, P. VAUCHER) 148, 367
Histoire de la Guerre (Ch. BÉMONT, G. BOURGIN, E. CASTELOT, Ch. DARTIGUE, R. DOUCET, Chr. PFISTER, Th. SCHŒLL, Gaston ZELLER) 120, 343
Histoire de Pologne (Ch. BÉMONT, Stan. POSNER) . . . 370
Histoire de Portugal (Ch. BÉMONT). 371
Histoire d'Italie (J. ALAZARD, Ch. BÉMONT, G. BOURGIN) . 152, 369
Histoire de Roumanie (Ch. BÉMONT) 153, 372
Histoire des Pays scandinaves (Ch. BÉMONT) 372
Histoire des Slaves du Sud (Ch. BÉMONT) 373
Histoire générale (Ch. BÉMONT, R. DOUCET) 119, 342

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

AUTRICHE.

Pages
1. Mitteil. d. Instituts f. œsterr. Geschichtsforschung . . 180

CANADA.

1. Bulletin of the department of history in Queen's Univ., Kingston 409

ÉTATS-UNIS.

1. American (the) historical Review 188

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres. 177, 396
2. Académie des sciences morales et politiques 178, 396
3. Anjou (l') historique 397
4. Annales de Bretagne 399
5. Annales de géographie. 157
6. Annales du Midi. 400
7. Annales révolutionnaires. 157, 375
8. Bibliographe moderne (le) 375
9. Bibliothèque de l'École des chartes 376
10. Bulletin de la Société de l'histoire de Paris 400
11. Bulletin de la Soc. de l'hist. du protestantisme français. 158
12. Bulletin du Comité d'études de l'Afrique Occid. Fr. . 377
13. Bulletin hispanique. 158
14. Correspondant (le) 166, 388
15. Études. Revue fondée par des PP. de la Cie de Jésus . 168, 390
16. Grande Revue (la) 173, 392
17. Journal des savants. 158, 378
18. Mémoires de l'Académie de Vaucluse 400
19. Mémoires de la Société de l'histoire de Paris 402
20. Mercure de France 173, 392
21. Nouvelle Revue historique de droit français et étranger. 378
22. Polybiblion 159, 379
23. Révolution de 1848 (la) 159
24. Révolution française (la) 160, 379
25. Revue africaine 403
26. Revue critique d'histoire et de littérature 162, 380
27. Revue d'Alsace 179
28. Revue de l'Anjou 404
29. Revue de l'histoire des colonies françaises. 381

Digitized by Google

Pages

30. Revue de l'histoire des religions . . . . . 1[illegible]
31. Revue de Paris (la) 174
32. Revue de Saintonge et d'Aunis 414
33. Revue des bibliothèques 383
34. Revue des Deux Mondes 173
35. Revue des études anciennes 164
36. Revue des études historiques . . . . . 1[illegible]
37. Revue des études napoléoniennes . . . . . 1[illegible]
38. Revue des sciences politiques . . . . . 3[illegible]
39. Revue du seizième siècle 387
40. Revue du Vivarais 415
41. Revue générale du droit . . . . . 1[illegible]
42. Revue historique de Bordeaux 407
43. Revue historique de la Révolution française 387
44. Revue savoisienne . . . . . 4[illegible]

GRANDE-BRETAGNE.

1. English historical Review (the) 192
2. Edinburgh Review 410
3. History 194

ORIENT.

1. Monde slave (le) 202
2. Nation tchèque (la) 197

CHRONIQUE.

Allemagne 418
Espagne 207
États-Unis 207
France 205, 416
Grande-Bretagne 208, 418
Italie 208

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE 419

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

N

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CH. BÉMONT
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES
DIRECTEUR A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES

CHR. PFISTER
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
PROFESSEUR A LA SORBONNE

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

44e ANNÉE. — TOME CXXX.

I. — Janvier-Février 1919.

SOMMAIRE.

	Pages
Ch. Bémont et **Chr. Pfister**. A nos lecteurs.	1
Paul Cloché. L'affaire des Arginuses, 406 av. J.-C.	5
Paul Marmottan. La mission de J. de Lucchésini à Paris en 1811 (*1re partie*)	69
Bulletin historique. Antiquités romaines, 1915-1918 (*1re partie*), par Jules TOUTAIN	96
— Histoire de France. Révolution, par Rod. REUSS	115
Comptes-rendus critiques. (*Pour le détail, voir au verso*).	128
Notes bibliographiques.	148
Recueils périodiques et sociétés savantes	174
Correspondance. Lettre de Ch. PETIT-DUTAILLIS	203
Chronique.	204

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

PARIS, 6e

258

Digitized by Google

AVIS IMPORTANT.

Les demandes de tirages à part d'articles doivent être adressées au secrétaire de la Revue en même temps que les premières épreuves.

OUVRAGES ANALYSÉS DANS LES COMPTES-RENDUS DE LA PRÉSENTE LIVRAISON.

Pages

Vilfredo Pareto. Traité de sociologie générale. Tome I **(C. Bouglé)**. . . . 128
J. G. Frazer. The Golden Bough **(Ch. Guignebert)** 129
Benedetto Croce. Teoria e storia della storiografia **(L. Halphen)**. 138
J. Paquier. Luther et l'Allemagne **(H. Hauser)** 142
Niels Neergaard. Under Junigrundloven. En Fremstilling af det danske Folks historie, 1848-1866 **(Joh. Steenstrup)** 144

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

P. Boissonnade. Le mouvement commercial entre la France, la Grande-Bretagne et l'Irlande au XVI^e siècle.
André Boudier. Charles Desmarets, corsaire dieppois. **Documents inédits de 1445.**
Louis Bréhier. Le régime des monastères de l'Athos et les fondations des princes de Serbie au XIV^e siècle.
Colonna de Cesari Rocca. Les sources de l'*Histoire de la Corse* de Filippini et de la *Cronica corsesca* de Giovanni Della Grossa.
Joseph Combet. Les fêtes à Nice sous le premier Empire.
Maurice Courant. La Sibérie, colonie russe, jusqu'au milieu du XIX^e siècle.
E. Duchesne. Le concile de 1551 et le Stoglav.
Maurice et **Marcel Dunan.** L'armée d'après guerre il y a cent ans. La légion départementale de l'Allier.
René Durand. Un discours de Charles Colbert aux États de Bretagne en 1665.
Alfred Hachette. L'affaire Mique, 1745-1794.
Louis Halphen. Études critiques sur l'histoire de Charlemagne.
Léon Homo. La grande crise de l'an 238 après Jésus-Christ et le problème de l'*Histoire auguste*.
J. Ledeuil d'Enquin. Captivité en France de Georges d'Autriche, grand-oncle de Charles-Quint (1541).
Inna Lubimenko. Les marchands anglais en Russie au XVII^e siècle.
Paul Marmottan. La mission de Lucchésini à Paris en 1811.
Albert Mathiez. Un essai de taxation populaire à Paris en février 1793.
E. Maugis. La journée du 4 juillet 1652 à l'Hôtel-de-Ville de Paris. Relation de Pierre Lallemant.
Frank Puaux. Napoléon et les protestants français.
George Nestler Tricoche. Batailles oubliées : Les Anglais à Buenos-Ayres, 5-6 juillet 1807.
Gaston Zeller. Louvois, Colbert de Croissy et les réunions de Metz.

—

N.-B. — *La Direction de la Revue historique n'est pas responsable des manuscrits non insérés.*

REVUE HISTORIQUE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS PAR FASCICULES DE 15 A 16 FEUILLES ET FORMANT TROIS VOLUMES DE 500 PAGES ENVIRON PAR AN.

Abonnements et administration : Librairie Félix Alcan, **Paris, 6^e**.

Bureau de la Rédaction : 108, boulevard Saint-Germain (Librairie Félix Alcan), le mercredi, de 2 1/2 à 5 heures.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Un numéro . . . . . **6 fr.**

Un an pour Paris, 30 fr. — Départements et étranger, **33 fr.**

Les années écoulées se vendent séparément 30 francs et par fascicules de 6 francs. Les fascicules de la première année se vendent 9 francs.

Digitized by Google

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 millions de francs entièrement versés.

Siège social : **14, rue BERGÈRE. — Succursale : 2, place de l'OPÉRA, Paris.**

OPÉRATIONS DU COMPTOIR : Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de Fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Garantie contre les Risques de remboursement au pair, Paiement de coupons, etc.

AGENCES : 44 Bureaux de quartiers dans Paris. — 17 Bureaux de Banlieue. — 223 Agences en Province. — 11 Agences dans les Colonies et Pays de Protectorat. — 13 Agences à l'Etranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS : Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Élysées; 35, avenue Mac-Mahon; 12, boulevard Haspail*, et dans les principales Agences. — Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCES FIXES. Intérêts payés sur les sommes déposées : De 6 à 11 m. 1/2, 1 1/2 0/0; De 1 à 2 ans, 2 0/0. — Au delà de 2 ans et jusqu'à 5 ans, 3 0/0. Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX, STATIONS ESTIVALES ET HIVERNALES. Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Antibes, Bagnères-de-Luchon, Bagnoles-de-l'Orne, Bayonne, Biarritz, Boulogne-sur-Mer, Bourboule (La), Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Deauville, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Havre (Le), Hyères, Menton, Mont-Dore (Le), Nice, Pau, Rochelle (La), Saint-Germain-en-Laye, Saint-Malo, Saint-Nazaire. Toulon, Trouville, Vichy, Tunis, Monte-Carlo, Saint-Sébastien, Alexandrie, Le Caire (Égypte), etc. Ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Étrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES. Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités en même temps qu'une sécurité incontestable.

SALONS DES ACCRÉDITÉS, Succursale, 2, place de l'Opéra.

Installation spéciale pour voyageurs. Émission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Pour éviter aux voyageurs, appelés à faire fréquemment le trajet entre Paris et Fontainebleau, d'avoir à passer chaque fois aux guichets de distribution des billets, il est mis en vente, aux gares de Paris P.-L.-M. et de Fontainebleau et à l'Agence P.-L.-M. de renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris, des carnets de billets d'aller et retour ordinaires en toutes classes et des carnets de billets d'aller et retour pour militaires en 1re et 2e classes.

Chaque carnet comporte dix billets.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN.

Viennent de paraître :

LES

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET LE CONFLIT EUROPÉEN

(4 AOUT 1914-6 AVRIL 1917)

Par **Achille VIALLATE**

Professeur à l'École des Sciences politiques

1 vol. in-16. . . . . 4 fr. 50

LA PRUSSE ET LA RIVE GAUCHE DU RHIN

LE TRAITÉ DE BALE (1794-1795)

D'après des documents inédits
tirés des Archives du ministère des Affaires étrangères

Par **Ed. DE MARCÈRE**

1 vol. in-16 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine.* . . . . . 4 fr. 50

Digitized by Google

PUBLICATIONS SUR LA GUERRE

Dernières nouveautés :

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Les ambitions de l'Allemagne en Europe, conférences par DIVERS, données par la *Société de Géographie de Paris*. Préface de M. PAUL DESCHANEL, de l'Académie française. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Les États chrétiens des Balkans depuis 1815. *Histoire politique intérieure* (Roumanie-Bulgarie, Serbie, Monténégro-Grèce), par **L. ANDRÉ**, professeur au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

L'avenir de la France. *Réformes nécessaires*, par **DIVERS**. Avant-propos de M. MAURICE HERBETTE. 1 vol. in-8° . . . . 10 fr.

Le Maroc, par **Augustin BERNARD**. 1 vol. in-8° avec 5 cartes hors texte, 3e édition mise à jour . . . . . 5 fr.

La question yougoslave, par **DUHEM**. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

L'expansion coloniale française depuis 1870 jusqu'à nos jours, par **Paul GAFFAREL**, professeur honoraire d'Université. 1 vol. in-8° . . . . 5 fr.

Une politique coloniale. *Le salut par les Colonies*, par **Lucien HUBERT**, sénateur. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Démocratie et politique étrangère, par **JOSEPH-BARTHÉLEMY**, professeur à la Faculté de droit. 1 vol. in-8°. . . . . 10 fr.

Les différents aspects de la guerre mondiale, par **PAUL-LOUIS**. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

L'Afrique du Nord et la guerre, par **PERREAU-PRADIER**, député, et **BESSON**. Préface de M. MAGINOT, député, ancien ministre des Colonies. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

La question d'Afrique. *Étude sur les rapports de l'Europe et de l'Afrique depuis les origines jusqu'à la guerre de 1914*, par **RONZE**. Préface de ÉD. DRIAULT. 1 vol. in-8°. . . . . 7 fr.

Les survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne depuis 1815, par Julien **ROVÈRE**. 1 vol. in-8°. . . . . 7 fr.

Les garanties de la paix, par **Yves GUYOT**, ancien ministre. I. *Les leçons du passé*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
II. *Examen critique*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE FRANCE-AMÉRIQUE

De la sympathie à la fraternité d'armes. *Les États-Unis dans la guerre*, par **Maurice BARRÈS**, de l'Académie française. 1 vol. in-8° . . . . . 1 fr. 70

Les États-Unis et la France, par **G. HANOTAUX**, de l'Académie française. 1 br. in-8°. . . . . 0 fr. 90

La France et la guerre de l'Indépendance américaine (1778-1783), par le capitaine **MERLANT**, professeur à l'Université de Montpellier. 1 vol. in-8° avec 6 gravures et une carte hors texte. . . . . 3 fr. 50

La république de Costa-Rica. *Son avenir économique et le canal de Panama*, par le comte **DE PÉRIGNY**. Préface de M. MARTINENCHE, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-8° avec gravures et une carte hors texte . . . . . 5 fr.

Pages choisies de José-Enrique Rodo. Introduction de M. BARBAGELATA. 1 vol. in-8° . . 3 fr. 50

Pages choisies de Ruben Dario. Introduction de M. VENTURA GARCIA CALDERON. 1 vol. in-8° . . . 3 fr. 50

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

F 1

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CH. BÉMONT
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES
DIRECTEUR A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES
MEMBRE DE L'INSTITUT

CHR. PFISTER
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Stanford University Library DEC 19 1919

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

44e ANNÉE. — TOME CXXXI.

II. — Juillet-Août 1919.

SOMMAIRE.

	Pages
Léon Homo. La grande crise de l'an 238 ap. J.-C. et le problème de l'Histoire Auguste (*1re partie*)	209
E.-Ch, Babut. Recherches sur l'administration mérovingienne	265
Gaston Zeller. Louvois, Colbert de Croissy et les réunions de Metz	267
Albert Mathiez. Un essai de taxation populaire à Paris en février 1793	276
Bulletin historique. Histoire de l'art, par Louis HOURTICQ (*1re partie*)	296
Comptes-rendus critiques. (*Pour le détail, voir au verso*).	316
Notes bibliographiques	342
Recueils périodiques et sociétés savantes	374
Chronique	416
Index bibliographique	419

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

PARIS, 6e

Digitized by Google

AVIS IMPORTANT.

Les demandes de tirages à part d'articles doivent être adressées au secrétaire de la Revue en même temps que les premières épreuves.

OUVRAGES ANALYSÉS DANS LES COMPTES-RENDUS DE LA PRÉSENTE LIVRAISON.

Page

Paul Fournier. Les collections canoniques romaines à l'époque de Grégoire VII **(Chr. Pfister)** 316

David Carnahan. The « Ad Deum vadit » of Jean Gerson **(Augustin Renaudet)** 317

Wilfred P. Mustard. The Eclogues of Faustus Andrelinus and Ioannes Arnolletus **(Id.)** 320

John Neale Dalton. The collegiate church of Ottery Saint-Mary **(Ch. Bémont)**. 321

J. Goulven. La place de Mazagan sous la domination portugaise, 1502-1769 (lieutenant-colonel **de Castries)**. 324

Ph. Sagnac. Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire **(Chr. Pfister)**. 326

André Beaunier. Le jeunesse de Joseph Joubert **(R. Lévy-Guenot)**. . . . 331

Fernand Engerand. Le secret de la frontière, 1815, 1871, 1914. Charleroi **(Ch. Bémont)** 334

Auguste Gauvain. L'Europe au jour le jour, tomes I-IV **(G. Pariset)** . . . 337

G.-A. Schreiner. La détresse allemande **(Th. Schœll)**. 339

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

P. Boissonnade. Le mouvement commercial entre la France, la Grande-Bretagne et l'Irlande au XVI^e^ siècle.

Charles Bost. Les « Prophètes du Languedoc » en 1701 et 1702. Le prédicant-prophète Astruc-Mandagout.

André Boudier. Charles Desmarets, corsaire dieppois. Documents inédits de 1445.

Louis Bréhier. Le régime des monastères de l'Athos et les fondations des princes de Serbie au XIV^e^ siècle.

Colonna de Cesari Rocca. Les sources de l'*Histoire de la Corse* de Filippini et de la *Cronica corsesca* de Giovanni Della Grossa.

Joseph Combet. Les fêtes à Nice sous le premier Empire.

R. Doucet. Pierre Du Chastel, grand aumônier de France.

E. Duchesne. Le concile de 1551 et le Stoglav.

Maurice et **Marcel Dunan.** L'armée d'après guerre il y a cent ans. La légion départementale de l'Allier.

René Durand. Un discours de Charles Colbert aux États de Bretagne en 1665.

François-L. Ganshof. Etude sur l'administration et la justice dans la région bourguignonne de la fin du X^e^ siècle au début du XIII^e^.

Alfred Hachette. L'affaire Mique, 1745-1794.

Louis Halphen. Études critiques sur l'histoire de Charlemagne.

Léon Homo. La grande crise de l'an 238 après Jésus-Christ et le problème de l'*Histoire Auguste*.

Pierre de Labriolle. Le « mariage spirituel » dans l'antiquité chrétienne.

J. Ledeuil d'Enquin. Captivité en France de Georges d'Autriche, grand-oncle de Charles-Quint (1541).

Inna Lubimenko. Les marchands anglais en Russie au XVII^e^ siècle.

Paul Marmottan. La mission de Lucchésini à Paris en 1811.

Albert Mathiez. La proclamation du Conseil exécutif provisoire du 4 septembre 1792.

E. Maugis. La journée du 4 juillet 1652 à l'Hôtel-de-Ville de Paris. Relation de Pierre Lallemant.

Frank Puaux. Napoléon et les protestants français.

Ch. Terlinden. La politique économique de Guillaume I^er^, roi des Pays-Bas, 1815-1830.

George Nestler Tricoche. Batailles oubliées : les Anglais à Buenos-Ayres, 5-6 juillet 1807.

N.-B. — *La Direction de la Revue historique n'est pas responsable des manuscrits non insérés.*

REVUE HISTORIQUE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS PAR FASCICULES DE 15 A 16 FEUILLES ET FORMANT TROIS VOLUMES DE 500 PAGES ENVIRON PAR AN.

Abonnements et administration : Librairie Félix Alcan, **Paris, 6^e^**.

Bureau de la Rédaction : 108, boulevard Saint-Germain (Librairie Félix Alcan), le mercredi, de 2 1/2 à 5 heures.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Un numéro . . . . . 6 fr.

Un an pour Paris, 30 fr. — Départements et étranger, 33 fr.

Digitized by Google

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 millions de francs entièrement versés.

iège social : **14, rue BERGÈRE. — Succursale : 2, place de l'OPÉRA, Paris.**

'ÉRATIONS DU COMPTOIR : Bons à échéance Escompte et Recouvrements, Escompte de ues, Achat et Vente de Monnaies étrangères, es de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur s, Chèques, Traites, Envois de Fonds en Pro- et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Ti- Garantie contre les Risques de remboursement ir, Paiement de coupons, etc.

ENCES : 44 Bureaux de quartiers dans Paris. Bureaux de Banlieue. — 223 Agences en Pro- . — 11 Agences dans les Colonies et Pays de torat. — 13 Agences à l'Étranger.

CATION DE COFFRES-FORTS : Le Comptoir un service de coffres-forts à la disposition du : *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, vard Saint-Germain; 49, avenue des Champs- es; 35, avenue Mac-Mahon; 12, boulevard il*, et dans les principales Agences. — Une éciale unique est remise à chaque locataire. combinaison est faite et changée par le loca- à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir ffre.

NS A ÉCHÉANCES FIXES. Intérêts payés sur mmes déposées : De 6 à 11 m. 1/2, 1 1/2 0/0; à 2 ans, 2 0/0. — Au delà de 2 ans et jusqu'à 3 0/0. Les Bons, délivrés par le Comptoir NAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ou au porteur, au choix du Déposant. Les s sont représentés par des *Bons d'intérêts* ent à ordre ou au porteur, payables semes- ment ou annuellement suivant les convenances posant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX, STATIONS ESTIVALES ET HIVERNALES. Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Antibes, Bagnères-de-Luchon, Bagnoles-de-l'Orne, Bayonne, Biarritz, Boulogne-sur-Mer, Bourboule (La), Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Deauville, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Havre (Le), Hyères, Menton, Mont-Dore (Le), Nice, Pau, Rochelle (La), Saint-Germain-en-Laye, Saint-Malo, Saint-Nazaire, Toulon, Trouville, Vichy, Tunis, Monte-Carlo, Saint-Sébastien, Alexandrie, Le Caire (Égypte), etc. Ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Étrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES. Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités en même temps qu'une sécurité incontestable.

SALONS DES ACCRÉDITÉS, Succursale, 2, place de l'Opéra.

Installation spéciale pour voyageurs. Émission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

EMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

a Compagnie P.-L.-M. fait connaître qu'il reste encore de nombreux emplois vacants parmi ju'elle vient de créer pour l'application de la journée de huit heures.

our permettre aux militaires démobilisés de poser leur candidature, la limite d'âge pour l'en- la Compagnie a été provisoirement reculée jusqu'à 34 ans. Cette limite est même portée à pour les candidats ouvriers devant faire leur carrière à l'atelier.

es candidats peuvent adresser leur demande :

our le service de l'exploitation : à M. l'Ingénieur en chef de l'exploitation, 20, boulevard Dide- aris (XII^e^).

our le service du matériel et de la traction : à M. l'Ingénieur en chef du matériel et de la trac- 0, boulevard Diderot, Paris (XII^e^).

our le service de la voie : à M. l'Ingénieur en chef du service de la voie, 3, rue de Lyon, XII^e^).

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN.

AROLES DE GUERRE D'UN AMÉRICAIN

1914-1918

Par **James-Mark BALDWIN**

Correspondant étranger de l'Institut de France

in-8°. . . . . 6 fr.

Digitized by Google

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN.

LA QUESTION POLONAISE

SA SOLUTION. — PRINCIPES IMMUABLES

FRONTIÈRES POLONO-ALLEMANDES

PAR le Comte **Stanislas du MORIEZ**

Docteur en droit, ex-attaché à l'ambassade de France

1 vol. in-8°. . . . . .

DANTZIG ET LA POLOGNE

PAR **Simon ASKENAZY**

Professeur à l'Université de Léopol (Pologne)

1 vol. in-16. . . . . .

LE CULTE DES HÉROS ET SES CONDITIONS SOCIA

SAINT PATRICK, HÉROS NATIONAL DE L'IRLANDE

PAR **S. CZARNOWSKI**

Préface de M. H. HUBERT

Directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études

1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. . . . . .

LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

ESSAI DE CLASSIFICATION DES DOCTRINES

PAR **D. PARODI**

Inspecteur général de l'Instruction publique

1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. . . . . .

DIX ANS DE POLITIQUE CHINOISE

LA FIN DES MANDCHOUS

PAR **Jean RODES**

1 vol. in-16. . . . . .

DU MÊME AUTEUR, PRÉCÉDEMMENT PARUS :

La Chine nouvelle. 1 vol. in-16 . . . . . .

La Chine et le mouvement constitutionnel (1910-1911). 1 vol. in-16. . .

Le Céleste Empire avant la Révolution. 1 vol. in-16. . . . . .

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Stanford University Libraries
3 6105 013 098 210

LATING

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

LUO NOV 24 1995

Digitized by Google

Digitized by Google